This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LANE MEDICAL LIBRARY STANFORD
2 45 0285 9636

ÉPIDÉMIES

ET

ÉPHÉMÉRIDES

TRADUITES DU LATIN

DE

GUILLAUME DE BAILLOU

CÉLÈBRE MÉDECIN DU XVIe SIÈCLE, DOYEN DE LA FACULTÉ DE PARIS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

PROSPER YVAREN

[illegible]

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19.

LONDRES

[illegible]

NEW-YORK

[illegible]

[illegible]

1858

ÉPIDÉMIES

ET

ÉPHÉMÉRIDES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LA SYPHILIS, Poème en vers latins, de JÉROME FRACASTOR, traduit en vers français, précédé d'une Étude historique et scientifique sur Fracastor, et accompagné de notes.

LES MÉTAMORPHOSES DE LA SYPHILIS. Recherches sur le diagnostic des maladies que la Syphilis peut simuler et sur la Syphilis à l'état latent.

ÉPIDÉMIES

ET

ÉPHÉMÉRIDES

TRADUITES DU LATIN

DE

GUILLAUME DE BAILLOU

CÉLÈBRE MÉDECIN DU XVIe SIÈCLE, DOYEN DE LA FACULTÉ DE PARIS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

PROSPER YVAREN

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Membre-Correspondant de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, Médecin des épidémies, etc.

Novi veteribus non opponendi, sed,
quoad fieri potest, perpetuo jungendi fœdere.
(BAGLIVI. *Prox.*)

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE

Rue Hautefeuille, 19.

LONDRES | NEW-YORK

H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET | H. BAILLIÈRE, 290, BROADWAY

MADRID, C. BAILLY-BAILLIÈRE, CALLE DEL PRINCIPE, 11.

1858

LANE MEDICAL LIBRARY

c/781

AVIGNON, TYPOGRAPHIE DE FR. SEGUIN AÎNÉ, RUE BOUQUERIE, 15.

LAKE LIBRARY

A Son Fils

Jules-Marie-Charles Joaren

Le Traducteur.

Mon cher fils,

J'espère que tu connaîtras un jour combien est heureux celui qui, embrassant la profession qu'ont exercée ses ancêtres, peut, à son entrée dans la carrière, poser son pied sur les traces mêmes qu'y ont laissées un père et un aïeul : il n'a pas à vaincre d'anxieuses hésitations, à supporter les pénibles incertitudes d'une longue attente, les labeurs imposés à l'homme nouveau que son isolement oblige à tracer lui-même sa voie, à fonder, à agrandir un domaine où nul des siens ne l'a précédé; et que celui-là est mille fois plus heureux encore qui, à ses débuts, trouve dans l'auteur de ses jours un guide, un maître dont il commence par être l'émule et dont il ne tarde pas à devenir l'égal.

J'ignore si le ciel t'accordera un bonheur dont je jouis encore dans toute sa plénitude, celui de conserver, âgé de quatre-vingts ans, le meilleur des amis, le plus sûr des conseillers, un père vénéré, dont le cœur garde toute sa chaleur, l'intelligence toute sa force. Ta naissance tardive a placé entre ton âge et le mien un bien long intervalle. Puissent seulement mes jours se prolonger assez pour qu'il me soit donné de te voir entrer à ton tour dans la carrière que je me suis ouverte, de t'y servir d'introducteur, et, compagnon de tes premières visites, d'aller, appuyé sur ton

jeune bras, demander à mes clients aimés, comme une dernière et suprême faveur, de reporter sur le fils ce que le père a toujours considéré comme la part la plus précieuse de son patrimoine : leur amitié fidèle, leur confiance et leur estime !

Mais, au médecin, moins qu'à tout autre, il est permis de compter sur une vie que remplissent et qu'abrégent les agitations de chaque heure, le travail non interrompu de chaque jour. Dans cette pensée, j'ai voulu te dédier ce livre, et t'adresser les pages qui lui servent d'introduction, afin que, lorsque le moment sera venu pour toi de passer de la vie d'étude à la vie active, et, te fixant sur le choix d'un état, de franchir le seuil de la carrière médicale ou de t'en détourner, tu puisses, à défaut de ma voix, trouver dans cet écrit un tableau fidèle qui te fasse connaître l'excellence et le but de notre art, les joies et les amertumes de notre profession, l'étendue enfin des devoirs qu'elle t'imposerait envers toi-même et envers la société.

La vie est courte, l'art est long, a dit, dans le premier de ses aphorismes, celui-là même qui, proclamant la médecine *le plus élevé des arts* (Hippocrate, *La Loi*), indique dans un langage à la fois sévère et plein d'images les conditions sociales, les qualités d'intelligence et de cœur, le tempérament moral qu'elle exige dans ses adeptes : *Celui qui veut arriver à la connaissance intime de la médecine, doit réunir les dispositions naturelles, une science acquise, un séjour favorable (aux études), une instruction commencée dès l'enfance, l'amour du travail et une longue application. Ce qu'on observe dans la culture des plantes s'applique également à l'étude de la médecine. Notre nature, c'est le champ ; le précepte du maître, c'est la semence ; l'étude commencée dès l'enfance, c'est la saison où la semence doit être confiée à la terre ; le séjour favorable à l'enseignement, c'est l'air qui nourrit les plantes qu'il en-*

toure ; l'assiduité à l'étude, c'est le labourage ; enfin, le temps fortifie toute ces choses pour les mener à parfaite maturité (Hipp. *La Loi*. §. 2. Trad. de M. Daremberg).

Si telles étaient les conditions réclamées, il y a plus de deux mille ans, par Hippocrate, à l'époque où, résumant dans une féconde synthèse les données éparses, les connaissances incomplètes de la science, il jetait les premières et impérissables assises de l'édifice médical, combien le cercle de ces conditions ne doit-il pas s'être agrandi, aujourd'hui que l'art élargit de plus en plus son domaine, ajoute à l'observation, déjà si vaste, de l'homme considéré en lui-même, l'étude météorologique des deux mondes, l'analyse chimique des trois règnes de la nature, la recherche des vertus inhérentes à chaque minéral et à chaque plante, et semble en un mot ne devoir poser sa dernière borne qu'aux limites extrêmes de l'univers ; *ubi desinit orbis, hic meta laborum !*

Il est donc indispensable que celui qui se destine à la médecine se livre plus que tout autre, et aujourd'hui plus que jamais, à des études préliminaires fortes et soutenues, et qu'il reçoive cette culture littéraire, profonde autant que variée, qui est le fonds commun où toutes les professions libérales jettent leurs premières racines, et d'où toutes les branches des connaissances humaines tirent leur sève e leur fécondité.

Ce n'est même pas assez que l'instruction agrandisse et vivifie l'esprit du futur médecin ; il faut que le développement des forces physiques et l'habitude de la fatigue endurcissent son corps, et donnent de bonne heure à sa constitution une indispensable vigueur. Hôte assidu de l'Académie, il doit avoir un pied dans le gymnase des athlètes. Car, bien qu'il vive avant tout par la pensée, son œuvre est loin d'être exclusivement intellectuelle : ne doit-il pas faire à ses clients l'abandon de toutes ses journées, souvent d'une partie de ses nuits ?

Où trouver cette double santé de l'esprit et du corps ? dans la mise en pratique du précepte suivant : *Que sa vie soit pure et sainte comme son art* (Hipp. *Le Serment*). Admirable précepte qui semble sorti d'une lèvre chrétienne, et qui fut la règle de conduite, la loi de celui que les siècles ont surnommé *le divin vieillard*. Les peuples ont prodigué le surnom fastueux de *grand* à presque tous ceux d'entre les hommes qui se sont élevés au-dessus de leurs semblables sur des bouleversements et des ruines. Mais ce nom de *divin*, ils ne l'ont décerné qu'à ces rares génies qui jettent d'immenses clartés dans le monde des intelligences, ainsi du *divin Platon ;* ou à ces sages qui, par leurs découvertes et leurs œuvres, sont devenus les bienfaiteurs de l'humanité, ainsi du *divin Hippocrate*.

L'excellence et la noblesse de l'art ressortent de son objet même : il met entre nos mains plus que le soin de la fortune des hommes et de leur honneur, dont les brèches et les pertes peuvent être réparées; plus que le gouvernement des cités et des empires, où les fautes peuvent être redressées, les injustices arrêtées. Il met entre nos mains une chose dont l'homme n'a pas la libre disposition, lors même qu'il n'y trouve qu'une source de douleurs, une chose que Dieu seul peut créer : la vie humaine. Ce mot mesure toute l'importance de la mission qui nous est confiée, toute l'étendue de la responsabilité que cette mission fait peser sur nous.

Avant donc, Mon Fils, de te vouer à l'étude et à l'exercice de la médecine, médite sérieusement, examine longtemps et sous toutes ses faces cette pensée, à savoir, que la pratique de la médecine, c'est le maniement de la vie, la défense de la vie, sa conservation ou sa ruine; et que ce maniement, cette défense, ce sera ton œuvre de chaque jour : œuvre ardue, pleine de difficultés; où tu n'auras, il est vrai, le plus souvent pour témoins et pour juges que toi-

même, et l'œil de celui qui voit tout, et que cependant l'on ne saurait appeler une œuvre muette, *mutas artes* (Virgile), en présence de la publicité que donne en nous à toute faute la voix retentissante de la conscience ; œuvre, enfin, où les revers multipliés par la condition de mort attachée à l'humanité, rempliraient sans cesse ton cœur de trouble et d'amertume, si tu ne pouvais te rendre à toi-même le témoignage *d'avoir toujours agi selon tes forces et ta capacité* (Hipp. *Le Serment*).

Ces forces, tu auras dû les accroître ; cette capacité, la développer et l'étendre, durant tout le cours de tes études, par ton assiduité aux leçons de tes maîtres, par ton courage à surmonter les premiers dégoûts de l'amphithéâtre, dégoûts qui disparaissent si rapidement sous l'intérêt croissant des découvertes. Tu sauras braver avec sang-froid et sans forfanterie les quelques périls passagers des hôpitaux ; surtout (tâche plus légère et néanmoins plus difficile), tu feras constamment, dans l'arrangement de ta jeune existence, la part la plus large aux austérités du travail, la part la plus petite aux distractions et aux amusements du monde.

C'est une des nécessités de la vie médicale, qu'à peine au sortir de l'adolescence, l'élève doive, en quelque sorte, franchir la jeunesse et entrer de plain pied dans la virilité. En échange de ses secrets, la science demande le sacrifice des heures riantes et légères de la jeunesse : car l'avenir entier du médecin dépend de ses premières années d'étude.

Dans la profession médicale, l'instruction ne s'improvise pas. Toute acquisition coûte un effort, toute connaissance est le prix d'un labeur : on n'y devine rien par intuition ; on ne se tire d'aucune difficulté avec ce fonds commun de connaissances qui est la monnaie courante de tout homme intelligent. L'art exige du travail, toujours du travail. Celui qui ne travaille pas reste ignorant. En médecine, être ignorant, c'est être coupable. *L'impéritie est un mauvais avoir,*

un mauvais fonds pour ceux qui la portent jour et nuit avec eux : étrangère à la confiance et au contentement, elle nourrit la timidité et la témérité : la timidité, qui décèle l'impuissance ; la témérité, qui décèle l'inexpérience. Il y a en effet deux choses, savoir et croire savoir : savoir, c'est la science ; croire savoir, c'est l'ignorance (Hipp. *La Loi*. §. 4).

Dans la pratique de l'art, ce sont les mêmes sacrifices avec des devoirs plus étendus. S'y dévouer, c'est renoncer à s'appartenir ; c'est se donner à chacun et à tous, faire à la chose publique l'abandon de son temps, de son repos, de sa volonté, de ses plaisirs, même de ses tristesses ; c'est se déclarer prêt à quitter, au premier appel, fêtes du monde, réunions de famille, plaisirs intimes du foyer domestique. Les fatigues d'une journée de courses et de labeur n'ont pas un poids suffisant pour retenir inactif le médecin vraiment digne de la confiance qu'il inspire : ses membres lassés demandent quelques instants de repos ; mais une existence est peut-être en péril : l'élan de son cœur l'a déjà porté au chevet du malade. La souffrance même, qui suspend pour les autres l'accomplissement des devoirs les plus pressants, est un privilége que la confiance de ses clients ne lui permet d'invoquer que dans la plus stricte mesure. Pourquoi te le cacher ? la clientelle est une sorte de glèbe à laquelle nous lie une chaîne librement acceptée, il est vrai, que le sentiment du devoir rend supportable et que l'estime publique ennoblit, mais qui, comme toute chaîne, fait bien souvent douloureusement sentir son entrave et son poids.

Je ne te parle pas des qualités que le médecin doit partager avec tous les hommes bien nés et bien élevés : l'égalité d'humeur, l'aménité de caractère, la compassion pour ceux qui souffrent, le respect pour l'humble et pour le pauvre ; et ce juste degré de modestie aussi éloigné de la timidité qui empêche d'agir, que de la suffisance qui se

complaît en paroles vaniteuses, et oublie que *la bonne leçon est celle qui émane de l'œuvre* (Hipp. *De la Conduite honorable*. §. 3), *et que l'homme de l'art ne doit pas ressembler au frelon qui fait beaucoup de bruit et peu d'ouvrage* (Hipp. *Les Préceptes*. §. 6). En un mot, la médecine, c'est la science au service du dévouement : *on ne saurait l'aimer sans aimer les hommes* (*Ibid*. §. 3) ; et les hommes tels qu'ils sont, changeants, légers, quelquefois ingrats, trop souvent injustes.

Mais cet art dont, il y a plus de deux mille ans, Hippocrate proclamait l'excellence, cet art dont le but est si élevé et qui fait peser sur ceux qui l'exercent une immense et incessante responsabilité, n'est-il pas hérissé de difficultés et plein d'incertitudes ? Quant aux difficultés, loin de les nier et de les amoindrir, je voudrais avoir assez de temps et d'espace pour les énumérer et les mettre dans tout leur jour : car elles témoignent de la grandeur de l'art, et c'est l'honneur du médecin de les aborder de front et de les vaincre, dans la mesure et les limites des forces humaines.

Relativement à l'incertitude de l'art, à ne regarder que la lutte entre les systèmes, que les ruines entassées sur les ruines, que le combat sans cesse renouvelé des opinions les plus diverses, on pourrait croire que les bases de l'art n'ont pour s'appuyer qu'un sable mobile et sans consistance. Au fond, il n'en est rien : la clarté brille toujours derrière les nuages passagers qu'amoncelle le vent des disputes ; l'orage bouleverse la surface, mais n'atteint pas le fonds, ne le frappe pas de stérilité ; et il se trouve qu'après chaque secousse, le domaine de l'art s'est étendu et enrichi. Le temps, qui juge tout, laisse tomber dans l'oubli les erreurs éphémères, et donne aux vérités le caractère d'évidence et de fixité qui est leur apanage.

En examinant d'ailleurs les choses de près et avec impartialité, comme on peut le faire à une époque de sang-froid

et d'apaisement, telle que la nôtre, on s'assure que c'est toujours sur un point partiel, accessoire de la science, qu'a porté la lutte et le dissentiment; point, tout de théorie et de suppositions, tandis que l'ensemble des vérités qui constituent la partie active, pratique de l'art, reste en dehors des changements et des révolutions.

Interrogeons le passé : si l'on embrasse d'un coup d'œil rétrospectif l'histoire de la médecine dans son ensemble, on peut la diviser en deux grandes époques dont chacune a un caractère propre, des tendances et une marche particulières. La première s'étend depuis le siècle de Périclès jusqu'à la renaissance des lettres en Europe : elle se résume et se personnifie dans Hippocrate. La seconde commence au siècle de Léon X et se continue encore de nos jours. Nous verrons plus tard s'il n'y aurait pas justice à lui donner pour chef et pour parrain l'auteur des *Épidémies et Éphémérides*, Guillaume de Baillou.

En exposant d'une manière succincte la doctrine du père de la médecine, cette doctrine que Barthez a désignée par les mots de *génie d'Hippocrate*, je te ferai connaître l'esprit, le génie de la première époque. L'exposition des idées du divin vieillard aura un autre avantage : c'est de servir de préparation indispensable à la lecture de l'ouvrage que je traduis. Si, avant de lire le médecin de Paris, on ne s'était pas bien pénétré de la doctrine hippocratique; si l'on ne s'en était pas rendu familiers les points culminants, essentiels, on ne pourrait lire avec fruit l'œuvre de Baillou, forcé que l'on serait de s'arrêter à chaque pas, comme un voyageur à qui la clarté fait défaut sur une route qui lui est inconnue.

Avant de commencer cet exposé, je dois faire une observation importante : c'est que j'en puise les matériaux dans toute la collection hippocratique. Ce n'est pas que, dans la succession des siècles, d'habiles critiques ne se fussent ap-

pliqués à distinguer les ouvrages que le génie du divin vieillard a plus particulièrement marqués de son empreinte, d'avec ceux de ses successeurs immédiats, et d'avec ceux que des auteurs d'une époque moins reculée ont placés sous son nom. Mais, en subissant la domination du père de la médecine, les médecins de cette première époque n'ont pas cru devoir faire cette distinction ; toute l'œuvre d'Hippocrate est légitime à leurs yeux : ils en invoquent avec une égale piété toutes les parties. Baillou lui-même, qui certes n'ignorait pas les travaux d'une savante et précieuse critique, ne fait aucune réserve, quel que soit le passage du maître qu'il cite ou qu'il commente. Comme lui et comme ses devanciers, laissons donc à Hippocrate tous les traités placés sous son nom, de même que la Fable glorifie sous le nom d'un seul demi-dieu tous les travaux herculéens de l'antiquité.

Pour Hippocrate, le fait dominant de l'être qui vit, c'est l'unité. Par suite de la solidarité que toutes les parties du corps ont entre elles, tous les organes concourent à l'entretien de la vie ; tous les organes conspirent au rétablissement de la santé : *consensus unus, conspiratio una, consentientia omnia* (Hipp. *De Alimento*). L'ensemble des organes forme un cercle où chaque partie est commencement et fin (*Ibidem*).

A cette unité préside un principe général, la nature. C'est elle qui suffit aux animaux pour toutes choses, et qui leur tient lieu de tout. Elle fait d'elle-même tout ce qui leur est nécessaire, sans avoir besoin qu'on le lui enseigne et sans l'avoir appris de personne (*Ibidem. Voir* Daniel Leclerc, *Histoire de la Médecine*). Elle gouverne au moyen d'une faculté ou de facultés qui sont ses servantes. Il y a une faculté et il y en a plus d'une. C'est par ces facultés que tout est administré dans le corps des animaux ; ce sont elles qui font passer le sang, les esprits et la chaleur dans toute

les parties, qui reçoivent, par ce moyen, la vie et le sentiment. C'est la faculté qui nourrit et fait croître toute chose. La nature attire, prépare, change ce qui est utile, sépare ou rejette ce qui est superflu ou nuisible (*Ibidem*).

Nature, principe général, faculté, *impetum faciens*, sont des mots synonymes dont Hippocrate se sert pour exprimer une même chose, *le fait de la vie.*

Trois éléments entrent dans la composition du corps : les solides, ou ce qui contient; les fluides, ou ce qui est contenu; les esprits, ou ce qui donne le mouvement.

Les solides, ce sont les chairs, les vaisseaux, les membranes, les os, etc.

Ce qui est contenu est constitué par quatre humeurs: le sang; la pituite, ou phlegme; la bile jaune; la bile noire, ou atrabile, humeur mélancolique.

Ce qui donne le mouvement, c'est l'esprit: matière qui tient de la nature de l'air dont elle tire son origine et qui est répandue dans tout le corps.

Le sang est naturellement chaud et humide, doux au goût et de couleur rouge. La pituite est froide et humide, blanche, gluante et un peu salée. La bile jaune est sèche, gluante, amère, tirée de ce qu'il y a de plus gras dans le sang et les aliments. L'atrabile est amère, froide, sèche, très-gluante, *flatueuse, facile à fermenter.*

La santé et la maladie dépendent de l'état de ces quatre humeurs. On se porte bien lorsqu'elles demeurent dans leur état naturel, et qu'elles sont dans une juste proportion par rapport à leur quantité, à leur qualité et à leur mélange. Cet équilibre, ce mélange régulier des humeurs, Hippocrate lui donne le nom de *crase.* L'une d'elles est-elle produite en moindre quantité ou en plus grande quantité que dans l'état naturel? se tient-elle séparée des autres en quelque partie du corps? l'équilibre est rompu; il y a inégalité dans leur mélange; il y a maladie. Il y a encore

maladie, lorsque ces humeurs ne conservent pas leurs qualités requises.

Quelle est l'altération de ces qualités qui constitue l'état morbide? *Ce n'est*, dit Hippocrate, *ni du sec, ni de l'humide, ni du chaud, ni du froid, ni d'aucune autre de ces choses que l'homme souffre, mais c'est de ce qu'il y a de plus fort dans chaque qualité... Or, ce qu'il faut entendre par ce qu'il y a de plus fort, c'est, parmi les qualités douces, la plus douce; parmi les amères, la plus amère; parmi les acides, la plus acide; en un mot, le* summum *de chaque. Dans le corps de l'homme, en effet, se trouvent l'amer, le salé, le doux, l'acide, l'acerbe, l'insipide, et mille autres, dont les propriétés varient à l'infini par leur qualité et par leur force. Ces choses, mêlées ensemble et tempérées l'une par l'autre, ne sont pas manifestes et ne causent pas de souffrance; mais si l'une d'elles se sépare et s'isole du reste, alors elle devient nuisible et cause de la douleur* (Hipp. *De l'Ancienne Médecine*. §. 15. Trad. de M. Littré).

Quand l'humeur se sépare et devient nuisible, Hippocrate dit qu'elle *se meut* : d'où sont venues les expressions, si fréquemment employées par les anciens auteurs, de *mouvement*, *turgescence*, *tumulte*, *impétuosité des humeurs*; et celle d'*orgasme* (de ὀργᾶν, *impetu ferri*, *libidine accendi*), qui est le terme scientifique de cette espèce de mouvement.

Suivant un des livres de la collection hippocratique, l'*esprit*, πνευμα, les *esprits*, πνευματα, ne concourraient pas moins que les humeurs à l'entretien comme au dérangement de la santé, selon que leurs mouvements sont réguliers et normaux, ou inégaux et désordonnés.

Tout ce qui agit sur le corps de l'homme au dehors ou au dedans peut, en portant le trouble dans la qualité, la quantité et le mélange égal des humeurs, ou dans les mou-

vements des esprits, devenir cause de maladie. Ainsi de l'air, des aliments, des boissons, du sommeil, des veilles, de l'exercice, du repos, des choses qui sortent de notre corps ou de celles qui y retournent, des poisons, des virus de certains animaux ; ainsi des passions.

Au-dessus de toutes les causes productrices des maladies, viennent se placer les intempéries de l'air et des saisons, et le régime de vie.

Enfin notre santé, notre vie et notre mort sont encore sous la dépendance des choses élevées au-dessus de nous, des choses d'en haut, du *quid divinum* : soit qu'on l'entende, avec les uns, d'un principe caché dont les dieux se sont réservé le secret, ou de la volonté divine elle-même ; soit que l'on en restreigne le sens à des influences météorologiques et sidérales avec Galien et Baillou (Baillou. *Épid. et Éphém.* Livre 1er, au commencement).

La maladie produite, que se passe-t-il ? Les exemples qu'Hippocrate va mettre sous tes yeux te feront connaître, mieux que ne le ferait une longue exposition, l'idée que le père de la médecine se faisait de l'origine, de la marche, des phases diverses et de la terminaison de la maladie.

Quand on est affecté d'un coryza, et qu'il se fait un écoulement par les narines, cette humeur devient plus âcre que celle qui était rendue auparavant et que le nez fournit chaque jour, le fait enfler, et excite une chaleur excessive et un sentiment de brûlure ; et si l'on y porte souvent la main et que le flux persiste longtemps, la partie, quoique sèche et peu charnue, s'excorie. L'inflammation du nez s'apaise, non pas tant que dure le catarrhe et que la phlogose existe ; mais quand l'humeur devient plus épaisse, moins âcre, et quand, par la coction, elle se mêle davantage au liquide primitif, alors seulement l'inflammation cesse (Hipp. *De l'Ancienne Médecine.* §. 18. Trad. de M. Littré).

Autre exemple : *Les fluxions qui se jettent sur les yeux, ayant des âcretés violentes et diverses, ulcèrent les paupières, excorient les joues, etc. Inflammation, chaleur extrême, tout cela dure jusques à quand? jusqu'au moment où la fluxion s'épaissit par le travail de la coction, et où l'humeur qui s'écoule devient chassieuse. Avoir subi la coction, c'est, pour les humeurs, avoir été mélangées, tempérées les unes par les autres, et mêlées ensemble. Quant aux fluxions sur la gorge, qui produisent les angines, les inflammations, les péripneumonies, toutes jettent d'abord des humeurs salées, aqueuses et âcres, et c'est alors que croît la maladie. Mais quand les humeurs s'épaississent par la coction et perdent de leur âcreté, alors se résolvent les fièvres, etc.... Toutes les humeurs du corps sont d'autant plus douces et meilleures qu'elles ont subi plus de mélanges. L'homme se trouve en l'état le plus favorable, quand tout demeure dans la coction et le repos, sans que rien manifeste une qualité prédominante* (*Ibidem*, §. 19.). *Voyez, quand le suc amer, qu'on appelle bile, prédomine, quelle anxiété, quelle chaleur, quelle faiblesse se manifestent. Tant que ces humeurs sont en mouvement, sans coction et sans mélange, la médecine n'a aucun moyen de faire cesser la douleur et la fièvre. Et quand il se développe des acidités âcres et érugineuses, quelles irritations furieuses, quelles douleurs mordantes, quelles angoisses! Ces accidents ne peuvent se calmer que lorsque les acidités ont été épurées, calmées, tempérées par le reste..... La coction, le changement, l'atténuation et l'épaississement s'opèrent de plusieurs manières différentes. Aussi les crises et le calcul des jours ont en ceci une grande puissance* (*Ibidem*, même §.).

La coction des humeurs en prépare l'expulsion : un effort de la nature, ou, à défaut, l'intervention de l'art, opère cette expulsion. L'acte par lequel la nature opère l'expulsion a

reçu le nom de crise. En général, la nature dirige l'humeur morbide, cuite, vers les émonctoires qui, dans l'état de santé, débarrassent le corps des matériaux superflus, ou des matériaux devenus impropres à la nutrition ; tels sont la peau, la membrane pulmonaire, la vessie, les intestins ; et élimine cette humeur par la voie de la sueur, de l'expectoration, de l'urine, et des évacuations intestinales.

Un autre mode de crise est signalé souvent par Hippocrate, c'est l'*apostase*, ou dépôt. Il en sera question dans ces *Épidémies* de Baillou. « La théorie du dépôt, dit M. Littré, est intimement liée à celle des autres crises et n'en est qu'une extension. Quand la matière morbifique n'a pas trouvé une issue convenable, la nature la pousse et la fixe sur un point particulier. Le dépôt n'est pas un abcès, c'est tantôt une inflammation externe, telle qu'un érysipèle ; tantôt la tuméfaction d'une articulation, tantôt la gangrène d'une partie. De là cette distinction, obscure au premier coup d'œil, mais réelle, des maladies qui sont un vrai dépôt, et qui amènent une amélioration, et de celles qui ne sont un dépôt qu'en apparence et qui ne jouent aucun rôle dans la solution de la maladie. Ces érysipèles funestes qu'on remarque dans certaines fièvres typhoïdes, et qui, loin d'en atténuer les accidents, les aggravent, fournissent dans la clinique moderne, un bon exemple de cette distinction. » (Littré. *Œuvres d'Hipp.* t. 1. p. 470.)

Nous avons vu qu'Hippocrate considérait l'être vivant comme un tout harmonieux dont chaque partie est à la fois commencement et fin, et qu'il le compare à un cercle. Or, une cause de trouble est-elle introduite dans ce cercle ? elle ne retentira pas sur tel ou tel point, sur tel ou tel rayon, mais à la fois sur tous les rayons et sur toute la circonférence. La maladie sera donc un dérangement, non pas de telle ou de telle partie, mais de l'ensemble de toutes les

parties, à l'occasion, avons-nous dit, de la modification contre nature éprouvée par l'une des quatre humeurs, sang, pituite, bile jaune, ou atrabile. Par conséquent, ce ne sera pas le retour de tel ou de tel organe, de telle ou de telle fonction à son état naturel, qui fera cesser la maladie : l'organisme ne reprendra son jeu régulier, la santé ne sera rétablie que lorsque l'humeur aura été ramenée par la coction à son état primitif, ou qu'elle aura été rejetée au dehors par la crise. Cette œuvre de la coction et de la crise, l'organisme entier l'accomplit, aucun organe n'y reste étranger ; *conspiratio una.*

Pour les médecins hippocratiques, l'expression phénoménale de la maladie différait radicalement de ce qu'elle est pour les modernes. Ouvre un de nos traités de pathologie : la description d'une maladie a toujours pour point de départ les souffrances et l'altération d'un organe spécial, les symptômes locaux de cette altération. Vient ensuite, suivant l'étendue de cette altération et la prédominance de l'organe (on aurait dit autrefois sa noblesse), la réunion, sous le titre de symptômes généraux, des troubles, des souffrances, des désordres, des divers phénomènes que l'affection locale suscite sympathiquement dans les grandes fonctions de l'économie animale, phénomènes communs à presque toutes les inflammations viscérales, et qui très-souvent, aux yeux mêmes des médecins modernes, l'emportent en valeur séméiotique et en gravité sur les désordres de l'organe primitivement affecté. Dans la majorité des cas cependant, les symptômes généraux des maladies aiguës suivent les différentes phases de la scène locale ; et le rapport entre l'état général et l'état local est assez fidèle, assez constant, pour que l'on puisse juger et conclure de la gravité de l'un à la gravité de l'autre. Eh bien ! supprime un des termes du rapport, ne laisse subsister du tableau descriptif des maladies tel qu'il est dressé actuellement, que la collection ou

le groupe des symptômes généraux, et tu auras une idée exacte de ce qu'Hippocrate entendait par maladie, de ce qui sert de base à son diagnostic, à son pronostic et à ses préceptes de thérapeutique.

Cette manière d'envisager la maladie était la conséquence forcée du peu de connaissances que les anciens possédaient sur la composition anatomique et sur les fonctions des viscères, et de l'ignorance absolue où ils étaient des modifications que les organes internes subissent pendant le cours de la maladie, ainsi que des altérations qu'ils présentent après la mort. Ils ne pouvaient pénétrer dans les entrailles du sujet, si je puis m'exprimer ainsi ; ils expliquaient donc par de pures hypothèses ce qui se passe au dedans de l'homme malade ou en santé. Mais tout ce qui émergeait à la surface, tout ce qui se produisait en actes extérieurs, le dehors de la scène, ils le saisissaient avec une admirable précision ; ils en pénétraient le sens et la signification avec une justesse infinie; ils en traçaient le tableau avec des couleurs que vingt siècles n'ont pas effacées ; ils en déduisaient des axiômes que les attaques des écrivains systématiques n'ont pu ébranler, et auxquels la sanction des grands observateurs de tous les temps a donné force de loi.

C'est surtout à tirer de l'appréciation de ces symptômes généraux des signes heureux ou funestes, que s'appliquait Hippocrate; c'est dans le pronostic que se révèle toute la force de son génie : dans cet art difficile *de connaître et d'indiquer d'avance, par l'état actuel de la maladie, son passé et son avenir... Car, le médecin*, dit-il, *dirigera d'autant mieux le traitement qu'il saura prévoir les événements futurs d'après les phénomènes présents. S'il désire pronostiquer avec sûreté quels malades guériront et quels mourront, chez quels la maladie sera longue et chez quels la maladie sera courte, il faut qu'il juge de la valeur de tous les signes qui se manifestent, en calculant leur puis-*

sance comparative (Hipp. *Le Pronostic*. §. 1. et §. 25. Trad. de M. Daremberg).

A proprement parler, « Hippocrate, dit M. Daremberg, ne reconnaît pas de symptômes, mais seulement des signes qui sont communs à toutes les maladies aiguës, et dont l'étude doit servir à faire juger toutes choses. » (Daremberg, Trad. d'Hipp. in-12. p. 64.)

« La prognose, dit M. Littré, est, si je puis m'exprimer ainsi, le diagnostic de l'état général : diagnostic dans lequel le médecin ne tient qu'un compte très-secondaire de l'organe malade, ou, pour me servir du langage d'Hippocrate, du nom de la maladie. » (Littré. *Œuvres d'Hipp.* t. 1. p. 454.)

Bien que, dans les maladies fébriles, aucune fonction ne reste étrangère aux troubles suscités dans l'économie, ce sont surtout les grandes fonctions qui y prennent la part la plus large et la plus active : ainsi de l'appareil sanguin, ainsi du système nerveux, ces deux grandes sources d'où les organes tirent le principe de leur sensibilité et de leurs mouvements, les éléments de leur nutrition et de leur calorification ; ainsi de l'appareil gastro-intestinal, si prompt à donner le premier signal du danger par le dégoût et le refus instinctif d'une nourriture désormais inutile ou malfaisante.

C'est sur ces répugnances de l'estomac, sur cette désertion d'une des premières fonctions de l'animalité par l'organe destiné à la remplir, et sur l'étendue plus ou moins grande de sa tolérance pour les aliments, qu'ont été fondées les premières règles de la diététique dans les maladies aiguës, de cette diététique qu'Hippocrate a portée au plus haut point de perfection dans l'un de ses traités le plus justement admiré.

Le surcroît d'activité qui se manifeste dans les vaisseaux sanguins, l'excitation qui survient dans la sensibilité géné-

rale, l'ébullition fébrile, sont, dans la doctrine d'Hippocrate, l'œuvre de la nature, un moyen employé par elle pour cuire l'humeur morbide et pour en rendre possible l'élimination. Dans cette œuvre, la nature est omnipotente : le médecin doit respecter les actes de cette souveraine dont il n'est que le ministre.

Cependant, si le médecin ne doit, en général, jouer qu'un rôle secondaire, Hippocrate est loin de le condamner à une inaction qui l'annihilerait. Ce serait nier l'art dont le divin vieillard a proclamé l'excellence. La nature peut s'égarer ; ses efforts peuvent, en dépassant le but, compromettre la vie du malade ; ils peuvent rester en deçà, et, par leur insuffisance, laisser la maladie stationnaire, sans solution. L'art intervient alors, à la condition, toutefois, d'agir toujours dans le sens de la nature (1).

(1) « Tous les médecins qui ont suivi la doctrine d'Hippocrate ont poussé trop loin, dit Barthez, les idées qu'ils lui ont prêtées sur la puissance médicatrice de la nature. Il importe sans doute d'en fixer le vrai sens et les limites nécessaires que doit avoir ce principe.

« Il est certain que ce doit être par les opérations mêmes de la nature que les maladies sont guéries, puisque la nature du corps vivant doit produire tous les mouvements qui constituent et la maladie et le retour à la santé.

« Des maladies simples et peu graves étant laissées à elles-mêmes, peuvent se guérir par les seuls mouvements spontanés de la nature que ces maladies déterminent, soit par les impressions directes de leurs causes, soit par les accidents qu'elles occasionnent.

« Mais on ne peut prouver par les faits que ces mouvements spontanés et salutaires soient dépendants d'une volonté prévoyante, que les Animistes attribuent au principe vital du malade. Il paraît seulement que ces mouvements sont alors *nécessairement* dirigés vers la guérison, comme ils le sont le plus souvent vers la destruction dans les maladies de mauvais caractère, par les lois primordiales du corps humain vivant, qu'a fixées la Cause universelle. C'est ce qu'Hippocrate a pensé quand il a dit que « la nature opère sans intelligence, ou sans dessein, lorsqu'elle guérit les maladies. »

« Lorsque les maladies sont graves, elles ne se guérissent que rarement d'elles-mêmes ; et l'art, ne pouvant plus avoir assez de confiance

Les deux grandes armes qu'Hippocrate mettait aux mains de l'art pour combattre les affections fébriles, sont la saignée et les évacuants.

La nature suscite-t-elle dans le sang des mouvements trop tumultueux, une ébullition exagérée? la saignée était préconisée, et la saignée telle que la pratiquaient les Grecs, *larga manu*, sans hésitation et sans parcimonie.

L'action de la nature se traduisait-elle par une surabondance d'humeur bilieuse ou atrabilaire qui encombrait les premières voies, par un orgasme humoral? c'était aux évacuants d'en seconder les tendances médicatrices, d'en accroître, d'en accélérer les résultats.

Les *Épidémies* de Baillou, écrites dans l'esprit et sur le modèle de celles d'Hippocrate, offrent surtout une étude approfondie des indications et des contrindications soit de la saignée, soit des évacuants, déduites du génie particulier que chaque constitution saisonnière imprimait aux maladies qui naissaient sous son influence.

On y voit aussi que Baillou avait toujours présents à la pensée un certain nombre d'aphorismes que le Père de la Médecine a posés comme étant de ces lois suprêmes qui ne souffrent que de bien rares exceptions, tels que ceux-ci :

Quand la crise se fait ou qu'elle est faite, il ne faut rien remuer ni innover, soit par des remèdes purgatifs, soit par d'autres choses qui excitent, mais il faut laisser agir la nature (Trad. de Dézeimeris. Aph. 20. Section I).

Il faut mettre en mouvement et évacuer par des remèdes purgatifs les humeurs cuites, mais il ne faut pas évacuer les humeurs crues : il faut s'en abstenir au commencement des maladies, à moins qu'il n'y ait turgescence; mais la

aux mouvements spontanés de la nature, qui sont irréguliers ou trop faibles et avortés, doit leur imprimer des mouvements qu'il gouverne par des moyens et suivant des règles qui lui sont propres. » (Barthez, *Discours sur le Génie d'Hippocrate* p. 24.)

plupart du temps il n'y a pas turgescence (Aph. 22. Sect. I.).

Les humeurs qu'il faut évacuer doivent être conduites là où elles se portent principalement d'elles-mêmes, et par des voies convenables (Aph. 22. Sect. I.).

Et enfin, cette observation d'une grande vérité, d'une importance pratique essentielle, à savoir, que dans les mouvements du sang, comme dans celui des humeurs, déterminés par la nature médicatrice, ceux qui s'opèrent du bas vers le haut, s'accompagnent le plus souvent de danger, tandis qu'un effet favorable suit les mouvements qui s'accomplissent du haut vers le bas.

Tels sont les points culminants de la médecine hippocratique. Pour les présenter dans un ordre doctrinal, il faut interroger l'œuvre entière du divin vieillard, rapprocher les uns des autres des passages disséminés dans ses nombreux traités, rassembler en un tout les membres épars de sa pensée : car Hippocrate s'est plus appliqué à tracer un tableau fidèle des actes morbides, qu'à donner une théorie didactique des phénomènes hygides et pathologiques ; ses écrits n'en contiennent que les germes.

Il était réservé à l'exubérante imagination de Galien de développer ces germes et d'en faire sortir un système de médecine complet. Ce système satisfit si pleinement le besoin inné chez l'homme de tout connaître et de tout expliquer, qu'il régna pendant plus de quatorze siècles. Galien et son dogmatisme hypothétique ont exercé sur les théories médicales de Baillou une influence profonde. Il est donc nécessaire que je t'expose avec quelques détails les idées qui constituent le fonds commun de la physiologie et de la pathologie du médecin de Pergame et du médecin de Paris, Baillou participant non moins de Galien que d'Hippocrate. Toutefois je ne prendrai dans Galien que ce qui me paraît être absolument indispensable pour que tu comprennes bien une certaine portion de ces *Épidémies et Éphémérides*.

Suivant Galien (1), les éléments primitifs des corps échappent par leur petitesse à l'investigation de nos sens. L'analyse est forcée de s'arrêter aux éléments secondaires, qui sont le feu, l'air, l'eau et la terre.

Le feu est chaud, l'air est froid, l'eau est humide, la terre est sèche. Le chaud, le froid, l'humide, le sec, sont des qualités premières; elles n'existent jamais pures dans les corps : ceux-ci n'ont que des qualités composées ou secondes.

Le corps humain est formé de parties similaires ou homogènes, et de parties instrumentales (les organes), dont la réunion constitue l'ensemble de l'être.

Comme Hippocrate, Galien admet, dans le corps humain, l'existence de quatre humeurs: le sang, la pituite, la bile jaune, l'atrabile. Ces trois dernières humeurs sont engendrées par le sang ; le sang l'est par l'aliment. Le sang est formé des éléments les plus simples; il fournit à la génération et à la nutrition du corps. Les trois autres humeurs, provenant du sang, ne doivent être considérées que comme des humeurs excrémentitielles, parce que leur sécrétion surabondante, ou leur rétention, porte le trouble dans l'économie.

Le sang est chaud et humide; la pituite, froide et humide; la bile jaune, chaude et sèche; l'atrabile, froide et sèche.

Pour les anciens, le foie est l'organe fabricateur du sang. Après que l'estomac a élaboré le chyle, il le dirige vers le foie par le canal des veines mésaraïques. Ce chyle, le foie le convertit en sang. C'est dans le foie même que se fait la dépuration du sang : la vésicule en sépare ce qu'il contient de doux et de jaune ; la rate, ce qu'il a d'épais et de limo-

(1) Voir, outre les œuvres de Galien, Daniel Leclerc, Dézeimeris, l'article *Galénisme* du grand Dictionnaire des sciences méd. etc., etc.

neux ; l'excès d'eau contenu dans le sang est éliminé par les reins.

C'est dans le foie que se séparent du sang des vapeurs subtiles qui constituent ce que Galien appelle *les esprits naturels*.

Du foie, les esprits naturels se rendent au cœur, et, s'y mélangeant avec l'air introduit par la respiration, se changent en *esprits vitaux*. Ceux-ci, transportés à leur tour dans le cerveau, s'y transforment en *esprits animaux*.

Dans la doctrine hippocratique, une faculté ou plusieurs facultés mal définies président à nos fonctions. Dans l'hypothèse galénique, immédiatement au-dessous de la nature, viennent se placer *trois forces* ou *facultés* :

1° *Les facultés naturelles*. Elles sont l'apanage du foie. Par elles il accomplit la nutrition, l'accroissement du corps et la propagation de l'espèce. La faculté, ou force naturelle, est servie par les esprits naturels dans son œuvre matérielle, nous dirions aujourd'hui dans son travail plastique.

2° *Les facultés vitales*. Elles appartiennent au cœur. C'est par elles qu'il distribue, au moyen des artères, dans tout le corps, le principe de la chaleur et de la vie. La faculté, ou force vitale, est servie par les esprits vitaux dans ses actes de calorification et de vivification.

3° *Les facultés animales*. Elles résident dans le cerveau, qui, par elles, imprime à tout le corps le sentiment et le mouvement. La faculté, ou force animale, est servie par les esprits animaux dans les actes de la sensibilité, du mouvement et dans les opérations de l'intelligence.

Ces facultés agissent à l'intérieur et à l'extérieur. Les facultés naturelles accomplissent, à l'intérieur, la digestion, la coction et la sanguification; à l'extérieur, la distribution du sang veineux dans toutes les parties du corps.

Des facultés vitales relèvent, à l'intérieur, tout ce qui est du domaine des passions de l'âme ; à l'extérieur, le

mouvement des artères, et la distribution du sang, de la chaleur et de la vie.

Les facultés animales ont sous leur dépendance, à l'intérieur, les opérations de l'imagination, du jugement et de la mémoire; à l'extérieur, les actes de la sensibilité et du mouvement.

A ces forces générales l'imagination complaisante de Galien subordonne des facultés spéciales. Ainsi, tout organe de nutrition et de sécrétion possède quatre facultés : une faculté *attractive*, par laquelle il attire à lui les matériaux propres aux fonctions qu'il exerce; une faculté *rétentrice*, par laquelle il retient ces matériaux; une faculté *altérante*, par laquelle il se les assimile, et une faculté *excrétrice*, par laquelle il se dépouille des résidus devenus impropres à son entretien, ou fournit à l'économie l'humeur qu'il a élaborée.

Galien ne s'arrête même pas là : il dote encore certains organes d'une faculté particulière pour les aider dans l'accomplissement de leur œuvre: telle est la faculté *concoctrice* dont jouit l'estomac, etc., etc.

En ce qui concerne l'état de santé et de maladie, les idées de Galien diffèrent trop peu de celles d'Hippocrate pour qu'il soit nécessaire de m'y arrêter longtemps. Disons seulement que la maladie d'une partie, ou d'un organe, peut consister dans la lésion de son action, ou dans la lésion de sa structure. L'action seule est-elle lésée? il y a, dans le langage de Galien, *intempérie*. Cette intempérie est avec matière ou sans matière : elle est sans matière, si la partie pèche seulement par excès ou par défaut de chaud, de froid, de sec ou d'humide; elle est avec matière, si à l'intempérie d'une partie se joint la congestion, sur cette partie, d'une humeur affectée d'une intempérie analogue. L'intempérie est simple, composée, égale ou inégale.

Les humeurs peuvent pécher par excès, par défaut et

par *cacochymie*. C'est surtout le sang qui pèche par excès ou par défaut. Les trois autres humeurs pèchent plutôt par cacochymie, et elles peuvent, dans ce cas, altérer la composition du sang.

L'excès des qualités propres à chacune des humeurs constitue l'*acrimonie*. Pour Hippocrate, le chaud, le froid, le sec et l'humide étaient étrangers à la production de la maladie, ou n'y jouaient qu'un rôle secondaire. C'était le doux, l'amer, l'acerbe, le salé, etc., qualités essentielles des humeurs, qui, portées à leur *summum* de puissance, constituaient une *dyscrasie*, génératrice de la maladie. Dans le langage de Galien, le mot de dyscrasie est remplacé par ceux d'acrimonie et de cacochymie. La bile jaune offre-t-elle un excès d'amertume ? la pituite est-elle plus salée ? il y a acrimonie.

Le médecin de Pergame établit sa théorie pathologique en sens inverse de celle d'Hippocrate. L'acrimonie et la cacochymie sont rejetées au second plan. Le chaud, le froid, le sec, l'humide, prennent la tête dans la série des causes morbifiques.

Au fond, l'une et l'autre théorie découlent du même procédé. Le médecin de Cos et le médecin de Pergame se servent pour expliquer l'homme, des connaisances que l'aspect et le contact des objets terrestres avaient révélées aux sens de l'homme : le froid de l'hiver ; la chaleur et la sécheresse de l'été ; l'acidité, la douceur, le goût acerbe ou amer des fruits de la terre, ces sources diverses et multiples de nos sensations agréables ou pénibles, étaient autant de points de comparaison dont ils se servaient pour deviner et expliquer l'impénétrable énigme de la vie.

En résumé, suivant les deux princes de la médecine antique, la Nature (1) préside seule à l'entretien de la santé

(1) Je trouve, dans Fernel, le beau commentaire suivant sur cette force universelle que la doctrine d'Hippocrate et le langage des modernes, comme celui des anciens, désignent par le nom de Nature :

et à son rétablissement. L'état de santé consiste, pour Hippocrate, dans la *crase* des humeurs; pour Galien, dans

« Cette Nature, dont l'action universelle embrasse le monde entier et s'étend à chaque objet particulier, de même qu'elle règle à la fois le cours et les révolutions du soleil, de la lune et des astres, les variations des temps, les changements des saisons et les fluctuations alternatives de l'Océan, soumet aussi l'universalité des êtres à l'ordre fixe et constant de ses lois immuables. Mais comment gouvernerait-elle l'univers et vivifierait-elle chaque être avec tant de régularité, si elle n'obéissait pas à une intelligence divine, qui, régulatrice et conservatrice, administre et soutient toute chose suivant un plan et un dessein souverainement sages ? *L'accomplissement de la pensée divine constitue donc la loi de la Nature; hæc autem ipsius (Dei) ratio, lex est naturæ.* La Nature s'est trouvée ainsi douée d'une force suprême qui administre l'univers, conserve et fait vivre chaque être, sorte d'empire à qui tout obéit, et sans lequel ni la nature des choses, ni le monde lui-même ne continueraient à exister; et cette loi, née avec le monde, émane de la pensée même et de la volonté de Dieu. Car, comme l'a dit Platon, lorsque le Père des dieux créa le monde, il lui imposa les lois qui devaient le régir.

« Tout ce que renferment les trois règnes compris dans la région inférieure que nous habitons, le règne animal, le règne végétal et le règne minéral, possède aussi une nature particulière (et chaque objet a la sienne propre,) par laquelle il entretient et régit ce qu'il a engendré. Et, à son tour, cette nature particulière de chaque objet obéit à une loi suprême, non moins certaine et non moins stable, par laquelle elle accomplit tous ses actes. Cette nature particulière est soumise à la nature universelle, comme sa loi propre l'est à la loi générale; de façon que tous les êtres unis par des rapports consensuels, se plient aux ordres de la loi suprême. Ainsi donc, tout ce que la nature soumet à son empire existe en vertu d'une stabilité perpétuelle, d'un dessein suivi et d'une loi préétablie.

« Si nous faisons à l'art médical l'application de ce qui précède, nous voyons que tout dans l'homme, à l'exception du principe de son intelligence et de sa volonté, est gouverné par ces lois de la Nature. La médecine, l'œil toujours fixé sur la Nature, et comme faite à son image et ressemblance, prend sa loi pour guide, s'étudiant et mettant toute son œuvre à l'imiter, afin de conserver la santé de l'homme constante et exempte de maladie, de la relever et de la rétablir, lorsqu'elle chancelle et se dérange, de prolonger enfin la vie elle-même saine et sauve aussi longtemps qu'il est possible.

« L'une est la loi née ou plutôt éternelle de la Nature; l'autre en

leur *température* : l'état de maladie consiste, pour le premier, dans la *discrasie* des humeurs; pour le second, dans leur *intempérie*, leur *acrimonie* et leur *cacochymie*.

En outre, dans la doctrine de Galien, chaque être et chaque partie du corps ont une qualité qui leur est propre et qui constitue son individualité et son tempérament; et il y a autant de tempéraments qu'il y a de combinaisons possibles des quatre qualités premières : chaud sec, chaud humide, froid sec, froid humide. Ainsi, la femme comparée à l'homme, est froide et humide : *Omnino autem*, répète Baillou, *mulier viro frigidior est, ut quæ in suo genere calidissima sit, viro etiam frigido frigidior existat* (*De virginum et mulierum morbis*. Cap. V. p. 40). Ainsi le cœur est la partie la plus chaude du corps humain, *cor igneum*; les poumons sont chauds et humides; le foie est chaud et sec; le cerveau froid et humide. Dans les hypothèses anti-

est la loi écrite. La première est le type, le modèle primordial; la seconde en est l'image parfaitement fidèle. Ces lois, nulle force humaine, nulle diversité de climats et de lieux, nulle révolution d'années ne les détruira. Elles restent inviolables et fixes, et se perpétueront immuables durant l'éternité des siècles. Sous ces lois courbent la tête, bon gré malgré (car la mort est commune à tous), ceux-là mêmes qui prétendent soumettre et plier à leur domination les peuples de l'univers. A ces lois obéissent les empereurs et les rois, ou du moins ce n'est pas impunément qu'ils les enfreignent. Ces lois, supérieures à toutes les lois, également communes à toutes les nations, sont par conséquent nécessaires et immuables.

« Cette absolue nécessité et cette supériorité nous imposent l'obligation de n'épargner aucun effort pour puiser ces lois aux sources les plus salubres et les plus pures de la nature, afin qu'exemptes de rudesse et de dureté, elles soient capables, par leur douceur et leur agrément, de soulager et de guérir ceux qu'affligent de graves souffrances; telles enfin, qu'elles revêtent de dignité, et placent haut dans l'estime publique celui qui s'appuie sur elles pour l'exercice de la médecine, et deviennent une source d'honneur pour ceux qui en recommandent l'application, de résultats fructueux pour ceux qui les observent avec docilité, et de salut pour le genre humain tout entier. » (Fernel, Préface du premier livre de *la Thérapeutique Universelle*, t. II. p. 273.)

ques, ce dernier organe est un réservoir d'humidités d'où découlent les flux et les catarrhes, *destillationes*, qui se portent sur les yeux, les poumons, etc., et les fluxions rhumatiques, qui envahissent les articulations, etc., etc.; théorie dont la trace subsiste encore dans le nom vulgaire de *rhume de cerveau* donné au coryza.

Tu retrouveras dans Baillou cette stérile abondance du galénisme, ces intempéries, ces acrimonies, ces cacochymies, toute la cohorte des esprits en désordre et en révolte, à laquelle viennent se joindre les capricieuses évolutions de flatuosités atrabilaires, mélancoliques, malignes et vagabondes. Et quelle ne sera pas ta surprise, lorsque tu verras le médecin de Paris, renchérissant sur celui de Pergame, produire sur la scène morbide une cinquième humeur, qui y prend à son tour la suprématie et refoule ses devancières au second plan! Cette humeur, c'est l'ichor, le *serum*, la sérosité qui, tantôt âcre, tantôt salée, ténue, bilieuse, indomptée, dépravée, maligne, *cacoèthe*, joue le principal rôle dans la production des constitutions épidémiques, dont ce grand médecin saisit d'ailleurs les caractères, le génie et les indications thérapeutiques avec ce coup d'œil observateur et profond qui lui a valu d'être placé au nombre des plus grands maîtres de notre art.

Le génie de la médecine, qui avait pris, avec Hippocrate, le plus vaste essor, et s'était rapproché du but presque autant qu'il est permis à l'esprit humain de le faire, resta plongé, durant plus de deux mille ans, dans un sommeil que troublèrent, mais que ne dissipèrent pas les rêves ambitieux et pompeusement stériles du médecin de Pergame. Après une si longue nuit, la fin du XVe siècle vit poindre les premières lueurs d'une ère nouvelle.

C'est le commencement de la seconde époque.

Constantinople était tombée au pouvoir des Turcs. Les derniers fils de l'ancienne Grèce, fuyant le despotisme et la

barbarie musulmane, avaient transporté sous le ciel plus clément de nos terres hospitalières les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome, que la découverte de l'imprimerie devait bientôt répandre parmi les nations civilisées, ces chefs-d'œuvre dont les immortels auteurs sont aujourd'hui les hôtes assidus et comme les dieux lares de tout foyer littéraire. En même temps que l'art nouveau faisait revivre les ouvrages de Platon, de Sophocle, de Thucydide, etc., les écrits de celui qui fut leur contemporain et leur égal en génie et en gloire, les écrits d'Hippocrate étaient répandus par les presses des Calvo, des Aldes, des Froben, discutés et épurés par les érudits les plus éminents, médités et interprétés par les médecins les plus fameux, par les Duret, les Mercuriali, les Foës, les Houllier, dont les admirables commentaires, devenus non moins célèbres que l'œuvre du maître, sont encore aujourd'hui une source féconde d'où l'érudition tire de vives lumières, et la science pratique, de fructueux enseignements.

Notre Baillou resta, moins que tout autre, étranger à cette restauration hippocratique. Non-seulement il a écrit, sous le titre de *Definitionum medicarum liber*, un traité spécial dans lequel il s'applique moins à examiner au point de vue philologique les mots eux-mêmes, qu'à rechercher la nature précise et les propriétés des choses exprimées par ces mots, sorte de commentaire destiné à élucider les passages obscurs d'Hippocrate et de Galien. Mais on peut dire que ses ouvrages sont, dans leur entier, une méditation constante, une étude pieuse, quoique indépendante, une critique le plus souvent admiratrice, jamais servile, des pensées, des opinions, des observations, des aphorismes du médecin grec. Et, soit qu'il en invoque les préceptes pour servir d'appui aux résultats de sa propre expérience, soit qu'il fasse fléchir la parole du maître devant l'inflexible autorité des faits pratiques, Baillou, grandissant dans un com-

merce si intime et dans un voisinage si dangereux, se montre sans cesse digne de marcher à côté du divin vieillard, et de porter le nom glorieux d'*Hippocrate français* que la postérité lui a décerné.

Avec ce retour aux sources pures de l'Hippocratisme coïncida un mouvement non moins heureux qui ouvrit à l'art de nouvelles perspectives, et qui devait en modifier profondément les tendances et l'esprit : « Un homme que les préjugés de son temps obligèrent d'étudier l'anatomie au cimetière des Innocents et au gibet de Montfaucon, Vésale, publiait, à vingt ans, son traité *De humani corporis fabrica*, qui nous frappe encore d'admiration, ainsi que l'écrit un des membres les plus distingués du corps médical de la marine, mon condisciple, le docteur Jules Roux ; et dès lors, la connaissance intime du corps humain fut comme un nouveau monde à conquérir ; et des hommes éminents, Béranger de Carpi, Sylvius, Eustachi, Fallope, Ingrassias, Colombo, etc., se précipitèrent de toute part dans la voie de sa découverte.... Tous les appareils, tous les organes, tous les tissus, et pour ainsi dire toutes les fibres du corps de l'homme, furent aperçus, disséqués, déterminés par ces investigateurs ardents. Chaque coup de scalpel amenait pour eux une découverte. Ce fut alors que, dans l'insuffisance ou l'absence des dénominations, on imposa à l'organe nouvellement aperçu le nom de l'anatomiste qui venait de le découvrir. Heureuse et noble idée que celle d'associer à la durée de la science le nom et la gloire des hommes qui avaient le plus contribué à ses progrès ! Cette perspective brillante enflamma les esprits ; elle excita l'enthousiasme : tous voulurent inscrire leur nom sur les parties du corps humain, comme venaient de le faire, sur le continent de l'Amérique, les hommes intrépides qui y conduisirent les premiers vaisseaux... Et c'est pour les récompenser de leurs veilles assidues et des services qu'ils ont

rendus à la science, que la Renommée a inscrit leurs noms sur les principaux organes du corps humain, devenus pour eux des tables immortelles; comme, selon la belle expression de Bichat, elle a gravé sur la portion pierreuse du temporal, mieux que sur le marbre que le temps use, les noms d'Eustachi, de Fallope et de Glazer. » (Jules Roux, *Discours d'ouverture au Cours d'Anatomie et de Physiologie*, etc., etc. 1842. page 10 et suiv.)

Dans ces investigations minutieuses, dans ces fouilles répétées, dont le cadavre de l'homme était devenu l'objet, les viscères et les tissus, suivant qu'ils étaient sains ou qu'ils étaient altérés par la maladie, offraient à l'œil de l'anatomiste des différences tranchées. Pour établir et distinguer ces différences, ce n'était pas assez que de multiplier les ouvertures et les dissections : il fallait surtout faire un retour vers le passé, et s'enquérir des signes de souffrance qu'avait donnés, dans le cours de la maladie, tel ou tel organe. Rien n'était, en outre, plus variable que le degré, la forme et la nature des altérations cadavériques. On dut être forcément amené à comparer la durée, la gravité, le caractère des actes morbides avec l'étendue et le genre des désorganisations des viscères et des tissus. Dès lors, la symptomatologie générale n'eut plus une existence à part. Cependant l'altération viscérale ne fut d'abord considérée que comme un produit de l'affection générale, comme un effet secondaire de la dégénérescence d'une matière morbide, sang, bile, pituite, atrabile ou sérum, dyscrasie, acrimonie, cacochymie primitive, qui continuait à jouer le premier rôle, et se jetait sur telle ou telle partie du corps.

Mais les cas se multipliaient où les symptômes observés avant la mort n'avaient pas été en proportion des désordres matériels révélés par l'autopsie, et où même la désorganisation complète d'un ou de plusieurs organes avait

sourdement miné et détruit l'organisme, sans susciter des troubles notables dans les grandes fonctions vitales. On ne pouvait, en présence de pareils faits, méconnaître l'importance de l'altération organique et son indépendance. Le premier pas fut fait dans la voie de la localisation des maladies, voie dans laquelle la médecine ne marcha longtemps qu'avec une réserve prudente, jusqu'au moment où Bichat s'écria : *Qu'est l'observation, si on ignore là où siége le mal?* et où l'école anatomique voulut régner sans partage dans le domaine de l'art.

Tout en repoussant ses prétentions à un empire absolu, on ne saurait disconvenir que l'anatomie pathologique n'ait jeté sur l'histoire de l'homme malade d'immenses et fécondes clartés. A notre Baillou revient la gloire incontestable d'avoir, le premier, en multipliant les autopsies, et en poursuivant incessamment dans la mort les secrets de la vie, porté la lumière sur ce point essentiel de l'art, où jusques à lui avaient régné l'erreur et l'ignorance.

Ce n'est pas qu'il faille s'attendre à trouver dans les descriptions d'un médecin du XVIe siècle le tableau des altérations précises, spécialisées, tel que peuvent le tracer avec une si rigoureuse exactitude les auteurs de nos jours, après trois siècles de découvertes et de progrès. Trop souvent Baillou n'indique que par un mot l'altération subie par un organe ou un tissu : *Putruerat pulmo ; jecur erat aridum ; sphacelus ventriculi, etc.* Cependant on lit dans ses Œuvres des histoires de maladies, et en assez grand nombre, qui laissent bien peu à désirer, tant sous le rapport de l'exposé des symptômes que sous celui des détails nécropsiques, et qui sont loin de justifier le reproche que leur a adressé Bordeu lorsqu'il dit, avec plus d'esprit que de justice, que *ces petites histoires sur les bourgeois de Paris sont trop étranglées pour être utiles.*

Dans les *Épidémies et Éphémérides* souvent, il est vrai,

Baillou n'emprunte aux faits de sa pratique journalière que les symptômes anormaux, les caractères particuliers, les traits exceptionnels, dont le rapprochement et l'appréciation lui ont permis de saisir le caractère dominant, le génie de la constitution saisonnière, et d'en tracer le tableau. Dans une œuvre de cette nature, toute d'ensemble, la physionomie générale des faits est seule mise en saillie; tout ce qui est ordinaire et commun est passé sous silence. L'oubli est volontaire. Les anciens maîtres de notre art, lorsqu'ils énonçaient d'une manière succincte les précieux résultats de leur observation, ne croyaient pas que leur loyale parole pût être tenue en suspicion, et que, pour raffermir leur autorité, il fût nécessaire de ces relevés des moindres accidents, de ces longues descriptions de phénomènes et d'épiphénomènes, de cette recherche minutieuse des choses les plus banales, qui auraient donné plus de pesanteur à leurs ouvrages, et n'en auraient accru ni le poids ni la valeur.

Dans la description d'une constitution épidémique, la brièveté des histoires des maladies, produites à la suite et comme preuves à l'appui, ne saurait être reprochée à notre auteur, commandée qu'elle est par le sujet même.

Mais s'agit-il de signaler une maladie nouvelle, de jeter un jour inattendu sur un point resté obscur et inexploré, de produire un fait rare, exceptionnel? les exigences ne sont plus les mêmes; on ne saurait entrer dans trop de développements; l'obscurité et l'incertitude naîtraient de trop de sobriété dans les détails: ici l'abondance n'est plus stérilité. Baillou n'ignorait pas ces conditions, et il sait s'y soumettre lorsque le cas l'exige. Ainsi sa manière se modifie dans une foule de ses *Conseils*, et surtout dans le recueil publié sous ce titre : *Paradigmata et Historiæ morborum ob raritatem observatione dignissimæ, quarum lectio non minus rei ipsius gravitate et admiratione, quam utilitatis ubertate est ad medendum et præsentiendum*

profutura ; Exemples et Histoires de maladies, etc., etc. Je vais en traduire quelques-unes, non moins pour montrer avec quel soin Baillou explorait toutes les parties de son art, et avec quelle sûreté de coup d'œil il a entrevu tout d'abord ce que les recherches anatomiques et les ouvertures de cadavres réservaient à l'avenir de découvertes et de progrès, que pour donner une idée de ce qu'était déjà, vers la fin du XVIe siècle, cette anatomie pathologique que l'on croirait ne dater que des travaux de Morgagni, et être une science toute moderne.

Dans le cours de ses *Épidémies et Éphémérides*, Baillou revient à plusieurs reprises sur les signes distinctifs de la vraie et de la fausse grossesse. Cette circonstance me détermine à extraire des *Paradigmata* les deux faits suivants qui ont trait au même sujet :

« N° 6. Une femme pauvre se croyait enceinte. Son ventre s'était beaucoup développé. Le temps de la grossesse passé, il ne se fit aucun mouvement d'expulsion ; le développement du ventre persista. Les uns croient qu'elle est hydropique, les autres, qu'elle porte une mole. L'événement prouva que cette dernière opinion était la plus fondée, car, après avoir souffert pendant seize mois de cette tumeur, elle périt dans le marasme. A l'ouverture du cadavre, l'utérus apparut occupant toute la cavité abdominale. Il offrait l'épaisseur, la dureté et le volume d'une grosse courge. Il était devenu tellement dur que les doigts ne pouvaient y imprimer de dépression. Il avait presque cinq travers de doigt d'épaisseur, et pesait neuf livres et demie. Dans sa cavité, une masse charnue s'était développée qui adhérait fortement à sa paroi interne, au point de se confondre presque avec elle. On la considéra comme une mole, qui, par suite d'un contact et d'une adhésion prolongés, s'était confondue avec la propre substance de l'utérus. Dans le col, il existait un dépôt de nature stéatomateuse ; les

cornes de la matrice étaient très-apparentes. Il n'y avait qu'un ovaire. Cette pièce pathologique fut montrée à un grand nombre de personnes comme une des plus extraordinaires. »

Au nom de mole substituez ceux d'hypertrophie de l'utérus résultant du développement d'un corps fibreux ou d'une tumeur semi-cartilagineuse, l'observation ne figurerait-elle pas avec honneur dans nos modernes traités d'anatomie pathologique ? (1)

« N° 186. Une femme était considérée comme enceinte de neuf mois : il existait chez elle quelques-uns des signes qui indiquent une véritable grossesse. Arrivée à terme, elle se trouva si mal, par suite de la douleur que lui causait la tumeur abdominale, que ses parents, craignant que l'enfant ne périt en même temps que la mère, voulurent, pour sauver au moins celui-ci, que l'on pratiquât sur elle l'opération césarienne au moment même où elle expirait. Tout l'intérieur du corps, l'épiploon, le mésentère, le foie, la rate, les poumons, le cœur lui-même et le péritoine, étaient parsemés de vésicules pleines d'une eau très-claire, très-limpide et sans odeur ; et, ce qui est plus remarquable, chacune de ces vésicules était entourée d'une triple enveloppe et pouvait être détachée et retirée, intacte et sans déchirure, du point qu'elle occupait soit à la superficie, soit dans la substance intérieure du corps. Hippocrate (Aph. 55. liv. 7.) a observé des hydatides ; mais jamais on n'en avait vu de disséminées ainsi dans le corps tout entier. »

Je rapporterai encore le fait suivant, relatif à une affection de l'estomac, organe qui joue un rôle important dans la production des maladies, d'après les vues de Baillou, ainsi que t'en convaincra la lecture des *Épidémies* :

(1) Voir, dans l'Atlas du *Journal des Connaissances Médico-Chirurgicales*, les planches 92 et 93, reproduction des planches N°s 5 et 6 de l'Atlas de l'Anatomie pathologique de l'utérus de Hooper.

« N° 51. J'ai observé chez un menuisier un cas digne d'être cité. A la suite d'hémorrhoïdes mal traitées et d'un coup reçu sur le fondement, il survint un relâchement de l'intestin rectum. Le malade était sujet à une certaine disposition catarrhale, c'est-à-dire qu'il rendait par l'anus une sanie fétide et purulente, par intervalles. Il était gros mangeur, très-amateur du bon vin ; d'une complexion maigre, sèche. Ce flux sanieux ne se fit plus aussi bien ; il en résulta des douleurs dans le bas-ventre, de l'agitation, l'absence de sommeil, l'inappétence, puis du dégoût pour les aliments et des vomissements continuels. Cependant les purgatifs avaient amélioré son état, et la nature supportait mieux leur action qu'elle n'avait de tolérance pour la nourriture. Buvait-il ou mangeait-il quelque chose ? il éprouvait dans l'estomac la sensation d'un poids et d'une barre. Rien ne put arrêter les vomissements. Il s'établit une fièvre lente. Enfin, consomption générale, affaissement du bas-ventre, refroidissement des extrémités, mort. A l'ouverture du cadavre, on trouva la convexité de l'estomac livide ; son fond et le pylore sphacélés (1). Tout l'estomac en putrilage se déchirait à la moindre traction opérée par les doigts. »

Existe-t-il dans Bordeu beaucoup d'observations moins étranglées et plus utiles ?

Je borne mes citations à ces trois exemples, et je ne fais qu'indiquer l'histoire et l'autopsie de l'un des favoris de Henri III, M. de Maugiron, mort, à la suite d'un duel, d'une blessure de la veine azygos; une collection de faits

(1) *Sphacelus*, *Syderatio*. Ces expressions de *sydération*, *sphacélisme*, servent à désigner plusieurs sortes d'état morbide. C'est la mortification d'une partie atteinte d'inflammation (Gorrée); c'est la désorganisation d'un organe par la gangrène, par la fonte ichoreuse ou putrilagineuse de sa substance ; c'est aussi l'anéantissement d'une faculté par une apoplexie *foudroyante*, par une paralysie subite ; la mort produite par une affection maligne, pernicieuse, qui frappe et tue avec la rapidité de la foudre.

intéressants sur les maladies des voies urinaires, vessie, reins, etc. ; sur des calculs trouvés dans un grand nombre de cavités, vessie, reins, intestins, estomac, vésicule cystique ; deux exemples de hernie de l'estomac et de l'intestin, à travers une perte de substance du diaphragme, et dans l'un desquels : *Inventum est diaphragma parte sua carnosa perforatum superiore ictu. Atque foramen illud aliqua ex parte obductum erat caruncula quæ circum accreverat. Tamen per reliquam rimulam totum intestinum sensim subiverat thoracis regionem; deinde per attractionem quamdam majore sua parte ingressum fuit : idemque contigit quod tenui vulpeculæ, apud Horatium; cum enim intumuit, egredi non potuit. Denique ut fit enterocele in scroto, ita enterocele facta est in pulmonis capacitate* (n° 11) ; l'exemple d'une hernie inguinale, guérie radicalement à la suite du développement, de la suppuration, de l'ouverture et de la cicatrisation d'un bubon vénérien (n° 25) ; etc., etc.

Je regrette surtout d'avoir à m'imposer la même réserve relativement aux observations que Baillou a rassemblées sur les affections du cœur et des vaisseaux sanguins, et dont la réunion constitue un ensemble de connaissances déjà fort avancées, et que l'on est loin de soupçonner chez un auteur placé au berceau de l'anatomie pathologique, chez celui qui en a été le premier créateur. On en pourra juger par la simple énumération que je vais en offrir. Ces observations concernent l'hydropéricarde (n° 171) ; une collection de pus dans la cavité du péricarde, à la suite d'un vaste abcès (n° 96) ; l'inflammation du cœur (n° 172) ; des palpitations et une névrose intermittente de cet organe (n° 74) ; l'influence exercée par les maladies du cœur sur la production de l'apoplexie (n° 173) ; les concrétions fibrineuses, polypeuses de ses cavités (n° 10) ; l'hypertrophie de ses parois, *cor bovinum* (n° 73) ; l'abcès de ces mêmes parois (n° 94) ; le développement de vapeurs flatulentes, de fla-

tuosités dans la cavité du péricarde, où *elles se condensent en eau* (n° 96) ; l'anévrisme de l'aorte ventrale (n° 13) ; l'usure et la déviation des côtes produites, dans l'anévrisme de l'aorte, par les pulsations de la crosse de cette grande artère (n° 130) ; un cas fort curieux d'anévrisme de l'artère rénale (n° 26) ; le ramollissement et la rupture de la rate, affection désignée sous le nom d'anévrisme splénique (n° 14) ; etc., etc.

Que de réflexions ne faisaient pas naître de pareils faits ! que d'éléments nouveaux ne fournissaient-ils pas au diagnostic ! quelles bases solides ne lui préparaient-ils pas ! quelle ardeur n'excitaient-ils pas à en rechercher, à en découvrir de semblables ou de plus curieux ! En lisant les *Paradigmata*, on voit que la vaste pratique de Baillou multiplia pour lui ces sortes de trouvailles, considérées encore de nos jours comme de bonnes fortunes médicales.

Cette collection, la première de ce genre, contient 200 observations. Ce n'est qu'une ébauche, une esquisse, *prima lineamenta* ; mais elle n'en témoigne pas moins de la rare sagacité d'esprit, du génie de progrès et d'invention dont l'auteur était doué. Pour apprécier à sa véritable valeur un pareil recueil, il faut oublier un instant l'état actuel de la science et se garder d'établir entre les ouvrages d'aujourd'hui et l'œuvre d'autrefois une comparaison dont les objets n'ont et ne peuvent avoir entre eux aucune proportion. Dans l'histoire de la médecine, comme dans celle de la politique, de la philosophie, des sciences physiques, comme en toute chose, il ne faut pas isoler l'homme du milieu d'idées, d'habitudes, de connaissances où il a vécu, il faut le juger dans son époque et sur place. Considérée comme le point de départ d'une science nouvelle, l'œuvre de Baillou nous révèle, par des traits nombreux, un pressentiment instinctif d'un avenir lointain, une sorte de divination de vérités encore cachées, mais entrevues à tra-

vers les ténèbres qui couvraient le champ médical au XVIe siècle. Au reste, cette révélation anticipée ne se rencontre pas chez Baillou seul; elle lui est commune avec les grands médecins de tous les âges. Elle naît chez eux de la contemplation passionnée des actes de la nature; et elle nous explique comment on retrouve chez la plupart des grands observateurs le germe, l'idée première d'une foule de découvertes qu'il n'était réservé qu'au travail successif des siècles et aux progrès ultérieurs de l'esprit humain de féconder, d'accroître et d'amener à parfaite maturité.

Ces *Paradigmata* doivent être regardés comme la première assise de cette anatomie pathologique qui, restée longtemps stationnaire malgré les efforts de Th. Bonnet, de Lieutaud, etc, etc, ne se développa qu'à dater du *Traité du siége et des causes des maladies* de l'illustre Morgagni, pour arriver, de nos jours, grâce aux riches et nombreux tributs qu'elle a reçus de Bichat, de Laennec, de Dupuytren, de MM. les professeurs Andral, Cruveilher, et d'une foule d'autres, à fournir au diagnostic des maladies une de ses bases les plus solides.

Un besoin secret me semble, en outre, travailler et tourmenter Baillou, d'une manière confuse, il est vrai, et pour ainsi dire comme à son insu, le besoin de sortir, même en y restant plongé, du vague des théories galéniques, et de donner à la pathologie un appui plus sûr que celui des humeurs, des esprits et des flatuosités. On en trouve la preuve, presque à chaque page des *Épidémies et Éphémérides*, dans les doutes qu'il émet, dans les cris de surprise qu'il fait entendre, dans les réserves sans nombre qu'il pose, et dans les points d'interrogation répétés qu'il place comme un appel à l'avenir. Ce besoin a dicté à Baillou quelques passages où il paraît entrevoir l'immense question de la localisation des fièvres et des maladies, sujet de luttes passionnées mais fécondes, à laquelle ont pris part les plus célèbres

médecins de notre âge, et qui a valu à notre art de précieuses conquêtes, aux écrivains de la première moitié du XIXe siècle un impérissable honneur.

« Des fièvres, dit Baillou, les unes sont veineuses, les autres gastriques, c'est-à-dire qu'il en est qui dépendent plutôt de la phlogose du système veineux que du vice des humeurs contenues dans la région précordiale. Les premières, même à leur début, cèdent à la saignée ; la résolution des secondes s'obtient difficilement par la saignée ; elles réclament plutôt la purgation ; de sorte qu'il n'est pas étonnant que la saignée fasse cesser comme par enchantement certaines fièvres, tandis qu'il en est d'autres qu'elle exaspère. » (*Epid. et Éphém.* Liv. 2. *Constitution de l'été* de l'année 1575. Alinéa 6.)

« D'autres ont leur racine dans la substance même des organes, comme l'hectique pulmonaire, la fièvre cérébrale, la fièvre splénique, la fièvre hépatique, qui toutes sont liées à une obstruction et à un vice caché de ces viscères. » (*Ibid*, Alinéa 11.)

« Même dans les fièvres essentielles, le médecin doit se préoccuper de l'état des poumons et des autres organes, lesquels deviennent le foyer d'une nouvelle maladie plus grave que l'ancienne. De là des successions de maladies ; et suivant que varie le siége de l'affection, varie la nature des crises. » (*Épid. et Éphém.* Liv. 2. *Constitution de l'hiver de* l'année 1576. Alinéa 20.)

Et ailleurs : « En nous écartant un peu de la doctrine de Galien, nous disons qu'il existe une fièvre du cerveau, une fièvre de la rate, une fièvre de l'estomac : cela arrive dans le cas d'obstruction profonde, d'engorgement humoral tenace, de corruption de ces organes ; et ceux-là commettraient une grande erreur, qui soutiendraient que les fièvres continues et les intermittentes, et les hectiques, et les fièvres de consomption, ont leur foyer dans le bas-ventre : c'est le

contraire qui est la vérité. Hippocrate lui-même, chose digne de remarque, place dans la tête le foyer des fièvres ardentes que Galien place dans les veines des poumons. » (*Traité des maladies des femmes et des jeunes filles.* Chap. 7.)

Cette manière de considérer la fièvre ne s'écarte pas seulement *un peu, paululum*, de la doctrine de Galien et d'Hippocrate, elle ouvre entre les idées de Baillou et celles de l'antiquité grecque un sillon qui ira, plus tard, en augmentant sans cesse d'étendue et de profondeur. Cette division des fièvres en veineuses et phlogistiques, en gastriques, en essentielles et en fièvres d'organes, était une idée des plus lumineuses. Malheureusement ce ne fut qu'un éclair. Il faut arriver au commencement de ce siècle pour que la lumière se fasse, de plus en plus éclatante, sur la localisation des maladies.

C'est à Bichat que revient l'honneur d'avoir rallumé ce flambeau éteint durant plus de deux cents ans. « Combien sont petits, s'écriait-il, les raisonnements d'une foule de médecins, grands dans l'opinion, quand on les examine, non dans leurs livres, mais sur le cadavre. La médecine fut longtemps repoussée du sein des sciences exactes ; elle aura droit de leur être associée, au moins pour le diagnostic des maladies, quand on aura partout uni à la rigoureuse observation l'examen des altérations qu'éprouvent nos organes. *Qu'est l'observation, si on ignore là où siége le mal ?* » (*Anal. Génér.* t. 1 p. 69.)

En outre, depuis l'ère ouverte à l'anatomie par Vésale, les progrès de la physiologie avaient ajouté à la connaissance matérielle des organes une notion de plus en plus claire de leurs fonctions. Ce progrès inspira la pensée, et sembla justifier la prétention qu'eut le plus célèbre réformateur de nos jours de donner à la pathologie, pour double base, les altérations matérielles des viscères et le dérange-

ment de leurs fonctions : doctrine dont il traça le programme avec une véhémente éloquence dans les lignes qui suivent :

« Les traits caractéristiques des maladies doivent être puisés dans la physiologie. Formez un tableau aussi vrai qu'animé des malheureux livrés aux angoisses de la douleur ; débrouillez-moi, par une savante analyse, le cri souvent confus des organes souffrants ; faites-moi connaître leurs influences réciproques ; dirigez habilement mon attention vers le douloureux mobile du désordre universel qui frappe mes sens, afin que j'aille y porter le baume consolateur qui doit terminer cette scène déchirante : alors j'avouerai que vous êtes un homme de génie. Mais tant que vous vous bornerez à rassembler quelques traits saillants des désordres pathologiques ; tant que vous me défendrez de vérifier par des rapprochements physiologiques la vérité de toutes ces observations ; tant que vous n'aurez pas rallié les désordres les plus violents aux lésions les moins prononcées, et même au degré d'action de chaque viscère qui constitue l'état de parfaite santé ; je dirai que vous n'avez point compris l'énigme de la nature vivante, et vos déclamations ne me feront pas plus d'effet que les cris de vos aveugles partisans. » (Broussais. *Examen des doctrines.*)

« L'observateur scrupuleux ne saurait se dispenser de tracer isolément l'histoire complète des maladies, jusqu'à ce qu'il croie avoir passé en revue la très-grande majorité des cas. En recommandant des histoires complètes, nous entendons que cette appréciation soit prise dans son acception la plus étendue. Toute maladie a deux terminaisons possibles : ainsi, lorsque les efforts du médecin n'auront pas été couronnés du succès désiré, il ne pourra regarder l'observation comme terminée, qu'autant qu'il aura suivi la maladie jusqu'à la dissolution de l'organisme. Je dis jusqu'à la dissolution, car il n'est point d'affection pathologique qui

ne puisse imprimer une modification particulière au phénomène qui restitue nos corps aux lois de la matière inorganique. Si les cadavres nous ont quelquefois paru muets, c'est que nons ignorions l'art de les interroger. » (*Histoire des phlegmasies chroniques*. Préface. p. vj. 2e édit.)

En même temps qu'il dictait avec autorité ces préceptes, Broussais donnait un admirable modèle de leur application dans son chef-d'œuvre et son plus beau titre de gloire: *L'histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique* (en 1808).

C'était l'époque où un esprit nouveau vivifiait la science et lui communiquait une fécondité merveilleuse. Corvisart, en composant son *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux* (1806), ouvrait une voie nouvelle pour l'histoire des maladies du cœur: histoire qui, enrichie successivement par les recherches de Bertin (1811), de Laennec (1819), d'Andral (1823), etc., etc., se complète enfin et se résume dans l'œuvre de M. le professeur Bouillaud (1841), à qui était réservé l'honneur de découvrir cette loi de coïncidence de l'endocardite et de la péricardite avec le rhumatisme et avec quelques-uns des exanthèmes fébriles ; un dès témoignages les plus irrécusables en faveur de la doctrine qui s'efforce de rattacher sans cesse à des lésions viscérales les troubles généraux de l'organisme. Tout signe extérieur et sensible du rhumatisme a disparu ; la fièvre persiste ; on la dirait sans siége, essentielle. Il n'en est rien : son foyer, comme eût dit Baillou, s'est porté sur le cœur ; et si l'on ne se hâte d'y éteindre l'incendie qui s'y est allumé, et par un traitement local énergique, et par le rappel de la fluxion rhumatismale sur les points antérieurement affectés, il se produira avec rapidité dans l'agent central de la circulation d'irrémédiables désordres. J'ai vu plus d'une fois des médecins, dans

l'ignorance de cette insidieuse localisation, ne considérer cette fièvre que comme un reste d'effervescence sanguine, et laisser misérablement périr des malades qu'ils auraient pu sauver.

C'est encore Corvisart qui introduisait et popularisait en France *La Nouvelle Méthode de reconnaître les maladies internes de la poitrine par la percussion de cette cavité, par Avembruger* (1808). Plus tard, Laennec, par l'invention du *Stéthoscope* et par son *Traité de l'auscultation médiate* (1819), jetait la lumière la plus éclatante sur le diagnostic de ces mêmes maladies de poitrine, dont naguères Baglivi signalait l'incertitude et l'obscurité.

Les recherches du même Laennec, jointes à celles de Bayle (1810), et d'une foule d'investigateurs sagaces et ingénieux, complétées par le livre plus récent de M. Louis (1825), monument de patience et d'exactitude, débrouillaient le chaos de la phthisie pulmonaire, et lui assignaient pour caractère la germination tuberculeuse ; attachant malheureusement à son développement le sceau presque fatal de l'incurabilité.

Une obscurité plus profonde, une confusion plus grande enveloppaient les manifestations morbides de l'encéphale. Rochoux (1814), Parent et Martinet (1821), M. Rostan (1823), M. Andral (1833), s'efforcent à l'envi d'en dissiper les ténèbres, et de rattacher à quelques-unes de ses lésions des symptômes spéciaux et pathognomoniques. Lallemand les comprend toutes dans ses savantes et laborieuses investigations, et se montre, par la sagacité de ses déductions et par la sévérité de sa féconde analyse, digne de marcher l'égal de Morgagni (*Lettres sur l'encéphale*, 1820 à 1836). Ollivier (d'Angers) tente un travail analogue pour les maladies de la moelle épinière (1824).

Guersent, M. Bretonneau et M. le professeur Trousseau s'appliquent à décrire avec plus de précision et à soumettre

LANE LIBRARY

à une thérapeutique plus heureuse, cette terrible affection croupale entrevue par Baillou (1).

Les maladies du tube intestinal comptent comme explorateurs tout ce que notre époque a produit d'observateurs habiles et d'écrivains éminents. Broussais y domine de toute la hauteur de son génie. Nul n'en a mieux que lui connu les traits saillants comme les moindres nuances ; nul n'a mieux saisi et indiqué les nombreuses sympathies qui relient les souffrances des voies intestinales à celles d'une foule d'organes, et qui font retentir vers elles les troubles de presque chaque point de l'organisme. Il en fait son domaine. Malheureusement il veut plus et prétend en faire le centre de tous les désordres morbides, et donner au seul système gastro-intestinal et à une seule lésion de ce système, son inflammation, le gouvernement absolu de l'empire pathologique.

La grande classe des fièvres continues, ramenée au pied de la gastro-entérite par l'enthousiaste réformateur, étudiée sous le nom de *fièvre entéro-mésentérique* par MM. Serres

(1) « Un enfant, âgé de 7 ans, mourut du même mal (dyspnée, respiration bruyante, voix rauque). Il fut impossible de découvrir la cause d'une si cruelle maladie et de cette difficulté de respirer. Le fils de M. Le Noir mourut de cette *difficulté de respirer ; sa voix rauque avait le caractère de l'aboiement du chien*, et *sa gorge était tuméfiée*. Le poumon était altéré dans sa partie droite. Gervais Honoré, mon beau-père, mourut aussi de même, presque suffoqué. Un chirurgien qui avait fait l'autopsie d'un enfant mort de cette difficulté de respirer, ou, pour mieux dire, de cette maladie inconnue, m'affirma avoir trouvé *une pituite épaisse*, *résistante*, *tapissant*, *à l'instar d'une membrane*, la *trachée artère*, de telle façon que l'air extérieur ne pouvait y pénétrer ni en sortir librement. De là suffocation instantanée : *Chirurgus affirmavit se secuisse cadaver pueri ista difficili spiratione, et morbo (ut dixi) incognito sublati : inventa est pituita lenta, contumax, quæ, instar membranæ cujusdam, arteriæ asperæ erat obtenta, ut non esset liber exitus et introitus spiritui externo : sic suffocatio repentina.* » (Baillou. *Constitution de l'hiver* de l'année 1576. Annotation F.)

et Petit (1813), de *dothinentérite* par M. Bretonneau, *d'entérite folliculeuse* par M. le professeur Forget (1841), remise en possession du nom de *fièvre continue* par M. Andral (1840), reçoit de M. Louis (1829) le nom de *fièvre typhoïde*, adopté par M. Chomel (1840), et reste pendant assez longtemps caractérisée d'après un symptôme prédominant, la stupeur, et rattachée à la considération trop exclusive et trop bornée des altérations des follicules de Brunner et des plaques de Payer. Les désordres matériels qu'elle produit sont mieux décrits et mieux appréciés, c'est incontestable ; mais a-t-on eu raison d'abandonner la classification qu'en avaient donnée tous les auteurs du XVIIIe siècle, l'École de Vienne, et Pinel dans sa *Nosographie philosophique* ; classification moins arbitraire qu'on ne l'a prétendu, et qui, les divisant en fièvre inflammatoire, fièvre muqueuse, fièvre bilieuse, fièvre adynamique, fièvre ataxique, faisait mieux ressortir les indications thérapeutiques que réclame le caractère variable, le génie changeant de cette grande *endémie* (Littré) de la Grèce antique et de l'Europe moderne ? Il est permis d'en douter, et de regarder cet abandon comme un pas fait en arrière dans la voie du traitement de ces redoutables et fréquentes pyrexies, de ces maladies *totius substantiæ*, comme s'exprime Maximilien Stoll.

Récamier, par l'invention du *speculum uteri* et par l'application qu'il en fait aux maladies de la matrice, permet de porter à la fois sur elles la lumière qui les fait mieux connaitre et les agents médicateurs qui doivent les guérir.

M. Rayer publie sur les maladies de reins une œuvre magistrale et classique (1839).

Pour terminer, disons que les maladies de la peau, mêlées et confondues entre elles dans l'antiquité, arbitrairement dénommées par chaque auteur, mais déjà mieux classées et *débrouillées*, si je puis m'exprimer ainsi, dans le

siècle précédent par Plenck, et surtout par Lorry, sont, dans le siècle actuel, pittoresquement décrites et magnifiquement *illustrées* par Alibert, et ramenées à des formes élémentaires constantes par Willan, Bateman, Biett, MM. Rayer et Cazenave, et par M. Gibert, dont le *Traité pratique des maladies spéciales de la peau*, mieux relié à la science ancienne, plus nourri de ce que Montaigne eût appelé la moelle de l'érudition, est le meilleur guide que l'on puisse choisir pour l'étude des dermatoses.

Je viens de passer en revue une partie des œuvres où règne ce que j'aimerais à appeler l'*Esprit de l'École de Paris*, afin de montrer cet esprit en action, de le faire juger par ses actes et sur pièces. Parmi les auteurs illustres que j'ai cités, la plupart ont été mes maîtres, *mes maîtres de bonne mémoire*, comme Lanfranc le disait de Guillaume de Salicet, son maître. Il est aujourd'hui de mise de dénigrer l'École de Paris et d'en renier les doctrines. Quant à moi, je puis, après vingt-cinq années de pratique, porter ce témoignage que je n'ai jamais eu à me repentir, dans l'exercice de la médecine, de m'être laissé guider par le souvenir des leçons orales de mes maîtres et par la lecture assidue de leurs œuvres écrites ; et je me fais encore aujourd'hui un honneur et un devoir de *regarder comme un père chacun de ceux qui m'ont enseigné cet art* (Hippoc. *Le Serment*).

Il en est un surtout, sans cesse attaqué, contesté, et pour lequel la justice et la postérité sont bien lentes à se faire : j'ai nommé Broussais. Et cependant, que d'idées neuves, vraies, pratiques, que de modes de traitement plus judicieux, plus efficaces n'a-t-il pas mis en circulation ! Mais ces idées justes, ces heureuses indications de thérapeutique, devenues usuelles et vulgaires, sont comme une monnaie courante dont le maniement continuel a effacé l'effigie et le nom. Tu trouveras sur les rayons de ma bibliothèque l'œuvre médicale de ce praticien, placée à côté des écrits

des plus grands médecins, qu'il égale ou qu'il surpasse. Ne crains pas de le lire et de le méditer, malgré ses erreurs et ses exagérations, que je n'hésite pas d'ailleurs à reconnaître. Erreurs, exagérations inséparables des élans vigoureux de ces vastes intelligences, une condition peut-être de leur génie. A la médiocrité seule appartient le privilége de ne pas commettre de grands écarts, et de se tenir, par un prudent terre à terre, constamment plus près de la vérité pratique : que ce soit notre dédommagement et notre consolation ! (1)

Au surplus, tu trouveras un correctif puissant à des doctrines trop exclusives, un point d'appui solide pour t'arrêter sur la pente où Broussais et un certain nombre de ses disciples se sont laissé entraîner trop loin, tu trouveras ce modérateur dans l'étude et la méditation des doctrines de l'École de Montpellier. Je ne saurais mieux exprimer la haute estime en laquelle je tiens aussi cette École, qu'en reproduisant ici un hommage dont elle s'enorgueillit, et qui en caractérise l'esprit :

« C'est par la recherche des principes les plus élevés de la médecine considérée comme science et comme art, et par la bonne critique historique et philosophique des divers systèmes, que la Faculté de Médecine de Montpellier s'est constamment distinguée des autres grandes Écoles de médecine. » (*Rapport au Roi, par M. Guizot, ministre de l'Instruction publique.*)

J'aurais désiré procéder à l'égard de la moderne Cos comme je l'ai fait à l'égard de l'École de Paris. Malheureusement, depuis la fin du siècle dernier et le commencement

(1) J'écris ces lignes sous le ciel d'Avignon, *in aere Avenionense*, qu'épure et qu'avive l'impétueux vent du nord, au milieu d'un peuple ardent et vivace qu'abreuve un vin généreux et qui se nourrit de mets aromatisés et excitants; d'où une prédominance d'affections inflammatoires et d'irritations pulmonaires et gastriques; et je les écris dans la prévision que tu exerceras dans le lieu même où j'exerce.

de celui-ci, l'École de Montpellier a produit peu de grands ouvrages. On dirait qu'elle se pique de donner peu à lire, beaucoup à réfléchir. Les œuvres de Barthez, celles de M. le professeur Lordat, commentaire toujours refait et toujours nouveau des idées du maître; le *Traité des fièvres* de Grimaud; *la Doctrine générale des maladies chroniques* de Dumas; les œuvres de Bordeu, étincelantes de verve et d'esprit, mais plus riches peut-être en idées cnidiennes qu'en idées hippocratiques; l'*Exposition de la Doctrine médicale de l'École de Montpellier* par Frédéric Bérard, sorte de compromis entre les deux Écoles, que Corvisart et Laennec eussent signé, et que les ultra-Barthéziens ne sauraient accepter sans réserve: voilà, avec quelques ouvrages moins importants, le fonds scientifique offert à tes lectures et à tes méditations par l'École dont il me reste à t'esquisser les idées de théorie et de pratique. Ces idées, après Fréd. Bérard, nul ne les a exposées avec plus de clarté que Cayzergues, dans son *Discours sur les systèmes en médecine*, et M. le professeur Golfin, dans ses *Études thérapeutiques sur la pharmacodynamie*: M. Golfin, un de ces hommes excellents qui, non moins éminents par la dignité de leur caractère que par l'étendue de leur savoir, perpétuent la race des Fernels et des Baillous. C'est à ces sources qu'il faut puiser la connaissance pleine et entière de la doctrine de l'École de Montpellier. Je voudrais cependant essayer de la resserrer en quelques lignes et de la résumer dans une formule abrégée. Peut-être serait-ce y réussir que de retourner la célèbre phrase de Bichat en la modifiant ainsi:

Qu'est la connaissance du siége de la maladie, si l'on est dans l'ignorance de l'affection morbide?

L'affection morbide, voilà, ce me semble, la clef de voûte de l'édifice pathologique de la moderne Cos.

« Il importe de distinguer la maladie de l'affection, dit Cayzergues. La maladie résulte du concours de plusieurs

symptômes par lesquels elle se manifeste. L'affection est cette modification de l'organisme vivant qui constitue la nature réelle de la maladie, en établit le caractère et peut seule être la source des indications thérapeutiques fondamentales. La maladie n'est que la manifestation ou l'expression d'un état intérieur qui en est la cause. Celui-ci est l'affection. » (*Des systèmes*, etc. p. 102.)

L'action des causes de maladie, tant internes qu'externes, porte primitivement sur cet organisme vivant. Il n'y a d'exception que pour les lésions physiques. Le trouble et le désordre matériels de l'organisme ne sont que secondaires.

A ce point de vue, la fièvre n'est point le retentissement produit dans l'organisme par la souffrance primordiale d'un tissu ou d'un viscère : elle est le résultat de l'affection de l'organisme entier, un acte, une fonction (comme disent Cayol et M. Gibert (1)) de cet organisme, ayant sa raison d'être en dehors de l'organe, et un but déterminé, une marche vers ce but, jusqu'à un certain point indépendante. Ainsi, ce ne sera pas dans l'état de telle ou de telle partie, ce sera dans la nature et le caractère de l'affection qu'il faudra chercher la nature et le caractère des pyrexies et des phlegmasies aiguës. Car autre est la fièvre inflammatoire, autre est la fièvre bilieuse, autre est la fièvre des prisons, etc. La pleurésie bilieuse ne saurait être confondue avec l'inflammatoire, la pneumonie gangréneuse avec la pneumonie nerveuse. A Montpellier, on préfère même dire fluxion de poitrine que pneumonie, afin d'éviter une expression verbale qui semblerait préjuger la nature de l'affection ; on aime également à y dire fièvre pneumonique, fièvre rhumatismale, érysipélateuse, etc, etc.

Dans les maladies chroniques, l'affection est encore ce qui, comme dans les maladies aiguës, détermine le fond,

(1) Voir *La Revue Médicale de Paris*, n° du 15 avril 1855.

l'essence de la maladie, son idiosyncrasie, fond souvent très-divers sous des apparences symptomatiques semblables. Ainsi, l'ulcération scrofuleuse, l'ulcération dartreuse, l'ulcération syphilitique, peuvent, à un moment donné de leur évolution, ne porter en elles aucun caractère distinctif, et ne constituer qu'un symptôme muet, une manifestation trompeuse. Il faut remonter à l'affection, c'est-à-dire à la diathèse scrofuleuse, dartreuse, syphilitique, pour déterminer la nature réelle de la maladie et en déduire une thérapeutique convenable.

« Le médecin ne doit se servir des caractères que la maladie présente que pour découvrir l'affection, c'est-à-dire cette modification, soit des forces, soit des solides, soit des fluides, qui est le principe de la maladie et le sujet de l'indication. » (Cayzergues. *Ibid.* p. 103.)

Je m'abstiens à dessein de toute expression qui pourrait rappeler les questions brûlantes du *vitalisme* et de l'*organicisme*, questions qu'aiment à débattre *les ferrailleurs* (1) des deux Écoles, et dont je suis loin de nier l'intérêt et la portée. Mais, m'étant placé, avec toi, à l'entrée de la carrière médicale, il y aurait peu de convenance, ce me semble, à mettre ici sous tes yeux le spectacle de discussions passionnées, où, dans ses prétentions exclusives, chaque lutteur se pose comme seul possesseur de la vérité et la dénie à son adversaire; tandis que le combat, sans cesse renouvelé depuis que la médecine existe, sous des noms et sous des drapeaux différents, laisse, après plus de deux mille ans de disputes et de querelles, la victoire encore indécise entre les camps opposés. Naturisme d'Hippocrate, théorie des atomes, dogmatisme, empirisme, humorisme galénique, chémiâtrie de Paracelse, archéisme de Van-Helmout,

(1) On a toujours aimé un peu à *ferrailler* dans notre École; c'est un des effets du climat (Fréd Bérard, *Doct. Méd. de l'Éc. de Montp.* p 66).

animisme de Stahl, solidisme d'Hoffmann, mécanisme de Boerhaave, vitalisme de Barthez, chimie vivante de Broussais, explications sans cesse présentées, jamais acceptées de cette énigme, le fait de la vie, dont Dieu s'est réservé le secret.

A peine mettras-tu le pied sur le domaine médical que tu trouveras le *vitalisme* et l'*organicisme* dressés, comme deux phares, l'un à Montpellier, l'autre à Paris. On te criera bien haut, et il te semblera peut-être au premier coup d'œil, qu'un abîme existe entre les deux. Qu'il me suffise de t'assurer qu'au fond la distance qui les sépare est plus apparente que réelle. Barthez n'a-t-il pas dit que la cause de la vie nous était absolument inconnue; qu'elle pouvait être distincte de la constitution matérielle des organes, comme n'en être peut-être qu'*une modalité ?* N'a-t-il pas réduit la valeur et la portée de l'expression de *principe vital*, qu'il créait, à la valeur et à la portée d'un x algébrique? Son profond génie sommeillait-il, lorsqu'il lui dictait ces prudentes réserves ?

Les organiciens les plus déterminés admettent une différence radicale entre les corps en possession de la vie et le cadavre rendu aux lois de la nature morte. Mais cette vie, ils n'en peuvent, disent-ils, saisir les manifestations et juger les actes en dehors et à part du support sensible, de l'organisation matérielle, à laquelle elle est intimement unie. Le mot de *modalité* leur plait fort. Où est la barrière?

La voici : Montpellier, à force de se préoccuper de la cause de la vie, et de s'absorber dans la contemplation et la recherche de l'x vital, en est arrivé à en isoler le principe, à lui créer une existence distincte, à le substantialiser, et à lui attribuer, comme substance, des modifications, des altérations, des affections, j'irai presque jusqu'à dire matérielles. La théorie de l'affection morbide, dans certains cas, participe elle-même, jusqu'à un certain point, de cet esprit

de spéculation et d'hypothèse, de cette séparation des actes de la vie d'avec sa gangue matérielle. Le double dynamisme de M. le professeur Lordat est l'aveu, la proclamation de ce divorce.

Paris donne dans un excès contraire, et à force de chercher le secret de la santé et de la maladie dans les formes tangibles, visibles, accessibles à de grossiers instruments, en est arrivé, de son côté, à trop matérialiser la vie, à en oublier certaines conditions essentielles, à trop confondre l'être désorganisé avec l'être vivant, à trop expliquer l'homme physiologique et pathologique par les investigations de sa dépouille mortelle,

Entre ces deux extrêmes, l'abîme reste ouvert.

Quelques efforts que l'homme fasse, la cause de la vie et l'essence de la maladie demeurent des mystères impénétrables. Mais, comme tout travail ne saurait être frappé d'une stérilité absolue, ces ardentes dissensions mêmes ont tourné au profit de la science. Montpellier, fidèle à l'esprit de la première des deux grandes époques médicales, continue, développe, complète l'œuvre d'Hippocrate, et excelle à saisir ce que les fonctions hygides et morbides de l'agrégat vivant offrent de commun, de général, d'universel : synergies, sympathies, mouvements d'ensemble, actes créateurs, conservateurs et réparateurs, réactions fébriles, diathèses chroniques. Paris, s'inspirant du génie moderne, et s'identifiant avec l'esprit de la seconde époque, s'illustre par l'appréciation sans cesse plus exacte, par la vue de plus en plus distincte des phénomènes, des troubles et des désordres organiques locaux, qu'il considère comme le point d'origine, ou l'aboutissant final de la presque universalité des maladies.

Ramenés sur le terrain plus ferme de la médecine pratique, les grands médecins, disons mieux, les bons praticiens de l'une et de l'autre École, nonobstant quelques dif-

férences de langage, se rapprochent de si près que l'on dirait qu'ils vont se confondre. En les réunissant, on voit qu'ils s'éclairent, se complètent mutuellement et se *fusionnent* en un tout des plus riches et des plus harmonieux.

Libre d'une préférence exclusive, tu devras, mon fils, t'efforcer d'embrasser avec la vue synthétique des maîtres du Midi, les phénomènes d'ensemble, les troubles généraux, et de poursuivre avec le scalpel analytique des maîtres du Nord, les secrets de l'état local. Arme-toi de la balance du physicien, des réactifs du chimiste, de la lentille des micographes, afin de saisir et de déterminer les variations des solides, des liquides et des fluides gazeux.

Convenablement instruit et préparé par ce double enseignement, tu pourras enfin aborder le lit des malades. Là, le doigt sur la veine et la main sur la partie souffrante, combine l'analyse et la synthèse, pour bien établir les rapports de l'état général et de l'état local, leur indépendance ou leur solidarité, leur prédominance constante ou alternative : œuvre tout à la fois d'érudition, de science, d'instinct et de tact, où l'on ne saurait complétement réussir si l'on oublie un seul instant que la maladie est, ainsi que la vie, selon la belle expression métaphorique d'Hippocrate, *un cercle où chaque partie est à la fois commencement et fin*, et, ajouterai-je, dont l'état général et l'état local sont la circonférence et les rayons.

Il est un département de la pathologie où les troubles universels et les dérangements survenus dans l'ensemble des fonctions, tiennent la première place, et où les indications fondamentales du traitement se tirent principalement de la détermination de l'état général, de la modification essentielle subie par l'agrégat entier, du *génie* de l'affection morbide régnante. Je veux parler des maladies populaires, épidémiques, désignées aussi sous les noms de constitutions médicales, constitutions épidémiques, annuelles, saisonnières, etc.

L'honneur de la découverte des constitutions épidémiques revient au père de la médecine : c'est Hippocrate qui, le premier, a mis en lumière l'influence que les changements alternatifs, le cours régulier ou les vicissitudes des saisons et les intempéries de l'air, exercent sur le nombre, l'espèce et la nature des maladies. Il a posé les fondements de cette doctrine dans un certain nombre de ses Aphorismes (Section III. Aphorismes 1, 2, 3, et 8.), et élevé sur ces fondements l'admirable édifice du premier et du troisième livre de ses *Épidémies*. Dans les temps modernes, Baillou fut le premier à ramener l'observation dans la voie, trop longtemps abandonnée, que le génie d'Hippocrate avait ouverte. Son livre des *Épidémies* et *Éphémérides* a été composé par lui dans l'esprit du divin vieillard, et écrit d'après les modèles contenus dans la collection hippocratique.

« Cette doctrine a été bien suivie par Baillou, qui paraît être le plus grand des médecins (c'est Barthez qui lui rend cet hommage), et supérieur même à Sydenham, malgré tous les éloges exclusifs qu'ont fait donner à celui-ci le zèle patriotique des Anglais, les suffrages de quelques médecins célèbres et la routine d'adulation de tous les autres. » (Barthez, *Discours sur le génie d'Hippocrate.*) (1)

L'appréciation des variations météréologiques et de l'influence qu'elles exercent sur les maladies régnantes, et qu'elles exerceront sur les maladies des saisons ultérieures, a une valeur capitale.

« Celui qui se livre à l'exercice de la médecine, s'écrie

(1) « On ne peut dire que Baillou soit inférieur à Sydenham pour la sagacité d'observation, avec laquelle d'ailleurs il a embrassé un beaucoup plus grand nombre d'objets importants de médecine pratique.

« Baillou l'emporte totalement, quant à l'érudition nécessaire en médecine, sur Sydenham, qui n'a tiré aucune lumière de l'anatomie pratique, et que son défaut de lecture a privé des secours qu'il eût reçus des médecins hippocratiques et des bons observateurs qui l'avaient précédé. » (Barthez, *loc. cit.* p 49.)

Baillou dans son Épître au lecteur, sans se préoccuper de l'étude des saisons, étude non moins importante pour traiter les maladies que pour les connaître, se conduit comme le voyageur qui entreprend un voyage sans s'enquérir de la route qu'il doit suivre.

« Par contre, ceux-là sont convenablement préparés aux fonctions de notre ministère, qui se sont familiarisés avec la connaissance des constitutions antérieures et la prévision des constitutions prochaines, de manière à ne pas crier à la nouveauté, lorsque des maladies se présentent avec tel ou tel génie.

« C'est pourquoi j'ai noté les changements annuels des saisons, leurs états rares et leurs variations, afin d'en conserver le souvenir et de le faire servir au profit de l'art que je cultive. »

Je ne voudrais pas exposer ici, même en abrégé, la doctrine des constitutions épidémiques. M. le professeur Fuster a consacré à ce sujet un livre digne des grands médecins dont il expose les idées et commente les écrits : Le *Traité des maladies de la France dans leur rapport avec les saisons*. Mais je ne puis me défendre d'emprunter à cet excellent ouvrage quelques passages qui résument les points essentiels de cette doctrine, et qui montreront la part que notre Baillou a prise à sa fondation.

Le fond des affections populaires est le même, les formes seules sont sujettes à des changements. « Le fond d'une affection, écrit M. Fuster d'après l'École de Montpellier, c'est sa nature intime, le soutien des symptômes, la base des indications; la forme, c'est son enveloppe, ses dehors et ses apparences, et, pour ainsi dire, son écorce. Le fond de l'affection est le produit de la constitution médicale; ses expressions ou ses formes dérivent plutôt des circonstances, de la diversité des lieux et des sujets. Les formes de l'affection varient par mille causes; son fond ou sa nature reste

invariable, tant que la constitution épidémique ne se modifie point. Cette distinction du fond et de la forme est le trait le plus important de l'histoire de ces affections. Citons Baillou.

« Pendant le printemps de 1578, il régnait à Paris une affection catarrhale inflammatoire. Cette affection populaire se montrait indifféremment avec un grand nombre de formes et dans des siéges très-différents. Elle attaquait tantôt la gorge, la trachée ou les bronches, tantôt la plèvre et les poumons, du côté gauche principalement, tantôt la conjonctive, tantôt une autre région. La diversité de ces parties était la source de la diversité de ses expressions. De là des ophthalmies, des odontalgies, des quintes de toux, des pleurésies, des douleurs costales, etc. Cependant l'affection régnante conserva toujours la même nature, sauf une interruption de quelques jours, jusqu'aux mois de juillet et d'août.

« Dans l'été de 1579, les maladies populaires se présentèrent à peu près avec les mêmes symptômes et dans les mêmes organes. Il y eut aussi des douleurs de côté, des maux de gorge, des odontalgies, etc. Malgré la conformité de leur siége, de leurs symptômes et de leurs lésions cadavériques (car on ouvrait dès lors beaucoup de cadavres), la nature de ces maladies était très-différente, puisqu'en 1578 elles exigeaient les antiphlogistiques, et qu'en 1579 les antiphlogistiques ne convenaient point, si ce n'est peut-être au commencement. C'est que les premières étaient *veineuses* et les secondes *gastriques*, comme aurait parlé Baillou. Nous pourrions reproduire toutes les observations de ce grand maitre, si ces deux exemples ne prouvaient pas suffisamment qu'il distinguait avec un soin extrême la nature essentielle et les formes de ces affections. » (Fuster. *loc. cit.* p. 132, 137 et 138.)

Le règne d'une constitution épidémique peut ne pas dépasser la durée d'une saison, ou se prolonger pendant plu-

sieurs saisons, pendant une année entière, et même pendant une longue série d'années. Dans ce dernier cas, elle a reçu le nom de *constitution épidémique fixe* ou *stationnaire*. La réalité de leur existence a été mise hors de doute par l'expérience et le témoignage de grands observateurs, tels que Sydenham, Ramazzini, Stoll, Raymond (de Marseille), etc.

La persistance de certaines constitutions pourrait expliquer en partie les succès obtenus, suivant la prédominance de l'élément bilieux, nerveux, asthénique, ou inflammatoire, avec les vomitifs par Stoll, l'opium par Huxham, les excitants et les toniques par Brown, les antiphlogistiques par Broussais, etc.; comme elle expliquerait aussi la direction diverse de leurs idées théoriques et pratiques, et l'enthousiasme avec lequel ont été accueillis leurs systèmes, quelque absolus et exclusifs qu'ils fussent. Ce qui a fait leur force, c'est qu'ils étaient en possession d'une vérité. Mais cette vérité n'était que de leur jour et de leur heure, si je puis m'exprimer ainsi : différente de celle de la veille, elle pouvait ne pas être celle du lendemain. Leur tort fut de généraliser et d'étendre à toutes les maladies, et aux maladies de tous les temps, un fait réel, actuellement vrai, mais d'une durée limitée.

Quoi qu'il en soit, je ne saurais trop insister, mon fils, sur la nécessité de te rendre de bonne heure familières l'histoire des constitutions médicales et la lecture des épidémistes. La méditation de leurs écrits est, à mes yeux, pour le jeune médecin, l'aliment qui donnera le plus de vigueur et d'étendue à son intelligence, et qui mettra entre ses mains, pour l'exercice de son art, les armes les mieux trempées. C'est la source où il puisera avec le plus d'abondance cette chose si rare et cependant si nécessaire, le *tact médical*, qui n'est peut-être que la vue rapide et distincte des rapports réciproques de l'état général et de l'état local.

On se tromperait étrangement si l'on s'imaginait qu'une

maladie épidémique est une chose exceptionnelle qu'il est bon de saisir et de pénétrer, au moment de son passage, mais dont la connaissance acquise ne saurait, plus tard, être d'aucune utilité dans la vie médicale ordinaire. Loin de là, l'épidémie n'est, en réalité, que la maladie sporadique accrue, grossie, développée outre mesure, portée à sa plus haute puissance. Elle n'en est en quelque sorte que l'exagération. L'épidémicité fait pour une maladie ce que fait le microscope pour les objets placés sur son objectif: elle lui donne des proportions telles que l'œil de l'intelligence en découvre mieux les caractères distinctifs et la nature cachée.

A son tour, le fait sporadique n'est jusqu'à un certain point qu'un analogue de la maladie épidémique, se présentant isolément, avec des proportions plus ou moins réduites. Il n'en conserve pas moins une physionomie, un type, une nature qui déterminent son espèce et son traitement, et il ne faut pas un œil très-exercé et une grande érudition pour découvrir entre l'un et l'autre une corrélation intime de caractère, de nature et de génie morbides. Cette corrélation ressort avec évidence de la décomposition du fait sporadique et du fait épidémique, en ce que l'on a appelé les *éléments* de la maladie : on retrouve dans l'un et dans l'autre les mêmes éléments.

Or, l'élément qui donne à chaque épidémie sa physionomie propre, ne varie pas à l'infini. On peut diviser les épidémies de la manière suivante :

A. Épidémies dans lesquelles domine l'inflammation, la phlogose. Telles furent la constitution de l'hiver de 1573, celle de l'été de 1575, et celle du printemps et de l'été de 1576, décrites par notre Baillou. Telles furent aussi la plupart des constitutions dont Sydenham a tracé le tableau. C'est le règne du *mode fort* de Raymond (de Marseille). La phlogose était le fond des maladies observées par Broussais

dans les armées de la République et de l'Empire, et avant lui, de celles traitées à l'hôpital Marie-Thérèse par de Haen, dont la thérapeutique, toute composée d'antiphlogistiques et d'émollients, a tant de rapports avec celle du professeur du Val-de-Grâce, qu'il ne serait peut-être pas déraisonnable de l'en regarder comme le précurseur. Les œuvres de Broussais forment le répertoire le plus complet de cette constitution.

B. Épidémies où domine l'état catarrhal des membranes soit muqueuses, soit séreuses, pulmonaires, gastro-intestinales, oculaires, etc., etc. Elles confinent aux précédentes et pourraient n'en être qu'une sous-division. Baillou décrit une constitution catarrhale simple, celle de l'été de 1573, de l'hiver de 1573, de l'été de 1578 et de l'été de 1579; et une constitution où l'élément inflammatoire s'unit à l'élément catarrhal, celle de l'automne de 1574 et de l'automne de 1576. Dans cet élément catarrhal vient se fondre ce que les anciens désignaient par les mots d'*affection rhumatique*, fusion qui paraîtra légitime, si l'on considère la part que prennent aux expressions symptomatiques de l'affection catarrhale les souffrances musculaires et arthritiques. Les affections catarrhales forment la classe la plus nombreuse des constitutions épidémiques. Cayzergues a donné, dans son *Rapport présenté à M. le Ministre des Travaux publics, de l'Agriculture et du Commerce*, une description qui peut servir de modèle, de la plus commune des épidémies de ce genre, *la grippe*, ou *influenza*, qui, à plusieurs reprises, s'est étendue avec une inconcevable rapidité sur les quatre parties du monde. Notre Baillou a, le premier, esquissé le tableau de ces épidémies catarrhales et nerveuses, qui, sous le nom de *coqueluche*, moissonnaient, à l'époque de leur apparition, la plupart de ceux qu'elles frappaient, hommes et enfants, et qui, de nos jours encore, moins graves et moins dangereuses, présentent une si désespérante ténacité.

Baillou en a fait ressortir, d'un seul trait, le signe pathognomonique : « Dans la coqueluche, appelée aussi *quinte*, *quintane*, le poumon est si irrité que, dans les efforts qu'il fait pour détacher ce qui l'incommode, il ne peut inspirer et expirer l'air qu'avec difficulté : on dirait qu'il se gonfle, et que le malade, étranglé (ou près de suffoquer), sent son souffle arrêté au milieu du gosier. *Pulmo ita irritatur, ut omni contentione nitens excutere id quod molestum est, nec admittat spiritum, nec vicissim facile reddat. Intumescere videtur, et quasi stragulabundus æger mediis faucibus hærentes spiritus habet.* » (Épid. et Ephém. *Constitutio æstiva anni Domini* 1578.)

C. Épidémies bilieuses où prédomine l'élément bilieux, la suractivité de l'appareil hépatique, la *polycholie*. L'automne et l'été de 1575 offrirent à Baillou une constitution de ce genre. Finke, Stracht, Tissot, Guideti, etc., en ont exposé les caractères et l'ont poursuivie dans ses manifestations les plus variées. Le *Ratio medendi* de Maximilien Stoll en offre une admirable description, où le génie de la plus profonde observation est rehaussé par les plus brillantes qualités de style. Pourrait-on rattacher à cette classe la fièvre jaune, en la considérant comme la plus formidable expression de la constitution bilieuse ?

D. Épidémies *mali moris*, caractérisées par un fond d'adynamie, de putridité, d'ataxie, de malignité, par l'engourdissement et la stupeur où sont plongés les sens, et par la résolution radicale des forces ; malignité variable dans ses degrés et ses formes, identique dans son essence. La constitution putride de l'automne et de l'hiver de 1570 signalée par Baillou, en est un exemple, ainsi que celle qu'il désigne par l'expression de *cacoèthe*, qui lui est si familière, constitution qui régna pendant le printemps et l'été de 1571, l'été et l'hiver de 1573 et l'été de 1574 ; et encore la constitution pestilentielle de 1580 et 1581, qu'il se borne

à indiquer. Cette classe embrasse, dans son cadre, depuis la fièvre typhoïde légère jusqu'à ces affections meurtrières comprises sous les noms de fièvre typhoïde grave, gastro-entérite grave, fièvre pestilentielle de Baillou et des anciens, fièvre des hôpitaux et des prisons, typhus, peste d'Orient, et, ajouterai-je, jusqu'à cette terrible peste noire du XIVe siècle, pneumonie gangréneuse, qui enleva à la terre les deux tiers de ses habitants.

E. Épidémies, enfin, où domine l'élément nerveux, et qui embrassent depuis le tétanos des soldats blessés jusqu'aux désordres physiques et moraux observés dans le moyen-âge et reproduits en plein XVIIe siècle : lycanthropie, délires, monomanie suicide, danse de Saint-Guy, convulsions, etc., aberrations des sens ou de l'intelligence, que l'on voit encore se renouveler, par intervalle, sur un théâtre plus borné, sous forme d'épilepsie ou de vésanies, et qui ont leur source dans les ébranlements qu'éprouve l'âme au milieu des bouleversements politiques, ou simplement dans ce penchant irrésistible qui porte celui qu'Aristote appelle l'*animal imitateur* à répéter les sensations et les actes de ses semblables. On pourrait rapprocher de cette classe ces apoplexies, ces morts subites si fréquentes en Italie à l'époque où écrivait Baglivi, et, jusqu'à un certain point, cette terrible et soudaine sydération du système nerveux, qui, dans le choléra asiatique, fait, en quelques heures, passer l'homme le plus robuste à l'état de cadavre noirâtre et glacé, quelquefois même sans l'épuiser préalablement par des évacuations profuses et irrésistibles.

Ces éléments, ces états morbides, on les retrouve, je le répète, dans les cas isolés de la pratique commune, suivant les conditions de force ou de faiblesse individuelle, de tempérament, de mœurs, suivant les habitudes de vie, de régime, les influences de localité, les dispositions morales du malade, conditions qui remplacent, dans la pathogénie

sporadique, les influences générales, atmosphériques, cosmiques, telluriques, appréciables ou inconnues, génératrices des petites et des grandes épidémies. Ainsi, pour ne citer que la péripneumonie, ne s'en rencontre-t-il pas de franchement inflammatoires, et que la saignée arrête, jugule en quelques jours ? ne s'en présente-t-il pas de catarrhales, *peripneumoniæ nothæ*, de rhumatiques, comme disaient les anciens, de *gastriques*, comme les appelle Baillou, où la saignée échoue, et où réussissent les évacuants, les incisifs et les sudorifiques, et dont Fouquet a donné des exemples dans ses *Observations sur la constitution des six premiers mois de l'an V à Montpellier ?* N'est-il pas arrivé à tous les praticiens de rencontrer la pneumonie bilieuse de Stoll, et d'y constater les bons effets des éméto-cathartiques ? La pneumonie gangréneuse même, bien que plus rare, a été maintes fois observée, et le quinquina a été la meilleure arme à lui opposer. Souvent, dans ce cas, la rapidité de la mort n'a-t-elle pas reporté les souvenirs du médecin vers l'épidémie de 1348 ? Chez certaines personnes dont le système nerveux est d'une susceptibilité et d'une mobilité extrêmes, l'opium, lorsqu'elles sont atteintes d'une fluxion de poitrine, n'a-t-il pas sa place dans le traitement, et ne retire-t-on pas de son emploi les avantages qu'en retirait Huxham ?

Je puis donc répéter, sans être accusé de soutenir un paradoxe, que les maladies sporadiques et les maladies épidémiques, quoiqu'en apparence placées aux extrémités de l'échelle pathologique, se relient entre elles et s'éclairent mutuellement : on dirait que c'est le même objet qui se présente à l'œil de l'observateur ; mais regardé par le petit ou par le gros bout, s'il m'est permis de hasarder cette comparaison familière.

Je m'arrête. Cédant à l'enchaînement des idées et à l'entraînement des sujets qui se pressaient sous ma plume, j'ai poussé plus avant et plus loin que je ne me l'étais d'abord

proposé, et qu'il n'était peut-être convenable, l'excursion que je désirais faire dans quelques parties du domaine de l'art, pour te faire connaître l'excellence de cet art, et la solidité des bases sur lesquelles reposent la science médicale ancienne et la moderne.

Je t'ai dit, en commençant, les devoirs que t'imposera, envers toi-même et envers la société, l'exercice de notre noble, mais pénible profession. L'indication de ces devoirs serait incomplète, si, avant de terminer, je ne touchais quelques mots d'un point des plus délicats, je veux parler de tes rapports avec tes confrères.

Ces rapports s'établissent dans deux circonstances principales : 1°. lorsqu'un cas grave et difficile réunit plusieurs médecins au chevet d'un malade ; 2°. lorsque, consulté dans son cabinet, l'homme de l'art doit remettre à un malade étranger son opinion personnelle dans un écrit destiné à être mis sous les yeux du médecin ordinaire.

Au début de cette Introduction, j'ai, pour mieux t'instruire, laissé le plus souvent que j'ai pu la parole au Père de la médecine antique : je suis heureux de trouver dans les œuvres de mon auteur deux passages qui ont trait à l'objet dont il me reste à te parler, et de pouvoir, en finissant, te faire entendre la voix de celui que je considère, à juste titre, je pense, comme le Père de la médecine moderne, je n'ose dire du *divin*, mais du sage, de l'honnête Baillou.

« Modeste, un médecin ne rougit pas, quelle que soit l'étendue de sa science, d'apprendre des autres quelque chose encore (*Conseil* 49. Livre 2.), à l'exemple de Socrate qui, déjà très-savant, répétait qu'il savait peu de chose, et qui, se considérant toujours comme trop pauvre pour ne pas beaucoup étudier, se fit si riche pour enseigner aux autres, car le désir d'apprendre est la lumière qui conduit à la connaissance consommée des choses. L'ignorant ne doute de rien ; il a seul la science en partage : absorbé

dans son amour-propre, il n'a qu'un orgueilleux dédain pour les œuvres d'autrui, qu'il rabaisse ou qui le font sourire de pitié. Bien différent est le bon médecin au cœur plein d'urbanité, de candeur et de franchise (*Conseil* 36. Livr. 3). Dans les cas difficiles, il n'hésite pas à recourir aux lumières de ses confrères, car il sait que la vue d'un seul homme est moins clairvoyante que la vue de plusieurs hommes réunis, et que plusieurs pieds vont plus loin qu'un seul (*Cons.* 29. Liv. 3). Entre gens honnêtes, étrangers à tout sentiment bas, à toute passion mauvaise, une divergence d'opinions loyalement exprimée doit être non moins bien accueillie qu'une flatteuse approbation, le seul but d'une consultation étant la recherche et la découverte de la vérité poursuivies avec bonne foi et sans ambitieux désir de censure. Car la connaissance des choses est si difficile que, dans l'obscurité, la clarté même est incertaine et vacille. » (*Ibidem.*)

Ne reconnaît-on pas à ce langage le *bon médecin au cœur plein d'urbanité, de candeur et de franchise* ? Le second point n'est pas traité avec moins de délicatesse et de droiture :

« Voir de ses propres yeux est, pour le médecin qui assiste le malade, le moyen de redresser ou de confirmer son opinion. L'absence est pour le médecin que l'on consulte au loin une condition de doute et d'hésitation. Le médecin ordinaire pèse juste; le médecin du dehors ne peut donner que des conseils approximatifs ou incomplets ; il ne peut, par lettre, fixer le moment du repas et du bain : il faut avoir pour cela le doigt sur la veine. C'est un ancien proverbe, que le gladiateur prend conseil de l'amphithéâtre, se décidant d'après l'expression du visage, un mouvement de la main, une inclinaison du corps de son adversaire. Il est impossible de prescrire et d'ordonner, en termes généraux, ce qui convient le mieux. Ce que je dis

du médecin du dehors s'applique aux médecins qui viendront après nous. Comment établir longtemps d'avance ce qu'il faudra faire, quand et comment il faudra le faire, lorsque le parti à prendre dépendra des circonstances du moment ? *Pour saisir l'occasion favorable*, a dit Sénèque dans ses Lettres, *la présence même ne suffit pas : il faut la vigilance*. C'est donc au médecin ordinaire à juger de l'opportunité, à lui seul d'ajouter, de retrancher suivant le lieu, le temps, le malade et le génie de la maladie (*Cons.* 24. Livr. 3). Le médecin habituel et ami de la maison, connaît mieux, d'après le tempérament de son client, le moyen de le préserver des maladies qui le menacent et de le débarrasser de celles qui l'atteignent, car il est plus facile de tenir la porte fermée au mal que de le chasser quand il s'est introduit. Le médecin ordinaire y réussit mieux que le médecin étranger. A égalité de science, le médecin qui est votre ami vous sera plus utile. C'est pourquoi Cicéron recherchait dans son médecin, non-seulement un homme instruit, mais encore un ami bienveillant et fidèle. » (*Cons.* 29. Liv. 3.)

Baillou mit toujours sa conduite d'accord avec ses paroles. Comme homme, il jouissait de l'estime la plus haute : il fut élu par ses confrères doyen de la Faculté de Paris. Sa sévérité dans les actes probatoires et dans l'argumentation des thèses, lui valut le surnom de *fléau des bacheliers*. Jaloux de la prospérité de la ruche médicale, il eût voulu en écarter tous les frelons. Il refusa d'être attaché à la Cour, pour rester le médecin de ses *bourgeois de Paris*. Et lorsque ceux-ci ouvrirent au Béarnais les portes de la ville, Baillou fut chargé par eux de présenter à Henri IV les clefs de sa capitale. Baillou était né en 1538 ; il mourut en 1616.

Comme médecin, il est au premier rang. J'ai cité l'hommage que lui a rendu Barthez. Un professeur de la même École, l'auteur de la *Doctrine des Maladies chroniques*,

Charles-Louis Dumas, dans une lettre adressée au *Journal de Médecine de Montpellier*, a établi un long parallèle entre l'Hippocrate anglais et l'Hippocrate français. Je passe sous silence les jugements portés par Dumas sur le médecin de Londres ; ils sont sévères jusqu'à l'injustice. Notre Baillou n'a pas besoin que, pour le grandir, on brise ou l'on abaisse le piédestal sur lequel la postérité a élevé l'illustre Sydenham : il n'a besoin que d'être mieux connu.

« Baillou fut supérieur par une érudition vaste et choisie qu'il eut l'art de répandre dans ses ouvrages et de tourner au profit de ses idées. La philosophie des anciens, qu'il fait toujours marcher à côté de la sienne, rend celle-ci plus instructive, plus imposante, plus digne d'être méditée et retenue. Les textes d'Hippocrate, qu'il invoque sans cesse à l'appui de ses principes, inspirent au lecteur plus de vénération et de confiance.... Baillou interprète souvent les textes qu'il cite d'Hippocrate, et comme il n'a pas de théorie à défendre, il n'a pas besoin de les altérer, de les contourner en mille manières pour y trouver ce qu'il a dessein d'y voir ; en sorte que ses interprétations sont toujours justes, précises, naturelles et jamais forcées ; il les étaie par l'autorité d'Hippocrate lui-même et par celle des anciens qui ont le mieux entendu cet homme incomparable ; il les enrichit, et les met à la portée du plus grand nombre ; il en facilite la lecture ; espèce de mérite dont la plupart des commentateurs ne semblent pas jaloux. Aussi pouvons-nous dire avec justice que Baillou, est non-seulement celui des médecins modernes qui a le mieux entendu Hippocrate, mais encore celui qui a le plus contribué à le bien faire entendre.

« Baillou n'est moins connu que parce qu'il y a moins d'esprits qui soient dignes de le connaître.

« Puissé-je déterminer quelques bons esprits à en faire l'objet de leurs méditations et de leur étude ! »

En traduisant les *Épidémies et Éphémérides* de Baillou, je n'avais dans le principe qu'un but : celui de mieux connaître, grâce au commerce suivi, au contact intime qui devait résulter de mon entreprise, de mieux pénétrer, de me rendre plus familiers les idées, l'esprit, le génie de ce grand observateur. Si aujourd'hui je livre mon manuscrit à l'impression, c'est qu'il m'a semblé utile à notre littérature médicale, de mettre à la portée d'un plus grand nombre, en en facilitant la lecture, une œuvre qui est à la fois un excellent commentaire des doctrines d'Hippocrate, une étude profonde des constitutions médicales, et, ainsi que l'indique son second titre, *Éphémérides*, le journal d'un des plus grands maîtres de notre art.

Puissé-je, en vulgarisant cette œuvre, contribuer au retour qui s'opère vers l'étude, trop longtemps négligée, de cette médecine traditionnelle, de cette médecine où la science moderne doit se retremper, si elle veut sortir de ces alternatives d'élévation et de chute, de progrès et de recul, qui lui sont trop communes, et marcher d'un pas non moins ferme que rapide dans les voies nouvelles, mais incertaines, que tente incessamment le génie hardi et entreprenant des investigateurs de nos jours !

« Quand la pensée antique et la pensée moderne se trouvent en contact, elles se fécondent l'une l'autre », a dit l'éminent traducteur des œuvres d'Hippocrate, M. Littré (*Préface*). « Il ne faut pas mettre les modernes en opposition avec les anciens, mais les relier entre eux, autant que faire se peut, par une filiation non interrompue. » C'est Baglivi, un novateur, qui s'exprime ainsi. *Il faut se familiariser avec les livres des anciens hommes*, ainsi que l'a dit Galien. Ce n'est qu'à cette condition que l'on devient bon médecin.

Avignon, le 10 juillet 1856.

ÉPIDÉMIES

ET

ÉPHÉMÉRIDES

AU LECTEUR BIENVEILLANT

GUILLAUME DE BAILLOU, DR. MÉDECIN DE PARIS, SALUT.

Est-il un seul de nous qui vive comme s'il était né uniquement pour les jouisssances matérielles, et qui, à la façon des brutes, ne tienne compte ni du jour présent, ni de la veille, ni des éventualités du lendemain ? Chacun, au contraire, s'applique avec sagesse à étudier les temps passés, et à relier, autant que possible, les faits actuels aux faits à venir. S'il en était autrement, ce serait sans motifs que nous jouirions en commun de la lumière des cieux, et qu'une génération précéderait une autre génération. Les hommes tirés d'une sorte de chaos universel, ou produits par le concours fortuit et la réunion des atomes de Démocrite, ne connaîtraient rien d'antérieur et de postérieur à eux, ni enfance, ni virilité, ni vieillesse, ni décrépitude.

Mais puisque la Nature n'a pas tout confondu dans une uniformité générale, et qu'elle a établi des âges par lesquels les hommes se distinguent les uns des autres, comme les personnages dans les actes successifs d'une comédie, elle a donc voulu, par les rapports qu'elle a établis entre les générations, que les premiers nés, comme façonnés par l'usage des choses, et instruits par la marche du temps, transmissent à leurs descendants une partie de ce qu'ils ont connu, vu, appris et observé, afin que, toujours appliquée à cette œuvre, la postérité l'accroisse, la diminue, l'améliore, la perfectionne, ou y introduise de nouvelles décou-

vertes. Manquer à cette tâche, c'est, pour l'homme, se dépouiller de la faculté qui le rapproche le plus de Dieu. Il n'y a dès lors plus de raison de le distinguer et de le mettre au-dessus de ces troupeaux qui n'ont d'autre loi que l'assouvissement de leur faim.

C'est pourquoi j'ai noté les changements annuels des saisons, leurs états rares et leurs variations, afin d'en conserver le souvenir, et de le faire servir au profit de l'art que je cultive. Celui qui se livre à l'exercice de la médecine sans se préoccuper de l'étude des saisons, étude non moins importante pour connaître les maladies que pour les traiter, se conduit comme le voyageur qui entreprend un voyage sans s'enquérir de la route qu'il doit suivre. Par contre, ceux-là sont convenablement préparés aux fonctions de notre ministère, qui se sont familiarisés avec la connaissance des constitutions antérieures et la prévision des constitutions prochaines, de manière à ne pas crier à la nouveauté lorsque des maladies se présenteront avec tel ou tel génie, et à ne pas être terrifiés par toute affection nouvelle, comme s'ils étaient en face de quelque monstre inconnu, ainsi que cela arrive à ceux qui vivent au jour le jour, peu au courant des choses d'autrefois : on les voit tomber dans l'étonnement des demi-savants et dans les explications du vulgaire. Tandis qu'ils s'absorbent dans leur surprise, ils laissent échapper et se perdre une foule de faits qui, recueillis avec soin, leur eussent valu une gloire immortelle.

S'il fallait ne s'occuper que du temps actuel sans s'inquiéter du passé, à quoi servirait la mémoire, cette épargne profonde où nous mettons en réserve le souvenir des faits accomplis et observés, pour en tirer plus tard des secours au fur et à mesure de nos besoins. Par les mêmes motifs, les anciens tenaient en grande estime l'histoire, parce qu'elle reproduit le tableau de tous les siècles et de tous les événements écoulés ; ils avaient même déduit le nom

d'histoire ἀπὸ τοῦ ἱςάναι τὸν τῆς μνήμης ῥοῦν, de ce qu'elle retarde et arrête la fuite de la mémoire.

J'adjure donc tous ceux que la nature a doués de quelque activité d'esprit, de ne pas la laisser s'émousser dans l'oisiveté, mais de la consacrer à consigner par écrit leurs observations, à l'exemple du divin vieillard dont la renommée ne périra jamais, afin que, nous aussi, faisant converger tous nos efforts vers le même but, nous produisions quelque œuvre d'ensemble dont la postérité puisse recueillir et conserver les fruits. — Adieu.

Paris, le 4 novembre 1574.

ÉPIDÉMIES

ET

ÉPHÉMÉRIDES.

LIVRE PREMIER.

MALADIES POPULAIRES. — ÉPHÉMÉRIDES. — APPENDICES. — OBSERVATIONS. — QUESTIONS IMPORTANTES. — MISCELLANÉES.

Les êtres matériels n'existent qu'en vertu d'une loi qui les fait naître, et cette loi les condamne à périr. Qu'on l'attribue à la constitution primordiale de ces êtres, constitution qui leur refuse l'éternité et les assujétit à toutes sortes de vicissitudes, ou plutôt qu'on le rattache à une cause plus élevée, cause incorporelle puisant en elle-même son existence et son action, un fait doit être reconnu, à savoir, qu'une certaine influence se porte des corps célestes sur ceux de cette terre et les modifie. Ce qui avait fait dire à Aristote (Liv. 1. Chap. 2. *Mét.*) que ce bas monde est conduit et gouverné par un monde supérieur. Platon, ce divin auteur, ce prince de tous les philosophes, fait allusion (dans *Le Timée*) à cet empire qu'exercent les corps célestes sur notre globe, lorsque, sous le voile de l'allégorie, il enseigne qu'il est des dieux inférieurs auxquels les grands dieux confient la direction des êtres sublunaires et périssables.

Puisque le Ciel (1), premier moteur, puisque la Nature (2), ou mieux, puisque l'auteur lui-même, l'architecte suprême de la Nature, pur de tout mélange avec la matière, ne saurait avoir aucun contact physique avec ce bas monde, il y a tout lieu de rapporter les diverses influences et modifications que ce dernier subit, à l'action des corps célestes. Mille faits prouvent l'étendue de cet empire, quelle qu'en puisse être, au reste, la raison ; si l'on considère surtout certaines qualités relatives des uns et des autres d'où dépendent un *consensus*, des rapports mutuels, des changements réciproques, et qui expliquent la facilité avec laquelle notre corps sent les qualités de l'air et ses diverses mutations (Hipp. *De l'Air, des Lieux et des Eaux*). Ce n'est pas sans raison que l'on dit que les conditions des corps changent avec celles du temps, et que tel sera l'air, tels seront l'esprit et les humeurs. Aussi Hippocrate, alors qu'il recherche l'origine des maladies, fait-il dépendre leur régularité ou leur violence de l'état du ciel ; et par ciel, il faut entendre l'action de toutes les choses célestes : d'où Galien, combattant l'opinion de plusieurs auteurs, ne rapporte pas le τὸ θεῖον d'Hippocrate à un autre principe qu'aux diverses modifications et altérations que l'air éprouve par suite de l'approche, de l'éloignement, de la position ou de l'interjection des corps célestes : tant est grand l'empire des causes d'en haut sur les choses d'ici-bas ; tant sont

(1) Le Ciel, premier moteur : d'après la physique d'Aristote, il existait un mobile éternellement mû, circulairement et d'une manière continue : le premier ciel, le premier mobile. Ce premier ciel, qui à la fois est mû et qui meut, occupe par là même un rang intermédiaire. D'où la nécessité d'admettre aussi un être qui meut sans être mû, éternel, essence pure, actualité pure (Moteur immobile).

(2) La Nature : la Nature, selon le même philosophe, est le principe et la cause du mouvement et du repos dans le sujet propre qui les contient en soi, et non par accident.

puissantes les influences exercées par l'air qui nous entoure, sur nos esprits, sur nos humeurs et sur nos parties solides elles-mêmes. Cette action de l'air sur nos parties solides est attestée, non-seulement par le témoignage de nos sens, mais encore par la parole de notre antique maître (au *Traité de la maladie sacrée*), qui fait dépendre la force, l'étendue et la sagesse de l'intelligence, des qualités mêmes de l'air, suivant que ces qualités raréfient et dissolvent, ou épaississent et condensent les humeurs du cerveau.

Si donc l'étude des saisons actuelles ou précédentes nous donne le secret de la nature des maladies et de leur génie, désigné par Hippocrate sous les noms de *malignité* ou de *bénignité*, pénétrons-nous bien des règles qu'elle fournit pour connaître les maladies, pour les présager, je dis plus, pour les guérir. Le médecin qui n'applique pas son esprit à cette étude, ne saurait se distinguer du vulgaire, ni se rendre digne des fonctions qu'il exerce. Et puisque par malignité, on entend ce génie des maladies qui les place au-dessus de nos ressources, quelque convenables qu'aient été le choix et l'emploi de ces ressources, mettons toute notre attention et tous nos soins à découvrir si cette malignité provient de l'état de notre corps ou de l'influence de l'atmosphère, afin que, dans le cas où les malades seraient condamnés à succomber à la violence ou au caractère pernicieux du mal, on sache bien qu'il faut en accuser moins le défaut de la science que la nature même de la maladie. Cette branche de l'art médical a été, de la part des anciens, l'objet de nombreux travaux, et ils l'ont cultivée autant qu'il leur était donné de le faire.

Avant d'entrer dans le champ des maladies populaires, j'ai cru devoir éclairer la voie par ces préliminaires et par ce retour vers le passé. Lorsque, donnant de ma personne, j'aurai, soit à déterminer les variétés des constitutions, soit à produire des faits nouveaux, je pourrai m'ap-

puyer comme sur des renforts, et me servir comme d'une arme sûre, des préceptes et des exemples que nous ont laissés les écrivains de l'antiquité. Puissé-je, atteignant le seul but auquel j'aspire, glorifier ainsi le saint nom de Dieu et être utile à mes semblables !

CONSTITUTION DE L'AUTOMNE

DE L'ANNÉE 1570.

—

L'année quinze cent soixante-dix fut remarquable dans tout son cours par un temps brumeux et pluvieux, et par l'excessive prédominance d'une chaleur humide et étouffante. La persistance de cette constitution fit que les maladies eurent une nature et des conditions différentes de celles qu'elles auraient eues, si chaque saison avait conservé la température qui lui est propre (A). Cependant, je ne veux pas dire qu'un temps sec soit exempt de maladies. Hippocrate a suffisamment prouvé le contraire. Vers le milieu de l'été, il survint une multitude de fièvres putrides, la plupart du type double-tierce, les autres continues. Chez tous les malades, on observait des exacerbations le soir, de l'angoisse la nuit, un mal de tête intolérable, des douleurs dans les lombes, de la jactation, de l'inquiétude. Les humeurs séreuses et pituiteuses surabondantes s'étaient échauffées pendant l'été, et avaient produit ces tierces illégitimes. Elles frappaient de préférence ceux qui faisaient abus des melons et autres fruits de même nature, et qui

étaient, en outre, sujets à vomir et à aller en diarrhée. Peu de ceux qui se nourrissaient ainsi furent épargnés. Un traitement énergique et prompt ne tardait pas à les rétablir ; ceux qui différèrent de se soigner eurent longtemps à en souffrir. Chez un grand nombre, la maladie dégénéra en hydropisie; surtout lorsque, refusant de se soumettre à d'énergiques purgations, ils s'étaient bornés à boire de l'eau en abondance.

Au commencement de l'automne, les maladies, après une courte trève, reparurent en plus grand nombre et accompagnées de plus de danger. Galien attribue les maladies du printemps et de l'été à un excès d'humeurs plus qu'à la malignité, et les maladies de l'automne à la dépravation des humeurs plus qu'à leur surabondance. Des sueurs qui ne soulageaient pas et qui ne jugeaient pas la maladie, apparaissaient dès les premiers jours chez certains malades, qui ne se plaignaient que de la tête, les autres organes ne paraissant pas affectés. Des jeunes filles furent atteintes de la fièvre que Galien appelle *tritéophie* (1) : au plus fort de la chaleur, elles avaient les boissons en aversion. L'une d'elles, tourmentée par une fièvre de cette nature, avec des exacerbations au milieu du jour et des sueurs froides le soir, tomba vers le sixième jour dans un carus protopathique (2), car il persistait durant la rémission. Vers le septième jour, il s'établit une sueur assez chaude ; mais le ventre resta fermé, ne fournissant que quelques déjections provoquées. Un flux naturel eût laissé quelque espoir de guérison. La mort eut lieu le dixième jour, au milieu de convulsions qui agitaient tout le corps. La mère de la malade ne sut pas solliciter par des moyens convenables les évacuations alvines. Je soupçonnais

(1) Qui se rapproche de la nature des fièvres tierces.
(2) Essentiel.

une complication vermineuse. A l'ouverture du cadavre, le cerveau présenta plus de sérosité que dans l'état normal. Cette jeune fille avait été sujette toute sa vie à des douleurs de tête : une application trop constante au travail, en affaiblissant le cerveau, avait appelé sur cet organe l'action de la constitution régnante.

Dans ces affections cérébrales et convulsives, l'application sur la tête d'un coq éventré peut-elle avoir quelque utilité ? Elle m'a toujours paru nuisible, lorsque, dans le but de soulager la pesanteur de tête et de solliciter le sommeil, on y a recours à l'époque où les humeurs en mouvement se portent vers la tête. Au déclin de la phrénésie, elle peut aider à la résolution.

Est-ce le propre des fièvres tierces de présenter des exacerbations la nuit ? Dans un assez grand nombre de doubles-tierces, le redoublement tombe pareillement la nuit. Il est permis de douter si les accès de fièvre nocturnes sont plus dangereux et plus longs que les accès diurnes, ou si c'est l'opposé. Hippocrate enseigne, dans ses *Épidémies*, que les fièvres de nuit sont moins dangereuses que celles de jour ; mais l'expérience me semble prouver le contraire.

Sous cette constitution, la saignée fournissait un sang altéré, quelque répétée qu'elle fût. Les fièvres régnaient épidémiquement, mais sans malignité. Beaucoup de personnes furent prises de douleurs de côté, que soulageait promptement la saignée pratiquée dès le début ; le sang n'offrait pas d'altération. Dans les fièvres, il était complétement altéré : l'ouverture de la veine y était fort salutaire.

Faut-il s'arrêter à la doctrine de ces modernes qui s'abstiennent de saigner dans les fièvres putrides, sous le prétexte que leur foyer est dans le mésentère ? L'expérience s'élève contre eux, car la saignée y est suivie d'un prompt soulagement. La convenance de la saignée se tire de la sensation même de chaleur intérieure qui succède à chaque

paroxisme, et dont l'impression détermine le prochain accès.

Une soif intolérable étant le symptôme qui prédomine chez les enfants dont le ventre est tuméfié, il convient de choisir la méthode la plus capable d'éteindre le feu caché qui les consume (B). Une chaleur morbide tient sous sa domination les viscères internes ; les sucs viciés ne peuvent être expulsés ; il y a phlogose des veines mésaraïques et des vaisseaux lactés. Il faut donc recourir aux émissions sanguines ; l'extrême enfance même n'en contre-indique pas l'emploi. On aura recours ensuite aux purgations répétées avec le séné, la rhubarbe, le sirop du Roi Sabor (1), additionné de séné, et surtout avec l'agaric : en ménager l'emploi, c'est compromettre la vie des malades.

Sous l'influence des pluies qui régnaient, il était fréquent qu'une fluxion catarrhale se portât sur les poumons. Une longue débilitation de ces organes rendait facile l'extension du mal aux parties voisines. Des médecins ont prétendu que, dans les affections de poitrine, le sang était toujours altéré. Il faut faire la distinction suivante : si le poumon est atteint d'une maladie inflammatoire, leur opinion est erronée ; elle est juste, si l'élément putride y domine.

Dans les maladies de la rate, d'ordinaire les urines laissent déposer un sédiment cendré ; un flux abondant d'urines, ne présentassent-elles pas ce dépôt, y serait encore avantageux ; car sans cela, les parties voisines, au lieu de se dégorger, resteraient congestionnées, au grand détriment des malades. Ceux dont le teint est jaune se trouvent bien de rendre, dès le principe, de pareilles urines, ainsi

(1) C'est le *Sirop de pommes composé* (suc de pommes, bourrache, buglose, feuilles de séné, tartre soluble, safran). — Comme ce sirop a été inventé en faveur d'un roi des Mèdes, nommé Sabor, on l'a toujours appelé sirop de pommes du Roi Sabor (Lemery, *Pharmacopée Universelle*, p. 181).

que l'atteste Galien dans ce passage : *Ceux qui ont le foie et la rate malades, rendent des selles et des urines séreuses, et cela leur est avantageux.* A défaut de la science, le plus vulgaire bon sens démontre que si les organes malades ne laissaient pas s'écouler de pareilles humeurs, il en résulterait un surcroît d'humeurs crues, dépravées et superflues.

Il y eut un grand nombre de dyssenteries mortelles et d'hydropisies. Un malade, tourmenté d'une tierce erratique, diurne, ne pouvait apaiser sa soif par les boissons les plus abondantes ; la diarrhée survint et ne le soulagea pas ; le ventre parut au contraire augmenter de volume. Le flux de ventre guérit-il l'hydropisie ? oui, si la diarrhée ou l'hydropisie provient d'un amas de matières. Le flux de ventre tue les uns et sauve les autres, suivant Hippocrate.

Quelques personnes, surtout parmi celles adonnées au vin, furent frappées d'apoplexie. Un homme tombe en apoplexie ; on le secoue par tous les moyens ; on lui introduit de la poudre de lierre dans les narines. Est-ce une conduite sage ? un apoplectique fut jeté dans l'épilepsie par l'usage d'une poudre analogue. Ces irritants sternutatoires, administrés par la bouche ou par les narines, ne sauraient convenir à ces malades, la matière morbifique étant encore à l'état de crudité. Leur survient-il tout à coup un coryza ? loin de l'exciter, appliquez-vous à le tarir. Les médicaments injectés par la bouche, fréquemment employés, entraînent toujours quelques matières des poumons et des parties inférieures. En outre, le mouvement convient-il dans cette maladie ? les pléthoriques qui, au printemps, se livrent à de violents exercices, sont frappés d'apoplexie. Résulterait-il de ces exercices un état de pléthore ?

Cette année-là, le flux de ventre n'opérait pas la résolution des parotides, preuve de l'abondance de la matière morbifique, qui suffisait à la fois à alimenter ces tumeurs,

et à fournir aux évacuations alvines. Je vis un homme périr entre les mains d'un empirique qui lui avait supprimé ce flux intestinal.

Une femme enceinte fut prise d'une métrorrhagie que l'on ne pouvait arrêter. On mit en délibération s'il fallait provoquer l'accouchement, comme étant la seule chance qui restât de la sauver, et administrer dans ce but des médicaments abortifs. Il convenait d'adopter cette résolution; hors d'elle tout était péril. Plusieurs niaient que ce fût un moyen sûr; d'autres conseillaient les excitants diffusibles, afin d'augmenter l'impétuosité du sang; ils affirmaient bien que, par leur emploi, l'hémorrhagie irait croissant; ils ne portaient aucune aide à la malade. Le mieux est de s'abstenir. Ne savons-nous pas que la délivrance nécessite l'action commune de la mère et de l'enfant. Si les forces de la mère sont épuisées, à quoi bon ces médicaments? C'est là, au reste, une question très-controversée.

Cet automne fut aussi marqué par un grand nombre de pleurésies. C'étaient des douleurs de côté produites par un transport de sérosité dont la tête était le point de départ. La dyspnée y était médiocre. Elles consistaient moins en une inflammation phlegmoneuse qu'en une fluxion érysipélateuse. La saignée les soulageait. Un gentilhomme souffrait d'une douleur de côté, aux environs du sein gauche. Elle était continuelle; elle résista à tous les remèdes. Au bout de trois mois, un abcès, qui s'était formé dans la plèvre, se fit jour au dehors, donnant lieu à une expectoration noirâtre et mal liée. Le malade en réchappa. Mais il lui reste une petite toux, et l'ancienne douleur n'a pas entièrement disparu. Il est à présumer qu'il mourra phthisique. Je crains que le poumon n'ait contracté des adhérences avec les parois de la poitrine. Ce malade ne saurait faire trop longtemps usage des *anacathartiques* (1).

(1) Médicaments qui purgent par le haut.

J'observai des douleurs de côté continues, mais qui s'exaspéraient pendant la nuit. Elles résistaient à tout. A bout de remède, je leur soupçonnai une origine vénérienne. Le régime et les frictions en triomphèrent enfin. Toutes les fois que des maladies résistent à leurs remèdes ordinaires, il faut se rappeler le conseil de Galien, et remonter à un principe *cacoèthe*.

J'observai aussi d'autres douleurs de côté produites par des flatuosités. Ces flatuosités provenaient d'une disposition hypochondriaque agissant surtout au moment de l'absorption du chyle ; de l'habitude de prendre des boissons froides au saut du lit, ou de l'usage des crudités.

Consulté sur le sevrage des jeunes enfants, je répondis qu'il y avait convenance à permettre qu'on les allaitât durant deux ans et demi entiers. Car quel aliment peut, mieux que le lait, fournir au développement des parties solides de notre corps ?

Faut-il attribuer à la mollesse des gencives l'éruption tardive des dents ? l'exemple des jeunes filles chez lesquelles cette mollesse retarde la dentition, semblerait le prouver.

Dans les constitutions médicales malignes, surtout lorsque les malades sont en proie à la fièvre *asode* (1) et à une chaleur dévorante, c'est leur causer un grand préjudice et épuiser leurs forces que leur tirer trop souvent du sang. Ce sang n'est pas altéré, il contient peu de sérosité et il est d'un rouge vif. La chaleur fébrile consume la sérosité : il y a, en outre, yeux hagards, mouvements désordonnés, cardialgie. Dans ces circonstances, quelle utilité peut avoir la saignée ? il faut s'en abstenir complétement, ou ne tirer du sang qu'en petite quantité. Mieux vaut donner les alexipharmaques et les cordiaux, et administrer

(1) Fièvre accompagnée d'une grande anxiété.

fréquemment de doux laxatifs ; car la maladie se juge par des évacuations pultacées, jaunes. Telle est la pratique d'Hippocrate et de Galien : *Arrêter les vomissements et ouvrir trop largement la veine, est nuisible.*

Dans la plupart des fièvres tierces, il existe de la cardialgie et des vomissements de matières verdâtres (C). Est-ce un signe de malignité, et faut-il se hâter de prescrire la poudre d'*unicornu* (1) ? Ainsi se conduisent les médecins qui veulent paraître toujours agir. Au fond, les fièvres intermittentes sont presque toujours exemptes de malignité, tandis que les continues sont engendrées par la malignité et par le mauvais état des fonctions. Dans les premières, la cardialgie et l'agitation sont produites par l'impression que fait la bile sur l'orifice de l'estomac, en refluant dans cet organe. Ces vomissements occasionnent une dépression des forces (par suite de l'irritation causée par la bile), qui n'est qu'apparente, et qui cède aux évacuants.

Peut-on appliquer à la fièvre quarte ces paroles d'Aulu-Gelle : *une marâtre, deux mères*, et comparer les deux jours de rémission à une bonne mère, et celui de l'accès à une marâtre méchante ? Ne serait-il pas mieux de regarder comme le meilleur jour celui de l'accès, en considérant le paroxisme comme un effort de la nature ? Dans cette pensée, les Arabes prescrivaient un cathartique, même dans le jour de l'accès. Il est des médecins qui vont plus loin, et qui veulent que l'on coupe, à l'aide d'amulettes, la fièvre quarte, ou toute autre intermittente, bien qu'elle suive un cours régulier. Mais mieux vaut souffrir d'un mal qui a sa raison d'être, que tenter une médication aussi déraisonnable.

Un malade, fatigué de la longueur d'une fièvre quarte, trouvait que les médecins, confiants dans leur doctrine et

(1) Corne du rhinocéros fossile ou non fossile (carbonate de chaux).

restant dans l'expectation, n'agissaient pas avec assez de vigueur contre cette affection. Sous l'influence de certains enchantements, l'agitation des humeurs s'apaisa. Le mal ne pouvant plus suivre son cours régulier, et les efforts de la nature étant rendus vains, il ne se produisit aucune excitation capable de rappeler les accès. Le malade, soulagé en apparence, se répandait en sarcasmes contre la science médicale. Il ne lui fit pas longtemps supporter ses outrages. Le lendemain, ses paroles étaient moins mordantes; il ne fut pas repris de la fièvre : c'eût été un châtiment trop doux pour le détracteur. Mais le mal, qui avait paru réprimé par les sortiléges, se réveilla furieux, et eut une issue funeste. Je note ceci pour diminuer et détruire la folle confiance que les ignorants, et même certaines personnes de la classe élevée, donnent aux maléfices; et j'ajoute que c'est une chose grave, dans toute maladie, que de voir le malade délivré de son mal sans qu'on puisse en découvrir la raison.

Un homme souffrait d'une fièvre quarte, qui, plus tard, dégénéra en erratique. Il demandait pourquoi il ressentait une chaleur continuelle au pied gauche, tandis qu'il n'éprouvait rien de pareil au pied droit. Il lui fut répondu par ces paroles d'Hippocrate : *Ceux chez lesquels la rate occupe une place plus déclive, ont aux pieds une chaleur plus forte.* C'est un indice de fluxion et une menace d'abcès sur ces parties. Ainsi, chez les uns, le visage se colore fortement : tels sont ceux dont le foie est malade ; et, chez d'autres, il survient aux pieds une chaleur anormale et des varices aux jambes : tels ceux qui souffrent de la rate. Car dans les maladies du foie, les mouvements fluxionnaires se portent vers le haut ; ils se portent vers le bas dans les maladies de la rate.

Dans les affections cérébrales, certaines fonctions sont altérées, tandis que d'autres ne souffrent aucun trouble. Car, autre chose est pour le cerveau d'être lésé dans les

fonctions animales et inhérentes à sa propre contexture, autre chose d'être lésé dans les fonctions qui sont du domaine de l'intelligence et du raisonnement. Car une part, à savoir la substance propre du cerveau et certaines de ses facultés, nous est commune avec le reste des animaux ; l'autre part est animée par la divine étincelle réservée aux hommes seuls.

Le Maréchal de Brissac présentait les symptômes suivants : tremblement, paralysie, délire, apepsie au plus fort de la chaleur, respiration haute et rare, perte de la mémoire, symptômes qui tous indiquaient une lésion du cerveau ; et cependant il dissertait admirablement sur les choses divines, et traitait avec justesse de ses affaires privées ; sur tout le reste il délirait. La lenteur des inspirations dénotait la faiblesse du cerveau, et le sentiment de cette faiblesse avertissait le malade qu'il avait besoin de faire de profondes inspirations pour suppléer à leur lenteur. Ainsi défaillaient les facultés qui sont communes à l'homme et aux brutes, et qui résident dans la contexture du cerveau, tandis que les facultés particulières à l'homme se conservaient pleines de sève et de puissance. C'est pourquoi Hippocrate pense qu'une partie de l'intelligence peut être malade, et l'autre, dont la nature nous est inconnue, rester à l'abri de toute altération. Éclairé comme par une inspiration divine, il a soutenu que cette dernière faculté ne pouvait être lésée ni par le régime ni par les vicissitudes de l'atmosphère. J'ai fait la même observation sur un conseiller royal : il ne sortait d'un délire profond et continuel que lorsqu'il entendait discourir sur Dieu ; il délirait touchant tout le reste ; il était même, selon l'expression d'Hippocrate, complétement aliéné.

La coutume vulgaire de donner aux hydropiques des juleps et des apozèmes doit-elle être approuvée ? En entraînant au dehors, par leur action diurétique, les parties les plus

ténues, ne laissent-ils pas au dedans les plus épaisses ? Il est incontestable qu'ils augmentent le mal. La coction ne fait-elle pas perdre de leur force aux racines médicinales, et leur tisane ne nuit-elle pas, par la grande quantité d'eau qu'elle contient, plus qu'elle ne sert par les faibles éléments hydragogues qu'elle conserve ? Si pour guérir, il faut que l'on s'abstienne de toute boisson, à quoi bon le liquide des apozèmes ?

Il est des médecins qui nient que le vin blanc soit avantageux aux personnes malades de la rate et aux mélancoliques, parce que, à la manière d'un ferment, il met en mouvement l'humeur mélancolique (l'atrabile) qui surabonde chez ces malades. Ont-ils raison ? nullement : car par sa fluidité, le vin blanc pousse aux urines et aux sueurs.

Puisque plus on fournit de nourriture à un corps plein d'impuretés, plus on accroît ses dérangements, d'où vient cependant que la diète prolongée augmente le mal dont souffrent les personnes bilieuses et celles atteintes de catarrhe (chez lesquelles dominent l'impureté et un excès d'humeurs) ? n'est-ce pas parce que l'estomac vide et épuisé se sature de sucs corrompus, et se remplit d'une bile plus échauffée ? Ainsi, Galien raconte que, dans une épidémie de peste, tous les malades qui consentirent à prendre de la nourriture guérirent, tandis que ceux qui gardèrent la diète succombèrent.

Un gentilhomme fut pris d'ischurie. La suppression des urines le jeta en léthargie et le mit en danger de mort (D). L'écoulement des urines se rétablit, large et abondant ; et néanmoins ce gentilhomme ne tarda pas à mourir. D'où vient cela ? de ce que la suppression de toute humeur excrémentitielle détermine la lésion des parties nobles ; en vain son cours se rétablit, le sort des malades n'en devient pas meilleur.

Des coliques et des douleurs néphrétiques tourmentent

les femmes enceintes. Faut-il les combattre par des lavements, des fomentations et des onctions ? on doit bien s'en garder, de peur que ces remèdes, en relâchant les organes utérins, ne provoquent l'avortement.

Parmi les phthisiques, les uns se dessèchent au dernier point, par suite de l'altération des matériaux destinés à réparer les parties solides du corps ; d'autres présentent une tuméfaction soit des pieds, soit des mains, soit du corps entier. Ces deux états dérivent d'une cause identique, mais variable dans sa manière d'agir. Un gentilhomme phthisique et issu de parents phthisiques, eut, peu de jours avant de mourir, toute l'habitude du corps enflée, comme s'il eût été atteint d'anasarque. Mais, chose remarquable ! cette enflure était passagère. D'où venait cela ? de ce que le foie dégénéré sécrétait, au lieu de sang, de malignes vapeurs. De son temps, Hippocrate avait fait la même remarque : *Ils mourraient des maladies les plus dangereuses, comme l'est celle appelée phthisie.*

A l'époque où l'on célèbre les Rois, et où l'on fait abus du vin aromatique appelé *hypocras*, beaucoup de gens sont pris d'inflammation des amygdales. Un jeune homme qui avait fait abus de cette boisson, fut saisi, pendant la nuit, d'une angine qui menaçait de le suffoquer. Il s'ouvrit la gorge à l'aide d'une épée ; il perdit beaucoup de sanie et en réchappa. Dans un cas pressant, serait-il possible de tenter quelque opération analogue ?

Une femme qui n'avait jamais ressenti de douleurs articulaires, après avoir passé une partie de la nuit à parler au grand air et sous la clarté de la lune, commença à souffrir violemment de la tête, et essuya depuis lors toutes les variétés des souffrances rhumatismales ; le mal se joua de tous les remèdes (E).

Le mercure est-il un remède sûr (F) ? Il est des médecins qui le décrient : suivant eux, il ne détruit pas le poison ;

au contraire, comme corps froid, il le repousse à l'intérieur et s'oppose ainsi à son élimination. Je leur réponds que le mercure provoque les sueurs. C'est là l'effet de sa divisibilité ; et la matière atténuée se cherche une issue par toutes les voies. Si le mercure gagne ainsi les parties les plus superficielles en s'éloignant du cœur (car il n'attaque jamais cet organe), cela tient à la répulsion que ce métal éprouve pour le feu. Cette répulsion est absolue. Or, le cœur est en quelque sorte tout igné. A en croire un auteur très-versé dans la science chimique, le mercure ne serait froid qu'à son extrême surface ; dans ses couches profondes, la chaleur et la ténuité de ses molécules seraient extrêmes, et c'est à cela qu'il devrait sa grande énergie. Et quant à la guerre que le mercure, en sa qualité d'alexipharmaque (1), fait à tout germe de corruption, on l'explique par l'analogie qui rapproche un germe et le mercure, (car ce métal est comme le germe de tous les métaux). Partout où se trouve un germe morbifère, partout le mercure le poursuit comme par une sorte d'antipathie.

ANNOTATIONS.

(A) Hippocrate, au livre *Des Jours critiques*, prescrivant d'observer les conditions des saisons, dit : *Voyez si le temps agit concurremment avec la maladie, car souvent la nature de l'homme ne peut pas surmonter la puissance de l'univers.*

(B) Lorsque les enfants et les jeunes gens sont dits cachectiques, en termes vulgaires *tombés en chartre*, atteints d'atrophie, on les abandonne, presque comme sans ressources, et, les voyant réduits à une maigreur extrême, on n'en fait plus l'objet de la moindre médication, mais seulement un sujet de pronostic. L'événement ne justifie pas toujours une telle conduite. Il faut rendre à Fernel les louanges qu'il mérite pour les choses, excellentes à mon sens, qu'il

(1) Qui a la propriété d'expulser les poisons.

a écrites touchant l'atrophie. *L'atrophie*, dit-il, *reconnaît le plus souvent pour cause un épanchement de bile jaune et noirâtre vers le foie. Rarement observe-t-on une véritable atrophie sans que les viscères, en outre d'autres mauvaises dispositions, ne soient souillés et distendus par un amas d'humeurs bilieuses.* Cette disposition morbide déprimant la vitalité et la chaleur naturelles, il est difficile qu'il se forme un sang de bonne qualité. Et réservant les médicaments pour la cachexie, en raison de ce que la nutrition s'y fait mal, on n'oppose à l'atrophie qu'un régime analeptique. Mais si l'amas de bile dans les organes entretient leur état morbide, c'est vainement que l'on s'efforcera de les en débarrasser par le régime seul. Pour obtenir ce résultat, on peut recommander la décoction d'orge, des chicoracées, de la racine d'orcanette, des fleurs de nénuphar, de pourpier, des semences froides majeures et mineures, à laquelle on pourra ajouter une dissolution de casse et une infusion de rhubarbe, pour fortifier les organes de la sanguinification. On clarifiera la colature, et le malade la boira dans les vingt-quatre heures. On y emploiera aussi le julep rosat, qui à la vertu de dessécher joint celle de rafraîchir. Nous ne devons pas nous préoccuper de l'amaigrissement et du marasme de ces malades, que nous n'ayons préalablement débarrassé le foie de la bile dont il est gorgé. Il en est qui conseillent d'administrer les eaux minérales aux enfants cachectiques, chez lesquels il existe de l'inappétence et une soif inextinguible : cette opinion ne manque pas de partisans.

Du reste, les enfants dans cet état sont souvent tourmentés par un flux de ventre chyleux, comme le sont ceux qui ont une obstruction des veines mésaraïques ou une atonie du foie. La portion la plus pure du chyle, destinée à aller recevoir l'hématose dans le foie, ne se sépare plus et n'est plus absorbée. Les médecins, en présence de ces

déjections blanchâtres et chyleuses, hésitent à purger, tandis qu'il faudrait le faire sans hésitation et sans retard. Car, jusqu'à ce que cette obstruction soit détruite, il n'y a pas pour les malades d'espoir de rétablissement. Il faut mettre toute son application à rétablir l'absorption du chyle qui s'échappe sans toucher aux canaux mésaraïques.

En outre, dans le flux cœliaque, deux choses sont souvent à remarquer: la fièvre avec un pouls fréquent et les défaillances que produit une vapeur malfaisante qui s'élève jusqu'à la bouche de l'estomac. Quels remèdes faut-il donc opposer au flux chyleux et au flux cœliaque? Cette fièvre est due à l'opiniâtre obstruction des veines mésaraïques, et elle en est symptomatique, s'il faut en croire Galien. Il faut donc la combattre par les mêmes moyens qui guérissent cette obstruction. Telles sont les décoctions des racines d'aunée, de grande consoude, des deux espèces de garance, de gentiane, d'aristoloche préalablement infusées durant six heures dans du fort vinaigre, des feuilles d'origan, de germandrée, d'ivette, de lichen, de capillaire, de pois chiches, de quintefeuille, de chicorée avec addition des semences de fenouil, de pivoine, de citron, de genêt, de feuilles de sené, d'agaric et de rhubarbe. Que l'on ne s'effraie pas de l'accroissement des évacuations : elles n'entraînent pas un chyle qui soit élaboré, puisque l'obstruction de ses voies accoutumées met obstacle à son absorption ; au contraire, en rendant ces voies libres, on enlève la cause de la maladie, et l'on restitue au corps le pouvoir de se restaurer par une douce alimentation.

(C) Galien, dans son commentaire sur le §. 9 de la 1re section du 1er livre des *Épidémies*, dit que, *dans les fièvres continues, la matière morbifique est renfermée dans la concavité du foie et autour de l'orifice de l'estomac*. Notez qu'il dit autour de l'orifice de l'estomac, et qu'en conséquence, s'il survient des vomissements et des défaillances, vous

ne devez pas en conclure qu'il y a de la malignité, car ces symptômes tiennent à l'essence de la maladie. Remarque d'autant plus essentielle qu'Hippocrate a dit, dans le livre des *Jours critiques*, qu'*au début des maladies, le foie se tuméfie, augmente de volume et s'élève vers le diaphragme*, ce qui explique les désordres graves qui marquent le commencement des maladies et des paroxismes : mouvement tumultueux des humeurs, violente réaction des organes contre ce qui les blesse, soulèvement des organes eux-mêmes, comme le fait le cerveau dans l'éternument ; d'où la convenance d'administrer dans ces circonstances un vomitif de préférence aux cordiaux.

(D) Cet aphorisme se trouve dans les *Coaques* : *Quand les parties inférieures sont en mauvais état après avoir été le siége d'une forte démangeaison, l'urine devient sablonneuse et se supprime ; quand le cas est pernicieux, l'intelligence s'engourdit* (*Coaques*, n° 488. Trad. de Daremberg). Hippocrate, au 4me livre des *Épidémies*, dans l'histoire d'un enfant, appelle cette même maladie *une suppression d'urine*.

(E) On a coutume de demander s'il convient de donner des médicaments au début d'une attaque d'arthrite, et lesquels. Faut-il tirer du sang, et de quelle partie ? N'y a-t-il aucun danger à tirer du sang de la main sur laquelle sévit la douleur ? Vaut-il mieux laisser passer le paroxisme et purger vers son déclin ? Cette question embarrasse beaucoup les médecins, et il est triste et dangereux pour les malades qu'elle reste encore indécise. Des maîtres de l'art veulent que l'on saigne, et que, par la soustraction d'un sang vicié (il l'est presque toujours dans l'arthrite), on réprime l'effervescence des humeurs, et l'on apaise la douleur en diminuant l'inflammation. Cette opinion est la plus plausible. Ils soutiennent de plus que l'emploi des purgatifs au début des paroxismes, accroît la véhémence de l'humeur morbifique, et fait que celle-ci produit de plus grandes souffrances, mise

en mouvement qu'elle est, et non expulsée par les purgatifs, dont l'action, bien qu'elle s'étende avec moins de force aux parties éloignées, n'en excite pas moins l'humeur morbifique dans toute l'habitude du corps, et la rend plus malfaisante ; car cette maladie tient à une disposition générale comme toutes les espèces de *lassitudes* (1). Fernel se trompe quand il fait découler du cerveau l'humeur de l'arthrite, et que, mettant, dès le début de celle-ci, tous ses soins à évacuer cet organe, il recourt à de violentes purgations, dans le dessein d'en soustraire la sérosité putride qu'il considère comme la cause des souffrances, et cela sans attendre aucun signe de coction, ne disant mot de la saignée. Mais dans le paroxisme arthritique, il existe une sorte d'état colliquatif, un épanchement dans le système musculaire, une décharge, hors des vaisseaux, de sérosité et de sang putride : quoi de plus capable que la phlébotomie de tempérer le mouvement impétueux des humeurs ? En outre, les articulations sont dans un état de débilité ; il faut donc aviser surtout à ce que la décharge ne se fasse pas des parties les plus fortes et les plus riches sur les plus faibles et les plus pauvres, à l'inverse de ce qui se pratique dans les affaires publiques. La purgation est opportune, si le corps est plein d'humeurs dépravées, si le foie élabore un sang trop brûlant, et s'il est souillé par trop de bile. Elle rendra le sang plus pur et moins malfaisant. Je voudrais que ce point de doctrine fût invariablement fixé, afin de mettre un terme à toute incertitude, et de faire cesser entre les médecins ces hésitations et ces disputes si préjudiciables à l'intérêt des malades.

(1) *Lassitudes*. Lorsqu'elle désigne un symptôme, cette expression a, dans le langage des anciens, la même signification que dans la langue médicale moderne. Mais elle sert aussi à désigner une classe de maladies dans lesquelles les fonctions animales ne s'accomplissent qu'avec langueur, par suite de la faiblesse du suc nerveux.

Il est à remarquer que Fernel tire de la couche blanche qui recouvre le sang, la preuve d'une surabondance de pituite. Nous y voyons, nous, un commencement d'altération putride, car le sang se corrompt et blanchit par le ralentissement de son cours, surtout lorsqu'il a acquis plus de viscosité et qu'il surabonde ; la nature refuse un tel sang, et il stagne dans les veines. Certains auteurs regardent cette blancheur du sang comme étant jusqu'à un certain point naturelle, et l'attribuent à la force et à la puissance des liqueurs spermatiques qui tendent à lui donner cette blancheur.

(F) Le mercure est regardé comme l'alexitère (1) de la vérole. Cependant il est bon de faire précéder son emploi de moyens plus doux. La vérole, les écrouelles, l'éléphantiasis, ont entre eux une parenté et un rapport générique. Ce sont trois hydres qu'un même remède herculéen, le mercure, doit vaincre et anéantir.

CONSTITUTION DE L'HIVER

DE L'ANNÉE 1570.

—

Au commencement de l'hiver de la même année, il se manifesta une prédominance d'humeurs qui, après avoir jeté des racines profondes, quoique cachées, abandonna les parties intérieures du corps et se fit jour au dehors. Elle en-

(1) Contre-poison, spécifique.

gendra des flux de ventre, à marche lente, et des déjections rougeâtres, fétides, hépatiques, surtout mésentériques. Beaucoup de personnes furent atteintes de dyssenteries. De simples lavements de lait provoquaient un cours de ventre excessif, tant était grand l'amas de matières humorales. Beaucoup de ces malades périrent. De telles évacuations épuisaient les forces. La saignée fut souvent avantageuse ; et par exception, il fallait se hâter d'arrêter ces évacuations, car elles n'étaient que symptomatiques (A). Mais, direz-vous, elles étaient épidémiques, et dans les maladies populaires, il est dangereux de supprimer tout flux excrémentitiel. Néanmoins, nous eûmes à nous louer de les avoir réprimées dès le début. Les respectait-on, elles avaient une longue durée ; il y en eut qui persistèrent six mois.

Chez un gentilhomme, la brusque suppression de la diarrhée, à l'aide de la rhubarbe, donna lieu à une tuméfaction phlegmoneuse de tout l'abdomen ; on y rémédia par des saignées répétées. Le sang était jaunâtre.

Dans les flux dyssentériques dont je viens de parler, est-ce un moyen sûr que d'user avec persévérance de lavements anodins ? nullement, et les médecins commettaient une grande erreur, qui ne se lassaient pas d'inonder de lait les intestins. Ces lavages, ces ablutions continuelles produisaient une énervation, un ramollissement des intestins eux-mêmes, d'où résultait la disposition que Galien appelle *rhumatique*.

L'épouse d'un chevalier éprouva dans le dos, l'estomac et les épaules, des douleurs atroces, qui, par moment, lui ôtaient la respiration. Elles dépendaient de malignes flatuosités. Nous attendions que la fièvre survint et les guérît, d'après ces paroles d'Hippocrate : *Chez ceux qui souffrent des hypochondres, sans qu'il y ait inflammation, si la fièvre se déclare, elle amène la solution de la maladie* ; et d'après celles-ci, dans les *Aphorismes* : *La saignée*

guérit les douleurs qui du dos descendent au coude. Le sang coula abondant et écumeux. Elle en fut comme purifiée, et elle guérit.

Si les selles restent opiniâtrement supprimées, faudra-t-il recourir à des lavements irritants? nullement. Les plus doux, souvent répétés, agiront beaucoup mieux. Les plus violents occasionnent fréquemment le volvulus, en déterminant dans les intestins, irrités par leur contact, des mouvements péristaltiques de bas en haut (B).

Dans les grands vomissements, c'est aux lavements répétés et aux bols de rhubarbe qu'il faut avoir recours, car les potions sont rejetées. Lorsque les vomissements sont fréquents et résistent à tous les remèdes, et qu'il y a absence de selles, on doit grandement craindre qu'il n'existe un volvulus (C).

La veuve de Jean Placair était atteinte d'une hydropisie de poitrine à laquelle elle succomba. Elle avait souffert pendant trente années de difficulté de respirer, et se plaignait d'oppression à l'estomac; ce dernier phénomène n'était que sympathique. Toutes les membranes étaient corrompues; le cœur nageait dans l'eau et se mouvait avec difficulté. On lui tira de la cavité de la poitrine six livres d'une eau putride. Elle se couchait sans peine sur le côté droit; elle ne pouvait le faire sur le côté gauche, sans être menacée de syncope. Les poumons s'étaient desséchés. Le pouls, grand, élevé, lent, entrecoupé, offrait une intermittence après chaque pulsation. Elle mourut en proie à de cruelles douleurs et à une oppression extrême.

Chez les malades épuisés par une longue maladie, il survenait souvent des hémorrhagies symptomatiques. On en espérait quelque soulagement pour les malades. Le contraire arrivait. Elles se déclaraient dans les maladies des poumons et du foie, principalement dans les premières. Il était bon d'arrêter de pareilles hémorrhagies.

Une dame noble, pleine d'humeurs excrémentitielles, vomit jusqu'à cinq fois les purgatifs qu'on lui prescrivit. On lui administra un sirop solutif, à la dose d'une cuillerée le premier jour, de deux le second, de trois le troisième. Le purgatif fut enfin supporté. N'est-ce pas là un fait à retenir ?

Si, chez un goutteux, l'estomac est faible et sujet à se remplir de saburres, les douleurs des membres cèderont-elles à l'usage du vin? non, car il ne fait qu'ajouter un nouvel aliment à la maladie, ainsi que l'expérience me l'a démontré.

Un enfant de douze ans avait eu la petite vérole. Les pustules effacées, il survint à la peau des douleurs que rien n'apaisait et que le seul contact de la main exaspérait. Depuis ce moment, il fut tourmenté, à des époques fixes, par des douleurs articulaires. Ce fait est en contradiction avec le dogme d'Hippocrate, à savoir, *que les enfants ne sont pas sujets à la goutte*. Peut-être était-ce un mal de famille, car j'ai su que son père était goutteux. Au reste, j'ai vu souvent la rétrocession du principe de la rougeole produire des douleurs de ce genre.

Chez beaucoup de pulmoniques, la moindre cause excite des points de côté qui simulent la pleurésie. Faut-il recourir à de fréquentes saignées pour apaiser ces douleurs ? loin de là. Dépendent-elles de vents et n'existe-t-il qu'une fièvre légère, la saignée ne convient pas. Si, à l'apparition de ces douleurs, vous saignez, vous causez un grand préjudice aux malades, car vous les affaiblissez, ce qui est nuisible. Soupçonnez-vous, au contraire, une inflammation réelle ? saignez dans ce cas, et, immédiatement après, ayez recours aux anodins.

Au reste, il est à remarquer que, dans le fort de l'hiver, il règne beaucoup de ces points de côté, par suite du resserrement produit par le froid de l'atmosphère. Faut-il leur

opposer la saignée ? On peut (dans le but de combattre l'orgasme) saigner, ou bien ne rien faire. Mais ce n'est pas le cas de purger, bien que beaucoup de médecins tombent dans cette faute, sans tenir compte de la préférence qu'Hippocrate donne à la saignée sur la purgation.

Si le sang de la saignée coule lentement, quoique l'ouverture soit large, c'est signe de faiblesse. Un jet abondant annonce de la force et la vigueur des facultés excrétrices.

ANNOTATIONS.

(A) Galien, dans son commentaire sur l'aphorisme 21 du livre 4, enseigne que, dans les maladies pestilentielles, les pires excrétions sont encore avantageuses. Il ajoute qu'elles doivent apparaître non au début, mais dans l'état des maladies ; car si elles apparaissent au début, elles annoncent une mauvaise disposition du corps, ou une grande corruption des humeurs. Dans le cours de la maladie, elles sont dues à l'action de la chaleur et de la maladie, et présagent un effort de la nature. Quant à nous, dans les maladies et les constitutions malignes, nous avons vu les excrétions exercer une influence favorable, même lorsqu'elles étaient rapprochées du début de la maladie.

(B) Ceci s'appuie de l'autorité d'Hippocrate dans le livre *De l'air, des lieux et des eaux: — Pour ceux dont le ventre est dur et s'échauffe facilement, les eaux très-douces, très-légères et très-limpides, sont avantageuses* (Trad. de Daremberg). Il se garde de recommander les eaux imprégnées de nitre et d'alumine, et loue les eaux onctueuses, douces et légères. Il doit en être de même des purgatifs employés soit en boisson, soit en lavement. Car, pour apaiser les ardeurs intestinales, des purgatifs adoucissants, tempérants, doucement résolutifs et *eccoprotiques* (1), conviennent non

(1) Purgatifs doux.

moins qu'une eau douce et légère. Sont au contraire nuisibles les purgatifs trop chauds, trop énergiques ; ils pourraient occasionner l'iléus et accroître la chaleur, la siccité et la force de retention des intestins, causes principales du resserrement du ventre, en d'autres termes, de ce qu'il ne se vide qu'avec paresse, qu'avec plus de peine et à la dernière extrémité. A ceux donc qui ont le ventre resserré et une constitution sèche, aride, les laxatifs conviennent mieux que les drastiques.

(C) Hippocrate, section I du livre II des *Épidémies*, en parlant du volvulus, s'exprime ainsi : *Des hernies, les unes, siégeant près du pubis, sont, pour la plupart, innocentes tout d'abord ; les autres, siégeant un peu au-dessus de l'ombilic à la droite, causent de la douleur, des nausées, des vomissements stercoraux, ainsi qu'il arriva à Pittacus. Les hernies sont produites ou par un coup, ou par une distension, ou par la pression d'un homme qui vous saute sur le ventre* (Trad. de Littré).

CONSTITUTION DU PRINTEMPS

DE L'ANNÉE 1571.

—

A un hiver très-rude succédaient des vents du sud. De grandes inondations avaient lieu. Il se déclara, au commencement du printemps et principalement à la fin de l'hiver, une multitude de maladies et d'innombrables affections ca-

tarrhales, qui, se jetant sur les poumons, y produisaient de la toux et des points de côté, et, sur la gorge, des angines et des douleurs tonsillaires. Sous l'influence d'une température plus printanière et plus tiède, ce fut subitement qu'éclatèrent les douleurs de côté. La saignée n'y produisait aucun bien; et l'on se demandait s'il n'existait pas d'autre agent de guérison que cet héroïque remède de la pleurésie: car ceux à qui on avait ouvert la veine mouraient en foule, et l'on en inférait que ces douleurs tenaient à une sérosité *cacoèthe* et maligne, plutôt qu'à l'inflammation. La coction de cette humeur morbifique ne pouvait s'opérer. La douleur se déclarait promptement, à l'improviste; la toux était sèche; ensuite la douleur s'évanouissait; le ventre s'irritait facilement. Après la saignée, la douleur cessait pour renaître aussitôt. Chez plusieurs malades, l'affection se portait sur les poumons, puis à la tête, métastase qui démontrait l'orgasme, la violence, la subtilité du principe morbifique, et combien il était réfractraire à toute coction. Ces pleurésies tenaient de la nature de l'érysipèle (A).

Une dame noble fut prise, à la suite de frissons, d'une fièvre ardente avec langue sèche, douleur de côté aiguë et dyspnée. Trois saignées n'avaient pas calmé cette douleur, lorsque tout à coup elle diminua, ou pour mieux dire elle disparut. Le quatrième jour, il survint une forte rougeur des joues, du délire, du trouble dans les idées, de l'anxiété; la malade se levait à chaque instant. La douleur de côté n'avait pas reparu; elle avait été remplacée par une douleur de tête; la fièvre avait doublé d'intensité. L'administration d'un purgatif excita des vomissements, remua les humeurs, et, ce qui fut le pire, n'amena aucune solution. Des vers de demi-pied de long furent rendus par le bas. Il y eut des alternatives de chaleur et de froid. Il était douteux que les vers fussent la cause du mal. La langue paraissait brûlée et chargée de viscosités. Il s'était produit une pneumonie

par métastase. La diarrhée se déclare ; la malade meurt, le vingtième jour. Nous avions dû pratiquer de nombreuses saignées, en présence surtout des symptômes caractéristiques de la pneumonie, cette dernière affection exigeant impérieusement la saignée. Il faut étudier avec soin ce que Galien a écrit dans son commentaire sur le livre 2 du *Régime dans les maladies aiguës*, lorsqu'il compare la saignée avec la purgation. Dans la pleurésie, il place la saignée bien au-dessus de la purgation, dans les cas mêmes où la douleur occupe les hypochondres, et, se servant de l'argument *a minori ad majus : Lorsque la douleur*, dit-il, *siége aux hypochondres, ce qui semblerait indiquer la purgation plutôt que la saignée, cependant, dût la saignée pratiquée dans les pleurésies occupant les fausses côtes, procurer un moindre soulagement, il est encore beaucoup plus sûr d'ouvrir la veine, soit parce que l'on ignore le tempérament du malade que l'on purgerait, soit parce que souvent les purgatifs mettent les humeurs en mouvement, sans en débarrasser le malade, ce qui est très-mauvais. Ajoutez que, s'il y a inflammation, il sera plus facile de dégorger l'organe malade que de le déterger, et, enfin, qu'avec les signes de l'inflammation coïncide une fièvre intense, et qu'il est mieux et plus sûr d'ouvrir la veine.* Ainsi s'exprime Galien à l'endroit cité.

Le malade atteint de pneumonie éprouve souvent de la faiblesse et des défaillances, par suite de l'intensité de la fièvre et de la gêne d'un organe essentiel ; et cependant, loin d'être trop réservé dans l'emploi de la saignée, il faut la pratiquer d'une main résolue.

Un enfant avait une douleur de côté. Les émissions sanguines n'étaient pas épargnées. Les douleurs persistaient. Tout à coup il rendit des vers, et les douleurs s'apaisèrent. Dépendaient-elles donc des vers ? à coup sûr : il n'est même pas de parties où ils ne puissent faire naître des douleurs

de toute sorte, surtout s'ils remontent jusques à l'estomac. Nous avons vu une femme menacée de suffocation par un gonflement de l'orifice inférieur de l'œsophage et de l'estomac, être soulagée par l'expulsion des vers. La saignée eût-elle convenu dans ce cas ? nullement, et c'est une raison pour nous de redoubler de prudence.

Un chevalier était atteint de fièvre continue ; ses urines déposaient un sédiment cendré, comme cela a lieu chez les malades qui souffrent de la rate et de l'hypochondre gauche ; douleur dans l'oreille gauche ; violente fièvre. Au septième jour, tumeur à la mâchoire inférieure. Du sang est tiré ; il en résulte un peu de calme. Mais le soir recrudescence, et, la nuit suivante, apparaissent d'énormes parotides qui croissent à vue d'œil. Oppression extrême, fièvre moindre, tension et endolorissement des muscles crotaphytes. Tout alla de mal en pis. Il mourut le vingt-unième jour (B).

Nous avons observé dans les fièvres tierces et dans les continues, de légères contractions des mains : c'est un indice de métastase par la voie du système veineux. Quelquefois la saignée y réussit ; mais le plus souvent elle fait courir des dangers au malade (C).

Chez une jeune fille noble de Palaiseau, tourmentée depuis un mois par une fièvre tierce, des douleurs dans l'hypochondre droit et dans la cuisse précédaient les paroxismes et s'apaisaient au fort de la chaleur. D'où venait cela ? Craignez qu'un abcès ne se forme (ainsi que vous pouvez l'apprendre dans les *Aphorismes*), à moins que vous ne le préveniez par des purgations.

Dans une fièvre qui revenait le troisième jour, chez une dame noble, une indicible douleur prenait naissance dans l'hypogastre, au début des paroxismes, et de cette région se portait au sinciput. Elle avait lassé l'art des médecins. On administra à la malade, deux heures avant l'accès, des

lavements irritants préparés avec les follicules de séné ; les douleurs disparurent de l'une et de l'autre région.

Le sirop préparé avec l'eau de vie et le sucre, convient admirablement dans les coliques produites par des humeurs crues.

Dans les fièvres de longue durée, comme il importe de ménager les forces nécessaires à la longueur du mal, j'aime à répéter les saignées, mais d'une main très-économe : car les petites saignées ainsi renouvelées, portent la nature à quelque effort salutaire. Même au déclin de ces sortes de fièvre, il convient d'ouvrir la veine.

Faut-il ordonner les lavements et l'usage fréquent des bouillons aux personnes tourmentées par des vents et un peu enflées, comme le sont celles qui sortent de maladie, et celles qui ont les hypochondres distendus par des flatuosités ? Le plus souvent ils paraissent nuire, parce qu'ils engendrent des vents ; il en résulte une sorte de corruption et de dissolution.

Chez un malade atteint de pleurésie, la saignée fit disparaître la douleur. Était-ce un motif d'entière sécurité ? nullement, car nous avons vu souvent la pleurésie se changer de suite en pneumonie. La soif était très-grande : indice de la violence de l'incendie du poumon. La toux ne revenait que par intervalles. Les signes de l'inflammation du poumon sont souvent trompeurs, cela tient à ce que rarement l'inflammation est franche. Dans les cas où l'inflammation est exquise, la toux est incessante ; il y a de la soif ; la langue est pâle avec enduit verdâtre ; le pouls médiocrement dur ; il y a des vomituritions et des douleurs dans la région abdominale. Le ventre s'irrite facilement, ce qui nous fait un devoir d'être prudents et réservés dans l'emploi des médicaments cathartiques. L'âme semble souvent près de défaillir, soit à cause d'une sorte d'écœurement produit par la rétention des phlegmes, soit à cause de quelque vapeur, soit

surtout en raison du voisinage du cœur avec l'organe dans lequel s'est allumé l'incendie. Ajoutez encore le retrait de la chaleur et des esprits qui se fait de toutes les parties du corps, l'excitation produite par les mouvements fluxionnaires vers la tête brûlante, et le reflux des humeurs et des liquides des extrémités inférieures, ainsi que le fait observer Hippocrate.

Dans cette disposition aux défaillances, faut-il s'abstenir de la saignée (qui est dans le cas ci-dessus le remède le plus actuel, l'unique remède)? au contraire, il faut réitérer l'ouverture de la veine, sans se laisser intimider par ces défaillances; car elles diffèrent des syncopes et des sueurs froides qui dépendent de l'incendie du cœur. Si jamais l'expérience, la raison et le jugement du médecin peuvent briller dans tout leur jour, certes, c'est dans ce cas.

Beaucoup de malades sont enlevés par l'inflammation du poumon, chez lesquels, à l'ouverture du cadavre, on ne trouve dans cet organe que quelques traces de la flamme qui les a brûlés. Aussi les ignorants ne savent-ils pas les découvrir.

Faut-il saigner dans les douleurs de colique? c'est le remède actuel, surtout si elles paraissent être bilieuses. Il faut s'y abstenir de l'emploi des purgatifs violents et de l'application de linges immodérément chauffés. Une chaleur modérée et les bains y conviennent mieux, ainsi que le sirop de violettes et l'usage du lait récemment tiré, ou chaud.

Lorsqu'une femme enceinte est atteinte d'une maladie qui réclame la saignée, l'état de grossesse contre-indique-t-il l'emploi de larges et fréquentes émissions de sang? Puisque elles ont, dans leurs couches, une évacuation de sang très-considérable, et qu'elles la supportent très-bien; de plus, puisque les femmes soutiennent, mieux que ne le font les hommes, des saignées plus fréquentes et plus copieuses, pourquoi ferait-on une exception pour le cas posé ci-dessus (D)?

On doit mettre tous ses soins à empêcher que les parotides ne suppurent, car lorsqu'elles suppurent, elles sont très-longues à se fermer, et dégénèrent souvent en écrouelles. Dans ce cas, n'épargnez ni les lavements ni les cathartiques.

Lorsqu'un malade est tourmenté par la passion iliaque avec vomissements fréquents, on doit redouter une hernie de l'iléum (car souvent la passion iliaque n'a pas d'autre origine). Or, lorsqu'il existe une hernie des intestins, quelques faibles que soient les forces en raison de l'altération des esprits (vitaux), il faut relâcher le ventre par de doux purgatifs, afin de ramener vers les parties inférieures les humeurs détournées vers les supérieures. Nous pouvons citer en exemple une dame noble que nous purgeâmes après que l'intestin eut été réduit, quoique toutes les extrémités fussent froides, et que l'on eût eu vainement recours aux cordiaux. La portion herniée était si petite que tout le monde l'avait méconnue, et que, bien plus, un chirurgien niait que ce fût l'intestin, prétendant que la tumeur serait tout autre et plus volumineuse. Cependant un médecin, habile anatomiste, a observé que l'entérocèle était plus dangereuse chez les femmes que chez les hommes, bien que la tumeur fût plus petite chez elles, et qu'elles en périssaient souvent. Nous l'avons vu fréquemment nous-même: car chez les femmes, la partie qui fait hernie ne dépasse souvent pas en longueur la moitié du doigt annulaire, tandis que la tumeur dépasse fréquemment chez les hommes le volume de la tête, et ne leur fait pas courir autant de danger. Cela tient-il à ce que chez les femmes c'est le cœcum qui s'obstrue et fait hernie, tandis que chez les hommes, ce seraient d'autres parties des intestins et surtout l'iléum (E) ?

ANNOTATIONS.

(A) Je pense que ces pleurésies étaient de nature pestilentielle. Beaucoup de maladies se terminaient sous cette forme. La saignée n'y était absolument d'aucune utilité. Relativement à la pleurésie pestilentielle et à l'emploi de la saignée dans cette maladie, consultez Manard, lettre 5, livre 12.

(B) Galien dit, dans son commentaire sur le §. 84, section 2, livre 1 des *Épidémies* : *Les parotides, avant leur suppuration, guérirent sous l'influence des excrétions par les voies inférieures.* Il ajoute ensuite : *Cratistonacte et la servante d'un peintre périrent à la suite de la suppuration des parotides, à cause de l'existence d'une matière crue contenue dans les veines. Car il n'est pas impossible qu'une coction partielle se fasse sur un certain point, l'ensemble des humeurs restant à l'état de crudité.* Hippocrate dit aussi §. 81, sect. 2. liv. 1 des *Épidémies* : *Les parotides qui se formèrent dans ces fièvres, n'arrivèrent ni à résolution ni à suppuration chez quelques malades, bien que la fièvre eût cessé d'une manière critique ; dans ces cas, une diarrhée bilieuse ou la dyssenterie, ou des urines épaisses avec sédiment, les dissipèrent, comme cela arriva à Hermippus le clazoménien* (Trad. de M. Daremberg). En effet, les principes producteurs de la maladie sont éliminés par ces voies d'évacuation.

(C) Le terme de *contraction spasmodique* employé dans les *Prorrhétiques*, convient mieux que celui de *spasmes* à ces sortes de contraction : différence essentielle que nous expliquerons plus loin.

(D) On doit moins redouter d'ouvrir la veine à une femme enceinte que de lui administrer un purgatif. On rencontre beaucoup de femmes pléthoriques qui, si elles ne

-ANE MEDICAL LIBRARY

sont pas saignées au quatrième mois de leur grossesse, avortent, le fœtus périssant étouffé par l'abondance du sang. Dans tous les cas, lorsqu'elles sont sous le coup d'une fièvre ou d'une inflammation violentes, il n'y a aucun danger à leur tirer du sang, et à suivre dans ces conjonctures le conseil donné par Celse, qui veut que l'on ne tienne compte que de la gravité de la maladie et de l'état des forces : *La saignée*, dit cet auteur, *est un moyen de guérison sûr pour les enfants et les vieillards robustes, et pour les femmes enceintes*. On ne doit tenir compte de l'état de grossesse que relativement à la quantité de sang à tirer. Le passage suivant d'Hippocrate, dans les *Aphorismes*, ne saurait être absolument vrai : *La saignée provoque l'avortement chez les femmes en état de grossesse, et cela avec d'autant plus de facilité que l'âge de l'enfant est plus avancé*. On ne doit y voir qu'un avertissement de s'abstenir des grandes soustractions de sang en usage au temps d'Hippocrate, de peur que le manque d'aliment ne force l'enfant renfermé dans l'intérieur de la matrice, à venir au jour.

(E) La chute de l'intestin dans les bourses donne lieu à la passion iliaque et au vomissement de matières fécales, que la perversion des mouvements intestinaux porte vers la bouche. La réduction de l'intestin n'éloigne pas tout danger, et il faut tenir le malade en garde contre la fausse opinion d'un salut assuré. Car, pendant quelques jours, il doit se faire d'abondantes évacuations par les voies inférieures, et il faut calmer l'irritation de l'ouverture supérieure de l'estomac et la tendance que ce viscère conserve à reproduire les évacuations symptomatiques dont il avait pris l'habitude. La rhubarbe convient alors, soit sous la forme pilulaire, soit en décoction. Il se produit aussi quelquefois des accidents plus graves ; car il se développe une inflammation dans les vaisseaux lactifères et dans les glandes du mésentère, d'où un flux chyleux, la puissance d'attraction

et de succion du foie restant suspendue par suite de l'inflammation des veines mésaraïques et mésentériques ; et alors, malgré le flux de ventre, l'abdomen se ballonne. C'est pourquoi il faut user des moyens qui dissipent l'inflammation, ainsi que nous en avons fait maintes fois l'expérience. C'est ce qu'explique très-doctement Galien dans son commentaire sur le §. 2. du Livr. 1. du *Prognostic*. Celse (Chap. 20. Livr. 7.) met au-dessus de tout, dans la hernie intestinale, la diète et la saignée.

DEUXIÈME CONSTITUTION.

—

L'an mil cinq cent soixante et onze, vers le mois d'août, époque où l'on fait un usage immodéré des fruits aqueux, il régna des coliques, des flux de ventre, des dyssenteries. Contre ces tortures abdominales, contre ces passions cœliaques, les remèdes ordinaires échouaient. Au déclin de la lune, il périt beaucoup de monde. Les fièvres étaient très-dangereuses, aiguës, de mauvaise nature ; toutes s'étaient accompagnées d'exacerbations vespertines, de vomissements porracés, de paraphrénésie, d'insomnie, d'anxiétés, de presque tout le cortége des constitutions pestilentielles. On observait une grande faiblesse du cerveau et du système nerveux. Le flux de ventre n'amortissait pas la fièvre. Les maladies étaient *cacoèthes* (malignes) ; nous perdimes beaucoup de malades au moment où nous nous y attendions le moins. Chez un grand nombre, il y avait exulcérations de la gorge, saburres de l'estomac, impossibilité d'avaler

sans tenir la tête élevée, voix glapissante. C'est de ces derniers malades qu'Hippocrate semble avoir dit : *Les exulcérations de la gorge avec fièvre, c'est mauvais. S'i survient quelque signe fâcheux, il y a danger.*

Vers le mois de septembre, beaucoup de femmes eurent un accouchement laborieux et finirent par succomber. La corruption des humeurs était à son comble. Je vis une femme, récemment accouchée, qui souffrait d'une douleur extrême à l'aine droite. Tout mouvement lui arrachait des cris ; elle avait de la constipation, de l'inappétence, une soif inextinguible. On accusait l'accoucheuse de s'être mal acquittée de ses fonctions. Les selles fournirent beaucoup de matières vertes. Le quinzième jour, une abondante matière purulente se fit jour par les organes sexuels ; un abcès s'y était formé. La malade guérit.

Une autre accouchée présenta à peu près les mêmes accidents : tuméfaction de l'hypochondre, difficulté de respirer, douleurs très-fortes s'étendant de la hanche à l'épaule gauche, impossibilité de changer de place, de tousser et de tirer son haleine. La fièvre s'apaisait, la douleur reprenait ; des humeurs de diverse nature étaient vomies. Ces douleurs réclamaient-elles la saignée ? Si on la pratique, les lochies s'arrêtent. A ces cas se rapporte peut-être l'aphorisme : *Dans les fièvres avec douleurs de côté peu fixes et en l'absence de tout autre signe indicateur, la saignée est nuisible, soit que le malade ait le dégoût, soit que l'hypochondre soit météorisé* (dans les *Coaques*. n° 491). Et chez cette femme, il n'y avait pas de signes de pleurésie.

La violence d'une fièvre continue fit avorter une femme au cinquième mois. Les lochies coulèrent avec abondance. On soupçonna grandement qu'il existait chez elle une pneumonie. Comme si sa gorge eût été ulcérée, elle rejetait par la bouche une grande quantité de pus, sans effort, en toussant, à la première secousse de toux, soit qu'un abcès sié-

geât à la base de la langue, soit que les premières bronches des poumons eussent suppuré. Elle mourut. Je n'avais jamais observé rien de pareil. Il est à croire que la suppuration s'était emparée de la partie supérieure du thorax, et que le mal remontait plus haut que l'époque où nous le découvrîmes (A).

Chez les phthisiques, les dents deviennent noires. Cela tient-il à l'expuition catarrhale, ou plutôt à la corruption de leur haleine ? Si l'art leur rend leur blancheur, la souillure ne tarde pas à se reproduire (B).

Sous cette constitution, un grand nombre de personnes furent atteintes de fièvre quarte, qui, laissées sans remèdes, guérirent néanmoins presque toutes. Les malades à qui l'on prodigua les soins et les remèdes, périrent presque tous, surtout lorsqu'ils étaient maigris et bilieux, ces fièvres dépendant plutôt d'une bile brûlée que de la lie du sang. De là ressort la convenance d'agir avec douceur contre les fièvres quartes, de peur que des soins trop actifs ne soient plus nuisibles qu'utiles (C).

Ceux dont la tête fournit une desquammation furfuracée ne s'en portent que mieux. Ceux qui sont dans des conditions opposées, sont facilement atteints de maux de tête. Car les pores et les sutures restent fermés chez les uns, et librement ouverts chez les autres.

Dans le temps où règne la rougeole, il faut, lorsque les fièvres s'aggravent, faire surtout attention si l'aggravation est due à la suppuration de l'exanthème, ou si elle dépend d'une autre cause : dans le dernier cas, on devra s'abstenir de toute purgation ; dans le premier, on en retirera des avantages, car dans les exanthèmes, les cathartiques sont indiqués.

Hippocrate veut que l'on n'administre aux nourrices des jeunes enfants que les purgatifs que l'on administrerait à l'enfant lui-même. Ainsi les préparations de scammonée nui-

sent le plus souvent aux nourrices, et se mêlant au lait, déterminent des convulsions chez l'enfant.

Une tumeur que le fils d'un conseiller portait sous l'aisselle, disparut. Des vomissements continuels et une douleur de côté se déclarent. La saignée apaisa les vomissements. La douleur reparut et s'étendit à l'estomac. On négligea d'administrer un purgatif que le médecin avait prescrit. La convalescence semblait se déclarer, lorsque la douleur se reproduisit encore à l'estomac. Il s'y fit un abcès. Les extrémités se refroidissent, la mort survient. *Cacoèthe*. La purgation offrait la seule chance de salut (D).

Chez les mélancoliques, lorsque l'indication de la saignée se présente, c'est le soir de préférence qu'il faut la pratiquer, moment de la journée où l'humeur mélancolique est en mouvement. Les saignées pratiquées le soir et la nuit occasionnent plus fréquemment des défaillances, non-seulement par suite de l'absence du soleil et de la prédominance de la pituite, mais aussi parce que les esprits ont moins de vigueur. Une petite quantité de sang débilite plus à ce moment qu'une grande tirée dans un autre moment.

Un pêcheur atteint d'hydropisie devint épileptique à la suite du transport de la matière sur le cerveau. Un abcès qui se forma dans les testicules et aux cuisses, le délivra et de l'hydropisie et de l'épilepsie, contrairement à cette sentence d'Hippocrate : *Rien de plus dangereux que l'épilepsie, quand quand elle est la suite de l'hydropisie* (dans les *Coaques*).

D'où vient, demande-t-on souvent, qu'une demi-drachme de follicules de séné donnée en boisson par des bonnes femmes, produit plus d'effet que le double de cette dose préparé par un pharmacien ? Cela tient, peut-on répondre, à ce que les bonnes femmes la font bouillir et l'administrent dans une beaucoup plus grande quantité de liquide, dans huit onces, les pharmaciens, dans une beaucoup moins grande, dans trois onces. Mais, dira-t-on, l'énergie d'un médicament n'est-elle pas plus grande, concentrée que délayée ?

Dans les maladies fébriles de longue durée, il se produit souvent de l'hydropisie et un adème de tout le corps, ou de certaines parties seulement, la fièvre persistant. L'usage du vin est-il avantageux dans ce cas ? non certes, en raison de la fièvre ; et l'usage du bouillon ? non plus, car il accroît la sérosité. En présence de ces contre-indications, que faut-il faire ? La conduite à tenir est difficile, et les opinions des médecins sont divisées à ce sujet. Il faut se régler d'après l'indication la plus pressante, selon Galien.

D'où vient que la saignée fournit un sang louable, chez des malades dont les organes sont presque en putrilage, et que le sang se présente corrompu, chez d'autres malades dont les viscères sont très-sains ; que beaucoup de personnes ont le visage décoloré, pâle, jaunâtre, l'habitude du corps comme cachectique, dont la veine fournit un sang naturel, et que beaucoup ont le teint fleuri, l'habitude du corps parfaite, dont le sang s'offre bourbeux et corrompu ? La réponse à ces questions n'est pas facile. Ainsi serait-ce parce que la pituite s'élabore dans le sang, que celui-ci se montre louable chez les personnes pituiteuses et décolorées (E) ?

ANNOTATIONS.

(A) Hippocrate a décrit cette maladie au livre 2 des *Maladies*, et il l'appelle *un ulcère fistuleux des poumons.*

(B) A ce phénomène se rapporte ce passage de Pline : *Le feu ne peut attaquer les dents ; une pituite corrompue les creuse.*

(C) Il est douteux qu'il faille purger dans la fièvre quarte. Si l'ennui et la fatigue d'une longue maladie deviennent insupportables, on purgera, afin que que la fièvre se transforme ou soit supprimée. Hippocrate veut que l'on donne un minoratif à l'approche de l'accès, et Celse (Chap.

16, livre 3), que l'on fasse sortir la fièvre quarte de l'état où elle se maintient. Et, chose étonnante! bien que nous ayons le plus souvent observé le contraire dans la constitution que nous décrivons, la violence d'un événement quelconque fait cesser la fièvre quarte. Ainsi Fabius, dans un combat contre les Allobroges, fut délivré d'une fièvre quarte, et l'ardeur belliqueuse chassa l'ardeur fébrile, au rapport de Pline (Chap. 50, livre 7). De même, Celse raconte que certains médecins, et surtout Pétrone, au moyen de cette méthode hardie (là où la raison échoue, souvent réussit la témérité), débarrassaient les malades de leur fièvre quarte.

(D) Hippocrate, Sect. I. lib. 2. des *Épidémies*, dit : *Les dépôts se font, ou par les veines, ou par les cordons (nerfs), ou par les parties fibreuses, ou par la peau, ou par d'autres voies. Les dépôts se faisant plus bas que la maladie sont avantageux; par exemple, les varices, les pesanteurs des lombes, à la suite d'affections siégeant en haut. Les meilleurs sont les dépôts se faisant en bas, au plus bas du ventre, et le plus loin de la maladie, ainsi que les dépôts par écoulement* (Trad. de Littré).

(E) Comment ne s'étonnerait-on pas d'observer sur beaucoup de cadavres une grande quantité de graisse dans le ventre et dans toute l'habitude du corps, laquelle ne peut avoir été fournie que par un sang très-pur ; et en outre, une fermeté et une coloration des chairs parfaites, tandis que les viscères principaux, c'est-à-dire, le foie et la rate, se trouvent en putrilage ? Alors que la troisième coction n'achève pas le travail de la seconde, comment se fait-il que l'habitude extérieure du corps conserve sa couleur, ses qualités, son développement, bien plus, que les chairs soient garnies de plus de graisse, en présence de cette altération des viscères intérieurs, viscères qui sont la source et le laboratoire du sang et des autres humeurs ? Nous

avons rencontré souvent cet état chez l'homme. La brebis offre souvent une viande très-grasse, tandis que son foie est desséché et rempli d'hydatides et de calculs. Ce problème a causé bien des veilles et n'a pas encore reçu de solution. Cependant, je me hasarderai à donner à ce sujet mon opinion, en attendant qu'un autre en fournisse une meilleure.

Les parties extérieures du corps ont une force et une nature propres qui les régissent et les modifient ; elles ont un principe d'action à elles, qu'elles n'empruntent pas du foie, comme tous les organes empruntent du cerveau le mouvement et le sentiment. L'élaboration des sucs nourriciers se faisant en plusieurs points différents, une sorte de rosée en est détachée comme par un art chimique, et va former les chairs et la graisse. En outre, les parties extérieures sont exposées à l'air, lequel fait subir une dépuration aux éléments destinés à les réparer et à les accroître. En troisième lieu, le travail que ces parties accomplissent, l'exercice, le frottement qui engendre et entretient la chaleur, y opèrent encore une certaine purification, de telle façon que le sang, bien qu'entaché à son origine d'un principe vicié et morbide, est dépouillé de sa lie et de ses impuretés, par suite du changement de lieu, du travail, d'une élaboration multiple, et rendu par là plus pur, sans mélange. Ainsi, de même que les parties externes ont une nature particulière et des forces propres, spéciales, de même elles paraissent aussi avoir leurs maladies, en dehors de l'influence des parties internes. Galien dit bien que les parties externes du corps sont naturellement plus faibles, puisque c'est sur elles que les parties internes, en raison de leur supériorité, de leur suprématie, portent et déposent leurs humeurs viciées; mais le même Galien a le premier avancé qu'elles ont une action intrinsèque, qu'elles ne tirent ni du foie ni d'aucun autre organe, et par suite

une nature, des fonctions, des forces, un génie et des maladies indépendants. Ce qui donne à Paracelse, cet esprit monstrueux, ce prodige, occasion de railler les médecins qui faisant tout remonter aux parties internes, les fatiguent et les épuisent par d'étranges évacuations, par de continuelles purgations, tandis qu'ils ne devraient au contraire s'occuper que des parties externes, sans tenir compte des viscères. Peut-être les faits ne manquent-ils pas, qui ne justifient que trop ce monstrueux esprit. Car il est très-vrai que les parties externes ont leurs maladies propres. Cependant, de même qu'il ne faut pas jurer d'après la parole de Galien, quelque grand que soit son génie, gardons-nous de trop écouter et de trop applaudir Paracelse, cet ennemi juré de l'art médical. Tenons moins compte de celui qui parle que de ce qui est dit, et nous réduirons tout au pied de la raison.

TROISIÈME CONSTITUTION.

—

L'été de l'année quinze cent soixante et treize fut tout entier très-inégal ; aussi ne vit-on jamais une plus grande quantité de maladies irrégulières, et surtout de fièvres quartes. Ce qui était le plus surprenant, toutes les fièvres avaient, dès le début, le type quarte. Les anciens médecins avaient observé vingt ans auparavant une constitution pareille, dans laquelle une foule innombrable de malades périrent, et presque tous de la fièvre quarte. A l'ouverture de leur cadavre,

on trouvait la rate ramollie et en putrilage, la vésicule du fiel vide de bile et ne contenant qu'un calcul. Ceux qui furent atteints de fièvre double-quarte ou de fièvre avec complication, ou ceux qui essayèrent de se débarrasser de la fièvre par la puissance et les secours de l'art, périrent presque tous. Au commencement de janvier, la fièvre quarte changea de type et dégénéra en fièvre plus douce, au type double-tierce chez les uns, au type continu chez les autres. On observa ensuite des démangeaisons, des pustules brûlantes, des rougeurs et des douleurs dans les articulations, principalement chez les malades que la fièvre avait amaigris et desséchés. Dans toutes ces fièvres, les sueurs furent excessives. La sécheresse du foie et la maigreur du corps en étaient-elles la cause?

QUATRIÈME CONSTITUTION.

—

Dès les premiers jours de novembre, il commença à régner un froid très-vif, qui se soutint jusqu'au mois de mars. De mémoire d'homme, on n'avait vu un hiver aussi long. Dans cette constitution, le vent du Nord prédomina ; aussi fut-elle des plus rudes et des plus prolongées, et produisit-elle un grand nombre de maladies graves. Tous les malades eurent des douleurs de tête intolérables et des insomnies, ce qui n'est pas le propre de la saison d'hiver. Les bien portants, comme les malades, se plaignaient d'être privés de sommeil, ou de n'avoir qu'un sommeil agité par

des songes, tandis que c'est le propre de l'hiver de produire un sommeil long et profond, et point ou peu d'apoplexies. Pourquoi en était-il autrement ? Le vent du Nord étant nuisible au cerveau, il n'était pas étonnant que les malades se plaignissent de la tête ; bien plus, les médecins prescrivirent les mêmes hypnotiques que dans les chaleurs de l'été. Il régnait des inflammations franches de la gorge, des difficultés à avaler, des angines ; cependant la langue n'était pas trop sèche ; des fièvres lentes, continues, avec douleurs dans les muscles du cou et du dos, mais superficielles, et parfois des tremblements convulsifs, surtout chez les malades qui étaient restés longtemps sans secours. Les forces étaient languissantes ; chez un grand nombre, la rigueur du froid produisit comme une sorte de sphacélisme (σφακελισμὸς, que Gaza traduit par *crudor*. — Aristote, *in probl.*) et de dessèchement, quelque chose d'analogue à l'ustion dont parle Virgile dans ses Géorgiques, quand il dit : *Le froid pénètre et brûle.* Il y eut un grand nombre de pleurésies qui firent périr beaucoup de monde ; des douleurs de dents très-intenses ; des ophthalmies sèches, ou humides, avec prurit et pustules ; des vertiges ; des otalgies ; des tintements d'oreilles ; des douleurs dans les hypochondres, suite de constipation ; des toux que rien ne calmait. Le mois de mars ayant terminé l'hiver, presque toutes les pleurésies devinrent funestes et ne cédèrent à aucun remède. Elles étaient épidémiques et *cacoèthes*. Elles se déclaraient sans aucun mouvement violent. La douleur était fugace, et au moment où les malades, délivrés de la douleur, se croyaient hors de danger, ils mouraient. Elles étaient dues à une sérosité âcre, indomptable, qui se faisait voie par la plèvre ; elles tenaient de l'érysipèle, et non du phlegmon. La difficulté de respirer n'était pas grande, la douleur très-médiocre, ce qui trompait les médecins ; mais la soif était excessive, les lipothymies fré-

quentes, la chute des forces au-delà de toute raison ; l'expectoration n'offrait rien de remarquable. On observa chez les enfants un foule d'éruptions herpétiques ; des aphtes, dont peu d'entr'eux furent exempts ; des pustules au bout de la langue, pleines de sérosité. Les femmes regardaient ces éruptions comme un mal léger et ne méritant pas qu'on en parlât. Mais elles dégénérèrent en ulcères, et j'atteste qu'elles causèrent un très-grand nombre de morts. Dans une telle constitution, il faut prévenir les maladies par l'emploi fréquent des purgatifs et des sialalogues.

Un gentilhomme, atteint de la pleurésie dont il vient d'être question, était en grand danger, lorsqu'il fut pris de sueur au sixième jour de la maladie ; le septième, la nature n'opéra aucune excrétion ; nous avions mis tout notre art à hâter la crise : à vrai dire, le malade faillit périr dans la crise, et sans la vigueur de son jeune âge, nul doute qu'il n'eût succombé. Galien, dans son commentaire sur les *Épidémies*, compte beaucoup sur la force de l'âge. Je m'étonne que ce malade ait échappé, vu la funeste influence du sixième jour. Galien, dans son commentaire sur l'histoire de la jeune fille de Larisse, nie que le sixième jour soit mauvais d'une manière absolue, surtout alors qu'il n'y a ni inflammation ni malignité, que la crise s'accomplit les jours suivants, et que la maladie résulte seulement d'un état pléthorique. Mais dans dans le cas actuel, il y avait inflammation, et nous l'avions déjà combattue par plusieurs saignées.

Un jeune gentilhomme, récemment atteint de fièvre, ne renonça ni au vin, ni au grand air, ni à un exercice violent, comptant que la vigueur de sa constitution triompherait du mal sans le secours des remèdes, et sans qu'il fût tenu de garder le lit. Le sixième jour, vaincu enfin par la maladie, il s'alita, fut saigné, prit un cathartique et parut soulagé. Le dixième, tous les symptômes s'apaisent ; mais

ils s'aggravent le onzième. Le malade s'agite, délire, devient furieux, perd la raison ; la langue est sèche, la soif nulle. L'extérieur du corps conserve une chaleur assez douce, l'intérieur brûle : yeux ardents, petites sueurs, tremblements des membres ; mort. C'est ainsi que des maladies modérées et curables au début, ont une issue funeste par suite de l'incurie des malades et des erreurs de régime qu'ils commettent. C'est ici le lieu de rappeler l'histoire d'un malade qui, atteint de fièvre légère, mourut pour avoir fait un repas intempestif.

Au mois de juin, toutes les maladies annonçaient une grande corruption dans le corps ; car tous les malades étaient pris de continuels vomissements avec inquiétude, et rendaient presque tous des vers par le haut ou par le bas, tant les personnes âgées que les personnes jeunes. Le sang des saignées était complétement séreux et corrompu. Il y avait prédominance de ces humeurs ichoreuses et séreuses qui engendrent la phrénésie, le délire et les convulsions, alors que, se dépouillant de la nature du sang qui est leur source, elles s'imprègnent de la corruption générale du corps et de qualités malignes, et deviennent bilieuses et atrabilaires. (Voir Galien, Comment. sur le § 38. sect. 1. liv. 3. des *Épidémies*). Beaucoup de malades eurent des démangeaisons insupportables, et des fièvres qui naissaient de la cause la plus légère, et dont la plupart prenaient le caractère des *lipyries* (1), tout le feu du mal se concentrant à l'intérieur, et l'extérieur conservant une chaleur modérée, avec des frissonnements par intervalles ; et lorsque des humeurs d'un autre genre les faisaient dégénérer en *phricodes* (2), elles s'accompagnaient de sécheresse de la

(1) Épithète donnée à une espèce de fièvre maligne et continue, accompagnée de l'inflammation des viscères, et pendant laquelle on ressent un grand froid à l'extérieur.

(2) Fièvre accompagnée de frissons, d'horripilations, même dans la période de chaleur.

langue, de frissons, de douleurs de ventre, avec déjections bilieuses non critiques chez les uns, avec constipation opiniâtre chez les autres, et de vomissement des substances ingérées, ou d'autres matières. La nature de ces symptômes et l'affaissement qui s'y joignait, donnaient à penser que les malades étaient empoisonnés. Ce n'était, en réalité, que le résultat de l'incendie intérieur. Chez le chirurgien Guenin, la bile étant brûlée au plus haut point, les extrémités se refroidirent le sixième jour. Le même phénomène se produisait chez d'autres malades à une époque différente. C'est ainsi que se consumaient et s'étiolaient les personnes atteintes de cette funeste maladie.

Des fièvres de mauvais caractère régnèrent pendant tout le mois de juin, de juillet et d'août. Les médecins les méconnaissaient, les prenant pour des intermittentes quotidiennes, à cause du redoublement que la fièvre offrait chaque nuit; c'étaient, au contraire, des fièvres continues, et cependant les médecins ne savaient pas le distinguer ; car tous paraissaient aller au mieux pendant le jour. En effet, la fièvre, au début, cessait pendant le jour. Mais au bout d'un ou de deux paroxismes, elle devenait continue. Chez tous les malades, les nuits étaient affreuses. Dans le jour, leur esprit était calme, il y avait même presque absence de douleur ; mais il restait une sécheresse extrême de la langue, de l'amertume, du dégoût pour les aliments, de la soif, de la jactation, et tout à coup, le soir, sans sentiment de froid ni de chaleur qui la précédât, ou sans inégalité dans la température du corps, la fièvre se rallumait peu à peu, apportant avec elle des angoisses extrêmes, des douleurs de tête atroces, du trouble dans les idées, une soif inextinguible, l'insomnie. L'intensité de la fièvre n'était pas en rapport avec ces symptômes. Après une nuit passée dans cet état, les malades tombaient, sur le matin, dans un degré de faiblesse tel qu'ils paraissaient près de rendre le dernier

soupir ; bien plus, un grand nombre anéantis, baignés d'une sueur froide, étaient sans pouls ou n'offraient qu'un pouls petit et inégal, et semblaient privés de chaleur. Les premières heures de la matinée étaient pleines de symptômes si terribles, même dans les quatres premiers jours de la maladie, qu'un grand nombre de malades reçurent l'extrême-onction : une heure après, ils paraissaient rendus à la santé. Les médecins avouaient n'avoir jamais observé de maladie qui offrit un pareil génie. D'après la connaissance acquise de la marche de cette maladie, on se garda d'administrer aucun purgatif le matin, mais seulement vers la onzième heure du jour ou l'après-midi, et après avoir permis au malade quelque nourriture avant de le purger. On ne se hasarda à pratiquer la saignée que lorsque la journée était déjà avancée. Nous pensâmes que la cause du retour de symptômes si graves vers le matin, tenait à ce que les esprits infectés pendant la nuit par les vapeurs malignes de la maladie, tombaient dans un état de faiblesse tel, qu'au retour de la lumière, moment où les humeurs, refoulées vers le centre, se reportent à la circonférence du corps, les esprits, dis-je, ne pouvaient plus ranimer l'organisme. Que si quelque sueur avait pu se produire sur le matin, elle eût mis obstacle à tout cet appareil de symptômes ; mais il ne s'en produisit que de symptomatique et de froide, en raison de la faiblesse extrême dont le cœur était frappé. En effet, chez la plupart des malades, comme je l'ai dit, on constata l'absence ou l'état filiforme du pouls ; chez d'autres, il était *formicant*, et cela surtout les jours critiques, comme si la nature eût fait de vains efforts pour opérer une crise. Ceux chez qui la crise s'opéra vers le neuvième ou le onzième jour, furent en grand danger de perdre la vie. Chez les autres, on vit la fièvre se terminer et se résoudre presque sans crise, l'énergie du mal étant usée et comme domptée par la longueur de sa

durée. Chez un grand nombre apparurent des parotides, qui, funestes chez les uns, ne l'étaient pas chez d'autres. Dans ce même temps, les enfants étaient attaqués par la rougeole. Or, nous observâmes que toutes les fièvres qui atteignaient les adultes, alors que l'épidémie de rougeole régnait chez les enfants, étaient de mauvais caractère, et mortelles, comme si elles eussent reçu quelque chose de la fièvre concomitante de la rougeole. La délicatesse de la peau chez les enfants permettant la libre éruption de l'exanthème, la pernicieuse énergie du mal se décharge sur cet organe, sans quoi aucun n'échapperait. Il était d'ailleurs évident que les fièvres dans lesquelles tombaient les adultes, portaient en elles le même génie que celles qui tourmentaient les enfants atteints d'exanthème; car au milieu d'une inquiétude extrême et d'un endolorissement général qui ne permettait pas aux malades de bouger, nous vîmes naître chez un grand nombre, des taches rougeâtres, qui devenaient bientôt livides, avec un brisement extrême des membres, taches que les Grecs appellent *ecthyma* (Celse traduit ce mot par *papules*), et que nous voyons, dans le livre des *Épidémies*, s'être produites chez beaucoup de malades à leur grand péril, ce qui fait dire à Galien (Comment. sur le 3e liv. des *Prorrhétiques*), que *ces papules sont mauvaises, et comme signe et comme cause : comme cause, parce qu'elles indiquent l'inflammation des organes internes et la malignité des humeurs ; comme signe, parce qu'elles sont critiques, et qu'elles ne jugent pas, en raison de leur impuissance à résoudre un mal si grand.* Jamais peut-être de pareilles éruptions n'avaient apparu chez un aussi grand nombre de malades que dans cette constitution. Aussi n'est-il pas surprenant que, par suite d'un métastase sur le cerveau, beaucoup de malades aient offert des parotides pernicieuses, dans ce cas, pour deux raisons, et parce qu'elles ne sont pas assez puissan-

tes pour résoudre la maladie, et parce que tout transport du mal des parties inférieures vers les supérieures est pernicieux. Et, chose étonnante ! le pouls n'était pas en rapport avec l'incendie allumé à l'intérieur (A).

Si l'on nous demande de quel mode étaient ces fièvres, dont l'essence paraissait résider dans l'inflammation des viscères et dans la corruption de la bile et d'une sérosité ichoreuse, humeurs qui ne séjournent que momentanément dans le corps, et dans lesquelles le cœur ni le cerveau n'étaient altérés, nous répondrons qu'elles avaient pour cause deux humeurs, ou une seule humeur résultant du mélange de la bile avec la pituite, dont l'influence maligne ne pouvait que produire ces cruels symptômes. Ces fièvres se rapprochaient des hémitritées et des *tritéophies*, qui sont engendrées par l'inflammation et succèdent à la malignité (B).

Nous vîmes beaucoup de malades qui eurent des selles diarrhéïques avec excréments bilieux, et des borborygmes, selon l'expression d'Hippocrate (dans les *Coaques*), et qui n'en retirèrent aucun avantage. Cependant, il valait encore mieux que le ventre fût relâché que resserré, car c'était une issue ouverte à la matière morbifique. Si les matières évacuées eussent été retenues, l'état des malades se serait aggravé, tellement était grande la rapidité avec laquelle se corrompaient les aliments introduits dans le corps. Chez les uns, le flux de ventre ne dissipait pas les maux de cœur ; chez d'autres, à des troubles de l'intelligence et à une disposition comateuse se joignait un flux de ventre spontané, et ils en réchappaient, tellement la nature était aidée par cette excrétion, bien qu'elle ne fût que symptomatique. Car dans les maladies épidémiques et dans les maladies de mauvais caractère, les excrétions, quelles qu'elles soient, sont utiles. Chez aucun malade les urines n'étaient rouges ; elles étaient, au contraire, de couleur

naturelle, ce qui a la valeur d'un bon signe, ainsi que la suite le montre ; Galien en fait l'observation dans son commentaire sur les *Épidémies* (C).

Chez quelques malades, bien que leur fièvre fût continue, il arriva qu'elle cessa pendant un ou deux jours, ce qui n'est pas chose nouvelle. Car Hippocrate rapporte dans ses *Épidémies* (Histoire 12, à la fin du 1er livre), qu'un malade atteint de fièvre continue fut exempt de fièvre le huitième jour; il dit encore dans le même ouvrage qu'une femme enceinte, tourmentée par une fièvre continue, en fut exempte durant trois jours ; le onzième jour, la fièvre reparut, et la maladie fut jugée. Ce sont-là des faits qu'il est bon de se rappeler, afin de ne pas regarder la maladie comme terminée, parce que la fièvre paraîtra manquer.

Nous avons dit que des exanthèmes régnaient épidémiquement chez les enfants. Nous n'avons fait qu'une remarque, c'est que des symptômes insolites précédaient leur éruption. Chez la jeune fille du sieur Mommort, une intolérable douleur occupait le bras droit; elle ne céda pas aux remèdes qui lui furent opposés. L'éruption avait été peu abondante : si elle eût été plus abondante et si elle avait paru plus tôt, cette malade n'eût pas souffert ainsi. Cette douleur persista pendant trois mois, résistant aux remèdes les plus énergiques. Chez le fils de Beasalde, âgé de seize ans, ce fut une douleur insupportable à l'épine du dos : purgation, diète, saignée; le quatrième jour, éruption rubéolique des plus abondantes qu'il fût possible de voir ; elle était restée longtemps cachée avant de faire irruption. Les deux filles du sieur Amorée offraient une fièvre lente, des douleurs de tête affreuses; des purgations et des lavements n'empêchèrent pas que l'exanthème ne sortît en abondance. Est-il avantageux de prescrire des purgatifs avant que l'éruption de la rougeole se soit faite ? Ces médicaments mettent-ils obstacle aux mouvements de la na-

ture ? loin de là ; nous avons, sans y penser, fait ouvrir la veine et administrer un purgatif à des malades sur lesquels, le lendemain ou le surlendemain, apparaissaient des boutons de petite vérole, et dont la maladie se comportait mieux que chez ceux à qui nous n'avions rien fait de semblable. Ainsi se trouverait démentie l'opinion qui affirme que l'éruption se fait moins amplement lorsque le corps a été purgé auparavant.

Un monsieur de Lille se plaignait d'une difficulté extrême de respirer (ce symptôme dépendait d'une rougeole latente que nous étions loin de soupçonner), la fièvre était considérable. Nous rendîmes le ventre libre par des lavements ; nous ouvrîmes la veine dans la crainte d'une esquinancie. Le lendemain, l'exanthème apparaissait, et cependant le malade ne tardait pas à se remettre (D).

La même année, après quelques jours d'un froid assez rigoureux, vers l'équinoxe d'hiver, il régna une multitude de fluxions, soit sur les yeux, soit sur les poumons et leurs dépendances ; la plupart des malades souffrirent d'une rigidité du cou comme tétanique ; les bras étaient frappés de torpeur, d'élancements avec faiblesse torpide. Un grand nombre périrent apoplectiques ; beaucoup moururent subitement, couverts de sueur et anéantis comme si leur mal eût été une sorte de suette anglaise : les malades ne cessaient d'être inondés de sueur durant tout le cours de la fièvre. On disait qu'au mois de décembre, le soleil, prenant un nouveau cours, allait se trouver avec la lune dans les conditions d'une éclipse. Il se produisit chez les malades d'incroyables, de prodigieux, d'inouïs changements. Les gens bien portants étaient pris eux-mêmes d'une langueur subite, et sans cause appréciable : comme tourmentés par un démon caché, ils semblaient près de rendre l'âme. Et nous qui n'augurions rien de semblable de l'état du ciel, nous restions stupéfaits de la cause d'un

si grand et si soudain changement. Nous n'eussions jamais cru que ces dispositions du soleil, de la lune et du ciel, eussent pu produire de tels troubles et de si cruels changements. Des convulsions soudaines, des délires et des perturbations survenant dans les maladies sans raison et tout à coup, témoignèrent assez des effets de cette nuit terrible. Ce n'est donc pas sans raison qu'Hippocrate a recommandé de bien tenir compte des grandes perturbations célestes.

Une dame noble, atteinte de cachexie, fut prise, à la suite de l'usage immodéré de fruits aqueux, de vomissements de matières bilieuses, rouillées, avec douleur à la région de l'estomac. Le médecin ne voulait pas que ce vomissement fût arrêté, mais il le fut contre son avis. La matière peccante se trouvant ainsi refoulée, il en résulta une douleur atroce avec tuméfaction des premières voies. Le retour de l'humeur vers la partie malade occasionna une fièvre avec anxiété, froid des extrémités, chaleur brûlante à l'intérieur. Au bout de douze heures, la malade succomba à cette lipyrie maligne. On voit par là combien il est dangereux d'arrêter certaines diarrhées et certains vomissements, surtout lorsqu'ils donnent issue à des matières qui doivent être évacuées (E).

Lorsque la toux est accompagnée d'une hémorrhagie pulmonaire, il est bon et on a coutume d'arrêter celle-ci par tous les moyens possibles. Cette loi est-elle absolue ? S'il y a fièvre, il est constant et hors de toute constestation que le sang ne doit pas être arrêté, à moins qu'il n'ait été rejeté en suffisante quantité, qu'il ne soit appauvri ou diminué par une saignée révulsive devenue nécessaire, et cela, suivant Galien, dans son commentaire sur les *Aphorismes*, à cause des probabilités d'une inflammation. Et dans ce dernier cas, est-il mal que du sang soit rejeté hors des poumons? Un nommé Revesche m'a maintes fois déclaré que souvent il avait eu des hémorrhagies pulmonaires sans en

éprouver du dommage. Nous l'avons vu souvent atteint de fièvres, pendant lesquelles il crachait tantôt des caillots, tantôt du sang spumeux. Nous attribuions ce phénomène à la trop grande perméabilité des poumons, qui procurait par cette voie à ce malade une évacuation critique, comme l'eût été une épistaxis ou toute autre hémorrhagie. Lorsque les choses se passent ainsi, que l'on ne soupçonne pas une inflammation, et que la fièvre ne tire pas son origine d'un vice des poumons, mais de la corruption des humeurs dans le mésentère, cette irruption de sang par la bouche est moins formidable. Car le sang irait se faire jour jusque par les narines, n'était cette disposition trop lâche des vaisseaux pulmonaires, qui ne leur permet pas de résister à la pression du sang. Nous avons vu bien des malades, à la suite d'un bien moindre crachement de sang, tomber cependant dans une phthisie pulmonaire. Quelque difficulté qu'il y ait à distinguer les cas où cette expuition de sang est funeste de ceux où elle ne l'est pas, il n'en est que plus important de distinguer ces deux cas l'un de l'autre.

Il existe à Paris une famille dont les nombreux enfants participent, les uns, du tempérament de leur père, les autres, de celui de leur mère. Le père est fortement évacué par le purgatif le plus doux, et il en est de même des enfants qui tiennent de lui. La mère n'est purgée que par les médicaments les plus actifs, et les enfants qui tiennent d'elle réclament aussi des purgatifs d'une grande énergie. Combien donc il importe, pour établir les bases d'une médecine prudente, d'avoir une connaissance parfaite, non-seulement de la ville, non-seulement de la maison, mais encore de l'idiosyncrasie de chaque malade en particulier !

Lorsque la nature, au quatorzième jour d'une maladie, prépare une crise, et l'opère soit au dehors, soit ailleurs, par *excrétion* ou par *fluxion*, la matière qui constitue l'abcès critique n'est-elle pas, comme il convient dans une

hypostase (1), blanche, douce, homogène, adoucie, ayant les qualités normales? Si cela est vrai, pourquoi donc une parotide critique, ou tout autre abcès critique, ne suppurent-ils pas le jour même où ils s'ouvrent ? Cela devrait être : la matière des parotides n'est-elle pas chaude ?

On avait ouvert trois ou quatre fois la veine médiane à un malade atteint de pleurésie. Les médecins étaient d'avis qu'il fallait ouvrir la basilique ; mais comme elle était peu apparente et formée par un faible rameau, ils n'espéraient pas grand effet de sa piqûre, tandis qu'au contraire il pouvait y avoir plus d'avantage à ouvrir celle des veines d'où le sang pourrait couler largement et à flots: le choix importait peu, puisque c'étaient des rameaux d'un même tronc. Cependant, comme les saignées précédentes avaient produit peu de bien et avaient fourni un sang pur, il parut qu'il était préférable d'ouvrir le petit rameau, à cause de ses rapports en ligne directe avec la partie affectée. On l'ouvre; un sang impur s'en écoule; et le malade est soulagé immédiatement: tant il faut tenir compte dans les saignées de la disposition en ligne droite des veines !

L'épilepsie tire des *Comices* son nom vulgaire de *maladie comitiale*. On prétend, en outre, qu'elle a reçu ce nom, parce que les Romains rompaient leurs assemblées, si par hasard quelqu'un y tombait du haut mal. Mais cette étymologie, bien qu'empruntée des comices, ne tire pas son origine de ce que les assemblées étaient dissoutes. Ce nom lui a été donné plutôt de ce que la violence du mal, pour un temps cachée et suspendue, jaillit du cerveau et éclate surtout dans les assemblées et les grandes réunions d'hommes. Car, puisque les maladies à périodes et à retours fixes sont provoquées et se multiplient dans un temps plutôt que dans un autre, et

(1) Pris dans un sens général, le mot *hypostase* signifie tout ce qui se dépose et reste au fond d'un liquide excrémentitiel ; dans un sens restreint, il se dit du sédiment qui se sépare des urines.

à telle occasion plutôt qu'à telle autre; ainsi, chez les épileptiques, le germe de leur funeste maladie se développe et se manisfeste, alors surtout que le cerveau est frappé et ébranlé par des pensées, des émotions ou une crainte inusitées; et notamment s'il se produit une secousse et une agitation des esprits désordonnées que le cerveau délicat et faible ne peut supporter. Or, ceux qui se rendent à une assemblée pour y prendre la parole, ou pour y délibérer d'une affaire grave, sont agités de troubles et d'appréhensions dont la violence retentit facilement dans le cerveau. Si l'âme, partagée en mille pensées différentes, tantôt est entraînée dans un sens, tantôt refoulée sur elle-même, pour bientôt après s'épanouir et s'exalter, est-il surprenant qu'il en résulte la découverte et la manifestation d'une ancienne maladie? Alcibiade m'est une preuve palpable de ce que j'avance. Appelé à parler devant un peuple dont l'aspect aurait dû ne le troubler en rien, il ne pouvait cependant se défendre d'un frémissement qui agitait tout son être. Comme Socrate s'étonnait qu'un homme dont l'influence sur les Athéniens était si grande, éprouvât devant le peuple et dans une assemblée composée de plébéiens et de prolétaires une telle crainte, et la lui reprochait comme digne d'une femme, Alcibiade lui répondit qu'il devait cet effroi à la pensée du petit nombre d'hommes sages et faits pour comprendre les grandes affaires, qui se trouvait dans cette multitude. Il me revient encore à la mémoire que le célèbre Budée, n'ayant que quelques mots à dire devant François Ier, resta muet et incapable de trouver une idée, tant fut forte l'impression que fit sur lui la majesté du roi; et nul n'ignore les qualités, la richesse d'esprit, l'étendue de génie dont Budée était doué; mais ces qualités se produisaient chez lui dans le recueillement et non en public. Jodelle aussi, homme d'un esprit si fin et si éloquent, et doué d'une heureuse mémoire, chargé de parler à la Cour, à Paris,

devant le roi Henri, resta muet et frappé de stupeur, et déclara plus tard qu'à ce moment-là, il avait oublié tout ce que son esprit avait pu posséder de connaissances, et qu'il n'avait pu ressaisir aucune lueur d'intelligence. Si ces deux rois avaient jugé ces deux lumières de la France, plus par ces apparences d'ignorance que par la réputation déjà établie et confirmée de leur supériorité dans le domaine de l'intelligence et des lettres, Budée et Jodelle se fussent retirés de la Cour avec la réputation d'hommes ineptes et ignares. Mais on ne les jugea pas comme des hommes chez lesquels les paroles abondent et les pensées manquent, mais comme privés, par leur difficulté à s'exprimer, de donner la mesure de leur inépuisable science. La sagesse qui n'a pas le talent de la parole n'est-elle pas préférable à la sottise bavarde? Rondelet a observé que les hommes doués d'un esprit pénétrant et élevé, lorsqu'ils se livrent à quelque grande contention d'esprit, deviennent épileptiques. Les hommes d'un vrai mérite se défient d'eux-mêmes, et n'osent proposer, discuter ou établir quelque chose qu'après s'y être préparés avec soin. Par contre, les hommes sans pudeur, légers et ignares, ont une confiance en eux qui leur fait tout oser, et il n'est si grande dignité ou autorité qui leur impose.

Dans les douleurs oculaires, dans l'ophthalmie, dans l'épiphora, il est des médecins qui, pour imiter les mouvements excréteurs de la natûre, n'hésitent pas à prescrire les substances qui excitent la sécrétion des larmes, dans la pensée qu'un flux abondant d'humeur guérira le mal. Cette méthode ne me plaît pas, bien qu'elle ait eu l'approbation du savant Sylvius; car je sais qu'il en est résulté de grands inconvénients. Aétius a aussi recommandé les médicaments qui provoquent les larmes. Hippocrate ordonne quelque part d'humecter les yeux, et défend d'arrêter les larmes; il veut même que l'on favorise leur écoulement par

tous les moyens. Mais ce qu'il dit s'applique seulement à l'extravasation du sang dans l'œil ; le flux lacrymal agit alors comme remède topique. Quand le mal vient du cerveau ou du péricrane, cette pratique n'est plus aussi sûre. N'est-il pas cependant des cas dans lesquels on pourrait l'essayer ?

Monsieur Saint Germain souffrait d'une douleur aux lobes du foie. Tous les remèdes de l'art avaient échoué contre elle, et l'on avait abandonné la guérison aux seules ressources de la nature. Un paysan fut appelé, qui assura avoir guéri une maladie semblable. Le malade se confie à lui. Il en reçoit un ou deux gros de racine de lierre pulvérisée à boire dans de l'eau de chapon ou de poulet. Il en éprouve un prompt soulagement. C'est un de ces remèdes qu'employaient nos devanciers et que nous avons abandonnés ; les ignorants les recueillent et les emploient à notre confusion et à leur gloire. Aétius (Cap. 156 et 157. Serm. 3. Tetrab. 1) a écrit un chapitre sur les médicaments qui purgent les parties convexes et les parties concaves du foie.

Dans le traitement de la maladie vénérienne, on recommande la décoction de gaïac, à cause de ses vertus sudorifiques, comme le principal remède de cette affection virulente. Mais on ajoute à sa décoction du turbith, de la coloquinte, des follicules de séné et de l'agaric. Y a-t-il convenance à agir ainsi ? C'est une pratique pareille à celle qui veut que l'on prescrive des purgations pendant les chaleurs de la canicule. Il existe dans ce dernier cas deux mouvements en sens contraire, l'un qui pousse à l'extérieur en excitant la sueur, l'autre qui, par la purgation, s'établit vers l'intérieur (Voir le comment. de Galien sur l'aphor. 5 du livre 4). Il en est de même dans l'union des médicaments drastiques à la décoction de bois saint.

Si dans la toux et dans les fluxions catarrhales qui viennent de la tête, on prescrit quelquefois avec succès l'opium

et les préparations dans lesquelles entre l'opium, à cause de la qualité froide de ce médicament, pourquoi ne réussirait-on pas de même à l'aide de l'eau qui est froide et possède une vertu répressive ? Aétius (Cap. 167. Tétrab. I. Serm. 3) a écrit que l'eau de pluie procure des fluxions, si elle est bue froide ; d'où vient donc que l'opium qui est froid, a l'habitude et le pouvoir d'arrêter ces mêmes fluxions ?

Il faut faire grande attention à ce que Rondelet a écrit dans le Chapitre *Sur la douleur de tête causée par la bile :* « à savoir que souvent les médecins s'effrayent en voyant les forces presque anéanties par des douleurs de tête, et n'osent recourir ni à de larges saignées ni à de puissants purgatifs, tandis que leur emploi peut seul triompher de ces grandes douleurs. » Gardons-nous de nous laisser effrayer par cette apparente faiblesse. Quelle est la cause, en effet, d'un tel affaissement du corps, d'une telle résolution des esprits ? la douleur. Appliquons-nous donc à la calmer ; et puisque le sentiment est jeté dans une sorte de stupeur par une extrême souffrance, administrons d'énergiques purgatifs qui réveillent et éperonnent la nature, si nous ne voulons pas que notre œuvre soit vaine. Telle fut notre conduite auprès d'un domestique de l'évêque de Sisteron, qu'une douleur de tête avait rendu si faible qu'il paraissait près de rendre le dernier soupir. Nous lui ouvrîmes la veine du front et lui tirâmes une assez forte quantité de sang. Nous étions encouragé à en agir ainsi par cette sentence d'Hippocrate : *Ceux qui ont un mal de tête et de cou, une certaine impuissance avec tremblement de tout le corps, une hémorrhagie les délivre. Quelquefois même ils sont délivrés par la seule influence du temps ; dans ce cas, la vessie ne laisse pas échapper les urines* (dans les *Coaques*, Trad. de Daremberg). Pourquoi l'homme de l'art n'imiterait-il pas la nature, et ne tirerait-il pas du sang ?

Dans l'administration des purgatifs, il faut avoir grand soin

de tenir compte plus des convenances du corps que de celles du médicament, et de faire une étude attentive de la nature particulière de l'un et de l'autre. Ce point est une source d'erreurs. Nous avons vu beaucoup de malades chez lesquels les purgatifs, promptement évacués, entraînaient bien avec eux quelques matières, mais non pas celles qu'il était urgent d'expulser. Cela arrive chez ceux dont l'intestin est d'une délicatesse et d'une sensibilité exquises. Vous les reconnaîtrez à ces signes : ils sont d'ordinaire pâles, supportent mal la diète, ou s'ils l'observent, ce n'est pas sans une grande perte de forces ; l'usage des salades, de l'eau froide et des substances trop humides et trop froides, leur est nuisible ; ils ont ce relâchement facile du ventre que nous avons désigné par le mot grec de σπατίλη, évacuation d'excréments liquides, et non par celui de λειεντερία, lienterie (1). Ils sont tourmentés par des coliques cœliaques ; leur soif est peu développée et une abondante salive remplit leur bouche ; ils se trouvent à merveille du chaud à l'intérieur comme à l'extérieur. Ni la casse qui bouleverse leur ventre en le lubrifiant trop et par sa trop grande verdeur, ni la confection de *catholicon*, ni les préparations de scammonée ne leur conviennent. Car les préparations de scammonée, trop promptes à agir, à irriter et à solliciter le

(1) Selon Galien, dans son commentaire sur le §. 22 du livre 2 *du Régime dans les maladies aiguës*, σπατίλη veut dire évacuation alvine liquide, comme cela arrive à ceux qui ont dîné ou soupé d'une façon peu convenable, lorsque la chaleur de l'estomac subit un dérangement par suite d'une faute qu'ils ont commise, soit dans l'heure et dans l'ordre de leurs repas, soit dans la qualité de leurs aliments. La chylification en est viciée, et les aliments sont rendus sans avoir subi une coction convenable. L'interprète d'Hippocrate traduit à tort σπατίλη par *lienterie* : car la lienterie est une chose, et l'évacuation d'excréments liquides une autre chose, bien que ces deux états ne soient pas sans avoir entre eux quelque analogie. (Baillou, *Definitionum medicarum liber*, au mot σπατίλη).

pylore et le fond des intestins, ne sont pas administrées depuis une heure, qu'elles évacuent le ventre d'une manière tumultueuse et produisent une perturbation et non une purgation. Un certain choix doit présider à toute purgation. Si donc l'estomac, trop délicat, trop mou et trop humide, ne possède pas à un degré suffisant la faculté rétentrice, et si quelque partie de cet organe est douée d'une sensibilité trop exquise, il n'est pas étonnant que le purgatif y passe sans s'y arrêter. En outre, ceux dont l'estomac souffre d'une disposition catarrhale habituelle, et dont l'intestin regorge d'humidités, supportent tout aussi mal les mêmes médicaments. Chez eux, la casse détermine des flatuosités, de grandes douleurs et des défaillances. Aux uns comme aux autres, l'usage des pilules est peu sûr; elles sont promptement rejetées au dehors sans produire d'effet. Si vous voulez donc obtenir chez eux quelque résultat notable, appliquez-vous à rendre préalablement leur corps plus sec, ou à donner des médicaments qui jouissent à la fois d'une action purgative et d'une action tonique sur les fibres de l'estomac. Sinon, vous perdrez votre peine (F).

Il est des médecins qui ne prescrivent jamais les préparations de scammonée sans y mêler quelque substance astringente. Rien n'est plus contradictoire ; car la force de l'une trouble l'action de l'autre. On a même vu ce mélange provoquer très-souvent la dyssenterie. C'est en arrêtant la scammonée dans les orifices des vaisseaux et entre les fibres, que les astringents donnent lieu à des dyssenteries. Si la scammonée séjourne trop longtemps dans l'intestin, elle y cause immanquablement des érosions. Mais, disent-ils, les astringents ne s'opposent-ils pas à ce que la scammonée exerce son action avec trop de rapidité ? non, ils en arrêtent plutôt les parcelles matérielles qu'ils n'en atténuent les propriétés. Pour en tempérer les qualités et l'énergie, il faudrait recourir aux agents qui répriment cette énergie. Tel

est l'office des dattes dans la confection du diaphœnix (1), office que ne sauraient remplir les substances douées de propriétés astringentes, surtout à un haut degré.

Ne commet-on pas de graves erreurs dans la méthode vulgaire de traiter les hydropiques ? Bien qu'en général le foie soit, chez ces malades, altéré, privé de sucs et comme desséché par une sorte de marasme, cependant, souvent et à tout propos, on leur administre la scammonée, l'antimoine, le suc d'hièble, de sureau, de garou, de camelée, de tithymale. N'accroît-on pas ainsi les désordres du foie? n'ajoute-t-on pas un mal à un mal, de façon à le perpétuer indéfiniment ? Nous avons vu prodiguer ces médicaments sans le moindre profit. Nous les avons vus même occasionner la mort, en soustrayant une sérosité utile, et en augmentant la soif, la chaleur, la fièvre, la maigreur du corps, sans rien enlever de la matière morbifique. N'est-il pas de meilleure méthode et n'est-il pas préférable de recourir à la ponction plutôt qu'à des médicaments qui, loin d'être utiles, ne font qu'ajouter au principe du mal ?

Dans la constipation opiniâtre, il faut se garder de prescrire des lavements trop irritants. Poussés et circulant dans les intestins, ils en irritent la surface, ils en sollicitent la contractilité, et comme, d'autre part, la présence des excréments les obstrue et les empêche de se vider, souvent ils y déterminent un mouvement opposé à leur mouvement péristaltique, et donnent fréquemment lieu à l'iléus.

Lorsque des douleurs de tête se déclarent, on ne saurait guère les attribuer à la présence d'une humeur mélancolique et froide. La sécheresse inhérente à l'humeur mélancolique est peu propre à exciter les douleurs. Le froid et l'humidité, qualités comme spécialement propres à la pituite, ont également peu d'influence sur la production des dou-

(1) Électuaire dont les dattes sont la base.

leurs. Car le froid, selon l'opinion de Galien (Comment. sur le §. 38 de la 2e sect. du liv. 6 des *Épidémies*), engendre plutôt l'affaissement et la stupeur. Lors donc que dans les fluxions éclatent des douleurs si aiguës, c'est que les humeurs qui les constituent consistent en une pituite salée ou acide (car il n'est pas question ici des fluxions bilieuses), ou en des flatuosités. Il est même probable que toute douleur dépend d'une matière flatulente et ichoreuse, comme le pensaient les médecins *Pneumatiques*, dont Hippocrate paraît avoir suivi la doctrine dans son livre *de Flatibus*. On pourrait les désigner par le terme de ventosités ou par celui de flatuosités vagues, légères, avortées, car les termes de ἀνέμιος et de καταπονέμιος dont se sert Hippocrate se prennent quelquefois dans le même sens. Or, dans ce cas, la saignée enlève la douleur. Si donc les flatuosités sont dues à une sorte de résolution de l'humeur pituitaire, est-il prudent de prescrire les pilules purgatives, dont la chaleur pénétrante et âcre résout facilement la pituite en flatuosités, et augmente ainsi la cause du mal ?

Dans les accidents hystériques et apoplectiques, où les mouvements respiratoires sont entièrement suspendus, ou tellement faibles qu'ils échappent à notre vue, peut-on sans danger appliquer des ventouses sur les muscles de l'abdomen ? nullement ; car la tension de ces muscles accroît la difficulté de la respiration, et par là le mal est augmenté.

Dans les affections léthargiques, dans le coma et l'apoplexie, la thériaque est d'un emploi vulgaire. Cela est-il sans danger? non, et pour deux motifs: le premier, c'est que l'opium a une vertu déprimante que le temps émousse à peine, et qui, même émoussée, agit, pour peu qu'il en reste, d'une manière très-marquée dans ces sortes d'affections ; le second, c'est qu'il entre dans la thériaque beaucoup de substances douées de propriétés astringentes. Par ces deux motifs, elle ne saurait y être administrée impunément.

Hippocrate a écrit dans ses *Aphorismes* (livr. 7 aphor. 37) : *Vomir le sang, si on est sans fièvre, c'est salutaire ; mais si on a de la fièvre, c'est dangereux : on doit recourir aux rafraîchissants et aux styptiques* (trad. de Daremberg). Il déduit ce conseil de l'indication que présente l'hémorrhagie considérée en elle-même. Mais est-ce impunément que l'on prescrit les astringents ? non, à moins que l'on n'en use avec les plus grands ménagements. Et si l'on n'a pas, par l'usage des boissons miellées et très-faiblement acidulées, débarrassé les poumons de ce sang qui pourrait y séjourner, il est à craindre qu'ils ne s'altèrent, et que la phthisie ne s'y développe. Bien plus, il n'est pas prudent de trop modérer les secousses de la toux : elles aident à ce que cet organe se dégage par une expuition critique. Que d'erreurs commises sur ce point !

La noble Dame de Chany souffrait de douleurs de tête implacables. On leur soupçonnait pour cause une humeur froide, rebelle, déjà dégénérée et de nature flatulente. On la saigne au bras, on la purge, on lui applique des vessies remplies de lait. Nul amendement. Enfin, on lui pose de petits sacs pleins de semences de lin bouillies dans le vin et l'eau. Les douleurs cessent. Elles reparaissent peu après, et sont combattues par le même remède. Comme il restait cette fois sans effet avantageux, on éventre des coqs et on lui en fait plusieurs applications sur la tête. Elle guérit comme par miracle.

Dans les douleurs violentes des épaules et du rachis, dépendant d'une matière séreuse dépravée, on se trouve bien, après avoir purgé, de recourir aux frictions d'un mélange de graisse de poule et d'axonge avec le suc de la sauge infusée dans du vin blanc.

On peut se demander s'il est bon que la femme, à la veille de ses couches, use, pendant les huit ou neuf jours qui les précèdent, du vin appelé *hypocras*, afin de

rendre par son action le cours des vaisseaux plus libre, et par là l'accouchement plus facile, et, après l'accouchement, les purgations dites cataméniales plus régulières ? Nul doute que cette pratique ne puisse être conseillée. Cependant, il faut y mettre de la retenue ; car, si l'on faisait un usage trop large de l'hypocras, il pourrait enflammer le sang, et devenir, après l'accouchement, une occasion de fièvres. Peut-être même l'usage de cette boisson offre-t-il plus d'inconvénients que d'avantages. Je l'ai vue produire chez la femme du président de Paris Dolu, des convulsions épileptiques pendant l'accouchement. Elle en avait précédemment copieusement usé ; d'où une accélération s'était produite dans le cours du sang et des humeurs.

Les aphtes, c'est-à-dire, de petits ulcères d'une chaleur brûlante et sous forme d'herpès miliaire, tourmentent les enfants, principalement pendant l'allaitement. Galien, dans son commentaire sur les *Aphorismes* (Comment. sur l'aph. 24. du liv. 3), les attribue à la mollesse des parties internes de la bouche, qui serait telle, qu'elles ne pourraient supporter le contact du lait sans s'altérer, pour peu que la sérosité y prédomine. Mais Aétius (Cap. 4. Tretrab. 1. Serm. 4) fait observer, et il faut bien noter cette remarque, que ces aphtes se produisent le plus souvent, lorsque le mamelon de la nourrice est plus court qu'il ne convient ; l'enfant ne peut le saisir avec ses lèvres, et se fatigue les mâchoires. En outre, le lait lancé, et non convenablement sucé, à cause de la briéveté du mamelon, frappe la pellicule qui lubréfie et tapisse la bouche et le pharynx, et y engendre des ulcérations aphteuses. Gardons-nous donc de blesser la bouche des enfants par d'imprudentes médications, lorsque toute la cure consiste dans le changement de nourrice.

Aux douleurs qui tourmentent les malades atteints de pleurésie, nous opposons la saignée. Redoublent-elles ?

nous saignons plus largement. Cela est-il bien ? nullement. Quand la suppuration s'établit, les douleurs se déclarent ; faut-il pour cela répéter si souvent la saignée ? Nous entravons la nature ; il n'est donc pas surprenant que tant de malades en meurent.

Une humeur crue et séreuse, descendue des parties postérieures de la tête, cause d'indicibles douleurs dans les omoplates et dans le rachis. Les femmes surtout y sont sujettes. Chez madame Du Plessis, elles persistèrent durant vingt mois, ne cédant à aucun remède. En ouvrant le cadavre de Jean Bellicant, qui avait souvent souffert de pareilles douleurs, on trouva tous les nerfs et les ligaments des muscles des épaules remplis d'une sérosité épaisse. On a observé la même chose chez des malades en proie à de semblables douleurs que toutes les ressources de l'art avaient à peine soulagés. Quelle lumière tirer de ces faits ? quelle méthode de traitement ?

Une personne qui portait sur la main une verrue assez élevée et profonde, m'a raconté qu'elle l'avait mouillée et fortement frictionnée pendant quelques jours avec le suc extrait d'une tige de pourpier, déjà un peu grande et cotonneuse, et que la verrue avait disparu comme par enchantement.

Hippocrate enseigne dans ses ouvrages que les enfants nés le sixième mois lunaire, sont viables, d'après le calcul des jours. D'où vient donc que l'on exige sept mois pour la viabilité ? Cette question mérite qu'on l'examine. Souvent des testaments concernent un enfant à naître. Il naît le sixième mois, l'héritage lui peut-il être légitimement attribué ? doit-il passer à d'autres ? On peut dire que la fin du sixième mois solaire tombe dans le quatrième jour du mois lunaire et civil, qui porte déjà le nom de septième, et même dans le septième jour de clarté et de révolution diurnes, de telle sorte que si un fœtus naissait en ce

moment, il ne serait déjà plus du sixième mois, et il pourrait être dit du septième mois et lunaire et civil. Or, le plus grand mois lunaire s'appelle mois civil et a vingt-neuf jours et treize heures; et sept mois solaires civils renferment sept mois lunaires, moins trois jours seulement. On voit que la différence est peu de chose. Hippocrate dit au 2e livre des *Épidémies : Les fœtus qui remuent au soixante-dixième jour, sont parfaits au trois fois soixante-dixième.* Or, trois fois soixante-dix jours font deux cent dix jours, et deux cent dix jours font sept mois complets. *Ceux qui remuent au quatre-vingt-dixième jour sont parfaits au bout de trois fois quatre-vingt-dix jours*, c'est-à-dire, de neuf mois; car trois fois quatre-vingt-dix jours font deux cent soixante-dix jours, et remuer le soixante-dixième jour, c'est remuer au deuxième mois et demi; et remuer le quatre-vingt-dixième jour, c'est remuer au troisième mois. Une question plus importante est celle-ci : la lune influence-t-elle les maladies aiguës, le soleil les maladies chroniques, et de même qu'une maladie aiguë se développe et se juge la première semaine du mois, laquelle se compose de sept jours, une maladie chronique se juge-t-elle le troisième mois? Et de même que si une maladie aiguë ne se juge pas la première semaine, sa crise est reportée à la fin de la seconde, c'est-à-dire au quatorzième jour, de même une maladie chronique qui ne se juge pas au troisième mois, ne voit-elle sa terminaison qu'à la fin du sixième, ou même du neuvième mois. La terminaison des maladies chroniques tient au cours du soleil ; celle des maladies aiguës, au contraire, aux révolutions de la lune. Ce qui se dit des mois s'applique aussi aux années. Il est des maladies qui se jugent à la septième année, enseigne Hippocrate. Si la lune est froide et humide, comment peut-elle régir les maladies aiguës? ce serait plutôt l'office du soleil (G).

Si le mâle était une femelle parfaite et la femelle un mâle imparfait, selon l'opinion émise par Galien dans son *Traité de la semence* et dans celui de l'*Usage des parties*, quelles seraient donc les parties qui resteraient arrêtées et ne se développeraient que sous l'influence du temps et de la chaleur? et pourquoi ne faut-il à l'homme que 30 ou 35 jours pour arriver à un état parfait, tandis qu'il en faut 42 à la femme, si l'on admet comme incontestable l'opinion de Galien ?

Les personnes sujettes à des migraines invétérées, surtout lorsque le mal est moins essentiel que sympathique, voient reparaître leurs anciennes douleurs sous l'influence d'un changement d'air, de manière de vivre ou du concours intempestif des choses extérieures. Est-il bon d'administrer d'énergiques purgatifs le jour même où ces douleurs se reproduisent? Il est des médecins qui prétendent qu'il est bon, au moment de l'orgasme des humeurs, de tenter quelque chose contre ces sortes de douleurs si opiniâtres, si invétérées, et qui assurent s'être délivrés, en agissant ainsi, d'hémicranies invétérées.

Grande est l'influence des astres sur les êtres terrestres : elle éclate surtout chez ceux à qui la maladie a occasionné une grande déperdition de forces. C'est pourquoi Hippocrate (Traité *de l'Air, des Lieux et des Eaux*) veut que l'on observe avec beaucoup de soin les grandes vicissitudes du temps. Il recommande même de ne pas troubler le corps par d'actifs médicaments au moment où elles s'opèrent. Je tiens de médecins dignes de foi, et les premiers de cette ville, le fait suivant, qui leur arriva alors qu'au moment d'une éclipse de soleil, ils donnaient leurs soins à l'illustre dame de Varades. Un peu avant l'éclipse, loin de s'attendre à ce qui allait arriver, ils étaient occupés, au sommet de la maison, à observer dans un seau rempli d'eau l'obturation du disque solaire, quand, au moment où l'éclipse se

produisait, ils furent rappelés en toute hâte auprès de la malade évanouie et près de rendre l'âme. Ils ne purent attribuer un changement si subit dans son état qu'à l'éclipse elle-même. A mesure que le soleil se dégagea de l'ombre et reprit graduellement sa clarté, la malade reprit les sens et les forces qu'elle avait perdus. N'a-t-on pas pareillement observé que l'on retirait de moins bons effets de la saignée, lorsque la lune ne se montre plus sur notre horizon ? Ce sont là des choses que le médecin ne doit pas ignorer, afin qu'il sache, au besoin, quitter les sentiers battus d'une médecine vulgaire, pour la voie que lui ouvrent le raisonnement et l'observation exacte de faits nouveaux.

ANNOTATIONS.

(A) Galien, dans son commentaire sur le §. 2 de la section 1 du livre 1 des *Épidémies*, parle de parotides qui, en raison de l'absence de la fièvre, n'offraient aucun danger. Elles affectaient la forme d'une tumeur œdémateuse, qui, par suite de sa nature flatulente, se résout facilement. Celles, au contraire, qu'engendrent une surabondance de sucs épais et crus, l'extrême acrimonie, et l'excès de la chaleur fébrile des humeurs que la nature pousse à la tête et dépose dans les glandes voisines des oreilles, celles-là ne sauraient, par ces raisons mêmes, exister sans danger.

(B) A ces cas se rapporte peut-être cet aphorisme des *Coaques : Les fièvres tritéophies erratiques, quand elles se fixent aux jours pairs, sont rebelles* (*Coaques* n° 37. Trad. de Daremberg). Mais dans son commentaire sur le §. 25 de la sect. 2 du livre 1 des *Épidémies*, Galien dit : *J'ai établi cette différence entre les fièvres tritéophies et les hémitritées, que les premières proviennent d'une humeur bilieuse, mais épaisse, les secondes d'une humeur bilieuse, ténue et*

pituiteuse. Ces dernières sont redoutables entre toutes et presque toujours funestes.

(C) Dans les maladies malignes, une excrétion, quelle qu'elle soit, n'est pas toujours à redouter. Ainsi dans la peste, l'apparition subite du bubon est souvent d'un favorable augure. Ce qui fait dire à Galien dans son traité *De l'Atrabile*, que des déjections noires ont été avantageuses, en mettant obstacle à la formation de charbons.

(D) C'est ici le lieu de traiter une question de la plus haute importance pour les malades, et digne plus qu'aucune autre d'occuper un médecin véritablement ministre de la nature. Est-il à propos de tirer du sang avant l'éruption de la variole, et après, lorsque le malade, le corps tout hérissé de pustules, semblable à un éléphantiasique, est en proie à la fièvre et fermente, offrant une peau gonflée, labourée par cette gale, fermée à la transpiration, et enfin des chairs corrompues, que l'on dirait se transformer et se fondre en ce virus putride ? Or, la chaleur maligne et pestilentielle a la propriété de brûler, de corrompre et de dissoudre le corps. Elle brûle, en portant dans les chairs et dans les membranes la sensation d'un charbon ardent, elle absorbe et anéantit la chaleur naturelle, elle corrompt, elle infecte les humeurs et leur imprime je ne sais quelle puissance en vertu de laquelle des ecthyma, des charbons et des pustules se produisent, et toute humeur douce se dépravc, devient maligne et entre en dissolution. C'est ce que nous a trop appris l'expérience dans le temps où la fièvre pourprée régna épidémiquement. Ceux qui en réchappèrent tombèrent presque tous dans le marasme, offrant une dissolution générale, et des selles colliquatives, comme les malades privés de sentiment. Enfin toute humeur atteinte par cette chaleur maligne et pestilentielle, fut évacuée en entier, et la fièvre ne s'arrêta que lorsqu'il ne resta plus de leur corps épuisé, desséché et livide, qu'un simulacre, que le

squelette seul. Hippocrate, au 3e liv. des *Épidémies*, signale deux choses dans la peste cruelle et épidémique qui succéda à une constitution atmosphérique chaude et humide, privée de vents, sombre, c'est-à-dire nébuleuse : la première, c'est que l'affection putride fut différente, c'est-à-dire, qu'au lieu d'être ordinaire et accoutumée, elle fut exceptionnelle et donna lieu à des symptômes exceptionnels ; la seconde, c'est qu'un grand nombre de malades moururent dans le marasme. Galien attribue ce marasme à une humeur descendue de la tête, et moi à la colliquation du corps, due, partie à la fièvre pestilentielle, partie à une collection d'humeurs dépravées dans le poumon, comme aussi dans d'autres organes ; d'où dans les fièvres pestilentielles, en raison de la fluidité des humeurs, de leur mauvaise qualité et de la lésion des facultés, et en raison aussi de l'altération de la chaleur naturelle, résulte une torpeur, une lenteur, une pesanteur, une faiblesse paralytique du corps entier, comme dans le charbon pour la partie sur laquelle il se déclare. Cette partie occupée par le charbon est le siége, en outre, de la sensation que produirait un charbon allumé, d'une pesanteur de plomb, ce qui est à remarquer ; et de même dans la fièvre pestilentielle, dans la rougeole, et dans les autres maladies de ce genre qui se touchent par une certaine affinité, la douleur est ostéocope, et il s'y joint un sentiment de pesanteur tel, que le corps ne peut se fléchir en aucun sens. Le commun des médecins attribue cette pesanteur à l'abondance des humeurs, tandis que c'est plutôt à leur dépravation qu'il faudrait la rapporter. Cela établi, voyons quels seraient les moyens d'empêcher que cette chaleur pestilentielle ne s'accroisse, ne corrompe, ne brûle, ne produise la dissolution et le marasme, et engendrant tant et de si graves symptômes, ne conduise finalement le malade à la mort. On y réussirait, si l'on pouvait soustraire la matière qui sert d'aliment à la fièvre, et juguler du coup la fièvre elle-

même. C'est ce résultat que peut produire la saignée pratiquée au début. Il faut, à tout prix, éteindre l'incendie, car peu de temps lui suffit pour se propager et s'accroître. Si donc on tire du sang aux enfants dès qu'on les soupçonne atteints de rougeole ou de variole, on coupe chemin à la fièvre dont la chaleur est si délétère, si desséchante. En dégorgeant les chairs, la saignée met obstacle à ce que le corps se tuméfie autant, et à ce qu'il soit maculé et souillé par cette rebutante éruption. Bien plus, même après l'éruption on peut tirer du sang : c'est ce que nous avons osé faire et répéter avec un plein succès. Nous avons soustrait par une seule saignée plus de sang que la nature n'eût pu en pousser elle-même au-dehors. Cependant, avec le temps, la fièvre augmente et le corps se fond en quelque sorte en une sérosité putride. Il arrive que dans la rougeole, dans la variole et même dans la peste, il se produit des hémorrhagies spontanées ; des excrétions ont lieu par la bouche, par les urines, à cause de l'acrimonie et de la malignité que communique au sang le ferment morbide qui de proche en proche en envahit et en corrompt la masse entière. Nous diminuerons donc la maladie, si nous savons soustraire la matière qui lui sert d'aliment ; nous ferons ce que fait la maladie elle-même, et ce que la nature fait aussi, mais seulement lorsqu'elle y est contrainte. Car il s'établit un flux énorme d'urine, et des évacuations alvines qui vont croissant jusqu'à ce que le corps soit épuisé et réduit, comme nous l'avons dit, à un vain simulacre. La nature ne cesse de préparer et d'effectuer ces excrétions, quoiqu'elles ne soient souvent que symptomatiques (mais leur utilité exige qu'elles s'accomplissent), tant que quelque humeur subsiste. Il ne reste que les parties solides, dans lesquelles se réfugie la force de la nature, comme sur les débris d'un naufrage, comme sur une dernière planche de salut. Ainsi donc, en tenant toujours compte de l'état des forces, nous pouvons en toute

sûreté tirer du sang dans la rougeole, dans la variole et même dans la peste. Voilà ce que nous a appris une longue expérience acquise pendant les épidémies où apparaissaient ces exanthèmes. De fréquentes saignées, des purgations, des évacuations alvines fétides, provoquées par l'art ou produites par la nature, ou occasionnées même par la violence de la maladie, ont sauvé de la mort un grand nombre de malades. Je me borne à ce peu de mots sur un sujet qui demanderait un long commentaire.

(E) C'est là un point qui exige une grande attention, car dans le traitement des coliques soit vraies, soit fausses, les médecins commettent une grande erreur, s'ils ne s'occupent que du symptôme, c'est-à-dire du vomissement. Ils ont recours alors aux styptiques appliqués extérieurement. Si cependant la matière ou l'obstruction qui provoque le vomissement, persiste, elle s'accroît par l'emploi de cette médication, et le principe du mal en devient plus difficile à guérir. C'est probablement ce qui arriva chez cette malade. Agir ainsi est une faute grave.

(F) La cause des promptes évacuations qui suivirent le purgatif ne doit pas être cherchée parmi les causes énumérées dans ce passage ; elle tient à ce que ces personnes ont le ventre facile à se déranger, en raison de la bile qui d'ordinaire remplit leurs premières voies, et des crudités qui forment la base de leur nourriture mal réglée. Cela a lieu surtout chez les personnes bilieuses sujettes à des vomituritions. Car la bile en mouvement relâche le ventre.

(G) Hippocrate dit en effet, au livre de l'*Accouchement au huitième mois*, que *les enfants de sept mois naissent dans une demi-année*, c'est-à-dire au cent quatre-vingt-deuxième jour ; ce qui forme bien sept mois, si l'on compose le mois de vingt-six jours.

CONSTITUTION DE L'AUTOMNE

DE L'ANNÉE 1574.

—

Dans l'année quinze cent soixante et quatorze, les pluies et le vent du sud qui avaient régné en été, ayant continué en automne, on vit une foule de personnes atteintes de douleurs de dents, de coryza, d'ophthalmie, de toux, d'affections pulmonaires, suite d'une décharge du cerveau sur les parties placées au-dessous de lui, et quelques-unes même d'apoplexie. Il y avait du côté du cerveau une réplétion telle que le moindre dérangement suscitait tous ces désordres. On observait des douleurs fugaces dans les omoplates, dans la poitrine, et des douleurs simulant la pleurésie. On se trouva bien de ne pas trop fatiguer le corps par des purgations, mais de favoriser une coction qui adoucit une sérosité nuisible par son abondance comme par sa qualité.

Voici une question qui n'est pas oiseuse. Puisque la sciatique est une sorte de goutte, comment se fait-il qu'une personne en proie à une autre espèce de la goutte, telle que la gonagre ou la chiragre, puisse souffrir d'une autre partie? Selon Galien (Comment. sur l'aphor. 17 du 3e livre), il y aurait goutte lorsque la douleur occupe plusieurs articulations, tandis que dans la sciatique aucune autre partie ne ressent une douleur de même nature. Le contraire a été observé par moi chez quelques malades. Ce n'était sans doute qu'une exception.

On observe que les goutteux sont, en général, voluptueux

et très-portés aux rapprochements sexuels, bien que la goutte et ses sœurs soient regardées comme la punition ordinaire des débauchés. Les enfants n'ont pas à en souffrir avant l'époque de l'acte vénérien. Je trouve à cette disposition des goutteux deux causes naturelles : l'excitation qui, durant la lutte, en dilatant et en remplissant de semence les vaisseaux et les testicules, fait que plus tard, au milieu de plus fortes douleurs, subsiste encore le souvenir des plus doux plaisirs, et la nécessité où se trouvent les goutteux de rester couchés sur le dos, ce qui échauffe la moelle épinière et produit la turgescence des testicules ; en troisième lieu, les goutteux, voyant que les ivrognes se débarrassent, comme par un remède souverain, par de nouvelles et copieuses libations de la pesanteur de tête que leur a laissée l'ivresse, et que les personnes piquées par un scorpion demandent au scorpion lui-même le remède à sa piqûre ; les goutteux, dis-je, pensent que Vénus, l'auteur de leurs maux, doit pouvoir de même les guérir ; quatrièmement, ces paroles d'Hippocrate (au 6e livre des *Épidémies*) : *Aux maladies froides et qui s'accroissent, le coït est favorable ;* cinquièmement, les douleurs des pieds et la sciatique appellent les humeurs vers le bas ; sixièmement, il y a chez les goutteux prédominance d'une sérosité âcre.

Si, dans la goutte, l'inflammation des articulations met quarante jours à se résoudre (Galien, comm. sur l'aphor. 49 du livr. 6), la nature des nerfs, des ligaments et des tendons étant telle qu'ils ne reçoivent qu'avec difficulté l'humeur morbifique, et une fois reçue, ne s'en débarrassent qu'avec peine, d'où vient que la pleurésie, maladie aiguë, prend naissance lorsqu'il s'opère une inflammation d'une partie nerveuse, membraneuse, froide et spermatique (1) (Aétius, Cap. 8. Serm. 4. Tétrab. 3) ? Car Galien (dans

(1) *Spermatique* : se disait, dans un sens général, de toutes les parties du corps que l'on croyait se former, à la suite de la conception,

son commentaire sur l'aph. 40 du liv. 5), en parlant des glandes mammaires, dit que les parties spermatiques élaborent un sang plus froid et plus cru. Le même Galien enseigne que si toute humeur peut engendrer la pneumonie et n'engendrer que beaucoup plus difficilement la pleurésie, cela tient à ce que la plèvre se laisse pénétrer par l'humeur morbifique plus difficilement que le poumon.

A l'aide des pilules de rhubarbe, de celles dites *sine quibus* (1) et du castoreum, je parvins à guérir des gonorrhées anciennes et presque incurables, les pâles couleurs et les fleurs blanches.

Une demoiselle noble avait prostitué sa virginité et était devenue grosse. Elle était parvenue au second ou au troisième mois de sa grossesse, sans éveiller de soupçons. Un jour qu'elle se livrait à toutes sortes de jeux, elle fut jetée sur un lit voisin. Un jeune homme, ne pouvant retenir son élan, tomba sur elle, et l'écrasant de tout le poids de son corps, imprima une telle secousse à l'utérus qu'il causa la mort de l'enfant. Il s'ensuivit une violente hémorrhagie. Les assistants étaient loin de soupçonner la vérité. Un médecin appelé, n'osant pas mettre en doute la vertu de la demoiselle, attribua tout à la pression exercée sur elle. Prié de mettre tout en œuvre pour arrêter la perte de sang, il prescrivit les anti-hémorrhagiques, et fit une saignée à cette fille qui venait de prendre mal. Le lendemain, il la purgea avec la rhubarbe. Rien de fâcheux n'en résulta. Dans un cas pressant, pourquoi donc n'oserait-on pas recourir aux remèdes énergiques chez les nouvelles accouchées?

Lorsque vous traiterez des malades qui auront été sujets

des matériaux fournis par la liqueur séminale, et s'accroître, ensuite, au moyen des sucs nourriciers du chyle; par opposition aux parties *sanguines* que l'on croyait formées directement par le sang.

(1) *Pilulæ sine quibus esse nolo:* pilules composées d'aloës, de diagrède, d'agaric, de rhubarbe, de séné, etc. (Voir Lemery, *Pharmacopée Universelle*, page 447).

autrefois à des douleurs néphrétiques et qui ont encore les reins affectés, tenez vous en garde contre les signes fournis par les urines; ils sont souvent trompeurs et induisent en erreur le médecin.

Dans le fort de l'hiver, il règne très-souvent des douleurs de poitrine et de côté. Les douleurs de côté sont même rangées dans le 3e aphorisme parmi les maladies de l'hiver. Souvent occasionnées par l'introduction d'un vent cru et froid dans les poumons et le thorax, elles sont un symptôme trompeur. Les médecins se hâtent de leur opposer la saignée; c'est une imprudence; les onctions et les diaphorétiques sont préférables. C'est un point où la pratique commune ne saurait être approuvée.

Il est singulier que les fièvres d'hiver, à s'en rapporter au toucher seul, paraissent modérées et bénignes. Mais la soif qui les accompagne et la sécheresse de la langue en font mieux juger. La chaleur ne se concentre-t-elle pas au dedans, accrue dans sa quantité et ses qualités? L'intérieur du corps est en feu. Il y a moins de jactation que dans les fièvres d'été, mais, il y a dans les viscères, par suite de l'excès de leur chaleur, plus d'inflammation et plus d'impuretés. Quant à l'opinion vulgaire, qui veut que l'on prescrive, en hiver, les purgatifs les plus énergiques, je la crois erronée. Car ces médicaments, par leur chaleur, augmentent cet incendie intérieur, et occasionnent une lienterie funeste aux malades. C'est bien plutôt le cas ou jamais d'attendre que la coction s'opère. A ne considérer que les humeurs, il y a certainement indication d'user des violents purgatifs. Mais la rétrocession de la chaleur à la surface des intestins doit faire craindre que la chaleur du médicament n'ajoute à l'incendie. Nulle part l'application du précepte de n'évacuer que les matières cuites, n'est plus convenable que dans les maladies d'hiver. Galien, dans la raison qu'il donne de la longueur des maladies d'hiver

(Comm. sur le 2e aphor.), dit que cette longueur dépend de la ténacité des humeurs, et de ce que rien n'est rejeté au dehors, mais tout demeure renfermé et caché dans l'intérieur du corps. Faudra-t-il donc user, en hiver, des purgatifs les plus chauds ? nullement.

CONSTITUTION DE L'HIVER

DE L'ANNÉE 1574.

—

L'hiver de l'année quinze cent soixante et quatorze, dont la moitié se prolonge dans l'année quinze cent soixante et quinze, fut remarquable par la constance du vent du sud, par un temps serein et par l'absence des caractères propres à cette saison. Il en résulta une multitude de rougeoles, de petites véroles, d'affections pourprées, exanthématiques, rubéoliques. Il régna épidémiquement des taches rouges, auxquelles leur ressemblance avec les morsures de puce a fait donner le nom de *piqûres*; des ecthyma, que nous rangeons parmi les taches livides auxquelles le vulgaire donne le nom de pourpre; des varioles, des rougeoles. Ces taches, nous les avons rencontrées dans les maladies qui étaient accompagnées d'un feu considérable des organes internes. Elles disparaissaient d'ordinaire promptement, ou, si elles persistaient, ce n'était que pendant un temps très-court. Elles confinent à la rougeole. Seulement, dans celle-ci, l'éruption a une durée plus longue, un cours réglé, des symptômes pathognomoniques. Les unes sont superficielles, les autres

plus saillantes. Parfois elles précèdent le mouvement fébrile ; d'autres fois elles l'accompagnent, c'est-à-dire, apparaissent le quatrième jour ou le cinquième, le sixième, ou même un autre jour de la fièvre. Dans ce dernier cas, elles sont plus graves, et même très-dangereuses, à moins que la fièvre ne s'apaise (A). Le conseiller Seguier ressentit, en sortant du conseil, une douleur et une chaleur inaccoutumées, et il vit son corps rougir subitement et se couvrir de taches de rougeole. Cette forme de la maladie est moins redoutable. Chez la femme de Bodin et chez celle de Lyssée, la fièvre précéda l'éruption, et par sa violence, détermina l'avortement. L'enfant de sept mois naquit couvert de la même éruption que sa mère. L'éruption parut chez celle-ci le neuvième jour de la maladie, c'est-à-dire le septième depuis l'exacerbation, le neuvième depuis l'invasion. Car la fièvre paraissait se suspendre, lorsque la grande abondance de sang occasionna l'expulsion du faux germe, comme l'on dit, par l'effet de la maladie et de la nature, alors que cependant l'éruption avait perdu de sa vivacité. Voici les signes de la rougeole : une chaleur fébrile paraissant, au toucher, tantôt douce, tantôt des plus ardentes; jactation et agitation continuelles du corps; brisement des membres, anxiété tantôt avec vomissement, tantôt avec nausées, soit par suite d'une affection de l'orifice gastrique, soit par suite de la malignité du mal ; yeux larmoyants ; tendance à l'assoupissement, et cependant impossibilité de dormir ; car, à peine commence-t-on à s'endormir, que l'on est réveillé par la toux. On regarde donc comme des symptômes caractéristiques la toux, l'ardeur, et j'oserais dire, l'embrasement des yeux, une toux rauque et la jactation. Les autres symptômes sont secondaires et communs. Le mal envahit de préférence les parties supérieures, et affecte surtout les poumons et la trachée artère; d'où résulte chez un grand nombre l'inflammation de la luette, de la difficulté dans la déglutition,

l'angine qu'Hippocrate appelle sèche, par phlogose érysipélateuse, la suffocation. Très-souvent des parotides accompagnent, précèdent la maladie ou lui succèdent. Ces tumeurs sont moins à redouter, si elles ne sont pas dues à une métastase venue des parties inférieures, mais seulement à une décharge du cerveau lui-même. Ainsi, chez une des jeunes femmes dont j'ai parlé plus haut, la fièvre était extrême, l'écoulement des larmes continuel ; il existait des douleurs dans les yeux, profondes; et de plus, coryza et douleur dans les oreilles ; mais ces symptômes dérivaient de la tête ; il s'y joignait, en outre, une sécheresse extrême de langue, une soif inextinguible et de l'inappétence. Chez l'épouse de Lyssée, qui portait un faux germe, les taches rubéoliques, outre la poitrine et le ventre, leur siége habituel, couvraient les aines, et épargnaient presque complétement la figure. Il était à craindre que l'inflammation ne se propageât à la matrice, ce qui eût pu arriver d'autant plus facilement qu'il existait dans cet organe une forte congestion sanguine, et je m'étonne que cela ne soit pas arrivé. Les selles étaient blanchâtres et indiquaient une suppression de la sécrétion biliaire. Toutes les fois qu'une femme enceinte est atteinte de la rougeole, l'avortement est à craindre. C'est ce que l'expérience a appris.

Les maîtres de notre art ont observé qu'à la suite de l'expulsion d'un faux germe, la quantité de sang que perd la femme est cinq fois plus forte que dans l'accouchement naturel, ou que dans l'expulsion d'un fœtus véritable, mais non à terme. D'où vient cela ?

On a vu des femmes rendre une mole, et quatre mois plus tard, mettre au monde un vrai fœtus ; et d'autres, après un accouchement naturel, rendre ensuite beaucoup plus tard une mole. Il en arriva ainsi à Mademoiselle de Bryac, qui, vingt jours à peine après ses couches, rendit un faux germe. On trouve quelque chose d'approchant dans Hippo-

crate, au 5e livre des *Épidémies*. Après l'expulsion d'un faux germe, n'ayez de repos que vous ne soyez sûr qu'il n'en reste pas d'autre, car il y en a eu parfois jusqu'à trois de rendus. Cependant, par crainte de cela, les accoucheuses ne doivent pas recourir aux astringents, mais seulement à de l'eau chaude contenant en décoction du fenouil de Bourgogne, afin de reconnaître s'il ne reste rien qui puisse se corrompre.

Dans la rougeole, quelque ardente que soit la soif, on doit s'abstenir de boissons froides ; car le corps n'étant pas purgé, mais dans un état d'obstruction, le froid augmenterait cette obstruction, et mettrait obstacle à l'évacuation de la matière virulente.

La rougeole tient de la nature de l'érysipèle ; les morbilles, telles que la variole, tiennent de celle de l'herpès miliaire.

D'où vient que les maladies traînent le plus souvent en longueur chez des personnes dont presque tous les organes internes sont altérés et corrompus, tandis que, dès le début, elles en font périr d'autres chez lesquelles ces mêmes parties sont saines ? Il en fut ainsi chez M. de Hodeville et chez l'épouse de M. Merlée ; chez l'un et l'autre, les organes internes et leurs parenchymes étaient en putrilage. La même chose était arrivée à l'épouse du notaire Putrin, et l'on ne concevait pas qu'elle fût si valétudinaire avec les apparences de la plus belle santé. Tout l'intérieur de son corps s'était pourri ; c'était un vrai sépulcre blanchi. Chez ces personnes, la nutrition est devenue spiritueuse (1), si je puis m'exprimer ainsi, et s'opère par une sorte de transsudation et de souffle, et elle continue tant que les esprits sont ranimés. Néanmoins, si le mal était violent, elles mouraient sur-le-champ ; mais elles languissent plus qu'elles ne sont malades. Il faudrait donner à leur état moins le nom de mala-

(1) Nous dirions aujourd'hui *gazeuse*.

die que celui de langueur, laquelle est due à une altération et à une décomposition des organes qui désertent leurs fonctions. Elles résistent longtemps, la maladie occasionnant moins leur mort que la diminution graduelle de la masse de leur corps et la ruine de leurs organes. Il ne leur reste, pour les soutenir, que la partie grossière de leurs esprits, qu'entretient et renouvelle une bonne alimentation. La facilité avec laquelle elles se trouvent mal en est la preuve ; car pour peu qu'elles se meuvent, elles ont des maux de cœur et des défaillances ; cependant elles ne tombent pas dans une vraie syncope, car s'il en était ainsi, elles expireraient à l'instant.

J'ai vu deux abbesses atteintes de cancer des seins, chez lesquelles le sang était déjà vicié, et donnait lieu, lorsqu'il se portait vers l'utérus, à des hémorrhagies difficiles à arrêter ; mais à ce moment, les seins se désenflaient et le cancer paraissait s'adoucir ; les règles arrêtées, les seins se tuméfiaient de nouveau.

J'ai vu une femme dont un sein était cancéreux. Elle était à son époque critique, les règles cessèrent. Mais à certaines périodes, la tumeur cancéreuse s'ouvrait, et laissait échapper une quantité de sang si grande que la malade en était inondée.

Un malade n'était pas encore entièrement débarrassé du principe de la vérole. Il avait extrêmement maigri. On craignait qu'il ne tombât dans le marasme. On se demandait s'il fallait le soumettre au traitement ordinaire de la vérole. On ne jugea pas la chose opportune. On s'en tint à des frictions et à des fumigations de mercure modérées. Il guérit. La douceur de cette cure convenait seule à l'essence de ce mal. Assurément, l'emploi des hydragogues eût mis sa vie en péril.

Voici des vers qu'il est bon de retenir : ils expliquent dans quel ordre et dans quel nombre de jours la nature

exerce son action sur le germe fécondé et déposé dans la matrice :

Pendant six jours, le germe est semblable à du lait ;
Pendant neuf jours, le sang l'imprègne et le colore ;
Pendant douze, la chair s'y montre seule encore ;
A dix-huit jours de là, chaque membre apparaît.

C'est-à-dire, le sixième jour depuis l'imprégnation, le germe contenu dans l'utérus n'a que l'apparence du lait ; au quinzième jour, si une fausse couche a lieu, on trouve le germe imprégné de sang, sans cependant qu'on puisse y reconnaître les caractères de la chair ; au vingt-cinquième jour, par l'effet de l'afflux, de la pénétration et de la coagulation du sang, la transformation en chair est évidente ; au quarantième, les linéaments de toutes les parties se dessinent ; la forme et les rapports des membres apparaissent. A ce dernier moment, le corps est devenu propre à recevoir l'âme que le ciel lui destine (B).

Un gentilhomme fut taillé, et trois pierres furent extraites de sa vessie. Voici les phénomènes remarquables qui s'étaient présentés chez lui : depuis l'âge de trente ou de quarante ans, il avait eu le ventre si paresseux qu'il n'avait pu aller à la garde-robe qu'à l'aide de lavements ou de tout autre moyen. On avait attribué cette constipation à une foule de causes. L'ouverture de son cadavre révéla une cause tout autre que celles que l'on avait supposées. On trouva l'intestin jejunum étroit et cartilagineux à un tel point, que c'était à peine s'il pouvait donner passage au chyle, qui y restait longtemps arrêté, tant par suite de cette étroitesse que par suite de l'obstacle apporté au mouvement péristaltique. C'était un cas à signaler.

On demande si le corps, lorsqu'il est exempt d'impuretés, et que tous les canaux sont libres, reçoit et absorbe plus facilement les principes contagieux contenus dans l'air.

Car l'air entre plus facilement dans le corps ainsi disposé que dans un corps plein d'obstructions. Mais comment l'air pénètre-t-il dans le corps par les artères ? Les artères absorbent-elles l'air et les principes vénéneux en se contractant ou en se dilatant ? ni d'une manière ni de l'autre ; car, en se contractant, elles le chasseraient plutôt. Ce n'est pas non plus quand elles se dilatent, car alors on voit le cœur se contracter. Donc, les artères en se dilatant n'absorbent pas l'air.

Comment s'opère la paralysie ? par obstruction, répond-on. Mais les corps creux peuvent seuls s'obstruer, et les nerfs ne le sont pas. Les affections froides ne naissent donc pas de leur obstruction. La paralysie s'opérerait-elle par obturation ? Les bouches des vaisseaux seules peuvent se fermer. Mais l'occlusion des vaisseaux ne saurait y empêcher l'afflux des liquides, et surtout des esprits. Quel est donc le mode de sa production ?

Fernel avait coutume, après l'administration des purgatifs, notamment de la rhubarbe et de ceux qui produisent une constipation consécutive, de donner en assez grande quantité de sirop de violette étendu d'eau. C'est une méthode excellente.

Un marchand d'Orléans, à peine débarrassé d'un catarrhe violent, fut pris d'une très-forte douleur aux clavicules. Il s'y forma un abcès. Il paraissait en voie de guérison, lorsqu'il se forma un empyème. Le pus se fraya de nombreux trajets à travers la poitrine et le ventre, et se fit jour par six à sept issues. Néanmoins le malade guérit miraculeusement.

L'usage de l'aloès est-il sans danger chez ceux qui ont le foie chaud ? L'aloès ne parvient au foie et ne le traverse que lorsqu'il est donné en grande quantité, dit Galien (Au chap. 2 du *Traité de la composition des médicaments selon les lieux*). Il ne saurait donc avoir de grands inconvénients. Mais

Galien ajoute, dans le même endroit : *Lorsque le foie est chaud et sec, à moins qu'il n'existe déjà beaucoup d'obstructions sur lesquelles l'aloès porte son action, l'emploi de cette substance produira des effets désastreux.*

Les anciens avaient déjà fait cette importante remarque : lorsque des frissons se produisent sans cause et sans résultat, ils annoncent un transport vers le cerveau. J'en ai vérifié la justesse sur M. de Grosbois. Des frissons périodiques dont il était atteint, ayant été supprimés par l'art ou fortuitement, il fut jeté dans un état comateux du cerveau. Pareille chose arriva chez un soldat royal de Montpellier, qui était saisi d'une douleur avec chaleur extrême au début des paroxysmes, lorsque les frissons, qui d'ordinaire précédaient l'accès, manquaient. Rien de semblable n'avait lieu lorsque l'accès débutait par des frissons. Ce que je viens de dire des frissons s'applique également aux sueurs. Car si, lorsque le corps n'est pas encore débarrassé du mal, l'art ou un accident supprime la sueur qu'une action salutaire poussait au dehors, et la rend par là vaine et sans effet, il peut en résulter un transport vers la tête. L'expérience l'a souvent prouvé.

La plupart des médecins administrent la rhubarbe, ou des médicaments de la même nature, au début des maladies, alors que l'obstruction est portée au plus haut point. Cela est-il avantageux? nullement. Le mal en est augmenté. Cependant quelques médecins de ce pays ont trouvé le moyen de se servir de la rhubarbe sans inconvénient et sans qu'elle accroisse l'obstruction. Ils font macérer des fragments de rhubarbe dans une livre d'eau avec addition de canelle et de raisins secs. Cette liqueur passe facilement à travers les canaux, issues et replis du mésentère, sans les obstruer, en raison des faibles doses du remède qu'elle contient. Elle produit surtout de bons effets, lorsque le mésentère est obstrué et plein d'humidités. Cette méthode convient sur-

tout pour purger les enfants. On laisse macérer dans une grande quantité d'eau, soit le séné, soit la rhubarbe ; on prépare ensuite avec cette eau de la tisane ou tout autre genre de boisson. On s'en sert avec un étonnant succès.

Jean Formagée avait la fièvre quarte. Fatigué de sa durée, il prit, pour la couper, par le conseil d'empiriques, du vinaigre distillé à l'alambic, dans lequel on avait fait infuser de la mie de pain seulement. L'ingestion de cette liqueur provoqua le vomissement. La fièvre cessa ; mais le malade paya, par une foule de maux, cette guérison apparente. Son corps se couvrit de pustules, bientôt suivies de douleurs à la hanche, de douleurs dans les autres articulations, d'une véritable goutte enfin. Il connut, par cette série de souffrances, combien il est dangereux de rompre la marche d'une maladie longue et opiniâtre (C).

Pourquoi la goutte et la fièvre quarte passent-elles pour être la honte des médecins ? Pourquoi les gens atrabilaires sont-ils de gros appétit ? Galien l'attribue, quelque part, à ce que la rate verse dans l'estomac, par l'intermédiaire du canal veineux, l'atrabile, dont l'acidité est très-propre à aiguiser l'appétit. On pourrait aussi en trouver la raison dans un état chancreux de la rate, comme cela se rencontre chez ceux qui ont cet organe dégénéré et corrompu. Leur appétit, leur voracité tient donc à deux causes : à ce que la rate, malade et affaiblie, ne débarrasse pas le corps des sucs atrabilaires, et à ce que l'aliment est dévoré comme par un chancre. Mais si cette explication est juste, comment se fait-il que ceux dont un ulcère ronge le poumon, n'ont pas pour le boire et le manger cette appétence que l'on observe chez les atrabilaires qui souffrent d'une affection de la rate analogue ? Grave objection. Charles d'Herville, de Palaiseau, et Jean Formagée, qui avaient l'un et l'autre la rate gâtée et un grand appétit, étaient un exemple de cette coexistence d'une rate dégénérée et

corrompue avec une extrême voracité. Il en était à peu près de même du président Doursée, qui, outre plusieurs signes d'une maladie de la rate, portait une loupe sur la région de cet organe. Les gens atrabilaires, malades de la rate, se trouvent bien de l'usage des capres, de la mie de pain trempée de vin et des substances oléagineuses.

Ce Jean Formagée, dont il vient d'être question, eut un funeste sort : il mourut subitement de la rupture d'un anévrisme. Il en sera plus longuement question dans nos *Histoires de maladies*.

Le chanteur Ruzée fut atteint d'une étrange maladie. Le pouce de l'un de ses pieds devint douloureux, enflammé et bientôt livide. On y fit d'abord peu d'attention, ne soupçonnant pas que cela eût tant de gravité. Bientôt, sans que la peau fût altérée et sans qu'il apparût aucun changement à l'extérieur, le mal s'étendit, et fit de tels progrès au-dessous qu'il détermina la corruption de presque tous les tendons et de toutes les parties nerveuses (1), en grand nombre sur ce point. Alors les médecins, pour remédier à cette matière septique, à cette humeur maligne, incisèrent profondément la peau afin de lui donner une issue au dehors. Et ce qu'il y eut de remarquable, c'est que la même affection se déclara à la poitrine et contraignit les médecins à ouvrir de même la peau qui recouvre les côtes. Le malade mourut de sphacèle (D). Les anciens avaient observé des faits pareils, surtout Hippocrate, qui rapporte dans ses *Épidémies* (Hist. 5. Sect. 3. Liv. 3) l'histoire d'un homme chez lequel le pouce du pied devint douloureux et des pustules noires apparurent, et qui, le second jour de la maladie, mourut dans le délire ; et celle d'un homme chauve (Hist. 9. Sect. 3. Liv. 1) qui fut pris tout à coup d'une douleur de la cuisse droite, et qui, lorsque cette

(1) Aponévrotiques.

douleur cessa, vers le troisième jour, tomba dans le délire et mourut le quatrième jour. D'où Galien conclut (Comm. sur le §. 17 du liv. 2 des *Prorrh.*) que l'on doit toujours remonter à la cause première de ces douleurs brusquement survenues ; et rechercher, par exemple, si la partie souffrante n'aurait pas été offensée, contusionnée, blessée dans la nuit et par hasard. *Dans ces sortes de douleurs, les médecins doivent*, dit-il, *se garder d'une crainte prématurée, comme d'une sécurité téméraire* (E).

C'est une opinion commune que tantôt le catarrhe préexiste à la fièvre, et que tantôt la fièvre est la cause occasionnelle du catarrhe, et que la conduite à tenir n'est pas la même dans l'un que dans l'autre cas. Toutes les fois que la fièvre est jointe au catarrhe, si vous ne trouvez pas la raison de celui-ci dans l'action d'une cause extérieure, regardez la fièvre comme l'auteur du catarrhe. Voyez surtout ce qu'Hippocrate dit sur ce point dans un de ses livres *des Maladies* et dans celui *de la Maladie sacrée*, où il enseigne que, par *effusion* (διάχυσις), il se fait dans le cerveau un départ de pituite des parties supérieures vers les inférieures, d'où résulte une abondante sécrétion d'urines. Si donc la fièvre est la cause du catarrhe, c'est la fièvre qu'il importe d'attaquer. Si, au contraire, l'affection catarrhale, en portant le trouble dans les humeurs et en allumant une chaleur qui leur est étrangère, provoque la fièvre, ne tenez pas compte de cette fièvre : elle n'a que la valeur d'un symptôme.

André Bailleu, fils d'un conseiller royal, rejeta par la bouche, à l'âge de 20 ans, une grande quantité de sang. On eut de vives craintes pour les poumons. Toute la thérapeutique fut dirigée sur ces organes. En palpant doucement les hypochondres, on y sentit un battement et comme une sorte de palpitation. Il semblait que le sang partait des hypochondres et se portait vers les parties supérieures,

comme conduit par la main. Au moment où il atteignait les parties supérieures, il déterminait un frissonnement et il jaillissait des poumons. Ce crachement de sang tenait lieu de ces hémorrhagies qui sont familières aux jeunes gens. Le traitement fut détourné des poumons et porté tout entier sur les hypochondres. D'abondantes purgations coupèrent court à ce crachement de sang. Ce fait mérite d'être signalé (F).

Dans les accès de fièvre, il faut, contrairement au précepte d'Hippocrate, permettre les aliments aux personnes bilieuses, chez lesquelles l'orifice de l'estomac, d'une exquise sensibilité, est facilement irrité par les humeurs bilieuses, ainsi qu'aux malades atteints de fièvre syncopale, épuisés par les maladies, et aux atrabilaires affamés ; sans quoi le cœur défaillerait et leur manquerait.

Dans le cas de fausse grossesse, tantôt c'est la mole qui est expulsée vers le troisième ou le quatrième mois, plus ou moins ; tantôt c'est le germe, qui, la force prolifique manquant, n'a pu prendre la forme et la disposition qui conviennent aux organes. Lorsque c'est le germe et que l'imprégnation ne s'est pas effectuée, il convient d'attendre la sortie des secondines. Dans le cas de mole, les secondines n'existent pas. Il importe d'établir avec soin cette distinction, afin de ne pas arrêter le flux de sang plus tard ou plus tôt qu'il ne faut. Si vous soupçonnez que les secondines sont retenues, gardez-vous d'arrêter le sang. On reconnaît le faux germe à l'aspect laiteux et à demi-fluide du produit expulsé. La mole n'offre qu'une masse sans forme et sans organisation, comme je le constatai chez la femme de l'avocat Guérard, qui, au bout de quatre mois, rendit une mole après une forte perte de sang. Je fus étonné qu'elle ne rendît pas dans ses lochies des pellicules semblables à des toiles d'araignée, comme cela arrive aux femmes qui, dit Hippocrate, ont eu, pendant leur grossesse, de la

bouffissure, des fièvres erratiques, de la douleur de tête, etc., tous accidents que cette femme avait éprouvés (Hipp. Liv. 1 *des Mal. des femmes*) (G).

Dans les fluxions brusques et violentes qui envahissent la face, lorsque surtout la gorge est prise, donnez le plus tôt possible issue au pus qui se forme dans la gorge elle-même; car sans cela, le malade courrait risque d'être suffoqué. C'est ce qui arriva à la femme de Griffon.

Lorsque vous voyez des douleurs oculaires et des ophthalmies résister opiniâtrément, ne vous acharnez pas trop à combattre le mal. Donnez plutôt à la nature un peu de trève et de relâche; car j'ai reconnu la vérité de ce que dit Celse, que les maladies des yeux, que l'on avait fatigués en vain par de nombreux remèdes, guérissent d'elles-mêmes. Un enfant que nous vîmes malade dans une maison de la rue de Navarre, en fut un exemple évident, et nous mit à même de vérifier la justesse de ces paroles d'Hippocrate : *Les yeux malades s'améliorent, s'il s'y fait en même temps une enflure et un écoulement de larmes et de chassie, et que les larmes soient mêlées à la chassie et pas trop brûlantes, la chassie blanche et douce, et la tuméfaction légère; dans ces conditions, les yeux se collent la nuit, afin d'être exempts de douleurs, et de cette manière, le mal ne sera ni très-dangereux ni long. Mais s'il existe un flux abondant de larmes brûlantes avec peu de chassie et peu de gonflement, et même seulement un gonflement d'un seul œil, alors le mal sera très-long, mais il ne sera pas encore dangereux. L'affection est, dans ce cas, exempte de douleurs, et vous ne devez en attendre la solution que vers le vingtième ou le quarantième jour.* (*Prorrh.* Liv. 2. Trad. de Littré). La raison de ces paroles est facile à concevoir

Le domestique d'un gentilhomme de Soissons, depuis quelques jours, perdait nuit et jour du sang par le nez. On regardait cette hémorrhagie comme un effet de l'âge, et l'on

était bien loin de soupçonner qu'elle pût avoir une fâcheuse terminaison. Il n'était pas sans fièvre. Après être resté quelque temps levé, vaincu enfin par le mal, il s'alita. La main qui le touchait sentait une chaleur mordante et très-élevée. La nuit fut sans repos. Le matin, en allant à la selle et en se levant pour y aller, comme par suite d'une détente, il rendit par haut et par bas une grande quantité de matières fétides; les matières vomies étaient vertes. Le pouls s'affaissa. Il mourut subitement à midi. Ceci confirme ce que Galien a écrit quelque part : *Toute excrétion fétide est pernicieuse.* Ne vous étonnez pas que la fièvre ne se soit pas allumée vers la fin de la maladie : quoique n'ayant duré qu'un jour, la fièvre, par sa véhémence, avait presque épuisé la chaleur naturelle. Car Galien, expliquant pourquoi chez Pithion (Histoire 3. Sect. 3. Liv. 3 des *Epidémies*), au second jour de la maladie, la respiration fut courte, tandis qu'elle aurait dû être large et fréquente, écrit : *Si la respiration ne fut pas, dans ce cas, grande et fréquente, comme elle aurait dû l'être en raison de la fièvre, nous répondrons que la chaleur fébrile qu'avaient allumée les humeurs putrides, s'était elle-même consumée dès le premier jour, et que ce qui restait de chaleur naturelle était si faible qu'elle se serait éteinte avant qu'une chaleur fébrile eût pu se rallumer, comme si les sucs en ébullition eussent été corrompus.* C'est ici le lieu d'appliquer l'aphorisme : *Ceux qui, épuisés par une maladie aiguë ou chronique, par une plaie ou par toute autre cause, ont un flux de bile noire ou de matières semblables à du sang noir, meurent le lendemain* (Aphor. 33. Sect. 4. Trad. de Daremberg). Or le malade était épuisé par le flux de sang, et ce que dit Hippocrate du flux de bile noire ou de matières semblables à du sang noir, peut très-bien, selon moi, s'appliquer à toute excrétion indiquant la décomposition de quelque partie du corps (H).

Lorsque des éruptions de *lichen* , de *lèpre* ou de *leuce* apparaissent sur notre corps , faut-il les considérer comme constituant une maladie indépendante, ou comme étant des manifestations symptomatiques d'organes primitivement affectés ? Selon les uns, il faut les regarder comme des maladies essentielles de la peau , sans les rattacher à des organes internes que l'on fatiguerait par d'énergiques purgations, comme étant le foyer qui les aurait engendrées , tandis qu'elles sont une affection de la peau occasionnée par l'altération du suc alimentaire dans son ultime assimilation. Ils vont jusqu'à ne considérer dans l'éléphantiasis que le vice extérieur, et ne l'attaquent pas au delà, comme le font ceux qui croient que le principe du mal a pénétré la totalité du corps avant d'en souiller la surface. Cette dernière opinion était celle d'Archigème, à en juger par le passage suivant d'Aétius : *La gravité de l'éléphantiasis ne tient pas seulement à la difficulté que l'on éprouve à en opérer la résolution , mais surtout à l'ignorance à peu près complète où l'on est du principe qui lui donne naissance. Au moment où l'affection se manifeste à la surface, elle ne naît pas , elle se complète. Son début a eu lieu à l'intérieur des viscères ; ses progrès la portent à la peau.* C'est pourquoi il n'est pas invraisemblable que des tumeurs pareilles se développent aussi à l'intérieur. Si l'on demande à ceux qui sont d'une opinion contraire comment une si grande souillure de la peau pourrait se produire sans que l'intérieur du corps fût infecté : Comme un homme, répondent-ils , peut avoir la jaunisse , sans altération des parties internes : la partie malade est affectée d'un vice qui lui est exclusivement propre et qui en corrompt l'aliment. C'est ce qui fait dire à Hippocrate : *Quand le pharynx est malade , et quand des abcès apparaissent sur le corps , il faut examiner les excrétions ; si elles ressemblent à celles des gens en santé, on peut nourrir le corps en sûreté* (Aph. 15. Liv. 2. Trad. de

Daremberg). Ainsi donc, l'intérieur du corps restant sain, des tubercules poussent à la peau. Ce serait peut-être ici le lieu de citer ce Simon (*Épidémies*, Liv. 6. Sect. 2) chez lequel des pustules larges et prurigineuses ne dépendaient que d'un vice de la peau. Personne ne s'est plus clairement expliqué à ce sujet qu'Hippocrate : *Si, chez les enfants ou les jeunes gens, vous observez l'impétigo, la lèpre ou le vitiligo, et que ces éruptions s'accroissent peu à peu et très-lentement, ne les regardez pas comme l'effet de ce transport d'humeurs que les Grecs nomment métastase, mais comme une maladie essentielle. Si, au contraire, l'éruption est abondante et subite, elle constitue alors bien certainement un transport métastatique.* (*Prorrhétiques*, Liv. 2. n° 49). Le vitiligo se produit dans les maladies mortelles, comme la phthisie ; l'impétigo et la lèpre, dans les maladies nées de l'atrabile. Ce passage est très-remarquable, et doit être, selon moi, interprété dans le sens que je viens d'indiquer.

La lèpre, le vitiligo, l'impétigo, se montrent sur le corps sous trois conditions (I) : ou comme maladie spéciale, ou comme éruption symptomatique, ou comme participant de ces deux états, ainsi que nous le dirons bientôt. Par exemple, Socrate, après avoir eu longtemps la peau brillante et nette, la voit peu à peu s'altérer, se flétrir, souillée de taches blanchâtres ou sillonnée d'ulcérations psoriques, au point que l'énergie même des remèdes semble propager le mal et lui donner des forces. Ce n'est certes pas là un dépôt, le produit d'une autre maladie ; c'est bien une maladie indépendante, réelle, le résultat d'une dépravation de la nutrition se manifestant au dehors, d'un vice de l'organisme entier. C'est à l'extérieur même qu'il faut combattre ce mal, et ne pas fatiguer les organes internes par d'incessantes purgations ; car l'existence, la substance, l'essence du mal réside tout entière à l'extérieur

du corps (J). Mais si cette efflorescence, cette éruption (car le mot exanthème, tiré du verbe ἐξανθέω, *je fleuris*, embrasse d'une manière générale tout ce qui existe à la peau, tout ce qui vient y émerger, y *fleurir*), se développe tout à coup et en quelque sorte de toutes pièces, ce ne sera pas le nom de maladie qui lui conviendra, mais celui d'*apostase* (1). De même lorsque, un jour critique ou un jour non critique, à la suite de la fièvre, la peau se couvre d'une teinte ictérique, cette coloration ne constitue qu'un symptôme, et non une maladie; ainsi lorsque, sous l'influence d'une altération du foie, ou de l'ingestion d'une quantité immodérée d'eau bue dans un accès de fièvre chaude, l'abdomen se tuméfie tout à coup et en entier, on dit qu'il n'y a pas maladie, mais apostase; si au contraire le gonflement s'opère peu à peu, bien que le vice d'où le mal tire son origine reste peut-être caché dans des parties profondes, il y aura maladie réelle de l'abdomen, et non affection apostatique. Ce n'est pas autrement que nous voyons apparaître à la peau des affections difficiles à classer parmi les essentielles, les symptomatiques ou les métastatiques. Ainsi des rougeoles, ainsi des varioles, et autres semblables, qui éclatent et se propagent par certain vent du sud ou par des constitutions épidémiques, et dont les unes sont des affections essentielles, les autres des maladies apostatiques. Lorsque, la fièvre étant à son début, ou parfois ne s'étant pas encore déclarée, ou bien encore n'ayant fait que peu de progrès, la peau se parsème et se couvre de ces pustules qui apparaissent comme des points rudimentaires, soit sur le ventre, soit sur la poitrine, soit à la face, une telle éruption constitue une maladie; et la fièvre modérée qui l'accompagne est regardée comme symptomatique et non comme essentielle. Que si, à un jour

(1) Voir l'Introduction, page 20.

critique, la fièvre étant depuis longtemps allumée, éclate un pareil exanthème, ce ne sera plus une maladie, mais, pour parler la langue d'Hippocrate, une apostase. C'est pourquoi Hippocrate raconte, dans l'histoire de Pythion ou de Silène, qu'au huitième jour il apparut des ecthyma qui ne sauvèrent pas le malade, mais qui rendirent sa mort plus tardive qu'elle n'aurait dû l'être. Bien que cette excrétion, comme toute excrétion d'un autre genre, n'eût été que symptomatique, il en résulta néanmoins quelque soulagement (K). Ces ecthyma doivent être classés parmi les phénomènes apostatiques. Galien dit dans son commentaire que cette éruption ne fut pas profitable, parce qu'elle n'était ni analogue ni proportionnée à la maladie. Il faut en effet que l'apostase soit énergique et en rapport avec le mal, pour qu'elle soit avantageuse. C'est un point qu'Hippocrate a parfaitement distingué et caractérisé au livre de ses *Prorrhétiques* : il propose et précise trois conditions indispensables pour que le vitiligo ou l'impétigo (ce qui s'applique aux autres affections) constitue une maladie : la première, *que le commencement du mal remonte à l'enfance ou à l'adolescence du malade ;* la seconde, *qu'il se montre par degrés ;* la troisième, *qu'il aille longtemps en augmentant.* Ainsi donc, dans toute altération cutanée, pour considérer comme maladie spéciale de la peau tout mal dont le foyer, dont la semence est dans la peau elle-même, trois choses sont de rigueur : il faut que la première apparition, le début de la maladie remonte à une époque antérieure ; il faut que l'on constate des marques de son accroissement et de ses progrès ; il faut enfin que graduellement elle atteigne son entier et complet développement. Le vrai éléphantiasis peut être cité comme exemple. Par contre, le caractère distinctif de l'apostase se tirera de l'absence des trois conditions ci-dessus : rien de pareil n'aura existé dans l'enfance ou l'adolescence du malade ; le phénomène

morbide éclatera soudainement; il se formera de toutes pièces. Le mal alors recevra le nom d'apostatique, de symptomatique; il dépendra d'une affection intérieure, latente; il en sera l'annonce. Mais dans de funestes maladies telles que la phthisie ou une cachexie confirmée, s'il se déclare un vitiligo, ou quelque affection analogue au vitiligo et à l'impétigo (c'est ainsi que chez les phthisiques nous avons vu se déclarer une tuméfaction, soit des pieds, soit de la face, soit de tout le corps, comme s'il eût existé une hydropisie), ce sera une sorte d'affection bâtarde, tenant de l'apostase et de la maladie essentielle, mais au fond symptomatique.

Dans les fièvres continues, lorsqu'il y a *diorose* du sang, suivant l'expression d'Hippocrate (Liv. *Des Maladies*), c'est-à-dire, lorsque le sang acquiert une nature séreuse, qui change sa liqueur douce en une sérosité ichoreuse, d'où naissent l'orgasme, l'incitation et de subites douleurs, le sang tiré de la veine par deux ou trois saignées, apparaîtra dans la palette, non louable, mais vicié. Que si, au même instant, il en est fourni par une hémorrhagie nasale, il aura toute l'apparence d'un bon sang; l'un et l'autre d'ailleurs atténueront et résoudront la fièvre à un égal degré. D'où vient cette différence dans des parties de sang qui semblent provenir de la même source? On dit encore qu'il est extrêmement rare que le sang tiré de la veine céphalique soit altéré. Serait-ce que le sang de la basilique, plus matérialisé, donne plus aisément des signes d'altération, tandis que celui qui tire son origine de la tête est plus vermeil et moins matériel (L)? Cependant le sang qui flue de la tête a du corps et de la cohésion. Dans notre opinion, si le cours du sang se ralentissait dans le cerveau, le sang fourni par une hémorrhagie nasale montrerait les mêmes altérations que celui tiré de la veine basilique, parce que le ralentissement aurait été pour lui une cause d'alté-

ration. Le sang de la saignée, par la raison qu'il coule de vaisseaux plus larges, et que se manifeste en lui la puissance de la faculté excrétrice, fournit une liqueur plus altérée, et de laquelle les parties les plus pures ont été séparées. Chez l'épouse du chirurgien Martin, à la suite d'une violente céphalalgie, une abondante et subite épistaxis fournit du sang altéré; son cours avait été ralenti. Ainsi, dans le cas d'abcès développés près des oreilles, on tire de la veine céphalique un sang corrompu. Aristote dit, d'après Hippocrate, que *le sang de la tête est fluide, et que celui du reste du corps est épais.*

Quelques auteurs conseillent de dissoudre le camphre dans l'eau de plantain. C'est une préparation que beaucoup de médecins rejettent du traitement de l'érysipèle. Ils prétendent même que le camphre a une action corrosive et échauffante. Il en est qui racontent avoir vu succéder l'impuissance à l'usage des préparations de camphre; bien plus, tous les organes génitaux être frappés de langueur et d'inertie.

Nous avons déjà parlé plus haut de l'embarras que causent aux médecins les pertes de sang qui surviennent aux femmes enceintes, car elles rendent l'avortement imminent. On doit mettre tout en œuvre pour en arrêter le cours, et conseiller à ces femmes de ne pas sortir de chez elles. Le moment des couches arrivé, ce sera à la prudence des médecins à décider si cet écoulement doit ou non être arrêté.

Nous avons vu assez souvent des malades atteints de fièvre soit continue, soit intermittente, souffrir d'une douleur de côté telle qu'ils réclamaient avec instance qu'on les saignât, et qui se trouvaient bien de l'être. N'y aurait-il donc pas quelques avantages à ouvrir la veine au début des paroxysmes? Ainsi, un purgatif a été souvent donné heureusement au début d'une fièvre d'accès, et l'accès a été

rendu plus doux. Ne devrions-nous pas suivre la méthode des Arabes, qui prescrivent un purgatif au début des paroxysmes, afin de jeter la perturbation dans le principe de la maladie au moment où ce principe est en mouvement?

Une femme, au quarantième jour de sa grossesse, se rendit à cheval, de la campagne à Paris, par un temps couvert et orageux. En descendant de cheval pour gagner son logement, elle rencontra par hasard sa sœur, et la pressa avec tendresse dans ses bras (M). Bientôt sa vue s'obscurcit, elle ne peut se tenir debout. Sa voix s'éteint et sa respiration devient stertoreuse, comme si elle était en proie à un catarrhe suffocant. Elle est prise de convulsions. Rien ne peut lui rendre ses sens. Tous les remèdes échouent. Les convulsions ne cessent pas. En six heures, elle meurt. A l'ouverture du cadavre, on trouve les poumons altérés, pleins d'une sanie fétide. Mais ce ne fut pas là la véritable cause de la mort, bien que cela ait pu y contribuer. Pas d'altération remarquable dans le cerveau. Les ventricules renfermaient quelques corpuscules, mais si petits qu'ils étaient sans importance. Nous apprîmes qu'elle avait éprouvé d'autres fois de pareils accidents: ils étaient de nature épileptique. Elle n'eût pas succombé sans la continuité des convulsions. Rien n'est plus fait pour anéantir les forces. Peut-être l'altération des poumons dont il a été question ne fut-elle pas sans influence sur la production de cette mort subite (N).

Dans l'institution de la saignée, il est des règles à suivre, dont la connaissance a une grande valeur dans la pratique de notre art. Le point le plus important (cette observation est attribuée à Galien), c'est de faire découler l'indication de la saignée de l'état général des forces. La saignée donne souvent lieu à d'effrayantes défaillances. Et bien que les anciens, loin de les redouter, s'appliquassent à les produire, elles ne sont pas aussi exemptes de danger

chez nous, dont le corps est plus délicat et moins vigoureux. La vigueur de constitution des anciens en diminuait le danger. Ces lypothymies, dont les anciens louaient les effets, résultaient de l'abondance et de la soudaineté de l'évacuation. C'est le cas où elles offrent le moins de danger. Il est des évanouissements et des lypothymies qui surviennent presque sans évacuation préalable, et qui annoncent le manque radical des forces et le facile épuisement des esprits. Cette chute des forces et le présage de ces défaillances sont indiqués par l'état du pouls. Lorsque vous le verrez devenir plus fréquent et présenter des intermittences intercalaires ou des inégalités, soyez sûr que la défaillance se produira. C'est un point où il importe de ne pas se tromper. Certes, il serait puéril et par trop pusillanime de se laisser arrêter par un changement quelconque dans le pouls, pour une fois que se produira cette lypothymie ; mais si elle se répétait ensuite, il faudrait se hâter de renoncer à la saignée.

Chez un grand nombre de personnes, chez celles surtout qui sont avancées en âge, nous avons rencontré ces intermittences, ces anomalies du pouls, en même temps qu'il nous paraissait convenable de saigner, et nous n'avons pas hésité à ouvrir la veine. Ces caractères du pouls ne sont point une contre-indication absolue à la saignée, lorsque d'ailleurs la largeur et la plénitude du pouls compensent cette inégalité. La pléthore produit souvent cette inégalité, et c'est elle aussi qui occasionne ces intermittences intercalaires. Les enfants aussi présentent cette inégalité durant leur sommeil, et ceux encore dont les artérioles gauches des poumons sont obstruées. J'ai souvent constaté ce phénomène et son peu de danger.

On demande souvent s'il faut laisser s'endormir les malades qui viennent d'être saignés. Un illustre personnage se laissa aller au sommeil peu après la saignée et ne tarda

pas à périr. Une mort si subite fut attribuée au sommeil. Un tel fait n'est-il donc pas propre à nous effrayer et à nous instruire ? Et verrons-nous encore des médecins, moins jaloux de suivre les enseignements de leur art que de complaire à leurs malades, soutenir qu'il est indifférent qu'à la suite de la saignée on se laisse aller ou non au sommeil ? Mais, dira-t-on, les forces faiblissent, et il est à craindre que l'état de veille n'en accroisse la chute, si l'on interdit le sommeil. Il est bien plus à craindre que le sommeil, rappelant au dedans les esprits et le sang des extrémités refroidies, n'engendre de plus grands dangers. Ainsi donc, sur ce point, avertis par des exemples funestes et mortels, prenons nos mesures pour qu'il ne nous advienne rien de pareil.

On vante comme efficace contre les coliques, contre celles surtout qui siégent à la région de l'estomac, un mélange d'huile d'amandes douces et d'hypocras additionné de quelques grains de poivre long.

J'ai vu réussir chez un malade atteint de violentes coliques l'application sur l'ombilic d'un petit emplâtre caustique, en raison de la légère escarre et du mouvement de dedans en dehors qu'il y produisait. C'est une pratique analogue à celle de ceux qui guérissent les douleurs de dents en appliquant un escarotique à l'extrémité externe de la mâchoire inférieure. J'ai vu une femme enceinte, tourmentée par une rage de dents, tenir appliquées sur ses tempes des cendres chaudes jusqu'à un commencement de brûlure : les douleurs cédèrent. Ces pratiques cruelles, loin d'être perdues pour nous, doivent nous enseigner à inventer des procédés analogues, mais mieux réglés.

J'ai vu beaucoup de femmes être prises d'une perte de sang immodérée par le nez ou par l'utérus. C'est une chose incroyable que la variété des maux auxquels elles sont sujettes. Il faut cependant en tenir compte pour connaître

le traitement que chacun d'eux réclame. Dans la cure de leurs maux, il faut s'ouvrir une voie différente de celle battue par le vulgaire. Ces femmes sujettes, comme je viens de le dire, à de fortes hémorrhagies, sont exposées à des catarrhes et à des rhumes de cerveau (O). Leurs maladies ont une longue durée, et prennent, pour peu que le foie soit chaud, le caractère des hémitritées. Cette chaleur native, par son excès, est on ne peut plus propre à engendrer une bile âcre. D'un autre côté, une humeur pituiteuse résulte de la froideur du cerveau et de quelque autre organe, surtout de l'estomac, viscère dépourvu de sang. Du mélange de l'une et de l'autre humeur naissent des hémitritées. D'où les fièvres qui assaillent les femmes sont marquées par la chaleur la plus ardente : cette chaleur ne pouvant être ni éteinte ni modérée par l'humidité naturelle, diminuée, amoindrie elle-même par ces flux excessifs du sang, siége de la chaleur. Car comment se produirait ce relâchement du ventre qui succède, suivant Hippocrate, aux pertes de sang excessives, si la force de la chaleur naturelle n'était pas accrue? Au demeurant, ce qui est vrai, c'est qu'une chaleur étrangère, une fois introduite dans le corps, se porte sur le foie comme sur l'organe le plus dépouillé de son humidité native. Ce sont de pareilles constitutions qui reçoivent une sorte de froid positif, pour parler le langage des anciens maîtres de notre art. Leur survient-il des frissons et des horripilations périodiques ou analogues ? la durée en est interminable. Bien plus, de tels malades ne savent, durant leurs accès de fièvre, si c'est la chaleur qui domine chez eux ou si c'est le froid. Madame Graville et Marie Tarteron en sont un témoignage. Car elles se plaignent continuellement de souffrir de la tête et d'éprouver une sensation de glace, principalement le long de la suture du coronal, ainsi qu'une faiblesse et un refroidissement à l'estomac. La raison de cet état n'a rien

d'étrange. Elles éprouvent des frissons presque continuels dans le rachis. Il est presque toujours dangereux de saigner de tels malades, de même que les femmes à chairs sèches et arides, que la moindre soustraction de sang fait tomber en lypothymie. Aussi Hippocrate signale-t-il, au 2e livre des *Maladies des femmes*, le degré de malignité qu'acquiert le sang, lorsqu'une saignée intempestive fait prédominer en lui les principes de la bile (P).

ANNOTATIONS.

(A) Dans les fièvres, soit continues, soit intermittentes, surtout lorsqu'on a trop tardé à saigner et qu'on a laissé la fièvre s'accroître, on voit apparaître des pustules qui sont moins un signe de la malignité que de la violence de la fièvre. Ainsi, chez une demoiselle du Four, des efflorescences de cette nature apparurent dans les paroxysmes d'une fièvre tierce.

(B) Voici ce qu'Hippocrate écrit dans le traité de l'*Aliment*: *Le fœtus a une forme distincte au 35e jour ; il est apte à se mouvoir au 70e, et il atteint son entier développement au 210e*. Il dit encore à la fin de la 7e section du sixième livre des *Épidémies : Tout ce qui se meut au 70e jour, est complet au bout de 3 fois autant de jours, et se meut aussi au 90e jour.*

(C) Il assura que la saignée l'avait soulagé de douleurs violentes de ventre dont il souffrait souvent, et qui dépendaient de flatuosités mélancoliques et de la chaleur du sang, suivant ce précepte d'Hippocrate : *La saignée guérit les ventosités.* (*Épidém.* Livre 2. Sect. 5).

(D) Il faut rapprocher de ce que je viens de dire l'aphorisme d'Hippocrate, au 2e livre des *Prorrhétiques*, sur lequel Galien n'a pas fait de commentaire : *Si, dans le début des fièvres, il survient du délire, ou la sidération de*

quelque membre, on doit regarder le malade comme perdu, à moins qu'il ne se présente quelque circonstance ou quelque signe de circonstance favorable, ou que le corps n'offre une vigueur exceptionnelle. A ce passage se rapportent l'histoire citée et celle du phrénétique. Il faut rapprocher aussi de cette affection ce que dit Hippocrate, au commencement du 5e livre des *Épidémies*, d'un malade qui mourut d'une tumeur à la joue, tumeur qu'il caractérise par ces mots d'une remarquable appropriation : *pourriture sèche.*

(E) Ce chanteur Ruzée était sexagénaire, et il est surprenant qu'il ait été atteint d'une maladie aussi peu commune à son âge que le feu sacré. Cependant il y a dans le commentaire de Galien sur le §. 22 de la 3e sect. du 3e liv. des *Épidémies*, un passage remarquable où il fait observer que, sous certaines constitutions atmosphériques, le feu sacré attaqua les sexagénaires, à cause de l'abondance des humeurs excrémentitielles. Chez d'autres malades, c'étaient d'autres parties qui se corrompaient. Galien nous enseigne encore, au chap. 4 du livre 3 de l'*Usage des parties*, que, pendant certaines épidémies pestilentielles, le mal se portait à l'extrémité des pieds.

(F) Houlier, dans son commentaire sur les *Coaques*, montre comment le crachement de sang est dangereux pour les uns et ne l'est pas pour les autres. Ici se rapporte également l'aphorisme suivant des *Coaques : Les douleurs avec battements à l'ombilic ont quelque chose qui présage l'égarement de l'esprit. Mais vers la crise, les malades rendent fréquemment par le bas une grande quantité de phlegme avec douleurs* (Trad. de Daremberg, N° 300), c'est-à-dire, l'amas des humeurs refoule et presse le sang, et met obstacle à son cours, ce qui est une cause efficace de palpitations.

(G) Hippocrate dit, au livre I des *Maladies des femmes*,

que le meilleur signe qu'une femme qui paraît enceinte ne porte qu'une mole, c'est que les seins se gonflent, mais qu'il n'y vient point de lait. Remarquez encore ces paroles : *Si la mole ne forme qu'une seule masse de chair, la femme en périt; si elle est divisée en plusieurs corps, elle n'en périt pas.* Il ajoute : *Elle rend une grande quantité de matières sanguinolentes et charnues* (1).

(H) Hippocrate dit, au 2e livre des *Prorrhétiques*, que de fréquentes hémorrhagies nasales peuvent se produire sans dérangement pour la santé ; mais que cependant elles sont accompagnées de tuméfaction de la rate ou de congestion de quelque autre viscère ; c'est comme s'il disait de l'altération de quelque organe. Le malade dont il s'agit avait le visage décoloré et le teint plombé : l'hémorrhagie ne pouvait être chez lui que mauvaise, si ce que dit Hippocrate, au livre 6 sect. 6 de ses *Épidémies*, est vrai : *Chez les personnes à face naturellement pâle, une abondante hémorrhagie nasale n'a aucun avantage; c'est le contraire pour les personnes hautes en couleur* (2).

(I) Galien, dans son commentaire sur le §. 17 du 2e livre des *Prorrhétiques*, regarde le *vitiligo* comme une maladie de tout l'organisme, comme résultant d'une altération de la substance des parties solides. C'est un point à noter.

(J) Qu'une personne couche avec un galeux et en soit infectée, le mal sera tout cutané ; la cure devra être toute

(1) Le texte d'Hippocrate diffère un peu de la citation de Baillou : *S'il n'y a qu'une seule chair, la femme succombe ; s'il y a plusieurs chairs, elle ne périt pas. Un sang abondant et plein de caroncules fait irruption par les parties génitales.* (*Mal. des femmes.* Liv. I. Trad. de Littré, t. VIII. p. 151).

(2) *Quand il y a des épistaxis abondantes et fréquentes, ceux qui ont le teint pâle éprouvent quelque bien de l'administration du vin ; pour ceux qui ont le teint coloré, il n'en est pas de même. Et encore, si la tête porte bien le vin, le vin peut convenir ; sinon, non.* (Littré. t. V. *Épid.* Livr. 6. Sect. 6. N° 7).

extérieure. Mais qu'une affection de l'intérieur de ses organes se manifeste par des tubercules à la peau ou par une éruption analogue, n'est-il pas vraisemblable que la maladie cutanée provient de l'altération des parties internes? Une vieille femme était assise auprès d'un malade atteint d'une affection pestilentielle : celui-ci vomit sur elle un bouillon qu'il avait bu, et elle vit paraître sur son visage des taches propres à cette affection. Ces taches se développèrent sur presque tous les points du visage où étaient tombées quelques éclaboussures du bouillon vomi. N'était-ce pas une affection cutanée purement locale? J'ai noté d'après l'opinion d'Avicenne, dans mon traité de l'*Arthrite*, qu'il est des affections de l'extérieur du corps que l'on aurait tort de rattacher à une affection intérieure. Cet auteur va jusqu'à considérer comme une affection externe cette *aura* qui s'élève des pieds à la tête et accompagne l'épilepsie. Qui donc s'oppose à ce qu'une affection spéciale se développe à l'extérieur du corps, ou à ce que quelque portion de principe virulent chassée par l'action des parties solides, y vienne susciter des tumeurs, des phlegmons? C'est pourquoi Hippocrate veut que l'on examine les matières rejetées par l'arrière-gorge ; car quelquefois elles sont semblables à celles des personnes bien portantes.

(K) C'est le cas d'un Athénien, cité au 5e livre des *Épidémies*, qui était atteint de démangeaison, et avait la peau épaisse et semblable à celle d'un lépreux. L'usage des eaux minérales naturelles le débarrassa de ces affections ; mais il devint hydropique et mourut. Il est donc d'une grande importance de connaître les cas où il est convenable de tenter la cure de ces maladies. Lorsque des *dartres*, selon l'expression vulgaire, ou des éruptions impétigineuses paraissent dépendre moins d'une mauvaise disposition des parties internes que d'un vice spécial de la peau, y a-t-il donc autant de danger qu'on le dit à débar-

rasser promptement de la dartre, ou de l'impétigo, la partie où elle apparaît ? Car si l'état des parties qui avoisinent l'éruption est sain, il n'y aura pas à craindre que le mal s'y manifeste, ni qu'il se reproduise sur le point où vous l'aurez supprimé, et il est absurde de prétendre que la diathèse elle-même gagne et se glisse de proche en proche.

(L) Cependant, dans cette même maladie, si le sang est tiré de la basilique droite, il se montre altéré; il ne l'est pas, si on le tire de la céphalique droite ou de la basilique gauche. Il est des médecins qui recommandent d'arrêter au plus tôt les hémorrhagies dans les fièvres continues, quoiqu'elles se déclarent au jour critique. Mais au contraire, Galien, dans son commentaire sur le §. 9 de la sect. 1 du liv. 1 des *Épidémies*, soutient que, dans les vraies fièvres continues et dans les fièvres ardentes, la crise s'opère par des hémorrhagies. Voyez le §. 6 du livre 2 des *Prorrhétiques*. Et notamment il soutient, au chap. 3 du livre 3 de son *Traité des crises*, que la solution des fièvres ardentes continues et des inflammations viscérales, se fait par une hémorrhagie critique. Et dans son commentaire sur la section 1 du livre 2 des *Épidémies*, il blâme les médecins qui arrêtent les hémorrhagies survenues aux jours critiques. Bien plus, il dit au §. 63 de la 2e section du livre 1 des *Épidémies* : *C'est le propre des fièvres ardentes de se terminer par des hémorrhagies.*

(M) Peut-être les médecins ne connurent-ils pas la nature du mal, et était-il celui qu'Hippocrate décrit au livre 1 des *Maladies des femmes*. Que si pareil fait se présentait à nous, le souvenir d'une première faute nous rende plus prudents !

(N) Je suis plutôt porté à le regarder comme un catarrhe suffocant dû à quelque épanchement, comme il arrive à ceux qui ont subi une grande fatigue. C'est un mauvais

signe, quand, dans ces affections, le malade s'agite beaucoup.

(O) Ce qui est dit ici des femmes peut également se dire des hommes auxquels on a, à dessein, tiré beaucoup de sang, ou qui en ont perdu par une hémorrhagie spontanée ou de toute autre manière; car ils sont sujets à de semblables maladies, à des affections nées de la crudité des humeurs.

(P) On distingue deux sortes de froid : l'un positif, l'autre privatif. Le froid privatif s'observe au début des paroxysmes, des lipyries, des fièvres ardentes, où le froid existe aux extrémités ; le froid positif, dans les affections où une grande quantité de matière pituiteuse fait naître une sensation de froid. Et ici il faut se garder, alors qu'on trouve les extrémités froides ou peu chaudes, de porter un jugement défavorable; car ce phénomène est dû à l'abondance des humeurs crues, plutôt qu'à toute autre cause. C'est de tels malades qu'Hippocrate dit dans maint passage de ses *Épidémies*, qu'ils se réchauffent. C'est surtout aux pieds et aux mains que le froid privatif donne des marques de sa présence ; le froid positif envahit tout le corps; ce sont là les caractères qui les différencient. Quand Hippocrate dit, en parlant d'un phthisique, qu'il se refroidit au point de ne pouvoir plus se réchauffer, c'est du froid privatif qu'il s'agit.

CONSTITUTION DU PRINTEMPS

DE L'ANNÉE 1575.

—

Les maladies qui régnèrent au printemps furent, comme celles de l'hiver et de l'automne précédents, remarquables par leur longueur. On le conçoit. La fréquence des pluies et des vents du sud, les variations atmosphériques produisaient un amas d'humeurs excrémentitielles qui aggravaient les maladies. Au commencement du printemps et sur la fin de l'hiver, un afflux de sérosité vers la tête et un amas de matières corrompues dans le ventre multiplièrent les affections de la tête, des yeux, de la poitrine et du bas-ventre, ainsi que l'abattement, les lassitudes, l'essoufflement, les douleurs d'estomac et des articulations. Tel fut leur caractère, leur génie. Quelques malades éprouvèrent des douleurs que rien ne pouvait calmer. Les pleurésies firent périr beaucoup de monde. Leur début était brusque. Elles cédaient à une ou à plusieurs saignées. Presque toutes dépendaient d'une fluxion venant de la tête. Il y avait lieu de soupçonner une viciation de la sérosité. Ceux-là surtout souffraient le plus de douleurs de côté, qui avaient les poumons naturellement faibles, ou entachés de quelque vice. Un grand nombre de personnes éprouvèrent des douleurs de ventre que, seules, d'abondantes évacuations par haut et par bas faisaient cesser. Beaucoup de médecins

les regardèrent comme néphrétiques. En réalité, elles ne l'étaient pas.

Nous eumes à soigner Nicolas Le Grand de Saint-Germain, d'une difficulté de respirer, avec pandiculation, besoin d'étirer ses membres et de se jeter de droite et de gauche. Nous le crûmes atteint d'hypochondriacie. Il alla beaucoup mieux à la suite de très-fréquents purgatifs, surtout donnés sous la forme pilulaire. Ici, il faut bien distinguer les cas. Le malade a-t-il le visage verdâtre, ce qu'Hippocrate désigne par les mots de χλώρασμα λαμπρὸν, mais sans éruption? une mauvaise disposition des organes internes n'est pas à redouter chez lui. Sa face est-elle au contraire souillée de taches, d'éphélides et de ce que les anciens maîtres de notre art appelaient bourgeons (1), les organes précordiaux recèlent quelque vice. Chez quelques malades présentant cette physionomie, on a trouvé un abcès entre le poumon, l'estomac et le diaphragme.

D'où vient que les hommes supportent sans se trouver mal des hémorrhagies nasales abondantes et continues, bien que le sang qui coule du nez soit presque spiritueux, et par conséquent plus propre à produire la défaillance, que s'il était plus épais, moins épuré ; et que de même les femmes supportent à un degré incroyable des pertes utérines sans préjudice ni mal de cœur, tandis que les uns et les autres ne peuvent perdre par la saignée du bras une quantité bien moindre que par le nez ou la matrice, sans que de graves syncopes ou défaillances n'en soient la conséquence? Si l'on voulait donner la raison de cette différence en disant que le sang de la saignée du bras abat davantage les forces parce qu'il est fourni par une partie plus rapprochée de la source centrale de la chaleur, on objecterait que la saignée de la malléole cause une faiblesse encore plus grande, et que cependant elle s'opère dans un point bien plus éloigné.

(1) En latin *barones*, *nepones*, visage bourgeonné.

C'est un précepte vulgaire : que, toutes les fois que l'indication de deux remèdes majeurs se présente, il vaut mieux commencer par la saignée que par la purgation. Ce précepte est-il juste ? Il me paraît très-difficile d'établir dans quelles maladies, quand et comment cette règle doit être mise en pratique. Peut-être faudrait-il le demander au commentaire sur les §. 21 et 22 du livre 4 *du Régime dans les maladies aiguës*, où Galien traite *ex-professo* les cas où la saignée doit précéder la purgation ; et aussi au commentaire sur le §. 6 de la section 1 du 6e livre des *Épidémies*. Mais nulle part cet auteur n'est plus précis que dans le chapitre 4 de son traité *Des Maladies des reins*. La *saignée*, dit-il, *a-t-elle produit dans le corps une déplétion ? le cathartique trouvera les veines, les artères et tous les organes vides et non engorgés. Il trouvera donc dans tout le corps la voie ouverte pour entraîner et évacuer les sucs dissous et atténués. Les vaisseaux, au contraire, sont-ils dans un état pléthorique ? le purgatif cheminera mal dans le corps engorgé. Il y séjournera, ou n'y produira aucun effet avantageux.*

Lorsque vous prévoyez qu'il surviendra prochainement un flux de ventre, ou un vomissement, ou l'un et l'autre sous forme de choléra, gardez-vous d'administrer un purgatif ou tout autre agent perturbateur. Ils produiraient des effets dangereux, car les humeurs mises en mouvement excitent de nombreux et graves désordres, des syncopes et autres accidents analogues, que bien à tort l'on rapporte communément au purgatif innocent par lui-même. Je les ai vus se produire chez une jeune fille parfaitement honnête. Et il me paraît que c'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'opinion d'Hippocrate, lorsqu'il dit *que les personnes qui se nourrissent mal supportent mal la purgation*. Les filles débauchées sont fortement dérangées par les purgatifs. Il faut donc ne les leur prescrire qu'avec circonspection.

Un homme atteint de fièvre continue n'avait encore op-

posé à la chaleur qui le consumait que de la tisane, lorsqu'un médecin appelé près de lui, lui pratiqua une saignée intempestive, vers le neuvième jour environ de la maladie. L'ouverture de la veine parut le soulager beaucoup, mais il mourut deux heures après, couvert d'une abondante sueur. Si la matière morbifique avait été convenablement préparée, et la purgation instituée en temps opportun, les forces du malade auraient suffi à supporter cette sueur critique. Le danger aussi aurait été écarté, si la nature n'eût pas rapproché autant cette crise de la phlébotomie. Cela doit nous instruire du danger de toute évacuation artificielle dans le cours ou dans l'imminence d'un jour critique, surtout lorsque les périodes de la maladie sont bien précisées. Une fréquente expérience nous a appris qu'un purgatif donné non dans le sixième jour plein, mais à la veille du septième, détermine de fortes et dangereuses superpurgations. La nature en reçoit une telle perturbation qu'il en résulte une évacuation purement symptomatique, et qu'elle évacue tout confusément, pêle et mêle et sans distinction.

Socrate était au troisième jour d'une fièvre continue, lorsque, le quatrième, il survint une pleurésie. Y avait-il sécurité à saigner le septième jour de la maladie entière, bien que ce ne fût que le troisième de la pleurésie ? Une crise ne pouvait-elle pas se déclarer à ce septième jour, et la saignée pratiquée dans cette conjoncture ne pouvait-elle pas produire un résultat funeste ? J'ai vu souvent la fièvre dite essentielle augmenter, lorsqu'à son quatrième jour se déclare une pleurésie, et participer de la fièvre essentielle et de la fièvre symptomatique ; car la saignée opérant alors une rémission de la pleurésie, il survient aussi une rémission dans la fièvre.

On demande si la folie est compatible avec un état complet de vacuité, de déplétion, puisque les médecins évacuent

largement les insensés, mais sans succès. Hippocrate enseigne dans ses *Aphorismes* (Aph. 9. Liv. 6), qu'un flux de ventre excessif engendre la folie. Saignerez-vous dans ce cas ? abstenez-vous en, car vous jetteriez les malades dans un grand péril. Et dans ses *Prorrhétiques* (voir le commentaire de Galien sur le §. 17 du liv. 1), il enseigne que le délire phrénétique dépend d'une qualité maligne, telle qu'une humeur bilieuse brûlée, ou d'une sécheresse extrême. C'est ce qu'il faut démêler avec soin, pour ne pas commettre de méprise. Ainsi nous vîmes une femme, qui avait peu de fièvre, mourir dans le coma, le neuvième jour, après avoir été tourmentée outre mesure par ceux qui l'assistèrent (A). Elle passait habituellement les nuits sans dormir, s'épuisant à gronder de petites filles dont elle était institutrice, se nourrissant chichement et grossièrement, mais n'étant pas aussi sobre à l'endroit du vin. Elle était d'un tempérament très-bilieux. Chez elle tous les symptômes tenaient à une altération primitive et à un desséchement du cerveau, et à la présence d'une certaine quantité de bile brûlée. Des jeûnes trop prolongés engendrent aussi de semblables affections (1), et surtout chez les personnes bilieuses, si la bile, privée des matériaux que lui fournissent les aliments, acquiert des qualités délétères. On voit combien peu lui convenait la saignée ; car la fin du commentaire de l'histoire de Pythion (1re du 3e livre des *Épidémies*) nous apprend que le délire est moins produit par la quantité des humeurs que par leur qualité, et que leur abondance même ne provoque pas le délire, mais le coma. Chez un malade, il se déclara une douleur à l'hypochondre droit. Je redoutais qu'il ne s'y formât un abcès. Je mis tout en œuvre pour le prévenir. Le malade ne périt pas. Il se fit

(1) On dit vulgairement : il est *recru*, c'est-à-dire, exténué par les veilles et la faim (Baillou).

sur la cuisse et le tibia un transport de je ne sais quelle humeur, et la douleur de l'hypochondre s'amenda.

La majeure partie des douleurs de côté dérivent de la tête (1). Mais d'où vient que la majeure partie des fluxions étant froides, il en résulte si promptement une inflammation et un phlegmon? Car la nature du phlegmon est chaude et humide. Et si cela est vrai, la saignée est-elle convenable? N'est-il pas mieux de recourir aux purgatifs, aux vomitifs et aux anodins? Hippocrate dit, dans divers passages, que les plus violentes douleurs naissent du mélange de la phlegme et de la bile avec le sang. Que si une humeur froide se portait sur les nerfs seuls, il ne faudrait pas tant se hâter de recourir à la saignée; mais comme la fluxion se fait par les veines, il en résulte aisément un phlegmon. Dans l'exercice de notre art, nous avons distingué trois sortes de pleurésies et de douleurs de côté : les unes de nature phlegmoneuse, les autres, comme je l'ai dit dans mes *Conseils*, de nature érysipélateuse; d'autres enfin, produites par une humeur pure et sans mélange, découlant de la tête. Dans ces dernières, il y a plutôt douleur de côté que pleurésie. La douleur est moins le résultat de l'inflammation que du transport et de la fixation de quelque humeur. J'ai même vu une infinité de douleurs de côté résulter de l'abondance dans les poumons des humeurs excrémentitielles, dont la portion la plus ténue et la plus séreuse se porte sur les membranes et y fait naître les douleurs. Mais ce à quoi il faut bien faire attention, c'est que la majeure partie des pleurésies et des douleurs de côté dérivent moins de la tête et des organes supérieurs que de l'afflux sur les poumons et sur la poitrine d'une humeur excrémentitielle, ou de l'humeur la plus ténue que l'or-

(1) Fernel a très-clairement établi les différences existant entre les douleurs de côté. Chap. 11. Liv. 5 (Baillou).

gasme du bas-ventre y fait refluer. C'est une distinction essentielle, puisque la plupart des médecins n'osent pas purger et relâcher le ventre, tandis que le plus souvent il conviendrait mieux d'agir de la sorte que de saigner. Les saignées mêmes ne sont pas indiquées dans ce cas, à moins que l'on ne se borne à une seule. C'est ce qui fit que chez l'épouse d'un conseiller qui souffrait d'une douleur de côté, on ouvrit jusqu'à cinq fois la veine sans bons effets. C'était en hiver. Le mal venait de la tête : ce qu'il faut bien remarquer ; car lorsqu'Hippocrate dit, au 2e livre de ses *Aphorismes* (Aph. 23), que les pleurésies règnent en hiver, il veut rappeler ce qu'il a dit dans le livre *Des lieux affectés chez l'homme*, en traitant de la pleurésie sans expectoration. La douleur de côté vient de la congélation, comme l'expliquent Hippocrate au lieu cité, et Galien dans son commentaire du 3e livre des *Aphorismes*. Dans de semblables douleurs de côté, la saignée est-elle sans danger ? nullement. Gardons-nous donc de l'erreur grossière où tombent tant de médecins : c'est une chose incroyable *que le nombre de ceux qu'a fait périr la voie commune et battue, surtout dans la cure de la pleurésie !* Prononce-t-on le nom de pleurésie ? malheur à qui prescrit une médication autre que la saignée ! on lui jette l'anathème et on l'accuse d'ignorance. Pour traiter une douleur de côté, tout le monde aujourd'hui est médecin. Ce meurtre de tant de malades, cette vaine dépense d'un sang qui est la source de la vie, cette soustraction des esprits se commet à la honte de notre art, au point que, dans cette méthode unique de traiter les pleurésies, les portefaix, les bourreaux, les cordonniers et la tourbe des commères l'emportent sur le savoir des plus célèbres médecins et leur barrent le passage. Qu'un malade se plaigne du côté, quelle qu'en soit la cause, la saignée ne saurait être différée d'une minute. Une effrontée commère, un imprudent barbier, une femme évaporée peu-

vent-ils savoir que les douleurs de côté tiennent à des causes nombreuses, et que de même qu'il serait funeste, dans certain cas, de ne pas ouvrir la veine, dans d'autres cas, l'ouvrir serait une chose cruelle, impie et pleine d'ignorance? Car, *il n'y a si petite, si faible influence, qui ne puisse produire une douleur de côté.* Est-il donc juste de mettre tous le pied dans la même chaussure, comme s'il ne s'agissait que d'une même cause, d'un même mal et d'un même remède ?

Il convient que nous examinions si l'on doit, quand le phlegmon et la douleur rendent urgente l'ouverture de la veine, y revenir quatre fois dans le même jour, plutôt que d'attendre ce qui se passera le lendemain. Lorsque la pleurésie tourne au phlegmon et que la douleur est violente, il faut tout mettre en œuvre pour empêcher que le phlegmon n'augmente. Or, est-il un remède plus souverain que les saignées coup sur coup ?

Galien n'a-t-il pas écrit avec raison que l'ouverture d'une artère de la main guérit la douleur de côté et les souffrances hépatiques, en raison de la forte révulsion qu'elle produit? La saignée de la cheville pourrait-elle aussi convenir dans la pleurésie? Peut-être cette évacuation éloignée et graduelle débarrasserait-elle mieux la partie affectée qu'une large évacuation faite dans son voisinage. Car une soustraction brusque du sang opérée près du lieu malade, y attire le sang des autres parties, et il est à craindre qu'il ne s'y fasse un afflux nuisible du sang et des esprits. Mais lorsque nous soustrayons la matière conjointe qui est comme le foyer de la douleur et d'une sorte d'abcès, cette soustraction paraît plus sûre et plus convenable quand elle est opérée par une révulsion graduelle. C'est ainsi que l'on voit la succion des seins faite par une grande personne, les épuiser et les dessécher, en raison d'une action trop violente; tandis que les enfants, même nouveau-nés, par

un moindre effort et en léchant, font sortir de la profondeur des veines le lait qu'ils attirent et qu'ils têtent. Une succion et un appel trop violents brisent le cercle de la sécrétion laiteuse, comme une traction trop forte, l'ordre et l'enchaînement d'une danse. Le fils de M. Noël, ne pouvant être saigné à la cheville d'une manière commode, le fut au poignet, dans une pleurésie; et il s'en trouva fort bien, car à dater de ce moment, la douleur s'apaisa. N'est-ce pas là une pratique à propager (B)?

La femme d'un chirurgien, atteinte d'une toux violente et invétérée, expectorait facilement. Sa toux devint sèche, et on craignit qu'il ne résultât quelque chose de plus fâcheux de la suppression de la matière morbifique (C). Mais les organes génitaux furent baignés d'eau, comme si la malade eût été tourmentée par des flueurs blanches. La matière sembla s'être portée des poumons sur la vulve. Était-ce vraisemblable? certainement, et Hippocrate rapporte de pareils faits dans ses *Épidémies : Chez un grand nombre, il y eut des toux sèches, des toux sans expectoration, et la voix devenait rauque. Chez les uns immédiatement, chez les autres après quelque temps, il survenait des phlegmasies douloureuses aux testicules, d'un côté seulement, ou des deux à la fois* (*Épid.* Liv. 1. Sect. 1. §. 1. Trad. de Daremberg). Galien dit dans son commentaire : *Cette partie de l'humeur morbifique qui était dans les poumons, se porta sur les testicules, par l'effet du consensus existant entre les poumons et les testicules. Arrivée aux testicules, elle était de plus mauvaise qualité que dans les poumons, car elle s'était corrompue par suite de son ancienneté.* Ce consensus des poumons et des voies gastriques supérieures avec le bas-ventre m'étonne. Car Galien (Comm. sur les §. 3 et 4 du liv. 3 *Des Artic.*), voulant expliquer pourquoi la gibbosité des vertèbres thoraciques ne se résout pas par la dyssenterie ou par un abcès des

jambes, comme le fait la gibbosité des lombes, prétexte la difficulté des voies, et dit qu'il n'y a pas de voie prompte et facile de la poitrine aux extrémités inférieures; il nie même qu'il existe aucune sorte de voie par où la matière morbifique puisse passer des parties supérieures aux inférieures. Si cela est vrai, pourquoi disons-nous que chez les phthisiques, il s'établit un émunctoire par les selles et par les urines (D)?

J'ai ouï dire qu'Ambroise Paré raconte dans ses *Histoires* qu'une dame portait sur la cuisse une tumeur de la grosseur d'un pois, dont elle souffrait au point d'en tomber en convulsion, et qu'à la suite de sueurs provoquées par des diaphorétiques, elle restait à demi-morte. Quel était ce mal? une humeur maligne dont une partie se manifestait au dehors par une petite tumeur, tandis que le reste, glissant comme un venin caché et circulant plus loin, se portait enfin sympathiquement sur le cerveau, par ou sans l'intermédiaire d'une vapeur. Ceci me fournit l'occasion de faire remarquer trois choses des plus importantes dans les maladies produites par sympathie. Premièrement, est-il nécessaire que, dans toute maladie sympathique, une matière flatulente, ichoreuse, ou quelque autre humeur se porte sur l'organe qui souffre sympathiquement? Selon Galien (*Des Lieux aff.* Chap. 6. Liv. 1), les maladies par *consensus* se développent de trois manières : ou par insuffisance de faculté, ou par manque de matière, comme dans la respiration, ou par des vapeurs. Quand les vapeurs produisent la maladie, il arrive presque toujours, si elle dure, qu'après avoir reçu la première impulsion d'une autre maladie, elle devient *protopathique*, c'est-à-dire, essentielle, indépendante. Arculanus a mieux distingué ces deux espèces de sympathie (qu'il appelle *communauté*), en disant que l'une est absolue, l'autre non absolue. L'absolue est celle dans laquelle l'organe communicateur ne transmet à la partie qui

entre en consensus rien autre chose que la souffrance ; rien en un mot de matériel, comme serait une humeur, une vapeur, un esprit, une flatuosité. Dans la non absolue, l'organe, foyer primitif de la maladie, transmet à la partie sympathiquement affectée quelque chose qui y engendre une maladie semblable (E). Sont des exemples de sympathie absolue, la douleur de tête qui naît du spasme de quelque partie du corps ou de tout le corps ; la douleur d'une piqûre ; la douleur de tête sympathique des affections articulaires ; la fureur utérine en est aussi un exemple. Car Aétius (Cap. 74. Serm. 4. Tétrab. 4) distingue la fureur utérine de la suffocation de l'utérus, comme étant une simple souffrance qui retentit sur le cerveau, par sa seule qualité, sans l'intermédiaire d'aucune matière. C'est dans le même sens que l'on dit :

Quand la tête souffre, tous les membres souffrent.

Dans ce cas, y a-t-il de communiqué autre chose qu'une affection pure de toute matière ? Il faut bien que la partie éprouve une souffrance réelle, puisque l'on définit la douleur une impression ayant lieu matériellement. Mais cela ne veut pas dire qu'une matière soit nécessaire dans toute douleur, dans celle surtout qui naît par consensus. Cette définition n'a pour but que de combattre l'opinion de ceux qui prétendent que la communication de la douleur est absolue, lorsque la douleur est imaginaire. Opinion erronée. Car l'image de la douleur se présente bien au centre commun des sensations ; mais celui-ci n'est pas pour cela malade.

Le second point à examiner est ce qu'a dit Galien (Comm. sur le §. 10 du liv. 3 *Des Articulations*). De toutes les maladies nées par consensus et communication, aucune ne résout les maladies qui l'ont précédée, à moins cependant que la matière elle-même ne soit portée ailleurs, et que, l'occasion de la disposition morbide cessant par l'absence

de la matière, la maladie, par suite, ne cesse également. C'est ainsi que lorsque la matière est portée de la tête sur les pieds, la chute des cheveux s'arrête et il survient des varices.

Le troisième point consiste dans ce que Galien a écrit (Comm. sur l'aphor. 39 du liv. 1) : *Peu de maladies chroniques naissent par consensus et sans lieu affecté.* Cependant il existe des hémicranies, par consensus, de longue durée. Mais autre chose est une maladie chronique, autre chose une disposition chronique, car la disposition est sans matière. Mais une maladie avec matière et de longue durée, a un siége spécial et une humeur épaisse qui l'entretient.

Un gentilhomme avait été infecté de mal vénérien ; et comme il arrive lorsque ce virus, semblable à toutes les humeurs virulentes, se porte, selon sa coutume, sur un organe ou sur un autre, il éprouva des douleurs intolérables dans la troisième et la quatrième vertèbre du dos. Tous les remèdes échouèrent ; il mourut dans les souffrances. On trouva ces deux vertèbres détruites par la carie et la suppuration. C'était la cause de ses douleurs ; ce fut la cause de sa mort. Avicenne (Fen. 22. Tract. 1. Cap. 12) appelle cette suppuration de l'épine *spina ventosa*, cette suppuration étant produite par une humeur ichoreuse. L'ichor et les flatuosités malignes engendrent des affections presque semblables. J'ai dit que l'ichor et les flatuosités étaient les principales causes des douleurs (F).

Un gentilhomme, mais de mœurs basses et corrompues, et auquel on aurait pu appliquer ce que le poëte dit de Mézence :

Mézence contempteur des dieux,

souffrait d'une douleur intolérable dans le périoste du menton. La surface douloureuse ne dépassait pas en étendue la largeur d'un sextant. Ce mal était si étrange, si inouï, si nou-

veau, si implacable, qu'on le considérait comme une punition du ciel. Les remèdes ne faisaient qu'empirer le mal et lui donner une dangereuse violence. Presque tous les points de la face furent envahis par une humeur de nature identique, et il mourut bientôt. Quel était donc ce mal ?

Les péripneumonies et les pleurésies sèches, c'est-à-dire, qui tiennent moins d'une humeur et d'une tumeur phlegmoneuse que d'une phlogose et d'une ustion vagabonde, erratique, tuent les malades à l'improviste, et au moment où les médecins s'y attendent le moins. Elles sont engendrées par une sérosité âcre, subtile, maligne, délétère, rebelle au travail d'expulsion et de coction, et qui frappe les poumons d'une sydération prompte. Elles ont pour signes des rougeurs des joues fugaces, une toux aride, l'absence presque absolue de douleur, la jactation, la sécheresse de la langue, un affaiblissement inexplicable, des douleurs pongitives et fugaces. Faut-il les traiter par la saignée ? Voici l'opinion d'Hippocrate : *Il y a aussi une péripneumonie et une pleurésie sans expectoration, toutes deux par la même cause, par sécheresse. Or, les choses chaudes, quand elles échauffent en excès, et les froides, quand elles refroidissent en excès, dessèchent également. Le côté et les vésicules qui sont dans le côté sont frappés de coagulation, se contractent, et tout ce qui s'y trouve de pituite et de bile est durci par la sécheresse et cause de la douleur, et, par la douleur, de la fièvre. Dans ce cas, il convient d'inciser la veine du bras nommée splénitis ou l'hépatitis, suivant le côté où est la maladie* (Trad. de Littré. Livre 1er *Des Maladies*, n° 28. tom. VI. p. 197). Cependant dans un autre endroit (*Des Maladies*, Liv. 3), où il traite de la cure des pleurésies sèches et des péripneumonies sans expectoration, il insiste beaucoup sur les fomentations et se tait sur la saignée. Ce point exige donc toute l'attention et toute la sagacité des médecins. En rappelant les pleurésies sèches

produites par le froid et le durcissement de la plèvre, qui en est la suite, Hippocrate paraît désigner les pleurésies qui règnent pendant l'hiver, dont il est question dans ses *Aphorismes* (3e aphor.), pleurésies dans lesquelles nous avons vu échouer la saignée, et dans lesquelles il conseille de recourir aux émollients et aux parégoriques (anodins). C'est sur ces principes que doivent régler leur conduite les médecins qui savent garder une sage réserve et ne tenir aucun compte des erreurs du vulgaire.

J'ai présenté plus haut quelques observations au sujet des drastiques. Examinons maintenant si les idées suivantes d'Hippocrate sont vraies : à savoir, que ce n'est pas le nombre des déjections qui fait leur utilité, et que, pour être avantageux, les purgatifs doivent agir convenablement et d'une manière critique, et qu'il faut, non leur subordonner le corps, mais les subordonner à l'état du corps. J'ajouterai seulement que l'électuaire de suc de carthame, qui se vend à l'enseigne du *Mortier d'or*, ou ne produit pas d'effet, ou produit des effets désordonnés. En évacuant certaines eaux superflues, les purgatifs produisent une perturbation, mais n'évacuent pas ce qui serait à évacuer. Nous les avons vus déterminer chez les uns de dangereuses superpurgations, et ne produire chez d'autres que peu ou point de selles. J'ai vu en conséquence les malades éprouver un grand regret d'avoir usé d'un remède dont les effets sont si peu sûrs, et qui provoque ou une évacuation inutile, ou un pénible échauffement. Bien plus, j'ai vu un simple et doux minoratif produire de meilleurs effets par la douceur de son action que ces drastiques par leur violence intempestive.

Puisque nous voyons tous les enfants atteints de fièvres continues et violentes, périr, faute peut-être d'avoir été saignés, et l'omission téméraire d'un remède aussi souverain contre les fièvres continues, donner lieu à un blâme

et à une accusation d'ignorance contre les médecins, y aurait-il donc quelque danger à ouvrir la veine dans ce cas? certainement non (G). D'abord parce que le cas réclame la saignée, et ensuite parce qu'elle satisfait le désir des parents qui la regardent comme la chance la plus certaine de salut, et trouvent dans le nombre même des victimes une invitation à y avoir recours. Car les Parisiens sont si partisans de la saignée pour leurs proches, que, même en cas de mort, la perte du malade leur cause moins de regret, s'il a été préalablement saigné. Je m'étonne que Galien (au liv. *de la Saignée*) mette tant d'insistance à interdire la saignée chez les enfants, voulant que l'on s'en abstienne, lors même qu'ils sont atteints de pleurésie ou de péripneumonie. Il dit en effet : *Après la quatorzième année, la pleurésie, ou la péripneumonie, ou toute autre maladie aiguë, ou l'angine, doit être résolument attaquée par la saignée, alors surtout que le sang domine, que l'on est au printemps, dans un climat tempéré, et que l'enfant est d'une constitution sanguine.* Que si ces maladies frappent les enfants plus jeunes, la saignée ne leur sera donc pas avantageuse, puisque, pour convenir aux jeunes gens, elle exigera toutes les circonstances qu'il énumère. Les modernes lui opposent l'expérience qu'ils ont faite des heureux effets de la saignée chez des enfants de deux ans, et même au-dessous. Mais peut-être auraient-ils guéri sans elle. Témoin le fils de Vaudole, chez lequel on regardait la saignée comme indispensable, et que les purgatifs délivrèrent d'une douleur de côté. Témoin la fille de M. Rossée : la saignée fut ordonnée, puis différée, puis omise, et néanmoins la malade guérit.

Il est des médecins qui, pour couvrir leur ignorance, ne voulant rien faire auprès des malades, prétextent, pour légitimer leur expectation, la circonstance de tel ou de tel jour critique (H). Galien veut au contraire (au Chap. 2 du Traité *de la Saignée*) que l'on agisse. En conséquence, il dit :

Bien que nous soyons appelés à entreprendre la cure d'une maladie, lorsqu'elle est arrivée au cinquième ou au sixième jour, il sera opportun de saigner, même lorsque la première occasion de le faire sera passée. Car à quelque jour que se présente l'indication d'ouvrir la veine, n'hésitez pas à l'ouvrir, fussiez-vous éloigné de vingt jours du début de la maladie. Ces indications sont l'intensité de la maladie, l'intégrité des forces, les âges au-dessus de l'enfance, la sécheresse extrême de l'atmosphère. Mais, dira-t-on, les forces, après ce laps de temps, sont épuisées, et l'ancienneté de la maladie interdit toute déperdition de sang. Galien rejette cette objection du nombre des jours, qui veut que ce nombre soit absolument et par lui-même une cause d'affaiblissement des forces, tandis que la longueur de la maladie ne produit qu'éventuellement la chute des forces. On peut même voir les forces manquer dès le second jour d'une maladie. Si cependant, comme l'affirme Hippocrate (au 4e liv. des *Maladies*), il est dangereux d'administrer un purgatif les jours impairs et critiques, à cause de la superpurgation qu'il y produit, pourquoi y aurait-il moins de danger à ouvrir la veine ? Mais Galien adresse surtout ses reproches à ceux qui, en posant les règles de la saignée, n'ont pas su tenir une juste mesure ; car ils s'abstiennent de saigner passé le quatrième jour, pratique erronée que blâme tacitement le passage suivant des *Épidémies* : *Je saignai Anaxion le huitième jour.* Une autre de leurs erreurs, c'était de saigner quand les humeurs étaient encore errantes et vagabondes, et non fixées et stables, pour me servir des expressions de Cicéron (dans son traité *De la Nature des dieux*). Pour ce qui touche à la saignée, on peut mettre en avant, de part et d'autre, beaucoup de raisons pour la conseiller ou pour l'interdire. La plupart de ces raisons prouvent qu'il faut n'y procéder qu'avec la plus scrupuleuse prudence, mais non qu'il faille s'en abstenir.

Peut-être trouverions-nous un motif de nous détourner des saignées, surtout des saignées trop fréquentes, dans cet argument emprunté à Théophraste. Cet auteur, en expliquant pourquoi les arbres sauvages et non greffés donnent plus de fruits que les arbres greffés, dit que ceux-ci sont moins robustes parce que la plaie que la greffe leur a faite a diminué leurs forces. Ce qui peut s'appliquer également aux saignées. Au reste, elles nuisent surtout aux personnes délicates et frêles.

Il est des personnes qui, pour décider les médecins à leur ordonner la purgation ou la saignée, invoquent l'habitude qu'ils en ont contractée. Mais il faut étudier avec soin ce qu'a écrit Galien (au liv. de la *Scarification*), afin de faire substituer à l'ouverture de la veine un autre mode d'évacuation. Il convient de pratiquer les scarifications sur les parties du corps les moins nobles, afin d'appeler les humeurs sur le point le plus éloigné. Que de personnes qui, tourmentées par des douleurs invétérées des yeux ou de la tête, veulent qu'on les saigne six ou huit fois par an ! Il faudrait avoir toujours présent à l'esprit le passage suivant de Galien pour l'opposer aux médecins qui versent le sang humain d'une main trop prodigue : *Il ne convient pas d'ouvrir la veine plus d'une fois par an, l'esprit vital s'échappant de la veine en quantité égale à celle du sang. En résulte-t-il une perte trop grande, la masse entière du corps se refroidit et toutes les fonctions naturelles se détraquent. Il convient d'en opérer la soustraction loin des parties nobles, comme sur les jambes. Beaucoup de médecins prodiguent trop la saignée ? j'ai cru qu'il convenait de faire cette observation.* Je ne dois pas passer sous silence ce que j'observai après une grave perte de sang chez Mademoiselle de Lonquerque : à la suite d'une violente hémorrhagie utérine, on trouva chez elle le foie presque entièrement décoloré et blanc. Il en fut de même chez M. de Montgyron,

au quartier *des Tournelles*. Une blessure des grosses veines crurales ayant occasionné sa mort, son foie fut trouvé tout pâle, ce qui tenait à la grande quantité de sang que le malade avait perdu. Pourquoi de trop fréquentes saignées ne pourraient-elles pas produire quelque chose d'analogue ? Hippocrate dit (dans ses *Aphorismes*) qu'à la suite d'une évacuation de sang considérable, le ventre se *relâche*, et dans les *Coaques*, qu'il est *fâcheusement affecté*. Et Galien, parlant du fréquent usage des purgatifs, dit : *Le trop fréquent usage des purgatifs est fâcheux, et parce qu'il fait contracter une fâcheuse habitude, et parce qu'il est par lui-même très-nuisible.* Mais on s'autorise de cette habitude elle-même, en disant que, grâce à elle, on a prévenu de grandes maladies. Galien (Comment. sur l'aph. 15 du livr. 3) réfute cette vaine objection : *Ceux qui réclament si haut la purgation eussent mieux fait de réformer leur manière de vivre ; et si ces évacuations les soulagent, ce n'est pas*, dit-il, *l'habitude qu'ils en ont contractée qui les leur a rendues nécessaires, mais bien les humeurs dépravées qu'engendre leur alimentation déréglée.* Il dit encore : *L'évacuation des matières journellement produites, n'est pas de nature à réclamer un purgatif. Mais la purgation est très-utile aux indigents, de temps à autre. Car de même qu'en agitant une eau stagnante, on en tire des vapeurs qui souillent l'air, de même l'administration intempestive d'un inutile purgatif, met en mouvement des humeurs qui infectent les esprits et vicient l'aliment qui circule dans les veines par le contact d'une matière qui stagnait dans l'intérieur du corps et qu'il remue* (dans le liv. *de l'Habitude*, au dernier chapitre). Tout cela doit être soigneusement noté.

Contre les douleurs de dents aiguës et contre les coliques, les caustiques, comme nous l'avons déjà indiqué, sont avantageux, en opérant la soustraction d'une certaine quantité de sanie ténue. Il y a lieu de s'étonner qu'une

matière si ténue et si peu abondante calme de si violentes douleurs de dents. Pourquoi, par analogie, n'appliquerions-nous pas des caustiques sur telle ou telle partie du corps pour en détourner la matière qui s'y porte avec impétuosité et qui y excite les douleurs? On a même vu dans plusieurs parties du corps, à la suite de grandes douleurs, apparaître et se développer une petite tumeur, qui semblait avoir attiré et renfermé en elle tout le principe des souffrances ; car celles-ci, dès lors, s'apaisaient.

Après des douleurs de tête longues et opiniâtres, on a trouvé les méninges sèches et comme frappées de sydération, surtout dans le cas où les humeurs sont dépravées et participent de la nature de l'atrabile brûlée. Dans ce cas, on se trouve mieux d'ordonner les bains que d'agiter les malades par des sudorifiques et des médicaments échauffants.

En examinant les urines, prenez garde de ne pas vous laisser tromper par leurs apparences et d'en tirer des conséquences téméraires. Ne présentent-elles aucune teinte ictérique? le commun des médecins en conclut qu'il faut saigner, et qu'un état inflammatoire les prive de l'humeur qui doit les colorer. Sont-elles fortement colorées par la bile? la plupart en concluent encore qu'il faut ouvrir la veine et tirer une plus grande quantité de sang, croyant qu'il y a inflammation et abondante production d'humeur bilieuse. Voyez donc avec quelle témérité ils déduisent l'indication de la saignée d'urines tout à fait dissemblables ! Que de difficultés en médecine pour établir les règles de telle ou telle conduite à suivre (1) !

Lorsque des douleurs erratiques occupent les fausses côtes, et par contiguïté de tissu, s'étendent aux seins et aux parties antérieures du sternum, il est essentiel de

(1) Voir Fernel, Chap. 11. Liv. 5. (Baillou).

bien distinguer si la sensation douloureuse naît d'une cacochymie du bas-ventre, dont les vapeurs en s'élevant sont propres à produire les douleurs, ou si la cause des douleurs vient des parties supérieures, ou enfin si elle réside dans la poitrine elle-même. Le vulgaire des médecins saigne, d'où que vienne la douleur. C'est un grand mal. Quelqu'un ignore-il que si cette douleur a sa cause dans le bas-ventre, la saignée, loin d'être utile, est très-nuisible, parce qu'elle provoque un mouvement de bas en haut, et que si la pleurésie n'existe pas encore, la saignée en accélère le développement ?

Quand ils ont recours à la saignée, les médecins de nos jours sont portés à la réitérer une seconde, une troisième et même une quatrième fois, lorsque le sang de la dernière saignée offre une grande altération. Plus le sang offre de traces de corruption, plus ils sont hardis à ouvrir la veine. Quelle misérable légèreté à disposer, à se jouer du sang humain (J)! Que répondront-ils à Galien dont ils se glorifient de prendre l'autorité pour guide, lui à qui il répugne d'autant plus de recourir à la saignée que le sang offre plus de marques de corruption? car il dit : *S'il y a défaut ou s'il y a excès de sanguification, abstenez-vous, dans l'un et dans l'autre cas, de saigner* (au Chap. 4 du liv. 4 de *l'Art de conserver la santé*). Lorsque l'humeur bilieuse surabonde et qu'il y a prédominance de bile dans la masse entière du sang et excès de sanguification, ne conviendra-t-il pas de saigner? Que veut donc Galien ? Ce même auteur écrit dans un autre endroit (dans son Comm. sur le §. 43 de la sect. 3 du liv. 6 des *Épidém.*) : *Si le sang est abondant, et s'il ne s'est pas changé d'une manière notable en une autre humeur, saignez hardiment ; s'il a déjà subi une altération, agissez tout autrement.* Comment concilier les modernes avec les anciens ? Et cependant, le même Galien saigna largement

une femme exténuée chez laquelle abondait un sang semblable à de la poix. Quant à moi, pour mettre Galien d'accord avec lui-même et avec les modernes, je pense que Galien n'interdit si catégoriquement la saignée que lorsqu'il y a excès ou défaut de sanguification, c'est-à-dire, lorsque le sang est entièrement cru, composé de pituite dans l'état appelé ὠμὸν αἷμα, ou lorsque la sanguification est si avancée qu'il est déjà brûlé. Il veut dire encore que le sang qui doit être rouge n'aura pas seulement changé de couleur (car le sang vermeil est celui qui change le plus facilement de couleur), mais que les parties qui constituent la masse du sang auront aussi subi une égale altération. Sans quoi il est facile de s'y méprendre; et beaucoup, sur ce point, commettent de honteuses erreurs. Dans nos saignées, nous regardons le sang comme mauvais, parce que la surface est blanche et présente une coloration qui lui est étrangère. C'est une erreur. Car, si vous avez fait la saignée dans un vase d'étain, dans une écuelle, si le vase n'est pas tout plein, ou si vous remuez le sang lui-même, sa surface apparaîtra vermeille. Mais il est deux indices bien plus importants qui vous détourneront de répéter la saignée : le premier est celui-ci : ainsi qu'une petite quantité de safran colore une grande quantité d'eau, de même une petite quantité de bile altère la nature du sang et en change l'aspect. Si donc un changement survient dans le sang par suite du mélange de la bile, il ne faudra pas pour cela se hâter de recourir à des saignées réitérées. Voici le second indice : chez Socrate, au moment de la fièvre, il y a confusion et trouble dans la masse du sang. La fièvre apaisée, les humeurs se posent. Si vous tirez du sang, quand il bouillonne dans les veines, il sera trouble; vous affaiblirez le malade et abattrez ses forces. Il ne faut donc pas se laisser aller à saigner hardiment, par cela seul que le sang pourra se montrer trouble et altéré.

Faut-il renoncer à remonter aux causes procatarctiques (premières) des maladies? nullement. Car Hippocrate dans ses *Épidémies*, en traitant des fièvres continues, mentionne les débauches, l'insolation, l'usage du vin bu trop pur, l'excès du travail et de la fatigue. Et dans son livre du *Régime dans les maladies aiguës*, quand il parle des fièvres continues qu'il attribue à la résorption de matières ichoreuses, il mentionne la fatigue, l'excès de travail et les veilles, qui, quoiqu'au nombre des causes procatarctiques, servent à expliquer la formation de la maladie et à en établir le diagnostic. Parmi ces causes, les unes tombent sous nos sens, d'autres nous échappent. C'est ainsi qu'une personne est prise de fièvre après avoir mangé des raisins, après avoir été au serein, après avoir bu glacé, ou après avoir mangé de la salade. On regarde communément ces circonstances comme ayant occasionné la fièvre, mais il est d'autres causes procatarctiques inhérentes à la maladie elle-même (K).

D'où vient que la pleurésie débute le plus souvent par des frissons, bien que le froid semble incompatible avec la nature de cette affection? Hippocrate, expliquant l'existence de ce frisson avant-coureur de la pleurésie chez les malades sobres, comme chez ceux qui ne le sont pas, s'exprime ainsi : *Le côté, qui naturellement est la partie du corps la plus dépourvue de chair, et qui, loin d'avoir rien en dedans qui l'appuie, est adjacent à une cavité, le côté, disons-nous, ressent particulièrement le froid. Après le frisson et le refroidissement, la chair qui est au côté et les vésicules se resserrent et se contractent* (Hippoc. *Des Maladies*. Livre I. §. 26. Trad. de Littré. T. VI. p. 193).

Durant tout le mois d'avril et tout le mois de mai, les maladies furent presque les mêmes qu'au commencement du printemps; il y eut une recrudescence des anciennes mala-

dies. Les médecins ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu des maladies si longues et si difficiles à guérir. Nous les avions déjà attribuées à l'excès de l'humidité. On pourrait leur appliquer ce que dit Hippocrate (§. 8. Sect. 1. Livr. 1. des *Épidémies*) des maladies qui régnèrent sous une constitution longtemps australe, et sèche, ajoute-t-il, c'est-à-dire, sans pluie ; bien que l'état de notre atmosphère restât pluvieux et nébuleux, il est aisé de concevoir qu'il ne se fît aucune exhalation du corps, et que les excrétions qui s'y produisaient y restassent accumulées. Les esprits et les humeurs participèrent de l'état sombre et nébuleux du ciel. En effet, les vents du sud et le temps couvert ne produisent-ils pas une affaiblissement de l'ouïe, des pesanteurs de tête, etc.? Par suite de cet épaississement des esprits et des humeurs, il n'est pas surprenant que l'impétuosité des humeurs n'ait pu être domptée, et que la nature soit restée assoupie et comme sans force.

On vit se multiplier les pleurésies sèches ou avec épanchement, les douleurs de côté, les toux, les ophthalmies, les pesanteurs de tête, et entre autres affections encore, un grand nombre de parotides; mais celles-ci ne s'accompagnaient pas de fièvre; et elles attaquèrent surtout les personnes très-jeunes et à sang plus chaud, s'accompagnant alors de fièvre, mais à un degré modéré.

C'est ici, ou jamais, le lieu de faire l'application de ce qu'a écrit Hippocrate (au §. 10. Sect. 1 du 1er liv. des *Épidémies*) : *Il survint des tumeurs aux oreilles chez beaucoup de malades; ils étaient sans fièvre. Chez quelques-uns, elles s'enflammaient un peu; chez tous, elles se dissipèrent sans accident. Aucune ne suppura. Elles étaient molles, volumineuses, diffuses, n'atteignant pas la nature du phlegmon. Elles se montrèrent chez les adolescents, chez les jeunes gens, chez les adultes, surtout chez*

ceux qui fréquentaient le palestre et les gymnases, très-peu chez les femmes (1).

Beaucoup de malades souffrirent de la sciatique ou de douleurs articulaires, sans avoir éprouvé la plus légère douleur à la tête, au cou, au gosier, aux clavicules, ou à l'occiput. Peut-on regarder avec vraisemblance comme découlant de la tête une humeur si maligne, si séreuse, si rebelle, qui n'excite aucune douleur dans son trajet et n'en détermine que sur l'articulation elle-même ? Agirait-elle comme le lièvre marin (2), qui, bien que s'insinuant à travers toutes les parties du corps, ne produit que l'ulcération des poumons? cela n'est pas croyable. Nous tirerons donc notre chapeau à Fernel, et nous n'ébranlerons pas témérairement la tête par des purgatifs. Car il est beaucoup de malades qui souffrent des articulations, sans avoir préalablement éprouvé la moindre douleur, la moindre pesanteur de tête, ni rien de semblable.

(1) Le texte d'Hippocrate diffère encore ici de la citation de Baillou; le voici : *Il survint aussi des tumeurs aux oreilles d'un seul côté chez beaucoup d'individus, des deux côtés chez le plus grand nombre; les malades étaient sans fièvre, et restaient levés. Il y en eut cependant quelques-uns qui ressentirent une légère chaleur (fébrile); chez tous, ces tumeurs disparurent sans accident : aucune ne suppura comme il arrive pour les tumeurs produites par d'autres causes occasionnelles. Quant à leur forme, elles étaient molles, volumineuses, diffuses, sans phlegmasie, indolentes; chez tous elles disparurent sans signes (critiques). Elles se formèrent chez les adolescents, chez les gens à la fleur de l'âge, et parmi ces derniers, chez presque tous ceux qui fréquentaient la palestre et les gymnases; elles se montrèrent rarement chez les femmes* (Hipp. *Épidém.* Liv. 1. Sect. 1. N° 1. Trad. de Daremberg).

(2) Le lièvre marin était, dans la croyance des anciens, un animal mou, le plus venimeux de tous, dont Aldovrandi a donné l'histoire et décrit les propriétés toxiques (*De Mollibus.* Lib. 1. Cap 7). Son action venimeuse consistait à attaquer spécialement les poumons; action contre laquelle Galien indique un remède (*Des Antidotes*, Liv. 2. Chap. 7.) — (*Castelli lexicon*)

Si les fièvres hémitritées et celles qui s'accompagnent d'horripilation sont engendrées par des humeurs différentes, pourquoi de telles fièvres ne règnent-elles pas toujours, alors qu'il se produit dans notre corps une si grande variété d'humeurs, et qu'y prédominent à un si haut degré la bile et la pituite, deux humeurs qu'Hippocrate signale si souvent comme la source de toutes les maladies? Si vous répondez que dans chaque fièvre l'altération et la turgescence d'une seule humeur prédominent, je vous demanderai pourquoi on a recours à des purgatifs si divers pour évacuer les humeurs morbifiques.

Un soin exagéré de sa personne et l'habitude de *dormir le jour et de chasser tout souci aux sons énervants du luth*, avaient développé chez un jeune homme de dix-neuf ans un embonpoint excessif. On lui conseilla, d'après Hippocrate, *le pain d'orge et la lutte*, c'est-à-dire, de travailler beaucoup et de manger peu. Il voulut se retrancher entièrement le déjeuner ou le souper. On l'en dissuada, lui recommandant seulement d'apaiser par une légère collation le robuste appétit auquel il donnait carrière à chacun de ses repas. Il lui était arrivé ce qu'éprouvent ceux qui ont le cou trop court, chez lesquels le poids de l'abdomen trop chargé de graisse produit une coarctation de l'orifice de l'estomac. C'est à peu près ainsi que chez les femmes d'un embonpoint excessif, l'épiploon, chargé de graisse, bouche et comprime l'orifice de l'utérus et détermine la stérilité (Aphor. 46. Liv. 5). Le même effet ne peut-il pas se produire à la région de l'orifice de l'estomac? C'est un fait à noter. On lui conseilla aussi de boire de temps à autre de la décoction d'absinthe pontique, et de mâcher souvent de la coriandre, qui, bien qu'étant un médicament chaud, ne franchit pas les lobes du foie; de se nourrir de préférence de rôti, et pendant l'hiver, du pain appelé biscuit, et non habituellement de celui que l'on appelle de tête, ou d'autre semblable.

Ne perdez jamais de vue ce qu'a écrit Hippocrate, au livre 1 des *Maladies des femmes*, touchant les difficultés que présentent leurs maux, difficultés telles que ces maux se dérobent à leur propre connaissance et à celle du médecin : *Leurs maladies sont graves, et généralement aiguës, intenses, et, parce que les femmes partagent les maladies (communes), difficiles à comprendre. Parfois elles ne savent pas elles-mêmes quel est leur mal, avant d'avoir l'expérience des maladies provenant des menstrues et d'être plus avancées en âge. Alors la nécessité et le temps leur enseignent la cause de leurs maux. Souvent chez les femmes qui ne connaissent pas la cause de leurs souffrances, les maladies sont devenues incurables, avant que le médecins ait été instruit par la malade de l'origine du mal. En effet, par pudeur, elles ne parlent pas même quand elles savent; et l'inexpérience et l'ignorance leur font regarder cela comme honteux pour elles. En outre, les médecins commettent la faute de ne pas s'informer exactement de la cause de la maladie, et de la traiter comme s'il s'agissait d'une maladie masculine; et j'ai vu déjà plus d'une femme succomber ainsi à cette sorte d'affection. Il faut, dès le début, interroger soigneusement sur la cause; car les maladies des femmes et celles des hommes diffèrent beaucoup pour le traitement.* (Hipp. *Des Mal. des femmes*, Livr. I. n° 6. Trad. de Littré, tom. VIII. p. 127).

Une longue maladie avait produit la faiblesse des jambes : elles étaient le siége d'une chaleur qui n'était pas naturelle, et le sang et les esprits n'y entretenaient plus une vigueur et un aliment suffisants; il en était résulté une sorte d'atrophie et de marasme. On pratiqua des embrocations avec l'huile de violettes, des frictions avec l'huile d'amandes douces exprimée à froid, des affusions avec l'eau de tripes mêlée à du vin blanc, ou à de l'eau de rose, si le malade éprouvait une chaleur incommode.

Une femme offrait un commencement de paralysie du côté droit ; et comme elle se plaignait de souffrir de la tête, afin d'empêcher l'humeur de s'y porter avec trop de violence et d'opérer une utile révulsion, on lui fit pratiquer une saignée du bras non paralysé. Le jour même où la veine fut ouverte, l'humeur se porta avec tant d'impétuosité sur le côté sain, que celui-ci fut frappé d'une grande faiblesse. Bien plus, les symptômes de paralysie furent plus prononcés sur le côté droit que sur le côté gauche, depuis longtemps affecté. Cet accident doit nous apprendre à ne pas saigner imprudemment lorsque l'humeur froide est en mouvement, (et cependant, dans un cas d'engourdissement, je fis saigner ma femme du bras droit, et elle n'en ressentit aucune incommodité !) Quelque chose d'à peu près pareil arriva à une dame noble ; il en résulta les plus cruelles douleurs de tête. L'humeur se jeta sur le cou, les épaules et les parties voisines. Cris, plaintes, agitations, sensations d'élancements et de piqûres. La saignée fut opposée à de si grandes souffrances, et le bras ne tarda pas à être frappé d'engourdissement et d'impossibilité de se contracter. Ainsi donc, on doit s'abstenir de saigner dans les affections catarrhales, et lorsque l'humeur ténue et séreuse a de la tendance à se mêler au sang ; car le catarrhe s'aggrave et la partie malade se refroidit. Peut-être devrait-on tenter de pratiquer la saignée sur le bras opposé. Pour moi, je préfère recourir à d'autres remèdes, à moins que le flux humoral ne soit très-chaud, et qu'il n'y ait des signes manifestes de son mélange avec le sang ; car alors le trouble apporté dans le sang engendre facilement la corruption. Encore reste-t-il toujours quelque doute sur l'opportunité de la saignée.

La pleurésie chez les nourrices est une maladie dangereuse et qui s'accompagne d'une grande dyspnée; ce qui tient, je crois, à ce que les seins attirent à eux l'humeur, et à ce que celle-ci s'y porte avec violence, ainsi que

l'établit Galien dans son *Traité des médicaments simples.* Si l'on tire du sang, n'est-il pas commun, en raison des matériaux que charrient alors les veines, qu'il apparaisse blanchâtre dans les veines, de façon à en imposer aisément aux médecins, en leur faisant croire que cette couleur est un signe de corruption ?

Dans les fièvres tierces, surtout au déclin des accès, lorsque la maladie a eu déjà un long cours et qu'il existe des signes de coction, je prescris volontiers du vin blanc étendu d'eau, mais un vin blanc peu spiritueux. Cette boisson favorise les sueurs. Les sueurs sont surtout avantageuses, alors que les obstructions étant dissipées, les voies intérieures sont ouvertes, et qu'il ne reste peut-être qu'un resserrement de la peau, que peuvent dissiper des bains d'eau tiède. Et même, dans certaines fièvres continues, soit que la nature semble oublier son action médicatrice, soit que les pores de la peau paraissent fermés, les sudorifiques peuvent trouver leur place, pour chasser, conjointement avec les sueurs, les semences morbides et les esprits viciés.

La médecine pourrait adopter comme une règle le précepte suivant que Vitruve a appuyé de son autorité, en ce qui a trait aux eaux : Lorsque les eaux seront bonnes, c'est-à-dire, douées des qualités qui leur sont nécessaires, il n'est pas besoin qu'elles bouillent longtemps ; lorsqu'au contraire, elles sont de mauvaise qualité, il faut les faire longtemps bouillir ; car une coction prolongée rend les bonnes eaux amères et les gâte ; les autres perdent par la coction leurs mauvaises qualités et deviennent meilleures.

Le chirurgien Yvon, en proie à la fièvre, éprouvait des douleurs de tête profondes, violentes, lancinantes, dilacérantes, étendues, qui lui ôtaient toute force. Hippocrate a écrit (Aph. 7. Sect. 6.) que *les douleurs superficielles sont moins dangereuses que les profondes, celles-ci étant plus*

difficiles à guérir, et s'accompagnant de symptômes plus formidables (1). Ajoutez que plus elles sont profondes, plus importantes sont les parties lésées. On mit tout en œuvre pour apaiser ses douleurs : cataplasmes de toute sorte de farines, application de pigeons, oxyrhodins (2), ventouses, saignée répétée jusqu'à trois ou quatre fois : rien ne réussit, ni même l'emploi d'une foule de pilules. L'ouverture de la veine du front, mais surtout l'artériotomie fut le seul remède efficace. A l'instant les douleurs se calmèrent. Y aurait-il donc du danger à y recourir plus souvent ? Le sang fourni par l'artère ne différait pas de celui tiré du bras. Il est des médecins qui, hardis à opposer l'artériotomie aux douleurs encéphaliques et à soustraire ainsi le sang des vaisseaux de la tête, disent que la tête contient beaucoup de sang, et que même on trouve souvent sur le cadavre les veines de cette région gorgées de sang. Ils devraient cependant savoir que le cerveau est froid de sa nature et qu'il se refroidit facilement à la suite de la saignée ; en second lieu, que si le cerveau regorge de sang, c'est par suite du raptus qui s'y fait, et non par un sang qui lui soit propre ; et en troisième lieu, que l'engorgement de ses veines est un fait morbide, et non pas naturel. Aristote dit en traitant du sommeil, *que le sang de la tête est très-fluide, à l'opposé de celui des membres inférieurs, qui est très-épais*. Il est donc impossible qu'un sang très-fluide entraîne avec lui les esprits soit fixes, soit volatils, à moins que quelqu'un ne soutienne que cette fluidité ne peut exister qu'avec le chaud, et qu'en conséquence, il est rationnel de tirer du sang de la tête, afin de prévenir l'inflammation

(1) Le texte d'Hippocrate dit : *Les douleurs qui surviennent au ventre sont légères quand elles sont superficielles ; mais plus intenses, quand elles sont profondes.* (Aph. 7. Sect. 6. Trad. de Daremberg.)

(2) Liniments composés de vinaigre rosat et d'huile rosat.

et un mal plus grand. Mais il est des raisons majeures qui s'opposent à cette doctrine : l'opinion, entre autres, d'Hippocrate qui dit que le cerveau est glutineux et qu'il est le siége du froid. Voyez Hippocrate au liv. 7 des *Épidémies*, à l'histoire de l'habitant d'Halicarnasse, où il blâme la phlébotomie, surtout si elle est répétée, dans la douleur de tête.

On voit à chaque instant avec quelle facilité une fluxion catarrhale se porte sur les alvéoles dentaires, une seule dent fût-elle gâtée. La dent arrachée, la fluxion cesse à l'instant, ou tout au moins ne s'accompagne plus d'aucun symptôme grave. Laisse-t-on la dent gâtée en place, il n'est presque pas de jour, que, surtout le soir, ou par la moindre influence extérieure, la douleur ne se réveille et ne s'accompagne de l'afflux d'une humeur soit froide, soit de toute autre nature. D'où vient cela ? de ce que la faiblesse de la dent cariée favorise cette fluxion catarrhale, et même la sollicite, l'attire, la provoque en quelque sorte. Mais ce qui me jette dans le plus grand étonnement, c'est la rapidité avec laquelle la cessation de la fluxion suit l'avulsion de la dent qui en était la cause provocatrice. Ce fait peut nous faire entrevoir le secret du retour de l'accès dans les fièvres ; car celles-ci supposent forcément une mauvaise disposition dans le ventre, affectant quelque organe de la même manière que la carie affecte la dent. De cette disposition, de cette faiblesse, de ce vice de l'organe résulte une altération dans sa propre nutrition, et un mouvement d'humeur qui occasionne la fièvre. Cette disposition détruite, ce vice de l'organe corrigé, comme un empyreume qui s'évapore, cesse le mouvement, l'excitation, la provocation des humeurs, qui engendraient soit les accès fébriles, soit une affection analogue. C'est de la même façon que peut se produire une fièvre locale ; et c'est ainsi que l'on a vu la bouche, la tête ou la main devenir brûlante et comme saisie d'une fièvre bornée à cet unique point.

D'où vient que les femmes chez lesquelles les règles sont supprimées se plaignent de souffrir de l'estomac et d'y éprouver la sensation d'un poids qui pèse sur cette région ? Se ferait-il un amas de sang vers l'orifice gastrique (1) ? Cela tient à ce que les cavités du foie sont gorgées de sang, et à ce que cette accumulation rend le foie plus lourd, et y fait naître une sorte d'obstruction qui en gêne les mouvements et les actes vitaux. Voilà, selon moi, la raison du poids si incommode que l'on éprouve dans cette région. Mais pourquoi ne se produit-il rien de semblable dans d'autres régions ? parce que, sous l'empire de pareilles causes de douleur, la sensation de poids se produit là où la sensibilité est plus exquise. Il arrive ici ce qui arrive lorsque le sang ne trouve pas une libre issue par l'utérus altéré ou engorgé : il reflue vers l'estomac, comme l'attestent les vomissements de sang auxquels sont sujettes les femmes non réglées. Ne soyons donc pas surpris que l'orifice de l'estomac présente les premiers signes et supporte les premiers accidents qui résultent de la suppression des règles (2). C'est encore dans la région gastrique que les fièvres accompagnées de grande cacochymie, produisent les plus fortes douleurs et soulèvent les premiers troubles. Hippocrate signale cette intumescence, cette élévation du foie et des parties qui lui sont voisines.

D'où vient que les valets et les filles de ferme, dont le corps est dur, compacte, solide, et dont la santé est moins sujette à se déranger que ne l'est celle des gens oisifs, supportent cependant moins bien, dans leurs maladies, les purgations et les saignées, et en éprouvent une plus grande faiblesse, une plus grande dépression, un plus grand accablement, que ces mêmes gens oisifs dont le corps est

(1) Galien dans son commentaire sur les *Prorrhétiques*, livre 3, §. 37. traite à fond cette question (Baillou).

(2) Voir Galien, Com. sur le §. 1. Sect 1. Liv 6 des *Épid.* (Baillou).

plus relâché, plus mou, plus délicat? L'expérience me permet d'attester qu'à la suite de la purgation ou de la saignée les premiers tombent en défaillance et s'évanouissent bien plus facilement que les autres. Cela paraît tenir à trois causes. Premièrement, ces constitutions façonnées aux travaux aratoires, robustes, solides, pleines de santé, rebelles à la maladie, ne sont ébranlées que par des causes morbides puissantes et graves ; la puissance de la cause explique l'étendue de leur faiblesse. Deuxièmement, chez eux, les humeurs étant crues, plus pures et moins aptes à se corrompre que chez les personnes de complexion plus frêle, habituées à un régime de vie plus délicat, il en résulte qu'ils supportent mal les préparations pharmaceutiques. Bien plus, leurs corps, même durant la maladie, participant à un certain point de l'état de santé, leurs maux sont de longue durée ; et les constitutions plus délicates, atteintes de maladies, ou sont revenues à la santé, ou ont été minées et détruites, que le mal dans ces vigoureux organismes atteint à peine son summum d'intensité. Lors donc que chez de rustiques journaliers, les médecins provoquent de trop fortes évacuations, il n'est pas étonnant qu'ils leur procurent de dangereuses perturbations. Car les corps sains et pleins des humeurs les plus crues, perdent toute force, lorsqu'on les agite par des purgations. Troisièmement, dans ces constitutions denses, fermées, douées d'organes à tissu serré, compactes, le cours, le mouvement, la tendance des esprits, dont la purification du corps exige la sortie par le haut et par le bas, s'opèrent avec une trop grande difficulté pour qu'on doive s'étonner de l'abattement et de la faiblesse dans lesquels les jette la maladie. Ce qu'Hippocrate dit du corps dense, peut s'appliquer à la constitution de nos valets ; elle est trop dense et trop compacte. Hippocrate nous enseigne, dans son *Traité des maladies des femmes*, que *les femmes à chairs dures ont peu de lait, parce que chez elles le lait se porte diffici-*

lement du ventre aux seins, à cause de la rigidité des voies. Hippocrate remarque encore, à la section 7 du livre 6 des *Épidémies*, en parlant d'une constitution, dans laquelle l'humeur séreuse engendrait un grand nombre de maux, des angines entre autres, *que les femmes étaient épargnées, mais que les hommes étaient frappés et périssaient en grand nombre.* Il dit ensuite que, *si les filles libres étaient atteintes, elles l'étaient légèrement, tandis que les servantes en mouraient.* Il est à remarquer que le divin vieillard n'attribue pas de l'influence seulement à la disposition du corps, mais encore à la condition sociale. Pline, au chapitre. 50 de son 7e livre et au chapitre 1 de son 26e livre, fait l'observation que la maladie frappe de préférence tantôt les classes élevées, tantôt les esclaves. Cette question trouvera son explication dans la suite de cet ouvrage. Il en est beaucoup d'autres encore que je pourrais chercher, trouver et mettre en œuvre; mais ce que j'en dis ici est plus que suffisant.

Voici un point des plus essentiels et des plus utiles à noter, parce qu'il est, pour la plupart de nous, une occasion d'erreur (1) : beaucoup de malades se plaignent d'éprouver simultanément, à la poitrine et à l'estomac, une douleur qui leur ôte la respiration. Et tout d'abord le commun des médecins est d'avis de recourir à la saignée. Qu'en résulte-t-il ? point ou peu d'avantage, ainsi que la suite le prouve. Survient-il un choléra-morbus, un flux de ventre, sollicite-t-on des évacuations alvines par un laxatif, on observe un prompt soulagement de ces sortes de douleurs. C'est donc à une cacochymie, à une obstruction des hypochondres que l'on doit attribuer ces douleurs, qui acquièrent un haut degré, et se propagent à la poitrine par

(1) Voyez Fernel, Chap. 11. Liv. 5 et Aétius, *De la douleur de côté par crudité* (Baillou).

l'intermédiaire du diaphragme dont la surface convexe est recouverte par la membrane commune au thorax et aux côtés. Chez les personnes affectées de mélancolie et de flatuosités, il se déclare aussi des douleurs aux seins, au sternum et aux côtés ; leur ouvrirez-vous pour cela la veine, surtout pour opérer une forte évacuation ? non. Tout au plus, si la douleur était trop violente, pourriez-vous tirer une petite quantité de sang, pour dégager et ouvrir une voie plus libre à l'obstruction. De pareilles douleurs se manifestent encore sur divers points de la poitrine au commencement des paroxysmes (K), dans le cas d'incube, et dans d'opiniâtres obstructions de viscères; et c'est en vain que vous saigneriez. Dans de telles circonstances, je crois donc, contrairement à l'opinion commune, qu'il faut essayer les purgations et non la saignée. Relativement au développement des douleurs, Hippocrate a dit, avec une grande raison, que tout le corps y conspire et y concourt, de façon qu'une douleur s'éveille souvent sur un point tout autre que celui où réside sa cause première.

J'ai vu souvent de très-bons résultats de l'usage du lait dans les douleurs de coliques et dans les bilieuses, chez le gendre de Beasalde entre autres. Bien qu'Hippocrate interdise l'usage du lait, lorsque les évacuations sont bilieuses, je ne crois pas qu'on doive s'en abstenir, à moins qu'il n'existe une fièvre violente qui corromprait le lait, car si on l'injecte en lavement dans le ventre sans qu'il en résulte rien de fâcheux, pourquoi ne l'introduirait-on pas dans l'estomac, où il séjourne trop peu pour s'y corrompre ?

Les terminthes (1), tumeurs noires formées par un sang brûlé, se montrent principalement sur l'une et l'autre

(1) *Termenthi*, τέρμινθοι, tumeurs ainsi nommées métaphoriquement, à cause de leur ressemblance avec les fruits du térébinthe.

jambe. Elles apparurent, au rapport d'Hippocrate (*Épidémies*, Liv. 2. Sect. 2), chez un malade atteint de fièvre continue ; il n'en résulta rien de fâcheux. Un médecin peu instruit pourrait s'en alarmer. Mais le divin vieillard en donne une admirable explication en disant qu'il y avait lieu de croire que le malade portait une affection de la rate ; faisant ainsi dépendre ces tumeurs de l'état de cet organe. Si elles avaient été l'effet de la violence de la fièvre ou d'une humeur maligne, elles eussent été un signe de danger ; tandis que ces sortes d'éruptions ne dépendent que de la disposition particulière de quelque partie. Ainsi nous voyons, dans les maladies de la rate, survenir des urines noires, sans que cela indique quelque événement sinistre.

Chez Mademoiselle de Viel Moulin, quelquefois tout le corps se couvre de pustules noires, sans qu'il en résulte rien de fâcheux ; le foie chez elle a trop de chaleur ; elle est sujette à cette éruption depuis qu'à l'âge de dix-neuf ans, elle tomba de cheval, et resta sur le carreau à demi-morte et effrayée du sang qu'elle rejetait par la bouche. Il est à présumer qu'il se produisit à l'intérieur une sugillation, une ecchymose, et que cette efflorescence pustuleuse, ecthymateuse en est encore l'effet éloigné. Il arriva la même chose à Mademoiselle de Goupigny, à la suite d'une blessure à la jambe. Hippocrate (*Épidémies*, Livre 2. Section 3) dit de ces pustules : *Ce sont des élevures semblables à des grains de millet, à des morsures de puce.* Si elles se montraient dans le cours d'une fièvre continue, seraient-elles un indice de malignité ? nullement. Il faut les reléguer dans la classe des phénomènes concomitants.

Chez des femmes en proie à une fièvre intense, accompagnée de beaucoup d'agitation, nous avons vu survenir les règles ; ce qui jette le médecin dans une grande perplexité. Ne doit-il pas, en raison d'une fièvre si ardente, ouvrir la veine ? Ne le peut-il pas sans danger, le sang fourni par

les règles étant contre le mal un remède bien moins prompt que ne l'est celui que fournit la saignée? Nous observons chaque jour que les femmes atteintes de fièvre retirent de l'apparition de leurs règles peu de soulagement, tandis que la saignée les soulage immédiatement. Hippocrate donne (dans les *Coaques*) la raison de cette apparition des règles au milieu des symptômes et de l'agitation de la fièvre. Les frissons, les fatigues, les douleurs de tête, les douleurs du cou, provoquent les mois, comme cela arriva à la femme de M. Guérard ; l'époque des règles fut devancée. Hippocrate, au 7e livre de ses *Épidémies*, dit la même chose de l'épouse de Cléomène : *Au quatrième jour de la maladie, les règles coulèrent, la douleur de côté, l'expectoration, tout les accidents se dissipèrent.* Voyez donc le cas qu'il faut faire de cette éruption mensuelle.

Une dame portait sous la langue une tumeur que l'on regardait comme une grenouillette. Cependant cette tumeur, loin de contenir aucune humeur, s'était endurcie au point d'avoir acquis la dureté de la pierre. Jetée sur un plat, elle rebondit à la face de la malade. Hippocrate (*Épidém.* Liv. 2. Sect. 3) parle de semblables tumeurs ; elles ne sont donc pas rares.

En divers endroits de ses ouvrages, Hippocrate enseigne que certaines femmes éprouvent divers accidents, lorsqu'elles deviennent enceintes, et que d'autres voient disparaître, durant leur grossesse, des accidents auxquels elles étaient sujettes avant de devenir enceintes. Une, entre autres, présentait, lorsqu'elle devenait grosse, des éruptions exanthématiques, dont elle était exempte à la suite de ses couches. Il me souvient que la femme de M. Amorrhée avait la certitude qu'elle était grosse, lorsque ses jambes devenaient le siége de varices et de douleurs analogues à celles de l'arthrite. (Voyez Hippocrate, *Épid.* Liv. 2. Sect. 3, et au livre *De la Superfétation*, etc.)

Un moine du monastère de St Victor, âgé de 35 ans, fut obligé de s'aliter, atteint qu'il était de paralysie des membres inférieurs, des cuisses et des jambes. Pour tout le reste, il était sain, dispos, libre, s'acquittant bien de toutes ses fonctions. Le mal n'était pas vénérien. Les médecins ne croyaient pas que pareil mal eût jamais existé. Je me rappelai avoir lu dans Strabon qu'un peu avant l'époque de l'expédition de César Germanicus, une semblable maladie avait été produite par l'usage du blé et d'autres aliments altérés, et que l'impotence dont étaient atteintes les articulations des genoux et des cuisses lui avait fait donner le nom de *scélotyrbe*, σκελοτύρβη, (de σκελος, la jambe, et τύρβη, trouble, agitation). C'est une sorte de paralysie. Ceux qui en sont affectés ne peuvent suivre en marchant une ligne droite, mais se jettent tantôt à gauche, tantôt à droite, et sont obligés, pour avancer, de porter eux-mêmes avec les mains leur cuisse en avant. Un habile auteur, qui a traité de cette maladie, Lange, l'attribue à une altération de la moelle épinière, résultat d'une fluxion, s'appuyant d'Hippocrate qui fait dépendre d'une lésion pareille la difficulté de vider soit la vessie, soit le ventre. J'ai voulu noter ce cas, pour qu'il serve de leçon à tous ces médecins qui, couvrant leur ignorance d'une excuse spécieuse, crient qu'il règne souvent des maladies insolites et dont les anciens n'avaient nulle connaissance. (Voyez Galien, *Définitions Méd.*; Lange, *Lettres*, Liv. 2. lettre 14, et le 2e livre des *Prorrhét.* que Galien n'a pas commenté).

Un point très-important serait de savoir comment il se fait que, chez des malades, soit hommes, soit femmes, au teint jaune, pâle, presque verdâtre, et dont on trouve les viscères presque en putrilage, le sang tiré de la veine ait été louable, contrairement au rapport habituel de la couleur du sang avec celle du visage (puisque tel est le suc nourricier, c'est-à-dire, la liqueur des veines, telle

doit être la fraîcheur du teint), la saignée fournissait en effet un sang très-vermeil, avec peu de sérosité, ni jaune, ni verdâtre. Puis donc que le teint indique la qualité du suc nourricier, c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans les veines, pourquoi donc, dans ces cas, le sang est-il irréprochable ? Je crois que l'on peut en donner trois raisons (L). La première est que, bien que les fonctions du foie s'accomplissent aussi régulièrement, aussi parfaitement que possible, néanmoins, par suite d'un vice de l'assimilation dans l'habitude du corps et dans les vaisseaux capillaires, par un vice particulier de la peau, tenant à une mauvaise disposition interne de quelque organe important, de quelque viscère parenchymateux, et non par suite de l'altération de la masse entière du sang, néanmoins, dis-je, les derniers actes de la nutrition sont viciés. Ainsi, bien que le foie et les gros vaisseaux fournissent des liquides de bonne qualité, il ne se produit pas moins une altération dans l'habitude du corps, d'où résulte l'altération de la peau. Ainsi chez des malades infectés de gale ou d'affections semblables, nous aurions juré que le sang tiré de la veine serait corrompu, tandis que l'événement trompait notre opinion et notre attente, et que le sang, échappant à cette souillure de la peau, n'offrait aucune altération. Cela s'est souvent présenté à nous dans l'éléphantiasis. Il peut donc arriver que le sang ait la meilleure apparence, et qu'au fond, il ait subi une altération qui ne se trahisse et ne se manifeste qu'au terme de son assimilation, c'est-à-dire, sur l'habitude du corps, et surtout dans les tissus les plus délicats, tels que ceux de la face, où il n'arrive qu'à l'état de rosée. Dans les affections de la rate, dans l'empyème, la veine peut fournir un sang pur, et le malade rester pâle, émacié, et avoir le teint verdâtre, noirâtre, parce que l'altération, le principe du mal, n'existe pas dans la masse du sang, mais dans une autre partie du corps. Il en résulte une viciation des esprits, non une viciation du sang lui-même

(laquelle se rapporterait à un vice manifeste), et c'est en raison de cette viciation des esprits, ou en raison de toute autre affection, que la couleur du corps offre tel ou tel changement. Que l'on en juge par la facilité avec laquelle ceux qui tombent en défaillance pâlissent ou rougissent, tellement est grande la subtilité des esprits vitaux ! Lorsque nous disons que le sang de la saignée est sans altération chez des individus pâles, verdâtres, malsains, cela doit s'entendre d'une manière relative, et non absolue ; car dans l'empyème, si l'on ouvre la veine céphalique ou la basilique, le sang se montre souvent pur et vermeil, tandis qu'il se montre altéré, de mauvaise qualité, si on le tire de la veine médiane, qui, en raison de ses rapports avec le foyer caché du mal, est la seule voie par laquelle ce foyer infecte le corps. Dans les affections de la rate, ouvrirez-vous la céphalique ou la médiane du bras gauche? le sang coulera pur ; ouvrirez-vous la basilique du même bras? il sera altéré, parce que cette veine le reçoit, le tire de l'organe affecté. Ouvrez les veines du bras droit, le sang n'offrira pas trace d'altération. Chez un malade atteint de parotides ou souffrant de la tête, tirez du sang, il a dû être modifié par le mal, et cependant si vous le tirez de la basilique, il ne vous présentera aucune altération.

Que de fois n'ai-je pas vu, chez les femmes, lorsque, au mois de mai, par mesure de précaution, je leur tirais six et même sept palettes de sang, le vase se remplir d'un sang altéré, tandis que, s'il survenait une épistaxis, ou si les règles coulaient, le sang qu'elles fournissaient ne présentait aucune altération! Ceci met dans tout son jour l'excellence des actes de la nature. Ainsi nous avons vu souvent, chez des personnes malsaines et languissantes, lorsque tout indiquait que la majeure partie de la masse du sang était altérée, la saignée donner un sang louable, tant que les forces étaient chancelantes et abattues; les forces se relevaient-

elles ? le sang tiré perdait sa pureté. Il peut donc arriver que chez les personnes au teint décoloré, pâle, livide, les impuretés du sang restent dans la profondeur du corps et y stagnent, et que la partie pure du sang s'écoule par la veine, tandis que les forces sont insuffisantes pour expulser sa partie impure (M). Car il est certain que l'intégrité des viscères, des forces et des nerfs, ne peut pas coexister avec un sang altéré ; il n'est donc pas surprenant que la nature soit, dans ce cas, impuissante à se débarrasser de l'impureté. En outre, chez beaucoup de ces malades, le sang est cru, trop séreux, et n'a subi qu'une coction imparfaite. Or, dans les modifications que subit le sang séreux, dans son transport d'un point à un autre, pendant lequel s'opère sa coction, Galien nous enseigne que le sang séreux et comme blanchâtre n'acquiert qu'une couleur rosée, tandis que si sa couleur était déjà rouge, dans ces mêmes conditions, elle tire sur le noir. Ceci s'applique à d'autres cas. Il n'est donc pas étonnant que chez des personnes affectées d'une sorte d'anasarque, la saignée fournisse un sang rouge et vermeil.

La principale raison du fait que nous examinons ici, à savoir pourquoi, chez les personnes cachectiques, chlorotiques, cacochymes, le sang jaillit de la veine sans offrir d'altération, tient donc à ce que, contrairement à l'opinion reçue, le teint n'est pas tel ou tel en raison de la nature des humeurs contenues dans les veines, et qui embrassent les quatre humeurs de Galien. Car bien que l'on admette que les fonctions secondaires s'accomplissent régulièrement d'une manière absolue chez ces malades, lorsque la bile reste confinée à la vésicule qui la contient ou ailleurs, et la pituite, cette lie qui entoure l'estomac, dans la rate ou ailleurs, on admet aussi que les quatre humeurs opèrent d'une manière relative les fonctions excrémentitielles. Tant que les humeurs sont dans une juste proportion (soit celles qui, contenues dans les veines, produisent une pléthore

sanguine ou un accroissement des forces ; soit celles qui, répandues hors des vaisseaux, engendrent une cacochymie, lorsqu'elles abandonnent leur siége naturel), le teint est fleuri et toute l'habitude du corps brillante ; souvent même, ainsi que le rapportent les historiens d'Alexandre, le corps exhale une odeur forte. Lorsqu'au contraire ces humeurs ont subi une altération profonde, on voit diminuer et s'effacer ce teint fleuri de la face, cet aspect brillant de tout le corps ; et le sang conservât-il encore une belle apparence, la peau devient terreuse par suite de l'extravasation de la matière ichoreuse de ces humeurs viciées. Cet ichor corrompt les esprits vitaux, et produit la pâleur du visage. Lorsque le sang est refoulé à l'intérieur, ne voyons-nous pas la face se décolorer et prendre une teinte plombée ? Lorsqu'il existe quelque vice intérieur, la même pâleur ne se produit-elle pas ? Et cependant, les vaisseaux paraissent contenir un sang pur (N) ; car si la masse entière du sang était, dans sa substance et sa couleur, tout à fait telle que le ferait présumer l'habitude extérieure du corps, il serait bien difficile que la vie pût persister. Ainsi donc, cette femme dans le marasme, dont les vaisseaux contenaient un sang semblable à de la poix, ne pouvait se rétablir, parce que son sang était par trop chargé d'atrabile (O). J'ajouterai encore ceci : Bien que souvent, comme il a été dit plus haut, le sang, en apparence et au premier coup d'œil, offre une surface vermeille, il ne s'ensuit pas qu'il en soit de même au fond, et qu'il ne soit pas ou trop bilieux, ou trop séreux, ou trop noir. C'est ce qui faisait dire à Galien que chez les mélancoliques, il fallait juger d'après la coloration du sang la quantité que l'on devait en tirer. Coule-t-il noir, indice d'un vice de tout le corps, saignez plus largement que s'il coule vermeil, indice que le fond du sang, la lie qui tombe à sa partie inférieure comme entraînée par son poids, s'éloigne de ses qualités naturelles. Cependant

comme sa superficie a une colora tion brillante, c'est seulement le signe que Socrate ou Callias (1) n'ont qu'une affection mélancolique partielle, et que, si le sang a subi quelque alteration là où siége le mal, il n'en est pas néanmoins ainsi de sa masse entière. Ainsi donc, si un sang vermeil à la surface peut porter une altération évidente ou cachée dans le reste de sa masse, il n'est pas étonnant que cette partie viciée, en se répandant à la peau, en altère la couleur. Le sang était rouge dans ses canaux ; mais lorsqu'il s'en échappe sous forme de rosée pour servir à la nutrition des parties, il affecte ces parties selon ses qualités réelles. Chaque partie s'alimente suivant sa constitution et sa nature : les unes, des éléments bilieux du sang ; les autres de ses éléments pituiteux : et, qu'arrivera-t-il si l'élément bilieux ou l'atrabile domine avec excès dans sa masse entière (P)? C'est dans la troisième assimilation et dernière élaboration qu'apparaissent enfin les qualités du sang ; surtout si l'habitude du corps, si la troisième région s'éloigne de ses qualités naturelles : nous avons dit plus haut que quelquefois l'habitude du corps est altérée, sans qu'il existe à l'intérieur un foyer morbide appréciable. Il ne faut donc pas se laisser tromper par ces vaines apparences de coloration et de rougeur qu'offre le sang.

C'est ici le lieu d'examiner avec soin deux passages d'Hippocrate : dans le premier, il dit : *Il faut tenir grand compte des effets de la colère, quand il s'agit de redonner une bonne couleur* : en grec καὶ χρώματος ἀναλήψιως ἕνεκα, καὶ ἐγχυμώσιος, c'est-à-dire, de rétablir la couleur et la libre circulation du sang. Il est des personnes au teint plombé, flétri, pâle, bouffi, chez lesquelles le sang stagne en quelque sorte dans les veines, faute d'un excitant qui le pousse hors des canaux et le répande sur les parties du corps qu'il doit embellir, d'où persistance de la décolora-

(1) Nous disons aujourd'hui : *Pierre ou Paul.*

tion, de la pâleur. Qu'il vienne à se produire un mouvement de colère, ou toute autre passion propre à opérer l'excitation, l'atténuation, la suffusion des esprits et d'un sang trop paresseux, aussitôt le teint reprendra son éclat. Cela se fait par une sorte d'*enchymose*, ἐγχύμωσιν. Mais il faut s'entendre sur la signification de ce mot ; car il y a une grande différence entre ἐγκεχυμωμένον et ἐκκεχυμωμένον. Εκχύμωσις signifie sortie des liquides de leurs propres canaux, comme cela a lieu dans les sugillations et les contusions ; ἐγχύμωσις, ne signifie pas la sortie, l'extravasation d'une humeur, mais sa diffusion, son afflux. Ainsi dans l'ictère, il y a diffusion de la bile, il y a ἐγχύμωσις. Dans le passage précédent, quand Hippocrate se sert, pour exprimer l'indication de rendre au corps son éclat, du mot ἐγχύμωσις, il ne l'entend pas même d'un phénomène analogue à la diffusion contre nature de la bile chez les ictériques, mais de cette chaleur naturelle qui distribue également dans le corps les esprits et le sang, et lui rend son éclat normal. Quand nous nous réveillons, après avoir trop prolongé notre sommeil, ne sommes-nous pas décolorés, pâles, comme *bouillis ?* Remuons-nous, secouons-nous, exerçons-nous notre corps ? les ténèbres cessent en quelque sorte, les nuages se dissipent et le corps reprend son premier éclat et toute sa verdeur. Cet exemple élucide parfaitement le sens qu'il faut attacher au mot ἐγχύμωσις. Ainsi, y a-t-il une juste diffusion des esprits, du sang et d'une chaleur douce, haliteuse ? le teint brille. Survient-il au contraire une chaleur âcre, mordante, sèche, aride ? les esprits et le sang se troublent, s'épaississent ; la fleur, l'éclat du visage se flétrit, tout le corps perd sa verdeur. Et cela ne dépend pas seulement de la disposition des humeurs renfermées dans les vaisseaux, mais surtout de l'altération que font éprouver à la chaleur contenue dans le cœur et aux esprits les humeurs excrémentitielles de notre corps (Q). Car qui mettra en doute que, s'il

s'amasse dans le mésentère, dans les lobes du foie ou dans la rate, une collection d'humeurs dépravées dont la nature tend à se débarrasser, l'esprit et la vapeur qui se dégagent de ce foie ne puissent altérer la masse du sang, faire perdre au visage sa fraîcheur, et imprimer sur l'habitude du corps le stigmate de cette corruption cachée ? Voyez les femmes affectées de leucorrhée : tant que le flux dure, leur teint reste brillant ; l'écoulement vient-il à cesser ? leur fraîcheur disparaît. On doit distinguer deux sortes de coloration vive du visage (Cicéron traduit le mot grec εὐχροιαν par *coloris suavitatem*, agrément du teint, in 3. *Oratoris*), l'une qui est naturelle, dont il a déjà été parlé, l'autre qui n'est pas naturelle, et qui constitue un signe de maladie présente ou un présage de maladie future. Premier cas : ceux qui ont quelque suppuration interne, ont des joues rouges, fleuries, dont l'éclat charme le vulgaire, mais alarme le médecin. Second cas : quelqu'un regorge-t-il d'humeurs que la nature peut encore tenir et maîtriser dans quelque organe, comme cela a lieu dans le tempérament athlétique ? cet excès de force et de pléthore n'en constitue pas moins une prédisposition marquée à certaines maladies (R). Ce qui a fait dire à Hippocrate (dans les *Coaques*, — remarque importante et parfaitement placée ici) : *Le visage haut en couleur et des sueurs chez des individus sans fièvre, indiquent qu'il y a des excréments anciens* (*dans les intestins*), *ou que le régime est déréglé* (Chap. VI. n° 214. Trad. de Daremberg), ce qui présage une maladie prochaine. Ce sont, si j'ose dire, des biens suspects. Si de tels individus tombent malades, le mal les enlève promptement. Et bien que cet excès de couleurs soit une chose mauvaise, comme elles participent encore de la nature du sang, elles le sont moins qu'un teint plombé et d'une pâleur verdâtre ; il suffira de modifier l'habitude du corps pour éloigner le danger. Supprimez cette abondance nuisible d'humeurs qui donne au teint un

éclat trompeur, un relâchement, un flux de ventre lui feront succéder la pâleur. Un amas de matières ichoreuses produirait-il donc cet éclat du teint (S)? l'événement le prouve. Apprenons par cet exemple que ce ne sont pas les humeurs contenues dans les vaisseaux qui seules décident de l'éclat du visage. Nous devons encore prendre bien garde, afin de n'être pas induits en erreur, que beaucoup de personnes qui ont la bouche de l'estomac trop délicate, ou quelque autre partie depuis longtemps souffrante, ont le teint pâle, dont cependant les humeurs n'ont subi aucune altération.

Dans le second passage, Hippocrate dit que les changements des couleurs dépendent de l'astriction et du relâchement que le cœur exerce sur les veines (T). Pendant le relâchement, la face se couvre d'une vive rougeur; pendant l'astriction, elle devient d'une pâleur verdâtre et livide. Ces changements tiennent au reflux du sang, de la chaleur et des esprits, comme on le voit dans les passions dont l'âme est agitée. Et dans ce passage, il ne fait plus dépendre cet éclat ou cette altération du teint des sucs propres à nourrir le corps, chose toute matérielle, mais de la chaleur qui agit seulement comme une cause efficiente à laquelle les esprits se rattachent de près; car tous les mouvements intestins ont une grande influence sur les changements de couleur. C'est pourquoi Hippocrate, dans le jugement à porter sur la coloration du visage et sur la prédominance des humeurs, tient grand compte de *ces fluxo et refluxo*, car il est difficile que ce jugement soit exact, si tout n'est tranquille et en paix, et si l'on ne porte une sérieuse attention sur les mouvements de l'âme.

Je ne conçois pas pourquoi, dans les affections herpétiques et inflammatoires, qui réclament l'emploi des délayants et des rafraîchissants, nous n'employons pas l'eau pure, plutôt que l'eau additionnée de suc de plaintain ou de drogues semblables.

Galien, si je ne me trompe, en traitant de l'appréciation des tempéraments, s'élève contre les personnes qui prétendent juger par la physionomie du caractère inné et de la nature intime, dont Dieu seul a le secret. Le front peut se couvrir d'une foule de masques si trompeurs que le plus subtil s'y laisse prendre. Cependant un auteur instruit dans les lettres grecques et dans les latines, préconise l'art de juger par la physionomie, en disant qu'elle reflète et peint l'état de l'âme, de même que le discours fait connaître le caractère de l'esprit. Placée à la partie supérieure de la tête, l'âme, souveraine des organes des sens et de la pensée, occupe un siége si haut que de là, comme d'un observatoire élevé, elle découvre les sentiments les plus cachés. Ainsi le divin, le suprême architecte semble avoir établi un rapport entre les changements du visage, les mouvements, les inclinations, les penchants, la nature de chacun, et des genres certains de mœurs, de goûts et d'affections, afin de mettre à découvert les replis les plus cachés de l'âme (U). Nous participerions donc presque de la nature et de la puissance des dieux, si la connaissance de certaines lignes et de certaines saillies nous donnait le pouvoir de tirer, d'arracher des profondeurs de la conscience les sentiments les plus intimes, les pensées les plus secrètes. Mais puisque, sur ce point, l'erreur est si facile, et que l'Écriture Sainte nous défend de porter, dans le doute, un jugement téméraire sur les sentiments secrets des hommes, il vaut beaucoup mieux nous appliquer à nous connaître nous-mêmes (et si cela est déjà difficile, que sera-ce, lorsqu'il s'agira de reconnaître les autres ?), que de rechercher, à l'aide de principes et d'instruments si peu sûrs, quelles sont les mœurs d'autrui ; nous appliquer, dis-je, à soutenir, à corroborer par des indices et des effets manifestes, l'hésitation, les doutes et les incertitudes de nos jugements. D'ailleurs, pour peu que, dans la recherche de mœurs dis-

simulées, dont une longue fréquentation pourrait seule te découvrir l'énigme, ton examen soit fait superficiellement et avec négligence, tu peux aisément te fourvoyer : tel te paraîtra vicieux, que la nature aura créé vertueux ; et tel autre, au contraire, que les plus heureux signes t'indiqueront comme honnête et d'un charmant esprit, sera un ignorant fieffé, un cerveau absolument vide, ou un réceptacle de tous les vices et de tous les crimes.

Nous voyons quelquefois les femmes hystériques être prises de légères contractions, qui, bien différentes des vraies convulsions, tiennent à un état nerveux et n'offrent aucun danger. C'est ce qui a fait dire à Hippocrate que, chez les hystériques, les spasmes, σπασμοὺς, sans fièvre, sont bénins εὐχερεῖς, et sans danger (*Coaques*. Liv. 1 Sect. 3. n° 17). Galien, en commentant le mot εὐχερὸς, doute fort de cette bénignité. Mais il faut bien faire attention que, dans son commentaire, cet auteur ne se sert pas du mot σπασμὸς, qui se trouve dans le texte d'Hippocrate, mais qu'il dit que, chez les hystériques, il survient des contractions convulsives continues, qui n'ont pas le danger des autres convulsions. Il emploie, pour les désigner, les mots : συνολκὰς σπασμώδεις, καὶ συνεχεῖς, convulsions spasmodiques et continues, ce qui est parfaitement juste ; car s'il s'agissait de vrais spasmes continus, qui douterait qu'il n'y eût un danger imminent ? Ainsi, par ces mots de contractions spasmodiques, il faut entendre une sorte de convulsions analogues à celles que produisent de vagues flatuosités. Si celles-ci mêmes produisaient de véritables convulsions, elles ne seraient point sans danger. Elles ne sont point le résultat d'un trouble, d'une lésion du système nerveux, mais l'effet de vaines vapeurs. C'est peut-être à cette espèce de convulsions que s'appliquent les passages suivants d'Hippocrate : *Si les femmes en couche sont prises de convulsions, il convient d'exciter chez*

elles un mouvement fébrile (*Épid.* Liv. 2. Sect. 5). *Il survint à un cholérique des spasmes de l'estomac et des intestins ; c'était plutôt des convulsions* (*Épid.* Liv. 5. n° 10).

Dans les maladies utérines, il se déclare des douleurs de tête dont le siége est plutôt le sinciput que l'occiput. Cette particularité embarrasse singulièrement Galien. Enfin il en trouve dans les *Épidémies* l'explication probable (Gal. *Comment.* sur le §. 1 de la sect. 1 du liv. 6 des *Épid*). En effet, Hippocrate indique le fait en passant, dans le livr. 6 de ses *Épidémies*, et d'une manière plus explicite dans son 1er livr. des *Maladies des femmes*, où il a écrit : *Il y a plusieurs parties du corps avec lesquelles l'utérus a des rapports de sympathie ; tels sont le sinciput et l'estomac. Il porte aussi le trouble et le dérangement dans l'intelligence.* Lange, s'il faut aussi ajouter foi à ce que dit cet auteur (dans la 49e lettre du livr. 1 de ses *Lettres*), assure avoir également observé que les femmes atteintes d'hystérie ou de toute autre maladie de l'utérus, disent éprouver au sommet de la tête, à la région de la suture coronale, la sensation d'une glace pesante, par suite d'un rapport de cette région avec l'utérus malade. Cela suffit pour établir que la tête éprouve des souffrances sympathiques de l'utérus. Mais l'explication de ce fait : que la partie antérieure du cerveau souffre plus spécialement, je la trouve dans Hippocrate, alors qu'en son *Traité des blessures de la tête*, il dit : *Le sinciput contient une plus grande masse de substance cérébrale, et il est la partie la plus molle du cerveau.*

Rien de plus extraordinaire que les mouvements des humeurs qui accompagnent les fièvres et y font naître une disposition inexplicable. M. de Masseparault, Maître des requêtes et suppliques, m'a assuré qu'une fois tous les ans il éprouvait un accès de fièvre. C'est ici le lieu de rappeler, d'après Pline (Liv. 7. chap. 51), l'exemple, tant de fois cité, de Caïus Mécène, qui eut la fièvre durant

tout le cours de sa vie ; et celui d'Antipater Sidonius, qui, pendant toute sa vie, était pris de fièvre, une fois l'an, le jour même de sa naissance.

ANNOTATIONS.

(A) La maladie de cette femme se rapprochait beaucoup de la maladie des enfants désignée par Aétius sous le nom de *Siriasis*. Parmi les autres signes qui indiquent que le cerveau est enflammé et comme épuisé, un des plus remarquables, est l'état comme pulvérulent des yeux. (Voir les *Prorrhétiques*. §. 17. Sect. 1).

(B) Galien cite comme un fait sans exemple l'artériotomie pratiquée, par lui, sur la main, dans un cas de douleur de côté opiniâtre. Cependant (chose remarquable), Hippocrate (au liv. 1. *des Maladies*) ouvre les veines de la main dans les pleurésies sans expectoration, qui proviennent de la chaleur et de la siccité. Je pense que cette douleur de côté que Galien apaisa par l'artériotomie, était causée par une vapeur, par une obstruction atrabilaire, cas où la saignée de la main est très-utile.

(C) Qu'arrive-t-il, si, chez ceux qui toussent, les testicules se tuméfient, non par le transport de l'humeur morbide sur ces organes, mais par suite des efforts de toux ?

(D) Au commencement du 2e livre de ses *Épidémies*, Hippocrate explique ce rapport des poumons avec les testicules. Et en commentant la dernière partie de la maladie de Pythion, au livre 3 des *Épidémies*, il signale cette mutualité entre les fonctions de la poitrine et des testicules ; et il ajoute, ce qu'il faut bien noter, que le développement d'une varice à l'un ou à l'autre testicule, fait cesser entièrement le timbre trop grêle de la voix, en raison de la grande sympathie qui existe entre les testicules et les organes de la voix et de la respiration. Voyez le commencement

de la 5e section du 2e livre des *Épidémies*. A la même section, il dit encore : *Ceux qui ont une toux sèche, ne la voient diminuer qu'autant qu'il s'opère quelque crise vers les testicules, ou vers les cuisses*. Parmi les autres passages qu'il faut encore consulter, voyez le 4e livr. des *Épidémies*, vers la fin. Mais nulle part il n'établit mieux ce consensus du thorax et des organes vocaux avec les testicules que dans le 41e aphorisme de la 3e section, et dans le 6e livre des *Épidémies*, où il fait observer que les rapports de la voix et de la puberté démontrent ce consensus des parties supérieures avec les inférieures.

(E) Lorsque quelqu'un souffre d'un mal insolite et qu'il survient bientôt une douleur tantôt à la cuisse, tantôt à une autre partie, il est peu de médecins qui n'en cherchent la cause dans l'intérieur du corps, dans les viscères ; tandis que souvent le mal, tout superficiel, est borné à la peau, et que c'est l'extérieur du corps plutôt que l'intérieur qu'il faut interroger. *L'aura* épileptique, qui s'élève du pouce et du pied, en est un exemple. C'est dans l'habitude du corps que réside alors le mal, et par habitude du corps, il faut entendre les parties les plus exposées au regard.

(F) La douleur pongitive est un exemple de solidarité générale ; le sentiment de piqûre n'existe qu'en un point : cependant la douleur s'étend au loin, sans qu'il se fasse aucun transport de matière. (Voyez Galien, au livre *de la Saignée*.)

(G) Bien que souvent ceux qui souffrent de la tête ou de la migraine soient soulagés par une évacuation alvine ou par le vomissement, cela ne veut pas dire que le mal soit symptomatique d'une affection des parties inférieures ; il ne cesse pas d'être idiopathique d'une affection du cerveau.

(H) Hippocrate, au livre 3 des *Maladies*, fait mention de la pleurésie sèche, sans expectoration. Au §. 21 du

livre 4 du *Régime dans les maladies aiguës*, il cite encore une orthopnée aiguë, sèche, qui ne provenait pas de la suppuration, mais du trouble des esprits. Au §. 28 de la sect. 1 du livre 1 des *Épidémies*, il parle d'une fluxion maligne qui se portait sur le pharynx et occasionnait une phthisie rapide. Ces passages sont applicables à notre observation.

(I) Si, pour une inflammation locale, on tire largement et avec avantage du sang aux enfants, pourquoi hésiterait-on à leur ouvrir la veine, dans une fièvre continue, laquelle est une inflammation générale? Car les inflammations locales ne cèdent peut-être qu'aux cholagogues (1).

(J) Nous avons déjà dit précédemment avec quelle extrême réserve il fallait purger les malades les jours de crise; car il peut en résulter des évacuations immodérées, et souvent cela met en mouvement une matière qui était assoupie et ne produisait aucun désordre. La nature excitée soit par l'action irritante de la matière intempestivement soulevée, soit par celle du médicament, opère une crise d'où peut résulter la mort, ou quelque grave accident. Plus même l'action de la nature sera faible, plus l'intervention de l'art sera nuisible; car il suffit souvent à la nature d'une simple sueur pour opérer une crise; et si la maladie ne cesse pas entièrement, parce que sa cause subsistera encore en partie, cependant cette cause étant diminuée, le mal le sera aussi, et il vaut mieux laisser la nature opérer un certain degré de crise, même imparfaite, avec probabilité de quelque soulagement, que de faire courir des chances de mort en luttant d'efforts avec la nature, en en contrariant les tendances.

(K) Quoi! lorsque la coction est faite dans les veines, bien qu'aucune excrétion ne se soit encore produite, si la qualité des urines se montre assez louable, on tire de la veine le sang altéré quelle contient! Cela est-il convenable?

(1) Évacuants de la bile.

(L) Il y a dans le commentaire sur le §. 115 du livre 4 du *Régime dans les maladies aiguës*, un passage relatif à ce point, qu'on doit lire avec soin, et qui trouve ici sa place. Lorsque pour la première fois il a décrit ce *facies* terrifiant, Hippocrate n'avait-il pas surtout en vue un effet des causes externes?

(M) Galien, au chap. 9 de son livre 3 *Des Crises*, enseigne que, par une foule de causes, il arrive qu'au début des accès les malades sont suffoqués, étranglés, respirent avec peine et même quelquefois meurent. La raison en est que le foie se gonfle, et donne lieu à des symptômes mauvais. (Voyez la 1re Histoire du livre 2 de mes *Conseils*, au commencement).

(N) C'est une chose surprenante et digne d'examen que de savoir pourquoi les femmes pâles et cacochymes (dont la veine fournit cependant un sang de bonne qualité), se trouvent si mal de la saignée, comme je l'observai chez Mademoiselle du Bez. La raison en est que les veines capillaires sont remplies d'un sang vicié et séreux. La maladie existe dans l'habitude du corps, de la même manière que s'y produit l'éléphantiasis. C'est donc sur l'habitude du corps qu'il faut diriger toute notre attention. Car, alors que la malignité du mal se porte à l'extérieur, soustraire du sang aux grands vaisseaux, c'est diminuer d'autant la chaleur innée. C'est un point à soigneusement considérer, si l'on ne veut commettre une faute grave.

(O) Galien, au §. 10 de son commentaire du livre 2 du *Régime dans les Maladies aiguës*, enseigne que le sang pituiteux et cru, s'il est fourni par la partie enflammée, sort vermeil. Faudra-t-il donc penser que, parce qu'il est vermeil, il ne vient pas du lieu affecté? et dans ces circonstances, faudra-t-il saigner largement ou avec réserve?

(P) N'arrive-t-il pas aux femmes de pâlir, dès qu'elles ont conçu?

(Q) On aura la preuve manifeste et complète de tout cela, dans le passage où Hippocrate dit : *Ceux qui ont un estomac chaud*, etc. (§. 25. Sect. 4. livr. 6 des *Épidémies*). Galien, en commentant ce passage, enseigne qu'une chaleur âcre atteint la coction, et rend presque impossible la formation d'un sang louable dans le foie : cependant le sang peut être au fond trop âcre et trop bilieux, et avoir une couleur vermeille. C'est pourquoi une femme d'un tempérament bilieux et dont le teint était jaunâtre, m'assurait que si elle perdait du sang par une dent ou par le nez, elle lui trouvait un goût salé et désagréable. Il n'est donc pas étonnant que les organes repoussent cet aliment salé, et que le teint devienne mauvais.

Ne font-ils pas beaucoup de mal à leurs malades, les médecins qui, sur l'inspection de quelques symptômes et affections contre nature existant à l'extérieur du corps, mettent tout leur soin à combattre une affection interne ? Car, autres sont les affections internes, autres celles de l'habitude extérieure. On ne doit pas toujours juger de l'intérieur d'après l'extérieur; et si l'on dit que la nutrition fait la couleur, il faut l'entendre de la nutrition proche (locale), comme de la nutrition éloignée (générale).

C'est ce que l'on a observé chez quelques personnes dont la figure avait perdu sa fraîcheur habituelle, et pris une teinte verdâtre, jaune ou pâle, et chez lesquelles existait dans les premières voies un amas d'humeurs bilieuses, ou de tous les genres d'humeurs. Une abondante évacuation par haut et par bas rendait à leur visage son éclat et sa fraîcheur première.

(R) Hippocrate a dit, dans son livre de *l'Aliment : La constitution athlétique n'est pas naturelle ; le meilleur de tous les états est celui de la bonne santé* (Trad. de Gardeil).

(S) Dans le livr. 1 *des Maladies*, Hippocrate veut, pour que la pleurésie se développe, que la bile soit mise en

mouvement et que le sang se porte à la tête. Car, dans l'état de santé, l'ichor contenu dans les vaisseaux du mésentère ne peut en sortir; dans l'état de maladie, il peut se porter ailleurs et engendrer des affections cutanées.

(T) Cela s'observe chez beaucoup de femmes et chez les hommes faibles que le moindre trouble décourage et abat, et qui ne savent pas conserver cette constance, cette égalité d'esprit qui distinguent l'homme vraiment homme, celui que les agitations et les coups de la fortune ne peuvent ébranler. Chez ces hommes au cœur faible et efféminé, et que la moindre contrariété agite, le visage brille et se colore tout à coup. On dit vulgairement qu'ils sont *journaliers*.

(U) Ce qui est dit ici des physionomistes est applicable à l'action des astres sur notre âme et sur notre corps. Bien qu'ils ne soient pas sans exercer quelque influence, leurs décrets ne sont pas absolus ni leurs arrêts sans appel.

ÉPIDÉMIES

ET

ÉPHÉMÉRIDES.

LIVRE SECOND.

ÉPIDÉMIES. — ÉPHÉMÉRIDES. — APPENDICES. — OBSERVATIONS. — QUESTIONS IMPORTANTES. — MISCELLANÉES.

CONSTITUTION DE L'ÉTÉ

DE L'ANNÉE 1575.

Cette constitution fut remarquable entre toutes par l'abondance et la malignité d'une sérosité bilieuse et dépravée (A). C'était surtout sur le cerveau qu'elle se portait et sévissait. Des symptômes de pléthore s'y joignant, il n'est pas étonnant qu'il en résultât une foule d'ophthalmies, principalement sèches, de parotides bénignes et sans fièvre, d'engorgement des glandes sous-maxillaires, de douleurs des dents, du cou et de l'occiput. Il régna surtout des douleurs de tête si violentes et si opiniâtres qu'elles déjouaient l'art du médecin ; l'énergie des remèdes échouait

devant la malignité de l'humeur séreuse (B), qui, renfermée dans la tête et ne trouvant pas d'issue, ne pouvait qu'y entretenir le mal. A notre avis, cette sérosité, en raison de la tendance spéciale qu'elle a à s'engendrer dans le cerveau, et en raison des douleurs de tête qu'elle produisait, déterminait dans le cerveau une certaine diathèse (disposition) qui pouvait expliquer la longue durée de la maladie. D'où il résultait que, malgré l'absence presque totale de fièvre, on observait cependant je ne sais quelle sécheresse de la bouche, de la rougeur aux yeux, des battements aux tempes, un sentiment de piqûre et d'élancement (1). Rappelons-nous bien ces paroles de Galien : *Quoique la rougeur des yeux puisse être la suite d'une phlegmasie de l'estomac, elle se manifeste surtout lorsqu'il existe dans le cerveau un état voisin de l'inflammation* (Comment. sur l'aph. 3 du livr. 7). Dans ce cas, la douleur est permanente et le mal participe de l'affection des enfants appelée *siriase*, σιρίασις (C), sorte d'inflammation de la substance et des membranes du cerveau, dans laquelle il se fait comme un vide dans les orbites et le sinciput. Car *siros* signifie un genre de fosse, une cavité où l'on conserve les céréales. C'est de cette similitude du sinciput avec le siros (2) que la maladie tire son nom, si on l'écrit par ι. Mais Lange veut qu'on l'écrive par ει, σειρίασις, afin de lui donner pour étymologie ἀπὸ τοῦ σειριακος, s'enflammer et se dessécher, — en ce qu'on y voit le corps pâlir, s'exténuer, se dessécher comme dans les songes et les veilles ; et qu'elle reçoive aussi le nom de douleur de tête des enfants avec fièvre. (Bien qu'elle soit le propre de l'enfance, pourquoi ne pourrait-elle pas se développer chez l'homme ?) Le nom de πυρετὸς κεφαλικὸς, fièvre céré-

(1) Voir Fernel, Livre *Des Maladies* Chap. 1, (Baillou).
(2) Silos.

brale (1), lui conviendrait parfaitement, ce qu'il faut bien distinguer; car ce serait la phrénésie, si l'inflammation y était franche. La différence de l'humeur morbifique, qui est un mélange de pituite et de bile, fait que ce n'est pas une phrénésie, mais une affection analogue, dans laquelle la fièvre n'est pas portée à un aussi haut degré. Car ainsi que le dit Alexandre d'Aphrodisie (2): *La chaleur en descendant par les artères jusqu'à la région du cœur, et en échauffant l'esprit vital, allume une fièvre sans pourriture, tandis que la bile enflammée, en irritant les intestins, produit le flux de ventre.* Mais une question majeure est celle-ci : N'est-il pas pernicieux, dans ces sortes de douleurs de tête accompagnées de chaleur et d'une humeur hétérogène, et dans lesquelles prédomine surtout une sérosité bilieuse, de recourir aux embrocations d'huile et de vinaigre rosat (oxyrhodins) et aux répercutifs (D)? Car, s'il suffit pour calmer les douleurs de tête les plus aiguës, que la plus petite quantité de sérosité s'échappe avec les sueurs, les astringents ne renfermeront-ils pas dans la tête, comme dans une prison, l'humeur morbide, qui, ne pouvant s'exhaler, y acquerra par son séjour des qualités plus nuisibles ?

Dans cette constitution marquée par l'abondance d'hu-

(1) Voir Aétius, Cap. 13. Serm. 4. Tétrab. 1. — Laugius, Lib. 1. Epist. 14. *Febris capitalis. Phrenetadis et siriaseus differentia. — Problemat.* Lib. 1. Probl. 96. (Baillou).

(2) Alexandre d'Aphrodisie, philosophe péripatéticien, né à Aphrodisie, ville de Carie, vers la fin du IIe siècle après Jésus-Christ, enseigna à Alexandrie, vers le temps de Septime Sévère. Il a laissé sur presque toutes les parties des écrits d'Aristote des commentaires forts précieux, dont plusieurs ont été traduits en latin et publiés séparément à Venise, en 1489 et années suivantes, et dont quelques-uns sont restés manuscrits. Ses doctrines étaient opposées à celles d'Averroès, ce qui partagea l'école en deux sectes, les *Alexandristes* et les *Averroistes* (Bouillet, *Dictionnaire*).

meurs bilieuses et brûlées, et où l'inégalité et l'inconstance du temps donnaient à l'été le caractère propre à l'automne, une foule de personnes éprouvèrent des douleurs dans l'hypochondre gauche. Je ne saurais trop admirer ces paroles d'Hippocrate (au Traité *Des Lieux dans l'homme*): *La rate règne dans l'automne*. Et par le mot de rate j'entends : 1° sa tuméfaction, son exubérance (car Hippocrate dit σπλῆνα θαλλεν, c'est-à-dire, la rate s'épanouit, s'accroit, s'enfle, ce qui est un langage figuré); 2° sa souffrance, ou pour mieux dire ses maladies; synecdoche, métonymie qui par le nom de l'organe désigne les affections qui lui sont propres. Galien, dans son commentaire, ne se sert pas du mot seul de rate; il dit rates volumineuses, à cause de la surabondance de l'atrabile, surabondance qui se produit au retour de la saison de l'automne. Mais dans l'été dont il s'agit, ce n'était pas tant cette surabondance qui existait qu'une certaine disposition aux maladies de la rate ; de sorte que les malades se plaignaient de l'hypochondre gauche, bien qu'il n'y existât aucune tuméfaction manifeste ; et cela arrivait surtout chez ceux que nous savions être *spléniques* et mélancoliques. Beaucoup de malades aussi furent atteints d'érysipèle et d'herpès à la face. Beaucoup furent tourmentés par des humeurs ténues qui se portaient tout à coup sur les jambes et les aines, et nuisibles plutôt par leur qualité que par leur quantité ; car la tuméfaction n'était pas en rapport avec la douleur. L'humeur péchait donc surtout par sa qualité.

Les fièvres étaient continues et surtout du genre de celles qui présentent des exacerbations nocturnes, ou tout au moins un léger refroidissement, une horripilation, avant-coureurs du redoublement. Et comme cette exacerbation diffère de la périodicité, et ne succède pas au transport de la matière de l'intérieur à l'extérieur par la voie du système nerveux, ainsi que cela a lieu dans le frisson et le froid pé-

riodiques, il ne convient pas dans ces sortes de fièvres de provoquer le vomissement. Quant aux fièvres franchement périodiques, nul doute que l'on ne doive tenter, au commencement des paroxysmes, d'opérer quelque excrétion à l'aide d'un vomitif, toutes les fois que l'on sera assuré que le vomissement produira facilement cet effet ; c'est une règle sanctionnée par nos devanciers.

Il y a beaucoup à dire sur l'état de la langue, notamment en ce qui concerne le jugement à porter sur les fièvres ; car elle offre des phénomènes qui lui sont étrangers, lorsque nous sommes atteints soit de fièvre, soit d'une affection des parties internes. *La chaleur de la langue*, dit Galien, *et celle de tout le corps, sont profondément modifiées, lorsque le foie souffre* (Chap. 9. Liv. 2. *Des lieux affectés*). Mais faut-il nécessairement que la fièvre s'allume, pour que la langue offre des phénomènes anormaux, et la chaleur contre nature a-t-elle seule cette propriété, en dégageant des vapeurs et des exhalaisons d'une humeur qui stagne dans le corps à l'état latent ? Les personnes qui ont l'habitude de dormir l'après-midi, ne se réveillent-elles pas avec un goût fade sur la langue, et de la mauvaise odeur à la bouche, bien qu'elles soient sans fièvre ? Et Hippocrate n'a-t-il pas dit (*Épid.* Liv. 6 Sect. 5. §. 14) : *Trouvons-nous salées des viandes qui ne le sont pas ? c'est un signe de rédondance de nos humeurs* (Trad. de Gardeil) ; c'est-à-dire que le goût salé de la bouche est la preuve que la matière morbifique surabonde et est en voie d'excrétion ; il ne parle pas de fièvre. Ainsi l'humeur qui surabonde dans le corps peut offrir sur la langue un indice de sa présence, sans qu'il existe de la fièvre. Cependant, comme la fièvre suit ordinairement de bien près un tel excès d'humeurs, on attribue l'altération de la langue moins à l'humeur qu'à la fièvre, et c'est à tort. Ainsi la langue se colore, soit à cause de la fièvre, soit à cause de la surabondance de telle ou de telle humeur,

comme cela a lieu chez les hypochondriaques ; elle noircit, et la bouche contracte un goût acide, à cause de la proximité de l'humeur morbifique contenue dans l'estomac. Hippocrate (*Épid.* Liv. 6. Sect. 5. §. 11) n'a-t-il pas dit encore : *L'état de la langue fait connaître celui des humeurs*, c'est-à-dire, quelle est l'humeur qui prédomine dans le corps ? En se chargeant de la partie séreuse de chaque humeur, elle en rend la connaissance plus facile ; et dans ce passage, il décrit les diverses espèces de coloration de la langue. Je me bornerai à signaler deux états principaux de la langue, selon qu'elle est altérée par des vapeurs ou par des exhalations fuligineuses. Dans le premier cas, le principe de cette altération est tout humoral ; dans le second, il est moins matériel qu'immatériel ; c'est un feu, une effervescence, dans lesquels il ne se produit point de matière, ou s'il s'en produit quelque peu, elle est en si petite quantité et tellement consumée qu'il ne s'en dégage aucune vapeur. Et au fond, il y a une très-grande différence que la langue soit altérée par une vapeur, avec matière, ou par une exhalation fuligineuse, sans matière. Le premier état réclame les évacuants et les purgatifs, le second état, des agents modificateurs d'un tout autre genre. Celui qui ne sait pas comprendre ces différences sera le jouet d'une foule d'erreurs. Hippocrate a donné sur tout cela quelques explications, mais d'une façon trop obscure, lorsqu'il dit : *La langue verte indique des matières bilieuses ;* et lorsqu'en parlant de la sécheresse de la langue produite par une fuliginosité brûlante, il décrit avec justesse le second genre d'altération de la langue. Mais c'est surtout lorsqu'une vapeur est formée par une chaleur insolite que la langue et les dents se couvrent de certains enduits, et c'est à cela qu'Hippocrate fait allusion, quand il écrit : *Lorsque dans une fièvre il se dépose sur les dents une matière gluante, la fièvre devient plus intense* (Aph. 53. Liv. 4. Trad. de Da-

remberg). C'est une marque que l'intensité de la chaleur et l'abondance d'une humeur trop pituiteuse, font naître une vapeur épaisse, qui, desséchée par la chaleur fébrile, dépose sur les dents ses parties les plus visqueuses. L'excès d'humeur dans les régions précordiales ne saurait engendrer une vapeur capable d'altérer profondément les dents, si une chaleur contre nature ne venait mettre en mouvement la matière morbifique. Ce qui le prouve, c'est que la plupart du temps, dans l'état de santé, nous trouvons, à notre réveil, notre langue et nos dents couverts d'un enduit visqueux, et qu'il nous suffit de nous gargariser avec de l'eau pour nous en débarrasser, la cause qui l'a produit cessant immédiatement ses effets.

Dans les douleurs de tête (hors le cas d'un péril extrême, imminent), il n'est pas toujours sans danger d'ouvrir les veines du front et de l'occiput, ou de saigner hardiment à la temporale. Mais, dira-t-on, on trouve souvent les veines de la tête gorgées de sang. Je le crois. Cela a lieu chez les malades atteints de la maladie dans laquelle, pour me servir des expressions d'Hippocrate, *les veines du cerveau regorgent de sang*. Mais le cerveau est, en partie, d'une nature froide, plein d'esprits déliés, très-purs, élaborés au plus haut degré, qui s'évaporent très-facilement, et qui engendrent la perte de la mémoire, certaines affections froides, la cécité. En outre, les souffrances de tête tiennent souvent plutôt à certaines fumées (1) qu'à l'abondance du sang; et celles-là réclament les révulsifs, comme le sont les purgatifs, bien plus que la saignée. Ajoutez que, dans le cerveau, la nutrition s'opère moins par une vraie attraction que par raptus ; car le cerveau est une glande et son siége est à la partie supérieure du corps. Les chairs, au contraire, qui

(1) Dans le même sens, on dit encore de nos jours : *les fumées du vin*.

sont chaudes et humides par nature et non par accident, comme le cerveau, sont douées, ainsi que le dit Hippocrate, d'une véritable faculté d'attraction, et par cette raison, le sang y est attiré et s'y accumule facilement. C'est pourquoi on doit beaucoup moins redouter de saigner dans les maladies de la chair (1).

Parmi les fièvres, les unes sont veineuses, les autres gastriques, c'est-à-dire que les unes dépendent d'une phlogose du système veineux, les autres d'un vice des humeurs contenues dans la région précordiale. Les premières peuvent céder, dans le début, à la saignée ; les autres se trouvent mal de la saignée, et demandent plutôt un cathartique. Il n'est donc pas étonnant que la saignée guérisse comme par miracle certaines fièvres, et en exaspère d'autres (2).

Madame le Boindre périt d'un mal inconnu, mais dont cependant, à force de lecture, j'ai trouvé la description dans Hippocrate : conduite dont on ne doit jamais s'écarter, afin d'éviter les erreurs où tombent un grand nombre de médecins. Madame Garnier fut aussi emportée par une maladie pareille. L'une et l'autre moururent dans un état comateux et comme léthargique. Leurs poumons étaient profondément altérés. Une affection pulmonaire peut-elle produire la léthargie ? certainement, de la manière qu'Hippocrate l'a décrite : *Le caractère de la léthargie*, dit-il, *est fort ressemblant à celui de la péripneumonie. Elle se rapproche surtout de la péripneumonie humide ; elle s'accompagne de toux et de coma, et quand la mort est proche, on rend beaucoup de crachats aqueux*, etc. (*Des Maladies*, Liv. 3. §. 6), et il répète la même chose au 2e livre *des Maladies*. A proprement parler, la léthargie est une affection du cer-

(1) Des organes charnus, parenchymateux.

(2) Voir Fernel, Chap. 6. Liv. 1. *Méthode de traiter, etc.* (Baillou).

veau. Mais l'état cérébral qui succède spécialement à une affection du poumon communiquée facilement au cerveau, à cause de la double ou triple sympathie qui unit entre eux ces deux organes, ne reçoit le nom de léthargie qu'en raison d'une certaine ressemblance, et parce qu'il jette le malade dans un état léthargique, c'est-à-dire, dans un état d'insensibilité et de coma, accompagné de fièvre : la faiblesse, l'insensibilité et l'abolition de l'intelligence sont les caractères de la léthargie. Dans le cas dont il s'agit, les vapeurs épaisses qui s'élèvent des poumons échauffés, produisent dans le cerveau l'état léthargique (E). Cette espèce de péripneumonie tient à une pituite putride, dont la vapeur plus épaisse frappe le cerveau, et rend le malade comme léthargique. Ainsi Galien nous enseigne que, dans les fièvres, et surtout dans leurs accès, il se produit souvent par sympathie des affections comateuses. Enfin cet état est appelé léthargique, parce que les canaux et les voies pulmonaires, obstrués et gorgés de pituite, ne laissent pas un libre passage aux esprits (F). On dit donc que ces malades sont dans un état de léthargie, parce qu'ils sont plongés dans le coma que produit la véritable léthargie. Ces remarques étaient nécessaires, afin d'empêcher que l'on ne se borne à agir contre le cerveau, quand, au contraire, toute l'attention doit se porter sur les poumons.

D'où vient que les fièvres continues présentent des retours continuels de frisson? Faut-il, comme le font la plupart des médecins, en conclure exclusivement qu'il existe de la suppuration dans quelque organe ? nullement. Dans les fièvres putrides, le frisson se produit surtout, lorsqu'il existe une grande quantité d'humeurs dépravées, et que, l'inflammation s'en emparant et la chaleur s'y accroissant, une vapeur putride se dégage du foyer du mal, et va frapper les autres organes. Car dans toutes les maladies par cacochymie, lorsqu'une chaleur soudaine et vio-

lente se déclare, un frisson parcourt tout le corps, ce que l'on peut constater à l'œil dans les parties extérieures (1). Dans ce cas, que le malade s'expose au soleil, il frissonne bientôt et il est pris de fièvre. Si la chaleur extérieure peut produire ce frisson, la chaleur intérieure ne peut-elle pas le faire, quand, partant du siége et du foyer du mal, elle se jette sur les autres parties du corps ? Cela s'observe surtout fréquemment chez les malades dont les humeurs sont très-dépravées et dont le teint est jaunâtre.

Puisque nous plaçons la source des maladies pestilentielles dans le ciel et dans l'air, d'où vient que, chez les malades atteints de la peste et chez lesquels les esprits sont presque seuls altérés (ce qui porterait à ranger dans les synoques la fièvre des pestiférés, à moins qu'il ne s'agisse de cette peste endémique, qui tient à un vice d'une localité particulière ou à la manière de vivre, plutôt qu'à un vice de l'air qui nous entoure), d'où vient que chez les malades atteints de la peste, la matière des vomissements et des déjections a cette fétidité, cette puanteur dont parle Galien dans son commentaire sur les *Aphorismes* (Aph. 21. Liv. 4) ? Est-ce là le propre de toute fièvre pestilentielle, ou cela dépend-il d'une disposition individuelle ? Dans cette dernière hypothèse, pourquoi tant de malades atteints de la peste ont-il des évacuations si mauvaises ? Et lorsque l'air pestilentiel infecte une personne, si ses humeurs sont étrangères à une si profonde dépravation, est-ce le propre de l'air pestilentiel de porter avec lui une corruption si étendue ; de telle sorte que ce que le vice syphilitique ne fait qu'avec le temps (car il ne tue pas avec autant de rapidité que l'air pestilentiel), le vent de la peste l'opère presque en un instant ? Le vice vénérien ne pénètre et ne corrompt qu'à la longue la masse entière des humeurs.

(1) Voir Galien, Comment. sur l'aph. 26. et Sect. 3. Livr. 6 des *Épidém.* (Baillou).

Parmi les poisons, il en est qui altèrent de préférence les humeurs, et qu'en langage doctrinal on pourrait appeler poisons humoraux : tel est le vice vénérien. D'autres altèrent les esprits, tel que l'air pestilentiel ; ils engendrent des lypothymies et des syncopes ; l'on pourrait les nommer poisons aériens. Il est un autre poison qui attaque d'abord les parties solides : telle est la fièvre pestilentielle hectique, dans laquelle les malades, devenant tout d'abord méconnaissables, s'exténuent, perdent leurs chairs et sont réduits à l'état de squelettes. Il en est question dans un des ouvrages de Galien (au chap. 3 du liv. des *Présages tirés du pouls*). Il est un autre poison qui frappe tout à coup le cœur et qui a ses symptômes pathognomoniques ; et un autre encore qui affecte d'autres organes, et qui a également des signes particuliers.

Il est une distinction importante et qui n'avait pas été faite jusqu'ici, pour ne pas confondre entre elles les diverses espèces de fièvres. Certaines fièvres parmi les veineuses, proviennent d'humeurs étrangères à la masse du sang, humeurs contenues dans la région précordiale, et engendrent souvent des fièvres putrides : de telles fièvres sont des synoques non putrides. D'autres proviennent d'humeurs contenues dans le mésentère et dans la masse du sang, dont elles dissipent le sérum : elles constituent les fièvres putrides, telles que les synoques, c'est-à-dire, les continues, qui sont ou quotidiennes, ou tierces, ou diurnes, ou nocturnes. D'autres ont leur racine dans la substance même des organes, comme les fièvres hectiques, les pulmonaires, les cérébrales, les spléniques, les hépatiques, et celles qui dépendent d'une obstruction rebelle et d'un vice latent de la substance organique. Fernel (*Thérap.* Chap. 6. Liv. 2.) les appelle fièvres continues symptomatiques. Vous pourrez en observer de prolongées et assez véhémentes ; et dans celles-ci, si vous tirez du sang, il ne présentera pas d'al-

tération et il n'en résultera presque aucun profit. Dans les autres, il offre dès le principe des marques de corruption. D'où vient cela ?

Dans le premier livre de ces *Éphémérides*, j'ai dit, en passant, que chez certains malades, secs, bilieux, amaigris, au teint jaunâtre, et dont cependant le corps offre une chaleur continuelle, âcre, pénible, très-appréciable au toucher, la saignée ne convenait pas; ils tombent même facilement en défaillance, et disent qu'après avoir été saignés, ils ont été très-longtemps à se remettre et à s'en relever. Néanmoins, dans ma pratique, j'ai observé que tantôt la saignée réussissait chez les personnes sèches, bilieuses, en proie à une chaleur âcre et mordante, et que tantôt elle nuisait. Chez les uns et chez les autres, la coction se fait mal, car ceux qui ont le ventre chaud ont les chairs froides. Ceux chez qui le réseau veineux est largement développé (Voir Hipp. Aph. 25. Sect. 4. et *Épidém.* liv. 6), se trouvent assez bien de la saignée, à moins qu'elle ne soit contre-indiquée par la sensibilité exquise de l'orifice de l'estomac, l'abattement des forces, ou par toute autre raison. C'est d'eux qu'Hippocrate a dit : *Ceux qui ont le ventre chaud ont les chairs froides ; leur système veineux est plus développé, et ils sont plus enclins à la colère* (G). Leur système veineux, dit un de ses interprètes, est plus développé par deux raisons : parce qu'ils sont décharnés, et parce que leurs veines sont très-pleines de sang, ce qui les rend très-apparentes (H). Ils sont colères, parce qu'une chaleur âcre domine chez eux, qui, contenue dans le ventre, affecte péniblement l'orifice de l'estomac : cet orifice communique facilement à l'âme les impressions qu'il reçoit. Ainsi je trouve que leur colère s'allume de deux manières : ou à cause de l'abondance de la chaleur dans le cœur, ou à cause de l'excès de la chaleur âcre du ventre qui affecte péniblement l'orifice de l'estomac, et par suite

l'âme elle-même. Ceux donc qui sont maigres, décharnés, à système veineux développé, supportent bien la saignée. Mais ceux qui, maigres aussi, décharnés, ont le teint jaune et le système veineux peu développé, se trouvent très-mal de la saignée (I). Notez, en outre, qu'Hippocrate parle des personnes colères, et non de personnes atteintes de manie furieuse.

Rondelet blame Galien d'avoir soutenu que, dans les fièvres tierces franches, il ne fallait saigner qu'après le troisième accès. Ce fut là l'opinion d'Avicenne. Mais Galien n'a pas été assez absurde pour prétendre qu'il fallait attendre jusqu'après le troisième paroxysme. Il est à présumer que Rondelet et tous ceux qui ont parlé d'après lui, ont mal lu ce passage de la *Méthode* (Chap. 15. Livr. 11), où il dit que la saignée convient après le troisième accès d'une fièvre tierce : *A tous les fébricitants, si leurs forces le permettent, tirez du sang dès le début, et après les avoir frottés d'huile à la suite du troisième accès, nourrissez-les avec du vin miellé et du brouet.* S'ils ne fondent que sur ce passage l'opinion qu'ils attribuent à Galien, ils se trompent; car, d'abord, ce précepte n'est pas de Galien, mais des Méthodistes, comme l'indique le texte; ensuite, il n'y est pas dit qu'il ne faut saigner qu'après le troisième accès, mais qu'il faut donner de la nourriture. En troisième lieu, ces mots : *après le troisième accès*, ne signifient pas la même chose qu'*après le troisième paroxysme*, et Linacre a mal rendu le texte grec, μετὰ τὸν διάτριτον, que l'on doit traduire par : *après trois jours pleins.*

Puisque nous voyons la plupart des personnes dont le corps sue pendant la nuit, s'il leur arrive en se découvrant et en s'exposant à l'air d'arrêter leur sueur, souffrir de tout le corps ou de la partie qui était le plus en sueur, et être tout brisés, reconnaissons combien est dangereuse la suppression de cette humeur séreuse, et quel nombre pro-

digieux de douleurs il peut en résulter. J'en citerai pour exemple le barbier Jean Petit, chez qui une abondante sueur dissipa sur-le-champ toute douleur (J).

Il convient de rechercher pourquoi, au commencement des fièvres, les urines sont limpides, transparentes, légères et d'une densité médiocre, et deviennent ensuite troubles et plus épaisses; et pourquoi, lorsque la santé se rétablit, elles ne tardent pas à reprendre leur ancienne limpidité et la légèreté qui leur est propre ; et pourquoi, lorsqu'elles sont légères et limpides, le sang que l'on tire est presque toujours vermeil, tandis qu'il est séreux et corrompu, lorsqu'elles sont troubles. Pour me servir d'une expression d'Hippocrate, τὸ αἷμα διωρεῖ, *le sang acquiert une nature séreuse*, termes dont j'ai précisé la signification au 1er livre de ces *Éphémérides ;* ce qui a lieu, soit parce qu'il se dégage de la matière corrompue une vapeur ichoreuse, qui souille immédiatement le sang; soit parce que l'humeur séreuse se corrompt facilement là surtout où existe une chaleur hétérogène; soit parce que le corps reste sec et resserré, état commun au début des maladies, surtout quand la fièvre naît du resserrement de la peau. La pleurésie fournit un exemple de la facilité avec laquelle l'inflammation et la phlogose, surtout la phlogose humorale, altèrent le sang.

La fièvre, me demandais-je, est-elle produite par une accroissement de la chaleur du sang, ou par le développement d'une vapeur? Cette dernière supposition est admissible; car dès qu'une vapeur putride se dégage du foyer morbide, l'homme est pris de fièvre. Ou bien est-elle produite par de la chaleur ajoutée à de la chaleur, ainsi que dans le siriasis des enfants elle s'allume, disent les auteurs, par suite du continuel développement de chaleur qui se fait dans la partie antérieure de la tête. Mais si ce n'est qu'un simple degré de chaleur qui produit la

fièvre, pourquoi donc l'accroissement de la chaleur pendant l'été ne nous la donnent-il pas, ni aux ivrognes, l'accroissement de chaleur que leur communique le vin?

Les malades chez lesquels il existe une corruption des organes nobles, meurent d'une fièvre, la plupart du temps lente et symptomatique, au grand étonnement des médecins imprudents et malavisés. C'est de cette manière que l'épouse du prince de Condé, à la suite de ses couches, succomba à une corruption de l'utérus, que ses médecins n'avaient pas soupçonnée. C'est un point qui n'avait pas échappé à Hippocrate (Histoire, *Des Mal. des fem.* Liv. 1.), lequel ne requiert pas une fièvre très-ardente pour admettre une maladie de l'utérus par corruption. Il dit même, πῦρ βληχρὸν, c'est-à-dire, que la chaleur est modérée, douce et faible. L'expression de βληχρὸς est à noter. Ce qui lui donne lieu d'établir, au livre 6 de ses *Épidémies*, une variété de fièvre, sous le nom de *faible*, *sèche*, ξηρὸν, βληχρὸν. Gorrée en fait un seul mot, et veut que l'on écrive ξηρὸν-βληχρὸν, *faible-sèche* (Voir Gorrée au mot βληχρὸς) (K).

L'avulsion des dents canines n'est pas sans danger. Autant elles occasionnent d'accidents aux enfants lorsqu'elles poussent, autant il peut en résulter de leur extraction, à moins que l'on n'y procède avec la plus extrême prudence. Elles sont renfermées dans des alvéoles placées au-dessous des yeux, et leur racine est plus longue. Leur arrachement donne lieu à des hémorrhagies difficiles à arrêter, et à des abcès qu'il est presque impossible de guérir.

Jean Colot, le lithotome, était atteint d'une fièvre continue, de la seconde variété du causus décrite par Hippocrate. La matière morbifique était une pituite salée et putride; car elle prédominait chez lui. La chaleur était extrêmement âcre, ce que quelques médecins attribuent à

une bile salée. Car Galien enseigne que la chaleur ignée, brûlante, dépend d'une matière fumeuse produite par une pituite salée. Parmi les accidents qui peuvent, selon Hippocrate, arriver dans le causus non légitime, il faut noter la lividité de la verge, ainsi que la tuméfaction critique des testicules. On ne saurait croire le nombre de ces organes qui s'abcédèrent. Rien de plus naturel cependant que de tels accidents, dit Galien, car les fièvres pituiteuses ont plus de tendance à se juger par abcès que par excrétion. Et si le foyer fébrile est dans les parties inférieures, telles que le jéjunum et le bas-ventre, c'est surtout sur les parties inférieures que se porte la crise.

J'étais étonné de la fréquence des hémorrhagies dans les péripneumonies et dans les fièvres ardentes dont le siége principal est dans le poumon. Galien donne la raison de leur fréquence dans les maladies aiguës : *La tête s'échauffant*, dit-il, *se remplit de sang et se débarrasse d'une pléthore surabondante à travers les parois des veines, ou par leur rupture*. De telles hémorrhagies ne sont-elles pas avantageuses ? Galien dit que les hémorrhagies ne conviennent pas à la péripneumonie et à la léthargie, mais qu'elles conviennent jusqu'à un certain point à la pleurésie (L).

Le foyer des fièvres ardentes (causus) est tantôt dans la tête, tantôt dans le poumon, tantôt dans le ventre; faudra-t-il leur refuser le titre de fièvres essentielles, parce que leur foyer sera dans le poumon ou dans la tête? Galien n'en eût pas traité d'une manière spéciale, si elles n'eussent pas été du genre des fièvres essentielles. Cet auteur, dans son commentaire sur le §. 75 de la sect. 2 du livr. 1 des *Épidémies* (1), dit que, dans le causus, le saignement de nez est un mauvais signe, en raison de la fréquence des violentes hémorrhagies qui s'y font par les narines (M).

(1) Voir aussi le comm. sur le § 17 du livre 4 *du Régime dans les mal. aiguës* (Baillou).

Mademoiselle de Vielmoulin voit souvent sa peau parsemée de pustules rougeâtres accompagnées d'une certaine sensation de chaleur. Elle a le foie chaud et sec. Restée veuve, étant jeune encore, d'une santé florissante et en âge de faire des enfants, il n'est pas étonnant que le sang, qui n'était pas employé ailleurs, se soit porté à l'extérieur et ait produit chez elle cette éruption. On peut hasarder deux conjectures sur cette efflorescence. Voici la première : à l'âge de dix-neuf ans, dans une chute violente de cheval, elle était restée étendue à terre à demi-morte ; tout son corps fut moulu et contusionné ; elle rendit du sang par la bouche, par les narines et par d'autres endroits ; il est à présumer qu'il se sera fait quelque sugillation, une sorte d'échymose interne, avec laquelle l'éruption actuelle a des liens de parenté. Cela est-il croyable, dira-t-on ? oui, certes ; car Mademoiselle de Goupigny, après avoir eu la jambe blessée, fut aussi affectée consécutivement d'un ulcère, dont elle eut beaucoup de peine à guérir. Elle assure que parfois sur ce point, comme en souvenir de l'ancien mal, il apparaît des pustules assez lentes à s'évanouir. Ce qu'une lésion provoque sur un point borné, tel que la jambe, ne peut-il pas se produire sur le corps tout entier ? Voici l'autre conjecture, et elle a cela de remarquable, qu'elle est conforme à ce qu'a écrit Hippocrate (Sect. 2. Liv. 2 des *Épidém.*), dans le passage où il nous apprend qu'une fille eut la main et la jambe paralysées, sans qu'elle expectorât rien d'appréciable ; ni l'intelligence, ni aucune autre partie du corps n'étaient affectées (N). Cela eut lieu vers l'époque des menstrues, et peut-être apparaissaient-elles alors pour la première fois. Cette sidération doit être attribuée à la suppression de la matière que l'expectoration aurait dû rejeter au dehors ; à moins que l'on n'en veuille voir la cause dans la suppression des règles, qui a bien pu y contribuer. En outre, la suppression

d'une matière excrémentitielle, découlant de la tête, peut bien être la cause d'une telle éruption; car Hippocrate a aussi écrit dans les *Coaques : Chez ceux dont les crachats sont salés et dont la toux s'arrête, la peau rougit comme si elle était couverte d'exanthèmes* (Trad. de Daremberg, N° 243). Ce passage est extrêmement remarquable. Or je puis affirmer que cette demoiselle était sujette à un catarrhe et à une toux férine (O).

Nous avons déjà dit (dans le 1er livre de ces *Épidémies*) que, dans le traitement des maladies, il fallait se garder autant d'une précipitation timide que d'une sécurité téméraire. C'est un conseil donné par Galien. Nous avons vu chez des personnes qu'une atteinte formidable de maladie semblait vouer à la mort, tout danger s'évanouir bientôt ; et chez d'autres, où tout paraissait favorable, une mort soudaine survenir ; tant il est vrai que le corps humain recèle des humeurs capables de rivaliser avec les poisons les plus subtils! C'est ici le lieu de rappeler les deux ou trois histoires citées par Galien (Comm. sur le §. 17. Sect. 2. Liv. 1. des *Prorrhét.*) de malades qui furent soudain enlevés, au grand étonnement des médecins, et alors que le mal était bénin, et paraissait incapable de tuer un homme. Grand avertissement pour un médecin prudent, de tout examiner, de tout prévoir, pour éviter ces coups insidieux d'une maladie latente !

L'usage de la salade et des fruits acides engendre une grande quantité de sérosité dépravée, d'où résulte une chaleur âcre ; et les personnes qui ont le visage haut en couleur (incommodité très-commune), le voient rougir de plus en plus. C'est une observation qui n'avait pas été faite. Loin de là, on regarde ces aliments comme rafraîchissants et propres à dissiper cette rougeur du visage.

La femme du président Tambonneau, depuis longtemps hydropique, ne s'était pas encore alitée, lorsqu'enfin le

transport de la sérosité surabondante sur la poitrine et l'oppression de l'esprit vital la jetèrent dans un coma cataleptique qui la fit périr en douze heures. Nous cherchâmes à la réveiller par tous les excitants imaginables, mais inutilement. Nous ne craignîmes même pas de suivre ce conseil donné par Hippocrate dans les *Épidémies : Si un hydropique est pris de toux et tombe dans une profonde défaillance, employez tout ce qui est propre à le réchauffer : n'y réussissez-vous pas ? enivrez-le et prodiguez-lui les aliments* (Liv. 2. Sect. 2) (1). Conseil qui, à première vue, paraît dénué de toute raison ; car si la toux se déclare chez un hydropique, il y a eu déjà transport du mal du ventre sur la poitrine, et en le gorgeant de vin et de nourriture, on ne ferait qu'accroître sa suffocation. Mais ce précepte obscur et donné en termes défectueux, n'en cache pas moins un sens admirable ; il explique et fait entendre deux choses essentielles. Quand il recommande les applications chaudes, il a en vue l'essence de la maladie qui consiste en un refroidissement: et il se propose, par ces moyens, de remédier jusqu'à un certain point au froid intrinsèque de l'hydropisie. Il prescrit le vin, à cause de la défaillance. Arétée appelle le vin anti-lypothymique, par la facilité avec laquelle il dissipe les défaillances, en pénétrant et en réchauffant tout notre être. Mais qu'entend Hippocrate par ces mots *enivrez, prodiguez les aliments ?* vous donner un utile avertissement. Hippocrate était trop avisé, trop prudent, pour gorger de vin et de nourriture un homme à demi-mort. Il a prévu que quelques médecins frappés de l'extrême oppression qui cause la mort de l'hydropique, penseraient qu'il faut le réduire à une diète également extrême, en traitant le mal par ses contrai-

(1) *Un hydropique étant affecté de toux, s'il lui survient une défaillance subite, on emploiera toutes choses chaudes ; sinon, on lui fera boire du vin pur, et on le remplira d'aliments.* (Trad. de Littré. Tom. V. p. 131).

res, et opposer les évacuants à l'excès de l'eau ; manière d'agir appropriée au fond de la maladie, mais non aux symptômes actuels, dont il s'agit ici. Ceux-ci demandent que l'on ajoute plutôt que de soustraire. Hippocrate a bien connu que presque tous les hydropiques ont du dégoût pour les aliments, et que le défaut de nutrition est ce qui cause leur affaiblissement et leur mort. Pour parer à ces derniers accidents, il recommande le vin et la nourriture non pas en grande quantité (bien qu'il se serve des mots θωρήξαι et σιτίων ἐμπλῆσαι, la traduction a rendu, à tort, selon moi, θωρήξαι par *inebriare*, *enivrer*, je préfèrerais traduire par *donner à boire du vin*, servez-vous du vin pour combattre la syncope et le danger de mort), parce que la plus petite quantité de boisson ou d'aliment passe pour occasionner chez les hydropiques une grande réplétion ; et afin que vous ne vous laissiez pas effrayer par cette idée d'une excessive réplétion, il vous recommande d'insister auprès de ces malades sur l'usage du vin et sur la nourriture.

On voit une foule de personnes qu'une trop grande humidité, une surabondance de l'eau qui de la tête se porte à la bouche, rend bègues et fait bredouiller. Que peut-il en résulter pour elles ? de fréquents catarrhes, la pulmonie et l'empyème. La persistance de l'affection catarrhale amène chez elles la corruption des dents, l'altération de la voix et de la prononciation. Tenez grand compte de ce que dit Hippocrate à ce sujet : *Chez ceux qui ont de l'embarras dans la langue et dans le mouvement des lèvres, il faut qu'il se forme une suppuration sur quelque point* (*Épidémies*. Liv. 2. Sect. 5). Ceux qui ont la langue embarrassée sont d'une constitution plus humide, et affectés souvent d'une faiblesse de la langue et des lèvres ; et là où l'humidité se portera en plus grande abondance, là se produira quelque accident morbide. Si l'humeur se jette sur la sixième, septième et huitième vertèbre spinale, elle en pé-

nètre les nerfs et les affaiblit. Si cette dernière affection se dissipe et si l'humeur se jette sur la poitrine, on devra craindre qu'il ne s'y produise une suppuration. La même humeur qui en détrempant la langue et ses ligaments rendait un homme bègue, ne peut, en se portant sur d'autres organes, qu'y engendrer de pires accidents. Je crois qu'il est convenable de dire ici quelques mots de ceux qui balbutient, qui sont bègues, qui *hésitent* en *parlant*, comme s'exprime Gaza dans sa traduction d'Aristote (à la sect. 11 de ses *Problèmes*), et sur ceux qui *bronchent de la langue*, qui sont affectés de cette impotence de la langue que l'on appelle bredouillement. Je vois que les auteurs distinguent les vices de la voix des vices de la langue. Le vice de la voix est une chose, celui de la langue en est une autre. En grec, les vices de la voix se rendent par les mots de τὸ πάθος φωνῆς ; ceux de la langue, par ceux de τὸ τῆς διαλέκτου πάθος, vices du mécanisme de la parole (Comment sur l'Aph. 32 du livr. 6). Aux vices du mécanisme de la parole se rapportent le balbutiement, ψελλότης, ἀπὸ τοῦ ψελλίζειν, dérivé du verbe balbutier; le bégaiement, τραυλότης, ἀπὸ τοῦ τραυλίζειν, dérivé du verbe bégayer, et le bredouillement, πάφλασις (s'il m'est permis de forger ce mot), ἀπὸ τοῦ παφλάζειν, dérivé du verbe dont se sert Hippocrate (*Épid.* Sect. 5. Liv. 2), quand il dit de ceux qui ont de l'embarras dans la langue, τοὺς παφλάζοντας τῇ γλωσσῃ, qu'ils ont un bouillonnement de la parole. Aux vices propres de la voix se rapportent plus spécialement les mots ἰσχνοφωνία καὶ τραχυφωνία, faiblesse et exignité de la voix. Τραυλοὶ se dira de ceux qui balbutient, comme τραυλότης, du balbutiement; ψελλοὶ, des bègues, et ψελλότης, du bégaiement ; ἰσχνόφωνοι, de ceux qui hésitent en parlant, et ἰσχνοφωνία, de l'hésitation de la parole. Le sens précis du mot ἰσχνοφωνία se rapporte à un vice de la

voix (voix grêle) : cependant je pense qu'on peut aussi l'appliquer à un défaut de langue ; Aristote et Hippocrate lui donnent cette signification, car Gaza traduit ἰσχνοφώνους, par *ceux qui hésitent en parlant*; et en effet ἰσχνοφωνία peut s'entendre de deux façons; comme désignant et un défaut de prononciation, c'est-à-dire de langue, et un vice de la voix. Car, en tant que défaut de langue, il ne consiste pas seulement dans l'impossibilité de lier une syllabe à une autre (Comment. 2 sur le liv. 1 des *Épidémies*), mais encore, en tant qu'il dépend d'un vice congénital des muscles moteurs du larynx, il peut s'entendre du timbre trop grêle de la voix (P). La voix grêle, λεπτοφωνία, qui a quelque rapport avec ce que l'on entend par ἰσχνοφωνία, provient de l'étroitesse de la trachée-artère et du larynx. De même que l'état désigné par ἰσχνοφωνία dépend d'un vice primitif des muscles moteurs du larynx ; celui désigné par le mot τραυλότης, dépend d'un vice, d'une dureté trop grande des organes vocaux, et se confond avec l'état désigné par le mot τραχυφωνία, quoiqu'il faille toujours entendre par τὸ τραυλον un défaut de langue et non de la voix. Le bègue, ψελλὸς, est celui qui répète plusieurs fois une lettre ou une syllabe ; τραυλὸς, celui qui ne les répète pas, mais qui change une lettre en une autre, comme le ρ en λ, l'r en l (Aristote. Probl. 30. Liv. 11), deux états à la fois semblables et divers : semblables, en ce qu'ils sont l'un et l'autre un défaut de langue et non un vice de la voix ; divers, en ce que l'un consiste dans la répétition de la même lettre, l'autre dans le changement d'une lettre en une autre lettre, dans la substitution d'une lettre à une autre lettre (Q). Quant au mot παφλάζειν, il signifie un état différent, et cependant un état qui se rapproche du balbutiement, du bégaiement, du bredouillement ; il signifie proprement un défaut de prononciation avec une certaine

faiblesse des lèvres. Par παφλάζοντες, on entend ceux qui s'arrêtent en parlant, et répètent deux fois le même mot. Homère les désigne par le mot ἐφαμαρτοεπεῖς : comme qui dirait ἁμαρτάνοντας ἐν τῷ ἔπει, à la parole chancelante, disant et redisant le même mot, d'après une sorte d'onomamatopée empruntée aux flots de la mer : le mot παφλάζειν signifiant l'ébullition, le bouillonnement des flots, comme si le choc des flots faisait saliver et écumer ; et, par métaphore, d'un langage, d'une parole tumultueuse, se répétant mille et mille fois, bouillonnant, écumant et ne pouvant réussir à sortir des lèvres sans les couvrir de flots d'écume : ce qui est l'indice d'une grande humidité que la nature ne peut retenir et renfermer dans l'intérieur de la bouche. J'ai trouvé aussi, employé dans Aristote (Probl. 9. Liv. 24), le verbe composé ἐκπαφλάζειν, dont Gaza a fait le verbe latin *expaflare*, c'est-à-dire sortir sous forme de bulles : ἐκπαφλάζειν se dit des bulles qui se forment et jaillissent au loin, lorsque l'on fait cuire des lentilles. Au reste, il faut surtout remarquer que certaines personnes, d'ailleurs saines, deviennent bègues par suite d'un tempérament trop humide, d'où, selon Hippocrate (Aphor. 32. Liv. 6), elles sont sujettes à un flux de ventre dépendant de quelque refroidissement (R). Tous ces vices de la parole, naturels, témoignent d'un défaut de chaleur, d'une faiblesse des facultés, et ont quelque ressemblance, selon Aristote, avec l'apoplexie : les personnes dont il s'agit tombent même facilement en apoplexie, en sidération et dans des affections mélancoliques ; ce qui fait dire à Hippocrate au commencement de la 5e section du 2e livre des *Épidémies*, que *le bègue*, τραυλός, *et celui qui a la voix de fausset*, ἰσχνόφωνος, souffrent d'affections mélancoliques (1).

(1) Voici le texte complet d'Hippocrate : *Le bègue et le chauve, ou l'individu à voix faible, ou le velu, sont exposés à des maladies très-atrabilaires* (Trad de Littré. Tom. V. pag. 129).

Mais sous le titre général d'affections mélancoliques, il faut comprendre une certaine stupeur, ἔκπληξιν, une certaine sidération, due à l'impotence, ἀκράτειαν, de la langue. Car les mélancoliques et les pituiteux ont entre eux des affinités fondamentales, et sont sujets, par conséquent, à des maladies du même genre. Voyez l'aphorisme 40 du 7e livre (S). On est rendu quelquefois bègue, par une fatigue extrême, par la longueur et la violence d'une maladie, par un excès de sécheresse. Cependant une grande sécheresse ne peut pas produire un bégaiement naturel, mais seulement accidentel. Ainsi, dans l'excessive chaleur des fièvres, les malades balbutient. Voyez, au 7e livre des *Épidémies*, le bégaiement occasionné par la sécheresse de la langue.

Les évacuations alvines ne peuvent être brusquement arrêtées qu'au risque de faire courir aux malades de grands dangers, comme l'expérience me l'a souvent démontré. Chez ces malades, il faut suivre de tous points le conseil d'Hippocrate : *Dans les dérangements du ventre, donnez les fèves cuites, à moins que la bile ne prédomine dans les voies supérieures;* c'est-à-dire que, s'il y a des signes de suppression d'une abondante matière bilieuse, il faut redouter, ou que la matière ne se transporte sur un autre point, ou qu'elle ne corrompe les parties où elle reste stagnante. Il ne faut donc pas se hâter d'arrêter, mais, au contraire, il faut favoriser le flux de ventre.

Dans le délire et la phrénésie (pourvu qu'il n'y ait pas aliénation, mais seulement trouble des idées), lorsqu'il existe, comme c'est l'ordinaire, des signes d'une grande inflammation du cerveau, devons-nous nous contenter de la saignée des veines brachiales et de l'application des ventouses? L'art ne peut-il pas, en toute sécurité, ouvrir les artères ou les veines du front? C'est porter le remède

au cœur même du mal. S'il est utile d'ouvrir les veines et les artères du front dans les douleurs de tête intolérables, ne le pourra-t-on pas dans la phrénésie ? d'autant plus que dans la phrénésie, lorsque la matière est sortie des veines et adhère aux parties elles-mêmes, comme séparée de la masse du sang, la saignée du bras, est, selon Galien (Com. sur le §. 73 de la sect. 2 du liv. 1 des *Épid.*), de peu ou de nul secours.

Quand le foyer du mal est dans la tête, et qu'il existe déjà ce que l'on a appelé fièvre cérébrale, que les yeux sont rouges, que l'on ressent une douleur pulsative, et qu'il y a *surengorgement des veines*, comme le dit Hippocrate (au comment. du liv. 2 *Des Maladies*), en se servant d'une expression vieillie, mais très-juste, l'artériotomie ne convient-elle pas? J'ai entendu dire que chez le cardinal Lautarène, qui mourut d'une fièvre cérébrale, on trouva, à l'ouverture du crâne, les veines gorgées d'un sang brûlé et les méninges comme frappées de sidération (sphacélées) et desséchées ; ce que nous avons expliqué dans notre premier livre.

Dans divers passages du *Traité des Maladies*, Hippocrate a signalé le consensus qui existe entre l'utérus et le sinciput : lors donc qu'une femme se plaint du sinciput, il faut examiner s'il n'existe pas chez elle quelque affection hystérique. L'épouse du marchand Louis Michaëlis souffre d'une violente douleur du sinciput, à chaque éruption menstruelle : tant est grand le consensus de la matrice et du sinciput. Voyez, entre autres, la 49e lettre du livre premier des *Lettres* de Lange.

Mademoiselle Dubez voulut conjurer les menaces d'une arthrite. Un purgatif assez énergique mit les humeurs en mouvement, et au lieu de souffrir d'une seule partie, elle souffrit de plusieurs. Est-ce donc mal de purger dans les affections articulaires ? Il ne faut purger que lorsque la

matière est turgescente, et seulement lorsqu'elle est prête à sortir et à suivre la voie qu'on lui ouvre. La matière arthritique n'est pas dans les conditions et n'a pas d'issue libre; mais agitée dans les organes où elle siége et qui sont trop loin du ventre, elle en devient plus nuisible; car elle est agitée, elle n'est pas éliminée.

D'où vient que quelques malades, dès qu'ils sont saisis par la fièvre, ont horreur du vin, et que d'autres, atteints d'une forte fièvre, ne trouvent pas au vin un goût d'amertume? on croit devoir le rapporter à la bile. Les bilieux ont facilement le dégoût du vin, parce qu'ils y trouvent un goût amer. Toutefois, si aucun enduit fuligineux ne recouvre la langue, l'amertume, proviendrait-elle de la bile, ne sera pas perçue.

Il a été question de ceux que la saignée jette facilement en syncope, dans le premier livre et dans ce second, à l'endroit où il est parlé de ceux qui ont le système veineux très-développé. Le même accident est commun à ceux chez lesquels les esprits sont mobiles et faibles, et qui s'émeuvent facilement. Chez eux, la résolution des esprits est facile. Témoin M. de Ruadde, chez lequel je prévins la lypothymie, en lui faisant donner avant la saignée un verre d'eau froide.

Beaucoup d'ulcères aux jambes sont de longue durée; s'ils se ferment, le médecin doit veiller attentivement à ce qu'il ne survienne pas quelque chose de plus grave; chez le serrurier Pétrone, il en résulta des suffocations et autres maux dangereux. Hippocrate a observé la même chose: *Un malade avait un large ulcère à la jambe. Il se ferma, et fut remplacé par une douleur de côté, et de poitrine du côté gauche, avec fièvre. Il mourut de la fièvre.* Ne serait-il pas bien de scarifier le siége primitif du mal, et par cette opération, de rouvrir et renouveler l'ancien ulcère?

La femme de M. Bragelone se piqua à un petit os pointu

du poisson que l'on appelle *la vive*; elle n'en tint aucun compte. Il en résulta de la fièvre, une douleur atroce, la mort. Hippocrate cite deux faits pareils, dans ses *Épidémies*, au livre 5 : *Un cordonnier, s'étant blessé au genou avec une aiguille, ne fit pas saigner la piqûre. Il en mourut le troisième jour. Novarque avait été blessé par une ancre. Il s'ensuivit un opisthotonos des plus douloureux et des convulsions, et au bout de trois jours, la mort.* Il ne faut donc rien négliger, comme l'enseigne avec raison le divin vieillard (au livre 6 des *Épidém.*) Le mal le plus léger en apparence et qui n'offre rien d'extraordinaire au dehors, peut nourrir et fomenter au dedans le germe d'une mort subite et cruelle.

Dans un livre de nos *Conseils*, nous avons fait observer que les fièvres quartes finissent par engendrer, tantôt des affections comateuses et léthargiques, tantôt des espèces nouvelles de maladies ; car elles ne se terminent jamais sans accident. Il est bon de recueillir l'observation suivante que je tiens d'une personne digne de foi. Un malade était tourmenté depuis longtemps d'une fièvre quarte. Il se développe sur les jambes des ulcères de mauvaise nature ; la fièvre persiste. Les remèdes ordinaires ne les guérissent pas. Leur résistance aux efforts de l'art leur fait soupçonner une origine vénérienne. Tout bien examiné et pesé, on ne trouve dans le passé du malade aucun accident de vérole. Quelques médecins insistent néanmoins sur l'emploi du mercure. Des onguents mercuriels et autres préparations semblables sont appliqués à la plante des pieds et aux cuisses. On provoque la salivation. Les ulcères se guérissent, et la fièvre guérit aussi. Faudrait-il agir de même dans les fièvres quartes rebelles? Cependant Fernel (Chap. 13. *De abditis rerum causis*) raconte avoir observé un malade atteint simultanément d'ulcères sordides vénériens et d'une fièvre quarte légitime. On prescrivit les

frictions et la diète austère contre la vérole. Celle-ci céda, la fièvre quarte persévéra.

Il est des médecins qui, voyant les urines bilieuses, saturées de bile, saignent hardiment, et qui s'abstiendront de la saignée, lorsque, dans une fièvre intense, ils n'observent pas de pareilles urines, mais des urines vulgairement dites bonnes, c'est-à-dire, ne présentant des indices, ni de chaleur, ni de bile répandue (T). Ne sont-ils pas dans l'erreur en l'un et en l'autre cas ? certainement, et ils ignorent les règles de notre art. Car il est des cas où il faut saigner alors que les urines ne paraissent ni saturées de bile ni foncées en couleur; et d'autres où il faut s'abstenir de saigner, malgré des urines foncées en couleur et bilieuses. Lorsque l'inflammation est intérieure et que la bile est retenue, les urines ne sont pas bilieuses; et cependant alors l'obstruction et la suppression exigent impérieusement la saignée. Par contre, lorsque la nature opère une excrétion par les voies urinaires, de même que par les intestins (d'où les déjections alvines bilieuses), les urines sont fortement teintes de bile, et dans ce cas, il serait mal de saigner. Mais dans le cas où l'abstinence d'aliments produit chez les malades des urines plus foncées et plus bilieuses, une urine bilieuse contre-indiquera-t-elle la saignée? nullement, à moins que d'autres circonstances ne s'y opposent. Et dans le cas où, par suite d'une faiblesse du foie ou d'une débilité des reins, elles apparaissent comme sanguinolentes, et dans celui où elles sont teintes par suite d'une congestion de bile due à la faiblesse du foie, faudra-t-il pour cela saigner? nullement.

Voici une question importante: d'où vient que ceux qui sont atteints de toux, restent la journée entière sans tousser, et qu'au moment où ils se mettent au lit, ils sont saisis d'un besoin de tousser tel qu'ils semblent près de rendre l'âme? Cela tient-il à la fraîcheur des draps, ou à la position horizontale que l'on prend pour dormir? La raison de ce phénomène n'est pas facile à découvrir.

Beaucoup de personnes vomissent, ont le bas-ventre très-gonflé, et, par suite d'un relâchement de la fibre, rejettent des matières aqueuses; mais les matières excrétées n'ont pas le caractère qu'elles devraient avoir. Je ne connais rien de préférable, dans ce cas, aux pilules de rhubarbe, additionnées d'autres corroborants et de la poudre d'aloës. Comme elles ne traversent pas le foie et qu'elles fortifient convenablement l'estomac, elles évacuent, et n'ont pas l'effet nuisible des remèdes appliqués à l'extérieur.

Le domestique de l'évêque de Sisteron, atteint de fièvre continue avec ictère, ayant offert quelques signes de coction, je jugeai convenable de lui administrer la décoction de séné avec l'électuaire du suc de roses; il rendit beaucoup de matières pultacées, bilieuses, épaisses, mésentériques, non sans un grand soulagement.

A l'enseigne *du Chêne-vert*, le maître du jeu de paume, d'un tempérament sec et chaud, mélancolique, haut en couleur, s'étant assez mal porté pendant les deux mois qui avaient suivi le décès de sa première femme, se remaria. Peu de temps après, peut-être huit ou neuf jours, il s'alita. Violentes douleurs à l'estomac, vomissements fréquents, inappétence, sans fièvre appréciable. Il ne peut supporter aucun aliment, pas même l'eau. Jactation. Et, chose surprenante! le pouls nous paraît extrêmement faible, inégal; il n'a pas un rhythme soutenu, et offre, après quelques pulsations, une intermission intercalaire; en un mot, l'inégalité était telle que l'on aurait dit le pouls d'un mourant, et sans le souvenir des fatigues de son récent mariage, nous l'aurions considéré comme perdu. Il disait éprouver par intervalles, vers la région du foie et vers celle où l'estomac touche aux fissures du foie, une sensation de chaleur telle qu'il lui semblait qu'une flamme s'y allumait. Les esprits avaient été chez lui tellement violentés et dispersés, que l'on ne savait quel traitement lui conseiller. Des signes d'une

chaleur cachée, d'une inflammation, d'une phlogose, apparaissaient à l'hypochondre droit et nous invitaient à la saignée. L'état du pouls nous en détournait, ou plutôt, ne nous permettait pas d'en avoir la pensée (U). Cependant, comme la fortune favorise l'audace, et qu'à cette inégalité du pouls, toute formidable qu'elle était, en outre d'une certaine affection des esprits, venaient se joindre de la phlogose et de la cacochymie (laquelle mettait obstacle à ce qu'une voie libre pour entrer et pour sortir fût laissée aux esprits, appelés avec raison agents du mouvement vital, puisqu'il est impossible que le corps soit parcouru en tous sens, si ses organes ne jouissent pas d'une certaine force), la phlogose et la cacochymie ayant été vaincues par la purgation et la saignée, le pouls commença à devenir meilleur et mieux rhythmé. C'est ainsi qu'il est souvent honteux pour les médecins de se laisser aller à trop de timidité. Au moment où ce malade commençait à aller mieux, voilà que tout à coup il s'écoule par la verge une matière spermatique, purulente, comme si le malade était atteint de gonorrhée. Je ne puis savoir encore quelles en seront les suites. Cet écoulement tient-il à la faiblesse des vaisseaux spermatiques, à une excrétion sanieuse critique, à une gonorrhée communiquée par une femme gâtée? Son épouse avoue avoir parfois souffert de flueurs blanches. Le mari aurait-il gagné son mal dans ses rapports avec elle? cela n'est peut-être pas hors de doute.

Un grand nombre de femmes et d'hommes nous ont affirmé avoir reconnu par expérience que leur estomac était très-faible et facile à se déranger, parce qu'à la moindre occasion, ils étaient atteints de flux de ventre, et rendaient les aliments tels qu'ils les avaient pris. Ce n'est pas là la lienterie, mais l'état même qu'Hippocrate (livr. 2 *Du Régime dans les maladies aiguës*) désigne par le mot σπατίλη, déjection d'excréments liquides. Mais leur opinion est erro-

née ; car cela dépend souvent de la faiblesse des vaisseaux lactés et des veines mésaraïques. Lorsque, sans ordre dans leurs repas, ils se gorgent, soit d'une trop grande quantité d'aliments, soit de trop de liquides, ils se vident facilement, et l'état glissant des parois intestinales, l'abondance de la sérosité et l'affection mésaraïque, permettent au ventre de se débarrasser sans peine de tout ce qu'il a reçu. L'usage des fruits d'été et de la salade contribue aussi beaucoup à cette affection. Ajoutez à cela que la chaleur âcre qui prédomine, altère la majeure partie des sucs alimentaires. Puisque la coction est une sorte d'*élixation* (1), elle n'est pas opérée par une chaleur sèche, aride, mais par une chaleur tempérée, dit Galien.

D'où vient que parmi les fébricitants, les uns sont longtemps malades, les autres peu de temps, quoique chez les uns et chez les autres, on ait provoqué l'évacuation capable d'amener la solution de la maladie ? On peut, entre autres raisons, en donner celle-ci : certaines maladies se forment par *épischèse* (2), d'autres par *génèse* (3), d'autres par *diathèse*. L'épischèse et l'accumulation des matières produisent des maladies violentes, subites, mais de peu de durée ; la suppression ou l'accumulation de l'humeur cesse-t-elle ? la maladie se résout. Mais lorsque il y a diathèse ou génèse soutenue, durable, la maladie se prolonge indéfiniment.

L'ouverture des veines placées derrière les oreilles rend stérile, au dire d'Hippocrate (au livre *des Eaux, des Airs et des Lieux*). Il est des auteurs qui pensent que cela a lieu, non pas parce qu'elle fait sortir du cerveau une grande quantité d'esprits, mais parce qu'elle rend plus froid le cerveau, ainsi que les esprits animaux qui doivent con-

(1) Ébullition lente, à petit feu.
(2) Suppression des évacuations naturelles, de l'urine, des règles, etc.
(3) Formation de produits nouveaux.

courir, avec d'autres éléments, à rendre la semence féconde. Voyez aussi un autre passage dans lequel Hippocrate écrit que la saignée de la malléole produit la stérilité (presque au commencement du livre *Des Lieux dans l'homme*). Examinez si ces assertions sont fondées.

Le domestique de M. Pouart éprouva pendant un peu plus d'un an une douleur assez fugace dans les doigts de la main droite. Plus tard, cette partie fut affectée comme d'un mouvement tremblotant et convulsif. Il lui semblait alors sentir une douleur dans le cœur, comme si l'humeur se dirigeait vers l'estomac. Abandonnant le côté droit, je ne sais quelle douleur se porte ensuite à gauche, et alors le cœur est pris de palpitations, que le malade dit ne pouvoir supporter qu'avec peine. Au commencement de l'automne, tous ses maux s'aggravent. Il est vrai qu'il est sec et d'un tempérament mélancolique. Quand il est couché la nuit, il est oppressé, suffoqué. Ce sont là les symptômes propres de l'*incube*, et ils annoncent l'épilepsie. Ce sont même-là les premiers rudiments de l'épilepsie.

ANNOTATIONS.

(A) On retrouve le tableau et de cette constitution et des maladies qui s'y rencontrèrent au commencement du 7e livre des *Épidémies* d'Hippocrate, surtout pour ce qui regarde les douleurs de tête.

(B) Contre ces douleurs de tête indomptables, les bains d'eau douce se montrèrent efficaces, la fièvre y étant légère; peu de médecins en eurent l'idée, bien que Galien en eût indiqué la convenance.

(C) *Siriasis*, que l'on pourrait peut-être traduire par *brûlure*, c'est-à-dire, *sorte d'ustion*.

(D) L'emploi des oxyrhodins et autres préparations semblables est-il sans danger dans les douleurs de tête? Aétius

répète, d'après Archigène, que le vinaigre même y est nuisible, lorsqu'elles s'accompagnent d'insomnie.

(E) Hippocrate semble désigner absolument la même maladie par le mot de *léthargus*, au §. 35. Sect. 2. Livr. 1 des *Prorrhétiques : Une douleur de poitrine fixe avec torpeur, c'est mauvais. Car le léthargus et la torpeur sont une même chose.*

(F) C'est en ce sens qu'Hippocrate a dit dans les *Coaques : A ceux qui guérissent du léthargus, il survient de la suppuration dans la poitrine.*

(G) Et en effet, la petitesse des veines est une chose dont il faut tenir grand compte. Lorsqu'elle existe, la saignée n'est presque d'aucune utilité. Il n'est donc pas étonnant que la saignée à la malléole soit si rarement avantageuse. Le petit calibre des veines de cette région en est la cause ; et souvent la veine est mal ouverte, et l'ouverture superficielle.

(H) Si le foie est chaud et sec et si les veines sont trop petites, dans l'un ni dans l'autre cas la saignée ne convient ; et le sang qu'elle fournit ne paraît pas altéré, du moins à la vue. Peut-être est-il ou salé, ou âcre. C'est un point que nous déciderons ultérieurement.

(I) Galien cite l'exemple d'une femme exténuée, à laquelle cependant il tira du sang. Mais l'histoire racontée par Hippocrate, au 5e livre de ses *Épidémies*, est plus étonnante encore : un homme était atteint de la maladie qu'il nomme dans un autre passage *desséchement ;* il tombait dans le marasme. Et néanmoins il le saigna des deux bras.

(J) Il n'est pas surprenant que les sudorifiques ordonnés par l'empirisme réussissent ; car il est très-utile de provoquer la sueur.

(K) *Faible.* Et ailleurs il dit : maladie *faible et mortelle* : ce qui semble contradictoire. Mais elle ne paraît faible qu'au jugement trompeur des sens.

(L) Galien a écrit que les veines des poumons étaient quelquefois le foyer des fièvres ardentes, dans son Comm. sur le §. 73. Sect. 2. Livre 1 des *Épidémies*.

(M) La plupart des médecins tiennent les hémorrhagies pour suspectes dans les péripneumonies et les fièvres ardentes, et dans les inflammations du foie et de la rate ; Galien dit, au contraire, dans son commentaire sur les *Épidémies*, qu'elles sont la crise naturelle des fièvres ardentes. Et sur le §. 35 du livre 1 du *Pronostic*, il dit encore à l'encontre de leur opinion, qu'un écoulement de sang est une excellente chose dans l'inflammation du foie. Car dans l'une et dans l'autre maladie, en raison surtout d'une disposition inflammatoire, il existe un certain principe de malignité que la nature dépose dans quelque partie. S'il s'établit une hémorrhagie, il faut se garder de l'arrêter, de peur d'empêcher l'excrétion, quelque minime qu'elle soit, de la matière qui est comme l'âme de la maladie elle-même.

(N) De même, au 4e livre des *Épidémies*, le malade dont le corps s'engourdissait, parce que la toux avait cessé. C'est ici le lieu de noter les accidents qu'amena la suppression de l'expectoration, accidents auxquels on aurait peut-être peine à croire. Mais Hippocrate en donne encore la confirmation, à la section 7 du livre 6 des *Épidémies*.

(O) Hippocrate enseigne dans les *Coaques*, et d'une manière plus précise vers la fin du livre 2 des *Prorrhétiques*, comment les douleurs de tête et celles du cou se jugent par des exanthèmes, par une excrétion de pus que la toux rejette, et autres crises analogues.

(P) Il en est qui, dans le traitement de l'hydropisie, veulent que les malades ne se nourrissent que de viandes rôties, et encore en petite quantité, et qui réduisent presque à rien la boisson. Cette conduite peut cadrer avec la nature des symptômes, mais non avec la nature de la maladie et avec ses causes ; et à ce dernier point de vue, elle

doit être rejetée. Le marasme, le desséchement et le manque de chaleur naturelle, réclament une alimentation en puissance et en réalité humectante ; et la sécheresse elle-même repousse une si grande abstinence de boissons. Il faut apporter dans ce point de thérapeutique la plus grande prudence.

(Q) Puisqu'il est ici question du bégayement et du balbutiement, il faut noter ce qu'a écrit Hippocrate à la sect. 5 du livre 2 des *Épidémies*, à savoir : *que les bègues sont sujets aux affections mélancoliques.*

(R) Quelquefois τραυλὸς se prend dans un sens général, pour ταχύγλωσσος, c'est-à-dire, qui a une grande vitesse de langue.

(S) On range parmi les bègues ceux qui ne parlent pas distinctement, τοὺς ἀτύπους. On désigne par ce dernier mot celui qui ne joue pas avec assez de célérité de l'instrument de la langue, qui n'en frappe pas l'air convenablement, qui ne rend pas, qui ne forme pas bien les mots.

(T) Fernel, au chap. 15 du livre 3 de sa *Pathologie*, s'élève contre les médecins qui, au seul aspect d'urines troubles, ou plutôt grasses et rouges, se hâtent de saigner ; il démontre leur erreur par de remarquables raisons. Il en sera question plus tard.

(U) Cette affection était la même que celle qu'Hippocrate, dans le livre 4 de ses *Épidémies*, appelle ζύμωσις, fermentation. Voyez aussi un passage très-remarquable au 5e livre des *Épidémies*, sur Androphane. Il y est dit touchant ce malade presque la même chose que relativement à celui dont il s'agit ici ; et entre autres choses : *Il existait une douleur au cœur que la saignée dissipa*, c'est-à-dire : quand les concavités du foie sont obstruées ou enflammées (car c'est là non moins qu'à la bouche de l'estomac, qu'est le siége des fièvres ardentes, dit Galien dans son Commen-

taire sur le livre 1 des *Épidémies*), alors la douleur gagne le cœur, c'est-à-dire la bouche de l'estomac. La saignée soulage cette douleur.

CONSTITUTION DE L'AUTOMNE

DE L'ANNÉE 1575.

—

Après avoir été un peu humide au commencement, l'été fut, sur la fin, et même dans la majeure partie de sa durée, sec et sans pluie. Le commencement de l'automne fut aride, sec, sans pluie. La vendange donna un vin généreux. On put vérifier la justesse de l'aphorisme : *Le temps sec rend tout plus salubre.* Il ne régna presque point de maladies épidémiques, si l'on en excepte les fièvres qui atteignirent les enfants en bas âge, ceux surtout qui étaient d'un tempérament trop chaud et trop sec, maladifs et valétudinaires; et, entre tous, les petits garçons qui faisaient des dents: le délire, la jactation, l'insomnie, la chaleur aride et excessive du corps exigèrent l'emploi des narcotiques et l'usage du pavot; ils étaient sauvés par d'abondantes évacuations alvines. Il y avait prédominance d'une sérosité âcre et bilieuse ; justification de ces paroles de Galien (Comment. sur l'aph. 7 du liv. 3) : *L'humidité de l'atmosphère accroît les humeurs pituiteuses, et engendre beaucoup de matières aqueuses. La sécheresse au contraire engendre peu d'humeurs, mais elle augmente leur qualité bilieuse. C'est pourquoi les*

fièvres y sont en moins grand nombre que dans les temps pluvieux, mais elles sont plus aiguës (A). Nous le reconnûmes bien dans les fièvres qui régnèrent. Elles s'accompagnaient facilement de jactation, d'anxiété, de vomissement, de délire. La coloration et la chaleur des urines ne répondaient pas à ces symptômes. Il y avait réellement excès d'humeurs troubles, ou plutôt ichoreuses. Des flux de ventre avec excrément bilioso-aqueux non critiques chassaient la maladie. Beaucoup de personnes éprouvèrent des douleurs au dos ou à quelque autre partie. Les tempérants et les adoucissants soulageaient ces douleurs, mais elles ne cédaient qu'aux sueurs, n'étant produites que par l'ichor seul. On vit une infinité de fièvres quartes, qu'engendrent facilement la chaleur et la sécheresse des parties intérieures. Chez ceux dont la tête était trop humide, des tumeurs ressemblant aux parotides s'élevèrent au voisinage des oreilles; à parler exactement, c'étaient des tumeurs glanduleuses et non pas des parotides (B).

Ceux qui toussaient devenaient apoplectiques, ou éprouvaient quelque accident sur quelque partie, surtout lorsque leur toux sèche ne donnait lieu à aucune expectoration ; parce qu'il y avait suppression de la matière morbifique, comme j'ai eu déjà occasion de le dire dans ce livre. L'observation d'Hippocrate à ce sujet (*Épidémies*, Livr. 6. Sect. 7 et ailleurs) est remarquable : *Ceux qui, dans leur profession, travaillent avec les pieds, ou les mains, ou la voix, voyaient le mal produit par cette sécheresse de la toux se porter de préférence sur la partie chargée du travail ;* bien qu'elle soit en contradiction avec l'aphorisme : *Ceux qui sont accoutumés à supporter des travaux, deviennent plus vigoureux* (Aph. 49. Livre 2); la partie qui travaille gagnant de la force. Notre expérience est d'accord avec celle d'Hippocrate. Si quelqu'un, habitué à écrire en s'appuyant sur l'estomac, ou à travailler le corps

courbé en avant, venait à tomber malade, c'était sur la partie qui avait le plus souffert durant le travail que le mal se portait avec plus de violence.

L'épouse du gentilhomme du Breuil, étant enceinte, fut prise de leucophlegmatie et d'hydropisie. Elle était fort sujette aux catarrhes. Sa toux était sèche et sans expectoration. Il survint de l'enflure aux pieds et de la gêne dans les mouvements des bras. On craignait une paralysie. Elle était tout enflée. Il y avait plusieurs raisons pour que cette enflure se produisit : le catarrhe, le refroidissement qui s'opère à l'extérieur du corps par suite de la concentration de la chaleur sur l'utérus, cause la pâleur des femmes enceintes ; la saignée enfin que l'on avait répétée quatre fois. Après ses couches, elle resta hydropique ; elle fut en partie guérie par un écoulement considérable d'urines.

Une autre femme enceinte avait également le corps enflé. L'enfant était sans mouvement et comme mort. Nous ne pouvions distinguer si l'enflure dépendait seulement de la grossesse ou de l'hydropisie. A la suite d'apozèmes apéritifs et hydragogues, l'enfant remua. Il faut, dans ces cas-là, agir avec beaucoup de prudence. On trouve dans les *Épidémies* d'Hippocrate une histoire semblable aux deux précédentes, celle de la sœur d'Harpalide (*Épidém.* Liv. 7).

Dans le premier livre de ces *Épidémies*, nous avons décrit les fièvres hémitritées et les diverses espèces de tierces. On ne saurait s'imaginer combien et que de formidables symptômes présentent les hémitritées. Si nous n'en avons pas observé de bien légitimes, nous en avons cependant observé qui s'en rapprochaient beaucoup. Une femme qui habitait sur la rive du monastère des Célestins, à l'enseigne de l'*Épée de bois*, eut une sorte de fièvre hémitritée. Entre autres symptômes, son pouls était on ne peut plus lent et faible, et les maux de cœur ne la quittaient pas. Hippocrate rapporte dans ses *Épidémies* (au livre 7), que plu-

sieurs malades étaient atteints de fièvre hémitritée, et que tous éprouvèrent de grands maux de cœur.

L'épouse d'un vétérinaire, enceinte de huit mois, éprouvait depuis longtemps une hémorrhagie utérine. Elle n'en tint aucun compte, malgré l'avis d'un médecin. Elle était fort cacochyme, et n'en était que moins en état de supporter ce flux de sang insolite. Enfin, vaincue par le mal, elle s'alite. Elle a des frissons; son état empire; les extrémités se refroidissent; sa voix s'éteint. La mort paraît imminente. La difficulté était grande de savoir s'il fallait hâter l'accouchement, et si la malade était en état de le supporter, soit à cause des pertes antérieures, soit à cause des pertes qu'entraînerait la sortie du fœtus et l'ouverture des voies sexuelles. Nous ne doutâmes pas qu'il fallait et arrêter l'écoulement de sang, et mettre tout en œuvre pour soutenir les forces, afin qu'elles pussent suffire à l'accouchement, si la nature en déterminait le travail. Dans un cas si précaire, si défavorable et presque sans espoir, une accoucheuse prudente osa tenter l'accouchement, et par d'habiles manœuvres, elle en vint heureusement à bout. Le même jour, la fièvre et le hoquet rendirent la guérison encore plus difficile. On pouvait espérer cependant que ce hoquet était le résultat de l'épuisement, et que cet épuisement n'était pas tout à fait mortel. Mais de même que nous avons fait observer dans d'autres endroits que les personnes qui ont une mauvaise couleur, un teint jaunâtre, et dont la constitution est chaude et sèche (comme chez cette malade), supportent mal qu'on les saigne, surtout si le sang de la saignée est de bonne couleur et ne présente pas d'altération; et qu'en outre (ce que nous avons aussi observé), elles se trouvent souvent mal et deviennent beaucoup plus faibles à la suite de la saignée : ainsi, chez cette femme, les mauvais effets de cette longue perte de sang, et la vacuité des vaisseaux qui en était résultée,

LANE MEDICAL LIBRARY

pouvaient donner à penser qu'il existait un épuisement, une faiblesse relative et non absolue, et que c'était là la cause du hoquet (C). Peut-être aussi ce hoquet dépendait-il d'une humeur bilieuse renfermée dans la région gastrique, qui jeta le désordre et le trouble dans les lobes du foie, et détermina une sorte de fièvre lypirique, dont la malade mourut. Si la nature avait été assez forte pour dissiper cet engorgement, ce hoquet n'eût eu ni raison ni occasion de se produire. Dans les fièvres continues et dans les tierces, surtout lorsque la bile est retenue, le hoquet se produit, *parce que,* dit Hippocrate, *au commencement des fièvres, le foie se tuméfie, s'étend et s'allonge ; ce qui donne lieu à des symptômes insolites et effrayants.* Le hoquet ne quitta cette femme qu'à la mort, qui arriva, je crois, le neuvième jour.

Beaucoup de malades éprouvèrent une toux sèche, extrêmement incommode et des douleurs de tête indicibles. On se trouva bien de l'emploi des narcotiques donnés dans le but de modérer la violence de la fluxion catarrhale et d'abattre un certain degré de fièvre moins essentielle que symptomatique, et de l'emploi de pilules purgatives, dont j'observais de bons effets dans ce cas et dans plusieurs autres.

Il régna des ophthalmies sèches, qu'il fallait traiter par des remèdes énergiques. Les tempérants y produisaient de bons effets.

Chez la plupart des malades, surtout chez les femmes dont les chairs trop fermes ne se laissaient pas distendre facilement, il s'opérait sur les jambes des fluxions fort incommodes, cruelles et malignes. Tout ce qui se manifestait à la peau était, partie, de nature érysipélateuse, partie, de nature phlegmoneuse. Venait-on à bout de le réprimer, il se portait ailleurs, tant était violente et rebelle l'humeur morbifique (D).

A l'ouverture du corps de la petite fille du conseiller Scarron, qui était restée malade deux mois entiers et avait eu la fièvre, on trouva que le foie avait été brûlé par la chaleur fébrile au point d'être devenu friable; et comme elle était née d'un père et d'une mère très-bilieux l'un et l'autre, la vésicule biliaire, comparée aux autres organes, était chez elle d'un volume qui passait l'imagination. A part quelques adhérences, les poumons étaient sains, chose surprenante, car elle avait beaucoup toussé et le cerveau était plein d'humidité. Mais je pense que c'était la chaleur du foie qui avait produit le besoin incessant de tousser: ce qui est digne de remarque, car, sans cela, il eût été presque impossible qu'ils fussent restés sains. L'un et l'autre rein était rempli de pierres triangulaires et enchâssées dans leur substance. Durant toute la maladie, il y avait eu des déjections diarrhéiques de différente nature, et tout l'intestin rectum s'était sourdement sphacélé. Le cerveau, plus humide que dans l'état naturel, contenait une grande quantité d'eau. Les médecins me paraissent avoir eu tort de s'être laissé détourner de la saignée par le jeune âge de la malade. Il faut bien se persuader que l'on peut sans inconvénient ouvrir la veine, même chez les enfants, lorsque la fièvre ne discontinue pas, que l'on constate une inflammation interne, et que l'excès de chaleur peut occasionner la corruption d'un organe (E).

J'ai dit plus haut que quelques malades présentent des taches rouges et des exanthèmes, et que cependant l'on ne doit pas être trop rassuré sur leur compte, bien qu'ils soient sans fièvre. Nous en avons emprunté au 7e livre des *Épidémies* un exemple remarquable. Sous l'influence de la constitution sèche que je viens de décrire, il en parut, comme je l'ai déjà dit, chez les enfants et chez les femmes. Comme il n'y avait pas de fièvre, on n'en tenait pas compte. Cependant la semence du mal germait. En effectuant

cette excrétion cutanée, la nature fournit un indice de quelque malignité cachée, bien qu'il n'existe pas de fièvre, ou de trouble digne de ce nom, et l'opportunité de la purgation n'en est pas moins réelle. M. de Châteauneuf et Madame Guérard en sont la preuve. Peu après l'apparition chez eux de cette éruption, ils tombèrent dans un état grave (F). L'épouse de M. Guérard, étant dangereusement malade, souffrant du cou et des épaules, et éprouvant des douleurs de lassitude dans les os, vit ses règles devancer de huit jours, ce qui arrive souvent dans les fièvres. Les médecins étaient fort embarrassés, n'osant la saigner, de peur que la prochaine éruption mensuelle ne manquât de force pour s'effectuer, et de peur aussi d'empêcher, en arrêtant peut-être le flux cataménial actuel, un mouvement vers le bas, toujours utile dans toutes les maladies; à moins que l'on ne prétendit que les règles fournissent souvent un sang louable, tandis que la saignée fournirait un sang altéré, dont l'issue produirait un meilleur effet (G). Cependant nous ne hasardâmes pas la saignée, et elle guérit. Voyez à ce sujet une note de notre premier livre.

J'ai parlé un peu plus haut de la femme d'un vétérinaire. Elle avait perdu beaucoup de sang avant ses couches, et elle en perdait encore beaucoup au moment d'accoucher. J'ai agité dans le premier livre de ces *Épidémies* la question de savoir si, dans ce cas, il fallait hâter l'accouchement. Quelques médecins sont pour l'affirmative, parce que, disent-ils, la nature entretiendra cette excrétion symptomatique, autant de temps qu'elle se livrera à des efforts impuissants pour expulser le fœtus. D'autres sont pour la négative. Quelques-uns pensent qu'en l'absence des douleurs de tormina qui favorisent cette expulsion, l'art doit en faire naître d'analogues. Il en est qui, dans ce but, ont fait avaler de l'argent-vif. Je ne saurais recommander aux médecins trop de prudence sur un point de pratique

encore plein d'incertitudes. La femme d'un boulanger, et cent autres, moururent victimes de cette trop abondante hémorrhagie, sans s'être débarrassées de l'enfant qu'elles portaient.

Nous avons dit dans le premier livre de ces *Épidémies* que nous avions combattu la violence des symptômes avant-coureurs des maladies exanthématiques (mais que nous n'avions pas reconnus pour tels, car nous aurions été plus réservés) par les purgatifs et la saignée, que suivait bientôt l'éruption, et que cependant l'un et l'autre remède n'avaient produit aucun mauvais effet. Il est donc puéril de croire qu'il n'y ait rien à faire dans les exanthèmes. Des trois enfants qui furent atteints d'exanthèmes dans la famille de M. Amorrhée, celui qui fut purgé fut même le moins malade. Le docteur Denisot raconte que chez un abbé, que l'on avait saigné largement sans soupçonner qu'il couvât une maladie exanthémateuse, l'éruption se fit au sortir de table. On criait déjà contre les médecins ; cependant il n'en résulta rien de fâcheux. Bien plus, une servante offrait un exanthème des plus confluents, avec tuméfaction de la langue : au plus fort de la maladie, on ouvrit la veine, on tira du sang en abondance, et elle n'en éprouva aucun dommage. C'est un résultat à noter.

Nous avons donné le précepte de tirer du sang avec plus de réserve aux personnes d'une constitution aride, bilieuse et sèche. Nous avons dit aussi que la saignée du côté gauche affaiblissait plus que celle du côté droit : le voisinage du cœur en serait-il la cause ? Cependant la veuve de Barnabé Panthou nous a déjà fourni l'exemple du contraire : elle supporte mieux la saignée du bras gauche que celle du bras droit. Nous l'avons constaté nous-même. Il est donc opportun de demander aux malades comment ils se sont trouvés de la saignée du côté droit ou de celle du côté gauche.

A quoi bon se montrer si timorés dans l'emploi des purgatifs et ne les ordonner que pour évacuer les matières cuites, esclaves et religieux observateurs de l'aphorisme d'Hippocrate (H)? Lorsqu'un homme, qui a joui longtemps d'une bonne santé, tombe tout à coup malade (hors les cas où la maladie est si légère qu'elle n'exige ni soins, ni remèdes), les humeurs qui pêchent par leur quantité ou leur qualité, ou qui se corrompant en raison de leur abondance oppriment la nature, ne demandent-elles pas à être évacuées? Si la nature provoque d'abondants flux de ventre, et cela légitimement et pour le plus grand bénéfice des malades, pourquoi l'art n'agirait-il pas comme elle? S'il nous arrive de purger au commencement des maladies, bien que quelquefois toutes les matières morbifiques soient encore crues, pourquoi n'agirions-nous pas hardiment de même, à une autre époque de la maladie, le cas excepté où la nature est à la veille de se débarrasser de la maladie? Je me hâte d'avouer que dans les inflammations, les purgatifs ne conviennent pas, surtout les plus énergiques. Mais pourquoi ne pas les prescrire lorsque le mésentère est obstrué et plein d'humeurs?

L'histoire de Gérard Denisot est remarquable : il souffrait d'un herpès miliaire et d'une disposition ulcéreuse de la bouche et de l'orifice de l'estomac. Antérieurement, il avait été toujours bilieux et sujet à de fréquents vomissements de bile. Cette humeur possède à un haut degré l'amertume, l'orgasme, et la tendance à se porter vers le haut du corps. Ce malade était en outre sujet à une lienterie, dont la cause résidait dans les mêmes humeurs. Galien nous apprend, dans son commentaire sur l'aphor. 12 du livre 4, que les aphtes de l'orifice de l'estomac produisent la lienterie. Ce qu'Hippocrate a écrit au livre 2 des *Prorrhétiques*, que Galien n'a pas commenté, s'applique parfaitement à ce malade et à sa maladie : *Les lien-*

teries continues et longues qui s'accompagnent de déjections crues, noires ou fétides, sont toutes dangereuses; elles produisent de la soif, détournent les boissons de la vessie, font naître des ulcérations dans la bouche, une tuméfaction rouge à la face et des éphélides de toutes couleurs; elles rendent les hommes impuissants, etc. Lisez ce passage; il donne une juste idée des lienteries et de leurs symptômes, sur lesquels personne n'a jamais écrit.

M. le Noir avait éprouvé diverses souffrances vers le milieu et vers la fin de l'été. Autrefois bilieux, il était devenu très-mélancolique, en proie à une chaleur âcre qui corrompait les sucs alimentaires. Ce qu'il mangeait ne lui profitait pas. Il serait tombé dans une fièvre quarte ou dans quelque maladie analogue, si on ne l'eût prévenue. Nous lui administrâmes, à diverses reprises, de doux purgatifs, qui lui firent rendre un déluge d'humeurs. Comme il n'était pas d'un gros sang, on se demandait s'il fallait le saigner; il le fut trois fois. Le sang était altéré. Après de nombreuses médications, il guérit. Il avait les veines développées; ce nous fut une raison de moins redouter la saignée, ainsi que nous l'avons déjà expliqué. Les *Épidémies* d'Hippocrate (au commencement du 5e livre) contiennent une histoire semblable : *A Œniades, un homme était affecté de cette maladie. Quand il était à jeun, il éprouvait de violents gargouillements dans le ventre et de la douleur; quand les aliments pris s'étaient digérés et que du temps s'était écoulé après le repas, il ne tardait pas à ressentir la même chose; le corps dépérissait et se consumait; les aliments pris ne le nourrissaient pas, et les selles étaient mauvaises et brûlées. Mais immédiatement après avoir mangé, c'était le moment où il avait le moins de gargouillements et de souffrance. Cet homme prit des vomitifs et des purgatifs de toute espèce, sans soulagement aucun; mais saigné tour à tour de chaque bras*

jusqu'à devenir exsangue, il fut soulagé, et son mal le quitta (*Épid.* 5e Livr. n° 6. Trad. de Littré. t. V. p. 207). C'est le même cas que celui de cette femme exténuée à qui Galien fit une large saignée. En citant pour exemple ce cas particulier, Galien se sert des mêmes termes que pour la maladie qu'il appelle en son langage *desséchement*. C'est du même mal que moururent Maréchal, qui demeurait sur les bords de la Seine, et le médecin Baudouin, et M. d'Hodeville, qui avaient le foie desséché, n'engendrant que des humeurs dépravées, hors d'état enfin de remplir ses fonctions.

L'ichor et la sanie sont la source d'un grand nombre de douleurs et de maladies, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer dans le premier livre de ces *Épidémies*. On ne doit pas s'étonner si, pendant l'automne, c'est la qualité plus que la quantité des humeurs qui domine dans nos maladies. Hippocrate, cet oracle divin, dans un passage que personne n'a remarqué, dit que *l'automne fait surabonder l'atrabile et la sanie, parce que c'est une saison sèche et froide, et que cette sanie est aqueuse et sanguinolente* (Livre sur la *Structure de l'homme*). Et en terminant, pour mieux expliquer sa pensée, il ajoute : *Du 26 novembre au 12 décembre, la sanie est en excès ; il faut donc recourir aux médicaments acerbes et austères* (1). De là le danger et la longueur des flux qui surviennent en automne.

Il me reste à ajouter deux observations à celles que j'ai présentées dans le premier livre de ces *Épidémies*, au sujet du faux germe. C'est que le vrai fœtus et la mole que l'on appelle vulgairement faux germe, peuvent être expulsés à des époques différentes. Ainsi Mademoiselle de Briac, après avoir accouché naturellement d'un enfant, rendit, vingt

(1) Médicaments doués d'une saveur acide, mêlée d'astriction et d'un peu d'amertume.

jours après, une mole, c'est-à-dire, une masse de sang et de chair, comme dit Hippocrate dans son *Traité des maladies*. Le passage suivant, emprunté à Hippocrate, vient encore à l'appui de ce fait : *Une femme*, dit-il, *enceinte de deux jumeaux, prit mal vers le cinquième mois. Elle rendit immédiatement le premier, et ne se débarrassa du second qu'environ quarante jours plus tard* (*Épidém.* Livre 7).

La seconde observation porte sur les moyens de discerner si c'est du sang seulement qui est expulsé, ou si ce sont des membranes. Si ce n'est que du sang, il se dissoudra dans l'eau chaude; si ce sont des membranes et de la chair, le lavage dans l'eau ne les dissoudra pas. Il est cependant des auteurs qui prétendent que, chez les hommes d'un caractère audacieux et ardent, le sang peut par lui-même se condenser en une masse charnue et membraneuse, à cause des fibres qui sont la cause efficiente de cet effet ; mais que ce phénomène ne peut se produire chez les personnes timides, dont le sang privé de fibres se liquéfie facilement. En effet, chez Jean Dorléans, homme de mauvaises mœurs, audacieux et cruel, on trouva des concrétions oblongues, à l'ouverture des vaisseaux qui du cœur se rendent aux poumons. On crut que le sang, en raison de sa chaleur et de sa nature fibreuse, s'était coagulé et avait produit ces concrétions.

Un homme respirait avec peine, était essoufflé et avait maigri. Tout le monde en accusait une maladie des poumons. A l'ouverture du cadavre, on ne trouva aucune altération notable dans les poumons. Le cœur (chose extraordinaire) égalait la grosseur de la tête d'un adulte, tellement il s'était accru, tout le sang et tous les esprits s'étant portés sur cet organe.

Un petit enfant saisissait difficilement le bout du sein et avait de la peine à avaler. On lui appliqua tout autour du cou une petite corneille ; il fut bientôt guéri.

L'épouse d'un raccommodeur de gouttières, étant enceinte, éprouva une douleur au côté droit. En santé, elle s'en plaignait souvent, soit qu'elle eût cette partie plus faible, soit qu'il existât des adhérences du poumon avec les côtes. Voici les phénomènes remarquables qu'elle présenta : quand la fièvre s'allumait, laquelle était, partie, essentielle, partie, symptomatique, la douleur était portée au point d'occasionner une difficulté extrême de respirer. Il n'y avait cependant pas une pleurésie, mais simplement une douleur de côté que redoublait le mouvement de la fièvre et des humeurs. Car les personnes sujettes aux douleurs de côté, lorsqu'elles sont ou qu'elles vont être prises de fièvre, souffrent du côté, comme si elles étaient atteintes de pleurésie ; le feu de la fièvre tombant, la douleur s'apaise, ce qui est une preuve que la douleur est accidentelle. Faut-il saigner dans ce cas? oui, mais pas trop souvent, parce qu'il n'y a pas inflammation ni engorgement, mais simplement faiblesse d'une partie où retentit, en raison de cette faiblesse, toute souffrance du corps. On observe surtout cette douleur chez les femmes enceintes ; chez elles, elle résulte de la compression que certains vaisseaux exercent sur d'autres vaisseaux (Voir au livre 2 de nos *Conseils*).

Une femme suffoquait et souffrait du ventre ; d'autres femmes lui appliquèrent sur l'abdomen des linges chauds et des emplâtres. Un médecin, n'ayant pas été informé de ces applications, lui ouvrit la veine. Le sang coula difficilement. On enleva par hasard les emplâtres collés sur le ventre ; le sang coula à large jet. Chez un pleurétique que l'on saignerait, la sortie du sang serait-elle retardée, si on laissait des cataplasmes appliqués sur le côté? cela est très-présumable.

ANNOTATIONS.

(A) Des enfants, et même leurs mères, nous présentèrent sur le corps une éruption confluente d'exanthèmes rouges. Ils n'avaient pas de fièvre et conservaient de l'appétit. Cette éruption devait-elle ne nous inspirer aucune inquiétude? non certes, même malgré l'absence de fièvre. Car Hippocrate cite un enfant chez lequel parurent des exanthèmes sans fièvre; il s'ensuivit des convulsions et la mort. Les meilleures apparences ne doivent pas nous rassurer complétement. Voyez au 7e livre des *Épidémies*.

(B) On peut voir aussi au 7e livre des *Épidémies* que, dans les temps de sécheresse, il n'est pas besoin que les parotides suppurent beaucoup.

(C) J'ai déjà fait, dans un autre endroit, la remarque, que la saignée, chez les personnes bilieuses, fournit ainsi un sang louable, bien toutefois, qu'il puisse s'être produit dans ses autres qualités des altérations qui ne sont pas manifestes.

(D) Et même la plupart des douleurs étaient sciatiques. La sciatique serait-elle donc une maladie propre aux temps secs? Dans ses commentaires, Galien en doute. Ce n'en était pas moins un point à noter. La saison, au reste, était inégale, surtout à cause de l'approche de l'hiver. Car ce ne sont pas là les maladies que produit par elle-même la sécheresse.

(E) Il y a chez les enfants un grand fonds de forces. Comme leur corps est chaud et humide, perspirable, délicat, tendre, la digestion et les excrétions s'y accomplissent facilement; et en raison de ce fonds de forces, lorsqu'une grave maladie se déclare chez eux, la sanguification, le mélange des humeurs avec le sang s'opère comme chez l'adulte. Quant à la règle que pose Galien de ne pas

saigner les enfants avant l'âge de quatorze ans, il faut l'entendre de ces émissions sanguines, larges, fortes, poussées jusqu'à la défaillance, en usage chez les anciens. Ainsi Avenzoar avait saigné avec succès son propre fils âgé de trois ans. Le médecin ne peut-il pas imiter la nature dont il est le ministre? Puisque la nature provoque chez les enfants, et même chez les nourrissons, d'abondants saignements de nez, ne peut-on pas, à son exemple, opérer une diminution, une répression des forces? Il vaut certes mieux délivrer un enfant de son mal en abattant ses forces, que de les lui conserver pour le voir périr du feu et de l'excès d'une inflammation interne. Il n'y a pas d'âge qui ne puisse supporter un degré convenable de déplétion. Ce n'est pas de l'âge, ce n'est pas de ce que le malade porte à l'intérieur qu'il faut tenir compte, dit Celse, mais de l'état des forces. Un enfant fort, un vieillard vigoureux, une femme enceinte, mais valide, peuvent très-bien être guéris par la saignée.

(F) C'est à cela que se rapporte l'aphorisme des *Coaques*, cité dans le premier livre de ces *Épidémies*: Galien, dans son commentaire sur le §. 50 du 3e livre des *Prorrhétiques*, met la chose dans tout son jour. La fille de M. Angenoust en fut surtout un exemple frappant.

(G) A cela se rapporte un passage de Galien, Chap. 5. Livr. 9 de sa *Méthode de traiter, etc.* : Lorsque, durant les règles, il y a indication de saigner, l'écoulement naturel du sang vous paraît-il suffisant pour opérer à lui seul la déplétion que vous désirez, laissez agir la nature; sinon, ne tirez que juste la quantité de sang, qui jointe à celle du flux mensuel, vous permettra d'obtenir l'effet que vous désirez.

(H) Quand en parlant d'une maladie, on dit qu'il y a crudité et sécheresse, ce n'est pas qu'il y ait absence d'une matière qui ait de la tendance à être excrétée; cela veut dire seulement qu'en raison de la fièvre, la surface interne des

intestins est enflammée et que la matière l'est aussi. Il faut donc se garder d'en bannir les purgatifs, surtout les purgatifs doux. Un cathartique lénitif et rafraîchissant dissout (ce qui équivaut à une coction) et évacue la matière morbifique.

CONSTITUTION DE L'HIVER

DE L'ANNÉE 1575.

—

Malgré l'aphorisme : *Le temps sec est plus sain que la pluie*, il faut faire des réserves en ce qui concerne l'aridité et la sécheresse aride ; car si la sécheresse est bonne, l'aridité et le temps aride sont mauvais : ils montrent les fâcheux effets de la sécheresse portée à l'excès. Les humeurs qui dominent, par un pareil temps, sont moins des humeurs qu'un ichor, une sérosité aride (1). Qu'on n'aille pas dire que, dans ces sécheresses extrêmes, il n'y a pas, ou qu'il n'y a que peu de matière excrémentitielle surabondante, et penser avec Hippocrate et Galien qu'il ne peut s'y produire de douleurs des articulations (A). Il est deux ou trois preuves du contraire que nous pourrions alléguer. Premièrement, dans tous les temps, même dans les temps de sécheresse, il peut y avoir abondance d'humeurs, surtout d'humeurs ichoreuses, plus à considérer sous le point de vue de leur qualité que sous celui de l'excès de leur quantité. Secondement, s'il y a dans le corps, par un

(1) *Dans les grandes sécheresses, régnent des ophthalmies très-douloureuses.* (Hipp. Sect. 7. Livre 6 des *Épidémies*) (Baillou).

temps aride, une sérosité surabondante, elle y existe moins avec sa constitution première que sous une forme nouvelle : c'est-à-dire, s'il a régné d'abord une grande humidité, et que tout à coup il s'établisse une constitution, non-seulement privée de pluies, mais encore aride et sombre, la matière engendrée par l'humidité antérieure persiste ; mais, dépouillée de sa partie la plus épaisse par la température sèche actuelle, elle est réduite, par une nouvelle génération, à une sérosité plus mauvaise que ne l'était l'humeur entière. Troisièmement, si *tel est l'air, tels sont les esprits et les humeurs*, qui doutera que nos esprits et nos humeurs ne puissent aussi se dessécher ? Quatrièmement, dans les temps arides, les sucs nutritifs eux-mêmes deviennent secs et arides, et alors nous voyons les corps maigrir, et ceux qui sont maigres et grêles, devenir presque étiques, tant est grande l'influence de la sécheresse extrême ! Nous avons traité ce point dans le premier livre de nos *Conseils* au mot τὸ ξηρὸν (au mot sérum), et nous n'aurions jamais cru à ses effets, si nous n'en avions été témoin nous-même. L'été fut sain, malgré cette sécheresse qui rendit malsains tout l'automne et tout l'hiver. *Au commencement de l'automne*, dit Hippocrate, *la sérosité domine* (Traité *de la Structure de l'homme*). Ce qui me parut tenir à deux causes : à l'usage immodéré des fruits de la saison, et à l'influence de l'été précédent qui avait brûlé les humeurs et introduit je ne sais quelle sécheresse dans les parties solides. Lorsque les humeurs ont été desséchées à un certain degré, leur partie séreuse acquiert des qualités nuisibles ; et, soit par l'action de l'empyreume, soit par une modification que lui fait subir la température inégale de l'automne, elle se manifeste et se signale par la foule de maux qu'elle engendre. Nous avons déjà dit que, dans ces temps de sécheresse extrême, il régna de violentes douleurs de tête, des ophthalmies sèches et arides, et cer-

taines espèces de feu sacré sur les jambes et sur les bras ; quelques paralysies, peu durables, mais mauvaises, en raison de la violence désordonnée du sérum ; et que, sur la fin de l'automne, des douleurs sciatiques attaquèrent surtout les femmes. Mais, dira-t-on, il ne règne pas de sciatiques pendant la sécheresse (B) ? oui, cet état atmosphérique leur est contraire, et tant qu'il existe, on n'en observe pas; mais au moment où l'automne et l'hiver remplacèrent la sécheresse extrême, alors ces douleurs se répandirent. Elles n'attaquaient pas indifféremment tout le monde, mais particulièrement les femmes. En voici les raisons : la sécheresse produit un échauffement dont les corps qui transpirent facilement souffrent moins que les corps qui transpirent peu; et les femmes sont dans ce dernier cas ; en outre, ces douleurs se déclarèrent seulement alors que la constitution automnale et hivernale remplaça la sécheresse; il n'est donc pas étonnant que la proximité de deux constitutions tout à fait contraires ait produit un grand bouleversement dans les corps resserrés (C). Les arthrites et les sciatiques ne furent pas de longue durée, même chez les femmes, parce qu'elles n'étaient pas engendrées par des humeurs froides et épaisses, comme cela a lieu souvent, mais par de la sérosité; ce qui fit qu'elles furent très-douloureuses, mais de peu de durée.

Examinons maintenant les deux points suivants : D'abord pourquoi les femmes furent malades plutôt que les hommes, non-seulement pendant cette saison, mais encore pendant presque tout l'hiver; et si l'on ne pourrait découvrir rien de pareil dans Hippocrate. La nature froide des femmes se trouvant bien de l'usage modéré des choses douées de qualités opposées, il semblerait que l'extrême sécheresse qui absorbe beaucoup d'humidité, devait leur convenir. En second lieu, quelles autres maladies régnèrent parmi les hommes, en outre des angines tonsillaires, des sciatiques et des douleurs de tête.

Et d'abord, relativement à ce que, durant les sécheresses extrêmes, les maux douloureux qui règnent épidémiquement sont produits plus par une sérosité dépravée sourdement répandue que par un excès de matière morbifique, il faut ajouter à ce qui a été dit plus haut ces remarquables paroles d'Hippocrate : *Dans les sécheresses excessives, il règne des ophthalmies extrêmement douloureuses* (Section 7. Livre 6 des *Épidémies*). Je dis plus : si Hippocrate vivait de nos jours, il ne décrirait pas plus exactement les maladies qui régnèrent dans cette constitution qu'il ne le fait lorsqu'il parle *de toux des plus violentes, de péripneumonies, et, avant l'équinoxe, d'inflammations de la gorge et de légères sidérations ;* et lorsque sur la fin, il dit : *Et dans l'été, il se faisait des éruptions ; et durant les sécheresses, des maux d'yeux très-douloureux régnaient épidémiquement. Et d'abord, c'étaient plutôt les hommes que les femmes qui toussaient, parce que*, dit-il, *les hommes vivent plus au dehors que les femmes* (D). Il dit ensuite : *C'étaient des femmes esclaves que les angines frappaient de préférence, se développant chez elles avec plus de véhémence et les faisant périr.* Ce qui me donne lieu de citer plus bas la servante du conseiller Scarron, qui souffrait d'une angine sèche et d'une sécheresse si excessive dans la gorge que, faute de salive, elle semblait près de suffoquer ; elle ne respirait qu'autant qu'elle faisait passer dans son gosier quelque liquide humectant. Enfin, beaucoup de personnes eurent à souffrir d'abcès, d'ardeurs au visage, à la gorge, aux yeux, de prurit insupportable à l'angle de ces derniers, de tumeurs sous la langue et au gosier.

Une foule plus grande encore de malades eurent des douleurs de bas-ventre, dont la nature inflammatoire réclamait la saignée plutôt que les purgatifs, tant on avait à redouter l'imminence d'une terminaison par abcès. Beaucoup furent saignés et s'en trouvèrent bien.

Des douleurs de tête avec une espèce de fébricule dans la tête, eurent l'opiniâtreté que nous avons signalée au commencement. Le frère de M. de Lavau et une personne qui demeurait à l'enseigne de *la Fleur-de-lis blanche*, en furent un exemple. L'un et l'autre éprouvaient une hémicranie insupportable qui, commençant chaque jour à sept heures du matin, ne finissait qu'à quatre ou cinq heures du soir, et atteignait une telle violence qu'elle les réduisait presque au désespoir.

Entre autres choses extraordinaires, il y eut celle-ci que, durant presque tout l'hiver et dans le mois de janvier, les femmes seules tombaient malades. Hippocrate a observé quelque chose de semblable, car il dit en parlant des éruptions pustuleuses pendant les grandes sécheresses : *Je ne vis de telles éruptions sur aucun homme, mais aucune femme ne mourut, de celles qui présentèrent ces éruptions* (Sect. 3. Liv. 2. des *Épidém.*); et il en donne aussi la raison dans ses *Épidémies : Ce n'est jamais qu'avec de notables différences que les femmes sont attaquées des mêmes maladies que les hommes* (Sect. 7. Liv. 2 des *Épid.*).

On demandera : Comment se fait-il que, dans la même saison, des jeunes gens, qui sont par nature très-chauds, et les femmes, qui sont d'une nature très-froide, étaient attaqués des mêmes maladies ? car leur tempérament est différent. Il faut bien peser le passage où Hippocrate enseigne que les tempéraments les plus chauds, les femmes froides et les natures les plus froides, sont saisis des mêmes maladies. Galien, son illustre commentateur, dit que autre chose est l'âge, autre chose est la nature (Comment. sur le §. 7. Sect. 2. Liv. 1. des *Epid.*). Chez les jeunes gens, la maladie était la conséquence de leur âge, de leur essence, et tirait son origine de leur propre fonds; les femmes, en raison de leur nature, n'étaient malades qu'éventuellement, et seulement par *épischèse* (1).

(1) Suppression des évacuations naturelles, urines, sueurs, règles, etc.

Sur la fin de l'hiver, les femmes continuèrent, comme devant, à payer un large tribut aux maladies ; car la plupart, à cette époque, furent atteintes de ténesmes très-douloureux, qui régnèrent surtout épidémiquement chez elles, et surtout chez celles qui étaient enceintes.

Ceux qui avaient naturellement les poumons faibles et viciés, étaient tout à coup pris de fièvre, de douleurs de côté, de péripneumonie, qui les faisaient périr en cinq ou sept jours. Nous en vîmes périr un grand nombre. Ceux que l'on pouvait traiter au début, avant que la fièvre se fût accrue et que la respiration se fût accélérée, en réchappèrent presque tous. Car lorsque la fièvre est considérable, bien qu'elle n'ait pas d'abord atteint le poumon, il faut que la respiration s'accélère et que les mouvements pulmonaires doublent de fréquence. Ce qui se passe dans le cas de viciation de tout le corps, se passe aussi dans la partie qui est viciée seule : si une personne est travaillée par des impuretés, on voit naître chez elle des ulcères. Lors donc aussi qu'en raison de la chaleur, le poumon double ses mouvements, on voit se manifester tout vice, toute sanie, tout abcès, tout ulcère qui jusqu'alors y était resté à l'état latent (E). De là vient que tout à coup, à la suite d'une fièvre peu intense, il se déclare une espèce de fausse péripneumonie, qui est mise en mouvement comme un fumier remué, c'est-à-dire, à cause de l'ancienne impureté qui infectait le parenchyme du poumon. L'histoire d'un marchand qui demeurait à l'enseigne des *Trois Corolles* en est la preuve ; il n'avait qu'une fièvre modérée, très-régulière, qui ne le forçait même pas à s'aliter et un écoulement gonorrhéique. On différait de lui faire une saignée dont il ne paraissait pas que l'on dût retirer un grand avantage (F). Après le troisième jour, la fièvre s'exaspère et devient continue ; il éprouve une toux sèche, une certaine gêne dans la respiration, et ensuite une douleur au

côté gauche; le jour suivant, l'expectoration est de diverse nature, sanglante, tout à fait viciée; le ventre laisse échapper des excréments verdâtres avec une efflorescence écumeuse; la difficulté de respirer augmente, il y a stertor et petite sueur; le neuvième jour, il meurt (G). Les premiers jours, on était loin de s'attendre à une pareille issue. J'en ai donné la raison un peu plus haut.

M. de Fon-Lebon, à la suite de douleurs néphrétiques, rendit par la verge, le huitième ou le neuvième jour, une matière très-acide et très-froide. Il assura que cela l'avait entièrement rétabli. Est-il possible que ce fût-là la cause de si grandes douleurs? bien certainement, si ce que Galien a dit, touchant la douleur de colique dépendant d'une pituite viciée, est l'expression de la vérité.

La femme de M. Denisot était diabétique. Il existait des signes indiquant que la même pituite acide compliquait sa maladie. Au reste, nous avons vu que les douleurs et le tenesme nés de cette pituite, sont portés au plus haut degré. Témoin le ténesme dont souffrit si longtemps un menuisier.

Font-ils bien, ceux qui veulent que l'on donne quelque aliment avant la saignée, afin de soutenir les forces? C'était une coutume du temps d'Hippocrate (au livre des *Ulcères*). Tous les commentateurs du divin vieillard, Galien en tête, ne l'approuvent pas, parce que les excès de table, si communs de nos jours, laissent dans l'estomac une abondante pituite, un aliment à demi-cuit; de telle sorte qu'il n'est jamais vide, comme au temps d'Hippocrate où la sobriété était la règle des hommes. Mais, objectera-t-on, la crudité dominant de nos jours, on devrait craindre pour les forces tout autant que si l'estomac était tout à fait vide.

La veuve de Barnabé Panthou avait souvent souffert de douleurs néphrétiques. Une pierre lui avait été autrefois

extraite de la vessie. Enfin, à de nombreux accès de douleurs néphrétiques succéda une douleur dans l'aine gauche. La fièvre s'alluma. Bientôt, douleur intolérable dans le bas-ventre, jactation, vomissements continus; de plus, douleur à la poitrine, tant était grande la variété des douleurs ! Dans l'hypochondre gauche apparaissait une tumeur volumineuse et dure. Les uns l'attribuaient à la tuméfaction de la rate, d'autres à celle du rein. Fièvre hectique, convulsions légères, fréquentes lypothymies, incontinence d'urine, sorte de diabète. Urines rares, quelquefois sanguinolentes (H). Mort après de longues douleurs. A l'ouverture du cadavre, on trouva une petite pierre dans le rein gauche. Ce rein avait acquis dans toutes ses parties un développement énorme, égal au volume du rein d'un bœuf. Il contenait un peu de sanie. Le droit était si petit que ce fut à peine si l'on put le trouver; il s'était atrophié. N'est-ce pas là la preuve que le marasme fébrile peut dépendre d'une maladie des reins ?

Monsieur Denisot raconte qu'un jeune gentilhomme était atteint de petits ulcères que rien ne pouvait guérir, et qui, à peine disparus, récidivaient. Enfin, on jugea convenable de le soumettre aux frictions mercurielles, de manière pourtant à éviter la salivation. Il guérit, et n'éprouva plus de rechute.

Il survint chez une jeune mariée de la douleur à la vulve, une ulcération, une excroissance. Des accusations s'élèvent contre le mari. On reconnait enfin que cette affection n'est autre que celle qu'Hippocrate désigne par le nom de *columelle* (1), vers la fin de son second livre des *Maladies des femmes*.

Chez la duchesse de Lorraine, morte à la suite des plus cruelles douleurs, on trouva au fond du bas-ventre l'utérus

(1) Tuméfaction du clitoris.

entièrement retourné et replié. Le grand Hippocrate n'a pas omis cette maladie, et la désigne sous le nom de *plicature de l'utérus* (1).

Une femme abandonnée par les médecins vint de Rouen. Aux approches de ses règles, elle a des angoisses, elle gémit, elle devient furieuse à la manière des mélancoliques. On ne sait à quelle maladie on a à faire. Enfin on s'accorde à la regarder comme étant l'affection qu'Hippocrate nomme *atrabile dans l'utérus*, au livre des *Maladies des femmes*.

Nous avons noté précédemment qu'au commencement de l'automne et de l'hiver, beaucoup de femmes furent affectées de sciatique, ce qui semblait pouvoir être attribué à la sécheresse extrême de l'été précédent. Le corps de la femme étant humide et froid, comment ne se trouva-t-il pas bien d'un tel été et d'une telle sécheresse? Une telle température atténue les humeurs; et comme elles ne trouvaient pas d'issue à travers leur peau plus dense, cet obstacle donnait plus facilement naissance à ce genre de maux que si l'humeur n'eût pas été atténuée. D'où Galien n'approuve pas, dans son commentaire sur les *Aphorismes* (au livre 7), qu'Hippocrate ait dit que les sciatiques régnaient dans les sécheresses: les douleurs des articulations, qui dépendent de mouvements fluxionnaires, ne règnant nullement par un temps sec. Il conclut enfin que ce n'est pas à proprement parler une arthrite qui se produit dans cette saison, mais une souffrance particulière des articulations, c'est-à-dire,

(1) Voici le passage : 7. (Repliement de l'orifice de la matrice. Ce paraît être une déviation de l'utérus). *Si l'orifice de la matrice se replie, les règles ne viennent pas; et si elles viennent, elles sont peu abondantes et mauvaises. Dans le coït, la femme souffre. De la douleur occupe le bas-ventre et les lombes; et si on touche avec le doigt et qu'on examine l'orifice, il ne paraît pas.* (Hippocrate, Trad. de Littré., tom. VII page 321.)

une difficulté dans les mouvements due à une sécheresse excessive. Cela peut être vrai pour les hommes, mais tout le contraire peut se produire chez les femmes. Celles qui sont d'un tempérament un peu plus chaud, peuvent être atteintes d'arthrites, par le dépôt de l'humeur qui ne trouve pas d'issue. Deux choses prouvent ce que nous avons dit; car premièrement, elles ne souffrirent pas d'arthrites pendant l'été même, mais en automne et au commencement de l'hiver ; et cela à cause de la suppression déjà expliquée. Secondement, toutes les femmes ne furent pas indistinctement atteintes de sciatique, mais seulement celles d'entre elles qui étaient d'un tempérament plus chaud, et dont le foie était plus ardent, le sang plus véhément et plus séreux. Savonarole, réfutant Galien, enseigne comment la sécheresse engendre la sciatique : *La fâcheuse influence d'une complexion sèche produit la douleur articulaire en desséchant, et en mettant obstacle à l'écoulement habituel des humidités, qui se portent ensuite sur les jointures.* Et bien que, comparées en masse aux hommes, les femmes soient d'un tempérament humide et froid, il en est, parmi elles, chez qui abonde une chaleur âcre, qui engendre des humeurs telles, que, de la suppression d'une bile et d'un ichor très-ténus, naît la plus grande tendance à des maux congénères (1). Nous en trouvons la preuve dans ce que nous avons dit un peu plus haut d'après les *Épidémies*, où nous avons fait observer que les jeunes gens et beaucoup de femmes avaient été affectés de maladies semblables : les jeunes gens, par eux-mêmes et par une génération à eux propre ; les femmes, accidentellement et seulement par suppression, c'est-à-dire, par suite de l'obstacle apporté à la transpiration.

Nous avons encore noté plus haut que, chez beaucoup de

(1) Analogues à ceux des hommes et des jeunes gens.

personnes, il se déclarait des douleurs de côté que la saignée ou quelque autre remède dissipait sur-le-champ, mais que ce n'était pas un motif d'entière sécurité; car souvent la péripneumonie leur succédait. Ces douleurs de côté ne sont même qu'accidentelles, c'est-à-dire, résultant de la transsudation d'une sérosité un peu âcre logée dans l'intérieur du poumon même (I). Lorsque la fièvre est allumée, et surtout lorsqu'elle se localise dans la poitrine, il se fait comme une ébullition des humeurs, et un orgasme, d'où naît une douleur qui se porte tantôt sur le côté droit, tantôt sur le gauche, et simule la pleurésie sans qu'il y ait précisément pleurésie. Les médecins se hâtent assez imprudemment d'ouvrir la veine; et bien que la fièvre subsiste, et avec elle la chaleur, une soif inextinguible et la difficulté de respirer, ils n'en restent pas moins très-rassurés, et regardent les malades comme en bonne voie, en voyant leur douleur céder à un si léger remède. Mais un mal bien plus grave couve dans le poumon, c'est-à-dire, une phlogose engendrée dans la substance pulmonaire par l'ichor et la sanie en effervescence. Peut-être quelqu'un mettra-t-il en doute que l'inflammation du poumon produise des douleurs de côté. D'abord notre expérience nous en a convaincu. La plupart des auteurs distinguent même à peine l'inflammation du poumon accompagnée de fièvre, d'avec la fièvre ardente (*febris causodes*), parce que l'on rencontre rarement l'inflammation franche du poumon, et que presque seulement ceux-là meurent de péripneumonie, dont les poumons naturellement faibles ont rassemblé une grande quantité de sanie, d'où a suivi leur corruption. Nous avons assisté à l'ouverture du corps de Jeanne, reine de Navarre, et de Charles IX, roi de France, et de Jean le Myre (dont il est parlé dans le premier livre de nos *Conseils*), et d'un marchand qui demeurait à l'enseigne des *Trois Corolles* (dont il a été question plus

haut), qui tous succombèrent à une péripneumonie latente, qu'avait précédée une douleur de côté, mais peu intense, et chez lesquels on trouva le parenchyme pulmonaire en putrilage, plein de sanie et répandant une odeur très-fétide (J). Le roi Charles était atteint de péripneumonie ; mais il ne succomba pas, à dire vrai, à l'inflammation, quoiqu'il fût souvent tourmenté par des douleurs de côté. Les autres moururent réellement de la péripneumonie en six ou sept jours. Ils avaient éprouvé dans le côté une douleur qui avait disparu tout à coup. Les péripneumonies, et les fièvres dont le siége est dans le poumon, qui succèdent à ces douleurs de côté, induisent ainsi les médecins en erreur. Hippocrate, alors qu'il décrit la péripneumonie, dit (dans le livre des *Affections internes*) : *La péripneumonie se produit lorsque le poumon a attiré à lui le sang, ou la pituite salée. Elle s'accompagne, dès le début et dans tout son cours, d'une toux sèche et aiguë, de frissons, de fièvre, de douleurs à la poitrine et au dos, et quelquefois aussi dans le côté ; le malade ne peut respirer que la tête élevée.* Nous avons surtout vu se produire ces douleurs de côté chez ceux qui sont atteints d'hydrothorax, ou dont le poumon un peu induré est rempli de sanie. On l'a vu plus haut. La saignée serait-elle utile à ces malades ?

A l'enseigne de *la Fleur-de-lis blanche*, un malade était en proie à une intolérable hémicranie (K). La douleur était semblable à celles dont nous avons donné la description et qui régnaient épidémiquement, avons-nous dit plus haut. Chez ce malade, l'usage de pilules purgatives énergiques eut de bons effets. La nature provoqua une sueur partielle à la tempe gauche ; elle fut avantageuse. L'art en provoqua une plus abondante ; le mieux augmenta. Lorsqu'une violente douleur existe à la tête, ne serait-il pas bon, après les remèdes généraux, de donner les hydragogues,

afin d'évacuer la sérosité, principale cause de la douleur ? Cela est en effet convenable (L).

Une jeune fille qui depuis plusieurs mois faisait usage de purgatifs, et la servante de M. Damours, ne guérissaient pas. Des douleurs de tête et de tout le corps persistaient. On leur fit prendre enfin, avant le repas, les pilules *sine quibus* et les pilules communes. Elles s'en trouvèrent bien. Elles firent ensuite usage d'une décoction légère de salsepareille, qui détermina des sueurs durant quatre jours. Ces sueurs firent merveille. Ne pourrait-on pas généraliser cette méthode ? certainement ; et toutes les fois que l'on soupçonne que la maladie dépend de la sérosité, il faut prescrire les diluants et les sudorifiques.

Chez les malades atteints de fièvre quarte, surtout lorsqu'ils ont les viscères trop secs, il se produit des sueurs qui soulagent à peine. Ceux chez qui les sueurs manquent, sont tourmentés par des douleurs ostéocopes dans les jambes, les bras, les côtés et le sternum. Il se déclare dans les clavicules des douleurs telles qu'elles simulent la pleurésie. On ne saurait énumérer toutes les douleurs dont ces malades sont affligés. Les doux purgatifs et les lavements produisent de bons effets, et les drastiques aussi, si l'humeur est atrabilaire. On se trouve également bien de frictions relâchantes, réfrigérantes, résolutives, de l'application de sachets pleins de son, plongés dans le lait, de pains récemment sortis du four et trempés de lait tiède. Témoins le garde Mabire et la femme de Gabriel Ruades. Ne pourrait-on pas, si les forces le permettaient, recourir à des bains tièdes, au sirop d'oranges et au lait d'ânesse ?

Le domestique du président Doursée éprouvait des coliques, des vomissements, de la constipation. On lui appliqua des linges chauds sans miséricorde. Au bout de quelques jours, n'ayant éprouvé aucun soulagement de ces remèdes, il fut saisi de frissons et eut des convulsions.

On le regardait comme perdu. D'où venait le danger ? Était-ce de ce que le poison de la matière supprimée s'était porté sur le système nerveux ? Était-ce de ce que la nature avait voulu effectuer quelque crise ; mais que tout étant encore à l'état de crudité, et ses efforts ayant échoué, ces formidables symptômes avaient été le résultat de cet effort manqué ? La même chose était arrivée à l'épouse du chevalier de Tancré, dont il a été parlé dans le premier livre. Notre domestique, après que l'on eut relâché le ventre et qu'on l'eut saigné, guérit.

Une femme enceinte est atteinte de pleurésie. On lui tire du sang en abondance. La violence de la maladie provoque l'accouchement. La pleurésie fait des progrès ; on saigne à diverses reprises ; il survient une dyssenterie très-douloureuse, qui cependant est assez bien supportée. Mais bientôt il semble qu'il n'y ait plus d'espoir ; car le corps entier se couvre d'exanthèmes noirâtres. On saigne de nouveau. Elle échappe par miracle, alors que sa mort paraissait certaine. La Fortune ne favorise-t-elle pas souvent un médecin habile et hardi ? C'est le cas de répéter ce que l'on dit des femmes, qu'*elles ont quatre âmes*, et ce que, dans un langage figuré, dit Hippocrate en parlant d'une femme : *Il fallut qu'elle fût cinq fois morte pour que l'on convînt qu'elle avait quitté la vie.*

Fernel, au chapitre 21 de son livre *Des Urines*, enseigne comment l'urine peut ne couler qu'en petite quantité, par suite d'une maladie des conduits urinaires, et comment les médecins fatiguent mal à propos les malades en prenant une maladie pour une autre.

Claude Guiot, âgé de soixante-et-dix ans, ayant la fièvre, eut une suppression d'urine. On l'attribua à tort à un calcul (M). Les urétères et les conduits spermatiques avaient acquis une grande dimension. Comment donc une suppression d'urine avait-elle pu se produire ? Dans un

âge avancé, il usait du coït d'une manière immodérée : peut-être les conduits, fatigués par de vains efforts, s'étaient-ils relâchés ; et comme ils n'attiraient pas convenablement la sérosité, le moindre obstacle suffisait-il pour arrêter l'urine. Le coït immodéré cause-t-il donc la suppression d'urine? Ambroise Paré en a fait la remarque. Je crois l'opinion de cet auteur conforme à la vérité.

J'ai observé chez beaucoup de malades des symptômes qui simulaient le diabète. On les faisait dépendre d'une affection des reins. Après leur mort, on a trouvé leur vessie entièrement contractée, avec gangrène, tumeur sphacélée dans les parois mêmes de la vessie. Ce fait est à noter, de peur que quelqu'un ne s'y trompe.

On avait prescrit les frictions à un marchand atteint de maladie vénérienne. Elles lui étaient pratiquées sans retenue ni prudence par des barbiers, toujours enclins à employer le mercure d'une main trop libérale. Après la cinquième friction, suppression de la salivation; raptus vers le cerveau, délire, convulsions, mort (N).

Rachel, servante du président Grosset, avait mis par hasard le feu aux écrins et au secrétaire de sa maîtresse et lui avait causé une grande perte. Elle était plongée dans la tristesse et le désespoir. Comme on lui faisait craindre que cela ne la conduisît en prison, elle fut prise de douleurs dans le côté droit, par suite de la contraction des viscères. Il n'y avait point pleurésie. On la saigna. Peu après, elle fut saisie de frissons, de contractions et de convulsions légères ; son esprit se troubla. La tête était le siége d'une douleur insupportable. On lui administra un purgatif. Ce trouble de la raison se renouvela maintes et maintes fois. Il consistait moins en un demi délire qu'en cette perturbation dont parle Galien dans son commentaire sur les *Prorrhétiques*. Plus tard, elle souffrit de l'hypochondre gauche. On lui tira du sang de l'un et de l'autre bras ; il

était complétement altéré. Dans les grandes perturbations des humeurs aucun remède ne l'emporte sur la saignée.

La servante de M. de Roissi, nommée Senlis, souffrait d'une fluxion très-douloureuse sur le cou, les épaules et le milieu de l'épine dorsale. Nous ne trouvâmes rien de mieux à prescrire que des frictions de beurre frais et des applications de sachets tièdes; ils firent naître de la sueur; la malade se trouva infiniment mieux. Dans toute douleur produite par une fluxion séreuse, rien n'est mieux que de provoquer la sueur.

J'ai donné plus haut l'histoire de la veuve de Barnabé Panthou; j'ai dit qu'elle était atteinte de diabète; j'ai fait mention des douleurs et des tumeurs qui existaient au ventre et aux aines. On ne saurait croire tous les symptômes que produisent les maladies des reins. A cette histoire peut s'appliquer ce qu'a écrit Arculanus dans son chapitre du *Flux d'urine*. Entre autres signes, surtout si la fièvre est considérable et si l'eau s'échappe peu après qu'elle a été bue, les viscères semblent brûler, les lombes se tuméfient, ainsi que les testicules et les hanches; et si une chaleur mordante va croissant dans les viscères, la partie supérieure de l'abdomen se plisse, les veines s'y dessinent, le corps entier maigrit et un dangereux marasme se déclare (O). Effectivement, il existait chez cette veuve un diabète latent; et comme les femmes mettent difficilement leurs maux au jour, celle-là fut consumée par une fièvre lente et par l'épuisement complet de l'humidité naturelle. Ce ne fut pas d'une autre maladie que mourut Nicole Honoré. Mais comme sa maladie offre quelque chose d'extraordinaire, je l'ai reproduite dans l'ouvrage plus important de mes *Conseils*.

Nous avons vu souvent être atteintes de diabète les femmes et les hommes adonnés à la boisson et dont le teint est rubicond. Leurs urines, qu'ils nous apportaient, étaient entièrement semblables à l'eau distillée de roses. Quelques

médecins l'attribuent au mauvais état de la digestion stomacale, nous, au contraire, à une grande chaleur, à une sécheresse extrême du foie et des reins. L'épouse du marchand D. P. en fit assez foi, et elle était très-adonnée au vin.

Dans le célèbre hôtel de Nesle, un gentilhomme vomissait le sang à flots; le sang était très-vermeil. Il rendait par les selles une quantité infinie de matière sanguinolente, semblable à de la poix liquide. A la suite de quelques remèdes, tous les accidents paraissaient avoir cessé. Ils se reproduisirent trois jours après, et le malade ne tarda pas à périr. Ainsi fut vérifié l'aphorisme d'Hippocrate, au 4e livre. Il avait été longtemps affecté de fièvre quarte, et avait passé une partie de sa vie à cheval. Il est à croire qu'une grosse veine s'était rompue. Mais c'est surtout vers la rate qu'était le siége du mal.

Un docteur en médecine m'a affirmé qu'il avait vu chez un malade atteint de fièvre quarte, tout le corps, au déclin de la fièvre, se couvrir de petits ulcères malins. On prescrivit, d'après le conseil de quelques personnes, les frictions mercurielles. Les ulcères guérirent ; la fièvre quarte guérit également.

Un gentilhomme, âgé de 23 ans, d'un tempérament assez bilieux, était affecté du *mal français*. Il existait chez lui une fièvre quarte, que nous attribuâmes au virus vénérien. Vers le mois de février, il s'y joignit une douleur près des fausses côtes, qui ne disparut qu'à la suite des frictions. Tant est grande la variété des maux qu'engendre cette maladie ! Tous ces accidents avaient été précédés par un ulcère malin à la verge, vers la partie que parcourt ce nerf remarquable, qui est percé comme un tube : il se montra fort opiniâtre, preuve de sa mauvaise nature. Le mal avait déjà gagné les parties charnues, et s'étendait aux parties nerveuses et spermatiques. Nous hésitions, en présence de cette fièvre, à soumettre le malade aux grands

remèdes que réclamait l'affection vénérienne. Enfin nous pensâmes qu'il valait mieux voir la fièvre s'aggraver que de permettre à l'affection virulente de pénétrer plus avant et plus profondément. J'ai cité ce fait pour montrer quel soin on doit mettre à ne pas se laisser égarer par le concours d'indications contraires. J'ai rapporté tout au long cette histoire dans le second tome de mes *Conseils*; c'est le deuxième conseil.

J'ai souvent parlé du sang. Je signalerai en passant quelques erreurs que commettent la plupart des médecins dans le jugement qu'ils en portent. Galien (Comment. sur le §. 10 du livr. 2 du *Régime dans les maladies aiguës*) suppose que le sang est ou trop pituiteux, ou trop atrabilaire, ou rouge, c'est-à-dire, naturel. Supposons à notre tour qu'il existe une pleurésie ou une disposition inflammatoire dans quelque organe. Le sang de cet organe ou des parties les plus voisines est altéré par l'inflammation, tandis que celui des parties les plus éloignées ne subit aucun changement. Soumettons ces points à un sérieux examen. Si le sang a telle ou telle qualité, quel changement éprouvera-t-il dans la partie enflammée? *Si le sang est naturellement trop pituiteux*, dit Galien, *celui que l'on tirera de la partie enflammée sera rouge* : ce qu'il faut bien noter. *S'il est naturellement rouge et vermeil, l'inflammation le rendra noir*, et ainsi pour le reste. Si donc le sang apparaît rouge, ne vous hâtez pas de conclure qu'il fallait s'abstenir de tirer ce sang qui avoisinait la partie enflammée. Car, comme il était déjà pituiteux, le surcroît de chaleur, lui faisant subir un premier changement, l'a rendu rouge par suite d'une sorte de coction opérée en lui par cette chaleur anormale (P). De même, qu'un homme soit sanguin et possède un sang apte à subir facilement un changement, parce que d'un beau rouge son sang aura passé facilement au noir, prendrez-vous prétexte de ce

que la saignée fournira un sang noir, pour le saigner et le ressaigner sans mesure ? Que d'erreurs entraîne l'ignorance de ces choses ! Si donc un homme est sanguin, si chez lui abonde un sang louable et vermeil, attendez-vous à ce que la présence d'une inflammation le rende noir. On voit même les personnes sanguines être les plus sujettes à la fièvre, et surtout à la fièvre synoque, et la saignée chez elles fournir un sang altéré, leur teint et la coloration de tout leur corps restant vermeils, parce que la moindre occasion imprime à leur sang un changement, et surtout une couleur livide; tandis que les personnes pituiteuses sont moins sujettes à la fièvre, et leur sang moins apte à se corrompre, à moins que l'altération ne lui vienne d'autre part. Lorsque le tempérament du malade est chaud, loin de rendre le sang altéré, noir ou livide, la chaleur et la fièvre le rendent plus rouge, comme le prouvent l'autorité de Galien et la raison elle-même; ce qui fait que chez beaucoup de pulmoniques et de malades tourmentés par une pituite catarrhale, la saignée fournit un sang louable, ce qui n'arrive presque jamais, dans les circonstances ordinaires, chez les pulmoniques, comme il a été déjà dit. Il est cependant une observation à faire : si le sang est tiré du bas et que sa surface blanchisse, devra-t-on pour cela le regarder comme corrompu? C'est une opinion qui sourit à beaucoup de médecins, qui, désireux de trouver un prétexte à la saignée, disent que le sang blanchit et n'est pas vermeil et rouge, appuyant ainsi leur témérité sur un fonds d'ignorance. Mais si un homme est pituiteux, si une femme l'est également et qu'elle mène une vie sédentaire, il en résultera que leur sang deviendra blanc dans les vaisseaux eux-mêmes, et cela, par deux raisons : la première, parce qu'étant bilieux, s'il est examiné lorsqu'il est pris en caillot, il paraîtra plus blanc; la seconde, parce qu'il est paresseux et qu'il coule lentement dans les

veines. Car Galien enseigne que, par suite de la lenteur de son cours, le sang devient blanc dans les veines, dans toutes les parties du corps. Ayons donc toujours ces considérations présentes à l'esprit, afin de nous rendre réservés, quand il s'agit de saigner et de tirer du sang.

Chose étonnante! vous voyez des gens qui, suivant les caprices de leur appétit, mangeant et buvant sans règle, et à toute heure, n'en sont pas moins alertes et dispos dans tous les actes de leur vie; et qui cependant tombent en faiblesse au moindre purgatif et supportent très-mal la saignée. Nous avons constaté cette particularité chez un chirurgien et chez une foule de servantes dont le sommeil était paisible et l'appétit développé. Vous répondrez: Cela tient à ce que les corps en santé supportent mal les purgations. Ces personnes étaient en santé et n'étaient que très-difficilement atteintes de fièvre. Vous verrez au contraire la plupart des personnes cacochymes supporter facilement la purgation et la saignée. Cependant Hippocrate a dit : *Ceux qui usent d'une mauvaise alimentation supportent difficilement les purgations* (*Aphor.* Sect. 2. Aphor. 36). Galien, dans son commentaire, entend par mauvaise nourriture ce qui est de mauvaise qualité et ce qui est pris hors de propos. Il entend aussi l'aliment intérieur, c'est-à-dire, un sang mauvais. Je dirai là-dessus quel est mon sentiment. Ceux qui suivent un mauvais régime, sous le rapport tant de l'ordre et de la règle des repas que de la qualité des aliments, se gorgent d'aliments crus, et à cause de cette crudité, supportent mal les purgations. Ceux qui ne tiennent aucun compte des règles du régime, sont ordinairement d'une constitution forte et saine, et se confiant à la vigueur de leur tempérament, font beaucoup d'imprudences, dont ils ne portent la peine que tardivement. Ces sortes de gens supportent mal la purgation, et parce que les crudités abondent chez eux, et parce que leurs

organes sont sains. Les déjections ne consistent souvent chez eux qu'en une matière chyleuse et crue. Il est d'autres personnes bien plus valétudinaires, qui, par suite du mauvais état de leurs organes, de la prédominance d'une chaleur âcre et d'un état maladif, profitent mal des aliments. La plus grande partie de l'aliment se corrompt même chez elles, surtout si elles ont les veines mésaraïques peu développées. Celles-là ne sont pas fatiguées par les purgations, surtout dans le cas où une collection séreuse existe dans leur abdomen. Elles se trouvent à merveille de la purgation. Cependant si la masse du sang est altérée, les purgatifs n'ont plus chez elles le même succès. Car nous avons dit plus haut que chez des personnes dont le teint est mauvais, la saignée donne souvent un sang vermeil et louable, et que de telles personnes peuvent être purgées quatre fois sans se trouver affaiblies, et supporter mal la saignée, parce que la nature conserve encore la masse du sang en bon état. Il faut savoir qu'il est beaucoup de personnes auxquelles la moitié seulement de l'aliment profite, et chez lesquelles s'accumule une grande quantité de mauvais excréments, et dont les déjections sont très-fétides. Chez d'autres, il ne se fait qu'une grande quantité de fèces. Il convient de purger souvent les premières, et de tenir à la diète les dernières chez lesquelles dominent les crudités.

J'ai entendu dire qu'on avait ordonné à un malade l'émulsion préparée avec les quatre semences froides majeures. Il en fit un trop fréquent usage; il en devint impuissant.

Jean Ponguet, atteint de fièvre tierce, eut à supporter les plus formidables symptômes. Au commencement du paroxysme, son agitation était telle qu'il semblait près de rendre l'âme. Il était pris d'inquiétude, de refroidissement des extrémités, d'envies de vomir sans résultats, d'oppres-

sion excessive ; son pouls s'effaçait ; on ne pouvait parvenir à le réchauffer. Il était d'un tempérament bilieux que l'inflammation avait changé en atrabilaire. Il avait été tourmenté autrefois par une fièvre quarte des plus cruelles. Nous crûmes que les symptômes actuels découlaient des ferments laissés par l'ancienne maladie. Si le malade avait vomi, l'humeur morbide n'eût pas été si rebelle et n'eût pas fait éclater d'aussi violents symptômes. Nous nous vîmes forcé de relâcher le ventre, à l'aide d'un lavement, avant la période d'augment de la fièvre, et de donner du bouillon, pour délayer et adoucir l'humeur morbifique. Le premier stade de la fièvre durait quatre heures. Galien, au 4e chap. du livre 10 de sa *Méthode*, fait remarquer qu'il est convenable de permettre à certains malades, même durant le frisson, de manger, ou du moins de se soutenir par quelque nourriture ; et que lui-même avait supprimé des accès de fièvre, en donnant, au commencement de la période de frisson, du pain trempé dans du vin.

Année 1576. Près de la maison du chirurgien M. Martin, une jeune fille tomba du haut d'un escalier, et se fit à la tête une grave blessure : celle-ci consistait en une plaie du cuir chevelu et en une fissure du crâne, qui, divisant presque tout l'occiput, s'étendait jusqu'au sinciput. On trépana. Il fallut ensuite attaquer, en coupant peu à peu, la majeure-partie de la fissure. Ensuite le cerveau se tuméfia au point de ressembler à un fongus, et c'était réellement un fongus. Mais les poudres céphaliques et les cathérétiques amenèrent la résolution de tous ces désordres. Il ne se produisit aucun accident qui pût faire naître des inquiétudes. Elle dut son salut à la grâce de Dieu et à l'habile prudence de son chirurgien.

En parlant des douleurs de tête, Arculanus traite de celles qui dépendent d'un excès de sensibilité, et explique comment, en raison de cette sensibilité, elles produisent chez

certaines personnes des faiblesses et des défaillances (1). Il faut se bien tenir sur ses gardes pour ne pas commettre de fautes sur ce point. Le mieux, lorsque l'on a de forts soupçons de cet excès de sensibilité, en voyant la moindre cause exciter de la douleur, et cette douleur acquérir une grande véhémence par suite de cette sensibilité exagérée, le mieux est de recourir aux narcotiques; et à mon avis, rien n'est plus sûr que leur emploi.

Quand il s'agit d'une douleur de côté, il n'est personne qui ne soit grand médecin. Les barbiers eux-mêmes, sur ce point, sont passés maîtres. On ouvre la veine, et on laisse couler le sang largement. Quelque altération se montre-t-elle à sa surface? c'est un motif légitime de réitérer l'ouverture de la veine. Il faut encore ici éviter deux écueils : un sang vermeil s'altérant facilement, il ne faut pas à la légère prendre occasion de cette altération du sang, pour phlébotomiser; en second lieu, la putrescence se produisant facilement dans la poitrine à cause de l'humidité et de la chaleur de cette région, l'emploi fréquent des fomentations et des cataplasmes y est nuisible; car ils débilitent le côté et provoquent la putrescence; et je pense que les cataplasmes de bulbe de lis et autres semblables que l'on a coutume d'y employer, l'engendrent facilement; ils sont la cause d'une altération du sang, et par suite, de la répétition de la saignée. Que de troubles dus à cette méthode de traitement!

Pourquoi certains malades rendent-ils, en se mouchant, des matières rouillées, verdâtres, présentant une chaleur hétérogène? Ils sont d'un tempérament bilieux et sec, ou tout au moins chez eux, la tête a ce tempérament. Cela n'est-il pas dû à

(1) Voir un passage remarquable d'Hippocrate sur la réserve que l'on doit apporter quand il s'agit de tirer du sang de la tête, au livre 7 et au livre 1 des *Épidémies* (Baillou).

une chaleur hétérogène et comme fébrile, agissant de concert avec l'humeur bilieuse ? Les fluxions qui se portent de la tête sur les poumons sont dangereuses chez de tels malades.

Nous avons déjà recherché, dans le premier livre de ces *Épidémies*, comment il se fait que des personnes au teint blafard, ont cependant un sang louable et qui n'est point altéré, si ce n'est dans de grandes maladies et lorsqu'il existe de la putridité dans le système veineux. Jean Périer en est un exemple. Il supporte mal la saignée ; il est plein d'humeurs dépravées ; il est sujet à des excrétions sous forme de choléra-morbus ; et cependant son sang est louable. Cela tient, je crois, au petit calibre des veines. Du reste, le foie chez lui remplit assez bien ses fonctions hématosiques. La petitesse des veines fait que le sang n'est pas facilement envahi par le sérum, qui se sépare des humeurs contenues dans le mésentère et que les veines sèches attirent. C'est un fait d'expérience (Q). Car les veines des organes contiennent un sang pur, soit parce qu'il est bien élaboré, soit parce que leur exiguïté n'admet pas facilement une matière étrangère, propre à altérer le sang. En conséquence, la veine a été ouverte à plus de six cents personnes, qui avaient une petite fièvre et un teint plombé et blafard, propre à faire croire que le sang des veines était analogue, et dont le sang a été louable, la nature conservant intacte la masse du sang, bien qu'un vice existe dans d'autres parties, notamment à la peau, et que le corps contienne des humeurs dépravées. Si la masse de leur sang était altérée, c'en serait fait d'eux. Mais lorsque le système veineux est d'un fort calibre, il admet facilement une matière étrangère. En conséquence, aux premiers, c'est-à-dire, à ceux qui ont des veines de petit calibre, quoique leur figure soit blafarde, la saignée ne convient pas ; elle convient aux derniers.

Tirant de ces considérations quelques conclusions, nous dirons que, dans le traitement de certains malades atteints de fièvre, il vaut mieux purger six fois que de saigner une seule fois, parce que chez eux la matière de la fièvre est renfermée dans le mésentère et non pas répandue dans le système veineux. Mais chez ceux dont le corps est chaud, humide, exposé à la putrescence, surtout suant peu, et dont les veines sont développées, il est plus sûr de saigner. En vérité, on ne saurait apporter trop de prudence pour connaître les malades auxquels la saignée convient mieux, et ceux auxquels convient mieux la purgation, afin ne pas commettre d'erreur dans le traitement à instituer.

Il est hors de doute qu'il n'y ait des personnes chez lesquelles il faut beaucoup de temps pour que le sang se refasse : telles sont les personnes dont nous venons de parler, et surtout les jeunes filles chlorotiques (R). Chez d'autres, en peu de temps, il se fait une grande quantité de sang : phlébotomisez ces dernières hardiment. Ce sont là des considérations qu'il ne faut jamais oublier ; car alors que le sang ne se refait qu'après de nombreuses et difficiles mutations, ce serait être bourreau et non médecin que d'ouvrir la veine largement et pour la moindre cause, le sang étant le trésorier et l'ami de la nature.

ANNOTATIONS.

(A) Sur ce que la maladie frappait plutôt sur les femmes esclaves que sur les hommes, voyez à la section 7 du 6e livre des *Épidémies* et à la section 3 du 2e livre.

(B) Galien nie, dans son commentaire sur l'aph. 16 du livre 3, que dans les grandes sécheresses il s'engendre des douleurs des articulations, à moins que cela ne soit dû à des humeurs un peu âcres ; mais il nie que cela s'opère sous forme de fluxion.

(C) Nous voyons une pareille constitution expliquée par Hippocrate à la section 2 du livr. 1 des *Épidémies*, où il enseigne comment l'hiver qui succède à une constitution très-sèche, engendre des hémiplégies et autres affections semblables.

(D) Douleurs dans les angles des yeux extrêmement aiguës et que rien n'apaisait. Angines sèches, et comme une brûlure de la gorge telle, que la salive était impuissante à l'humecter : ce que je constatai chez la servante de M. Scarron et chez une foule d'autres.

(E) Au premier livre de ces *Épidémies*, j'ai averti que l'on devait regarder comme suspecte toute disparition de la douleur de côté, surtout lorsque persistent et la fièvre et la dyspnée; car c'est un signe que la douleur était accidentelle et provenait de la transsudation du sérum.

(F) Cette gonorrhée nous en détourna; et ce ne fut pas sans raison, quoique les indications urgentes d'une maladie plus grave eussent dû nous persuader le contraire. Le chirurgien qui fut chargé de l'ouverture du cadavre, rapporta avoir trouvé des ulcères à l'orifice de la vessie et à ses alentours; et cependant le malade ne s'était plaint d'aucune souffrance de ce côté.

(G) Le malade, dans une jactation continuelle, était plein de trouble et sans espérance. Et nous, soupçonnant un incendie dans le poumon et voyant une telle prostration des forces, nous disions que la fièvre était maligne. C'est ainsi que Galien, dans son commentaire sur le 3e liv. des *Épidémies*, dit avec beaucoup de justesse que les fièvres symptomatiques de l'inflammation du cerveau, du poumon et des membranes du cerveau, sont malignes, parce qu'elles ont de la malignité dans leur marche, et qu'elles revêtent les symptômes des affections malignes.

(H) Elle avait les cheveux roux. Nous avons expliqué le caractère des maladies qui attaquent les hommes roux. Ses

yeux restèrent longtemps clignotants, puis ouverts comme si elle eût été atteinte de catalepsie. Nous étions loin de nous attendre à ce qu'elle mourût si facilement et avec tant de promptitude. Enfin, en peu de jours, immobile, étendue, sans souffle, elle offrit l'image de la mort.

(I) De là vient que les fausses pleurésies se développent facilement chez ceux dont l'abdomen se tuméfie, dont les selles se suppriment et chez lesquels il existe de la fièvre. La saignée leur convient, et le sang qu'elle fournit est corrompu. Témoins une foule de malades et ce conseiller qui fut saigné trois fois, chez lequel le ventre était gonflé, et l'un et l'autre hypochondre très-douloureux. Or, toute douleur de côté fugace est maligne, de nature érysipélateuse, et presque toujours mortelle. C'est pourquoi j'invite les médecins à se tenir sur leurs gardes. C'est un point important à noter. Ce qui porte quelques auteurs à attribuer à Hippocrate cet aphorisme : *Les douleurs de côté sont mauvaises, lorsquelles ne se font pas sentir continuellement.* Voyez à ce sujet le §. 22 du livre 2 des *Prorrhétiques.*

(J) Un médecin de grand renom a dit qu'il n'est pas surprenant qu'à l'ouverture du cadavre, le poumon apparaisse ainsi corrompu; mais qu'il ne faut pas croire pour cela que le poumon soit avant la mort tel que l'autopsie le montre. Cela peut être ; mais pour que j'accorde que le poumon se corrompe après la mort, surtout lorsque le corps est longtemps conservé sans être ouvert, il faut que cette corruption ne porte pas uniquement sur le poumon. Ceux dont tout le poumon est vicié, comme il l'était chez le roi Charles IX, l'ont rempli de la sanie qui produit les fausses pleurésies, comme il a été dit plus haut, et n'expectorent pas de sang. Est-il bon de gorger ces malades de boisson? nullement.

(K) Voyez au commencement de ce livre l'endroit où nous donnons une idée de ces douleurs et où nous en expliquons la cause. Nous vîmes une multitude de ces malades presque sans

fièvre : la femme du président Grossetère ; l'épouse de M. de Brézé ; un brodeur demeurant à l'escalier du Temple, et une foule d'autres, comme la fille aînée de Madame Tassin. Fernel a dit quelque chose à ce sujet, au chapitre 1 du livre 5 de son *Traité des symptômes et des maladies des parties.*

(L) Les bains d'eau douce pouvaient convenir à ce malade et à tous ceux chez qui des douleurs de tête se joignaient à une petite fièvre. Voyez au commencement de ce livre et au livre 2 de nos *Conseils.*

(M) Deux hommes, haut placés, le questeur le Veau et M. Morlet, conseiller royal, moururent d'une suppression d'urine. Le chirurgien chargé de l'ouverture de leur corps, affirma n'avoir rien trouvé de notable, et qui eût pu causer cette suppression (si ce n'est une caroncule chez M. le Veau) ; et cependant les médecins avaient prodigué à ces malades les diurétiques les plus puissants. On avait été jusqu'à administrer à M. Morlet des cantharides. Il s'en était suivi les plus graves et les plus terribles symptômes : on ne saurait donc apporter trop de prudence dans l'emploi de ce remède. Cette suppression, à mon avis, dépend d'un certain état de nécrose des reins, soit parce que le sérum se porte ailleurs, soit parce qu'il existe une chute et une faiblesse de la faculté naturelle de ces organes. Et, avec la permission des savants, j'ose dire que ces suppressions ne réclament pas les saignées, ou n'en admettent que de bien faibles. Mais, dira-t-on, il y a de la fièvre : ce qui fait supposer qu'une disposition inflammatoire est la cause de cette suppression. C'est là une erreur ; car, la suppression du sérum et son reflux dans le système veineux allument facilement la fièvre ; et jusqu'à un certain point, la saignée pourrait être supportée. Hippocrate, dans le 3e livre des *Aphorismes*, range la dysurie et la strangurie dans les maladies propres aux vieillards : ce qu'il faut

attribuer à la faiblesse de la vessie et à la facilité que les obstructions ont à se produire chez eux, en raison de la faiblesse et de l'occlusion de leurs vaisseaux. Si nous voyons quelquefois même les jeunes gens, au début des maladies, tomber tout à coup dans un état de faiblesse et de torpeur, que sera-ce des vieillards, chez lesquels les fièvres sont peu intenses, en raison du défaut de chaleur, mais chez lesquels le froid et la sécheresse sont grands ; ce qui frappe d'inertie leurs appareils organiques. Il peut même arriver au commencement des maladies, que, sans qu'il existe de calcul ni de vice particulier des reins, il se fasse une rétention d'urine, par suite de l'oppression seule des forces naturelles ; et comme il y a beaucoup de matières crues, dans les efforts qu'elles font pour s'éliminer, elles jettent partout le trouble et la confusion. Une rétention d'urine se déclara chez le domestique de Jean Patrouillard; dès qu'il fut purgé, il urina facilement.

(N) Il était d'un tempérament bilieux et sec. Il est à croire que c'est une circonstance dont le barbier ne tint pas compte.

(O) Qui empêche d'admettre que la durée du mal engendre dans le rein une diathèse dont le marasme soit la conséquence ?

(P) Chez les malades âgés et chez la plupart de ceux qui souffrent de douleurs de côté, le sang de la saignée offre à sa surface une bouillie blanche. Cela ne vient-il pas de la crudité ? Dans ce cas, pourquoi en prendre occasion de tirer hardiment du sang? Toutes les fois que, pendant l'année 1575, on tira du sang au vicaire de Saint-Gervais, ce sang fut corrompu et présenta à sa surface comme une couche pultacée. En 1576, il fut repris de la même maladie; mais le sang de la saignée fut très-vermeil. N'était-ce pas que le sang, autrefois pituiteux, adouci par la coction, avait acquis les qualités d'un sang louable?

(Q) Chez ces personnes au teint blafard, la saignée fournit un sang louable, qui, par suite de qualités qui lui sont étrangères, est un peu âcre et trop bilieux, ce qui l'empêche de se corrompre. Au contraire, le sang trop doux s'altère et se corrompt facilement. Les personnes chez lesquelles un tel sang prédomine, sont facilement attaqués de fièvre putride. D'où, dans le 6e livre des *Épidémies*, Hippocrate enseigne que les personnes blondes sont peut-être les plus sujettes à la fièvre; car, chez elles, le sang se corrompt facilement, à moins qu'il ne contienne beaucoup de pituite. Chez les personnes brunes et bilieuses, surtout lorsqu'elles n'ont pas le système veineux très-développé, le sang se corrompt moins facilement, et elles ne tombent pas aussi facilement dans des fièvres putrides. Chez les phthisiques, rien de plus commun que des mouvements fébriles. Pour conclure, disons que c'est un fait d'expérience que le sang bilieux paraît rarement corrompu. La bile, qui est abondante chez les personnes bilieuses, met obstacle à ce que leur sang se corrompe. Cela n'empêche pas leur sang d'être vicié et malade relativement à ses autres qualités intrinsèques; mais il n'a pas dans ses qualités premières la même tendance à se corrompre.

(R). Chez les personnes qui ont le foie chaud, le calibre des veines est large, à la condition toutefois que cet organe sera assez humide et d'une texture un peu lâche. Leur foie est-il chaud et sec, elles ne supportent plus aussi bien les évacuations sanguines. Car à ceux qui ont les veines petites, la saignée enlève en grande partie, même dans les maladies, un sang louable, et il ne se corrompt ou n'admet des principes étrangers que dans des circonstances majeures; et comme les veines sont presque capillaires, le sang est plus pur et plus bilieux. Ainsi épuré à travers les veines capillaires de tout le corps, le sang est louable même chez les cacochymes, du moins en apparence; car il

peut avoir d'autres qualités occultes. Ceci s'applique, selon d'autres auteurs, au sang bilieux, âcre et salé ; car un tel sang ne revêt pas facilement les caractères de la putridité, bien que souvent il ait subi d'autre part une altération quelconque.

CONSTITUTION DU PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ

DE L'ANNÉE 1576.

—

Cette saison n'offrit pas un grand nombre de maladies. Le vent du nord régna une partie des mois de mars et d'avril. Autant que nous pûmes en juger, les maladies tirèrent leur origine de deux régions principales : la tête et le bas-ventre. Ce dernier engendra d'innombrables douleurs des hypochondres, par le transport et la décharge de bas en haut d'une sérosité et d'un ichor dépravés ; ces douleurs simulaient les pleurésies fausses, bâtardes. Nous dûmes avoir recours moins à la saignée qu'aux purgatifs, bien que la phlébotomie y trouvât aussi sa place. Ces douleurs étaient violentes, et attaquaient, entre autres, les femmes, les gens colères et ceux qui éprouvaient déjà quelque trouble, quelque indisposition. Il se joignait à ces douleurs des fièvres assez mauvaises (A). Du côté de la tête, pendant tous les mois d'avril, de mai et de juin, il se fit un grand

nombre de fluxions sur les mâchoires, les dents, le gosier, les épaules et les bras. Nous vîmes beaucoup de personnes menacées d'hémiplégie ou de paralysie ; beaucoup présentèrent un certain relâchement des muscles masséters. Il découlait de la tête une sérosité dépravée, *cacoèthe*. La violence des douleurs nous mit dans la nécessité de recourir à la saignée. Beaucoup aussi présentèrent des parotides et une suppuration des mâchoires. Enfin, la tête fut le point de départ d'une foule de maux. Nous nous demandions cependant si ces affections des bras et des articulations provenaient exclusivement de la tête, et s'il ne s'y joignait pas quelque métastase par laquelle la nature se débarrassait de l'humeur morbifique et la transportait du système veineux sur l'appareil des nerfs. Chez quelques malades, en effet, le mal venait de la tête ; chez d'autres, une disposition cacochyme du corps concourait à le produire ; car nous vîmes des malades rester tout à fait paralysés, quoiqu'ils ne souffrissent pas de la tête, et n'éprouvassent rien d'anormal dans les parties supérieures. Ainsi s'observait un transport, une décharge de l'humeur morbifique du système veineux sur les nerfs.

En été, les enfants furent atteints d'affections morbilleuses, accompagnées de flux de ventre, tant était grande la corruption des humeurs ! Les morbilles dépendent-elles du *quid divinum* d'Hippocrate ? Au fond, elles constituent en grande partie une décharge symptomatique et dérivent de la constitution du corps. Cependant la condition saisonnière leur ajoute je ne sais quelle force ; mais tout cela est en rapport avec l'état du corps. Si elles se rattachaient seulement à l'état atmosphérique, elles ne seraient produites que par des excrétions et des influences malignes, et nous ne devrions leur opposer que les médicaments alexitères. Mais l'abondance des évacuations alvines qui les accompagnent, et dont le défaut les rend plus dangereuses, montre

bien que la cacochymie du malade prend la plus grande part à leur production. Elles réclament en conséquence l'emploi des remèdes ordinaires et énergiques des autres maladies. C'est cette cacochymie qui, à la vérité, a quelque chose de plus que la cacochymie ordinaire, dont la partie virulente se traduit par les efflorescences à la peau.

On peut se demander si la saignée convient dans ces fluxions qui partent de la tête, lorsque l'humeur provoque la douleur; car cette humeur est froide et semble réclamer plutôt les apophlegmatiques (1) et les errhins (2), si l'on considère quelle est la voie qu'elle prend pour s'évacuer, quand le cerveau se fond et se liquéfie en quelque sorte, selon l'expression d'Hippocrate, διάχυσις. Toutefois, comme on la voit exciter facilement des phlegmons, surtout dans les parties les plus chaudes et un peu charnues, peut-être ne faut-il pas, lorsque cela arrive, trop différer de recourir à la saignée.

L'histoire de la maladie de Madame Catherine Grasteau nous montre assez ce qu'il faut entendre par cette sentence d'Hippocrate : *Les bubons indiquent que les viscères contiennent des germes morbifiques;* car lorsque la nature opère une décharge, soit par l'émonctoire du foie, soit par tout autre organe, c'est un signe qu'elle est irritée ou par la qualité ou par la quantité de l'humeur morbifique. Quel déluge d'humeurs ne sort-il pas d'un corps aussi petit que celui qui constitue le bubon! Toutes les fois donc qu'apparaîtront de pareilles tumeurs à l'aine, considérons ce dépôt comme l'œuvre de la nature, et n'hésitons pas à prescrire hardiment des purgations répétées.

L'histoire de la maladie de M. Dormoys, qui consista en un abcès du scrotum avec prolapsus de l'intestin (acci-

(1) Médicaments purgeant la pituite, masticatoires.
(2) Sternutatoires.

dent qui lui arrivait fréquemment à la suite de fortes coliques produites par une matière très-bilieuse), nous enseigne assez tous les soins que nous devons apporter à donner issue au pus, même dans les parties où nous avons dit que la corruption était si facile. Mais je crois ces parties douées d'une chaleur naturelle qui empêche que la pourriture ne s'y forme aussi facilement qu'on le pense communément, à moins que la matière morbifique ne soit au plus haut point *cacoèthe*.

Chez la veuve Beasalde, il y a surabondance d'une humeur salée très-nitreuse ; et quoiqu'elle s'abstienne de boire du vin, il lui semble qu'elle a du sel dans la bouche. Il semble même que tout le corps soit plein de cette humeur. Rien n'est étrange comme l'effet de cette humeur nitreuse.

La veuve de Jean Martin, bien qu'elle fût tombée, le septième jour de sa maladie, dans une faiblesse extrême et que sa respiration fût stertoreuse, déjoua la sentence de mort que nous avions portée sur elle, et en réchappa contre notre attente. Nous lui avions ouvert trois fois la veine, quoiqu'elle fût âgée de soixante ans. Si nous ne nous étions pas hâté de briser la violence du mal, je crois qu'elle en aurait bien difficilement réchappé.

Une femme, logée à l'enseigne du *Cygne blanc*, souffrait d'une douleur dans la région du foie. Elle était dans l'état que nous avons décrit un peu plus haut : elle ne pouvait respirer; tout son corps ruisselait de sueur. Cependant, après quelque temps d'attente, nous la saignâmes au milieu de cette sueur, la chose étant urgente. A un jour critique, une hémorrhagie se fit par la narine du côté opposé au mal, car la douleur occupait l'hypochondre droit; elle fut abondante; nous ne l'arrêtâmes pas. On lui faisait quelque remède de bonne femme. Elle guérit. Cette hémorrhagie ne fut-elle pas avantageuse ? et cependant elle eut lieu par le côté opposé au mal (B).

Des fièvres qui régnaient, les unes étaient de longue durée : c'était chez les personnes charnues ; les autres de courte durée. Elles étaient assez aiguës et fatiguaient beaucoup. Une chose étonnante, c'est que, chez beaucoup de malades, la majeure partie de la fièvre se passait en sueurs. Nous ne savions s'il était prudent de donner quelque remède, de tenter quelque médication. Nous attribuions cette sueur à l'abondance d'une sérosité dépravée dont la chaleur atmosphérique provoquait la sortie, avec l'aide de la chaleur qui existait à l'intérieur et qui l'atténuait. Si ce phénomène nous eût paru dépendre d'une fièvre diaphorétique, d'une sécrétion critique, ou d'un état de faiblesse, nous n'eussions pas osé tenter une médication énergique. Tout ceci est clairement démontré par l'histoire de la maladie d'un nommé Esprit, domestique de M. le conseiller Scarron, et par celle de la femme qui demeurait à l'enseigne du *Cygne blanc*.

Un gentilhomme est pris tout à coup d'une douleur siégeant un peu au-dessus de l'orbite de l'œil avec un certain degré de tuméfaction. Nous lui administrons des remèdes anodins; ils produisent quelque soulagement. La douleur durait de dix heures du matin à cinq heures du soir, sans fièvre. Elle se produit de la même manière les jours suivants ; seulement l'heure d'exacerbation de la douleur devançait ou retardait un peu. L'artériotomie fut pratiquée ; on appliqua l'emplâtre *cum ranis* (1) ; la douleur céda un peu. Ce malade avait été soumis, un an auparavant, aux frictions mercurielles. Je présumai qu'il restait quelque chose de l'ancien poison : *Reliquiæ Danaum*. C'est un point que l'avenir éclairera. Ce retour périodique du mal vers le milieu du jour est extraordinaire, les restes de la vérole ne remuant communément que la nuit. Voyez plus haut.

La fille de Tassin, déjà un peu grande, était tourmentée

(1) C'est le même que l'emplâtre de *Vigo cum mercurio*.

par une douleur qui occupait le côté gauche du sinciput. Les dents étaient le siége d'une fluxion douloureuse. L'humeur qui accompagnait la douleur était un peu chaude, et paraissait indiquer une sorte de *siriasis* (1). Le jour, la malade était assez bien; le mal l'exaspérait le soir. Les yeux devenaient hagards, brillants, larmoyants, rouges; il y avait de l'agitation, de la jactation, absence de sommeil. Essayait-elle de s'endormir, elle voyait une foule de fantômes. Nous soupçonnions quelque métastase venue des parties inférieures, quelque humeur mélancolique. Cependant le mal se fixait dans le cerveau. Les remèdes adoucissants et un peu réfrigérants ne diminuaient pas la douleur; ils l'exaspéraient même, comme ils le font dans les maladies engendrées par l'atrabile. Quelle était donc la nature de ce mal?

Un conseiller royal éprouva la même affection, et la douleur ne lui laissait aucune place bonne. Mais le mal fut moins rebelle chez lui que chez la malade précédente.

Jean le Coq fut pris de quelques convulsions partielles produites par une fluxion humorale descendant de la tête; sa bouche se remplit d'une grande quantité de pituite; ses convulsions ont le caractère épileptique (C). Il avait reçu autrefois une blessure à la tête, à ce que j'apprends. Il avait trop aimé la bonne chère et Vénus. Nous voulions que l'on s'appliquât surtout à purger la tête. Mais à l'occasion d'une petite fièvre, après quelques jours perdus, un nouveau médecin le saigna; le malade ne tarda pas à mourir. Faut-il donc s'abstenir de saigner dans l'épilepsie? oui, à moins qu'il n'existe une suppression de quelque flux important, ou une surabondance de sang, ou une métastase maligne, et une obstruction extrême des parties inférieures. Rarement l'état du cerveau indique la saignée.

(1) Inflammation des membranes du cerveau.

Dans le faubourg des Jardins, la femme d'un menuisier accoucha. Je ne sais s'il lui était arrivé quelque accident; mais depuis ce temps-là, au retour de chaque époque menstruelle, elle est prise d'une fièvre qui dure quarante heures. Il survient ensuite une abondante sueur. Elle se rétablit. Que signifie cette fièvre menstruelle ? Ce fait est à noter. Tous les huit jours, m'a-t-on dit, une jeune fille, servante de M. Budé, est prise de fièvre, ce qui l'incommode beaucoup. Le fils d'Étienne Tarteron est aussi pris de fièvre tous les trois mois. Les périodes en sont bien marquées, ainsi que nous l'avons exposé dans le premier tome de nos *Conseils* (1).

La fille du président Turnebulle, de Rouen, porte sur les gencives une excroissance de chair, près d'une dent cariée. On ne sait si c'est une *épulis* ordinaire, et si elle peut être arrachée ou coupée sans danger. Un médecin clairvoyant et avisé déclara que ce n'était qu'avec la plus grande réserve que l'on pouvait toucher à ce mal, sans quoi la chose serait pleine de péril. Que si le mal consistait en une simple excroissance, il n'y avait rien à craindre, mais que, comme il y avait quelque disposition de famille, on devait agir avec plus de prudence. Son père avait un nez tellement long qu'il semblait avoir six fois la longueur et le volume ordinaires. C'était l'indice, ou qu'il existait une matière extrêmement exubérante, ou que la nature avait déposé sur cet organe une matière excrémentitielle maligne. Comme il voulait que l'on tentât de remédier au développement de son nez, on l'avertit de n'en rien faire, s'il ne voulait s'exposer à quelque affection carcinomateuse. Sa fille pouvait se trouver dans les mêmes conditions. L'excroissance gingivale était l'analogue de l'exubérance du nez de son père. C'était donc une affection spéciale. Des méde-

(1) Voir le 48e de nos *Conseils*.

cins étrangers, peu soucieux de ces considérations, voulurent en tenter la cure ; il en résulta les symptômes les plus graves, et le mal devint pire.

Il est de la dernière importance, dans la pratique de la médecine, de bien savoir quelle est la famille, afin de connaître les maladies qui lui sont propres et spéciales: sans cette connaissance, le médecin est exposé à de grandes erreurs.

Un procureur royal, atteint de fièvre avec jactation, mourut subitement, au septième jour, ictérique. Les urines étaient rouges comme le feu. Aucun signe de coction ne s'était précédemment manifesté. Les selles étaient blanchâtres. Il existait une inflammation à l'intérieur. Il ne paraissait pas mal. Le sang de la saignée était verdâtre et de mauvaise nature. Le mal était mortel. Je crois bien qu'un purgatif, qui lui fut donné vers le septième jour, fut cause de la rapidité de sa mort. Cependant nous avons vu chez beaucoup d'autres malades la mort arriver promptement, quoique le traitement eût été irréprochable; et, chose étonnante, la mort coïncidait avec l'apparition de l'ictère. Pour moi, je regarde cet ictère comme le signe d'une excessive inflammation, devant nécessairement amener la mort, à moins qu'il n'existe des signes de coction; car quel que soit cet ictère, il est symptomatique.

Madame Florence souffrait d'une douleur intolérable au front, surtout vers l'ethmoïde. On lui conseilla de se faire saigner. A la suite de la saignée, la douleur resta plus forte pendant presque un mois entier, comme si la nature eût travaillé à quelque crise, à quelque solution. Après cet effort critique, le mal diminua et la malade ne tarda pas à se trouver mieux.

Chez beaucoup de malades atteints de catarrhe, une fluxion humorale se porte sur des parties voisines ou sur des parties éloignées, qui donne lieu à des symptômes va-

riés de maladie. Dans ce cas, beaucoup de médecins saignent hardiment. Au seul nom de la plus petite maladie, ils saisissent leur lancette; mais il n'en résulte aucun bien, car le cerveau contient un amas d'humeurs, tantôt parce qu'il est chaud et qu'alors il les attire; tantôt parce qu'il est froid, et qu'alors il les condense; quelquefois parce que, de lui-même, il se fond et se liquéfie, ce qu'Hippocrate désigne par ces mots : *Le cerveau se consume*, au livre 6 des *Épidémies*, en parlant de la chute des cheveux, qu'il regarde comme la conséquence de la consomption du cerveau. Ainsi donc, si quelque fluxion part du cerveau, il faut bien examiner comment elle s'opère; car il est téméraire de saigner sans réserve, lorsqu'il se fait une fluxion sur quelque partie. La tête est regardée vulgairement comme le siége de la pituite, c'est-à-dire, d'une mucosité abondante. Lorsque le mouvement fluxionnaire d'une humeur froide, ou pituiteuse, ou muqueuse, produit ainsi une douleur ou une maladie, à quoi sert de saigner? on ne doit le faire que si l'humeur se mêle au sang, l'altère, et produit des douleurs pongitives. Je crois même qu'alors il vaut mieux provoquer la sueur en administrant au préalable des anodins; car les effets que nous signalons sont souvent l'œuvre de la sérosité. Après la sueur, il convient d'opérer une *métasyncrise* (1); et c'est en cela que le vulgaire réussit mieux que les médecins, en appliquant tout de suite aux malades un emplâtre de poix, ce que le médecin ne fait qu'après y avoir mûrement réfléchi. Ainsi la prudente temporisation du médecin se trouve vaincue par la précipitation et l'imprudence d'une aveugle routine.

La concubine d'un certain Italien se plaignait d'une douleur au bas-ventre, occupant les deux aines. Elle avait eu ses règles peu auparavant, mais en plus petite quantité. La

(1) Changement dans les pores.

douleur avait débuté par le bas-ventre, et y était restée fixée. Nous conjecturâmes qu'il existait une inflammation de l'utérus ou des parties qui l'environnent. De fréquentes saignées la soulagèrent. Enfin on lui tira une grande quantité d'eau, et elle parut se rétablir.

Voici un cas remarquable observé à l'hospice de Sens. Un malade adonné à la boisson, très-cacochyme, et ayant le foie très-sec, comme il était facile d'en juger, était atteint d'une fièvre continue. Il portait vers le sein gauche une ouverture fistuleuse, suite d'une blessure. Il s'en écoulait une eau sanieuse, et le malade s'en trouvait bien. Souvent il était pris de frissons, de sueurs : il était au plus mal et semblait près d'expirer. Mais la nature ne comprenant dans ses opérations que des matières cuites, ces phénomènes étaient critiques. L'hypochondre droit s'était endurci, et le malade devenait comme ictérique. Cependant on donna issue à une collection d'eau considérable, et le malade guérit. Les crises, qui ont lieu dans les fièvres, soulagent quelquefois, mais elles occasionnent des rechutes. Ce malade en fut un exemple frappant.

On tira deux fois du sang, environ six palettes, à Adrien Valée, presque septuagénaire. Le sang des six premières palettes était si fétide qu'à peine pouvait-on en supporter l'odeur ; et cependant il guérit. Cette fétidité ne tenait-elle pas à une sorte d'hypostase (1) du sang?

Dans le bourg de *Garnier-sur-l'eau*, un malade, à la suite de la suppression d'un flux de ventre et d'excès de boissons, fut pris de douleur et de tuméfaction des deux hypochondres. Les excréments étaient liquides, et le médecin n'osait pas ouvrir la veine. Cependant nous ne trouvâmes pas de meilleur moyen de combattre l'inflammation

(1) Hypostase, dans l'acception ordinaire, se dit du sédiment contenu dans les urines.

cachée, que de faire pratiquer au malade trois ou quatre saignées.

D'où vient qu'un grand nombre de personnes jouissent longtemps d'une santé parfaite, bien qu'elles ne se fassent jamais saigner ni qu'elles soient jamais purgées? D'autres, malgré des saignées et des purgations réitérées, voient leur santé toujours chancelante. Je crois que cela tient à ce que, chez les dernières, le corps prend une mauvaise habitude, et à ce que les purgations trop fréquentes l'empêchent de se nourrir, ainsi qu'en avertit Celse. Mais, direz-vous peut-être, était-ce sans nécessité? Et combien n'en voyons-nous pas qui refusent obstinément les secours de la médecine, et qui, atteintes de flux dyssentériques, et de fièvres tierces ou quartes, guérissent de ces maladies sans l'aide d'aucun médicament. Chez elles, la saignée et la purgation eussent donc été inutiles. Je crois que les remèdes pharmaceutiques font violence à la nature et mettent en mouvement l'humeur cachée dans le mésentère, laquelle devient alors plus pernicieuse que si on l'avait laissée en repos. N'oublions jamais que la nature est l'agent curateur des maladies.

Il est une foule de personnes sujettes à des évacuations par les hémorrhoïdes, le nez, le ventre, etc., etc..., et même à des évacuations spontanées très-remarquables, et qui n'en ont pas moins été vingt fois saignées. Une foule d'autres n'éprouvent jamais de tels accidents, mangent plus que d'autres, et n'en ont pas un meilleur teint. A quoi cela tient-il? Est-ce à ce qu'il se produit chez les unes des mauvaises humeurs qui manquent chez les autres, ou bien à ce que la meilleure médecine est de ne point faire de médecine? Mais, direz-vous, lorsque les personnes qui ont longtemps joui d'une bonne santé tombent malades, elles le sont gravement. Qu'est-ce alors?

Dans les maladies, le médecin a souvent beaucoup à

faire; car il a à tenir compte de l'état et du mésentère, et des poumons, et de la tête. Il en est des autres organes comme du ventre. Souvent le ventre, comme étant le réceptacle commun des boissons et des aliments, a des évacuations et des fluxions vers le bas. Il en est de même des autres organes. Après avoir accumulé longtemps les excréments, enfin, à la moindre occasion extérieure, leurs fibres se relâchant, ils veulent s'en exonérer. De là les toux longues et fatiguantes, les divers écoulements, les diarrhées, et, dans les fièvres prolongées, les rhumatismes, comme l'a remarqué l'auteur du livre *des Types*. C'est un point dont il faut bien tenir compte, pour se rendre raison des complications et des mélanges de maladies.

Dans la même maladie, on observe tantôt des douleurs de la poitrine ou de la tête, tantôt des fluxions sur les yeux, des enrouements, des coliques, des vers. Pourquoi cela? parce que tous les organes s'efforcent de se débarrasser de leurs impuretés. Il s'opère dans les humeurs une certaine fermentation et une certaine ébullition. Elles irritent tantôt par leur quantité, tantôt par leur qualité. De là la variété des symptômes et des maladies. Les fumées, la portion spiritueuse qui s'en dégage, engendrent les douleurs de tête, comme le prouvent les douleurs subites auxquelles les fièvres donnent naissance. Il existe une disposition tantôt chancreuse, tantôt strumeuse, suivant les propriétés de l'humeur; et peut-être l'opinion des médecins *pneumatiques* n'était-elle pas si absurde. On est étonné de la violence des douleurs et des funestes symptômes que produisent les émanations du pus contenu dans un organe. Nous citerons comme exemple l'histoire de Cassin, la première du 2e livre de nos *Conseils*.

Les hommes de génie sont mélancoliques. Les hommes bilieux ont du génie, et les mélancoliques aussi. Les hommes de génie sont mélancoliques, en ce qu'ils méditent dans

leur âme de nombreuses et de sublimes idées, d'où résultent souvent d'admirables œuvres. Et bien qu'ils ne fussent pas naturellement mélancoliques, l'assiduité de leurs veilles rend leurs esprits secs, leur sang noir et mélancolique en lui donnant plus de lenteur et de paresse. Les hommes bilieux ont du génie, c'est-à-dire ont la conception prompte, soudaine ; mais ils se fatiguent et ne peuvent pas s'occuper longtemps du même objet, comme les autres. Quelqu'un a retourné la proposition suivante : *Les mélancoliques ont du génie :* ils ont du génie, dit-il, mais ils deviennent mélancoliques.

Les maladies de l'automne, surtout les fièvres, sont les plus mauvaises. La fièvre revient à la moindre occasion, à cause de l'ustion des humeurs et de leur putrescence plus profonde (A). Les humeurs brûlées par l'été et les organes desséchés jusqu'à un certain degré, produisent la plus grande aptitude à la fièvre. Ces maladies sont d'autant plus difficiles à guérir qu'elles sont devenues habituelles. Un beau sujet d'études, ce serait de rechercher quelles sont les propriétés des humeurs et des maladies de l'automne ; car ces maladies ne me paraissent pas tenir aux vicissitudes atmosphériques, comme le veulent les anciens ; elles ont une cause plus cachée et plus secrète. Serait-ce parce que la sérosité domine dans cette saison, comme le prétend Hippocrate, ou bien parce que là où existe de la faiblesse, la maladie est plus facile et plus fréquente ? Or, l'automne engendre dans l'homme une faiblesse particulière : la force n'y brille pas, ne s'y manifeste pas comme dans les autres saisons. Les arbres en sont la preuve : tous perdent leurs feuilles, tous vieillissent. Ce que nous voyons sur les chênes, pourquoi ne se produirait-il pas chez les hommes, bien plus faibles ?

Jeanne le Prévost fut atteinte, en automne, d'une fièvre des plus véhémentes, d'une douleur très-aiguë dans tous les

membres, qu'elle pouvait à peine remuer. Il y avait fluxion sur les articulations, lassitude et sentiment d'ulcération. Si la matière morbifique se fût portée sur les organes intérieurs, elle eût occasionné une mort prompte. L'ouverture répétée de la veine fut utile et fournit un sang très-impur ; il s'y était mêlé une humeur étrangère. Je fus étonné qu'elle guérit sans avoir sué.

Pierre Rebière, par suite d'un catarrhe férin, et d'un afflux d'humeurs, non-seulement de la tête, mais des autres parties, eut la poitrine tellement opprimée qu'il pouvait à peine exécuter les mouvements d'inspiration. Le mal était extérieur et très-douloureux ; la matière était crue et maligne (B), et de la même espèce que celle qui produit les catarrhes suffocants. La fièvre ne fut que symptomatique ; il dut son salut à un flux de ventre abondant. Ce fut une maladie remarquable et plus grave que ne le pensèrent les médecins. La faculté animale ne fut pas affaiblie, ni la vitale, ni la naturelle. Chose surprenante, une petite sueur fut avantageuse ; mais elle dépendit moins de la faiblesse de la nature que d'une surabondance particulière de l'humeur qui contrariait la nature. Vers le trentième ou le trente-cinquième jour, le corps entier se couvrit d'une sueur un peu froide, fétide et virulente, car elle infecta la garde, dont les mains étaient en contact fréquent avec le corps tout suant du malade.

Le procureur Jossery, quelques jours après avoir éprouvé une grande frayeur, ressentit une douleur dans l'hypochondre gauche. La sérosité, rendue putride par une ancienne cacochymie, s'était portée sur cette région ; il y avait aussi prédominance de l'humeur atrabilaire. Il fut immédiatement saigné. Il ne pouvait se coucher ni sur un côté ni sur l'autre ; il était presque apyrétique. Le vin, lorsqu'il en buvait, réveillait la douleur, avec une certaine sensation d'acrimonie. Il fut purgé trois fois, et guérit, grâce à l'évacuation complète de matières semblables à de la lie.

Le nommé Charles, logé au *Cimetière de St-Jean*, souffrait d'une rétention d'urine. Il est présumable qu'elle dépendait d'une obstruction pituiteuse, ou de quelque tumeur de l'orifice de la vessie (C). Il n'existait pas de douleur, partant pas d'inflammation. On s'étonnait qu'une tumeur eût pu se former tout à coup. On s'efforçait de la résoudre. Ces tentatives faites sur un organisme impur précipitèrent la matière morbifique sur la vessie. On recourut aux diurétiques ; le mal s'en accrut ; la vessie se remplissait d'urine, mais il existait un obstacle à sa sortie. L'usage des diurétiques occasionna comme un transport d'humeurs sur la vessie ; les urines en fournissaient la preuve, car elles contenaient un sédiment très-abondant ; ou pour mieux dire, ce n'était pas un vrai sédiment, mais un amas d'humeurs. Enfin, en introduisant le doigt dans l'anus, on put saisir la tumeur de l'orifice vésical. On employa un grand nombre de résolutifs ; le malade guérit ; mais avant, il ne pouvait rendre ses urines d'aucune manière, si ce n'est à l'aide de la sonde. Au déclin de la maladie, il se fit une énorme tuméfaction du scrotum. D'où venait cela ?

Jean Lescot était atteint d'une fièvre dont les accès se répétaient régulièrement tous les quinze jours. Il était ictérique et d'un tempérament mélancolique. Il est naturellement hypochondriaque ; il en porte tous les caractères. La fièvre prit ensuite un autre type ; puis elle n'en conserva aucun, et devint tout à fait erratique. Il était terrifié par la chose la plus innocente. Au début des paroxysmes, il éclatait de rire ; il disait éprouver un chatouillement. Nous conjecturions qu'une humeur âcre irritait et titillait le centre du diaphragme. Il guérit plus vite que nous ne le supposions. Il se trouva très-bien de l'emploi de doux purgatifs répétés par intervalles. Quand il y a moins véritable diathèse qu'amas d'humeurs, la solution de la maladie est bien plus facile.

Judith Memnée fut atteinte de rougeole ; les signes en étaient des plus manifestes. La maladie paraissait d'abord bénigne ; mais dans cette affection, les meilleures apparences ne doivent pas bannir toute crainte. Pendant trois jours, elle fut sans fièvre et put prendre des aliments. Le sixième jour, la fièvre devint très-violente. Les crachats se supprimèrent. Au plus fort de la fièvre, une douleur se déclare à la clavicule gauche. Alors le pouls est presque vibrant et inflammatoire, mais il se déprime facilement. On songeait à la saignée. La fièvre, qui avait duré quatorze heures, commence à tomber avec l'apparition d'une très-légère moiteur, en manière d'*éphidrose*. Les uns la considéraient comme une diminution et une solution de l'accès, comme une crise due à un effort de la nature, pour mener à bonne fin une maladie maligne ; les autres la regardaient comme le signe de l'oppression de la nature et de ses inutiles efforts ; d'autres comme un phénomène procatarctique (1) : car on avait entouré le malade de vessies de porc, qui, par leur chaleur, provoquent la moiteur. L'événement démontra que cette moiteur était la cause de la rémission de la fièvre ; car le matin, il y eut le même redoublement fébrile, et à quatre heures du soir, il se déclara une sueur ou une moiteur un peu onctueuse (D). Dans de tels cas, on aurait tort d'agir avec précipitation, et, se réglant sur le vulgaire, d'établir, d'après son opinion, les bases d'un traitement téméraire plutôt que de tenir un compte légitime des différentes indications du mal. Nous avons démontré plus haut combien il convient quelquefois de saigner, nonobstant la présence des sueurs. C'est un point dont il faut tenir compte pour ne pas pécher par excès ou par défaut d'action.

(1) Dans l'histoire de Vandole, au 2e livre de nos *Conseils*, nous avons expliqué les différences des sueurs. *Conseil* 12. (Baillou.)

ANNOTATIONS.

(A) En effet, dans ces sortes de fluxions, les sudorifiques, donnés avec mesure, sont de la plus grande utilité. Témoin la domestique de M. de Royssy, qui guérit rapidement, alors qu'elle paraissait menacée de paralysie.

(B) On ne saurait agir avec trop de prudence quand il s'agit d'arrêter l'écoulement du sang par le nez ; car s'il dépend d'un effort de la nature et qu'on le supprime brusquement, il en résulte un mal plus grand. Hippocrate remarque, dans ses *Prorrhétiques*, que la suppression violente des hémorrhagies occasionne des convulsions. Dans son commentaire, Galien veut que les convulsions dépendent moins de cette suppression elle-même que de l'emploi des répercussifs froids que l'on dirige et que l'on applique sur le lieu de l'hémorrhagie.

(C) Cette affection, qui se manifestait seulement alors que les paupières étaient prises de mouvements convulsifs, est nommée par les Arabes *alven*, c'est-à-dire, palpitation. Voyez à ce sujet Manard.

(D) Il y a péril extrême à entreprendre, vers les jours critiques, quelque énergique médication ; car, à la moindre occasion, la nature est troublée et prépare la crise ; et quelque faible que soit cette crise, c'est sur elle qu'il faut s'appuyer. D'où nous avons fait souvent remarquer, d'après Hippocrate, la réserve dont ce grand homme ne se départ jamais ; au point que, même en parlant des blessures, il veut que, le troisième jour aussi, on ait recours aux moyens les plus doux, et que même on s'abstienne de tout traitement. Si la cure des blessures et des affections externes exige cette prudence, que sera-ce de celle des affections internes ? C'est d'après ces principes qu'on peut expliquer comment le repos d'esprit guérit la manie.

(A) En effet, il existe en automne une putridité qui, par ses propriétés, diffère de celle des autres saisons; et à la moindre occasion, la fièvre s'exaspère; cela tient à la viciation des esprits.

(B) Cette maladie dépendait en effet d'un certain état de dissolution, de liquéfaction des humeurs, surtout à la surface extérieure du corps, à laquelle les personnes bien portantes elles-mêmes sont quelquefois sujettes, mais qui se produit surtout dans les parties affaiblies, débilitées et dans les nerfs ; dissolution due à la sérosité qui découlait du cerveau, et qui s'accumulait dans les organes eux-mêmes: ce qui fait qu'il y a témérité à saigner, à moins d'une absolue nécessité ; car il y a diminution de la chaleur naturelle et souffrance des propriétés spéciales des organes eux-mêmes ; ce qui occasionna chez ce malade une sorte de coryza. Il arrive, dans ce cas, la même chose qu'à ceux que gagne le sommeil : l'organe et ses facultés s'appesantissent.

(C) N. de Palayseau éprouva quelque chose de semblable; il souffrit longtemps de dysurie; il rendait avec beaucoup de douleurs des matières glaireuses. Il avait fait abus du vin blanc et de l'équitation. Il urinait quelquefois du sang. On le croyait atteint de la pierre. Un long usage des boissons miellées le guérit.

(D) Il est extraordinaire qu'une hémorrhagie se produisît à la moindre occasion chez cette jeune fille. C'est chose nouvelle dans un âge si jeune; car, Aristote en a fait la remarque, il est contre l'ordre habituel que les jeunes filles aient des varices, ou des règles, ou des hémorrhoïdes.

CONSTITUTION DE L'AUTOMNE

DE L'ANNÉE 1576.

—

Nous avons exposé un peu plus haut l'idée que l'on doit se faire des maladies de l'automne et du caractère climatérique de l'automne lui-même (A). Les chirurgiens ont fait la remarque que c'est dans cette saison surtout que tous les ulcères se cicatrisent difficilement ; ce qui dénote l'inclémence et l'insalubrité de l'air à cette époque de l'année. Cependant l'automne actuel ne fut pas très-fécond en maladies. Il y régna beaucoup de fièvres quartes et de fièvres erratiques. Nous eûmes surtout lieu de vérifier cette observation d'Hippocrate, dans les aphorismes : *L'automne dispose aux maladies de la rate;* car c'était principalement de l'hypochondre gauche que se plaignaient les malades. Autant que je puis en juger, la malignité des maladies de l'automne dépend d'une ustion, et l'irrégularité, le désordre des paroxysmes dépendent d'une sorte de fumées vénéneuses; le traitement même les fait plutôt empirer ; il ne convient même pas de s'obstiner à attaquer, à juguler ces maladies. Une observation fort importante encore, c'est que la règle à suivre dans la nourriture et le régime de vie, est tout autre dans les maladies de l'automne que dans les maladies des autres saisons (B) ; car la malignité des maladies de l'automne est corrigée par un surcroît du suc nutritif. Il y

existe une ustion et un desséchement des humeurs et des esprits qui doivent être adoucis et apaisés par l'excellence de l'aliment. Hippocrate, et Galien après lui (Comment. sur l'aph. 17 du 1er livr. des *Aphor.*), en ont fait la remarque. Galien s'exprime ainsi : *L'automne doit être assimilé aux maladies qu'engendre la corruption. C'est pourquoi ceux qui ont la fièvre dans cette saison, ont besoin de recevoir continuellement un meilleur aliment. Les forces sont-elles en bon état? il faut donner beaucoup et souvent; si elles sont chancelantes, il faut donner peu et plus souvent encore.* Il avait dit peu avant : *La faiblesse réclame par elle-même un surcroît d'aliment; la corruption réclame l'épicrase, c'est-à-dire, l'évacuation.* Et ce qui vient d'être dit de l'augmentation de la nourriture, peut aussi se dire de la soustraction du sang. Si la corruption est grande en automne, si les forces sont chancelantes, pourquoi dans cette saison tirer du sang d'une main si libérale? C'est commettre une faute grave que d'agir ainsi. Et nous avons vu souvent ces saignées répétées fatiguer beaucoup le malade et ne le soulager que peu ou point. Il faut donc s'appliquer bien plus à corriger cette qualité cacoèthe (à moins qu'il n'existe des signes manifestes de cacochymie avec pléthore), que de provoquer des évacuations abondantes, ou de soustraire quelque chose du suc alimentaire. C'est une faute que beaucoup de médecins commettent. Rien n'est au reste plus évident que ce principe délétère que je soupçonne exister dans presque toutes les maladies de l'automne. Les malades maigrissent facilement, se fondent et tombent dans le marasme, tout en ayant l'air d'aller assez bien, et en avouant qu'ils ne ressentent que peu ou pas de douleurs. Les fièvres sont lentes, continues, symptomatiques; car elles dépendent d'une diathèse, d'une obstruction opiniâtre, et d'une altération des organes, comme l'attestent les douleurs qui accompagnent le retour des paroxysmes et

des exacerbations. Ainsi, chez les uns, une douleur se fait sentir dans l'hypochondre gauche, tantôt bornée à ce point, tantôt se propageant jusqu'à la clavicule et simulant la pleurésie, comme celle qui, tout l'automne, tourmenta l'épouse de M. Gabriel; chez d'autres, c'est une douleur vers la région du foie, comme chez une jeune fille qui demeurait près de l'église de Sainte-Croix; chez d'autres, au mollet et à la jambe, comme chez le garde Mabire et le président Doursée; chez d'autres, à la bouche de l'estomac ou du ventricule s'étendant peu à peu au sternum, même sans chaleur manifeste, comme chez un Bourguignon, domestique de M. Chalmèse. On ne saurait s'imaginer combien est grand le nombre de ces symptômes accompagnant les maladies de l'automne, à l'égard desquels le médecin doit se conduire en spectateur et en ministre, et non en acteur; et si l'expérience ne me l'avait appris, je ne l'aurais jamais cru moi-même (1). Que de fois, dans le traitement des maladies de l'automne, n'ai-je pas perdu mon temps et mes peines! j'en fais l'aveu avec franchise. Les maladies de l'automne semblent avoir le même génie que les affections cancéreuses. Il n'y a rien donc d'étonnant que toute médication les fasse empirer. J'ai voulu consigner ici ces remarques, afin que, mieux instruits de la nature et du caractère de ces maladies, nous leur opposions des moyens diététiques et pharmaceutiques différents de ceux des autres maladies. Je puis affirmer que parmi les malades atteints de ces fièvres quartes qui régnèrent par milliers dans l'automne de 1571, ceux qui furent tourmentés par des saignées et des évacuants, périrent presque tous; et que ceux qui restèrent sans traitement, furent presque tous guéris vers le mois de mars par les seuls efforts de la nature. Voyez à ce sujet nos annotations du 1er livre.

(1) Voyez au 1er livre de ces *Épidémies*. (Baillou.)

Dans le premier livre de ces *Épidémies*, nous avons signalé, d'après Théophraste et Galien, les fâcheux effets de la saignée du bras trop souvent répétée. Nous n'ajouterons qu'un mot : beaucoup de malades atteints de fluxions articulaires se soumettent facilement, en raison de la douleur, aux émissions sanguines. N'ont-ils pas tort? certainement ; car le corps se refroidit, les nerfs sont débilités, et, ce qui est plus grave, la faculté assimilatrice est affaiblie. Bien plus, la nature est obligée d'opérer deux fois la coction, car elle supplée par un sang nouveau le sang qui avait déjà subi la coction et que l'on soustrait. Par suite de cette débilitation, les humeurs déplacées et altérées dans leurs qualités, et celles qui doivent être fixes, n'étant plus régies par la nature, se jettent plus facilement sur les organes. C'est un point digne d'attention.

Une dame noble se croit enceinte, son ventre grossit durant neuf mois ; elle offre tous les signes de la grossesse : du lait et de vives douleurs dans les seins. Au bout de neuf mois, les règles coulent en abondance; ni les seins ni le ventre ne s'affaissent complétement (C). Nous croyons qu'il existe une mole. Cependant elle assure avoir senti dans le ventre des mouvements pareils à ceux de l'enfant. Nous attendons quelle sera la terminaison de ce développement du ventre.

Un malade se plaint d'une affection étrange ; il accuse une douleur presque intolérable dans l'estomac (D) ; cette douleur s'exaspère, surtout lorsqu'il boit du vin, qu'il est obligé de vomir quelques heures après l'avoir pris (E). Les autres aliments ne produisent rien de pareil. D'où vient cela? d'une affection hypochondriaque, à notre avis; d'une phlogose, et d'une disposition inexplicable de cet organe. Une femme, malade de la rate et mélancolique, éprouvait la même chose. Buvait-elle du vin blanc, elle ressentait dans l'hypochondre gauche une douleur insupportable ; même

chose arrivait au procureur Jossery. Voyez ce que j'ai déjà écrit à ce sujet.

Jean Chalumeau, âgé de cinquante ans ou même plus, sec de corps et sec d'organes, fut pris d'accidents néphrétiques : douleur fixe ; par intervalles, expulsion de quelques pierres. Le rein gauche contient une pierre à angles mousses ; on la trouva, à l'autopsie, implantée au commencement de l'urétère. Il existait une fièvre plus intérieure qu'extérieure, de l'ardeur et de la sécheresse. Les extrémités étaient froides ; la langue était sèche et hérissée. Chaleur et soif. Il urinait en trop grande quantité ; l'urine était entièrement aqueuse. Il tomba peu à peu dans le marasme. Il mourut du diabète. Le rein droit ne contenait pas de calcul ; il était plus petit et presque atrophié. On trouva dans l'autre, ainsi que nous l'avons dit, un calcul. On ne put découvrir aucune autre altération digne d'être notée. Cette maladie est souvent due à un état général, et la soif dépend de l'excitation de la faculté attractive des reins ; et même la *discrasie* (1) du foie et des veines, à laquelle se joint une disposition nitreuse et salée des humeurs, se communique facilement aux reins. Ajoutez que la sérosité excrémentitielle afflue et se jette principalement sur les organes souffrants. On peut se demander comment un rein si altéré sépare encore le sérum d'avec le sang, comment il ne finit pas par laisser échapper un sang sanieux et séreux, ou une sérosité sanguinolente. Cette question exigerait une foule d'explications. Car, comme chaque organe possède quatre facultés dépendantes des éléments, l'une d'elles peut être altérée, une autre restant intacte, suivant que la qualité qui aide et entretient cette faculté, sera elle-même altérée plutôt qu'une autre. Il arrivera que

(1) L'inégal mélange des parties qui constituent le sang ou le suc nerveux.

le rein, comme organe officiel, péchera en altérant plus qu'il ne devrait; et que, comme organe privé, il ne cessera pas de se nourrir, et n'en continuera pas moins à séparer bel et bien le sérum du sang. Que si le sang contient beaucoup de sérosité, et de sérosité nitreuse et mauvaise et peu de suc louable, il ne sera pas surprenant que le mal s'ajoute au mal. Bien plus, souvent le rein est plus fort et plus volumineux, mais ce n'est pas à l'avantage des malades. Il se produit alors ce qui arrive aux personnes qui ont la rate plus développée. Or Hippocrate dit : *Le corps maigrit chez ceux dont la rate acquiert un surcroît de volume.* Voyez plus haut l'histoire de la veuve de Barnabé Panthou.

Un gentilhomme fit une chute de cheval. Il resta assez longtemps étourdi. Il se fit un abondant écoulement de sang par l'oreille gauche. On redoutait une fraction du crâne. J'apprends cependant qu'il a été délivré de cet écoulement de sang.

Une question qui n'est pas sans importance est celle de l'emploi des bouillons comme analeptiques et incrassants. Il est des personnes qui font un fréquent usage des bouillons, soit pour se donner plus d'embonpoint, soit pour rémédier à leur constipation. D'autres blâment cette manière d'agir, prétendant que l'abus des bouillons et des aliments liquides peut engendrer la corruption des intestins (F). Car, disent-ils, les fèces deviennent plus liquides, et leur dissolution dans l'eau les rend plus fétides (G). De plus, la sérosité étant la cause la plus fréquente des maladies, si les intestins sont gorgés de liquides, si le foie reçoit beaucoup d'eau, le sang sera rendu trop séreux, et il se produira même une sorte de dissolution, d'énervement dans la *systase* ou constitution du foie, et dans la masse du sang elle-même. Or, le principe du ton, du bon état, de la fermeté des organes est ailleurs : l'eau et les choses liquides les

relâchent, au contraire; car elles manquent du visqueux, du gluant qui donne la force aux organes.

L'histoire de Nicolas Rassi est curieuse. Il était atteint d'une fièvre continue ayant quelque rapport avec la tritœophie et l'hémitritée. La nature de son mal était fort obscure. Son pouls fut continuellement fréquent et déprimé, comme il l'est d'ordinaire chez les personnes les plus débiles ; et cependant sa constitution était assez bonne et en apparence athlétique. Les médecins ne parvenaient pas à découvrir la cause de cette fréquence du pouls : les uns y voyaient un indice de faiblesse, les autres de cacochymie, les autres de plénitude et d'oppression des organes de la circulation (H). Or, comme son pouls était naturellement déprimé et petit, cette petitesse avait persisté, et la fréquence seule était contre nature.

J'ai déjà appelé l'attention sur la dissolution des humeurs que l'on voit se produire, et qu'Hippocrate désigne par ces mots τῶν χυμῶν διάχυσις ; car dans certains temps, dans certaines maladies, à certains âges, cette dissolution s'opère, non-seulement dans la tête et par la tête seule, mais aussi dans d'autres parties du corps (d'où toute fluxion provenant de la tête est regardée comme mauvaise, parce qu'elle se fait d'un organe sur un autre organe). Elle dépend d'une certaine faiblesse des parties, surtout de l'affaiblissement de la faculté de rétention : et plus un organe est sec, plus on voit y affluer de ces humidités. Dans tout le corps et dans chacune de ses parties, il existe une certaine tonicité, c'est-à-dire, une bonne cohésion des organes, de leur substance et de leurs facultés, dont la persistance assure le libre jeu. Je n'entends pas ici cette disposition catarrhale par faiblesse que l'on rencontre chez beaucoup de personnes ; car c'est de deux manières que cette fluxion affaiblit les extrémités inférieures; tantôt l'humeur quitte un autre point pour se jeter sur elles, et c'est là un

exemple de la force d'impulsion de la nature ; tantôt l'humeur afflue sur ces extrémités par suite du relâchement de leurs fibres. Ce dernier état est le plus mauvais ; car il s'accompagne de l'ébranlement et de la perte de la tonicité soit des parties sur lesquelles se porte l'humeur, soit de celles d'où elle découle. Les médecins ne sauraient trop s'appliquer à corroborer ces parties, autant que possible, à leur rendre le ton qu'elles ont perdu. Les termes de colliquation, d'étisie, conviendraient parfaitement à cette disposition ; elle produit dans le corps les plus surprenants effets. Elle est quelquefois portée à ce point qu'elle détermine une désorganisation des parties, si je puis ainsi dire. Il résulte de ce relâchement des fibres une grande abondance d'humeurs excrémentitielles, une profusion de pituite, le tintement des oreilles, des flatuosités ; et tout cela à cause de l'appauvrissement de la chaleur naturelle qui ne rayonne pas assez. Nous avons vu souvent la nature succomber à un pareil état, surtout chez Claude Pelot, après de longues veilles. Cet état peut dépendre aussi de l'extrême développement de la chaleur. Ainsi apparaissent dans les fièvres quartes prolongées ces flux surabondants de pituite et d'humeurs catarrhales et rhumatiques, dus à l'excès d'une chaleur dissolvante et à l'affaiblissement des parties.

Il est surprenant de voir combien le foie, le cerveau, le cœur, la rate, les parties les plus nobles du corps, renferment de suc dépravé, alors qu'elles paraissent entretenues et nourries par le sang le plus pur. Car si ces organes exercent dans le corps une action principale, il faut qu'ils aient un bon tempérament et qu'ils soient nourris d'un meilleur suc. Pendant toute la vie, les organes internes se dégorgent sur les extérieurs, et tout ce qu'ils renferment de lie et d'impuretés vient à la peau. Ce qui indique ou la force de ces organes, ou l'excellence des parties externes. De même que dans l'épuration et le repurgement de l'or, si je puis

me servir de cette comparaison, la dernière mutation est la plus parfaite; de même, lorsque les parties internes, dans le dernier acte de l'assimilation, de la coction et de l'incorporation, travaillent à rendre quelque chose meilleur et plus parfait que cette chose n'était avant, elles ne peuvent supporter aucune souillure. Ainsi donc, les efflorescences de pustules ou de gale qui se font à la peau, loin d'être nécessairement un indice du mauvais état des organes internes, tiennent, au contraire, à ce que, dans l'élaboration la plus parfaite (comme est celle qui se fait à la surface du corps), il est nécessaire que la séparation de ce qui est hétérogène et superflu soit portée aussi loin que possible.

Dans le premier livre, nous avons signalé les dangers de saigner du bras où siége la douleur ou la faiblesse; il est des médecins qui émettent des doutes sur ce point.

Jean le Prévost et une foule d'autres, atteints de douleurs des mains ou de bras, furent, il est vrai, saignés du côté malade et ne s'en trouvèrent pas plus mal. Dans les fièvres graves, on tire avec grand avantage du sang des parties malades mêmes. Cependant le médecin n'en doit pas agir avec moins de circonspection. Si le bras est faible par lui-même ou par accident; s'il est dans la torpeur, ou si le sentiment ne s'y révèle que par un fourmillement, c'est avec plus de prudence et d'hésitation encore que l'on doit y pratiquer la saignée; car il est des cas où cette formication tient à la faiblesse et à une fluxion partie de la tête; la saignée produit alors une *parésie* (1), ou quelque résultat analogue. Il est d'autres cas où la fluxion a son point de départ, non dans la tête, mais dans tout le corps, toutefois avec le concours d'une sérosité ténue découlant de la tête, y compris les fièvres graves dans lesquelles les malades ne peuvent supporter le moindre attouchement ni le plus léger frottement. Et alors, on peut sans

(1) Sorte de paralysie.

danger ouvrir la veine des bras mêmes où siége la douleur ; mais ces cas exigent le plus grand discernement, afin de ne pas prendre un cas pour l'autre.

D'où vient que le vent qui passe à travers une fente ou un passage étroit, et que l'on nomme *vent coulis*, exerce sur les organes une action plus dangereuse que celui qui souffle à travers une grande ouverture ? On dirait même quelquefois qu'il porte avec lui une influence sphacélisante et vénéneuse.

Le lait d'ânesse guérit l'éléphantiasis, la chair de l'âne y prédispose et l'engendre. D'où vient cela ? Est-ce parce que la chair engendre des sucs épais, le lait des sucs séreux et ténus ? Cette explication paraît une absurdité ; car Hippocrate a dit au 2e livre *De la Diète dans les maladies aiguës : Les animaux dont le lait et le sang sont légers, ont aussi la chair légère.*

ANNOTATIONS.

(A) Au commencement de l'automne, on s'attendait à une grande quantité de fièvres quartes. Il ne s'en rencontra cependant qu'un petit nombre, et il était surprenant que le nombre en fût si petit, le temps paraissant assez insalubre. Par contre, nous avons dit dans le premier livre comment, un autre automne, elles avaient été innombrables.

(B) Nous avons même vu, dans les paroxysmes des fièvres et des maladies d'automne, l'usage des bouillons et des aliments de facile coction diminuer immédiatement et abattre la violence de la chaleur.

(C) Hippocrate fait observer, dans son *Traité de l'Air, des Lieux et des Eaux,* qu'il arrive souvent aux femmes qui font usage d'eaux mauvaises et marécageuses, de se croire enceintes ; le développement de leur ventre persiste jusqu'à l'époque ordinaire de l'accouchement ; puis enfin cette grossesse s'évanouit.

(D) La même personne raconte qu'encouragée par les conseils de certaines gens qui lui recommandaient de mâcher tous les matins de la sauge, elle avait vu, sous l'influence de ce remède, son mal diminuer. Elle rejetait une grande quantité de pituite, et il est à croire que ces douleurs provenaient d'une pituite extrêmement froide, jointe à une certaine chaleur et phlogose internes. Elle avait aussi fait macérer des excréments de cheval dans du vin blanc, et elle assurait avoir retiré de très-bons effets de l'usage de cette macération.

(E) Aétius explique cette affection dans le chapitre où il dit que ceux dont l'estomac se décompose, ont le ventre resserré.

(F) Et dans l'aphorisme 69 du 7e livre des *Aphorismes*, Hippocrate enseigne qu'il ne faut pas donner trop de tisane lorsque les urines contiennent des raclures (je dis les urines, bien qu'il se serve de l'expression ὑποχωρήματος, excrétions) et avec raison, comme il ressort de ce qui précède et du sens qu'il convient de donner au passage de Galien sur les urines.

(G) Si dans les blessures et les ulcères, le sec est la condition la plus voisine de l'état sain ; s'il est si avantageux de provoquer des sueurs, si la diète et l'asséchement ont de si bons effets, pourquoi sommes-nous si empressés de prescrire des bouillons ? D'où nous voyons Galien, au dernier chapitre des *Lieux affectés*, prescrire contre l'affection du poumon avec corruption (ce que nous avons rencontré souvent chez nos malades) tout ce qui peut dessécher, employer les aromates et le mithridate. Mais, direz-vous, le corps est exténué. Que faire alors? corriger la putridité, car ce n'est pas sans quelque raison que le vulgaire dit que tel ou tel avait les poumons pourris, par le trop grand usage des choses liquides et des boissons. Cependant, dans l'orthopnée et la difficulté de respirer, lorsque

surtout elles s'accompagnent d'obstruction, il me semble que l'on peut être moins réservé dans l'usage des boissons et des choses liquides ; et dans ce cas, peut-être a-t-on tort de prescrire les médicaments qui dessèchent les poumons. C'est un point qui ne manque pas de difficultés. Mais ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que l'usage des choses liquides affaiblit les forces de l'estomac et détruit sa faculté de rétention. Le libre exercice des facultés de rétention et d'attraction demande un degré modéré de sécheresse. Or, l'abus des bouillons dispose à l'hydropisie des poumons. Et de même que les choses sèches arrêtent l'expectoration, les humides, données sans mesure, fluidifient les crachats et en affaiblissant le poumon, le rendent moins apte à excréter les matières qui l'obstruent.

(H) Cet état engendre une grande quantité d'humeurs bilieuses et d'humeurs crues, comme on peut s'en assurer ; ce qui rend la maladie fort dangereuse ; car Galien, dans son commentaire sur l'histoire de Silène, a écrit : *Les maladies sont très-graves, qui s'accompagnent d'une grande quantité d'humeurs bilieuses et de sucs crus.*

(I) Peut-être pourrait-on donner à cette tonicité le nom de tension. Ce que l'on dit d'un oiseau qui vole à l'aide de ses ailes rapides, qu'il est en tension, et que, lorsqu'il tombe percé par une flèche, cette tension cesse, pourrait s'appliquer à notre corps. Ainsi l'éruption d'une sueur critique s'opère par tension ; et lorsqu'elle n'est que symptomatique, par résolution et par dissolution, par la résolution de quelque partie de la nature jusque-là en contraction. Ainsi le paroxysme épileptique consiste en une certaine contraction, la paralysie en une résolution. C'est ce qu'enseigne Hippocrate, et ce que nous venons de démontrer dans l'histoire de Vandole.

(J) Ici revient la question du lait d'ânesse comme guérissant l'éléphantiasis, et de la chair de l'âne comme produisant la

même maladie. Car puisque le foie, et non tout le corps, fournit les matériaux du lait d'ânesse, et que la nutrition de la surface du corps est plus parfaite que celle des organes internes, il paraîtrait plus naturel que ce fût le lait d'ânesse, et non la chair de l'âne, qui engendrât l'éléphantiasis.

CONSTITUTION DE L'HIVER

DE L'ANNÉE 1576.

—

On vit se manifester dans cette constitution tout ce qu'exercent d'influence l'air et la température. Le vent du midi souffla presque continuellement, et il en résulta un grand affaiblissement des nerfs et de l'économie du cerveau. Ce vent porte en effet avec lui quelque chose de surnaturel ; car il engendre bien moins des humeurs qu'une disposition particulière dans les organes eux-mêmes. Tantôt il leur donne plus de force, tantôt plus de faiblesse. D'où, par le vent du midi, des duretés de l'ouïe, des torpeurs (A). Pourquoi? parce qu'il affecte et affaiblit le ton des nerfs mêmes, dispose le corps aux catarrhes, et y développe des affections rhumatiques, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur. Si c'est dans l'intérieur, dans le ventre lui-même, il en résulte de la diarrhée et d'abondantes évacuations; si c'est dans le poumon, des douleurs de côté, et une pituite diffluente et comme spiritueuse ; et de même pour les autres parties. Les affections catarrhales se portent-

elles à l'extérieur, ou de la tête aux organes sous-jacents, on voit naître des paraplégies et des hémiplégies, ou des paralysies spéciales dans les organes eux-mêmes. Mais si la tête est affectée ou opprimée, il s'ensuivra une foule de maladies, surtout une foule de paralysies, d'hémiplégies, de flux, de flux de phlegmes. La tête est affectée par suite de l'influence qu'elle subit de l'inclémence du ciel. Ainsi la plupart sortent de chez eux le matin sains et secs, qui, respirant une atmosphère brumeuse, ou frappés par un vent trop froid, toussent tout à coup, et ont la voix rauque et éteinte. La tête est opprimée par suite de la suppression de ses excrétions habituelles (B). Or, il est des personnes dont la tête excrète plus que chez d'autres. Ceux-là surtout subissent l'action des orages et des changements de temps, qui ont les organes plus délicats, et les esprits aussi plus délicats et plus subtils. Or, durant tout l'hiver et au commencement du printemps, il y eut une quantité innombrable de paralysies, et elles ne dépendaient pas seulement d'une fluxion froide partie de la tête, mais aussi du concours d'une cacochymie particulière de tout le corps ; on rapportait celle-ci à l'état du ciel. Dans ces paralysies et dans ces flux eux-mêmes, la saignée eut le plus souvent de bons effets.

Une observation étrange et dont il faut bien tenir compte, est celle faite par les plus célèbres lithotomistes de Paris, que la casse est, assurent-ils, un médicament très-dangereux pour ceux que l'on a opérés de la pierre. C'est pourquoi Laurent l'aîné, opérateur prudent et habile, défendait par-dessus tout aux médecins de prescrire la casse à ceux qui allaient être ou qui avaient été taillés ; il affirmait que ce médicament avait fait courir des dangers à une foule d'opérés, et que chez eux tout avait été de mal en pis. Cela tiendrait-il à ce que la casse est diurétique, et que cette propriété irrite la vessie déjà mal disposée? Serait-ce en raison

du mauvais état, d'un état nauséeux de l'estomac? car elle possède une qualité vireuse et excite des tranchées : d'où il est difficile qu'elle ne cause pas dans tout le corps quelque perturbation qui retentisse jusque dans la vessie.

Le médecin Cordée éprouvait des douleurs implacables à l'ischion. L'application d'un vésicatoire de cantharides produisit une ardeur de vessie intolérable. L'usage des cantharides est-il sans danger? non; on doit veiller à ce qu'il n'en résulte pas d'ardeur de la vessie.

La fille de Dumée, âgée de 17 ans, fut prise de fièvre. Elle ressentait quelque douleur aux clavicules et aux bras, presque jusqu'à l'olécrane. On était loin de soupçonner la malignité de la fluxion et le travail souterrain que faisait la mine. On commença à attaquer le mal par certains remèdes, à appliquer des anodins, à purger, à ouvrir la veine du côté opposé. Le septième jour, elle tomba dans un état comateux et comme paralytique. Les parties où siégeait la douleur commencèrent à être insensibles. Rien ne se montrait à la surface. Elle mourut (C). Il y avait comme une sidération des parties profondes du bras jusqu'au périoste; il était devenu noir peu avant la mort. On trouva autour du périoste lui-même le sérum et le virus qui avaient attaqué et corrompu le membre; la corruption avait même déjà gagné l'intérieur du thorax, comme s'il s'y fût développé une pleurésie sourde, si je puis m'exprimer ainsi. La sérosité virulente produit d'étranges effets (1)!

Les châtrés sont à demi-pourris (on dit en français *poüastres*) et comme atteints d'un éléphantiasis blanc. Comment se fait-il que l'on dise que l'ablation des testicules met à l'abri de l'éléphantiasis et le guérit lorsqu'il existe; et que les castrats, à qui l'on a retranché ces organes, par suite même de cette opération, tombent dans une sorte d'éléphantiasis?

(1) Voir Hippocrate, Sect. 3 du livre 3 *Des Épidémies;* à lire en entier. (Baillou.)

Mademoiselle Thiésalde fut un exemple de ce que renferment ces paroles d'Hippocrate : *L'emportement contracte le cœur et le poumon sur eux-mêmes, et appelle à la tête la chaleur et les liquides.* (Hipp. §. 6. Sect. 5. Liv. 6. des *Épidém.* Trad. de Littré). Comme elle avait les viscères chauds et la tête chaude, à la suite de diverses émotions et mouvements de colère, elle tomba dans un état complet d'oppression. La chaleur et l'aliment se portant et s'accumulant à la région précordiale, elle fut saisie en conséquence de douleurs de côté simulant la pleurésie, et qui dépendaient moins de la tête et du poumon même que du reflux, du mouvement de bas en haut des humeurs; car il se fait une intumescence et une expansion du foie. Il y a ici deux choses à remarquer. Premièrement, elle fut en grande partie soulagée par une sueur et une moiteur critiques; or, la sueur était diaphorétique, et se bornait à de la moiteur; les forces étaient languissantes; et si la cacochymie n'avait pas été amoindrie, si la crise ne s'était pas faite régulièrement, c'est-à-dire avait consisté en un changement subit, sa mort eût été soudaine; mais ce changement se fit peu à peu, graduellement; et cette sueur, telle quelle, fut avantageuse. Secondement, la colère et les émotions, extrêmement nuisibles aux constitutions chaudes, sont par contre avantageuses aux constitutions froides et pituiteuses. Hippocrate a dit : *Il faut s'appliquer à exciter la colère, afin de ranimer la coloration du corps et ses sucs nourriciers* (1). Il émet cette opinion au livre 2. des *Épid.* et la développe au §. 9. Sect. 5. Livre 6. des *Épidémies.*

(1) Voici le texte exact : *Pour rétablir la bonne couleur et les sucs, on s'efforcera d'exciter des vivacités, des allégresses, des craintes, et autres sentiments semblables.* (Hipp. *Épid.* Liv. 2. Sect. 4. §. 4. Trad. de Littré.)

Nous nous sommes déjà expliqué sur le jugement à porter de la bonne ou de la mauvaise qualité du sang, qui est une occasion de fautes graves, et dont les médecins se servent pour déguiser leur ignorance. Chez beaucoup de personnes, le sang tiré de la veine paraît des plus impurs, et ne s'est même jamais offert dans un état de pureté, chez lesquelles on a trouvé après leur mort, à l'autopsie, tous les organes dans un état d'intégrité complète. Chez d'autres, il a paru presque toujours pur, bien que l'on ait trouvé leurs viscères, et surtout les poumons en pourriture. Que conclure de ces faits? Chez beaucoup de personnes, parce que leur sang se sera montré toujours impur, prendrez-vous prétexte de cette impureté pour leur ouvrir de nouveau la veine? vous détruiriez leurs forces. Et peut-être le sang impur ne surnage qu'à la surface du corps. Ce sont souvent les femmes les plus belles et les plus blanches qui fournissent un sang impur. Qu'en conclure? Chez beaucoup de personnes, à mon avis, la nutrition se fait très-bien avec un pareil sang. Leur corps vit dans un tel sang comme le porc dans la boue. On voit parvenir à un âge avancé des personnes qui ont offert un sang impur, tout aussi bien que celles dont la saignée a toujours fourni un sang pur. Souvent aussi il a les apparences de la pureté, et il est altéré dans sa masse entière. Par contre, il a d'autres fois les apparences de l'impureté, sans être altéré dans sa masse. Souvent cette apparence d'altération et d'impureté tient seulement à la constitution délicate du corps et au mélange de la sérosité avec le sang. La preuve, c'est que ces personnes ne sont cacochymes que dans leurs organes inférieurs. A de tels malades la purgation convient mieux que les saignées répétées. C'est une remarque importante, parce que beaucoup de personnes ont une bonne mine et un teint fleuri, qui souvent sont plus valétudinaires que d'autres dont le sang est moins pur et la figure pâle. Ce sont des choses

qu'il ne faut jamais perdre de vue, si l'on ne veut pas faire d'un art utile le fléau de l'humanité.

Lorsque quelqu'un est sujet aux catarrhes, on en accuse le foie, ou la trop grande chaleur des viscères. Lorsque cette disposition existe, il s'élève des vapeurs vers le cerveau, qui les refroidit, et qui est, à son tour, refroidi par elles. Il se fait ainsi de la tête un départ perpétuel de fluxions. Mais ne serait-ce pas plutôt chez ceux dont les organes sont doués d'une chaleur modérée et attiédie, qu'il se ferait un plus grand dégagement de vapeurs ? car lorsque la chaleur est en petite quantité et à un moindre degré dans les autres organes, c'est-à-dire avec équilibre des humeurs, elle développe une plus grande quantité de vapeurs, tandis qu'elle les dissipe et les anéantit, lorsqu'elle est trop intense (1). Il arrive dans ce cas ce qui se passe dans la combustion du bois vert. Rappelons aussi ce qu'a fait observer Fernel (au Chapitre des *Consultations pour les personnes sujettes aux catarrhes*), savoir qu'il ne faut peut-être pas demander seulement aux parties inférieures la cause de la production d'une si grande quantité de vapeurs, mais aussi et plutôt au cerveau, qui, s'il est trop chaud, se liquéfie et se fond ; s'il est trop faible et délicat, laisse toujours échapper et distiller quelque chose, ou s'accumuler en lui les humeurs excrémentitielles ; car le ton et l'harmonie du cerveau sont rompus. C'est ce que les Français désignent par les mots : *Le cerveau est débandé*. Cela peut dépendre aussi d'un excès de force dans le cerveau, qui, se déchargeant avec énergie sur les parties inférieures, les inonde d'humeurs rhumatiques (catarrhales). Cette décharge est en grande partie salutaire ; ce qui fait dire que les catarrhes forts et fréquents sont salutaires. Cela dépend encore de ce que les pores sont bouchés et la peau du péricrâne trop épaisse ; et de même que nous voyons les individus qui transpirent dif-

(1) Voir Hipp. Livr. 2 *Des Maladies* ; au commencement. (Baillou)

ficilement, être valétudinaires par défaut de sécrétion, ainsi, lorsque les excrétions se font mal du côté de la tête, cet organe se congestionne et devient une source abondante de fluxions. Toutes ces circonstances doivent être appréciées exactement, si l'on veut faire de la bonne médecine. Les uns s'abstiennent entièrement de saigner dans les catarrhes, d'autres y prodiguent la saignée : c'est tomber de part et d'autre dans l'excès ; car il se fait continuellement dans le cerveau un mouvement tumultueux et un orgasme que la saignée apaise parfaitement.

Dans la maison du notaire J. Trouvé l'aîné, un clerc fut pris de frisson et de fièvre. Nuit agitée, vomissements continuels de diverses matières, puis de matières comme cendrées et noirâtres ; douleur implacable dans tout le ventre ; sensibilité et distension des hypochondres ; impossibilité de se tenir couché sur un côté ou sur l'autre. Fièvre continuelle. Jactation. Il supporta bien plusieurs saignées, mais il n'en éprouva pas de soulagement. Le ventre, toujours sec, ne rendait aucune matière. Il y avait grandement lieu de craindre un volvulus. Le cinquième jour, il mourut tout à coup. Il n'avait pas cessé de vomir. Il s'était allumé dans l'intérieur de son corps un grand incendie. A peine fut-il mort que la malignité du mal le fit rapidement enfler. L'autopsie montra le colon comme noirci, l'épiploon en putrilage. Une sanie purulente existait vers la région du foie. Tout était tellement fétide, que ce fut une horrible opération que d'extraire les viscères. J'apprends que l'haleine du malade avait aussi été fétide.

Il se déclara chez Jean Picquet une fluxion arthritique et très-douloureuse. Il avait souffert de la même maladie cinq ans auparavant. Interrogé sur la cause première de cette affection, la seule chose qu'il nous répondit, c'est qu'il s'était récemment marié, quand il en fut attaqué. Il est incroyable avec quelle rage les humeurs se portaient tantôt

sur un point, tantôt sur un autre; cela tient à ce que les nerfs, les artères et les veines se remplissent d'une sorte de sanie. Il ne se trouva soulagé qu'à la suite de cinq saignées. C'est à la prudence du médecin de juger lorsqu'on peut saigner sans danger dans ces maladies, ou lorsque le cas exige que l'on s'en abstienne. Si la faculté de rétention est chancelante, il faut s'en abstenir; si la cacochymie, ou même la virulence des humeurs, est l'auteur d'une scène si tragique, on peut saigner avec plus de hardiesse.

La fille du vénérable Colette souffrit d'une fluxion sur le côté. La pleurésie ne fut pas franche; elle dépendait de la collection d'une humeur dépravée. Elle parut se dissiper. Au bout de quelque temps, le sein gauche se tuméfia, avec douleur profonde et pulsations (D). On diagnostiqua un anévrisme. Tandis que, dans la vue de combattre un anévrisme, on appliquait sur la tumeur des cataplasmes de farine et de jaune d'œuf, tout à coup la matière corrompue se fit jour par le poumon. La tumeur disparut. N'aurait-on pas dû songer à un abcès de cette partie?

Puisque les femmes ont les veines d'un plus petit calibre et remplies de beaucoup de crudités, pourquoi ne sont-elles pas atteintes plus souvent de la pierre et des maladies par obstruction? Pourquoi ne rendent-elles pas des urines aqueuses et ténues, plutôt que des urines denses, épaisses et jumenteuses? C'est un point qui n'est peut-être pas indigne d'examen. Il faudrait aussi rechercher pour quelle raison elles sont plus sujettes au mal de tête. Et celles d'entre elles dont les viscères sont plus chauds et qui ont les joues hautes en couleur, le doivent-elles à ce que cette chaleur accumule vers le haut une grande quantité de vapeurs qu'elle ne peut dissiper, ou bien, à ce qu'ayant le crâne et le péricrâne épais, la perspiration y est plus difficile? Ajoutez à cela qu'elles travaillent moins de la tête.

La femme du conseiller Augustin est sujette à des con-

vulsions et à délirer sans fièvre, du moins apparente. Pendant une attaque, il se déclara chez elle une hémorrhagie fort abondante et que l'on ne pouvait arrêter. On peut croire que cette grande perte de sang tempérera la bile et l'humeur mélancolique. Cette femme est d'un tempérament mélancolique. Hippocrate (*Épidém.* livr. 7.) raconte qu'un habitant d'Halicarnasse, à qui l'on avait ouvert la veine par une douleur de tête, devint phrénétique par suite de l'évacuation et du refroidissement opérés du côté de la tête (1).

La femme de M. Bée portait au front une tumeur saillante qui nous fut suspecte; son aspect trahissait une origine vénérienne. On la couvrit de l'emplâtre *de ranis cum mercurio*. Elle se ramollit. On l'attaqua enfin par le feu. La sanie et l'ichor coulèrent par la voie qui leur avait été ainsi ouverte. On trouva l'os sous-jacent altéré. Il s'exfolia. L'ulcère guérit et tout alla bien.

On ne saurait interroger le pouls avec trop d'attention, car il est de la plus grande importance pour la thérapeutique et pour les autres parties de la médecine (E); mais surtout pour le diagnostic et le pronostic. Il faut aussi connaître les caractères du pouls durant la santé, si l'on ne veut pas tomber dans l'erreur. D'abord on doit toucher le pouls de l'un et de l'autre côté, car souvent il y offre des différences; et vous rencontrerez beaucoup de personnes chez lesquelles c'est tantôt l'artère droite qui est la plus profonde, tantôt la gauche. Le toucher pourrait donc facilement induire en erreur. Ainsi, dans les fièvres continues, il nous est arrivé de trouver le pouls de l'artère droite fréquent et déprimé, celui de l'artère gauche fréquent, mais élevé dans toute son étendue; l'un défend, l'autre commande d'agir avec vigueur. Le problème est d'une grande importance. Car si c'est un vice de conformation de l'artère qui est cause que le pouls est plus plein et plus fort, ou

(1) Voir, au Ier livre de ces *Épidémies*, l'histoire d'un femme atteinte de phrénésie. (Baillou.)

plus petit et plus vide, que ferez-vous ? à quelle détermination vous arrêterez-vous ? L'histoire de M. de Cervenay va nous en fournir un exemple. Le pouls d'un côté était, chez lui, tout à fait différent de celui de l'autre côté ; ce que l'un conseillait et ordonnait, l'autre le condamnait. Ici trouve aussi sa place l'histoire racontée par Joseph Struthius, dans son *Traité sur l'art sphygmique*. Il raconte que chez un certain Starchonio de Venise, atteint de fièvre continue, le pouls manquait. Le médecin portait un fâcheux augure, dans l'ignorance où il était de l'appareil du pouls. L'artère était située si profondément et recouverte d'une telle couche de chair et de graisse, que la main qui la cherchait ne pouvait la sentir. Et cependant le malade guérit.

Il rapporte encore que chez un soldat de Hongrie, le pouls manquait totalement et ne donnait aucune pulsation. C'était la conséquence de ses blessures. Les artères avaient été coupées dans l'une et dans l'autre main, ainsi que l'on pouvait en juger par les cicatrices qu'il portait vers le milieu du cubitus. Il rapporte aussi que chez le comédien Sphasio, d'un naturel capricieux, le pouls, au milieu de la santé la plus parfaite, présentait tous les genres d'irrégularité. Le médecin qui interrogeait le pouls et à qui l'on demandait ce qu'il en pensait, répondit assez spirituellement : *Que le pouls de ce comédien était comme son caractère*. Il rapporte aussi qu'un moine eut toute sa vie des intermittences dans le pouls (1). Rappelons encore l'histoire de ce jeune homme qui, au sortir de maladie, effraya ses médecins par les intermittences de son pouls, qu'ils ignoraient être congénitales. Chez Pierre Conar, une tumeur tophacée s'était formée sur le cubitus au-dessous de l'artère ; elle faisait tendre le vaisseau et faisait trouver ses pulsations plus tendues. De même, chez un soldat turc, dans le cours d'une

(1) Voir aussi Galien, au livre *Des Prévisions*, adressé a Posthumus. (Baillou.)

fièvre continue, le pouls était *dicrote*. La fièvre terminée, il conserva ce caractère, car il était ainsi naturellement. Le fait le plus extraordinaire est celui d'un comte polonais, qui resta sans pouls pendant les quatorze jours qui précédèrent sa mort. Son fils présenta le même phénomène, mais pendant un jour seulement. N'est-il pas étrange qu'il soit resté si longtemps sans pouls?

Beaucoup de malades ont des fièvres lentes symptomatiques. Le vulgaire des médecins ne les regarde pas comme des fièvres; ne s'en rapportant qu'aux témoignages des sens, ils ne reconnaissent l'existence de la fièvre qu'aux frissons, au froid, aux horripilations, à un certain état de malaise et d'angoisse. Aussi, sans prévision et sans jugement, ils alimentent les malades, et ne se doutent pas de l'approche des premiers indices (*épisémasie*), encore latents, de la maladie. La pourriture latente et l'humeur enfermée, n'affectant pas encore les parties sensibles (dans lesquelles se manifeste la sensation du froid), rendent l'*épisémasie* cachée et obscure. Dans de telles épisémasies, les malades périssent victimes de l'imprévoyance des médecins. Cela arrive surtout lorsqu'une fièvre périodique se mêle à une fièvre lente, et beaucoup trop souvent, au grand dommage des malades. Or il faut corriger l'interprète de Galien, qui, lisant dans le livre premier *Des Différences des fièvres*, au chapitre 7, le mot θλίψεως, pris dans le sens de compression, lorsqu'il s'agit du pouls, traduit, par une licence grammaticale, l'épisémasie que l'on rencontre dans les fièvres hectiques, après un repas, et dans quelques fièvres putrides, par le mot ἄθλιπτον, *indice non comprimé*, ce qui est absurde : les mots de ἐπισημασία ἄθλιπτος doivent s'entendre du commencement de certains accès fébriles, dépourvus du malaise et de l'angoisse qui paraissent d'ordinaire dans d'autres fièvres où le frisson et le froid sont manifestes. Il faut bien faire atten-

tion à ce que Galien, au chap. 9. du liv. 1. *Des différences des fièvres*, fait observer, à savoir que cette absence du malaise et de l'angoisse (τὸ ἄθλιπτον) ne se rencontre pas dans les fièvres hectiques seulement; mais aussi dans les putrides, car dans les continues, il existe certains paroxysmes excités par le mouvement d'une matière nouvelle et non encore répandue dans les organes (bien que je ne regarde comme possible que le mouvement et le transport de la partie la plus ténue et du sérum, et non de la totalité de cette matière). De tels paroxysmes se dérobent souvent à notre connaissance ; et dans ce cas, une alimentation intempestive prolonge la durée des maladies. Nous avons démontré d'après Arculanus, dans le premier livre de nos *Conseils*, comment il n'est pas nécessaire que les paroxysmes des fièvres s'accompagnent de frissons et d'horripilations.

Jean Puthonnier, atteint d'ictère, était tombé dans une sorte de fièvre lente. Les urines étaient abondantes et claires. On craignait un diabète. La saignée et de douces purgations produisirent les meilleurs effets. Cela ne tint-il pas à ce que le foyer était au dedans, de telle sorte que, pour éteindre la soif du foie et des organes précordiaux, le foie et les reins ne cessèrent d'attirer la sérosité ?

L'histoire de cette nourrice qui, après avoir longtemps joui d'une bonne santé, présenta, au début de sa maladie, de si effrayants symptômes, montre au médecin que, loin de se laisser intimider, il doit redoubler de hardiesse, tant que les forces le permettent, dans l'emploi des purgatifs, au lieu de se borner à celui des cordiaux (F).

Dans une fièvre continue, le domestique de Gaillard Jullian était oppressé à un haut degré. La nature dévoila la cause de cette oppression par l'expectoration qu'elle provoqua. Dans les fièvres mêmes essentielles, le médecin doit avoir l'œil sur les poumons et les autres organes qui peuvent devenir le foyer d'une maladie nouvelle pire que l'an-

cienne. En cela consiste la succession des maladies et la variété des crises selon le siége des diverses affections.

Ce qui arriva à Mademoiselle de La Mothe est presque incroyable. Elle se portait assez bien, lorsqu'à la suite d'un seul lavement, elle devint ictérique. L'ictère était extrêmement intense et étendu. On croyait que le lavement contenait du poison. Il est extraordinaire qu'une jaunisse si forte ait éclaté tout à coup. La cavité hépatique renfermait-elle toute cette matière ? sinon, où se trouvait-elle ? Les selles étaient blanchâtres, les urines troubles.

Un Espagnol, Nicole Honorée, Nicolas Dubuisson, la petite fille de la femme de Gilbert, périrent d'une maladie presque la même chez chacun d'eux ; elle fit le désespoir des médecins; j'oserai même dire qu'ils ne la connurent pas. (G) Ces malades présentèrent jusqu'à la mort une grande difficulté de respirer, une respiration faible et fréquente comme si les poumons étaient à sec, sans toux ni crachats : il fut impossible de la ralentir même un moment. Ils respiraient ainsi le corps un peu élevé. La fièvre était modérée et nullement en rapport avec cette gêne. Les médecins regardaient le poumon comme le siége du mal, que les uns traitaient de catarrhe, les autres d'inflammation ou de phlogose (H), suppositions que démentait le peu d'intensité de la fièvre. On ne retira aucun profit de la saignée et des laxatifs. C'était à la suite d'une fièvre lente et après un bon souper, que Nicole Honorée avait vu sa respiration devenir courte et fréquente ; elle resta ainsi jusqu'à sa mort. Nous plaçâmes le siége du mal dans le ventre, et non dans le poumon ; d'autres étaient d'un avis contraire. A l'autopsie, on trouva le rein droit en suppuration, ce qui porterait à croire que cette orthopnée sèche fut produite par une vapeur maligne ; car on ne saurait s'imaginer les symptômes auxquels peut donner lieu l'*aura* vénéneuse qui se dégage du pus. L'histoire de Jean Tassin en fait foi (I). Il est encore une conjec-

ture sur laquelle nous nous appuyons. A la suite des fièvres ou d'autres maladies de longue durée, la nature dépose les restes du venin tantôt à la peau, tantôt sur les membres, tantôt sur une autre partie. De là naissent des éruptions psoriques : chez les uns, des souffrances articulaires ; chez les autres, des hémicranies, certaines formes de catalepsie, l'aphonie, l'apoplexie. Nous en avons cité des exemples dans le premier livre de nos *Conseils*, et nous en avons donné la raison. Or, chez notre petite-fille, les poumons étaient sains; une faible portion adhérait aux côtés ; mais cette circonstance était insignifiante (J). Nicolas Dubuisson périt aussi avec les mêmes phénomènes ; il est à croire qu'ils étaient produits par la même *aura* virulente ; car il avait eu pendant 15 ou 19 ans, par l'urètre, un suintement purulent dont les reins étaient le point de départ. L'écoulement diminua ; des coliques se déclarèrent ; puis une difficulté de respirer, sans toux ni autre symptôme analogue. Mais on peut se demander si cette dyspnée a pu succéder aux douleurs de coliques et à des exhalaisons dépravées. C'est un point que nous croyons avoir découvert et mis en lumière par les exemples cités. Les choses se passèrent autrement chez l'Espagnol et chez la petite-fille de Gilbert. Aussi ne savions-nous pas s'il fallait regarder cette affection comme une orthopnée sèche, ou comme une congestion sanguine du cœur. Elle tenait de l'orthopnée sèche par la ressemblance qu'elle avait avec l'affection à laquelle Hippocrate donne ce nom. Galien (dans son commentaire sur le §. 21. Liv. 4. *Du Régime dans les maladies aiguës*) pense qu'il faut appeler orthopnée sèche cette difficulté de respirer, sans crachats, dans laquelle la toux n'amène aucune expectoration, et qui est portée à ce point qu'elle ne pourrait être portée à un degré de plus sans faire périr par suffocation celui qui en est atteint ; elle dépend de ce que le passage des esprits est intercepté. Il mentionne aussi l'inflammation des hypochon-

dres, parce que l'affection des hypochondres peut produire cette affection. Nous lui donnions le nom d'engorgement sanguin de cœur (*sanguisugum*), à l'exemple de Gordon (Chap. 8. Liv. 4.). Or cette affection consiste dans une difficulté de respirer qui se produit, lorsque quelqu'un ne peut convenablement expirer l'air, parce que la poitrine et les conduits respiratoires ne peuvent subir un resserrement suffisant, les résidus fumeux qui y sont retenus y mettant obstacle.

Pourquoi, en l'absence de la lune, les maladies s'aggravent-elles? Pourquoi les calculeux souffrent-ils? Il semble que c'est le contraire qui devrait se produire; car dans les premiers quartiers de la lune, et surtout dans la pleine lune, les corps paraissent plus robustes et devraient se débarrasser de la matière morbifique avec plus de facilité à cette époque que lorsque la lune est à son déclin. Serait-ce que, dans la pleine lune, la vie des organes est augmentée et que les corps se tuméfient, et qu'ils éprouvent plus de relâchement et de faiblesse à mesure que la lune décroît et vieillit? D'où, s'il existe quelque infirmité, elle se dévoile dans ce temps plutôt que dans celui où les facultés organiques sont dans toute leur vigueur, le corps restant alors abandonné à ses propres forces.

ANNOTATIONS.

(A) La cause qui produit l'éternuement opère en provoquant un mouvement d'excrétion et de secousse dans la faculté expultrice du cerveau. Dans le paroxysme des fièvres, il y a orgasme et comme intumescence, expansion du foie, ainsi que l'a noté Hippocrate au 2e livre des *Prorrhétiques*; d'où naît souvent une respiration difficile. Quand le choléra-morbus doit éclater, il se fait une sorte de mouvement impétueux et d'effort. Ce sont là des choses qu'il ne

faut pas perdre de vue. Il en résulte dans les organes une accumulation de matières excrémentitielles qui irrite les facultés propres à chaque partie. Lorsque cette accumulation se produit dans tous les organes, il en résulte une oppression souvent suivie de mort.

(B) Dans cette constitution, il régna une quantité innombrable d'ophthalmies sèches et d'ophthalmies humides, de prurit des yeux, de cataractes et de taies se développant subitement. Chez beaucoup de personnes, la vue fut ainsi débilitée, affaiblie, ou tout à fait perdue. On observa de même des douleurs de dents cruelles et très-aiguës, des toux, et la cohorte entière des maux dont le cerveau est le point de départ ordinaire.

(C) Une chose étonnante, c'est qu'une matière virulente comme est celle qui produit les exanthèmes et les varioles, ne se change pas en pus, mais en quelque chose de semblable au pus, en une nouvelle espèce de pourriture, dont la nature ne se débarrasse pas facilement. Hippocrate en a fait l'observation dans ses *Épidémies*. Dans cette prévision, il importe d'ouvrir de bonne heure des cautères, bien que la matière ne soit pas expulsée et ne provoque pas de grandes douleurs. Les frictions mercurielles conviennent aussi dans ce cas, ainsi que j'en ferai la remarque plus loin.

(D) Il fallait en effet pratiquer la ponction dans cette partie, comme on le fit à la femme de M. Guillon, que Duret guérit, ainsi qu'il sera dit bientôt.

(E) Il est difficile de bien juger du pouls, et un grand dommage pour les malades résulte des difficultés inhérentes à ce point. Selon l'idée qu'il se fait du pouls, chacun tourmente d'une manière différente l'organisme malade. Le pouls est-il jugé fort et élevé? on en tire une indication tout autre que s'il offrait un caractère différent. Peut-être le pouls paraîtra-t-il fort, parce que l'artère battra fortement, sans qu'il soit tel en réalité. Car ce caractère variera

suivant l'état de l'appareil artériel. Le jugement porté sur le pouls variera encore suivant que la main interrogera l'artère par une pression forte, légère, ou médiocre. Tel médecin la comprime, et l'artère comprimée donne une idée du pouls, qui différera de l'idée que s'en fera un autre médecin qui appuyera à peine les doigts sur le vaisseau. On ne saurait donc apporter trop de prudence dans l'appréciation du pouls.

(F) Un cas tout à fait semblable est celui de P. Michaëlis Saint-Martin, chez lequel une défaillance précéda une fièvre violente et une tuméfaction du genou. Les médecins, effrayés de ces symptômes, eurent recours aux cordiaux, tandis qu'ils auraient dû plutôt mettre en œuvre quelque médicament purgatif.

(G) Il y avait de la difficulté à respirer. La cause en était moins dans les poumons que dans la région du foie et dans celle de la rate. Et de même que le commencement des fièvres, soit continues, soit intermittentes, est marqué par des nausées, de la dyspnée, une toux sèche, de l'anxiété, des pandiculations, de l'oppression, et une espèce de cauchemar; ainsi lorsque la matière est en mouvement et qu'une espèce de fièvre s'allume à l'intérieur, il peut en résulter une difficulté de respirer que nous ne devons rapporter ni au catarrhe suffocant, ni à une altération des poumons. Le fils d'Antoine Favereau, pharmacien, semblait devoir tomber dans le genre d'orthopnée dont il s'agit ici. Il éprouvait de la dyspnée, sa respiration était bruyante et sa voix rauque. On attribuait cette affection à des sucs crus ou à des flatuosités malignes développées dans le poumon; mais on vit ces symptômes se résoudre en une rougeole. Se ferait-il donc dans le poumon une mauvaise disposition de la même manière que dans les prodromes de la rougeole, d'où naîtrait la difficulté de respirer? Peut-être cette supposition n'est-elle pas tout à fait sans fondement. Un autre enfant, âgé de

7 ans, mourut du même mal. Il fut impossible de découvrir la cause d'une si cruelle maladie et de cette difficulté de respirer. Il régnait en ce moment une toux, connue sous le nom de *quintes*, dont il sera bientôt question. Et les phénomènes que ne produit que par intervalles la cause des quintes de toux quand elle est passagère, elle les produit aussi quand elle est fixe : dans ce dernier cas, la difficulté de respirer persiste jusqu'à la mort. Le fils de M. le Noir mourut de cette difficulté de respirer : sa voix rauque avait le caractère de l'aboiement du chien, et sa gorge était tuméfiée. Le poumon était altéré dans sa partie droite. Gervais Honoré, mon beau-père, mourut aussi de même presque suffoqué. Un chirurgien qui avait fait l'autopsie d'un enfant mort de cette difficulté de respirer, de cette maladie inconnue, comme je l'ai dit, m'affirma avoir trouvé une pituite épaisse, résistante, tapissant, à l'instar d'une membrane, la trachée-artère, de telle façon que l'air extérieur ne pouvait ni y pénétrer ni en sortir librement : de là la suffocation instantanée.

(H) La maladie à laquelle succombaient les trois malades précités n'était peut-être pas sans analogie avec celle qu'Hippocrate désigne par le nom de *réplétion du poumon*, et sur laquelle j'ai exposé antérieurement mes conjectures.

(I) Chez Nicolas Honoré, on trouva une grande quantité de bile répandue dans les intestins, et la vésicule du fiel vide. Fernel, au chapitre *des maladies de la vésicule du fiel*, assure que des personnes moururent chez lesquelles on ne trouva, pour expliquer la mort, que l'absence du fiel dans cette vésicule. Il est à examiner si cela est croyable.

(J) La difficulté de respirer qui provient de ces émanations virulentes est la plus pénible, la plus difficile à guérir et la plus dangereuse. On trouve la preuve de la production de cette difficulté de respirer par le dégagement de ces

émanations, dans ces paroles de Galien, en son commentaire sur le §. 39 du livre 2 des *Prorrhétiques* : *L'asthme est produit par des vapeurs, par la pituite qui découle de la tête, par une pleurésie métastatique, par le pus.*

CONSTITUTION DE L'AUTOMNE

DE L'ANNÉE 1577.

—

L'automne de l'année quinze cent soixante et dix-sept fut marqué par l'extrême abondance des exanthèmes particuliers à l'enfance. Les personnes âgées, instruites et d'expérience, répétaient même qu'elles n'avaient jamais vu une si grande mortalité d'enfants (A). L'été avait été salubre, sec et aride ; le printemps et le commencement de l'été avaient été humides et doux ; et l'on avait lieu d'être surpris qu'après un été si salubre, au point que presque tous les médecins étaient restés inoccupés faute de malades, cette éruption pustuleuse eût enlevé tant d'enfants : or, ceux qui, au commencement, étaient frappés, succombaient presque tous à la violence du mal, et ne retiraient presque aucun avantage de l'intervention d'un art si souvent utile aux hommes, tant était grande la malignité de la sérosité virulente ! Par suite surtout de mouvements de bas en haut, ou spécialement d'une pléthore de la tête, la figure était décomposée, les yeux gonflés au point qu'il y avait lieu de craindre une exophthalmie ou une subite cécité. Chez un bien petit nombre, l'éruption fut bénigne, car elle était de mauvais caractère.

Vers le quatrième ou le cinquième jour, il se déclarait une fièvre continue (B). Avant le début de cette épidémie, il avait paru, chez les adultes et chez les vieillards, des macules, des ecthyma, des pustules miliaires et autres éruptions semblables, et cela surtout en été; mais il n'en résultait aucun danger. Il est incontestable qu'à certaines époques, suivant certain vent, une certaine classe de personnes est attaquée d'un certain genre de maladies; ce qu'Hippocrate a parfaitement établi, ainsi que nous l'avons rappelé dans notre traité des exanthèmes et de l'arthrite. Pline (Ch. 50. Livr. 7. et Chap. 7. Livr. *De la Mentagre*) a écrit à ce sujet avec beaucoup de justesse : « Il est des maladies qui frappent des nations entières, et généralement tantôt les esclaves, tantôt les classes élevées, tantôt d'autres classes du peuple. »

C'est ici le lieu d'examiner pourquoi les ecthyma diffèrent des autres pustules dont nous sommes souvent atteints; et si ce n'est pas parce que, dans les exanthèmes, tout le corps ou la plus grande partie du corps est affectée, tandis qu'il en est autrement lorsque quelques pustules douloureuses n'apparaissent que disséminées sur le corps; pourquoi, lorsque l'on soupçonne que la sérosité surabonde et qu'elle est maligne, il y aurait quelque danger à ouvrir la veine; comment une matière si virulente peut se changer en pus; et s'il existe une matière virulente, pourquoi le pus formé dans les vésicules n'étend pas plus loin ses érosions serpigineuses.

André Frère, atteint d'ictère, mais sans fièvre, rendait des urines saturées de bile. Nous tirâmes de ce phénomène l'opportunité de prescrire la saignée. Nous avions agi de même chez Mademoiselle de la Mothe. Le sang de la saignée fut très-louable ; comment concevoir cela ? Monsieur Fernel en donne la raison, et il blâme ceux qui font découler de telles urines l'indication de la saignée. Prenez connaissance des raisons qu'il en donne, car ce point est l'occasion de fréquentes disputes (C).

Relativement à la paracentèse, notez ceci : c'est une opération facile à pratiquer. Mais je tiens de confrères dignes de foi, qui n'ont pas répugné à recourir à cette opération pour venir en aide à des malades tombés dans un état misérable, que le danger ne nait pas de la ponction, ni de l'évacuation d'une eau sanieuse, ni de la production d'un nouvel épanchement, mais de ce qu'il est extrêmement fréquent de voir un érysipèle être la conséquence de l'opération et se former sur le point où l'ouverture a été pratiquée ; érysipèle bientôt suivi de gangrène et de sphacèle. Ils ne peuvent donner d'explication du développement et de l'accroissement de cet accident, qu'en supposant que je ne sais quelle émanation maligne remplace l'eau évacuée, et qu'au contact du froid, les intestins, accoutumés à l'ancienne collection devenue habituelle, se sphacèlent facilement.

Qui pourrait s'imaginer qu'un air, même très-faible, pût développer dans notre corps de si grandes douleurs et des maux si formidables ? Mais ne voyons-nous pas le contact de je ne sais quel air produire dans les plantes, dont l'organisation est plus robuste que la nôtre, la sidération, la crudité, la maladie et la brûlure ? Je cite cet exemple, parce que mille occasions le présentent à nos yeux, et afin qu'il nous apprenne à juger des maladies qui se développent sans cause, ou du moins sans cause évidente et qui puisse tomber sous nos sens.

C'est une erreur que de recourir aux astringents et aux applications réfrigérantes et d'en couvrir le ventre pour remédier au flux immodéré des règles. Car, d'abord, leurs principes ne pénètrent pas jusqu'à l'intérieur, et en refoulant la chaleur au dedans, ils rendent le sang plus chaud et plus disposé à fluer. Dans ce cas, les digestifs et les récorporatifs ont quelquefois beaucoup d'efficacité (D).

Il se présenta quelque chose de remarquable chez le fils de Mademoiselle de Mommor. A la suite de violentes fatigues

et d'un état de pléthore, il fut pris d'une douleur au côté. Il fut saigné. La fièvre ayant augmenté et s'étant exaspérée, il éprouvait une grande difficulté à respirer. La douleur était fixée vers les fausses côtes. On craignait une péripneumonie. Il ne pouvait respirer que la tête très-élevée. A la fin du paroxysme fébrile (car la fièvre n'était pas intermittente, mais rémittente), la difficulté de respirer et la douleur de côté diminuaient. La fièvre était donc essentielle plutôt que symptomatique. La saignée apportait moins de soulagement que ne le faisait la purgation. Sa fièvre était engendrée par le foie, et avait quelque parenté avec les affections de cet organe. Nous redoutions une pleurésie du dos; il n'en était rien cependant; car une telle pleurésie se juge, selon Hippocrate (Livre des *Maladies*), par les urines; la fièvre actuelle se jugeait plutôt par les évacuations alvines. Et nous nous tenions soigneusement en garde contre quelque erreur à ce sujet; car les crachats étaient bilieux. Quand les crachats ont ce caractère, Hippocrate nous recommande de ne pas purger par le haut (E). Vérifiez ce précepte. Ce malade rendit une quantité extraordinaire d'humeurs. Dans de tels cas, c'est au médecin à voir si l'on ne doit pas purger (comme le fait M. Legrand, médecin), plutôt que d'user avec trop de libéralité de la saignée.

La maladie du noble seigneur de Perrote est digne d'être notée. Douleur de poitrine, voix rauque, basse, difficilement émise. Pas de toux, peu ou point de fièvre. Tout à coup une tumeur se fit jour de dedans en dehors à l'os du sternum. C'était quelque chose d'érysipélateux. Il fut largement saigné, en raison de la phlogose cachée que nous soupçonnions (laquelle avait enfin développé une inflammation dans le poumon). Guérison.

Blandin, et un malade logé près de l'*Escalier-du-Temple*, souffraient d'une douleur de tête périodique; les secours de l'art étaient impuissants à la soulager. Chez l'un, les

sudorifiques mêmes n'avaient produit aucun bon effet. La douleur revenait à époques fixes. La fièvre était peu considérable. Ce mal provenait d'une mauvaise disposition (diathèse). Je voudrais bien savoir par quels moyens on pourrait guérir une douleur si opiniâtre.

L'histoire d'une demoiselle atteinte de douleurs de côté ne doit pas être passée sous silence ; car bien que son pouls fût très-faible, et qu'on la regardât comme devant succomber à une douleur qui la jetait dans une si grande prostration, elle fut sauvée par une saignée qu'on eut la hardiesse de lui prescrire. Ainsi le hasard d'un coup d'audace l'emporte souvent sur une prudente réserve.

Une femme logée près de l'église de Saint Thomas, mit bien en évidence l'importance que l'on doit attacher à la plus légère lésion des seins. Elle avait reçu un coup sur le sein droit ; on négligea la contusion, la regardant comme un mal trop léger ; il s'ensuivit un cancer des plus malins et des plus dangereux, qui occasionna la mort.

La femme du boulanger Berger se plaignait d'un prurit siégeant entre l'intestin rectum et l'utérus et qu'aucun remède ne parvenait même à soulager. Je crois qu'il était dû à un vice caché pendant un certain temps, à une dartre serpigineuse, laquelle s'accroissait et faisait des progrès. Je crois qu'elle fut enfin soulagée par l'usage de pessaires calmants.

Un conseiller royal, qui était malade dans notre rue, paraissait remis de la fièvre, et tout semblait aller au mieux, lorsque, le onzième jour, par un effort critique de la nature, et bien que, pendant quatre jours, il eût paru sans fièvre, une sueur générale commença à couler de tout son corps. Douleurs de côté. Il était pulmonique, comme l'indiquaient ses crachats ; et le parenchyme pulmonaire était à demi pourri et rempli d'une grande quantité de pituite. Il nous paraissait aller mieux. La douleur de côté continuait à être

violente. La lune alors ne paraissait pas; et néanmoins l'intensité de la douleur nous mit dans la nécessité d'ouvrir la veine. Sueur colliquative. Mort. Durant les maladies, les craintes doivent être toujours éveillées, et nous ne devons regarder un malade comme hors de danger, surtout lorsque c'est un organe principal qui est atteint, que lorsque la convalescence est pleinement établie. Nous devons redouter qu'une maladie n'ouvre la porte à une autre. Galien a fait une remarque analogue dans son commentaire sur les *Prorrhétiques*. (Comm. sur le §. 17. Sect. 2.) Ce passage est très-remarquable.

Macée, autrefois domestique de M. Crasse, d'un tempérament bilieux, rousseau, fut pris, vers le mois de mars, d'une douleur de côté et de fièvre. L'impétueuse fureur de l'humeur pouvait à peine être arrêtée; elle était plus forte que l'art et en déjouait les remèdes. Toutes les personnes rousses ont de la peine à se débarrasser de leurs maladies. L'humeur qui prédomine chez elles a quelque chose de virulent. Témoin la veuve de Barnabé Panthou, dont il a été question plus haut. Quelque maladie qui les atteigne, elle est plus à redouter que chez une autre, et les médecins ne sauraient trop se tenir avec elles sur la réserve et sur leurs gardes.

Uue femme demeurant à l'enseigne de l'*Entonnoir*, eut une maladie digne d'être notée. Elle éprouvait une douleur intolérable au bas-ventre, intérieurement. Les règles étaient supprimées. C'était une maladie de matrice. On lui conseilla l'usage fréquent des évacuants, des bains de siége, et des lavements de décoction de pavots, car dans les maladies utérines, surtout lorsqu'elles s'accompagnent de douleurs, il faut avoir recours aux stupéfiants. C'est ce que fait Hippocrate dès leur début. (Livr. 2. *Des Maladies des femmes*). On trouve une histoire semblable dans Manard.

Une histoire remarquable est celle d'un tailleur de pierre

qui demeurait dans la rue des Nonnains. Il rendit par le vomissement une énorme quantité de sang noir, fétide, corrompu. Il ne mourut pas, quoique nous nous y attendissions tous. C'était une décharge de la région splénique. Ce vomissement se répéta plusieurs fois. On s'attendait à chaque moment à le voir périr. A la fin, il se déclara au périnée un abcès qui suppura. Le malade alla mieux. Voyez les observations que nous avons consignées sur les hémoptysies atrabilaires, dans le 2e livre de nos *Conseils*.

L'épouse de M. Néron porte au côté, près du sein, une tumeur phlegmoneuse. Il paraît y avoir une tuméfaction des côtes. On en favorisa la suppuration. On ouvrit la veine, ce qui fut une faute; car lorsque l'on détermine la suppuration, il faut s'abstenir de la saignée, hors le cas d'une nécessité absolue.

Blandin souffrait de la tête. Il était atteint d'ophthalmie. Il est étonnant que rien ne pût calmer cette douleur. On lui pratiqua l'artériotomie. Le mal se calmait pendant quelque temps, puis ne tardait pas à se reproduire. Ce malade balayait habituellement les boues des rues. Ne serait-il pas possible qu'il fût exposé par là à quelque émanation maligne qui, frappant la tête, y engendrât quelque mauvaise disposition? je ne le mets pas en doute (F).

D'où vient que le grand air fait plus de mal aux yeux et en aggrave plus les souffrances, qu'il ne le fait aux affections de l'oreille, et que cependant, de toute antiquité, on se serve contre les maux d'yeux d'eaux froides et de remèdes froids?

Si c'est une sérosité nitreuse et salée qui produit les éruptions herpétiques, impétigineuses, et les dartres, pourquoi les combattre par les remèdes siccatifs et produisant l'aridité? Car les contraires se guérissent par les contraires.

Sur les bords de la Seine, un mari fit à sa femme une blessure. La veine de la malléole fut ouverte. Abondante

hémorrhagie. Fièvre et délire. La blessure se ferma, mais une douleur intolérable occupa bientôt tout le pied. Était-ce le résultat d'une fluxion sur ce point, ou de la soustraction de la pituite, ou de l'affaiblissement de la chaleur naturelle? car les douleurs articulaires peuvent avoir cette origine. Ainsi la femme d'un pharmacien, qui, étant devenue enceinte et voulant se débarrasser de son enfant, usa des remèdes qui provoquent les règles, tomba, à la suite d'une perte excessive de sang, dans des douleurs articulaires implacables dont elle mourut misérablement. Une douleur arthritique peut-elle donc être la conséquence d'une telle évacuation de sang? oui, car la faiblesse produit la convulsion; et de telles douleurs articulaires peuvent tenir lieu de la convulsion. Je citerai encore l'histoire de la femme d'un apothicaire, chez laquelle les médicaments abortifs provoquèrent une hémorrhagie utérine excessive. Comme pour la punir de son action abominable et criminelle, une arthrite envahit son corps tout entier.

Le fils de Torquat, écuyer de M. de Rochefort, était atteint d'une éruption exanthématique. Elle paraissait perdre de son intensité, lorsqu'il commença à cracher et à expectorer du sang, et à pisser aussi le sang, et cela en abondance. Les médecins se virent forcés d'ouvrir la veine, quoique l'exanthème n'eût pas disparu. Il mourut par suite du sang qu'il perdit par la voie des urines. A l'ouverture du cadavre, on trouva aussi des pétéchies à l'intérieur du corps. Les vaisseaux sanguins étaient rompus, et une grande quantité de sang s'était ramassée dans la région des reins. On fit ainsi la découverte d'un symptôme nouveau.

L'épouse de M. Brézé souffrait d'une douleur de tête insupportable. Cette douleur paraissait revenir tous les quatre jours, quelquefois le troisième jour. C'était une sorte de fièvre céphalique. Il a déjà été souvent question de ces sortes de douleurs. Leur cause demande de nouvelles recherches.

Le cuisinier de M. Daubray paraissait atteint de néphrite, et fut saigné à tout hasard. Il alla mieux. La douleur reparut. Il avait autrefois reçu un coup dans la région des reins. Dans les douleurs soudaines et violentes, surtout lorsqu'elles s'accompagnent de fièvre, on peut saigner en toute sûreté.

Une femme, demeurant à l'enseigne du *Pot-d'étain*, et qui semblait près de rendre l'âme, fournit la preuve que l'on peut recourir à la saignée avec avantage, même dans un état de faiblesse extrême. Nous voulûmes qu'elle fût saignée, nonobstant les avis contraires, et elle le supporta merveilleusement bien. *Audaces fortuna juvat.*

Nous fîmes la même expérience chez la femme d'un Espagnol, dans le voisinage de l'hôpital de Lorraine. Les lochies avaient mal coulé; les lombes et la région de la rate étaient le siége d'une douleur intolérable. Elle fut hardiment saignée, et s'en trouva bien.

Je ne dois pas passer sous silence l'histoire de Gratian, atteint d'une douleur au côté. Il fut saigné six fois et souvent purgé. Il guérit miraculeusement. Son teint était presque ictérique et son sang était bilieux. Même avec une grande cacochymie, il faut agir avec énergie et ne pas trop se défier des forces; car elles se relèveront à mesure que l'on évacuera les saburres.

L'histoire du fils de M. de Poisle est remarquable. Les médecins se trompent souvent en portant un pronostic fâcheux, parce qu'ils trouvent une respiration stertoreuse jointe à une douleur de côté, avec peu d'expectoration. Il guérit contre toute espérance. La fièvre était essentielle plutôt que symptomatique. Dans toute fièvre essentielle qui s'accompagne de douleur au côté, la douleur augmente lorsque la fièvre augmente. Dans la vraie pleurésie, la fièvre n'augmente que lorsque la douleur augmente. Le fils de Mademoiselle de Monmor, dont il a été question plus haut,

en est la preuve. Les médecins doivent donc mettre tout leurs soins à découvrir, toutes les fois qu'il s'agit d'une douleur de côté, si la fièvre est ou n'est pas essentielle.

Rien de plus surprenant que la maladie de Mademoiselle de Louans. Il existait dans les poumons une quantité incroyable d'humeur presque purulente. Cette demoiselle paraissait presque sans souffle et près de rendre l'âme. Dans le paroxysme de la fièvre, elle se trouvait très-bien de prendre de la nourriture et une petite quantité de vin. C'est pour de tels cas qu'Hippocrate recommande de tenir compte de l'habitude. Il ne faut pas suivre toujours à la lettre les lois sévères de la médecine, surtout chez les personnes à constitution grêle, délicate, molle, catarrhale; il faut les tenir à une diète moins rigoureuse, et s'en départir même au plus fort de la fièvre.

Je crois avoir déjà parlé du domestique de M. de Granville. Il était doué d'une constitution athlétique, pituiteuse. Ses pieds étaient toujours baignés d'une sueur naturelle, excrémentitielle. Un chirurgien a cité aussi une autre personne dont les pieds laissaient suinter assez abondamment une quantité d'eau remarquable.

Madame de Masseparault a la langue sèche, de mauvais aspect, même dans l'état de santé. Cela tient à une surprenante disposition des hypochondres, surtout lorsqu'il existe de l'inflammation; car alors le feu intérieur se communique aisément de l'estomac à la langue.

Un parent de M. le procureur Dodyer porte depuis longtemps un ulcère à la jambe. Quelquefois on le voit se cicatriser. Dès qu'il est fermé, il survient des troubles du côté du cœur et un abattement des forces. Ce malade a toujours mal au cœur, selon son expression. Remarquable effet de la suppression d'une sécrétion habituelle.

La fille de Jogone ressentait des lassitudes spontanées, et une sorte d'érysipèle phlegmoneux envahissait l'une et

l'autre jambe. Elle se trouva bien de la saignée répétée jusqu'à trois fois. Elle fut saignée des deux bras ; le sang était très-impur (G).

Il en fut de même de la femme de M. Boyer. Douleur aux aines. La saignée souvent répétée fut très-avantageuse. Douleur intolérable aux yeux, et profonde. Nous craignions que l'œil ne sortît de l'orbite.

A l'enseigne de l'*Entonnoir*, un homme reçut sur l'estomac un coup de poing qui contusionna cette partie. Il perdit la voix, puis il la recouvra. L'aphonie se reproduisit à maintes reprises. Nous étions étonné de ce phénomène. Aucun excitant ne réveillait la voix.

Un homme, récemment marié, fut pris de fièvre, à la suite d'une colère ; il n'y avait pas huit jours qu'il était marié. Nous craignions que la saignée ne lui fût nuisible. Cependant la violence de la fièvre nous força d'y recourir, et il la supporta assez bien. Elle avait été faite dans de justes bornes. Il rendit par le bas une immense quantité d'humeurs. Il restait languissant, sans sommeil, offrant un léger délire. D'énergiques purgations rétablirent complétement sa santé.

Le domestique de M. de Longneire fut atteint d'une maladie qui paraissait assez bénigne. Nous n'avions nullement la pensée d'une issue funeste. Sa figure n'était pas décomposée, mais seulement un peu enflée. Le pouls était très-fréquent, mais pas élevé. Il fut purgé convenablement. Au toucher la fièvre paraissait modérée. Nous ignorions depuis combien de temps il était malade. Il y eut d'abord un peu de moiteur, puis une sueur abondante. Le pouls n'offrit aucune variation. Mais voilà qu'au moment même où nous regardions son rétablissement comme prochain, il rendit par les selles une énorme quantité d'un sang, partie en caillots, partie vermeil. A l'instant, prostration des forces. Il y avait quelques signes de dissolution

du foie. Sueurs non critiques. Perte de la voix. Mort. Il faut donc toujours regarder comme possible une issue funeste, dans les maladies mêmes dont la nature paraît permettre une meilleure espérance. Dufour Pierre éprouva à peu près un pareil accident. Au onzième jour de sa maladie, il rendit même une plus grande quantité de sang. Néanmoins il guérit contre toute apparence. On disait que le domestique précité était adonné à l'usage d'un vin fort et généreux.

Il se fit une forte hémorrhagie utérine chez Madame de La Mothe, que l'on croyait être enceinte. L'accoucheuse pensait que l'on devait s'attendre à l'expulsion de quelque corps, dont la présence, désormais inutile dans l'utérus, entretenait la perte de sang. On donna un purgatif, un lavement. Les douleurs cessèrent. Elle se plaignit que les douleurs eussent cessé. Nous devons attendre jusqu'à ce que le temps nous éclaire et nous fasse connaître s'il y a grossesse véritable ou faux germe. Je veux ici établir quelques règles qui nous enseigneront avec quelle prudence nous devons traiter les maladies des femmes. La cure est toujours entourée de difficultés et de dangers. Lorsque chez elles nous avons institué quelque traitement, attendons que l'événement le justifie ; gardons-nous surtout de toute épreuve hasardeuse ; car de même que la conception, la cessation des mois, le développement du fœtus et tout ce qui se rattache au travail de la grossesse, est une œuvre merveilleuse de la nature; ainsi la conservation du fœtus et la délivrance, l'expulsion même d'un produit contre nature, est une des œuvres les plus surprenantes de l'organisme. Souvent ce que l'art ne peut faire, ou n'ose même pas tenter, la nature l'accomplit au grand étonnement de tous. Le médecin doit donc assister à de telles opérations plutôt en spectateur que d'y intervenir comme acteur. Chez cette malade, après s'être momentanément arrêté, le flux de

sang se reproduisit avec plus de violence; mais rien ne fut expulsé qui eût des apparences d'organisation.

L'histoire de la petite fille de M. Santeuil ne doit pas être passée sous silence, bien que l'issue de la maladie reste entourée d'obscurité. Comme elle vit naître sur l'un et l'autre de ses bras une tumeur volumineuse, suite d'une éruption pustuleuse, nous eûmes les plus grandes craintes que l'os n'eût été altéré. Dans la pensée qu'il y existait du pus, le feu fut appliqué sur l'un des bras, mais il ne s'en écoula pas; c'est pourquoi l'on négligea de l'appliquer sur l'autre bras, malgré le conseil qui en était donné. Nous devons dans la pratique de notre art nous tenir dans la plus grande réserve et ne rien précipiter. Mais c'est surtout dans la cure des maladies de l'enfance que la prudence et la temporisation doivent être pour nous une loi.

D'où vient que, dans les fièvres quartes et dans beaucoup de fièvres erratiques dues à l'humeur mélancolique, il existe une inappétence extrême, comme chez Mademoiselle de la Migenne, qui éprouvait un insurmontable dégoût pour tous les aliments qu'on lui présentait, et que cependant le suc mélancolique excite puissamment l'appétit? Je l'ignore, à moins que l'on ne suppose, dans ces fièvres, l'existence d'un principe de pourriture qui fait perdre l'appétit. Et cependant nous avons fait remarquer précédemment que ceux-là mêmes dont le parenchyme de la rate était en putrilage, conservaient le goût des aliments et un appétit très-développé. J'abandonne cette question à un esprit plus pénétrant que le mien. Il en est qui l'attribuent à une pituite corrompue, génératrice des fièvres erratiques et des quartes irrégulières, qui, après s'être altérée dans les premières voies, y reste stagnante, et naturellement y occasionne la perte de l'appétit: la plus grande partie même du chyle mal adoucie et mal absorbée, séjourne dans les vaisseaux lactés, conserve jusqu'à un certain point les qualités de la

pituite, et contribue avec d'autres causes à diminuer et à abolir l'appétit. A l'appui de cette opinion, nous pouvons assurer que nous avons observé des malades qui, après avoir rendu une quantité plus grande qu'on ne saurait croire, de ce chyle corrompu, mal absorbé et privé de l'élaboration et des qualités convenables, qui les avait fait tomber dans une grande maigreur, furent enfin rendus à leur première santé. Témoin le pêcheur Lysouart, et une mauvaise langue de servante qui demeurait dans la maison d'Étienne Collot. Témoin aussi M. Du Plessis, cousin germain de M. de Biron, grand-maître commandant de l'artillerie française.

Voici ce qu'un médecin racontait d'un malade atteint de flux dyssentérique. Après beaucoup de remèdes, il fut mis, par le conseil de médecins, à l'usage du lait de vache qu'on venait de traire. Le lait se cailla dans l'estomac; de là les symptômes les plus incroyables, défaillances, etc. Ce qui aurait fait dire, à ce que l'on croit, à Dioscoride, que le lait caillé dans l'estomac ou dans les intestins agit à l'instar d'un poison. Néanmoins, comme l'usage du lait était une nécessité, un médecin plus avisé conseilla de le faire bouillir, d'y plonger un fer rougi, et d'y jeter un peu d'eau au moment de l'ébullition. Il fut alors supporté et fit grand bien. Cette méthode est d'Aétius, au chapitre *Du lait bouilli*. Et c'est une chose admirable que les bons effets du lait ainsi préparé.

Lorsque le corps éprouve un grand trouble et que la bile s'est mêlée au sang, selon l'expression d'Hippocrate, quelle que soit la quantité de sang que l'on tire au malade, il est impur; lorsque le trouble s'est apaisé, le sang reprend sa pureté première, surtout s'il s'est établi d'abondantes sueurs. Cette observation nous amène à poser cette importante question: Dans toute fièvre (surtout s'il y a indication de la saignée, car certaines fièvres la contre-indiquent), ne devrait-on pas faire précéder la purgation de la saignée ?

C'est la même observation qui détermine, non sans raison, quelques médecins à agir ainsi.

Je me souviens qu'Hippocrate a écrit que c'était une chose mauvaise, dans les maladies du poumon, lorsque les crachats devenaient doux de salés qu'ils étaient ; ce qui paraît se produire contrairement à l'ordre naturel ; car c'est une preuve que l'humeur s'adoucit. Sous cette expression de douceur, il sous-entend la présence du pus. Or il est tout à fait mauvais que le pus succède à l'expectoration d'une humeur salée. Vérifiez si ces opinions sont fondées.

Convient-il de faire aux pulmoniques des frictions sur la poitrine ? Il semble que non, car elles n'atteignent pas le parenchyme du poumon. Un médecin célèbre les recommande cependant par deux raisons. Elles favorisent une transpiration qui déterge le poumon. Or la diaphorèse tient le premier rang dans les remèdes propres à chasser les maladies. Si le malade est d'un sang chaud, âcre et corrosif, c'est une excellente chose que ces frictions. Elles conviennent encore s'il y a crudité, en adoucissant et en procurant une certaine coction ; de manière qu'alors la pituite qui, en raison de la chaleur et de la sécheresse, adhérait aux membranes, et occasionnait la difficulté de respirer et la douleur, se dissout et est éliminée plus facilement.

On parle d'une maladie particulière aux chevaux, vulgairement nommée *tic*. Elle provient de ce que l'aliment mâché et avalé a de la peine à franchir l'orifice de l'estomac, et détermine même la sensation d'un poids et une certaine douleur inexplicable. On l'observe chez ceux qui mangent gloutonnement, et qui avalent leurs aliments à peine mâchés, et chez ceux dont l'estomac semble opprimé par l'excès des humeurs et les premières voies obstruées. Le meilleur remède est de solliciter les selles, et de soigneusement évacuer l'estomac.

L'ouverture du corps du chirurgien du duc d'Aumale,

révéla chez lui l'existence d'une néphrite. Il avait rendu une pierre par les urines ; on en trouva une autre dans le rein. Il avait eu longtemps de la diarrhée, de la fièvre, des douleurs qui lui arrachaient des cris et des gémissements ; une éruption psorique. Apprenons par cette histoire à soupçonner chez les enfants l'existence d'une maladie des reins, et à porter souvent notre pensée et notre attention sur ces organes comme étant le siége du mal ; ne négligeons pas d'inspecter les urines, et de palper soigneusement la région des reins. Qui empêche, en effet, qu'il ne découle des reins quelque rudiment d'une plus grande pierre destiné à se concréter et à s'accroître dans la vessie (H) ? L'affection néphrétique de Pierre le Venyer en fut un exemple ; c'était une vraie néphrite. En raison de son jeune âge, les médecins, ne pouvant ni indiquer le lieu ni juger de l'espèce du mal, n'eurent aucune idée de sa maladie.

Eh quoi ! les semences froides majeures, la racine de patience, d'oseille, de chicorée, de scariole, ajoutées à la décoction purgative dans laquelle doivent macérer les follicules de séné ou la rhubarbe, ne diminuent-elles pas la puissance du médicament? Elles tempèrent la chaleur du remède, et émoussent toute la force qu'il peut posséder. C'est donc une mauvaise méthode que de faire macérer dans une telle décoction la rhubarbe et autres purgatifs semblables, à moins qu'ils ne soient trop énergiques, comme la coloquinte et la scammonée ; car, ainsi que les amandes et les dattes émoussent la force du diagrède (1), de même ces décoctions énervent les purgatifs qui y macèrent. Galien, dans son commentaire sur le §. 12 du 2e livre *De la Diète dans les Maladies aiguës*, veut bien que l'on mêle aux purgatifs des substances qui corrigent leur malignité,

(1) Scammonée préparée.

mais il rejette celles qui paralyseraient leur action. De ce même passage, on pourrait inférer qu'il vaut mieux donner un bouillon immédiatement après l'administration d'un purgatif, que plus tard. Il veut même qu'on s'en abstienne pendant longtemps après le moment où l'on a pris le purgatif. Mais tout ce passage est si obscur qu'il est à peine intelligible.

Quand les forces sont épuisées, même avec des signes d'une grande cacochymie, à moins que celle-ci ne cède à un doux purgatif, il faut bien se garder d'exciter un trouble violent dans le corps. Aussi avons-nous vu un grand nombre de malades succomber le jour même qu'on leur avait administré un purgatif, dans la fausse opinion où l'on était qu'il existait une grande quantité d'humeur dépravée. Mademoiselle Malon, l'épouse de Guillaume Guynet, le domestique de M. Poille, Jean le Myre, marchand, après avoir reçu un purgatif dans ces conditions, ne tardèrent pas à périr. Or, dit Hippocrate, c'est un malheur et une honte pour le médecin qu'un malade soit tué par l'administration d'un purgatif.

La femme de Nérone portait une tumeur au-dessous du sein droit. On lui soupçonnait à tort une origine vénérienne. On la couvrit d'un emplâtre de Vigo. Effet nul. C'était une tumeur froide (I). La saignée ne procura non plus, je crois, aucun avantage ; car si la nature détermine la suppuration, la saignée la retarde. On en favorisa la suppuration. Elle guérit.

Si c'est de l'état des forces que l'on tire l'indication, elle sera quelquefois trompeuse, car on observe souvent, au début des maladies, des intermittences et de grandes inégalités dans le pouls, et cependant on a hardiment recours à la saignée et aux purgatifs. Est-ce une pratique sûre ? oui, toutes les fois que cette faiblesse tiendra à l'oppression des forces, et qu'il sera nécessaire de dégager les forces pour les relever.

La fille de M. de Longueyre accoucha. Les lochies se supprimèrent. Difficulté de respirer, fièvre continue, léger délire. Elle fut purgée. On la saigna du bras : ce dont on eut lieu de se repentir, car c'était plutôt à la malléole qu'il fallait ouvrir la veine. On en vint enfin à la saignée de la malléole. Ensuite une douleur survenue au côté gauche nous détermina à ouvrir la basilique gauche. Nous lui plaçâmes un pessaire convenable. Tout paraissait désespéré. Mais, le dixième jour, les lochies reparurent. Elle guérit. Que conclure de ce fait ? qu'il fût avantageux pour la malade qu'on l'eût purgée, et que l'on eût allégé la nature en tirant du sang.

M. Duret était atteint d'une fièvre continue. L'expectoration était rare. Il ne voulut pas que l'on secouât son corps par des purgatifs, et laissa à la nature la majeure part de la cure. Et voilà que rien ne détournant la nature de son œuvre, le 7e jour, le 11e, le 14e et le 17e, une sueur apparut qui le soulagea beaucoup. Que les praticiens fassent une médecine active tant qu'ils le voudront, il n'en sera pas moins de la plus grande importance de bien observer les jours. Et je crois que la nature aura plus de prévoyance et rendra plus de services en provoquant seulement la sueur, que les médecins avec tous leurs médicaments, qui trop souvent ne font que troubler les opérations de la nature.

Chez les personnes bilieuses, il faut avoir plus de confiance dans les médicaments altérants que dans les évacuants. Témoin le domestique de M. de Chaulne, qui mourut, quoiqu'il eût été purgé convenablement. Peut-être les altérants eussent eu plus de puissance pour le guérir que les plus énergiques purgatifs. C'est un point qu'il faut noter avec le plus grand soin.

Dans le traitement des douleurs de tête, il vaut quelquefois mieux temporiser qu'agir, insister de préférence sur les parégoriques, et attendre jusqu'à ce que la maladie soit un

peu venue à maturité. Pourquoi cette maladie n'aurait-elle pas aussi ses périodes ? Témoin la domestique de M. de Guibbeville dont la douleur de tête déjoua tous nos médicaments.

Une chose surprenante, ce furent les douleurs qu'excita chez la femme de M. Rose, dans l'utérus, dans les aines et le gras des jambes, l'usage des pilules utérines et des pilules adoucissantes; tellement est grand le consensus qui unit ces parties! Il faut éviter que les purgatifs n'agissent avec mollesse et ne restent sans efficacité, si l'on ne veut pas s'exposer à exciter des douleurs en pure perte.

Mademoiselle Dolot et Madame Claude de Bobigny furent prises d'une douleur d'estomac excessive, qui annonçait, à notre avis, une fièvre de longue durée. Contre notre attente l'une et l'autre durent la plus prompte guérison à l'usage des pilules stomachiques; et en réalité, ces pilules font disparaître une certaine complication de la maladie. On doit également y recourir dans les douleurs d'estomac invétérées.

Le domestique de Gratian fit une chute sur la tête. Plaie; vomissements assez fréquents. Il n'y avait cependant aucune lésion du crâne. Il y avait peu de temps qu'il avait dîné. Ainsi donc, dans les blessures à la tête, le vomissement doit être un avertissement de nous tenir sur nos gardes, plus qu'une preuve irréfragable d'une fracture du crâne. C'est un point important, car il donne lieu à de fréquentes méprises. Après une chute de ce genre, le vomissement peut donc dépendre d'une foule de causes, sans que cependant il y ait fracture.

Le gendre de M. de Brézé avait la fièvre et toussait horriblement (J). Le quatrième jour, il se fit une éruption d'ecthyma. Nous ne l'aperçûmes pas. La casse lui fut administrée le soir. Il fut saigné le matin. Nous nous attendions à trouver un sang corrompu. Il était pur et ne contenait pas de sérosité. Il y eut une défaillance, presque après la première palette. Nous avions donc commis une imprudence en le saignant. Il rendit par le bas de la bile presque

pure. Purgé à plusieurs reprises, il guérit complétement. Nous lui fîmes courir des risques. Nous aurions dû tenir une autre conduite. Il fallait abandonner la maladie à la nature. Cependant, quoique ayant été purgé et saigné, il guérit. L'épreuve servit à rendre le retour à la santé plus prompt et plus complet. Mais elle était entourée de périls, et ne doit pas être un sujet d'imitation.

Un marchand, Nicolas Marguenat, souffre de la tête (K). Fébricule. L'ignorance et l'incurie des assistants aggravent le mal. Le cerveau se prend entièrement. Le mal dégénère presque en phrénésie. Le malade s'agite au point qu'on peut à peine le contenir. Pour apaiser cette excitation, voici qu'un médecin lui administra une demi drachme de pilules de cynoglosse dissoutes dans du sirop de pavot et de l'eau de chardon. Il tomba dans l'assoupissement. Le lendemain matin, on lui administra les plus énergiques purgatifs et de fréquents lavements (L). Peut-être cette pratique pourrait-elle être imitée, et, dans semblable circonstance, pourrait-on provoquer le sommeil afin que les esprits ne s'enflamment pas par les veilles elles-mêmes, et que les malades soient plus faciles à maintenir dans le calme, par l'usage des médicaments stupéfiants.

Rien n'est plus surprenant que l'histoire d'un nommé Bordier. Il souffrait depuis plus d'un an de tormina douloureux à l'estomac, qui, tantôt se calmant, tantôt s'exaspérant, ne lui permettaient pas de goûter le sommeil. Aucun remède ne le soulageait. Nous craignions qu'il ne tombât un jour dans une hydropisie sèche, ou dans le marasme. Une affection à peu près semblable existait chez le menuisier dont il a été question plus haut. Pendant que nous étions en consultation sur la nature de cette maladie, M. Marescot nous raconta l'histoire d'un habitant de Saint-Denis, qui, à la suite de nombreuses et longues douleurs, tomba enfin dans une hydropisie sèche. A l'ouverture de

son corps, on trouva les nombreuses glandes du mésentère desséchées et suppurées, ce qui avait empêché qu'il ne tirât aucun profit des sucs alimentaires.

Le conseiller Boyer rend quelquefois du sang mêlé à ses urines. On redoute quelque maladie grave. Cependant si ce qu'Aétius (Cap. 3. Serm. 3. Tetrab. 3) a écrit est vrai, ce phénomène n'aurait pas une si haute gravité.

Si l'on donnait à quelqu'un à choisir, pour être le sien, entre le tempérament chaud et humide et le tempérament chaud et sec, peut-être ne voudrait-il ni de l'un ni de l'autre. Car on voit les tempéraments chauds et humides être très-sujets à la putridité et aux fièvres de pourriture. Ils sont facilement attaqués de ces fièvres, et leurs éléments étant faciles à se dissoudre, ils se maintiennent difficilement dans l'état de santé. Leurs maladies sont très-aiguës, et ils les supportent très-difficilement. Au contraire, les tempéraments chauds et secs sont moins sujets aux fièvres putrides (M) (car leur nature est très-rebelle à la pourriture), et s'ils sont pris de fièvre, celle-ci est plutôt lente et longue; ils sont atteints de marasme plus que de maladie aiguë. D'où vous verrez des personnes maigres, desséchées, n'ayant que la peau et les os, réduites à l'état de squelette, vivre longtemps, contre toute attente, et d'autres ayant conservé tout leur embonpoint, toutes leurs chairs, tomber tout à coup, ou vivre valétudinaires, ou mourir subitement. Et cependant l'humide et le chaud sont des principes qui conviennent beaucoup à la nature, et dont elle s'accommode beaucoup mieux que du sec; tandis que le sec répugne à la nature, et signifie en quelque sorte l'absence de cette humidité à l'aide de laquelle elle accomplit ses actes.

Un homme avait une gonorrhée; on la supprima. L'humeur se creusa de telles voies, qu'elle perfora le périnée en plusieurs endroits, par où l'urine sortait comme par un crible.

Chez un autre, l'urine, arrêtée par une obstruction de l'urètre, se fit jour par la cuisse. On lit, je crois, quelque chose de semblable dans la *Pathologie* de Fernel.

Je ne dois pas laisser se perdre l'histoire de M. le conseiller Briçonnet. Il souffrit longtemps d'un catarrhe et d'une difficulté de respirer, que les uns rapportaient à la fermentation de l'humeur mélancolique, les autres aux poumons. Le pouls offrait beaucoup d'inégalité, d'irrégularité et de trouble. Il mourut subitement. On trouva dans la poitrine une grande quantité d'eau sanguinolente semblable à de la lavure de viande. Il est difficile d'expliquer d'où cet épanchement de sang provenait, et comment il s'était produit.

La mère de M. Hellain fut prise de fièvre. Orgasme des humeurs. Douleur insupportable dans les jambes. Jactation. Nuit inquiète. Le matin, comme les douleurs des jambes cessent, il se déclare une douleur au côté. Difficulté de respirer. Saignée. Le lendemain, nouvelle saignée. Dans l'après-midi, purgation. Il se fait dans le pouls un changement du plus mauvais augure; il est entrecoupé, presque chevrotant, inégal, irrégulier, un peu intermittent. Il conserve ces caractères pendant cinq ou six jours. Et comme on les rattachait à une vapeur maligne dégagée de l'humeur mélancolique, on ne cessa de la purger et de la repurger. Le pouls revint à son caractère et à son rhythme naturels. Chez les vieillards, nous ne devons pas autant nous alarmer des changements qui surviennent dans le pouls.

Mademoiselle Akarye était atteinte d'orthopnée. Il existait dans les poumons une grande quantité de pituite corrompue. A la suite d'évacuations par haut et par bas, elle se trouva mieux. Dans la difficulté de respirer, il ne faut pas redouter de fréquentes et énergiques purgations.

Mademoiselle Boyer souffrit d'une fluxion sur les gencives et sur la langue; cette fluxion était séreuse. On de-

mande souvent si la fluxion est produite par une humeur chaude ou par une humeur froide. Car dans le coryza, il y a souvent âpreté, sécheresse, et comme une sorte de brûlure, quoique la matière soit originairement froide. Mais c'est plutôt une sérosité nitreuse. C'était une *parulie* (1), et la violence de la fluxion fut si grande qu'elle ébranla quatre dents et les rendit branlantes. Douleur intolérable, rebelle même aux narcotiques. Enfin la nature procura un abcès, dont la suppuration amena quelque soulagement. Ce n'est donc pas une chose déraisonnable que de favoriser, dans la parulie, la suppuration, afin de prévenir les douleurs intolérables qui accompagnent cette affection. Quoique la malade fût enceinte, nous ne craignîmes pas de lui donner des pilules qui contenaient même de la scammonée; car il est d'observation que beaucoup de personnes sont sujettes aux catarrhes, parce qu'elles ont la substance du cerveau délicate et molle. Il faut donc la raffermir, éviter la crudité, et l'usage trop fréquent des choses liquides.

Je reconnus chez la domestique d'Étienne Colot l'affection cœliaque, d'après les symptômes mêmes par lesquels Fernel (*Pathol.* Chap. 10. Liv. 6.) l'a caractérisée. Je ne dois pas me borner à quelques mots sur ce point, qui est un sujet fréquent de controverse. Les médecins font de vains efforts pour en triompher; trompés par la fièvre, ils recourent à la saignée, et ils ne distinguent pas avec assez de soin l'affection cœliaque des affections spléniques. C'est de la première que souffrait cette domestique. Elle avait d'abord éprouvé une violente douleur à la bouche de l'estomac. On pensait, mais à tort, qu'elle avait reçu un coup sur cette région. Il y avait jactation continuelle et impossibilité de dormir. Elle rendait chaque jour une énorme quantité de matière blanchâtre, semblable à de la bouillie. Ce

(1) Tumeur inflammatoire des gencives.

n'était pas de la lienterie, mais un flux cœliaque; car l'estomac faisait assez bien ses fonctions; l'absorption seule était entravée; et c'est là ce qui constitue la différence qui existe entre la lienterie et l'affection cœliaque. Tout à coup la fièvre s'alluma, soit à cause des veilles continuelles et des souffrances, soit à cause du remuement d'une matière si fétide, que sa vapeur, en frappant le cœur, ne pouvait qu'exciter un certain degré de fièvre. Il faut dans cette affection, ou jamais, temporiser et soutenir les forces, pour qu'elles résistent à un si grand mal. C'est une maladie qui se rencontre fréquemment, et souvent les médecins ignorent la conduite qu'il faut y tenir.

Les chirurgiens les plus habiles ont reconnu que les ulcères les plus légers, et j'oserais même dire, les simples excoriations elles-mêmes, guérissent très-difficilement chez les personnes qui ont souffert autrefois de la vérole, bien qu'elles en soient guéries. Tant il est vrai qu'il reste toujours quelque parcelle de l'ancien virus, qui accroît les maux les plus légers et leur donne plus de gravité. C'est une observation qu'il ne faut pas perdre de vue, lorsqu'il s'agit de traiter de légères plaies chez les personnes qui ont autrefois souffert de cette lèpre, afin que si ces plaies résistent aux remèdes qui réussissent dans les conjonctions communes, on n'exaspère pas le mal par les remèdes ordinaires, ce qui ferait rejaillir de la honte sur le médecin qui s'obstinerait à suivre la route battue.

Eh quoi! on dit vulgairement que l'humeur mélancolique, surtout lorsqu'elle a acquis un caractère de malignité, est l'ennemie capitale du cœur et dela chaleur naturelle. Si cela est vrai, comment se fait-il que les mélancoliques résistent et vivent si longtemps ? Comment soutiennent-ils de si nombreuses et de si énergiques évacuations ? Il paraît contradictoire que la chaleur naturelle, bien plus, que la nature elle-même soit altérée par la virulence de l'humeur

mélancolique ou atrabilaire, et qu'elle résiste si longtemps, tandis que nous voyons souvent une vapeur, partie d'un autre foyer, briser le fil de notre vie et nous jeter dans des syncopes cardiaques les plus formidables. C'est un problème qui ne manque pas de difficultés. Une vapeur qui se dégage du pus, ou d'un abcès, ou seulement d'un épanchement sanguin, cause la mort. Pourquoi la vapeur qui s'élève de l'humeur mélancolique ne produit-elle pas le même effet (N)? Peut-être existe-t-il une analogie entre la vapeur qui s'élève du foyer de la vérole et celle qui est fournie par l'humeur mélancolique ou atrabilaire. La vapeur virulente de la maladie vénérienne possède la puissance, non d'anéantir et de tuer, mais de produire un certain nombre d'affections, et cela en vertu d'une propriété qui lui est spéciale. La nature pousse le poison à la peau et le dépose sur les muscles; d'où des douleurs insupportables dans les articulations. Mais la vapeur pestilentielle qui se dégage du pus ou d'un grumeau de sang anéantit les esprits, et en vertu d'une propriété différente, tue et entraîne la mort. Il en est de même du flux menstruel ou du flux séminal corrompu qui n'engendre pas la mort, mais les souffrances hystériques.

Relativement aux affections mélancoliques, il est une observation essentielle à faire : c'est que la plupart des malades souffrent de douleurs nées de l'affection mélancolique que l'on attribue à une affection catarrhale ; et en cela, on se trompe étrangement, car elles diffèrent et par leur origine et par le traitement qu'elles réclament. Elles consistent en une tension des membranes, tension produite par une flatuosité, ou par une matière ténue, qui distend les membranes et les déchire en quelque sorte. Le même phénomène peut être également produit par une sérosité maligne.

M. Magne a connu une femme qui souffrait parfois de ces douleurs de distension. Après avoir résisté à tous les

remèdes que l'on essaya pour les apaiser, elles furent suivies d'une tumeur cancéreuse (O). Rien n'est plus extraordinaire que les effets de l'humeur mélancolique. Et nous devons nous bien garder, quand de telles douleurs existent, de dessécher le corps des malades, dans la dangereuse persuasion où nous pourrions être que la douleur dépend d'une fluxion. Elles réclament plutôt une médication tempérante et humectante. C'est un sujet de faute, pour les hommes mêmes les plus habiles. Témoin Marie Berthier, qui se trouva mieux d'avoir été humectée que si elle eût été desséchée par une soustraction considérable de la sérosité rendue atrabilaire. Car qui s'oppose à ce qu'une humeur acquière dans l'ensemble de l'organisme la nature qui est propre à l'humeur spéciale d'une région ? C'est un point que les médecins ne surent peut-être pas reconnaître chez Mademoiselle de la Migenne, qui souffrait de douleurs du bras presque arthritiques. Comme elle maigrissait de vieillesse, de jour en jour et de plus en plus, qu'y avait-il d'étonnant que cette douleur dépendît plutôt d'un desséchement que de la présence d'une humeur ? Peut-être l'huile de violettes, des frictions et des embrocations auraient-elles réussi chez elle mieux qu'un remède plus énergique. (P)

Le marchand Bourlon éprouvait des douleurs atroces qui, de la région de la rate, s'étendaient presque jusqu'à l'ombilic. On y sentait comme une tumeur. Il finit par en mourir. On ne regardait pas cette douleur comme néphrétique, et cependant elle l'était. Mais le siége de la douleur donnait le change. A l'ouverture du cadavre, on trouva le rein volumineux, loin de sa place ordinaire, et refoulé jusqu'à la région de la rate, par suite d'une anomalie naturelle ou de quelque autre force, s'il est permis de faire cette dernière supposition. Ce fut ce qui en imposa tant aux médecins. Il en fut de même chez le cardinal de Guise, que l'on traitait pour une affection de la rate, tan-

dis qu'il avait une maladie des reins. Le rein avait quatre fois plus de volume que dans l'état normal.

A Montpellier, on proscrit le vinaigre de la composition des oxyrhodins et des remèdes employés dans le but de provoquer le sommeil, prétendant qu'il blesse les membranes, et qu'il est ainsi plus propre à entretenir la veille qu'à ramener le sommeil. Aétius a fait la même remarque, d'après Archigène.

Un habitant de St-Denis mourut de tympanite. Les glandes du mésentère étaient entièrement desséchées, et c'est à cet état que l'on dut rapporter la cause de l'hydropisie sèche.

Les femmes sujettes à l'ivrognerie ont, la plupart, du dégoût pour les aliments, et les maladies dont elles sont atteintes sont d'ordinaire fort difficiles à guérir. Elles sont sujettes, contrairement à l'opinion d'Hippocrate, à la goutte, aux catarrhes et aux douleurs de tête. Serait-ce parce que, chez elles, la perspiration se fait mal, et qu'il en est autrement chez les hommes, surtout chez ceux dont les pores de la peau sont largement ouverts? Rien n'est au reste plus remarquable que ce qu'Hippocrate a écrit à ce sujet : *La laxité de la peau est une condition favorable à la santé, parce qu'elle laisse échapper la transpiration en plus grande abondance. La densité de la peau est une condition défavorable, parce qu'elle laisse plus difficilement échapper la transpiration. Ceux qui transpirent convenablement sont plus faibles, mais mieux portants, et se relèvent plus aisément de leurs maladies. Ceux qui transpirent mal sont plus forts, tant qu'ils ne sont pas malades, mais s'ils tombent malades, ils se relèvent plus difficilement de leurs maladies.* (Traité de l'*Aliment*.) Ces observations peuvent servir de réponse aux questions que nous nous sommes adressées précédemment, relativement à l'organisation des valets et des servantes.

ANNOTATIONS.

(A) On peut se demander si la matière est aussi dépravée qu'on le croit communément : car alors, pourquoi suppure-t-elle ? Cette dépravation paraîtrait devoir s'opposer à la suppuration. Pourquoi aussi prend-on intérieurement des réfrigérants, et met-on tant de soin à se garantir du froid ? Cela implique contradiction.

(B) Nous avons exposé, au premier livre de ces *Épidémies*, les désordres que produisent ces exanthèmes épidémiques. On le vit chez le fils du notaire Puthomme, dont le bras fut presque paralysé. Dans ce cas, l'application d'un cataplasme d'onguent mithridate est utile. Nous en avons précédemment donné la raison, au 1er livre de ces *Épidémies*.

(C) Il est en outre un point à bien considérer, parce qu'il est une occasion de fautes graves. Dans les fièvres continues, les urines étant d'ailleurs en apparence assez louables, le sang fourni par la saignée est altéré dans sa couleur et dans sa substance. On croit les urines troubles, et l'on tire à tort de l'altération du sang l'indication de saigner. C'est une erreur ; car lorsque, dans l'état des maladies, la coction des urines est parfaite et qu'il ne se fait encore aucune évacuation ni excrétion de la matière nuisible, les urines ne se montrent pas troubles. Et cependant, à cause de l'agitation qui se fait dans les sucs contenus dans les veines, le sang offre cette altération ; faudra-t-il pour cela recourir à la saignée ? le croire c'est se tromper. En outre, il faut bien se garder de confondre des urines troublées avec celles que l'on nomme vulgairement troubles. Ces dernières réclament la saignée ; les urines troublées ne la réclament pas. Il faut suivre sur ce point les règles établies par Fernel.

(D) Cela n'a peut-être été observé que par un infiniment petit nombre. C'est peut-être dans ce but que quelques femmes emploient des applications de pervenche pour arrêter le sang.

(E) Ici trouve sa place l'histoire de Gratian, qui, atteint de pleurésie, retira les plus grands avantages d'évacuations alvines abondantes.

(F) L'ophthalmie était contagieuse dans cette pauvre famille; car la femme, le mari et tous les enfants en étaient atteints.

(G) Pourquoi tirait-on du sang du bras plutôt que de la malléole? Car si le refoulement et la répercussion sont nuisibles, pourquoi la révulsion et la rétraction au dedans ne le sont-elles pas? si ce n'est parce que la répercussion n'évacue rien, tandis que la révulsion et la rétraction évacuent, surtout lorsqu'elles s'opèrent par la saignée.

(H) S'il existe des envies de vomir, des nausées, beaucoup de jactation, et que les urines donnent quelques indications (bien que souvent dans ces affections et chez les enfants elles soient trompeuses), alors on doit craindre qu'une pierre ne se soit formée dans la vessie.

(I) La saignée retarde la suppuration, ainsi qu'on l'observa chez l'habitant d'Halicarnasse, qui souffrait des oreilles, au 7e livre des *Épidémies*.

(J) La toux annonce l'éruption des ecthyma. Il faut donc ne pas se laisser induire en erreur, mais bien peser tous les autres signes.

(K) S'il est des cas, même dans les fièvres continues, où la saignée convient, il en est où elle ne convient pas, quoi que dise Galien; car en provoquant des évacuations alvines, on peut opérer des changements dans le pouls et juguler la fièvre.

(L) On suivit en cela le conseil d'Aétius, fondé sur l'opinion du médecin Philumène; car il faut adopter l'usage

des narcotiques et des hypnotiques dans les affections de ce genre.

(M) Galien, dans son commentaire sur l'aphorisme 44 du 2e livre des *Aphorismes*, explique ce que l'on doit entendre par constitution maigre et par constitution grasse. La constitution grasse expose à une mort rapide. Il en est autrement de la maigre. La constitution intermédiaire est meilleure. Les personnes douées de cette dernière constitution ont les vaisseaux amples, et quoiqu'elles engraissent, la chaleur naturelle est chez elles moins facile à éteindre. Les personnes maigres sont, il est vrai, plus accessibles aux causes externes; mais on voit les personnes obèses, et qui se nourrissent de consommés et d'aliments liquides, arriver à un embonpoint extraordinaire et être très-accessibles aux maladies. Or, un certain degré de sécheresse du corps paraît être plus en rapport avec les conditions de la santé qu'un état d'humidité trop prononcé. Cependant beaucoup de médecins ont l'habitude de conseiller de préférence d'humecter, par les bains et par l'usage des bouillons et des autres humectants, lorsqu'il y a prédominance du sérum, et que le sérum entre en putrescence et engendre des maladies et des principes virulents. Je n'accorde que cette méthode d'humecter puisse contribuer au rétablissement de la santé que lorsqu'il s'agit de conserver un état moyen d'embonpoint; car ces humectants externes, ou n'engendrent pas la sérosité que nous regardons comme un principe de maladies, ou engendrent seulement je ne sais quelle humidité bénigne facile à dissiper. Mais il est des organismes qui engendrent d'eux-mêmes et en eux-mêmes ce sérum bilieux qui produit les douleurs, l'orgasme, la sanie, l'ichor et les humeurs virulentes; ce qui fait que certains ulcères sont difficiles à guérir chez les uns, et non chez les autres: cause fréquente de mécompte et d'erreurs. En somme, les constitutions sèches durent davantage, et

sont moins sujettes aux maladies, plus fortes et plus pures, d'où ce dicton vulgaire : *Il est dispos comme un Béarnais*. En effet, les Béarnais sont presque tous très-secs, et ont le teint jaunâtre.

(N) La matière du cancer et la vapeur de cette matière ne sont pas domptées et vaincues par la nature, comme le sont le sang et la bile; et néanmoins, la vapeur qui se dégage d'un abcès ou du pus louable, tue plus promptement le malade que celle qui se dégage du cancer. Comment cela se fait-il ?

(O) Lorsque des douleurs, et surtout des douleurs de distension, se sont portées sur un point ou sur un autre, et ont donné lieu à des symptômes graves, s'il se déclare un cancer ou toute autre maladie semblable, la nouvelle affection fait cesser les douleurs. Il n'est donc pas surprenant que les hypochondriaques éprouvent diverses douleurs sur diverses parties ; ils souffrent surtout beaucoup, si leurs tissus sont serrés. Que s'il survient quelque dépôt sur une partie, ils sont soulagés ; sinon, ils ne cessent de se plaindre et n'éprouvent aucun soulagement.

(P) La sécheresse peut-elle être une cause de douleur ? Aétius enseigne que la lassitude provient de la sécheresse, et la douleur de dents aussi.

PRINTEMPS ET COMMENCEMENT DE L'ÉTÉ

DE L'ANNÉE 1578.

—

L'hiver ne fut pas très-insalubre, quoiqu'il n'eût pas tout à fait conservé la température qui lui est propre. Mais le vent du midi ayant soufflé vers la fin de l'hiver, et celui du nord ayant ensuite dominé durant quelques jours au commencement du printemps, il se déclara des maladies de mauvais caractère, et surtout des douleurs de tête très-aiguës. Je ne sais comment, sous l'influence du vent du sud, ou sous toute autre influence atmosphérique, une sérosité maligne et dépravée s'était engendrée dans la tête, qui donnait des marques de sa virulence, sur quelque organe qu'elle se portât, sur quelque partie qu'elle se fixât. Fluxionnait-elle la gorge et la trachée-artère, elle provoquait une toux violente, un certain chatouillement dans la poitrine et un besoin de tousser sans expectoration (A). En voyant la violence de cette affection épidémique, les médecins la regardaient comme étant la même maladie qu'autrefois on avait appelée *la coqueluche*. Il y avait du moins entre elles la plus grande affinité. La toux résistait à tous les remèdes. Il régnait aussi des ophthalmies très-vio-

lentes, des douleurs de dents, la sensation d'une grande chaleur dans la tête, des douleurs de côté, surtout du côté gauche; car pour quatre pleurésies qui occupaient le côté droit, il y en avait quinze et plus qui occupaient le côté gauche. Ce serait une chose digne d'intérêt que de rechercher la raison de cette inégalité. Nous avions fait la même remarque les autres années, ainsi que nous l'avons écrit dans le premier livre de ces *Épidémies*. Beaucoup de personnes éprouvèrent des fluxions sur les gencives et des douleurs de dents. En un mot, ces toux stériles et laborieuses, ces ophthalmies et ces douleurs de côté régnèrent épidémiquement, et ce ne fut que chez un petit nombre que l'on observa soit la douleur de tête, soit le coryza, soit la douleur du cou et du derrière de la tête, ou toute autre douleur analogue. Et, chose remarquable, l'humeur que secrétaient les fosses nasales, quoiqu'elle semblât froide, brûlait et excoriait les parties où elle coulait, et y déterminait une douleur insupportable. Le meilleur remède consista dans la saignée, en raison de l'inflammation et des douleurs pulsatives qu'excitait cette bile, ou cette sérosité bilieuse. Ces douleurs différaient donc essentiellement de celles qu'engendre en d'autres temps l'humeur bilieuse. Nous avons vu se produire quelque chose d'analogue, lorsque nous parlions, dans ce même livre, d'une espèce de *siriase*, qui se développait dans la tête chez beaucoup de malades.

Il existe, chez la fille Beasalde et chez sa mère, je ne sais quelle humeur qui donne lieu aux plus incroyables phénomènes. Il se développe parfois chez elles je ne sais quelle vapeur, ou quelle humeur vaporeuse et flatulente et maligne, qui produit une tuméfaction manifeste dans les parties qu'elle parcourt, et rend la suffocation imminente. Les mains se gonflent si visiblement et à un tel point qu'elles semblent égaler la tête en grosseur. L'une et l'autre se trouvèrent bien d'être saignées; ce qui me donne

lieu de rappeler ces paroles d'Hippocrate : *La saignée fait cesser les flatuosités* (*Épidém.* Livr. 2.)

M. de Boissy, atteint de douleur de côté, montra assez que les purgatifs, loin de diminuer les douleurs de côté, les accroissent, surtout lorsqu'elles sont le produit d'une fluxion. Par contre, les douleurs de côté qui tirent leur origine des parties inférieures, ne sont soulagées que par les seuls purgatifs, et parmi ceux-ci, par les plus énergiques.

Rien de plus plaisant que ce que nous vîmes chez la femme de M. Benart, surnommé *Soulefour*, qui était moins malade de fait que d'imagination. Elle croyait que son mal venait de la matrice et que cet organe se portait vers les parties supérieures. Nous la fîmes changer d'opinion. Nous lui administrâmes des émollients et des laxatifs. Elle s'en trouva à merveille. C'était la même affection dont souffrait la concubine d'un certain Italien, dont il a été déjà question. Elle fut guérie, bon gré mal gré, d'un flux de ventre abondant, qu'elle regardait, quoi qu'il pût en être, comme étant sous la dépendance de la matrice.

Un gentilhomme était atteint d'une maladie à peu près semblable à celle de M. de Longueire et de Pierre du Four ; et tandis qu'il semblait être dans les meilleures conditions, une grosse veine s'étant rompue ou ayant éprouvé toute autre altération, il se fit par le ventre une perte de sang considérable. Deux de ces malades moururent, le troisième en réchappa. L'état de ceux qui succombèrent paraissait bien plus rassurant. Je crois que cet accident tint à ce que le sang qui aurait dû couler par les narines, dans le trouble qu'il produisit, n'ayant pas trouvé d'issues, rompit violemment ses canaux. Ces histoires nous avertissent que même quand la fièvre est légère, nous ne devons pas nous endormir dans une complète sécurité, mais nous tenir toujours en garde contre quelque événement funeste, afin de ne pas prêter le flanc à la médisance. Car que de choses peu-

vent échapper aux prévisions du médecin le plus habile ! C'est ce que Galien a surabondamment démontré dans son commentaire sur le 1er livre des *Prorrhétiques*.

Une femme enceinte, d'un tempérament bilieux, et assez inquiète de l'absence de son mari, était tourmentée par la toux la plus véhémente. Crachats sanglants. Fièvre. Elle approchait du terme de sa grossesse. Nous hésitions à ouvrir la veine. Cependant la crainte d'une inflammation du poumon ou d'une pleurésie l'emporta. Nous pratiquâmes une saignée, qui fournit un sang très-altéré. Le même jour, cette femme mit au monde un enfant plein de vie. Tout fut au mieux. L'événement justifia notre conduite.

Un malade atteint de pleurésie fut beaucoup moins soulagé par des saignées répétées que par une sueur que provoquèrent les efforts de la nature. Et ceux-là commettent une faute grave qui, sans rien attendre, harcèlent la nature et tirent du sang jusqu'à l'épuisement complet des malades. Témoin une femme qui demeurait dans la maison de la veuve du barbier Colot, que d'autres avaient traitée par les saignées, et que nous rétablîmes par d'autres moyens.

Ce qui arriva à la femme de M. Scarron est remarquable. Elle fut prise d'une éruption phlysaciée. Délire. Yeux ardents. La mort de sa mère lui avait causé un grand chagrin. Elle était sur le point d'avoir ses règles. Il suffit d'un lavement pour lui rendre le calme.

Le fils de la demoiselle de cette veuve souffrait d'une douleur de tête insupportable. La mère y fit peu d'attention. La force de la douleur, jointe à une humeur dépravée, le rendit chauve.

Ce qui arriva à un gentilhomme est fort extraordinaire. Il souffrait du côté. Un chirurgien malhabile ouvrit une veine autre que celle qui avait été désignée : il ouvrit la céphalique ; il en résulta une faiblesse extrême. La douleur s'accrut. Le malade semblait en danger de mort. Nous ne nous

laissâmes pas intimider par cette faiblesse. Nous essayâmes beaucoup de remèdes. Une autre veine fut deux fois ouverte. La douleur s'apaisa, mais elle ne tarda pas à se réveiller. Je crois que s'il se trouvait plus mal à la suite de la saignée, cela tenait à ce que le mal avait son siége moins dans les veines que hors d'elles. Il guérit contre toute attente. Il faut souvent savoir oser.

Que de personnes éprouvent une douleur de côté ! Le point douloureux paraît être bien peu de chose pour autoriser de si larges saignées, et une telle sollicitude d'une douleur bornée à un espace si restreint (B). Ne pourrait-on pas porter de ce petit point affecté du thorax, un jugement pareil à celui qu'Hippocrate porta de ce malade qui souffrait d'une partie de la cuisse et du pouce du pied ? Ce dernier mal paraissait de bien peu d'importance, et cependant il occasionna la mort. Galien, dans son commentaire sur l'histoire de ce malade, s'étonne qu'Hippocrate ait omis de lui prescrire la saignée. Ceci demande les plus sérieuses réflexions. Car lorsque la nature tend à se débarrasser, par ses propres forces, d'une matière ou de quelque virus, elle fait apparaître quelque signe de l'expulsion de cette matière, soit dans un émunctoire, soit aux jambes, soit à la tête ; tel qu'une *épinyctis* (1), un phlegmon, ou une inflammation locale, qui doivent être pour vous comme une annonce de la maladie, à moins que vous n'en ayez puisé ailleurs la prévision. Ce qui se passe dans ces cas peut aussi se produire dans la poitrine. Ce serait donc une erreur que de regarder la douleur de côté comme constituant toujours une fluxion de poitrine essentielle. Elle peut résulter de la métastase d'une partie sur une autre, opérée par une sorte d'orgasme. Et de même que vous saignez ou que vous purgez hardiment, lorsqu'il se montre, dans des bubons ou

(1) Éruption nocturne de pustules livides et douloureuses.

dans quelque autre partie, quelque signe de la translation d'une matière péchant plus par sa qualité que par sa quantité, n'hésitez pas aussi à employer les mêmes remèdes, si vous conjecturez que c'est quelque chose de semblable qui est la cause de la douleur de côté. Mais quelques médecins étrangers à ces considérations, se préoccupent peu de cette douleur, refusant de croire qu'il se soit porté sur ce point quelque portion de matière retranchée et détachée d'une plus grande masse de matière; jusqu'à ce que la mort inopinée d'un grand nombre de malades les couvre de confusion et de honte.

L'histoire de la petite-fille de M. Valeton est remarquable. On trouva chez elle la rate appuyée sur la vessie, et y adhérant assez fortement. Elle avait eu autrefois les pâles couleurs et cette tumeur du ventre que les vieilles femmes nomment *le carreau*. Elle était extrêmement cacochyme et s'obstinait à manger du charbon. Elle avait le teint blafard. Elle avait eu des relations secrètes. On ne crut qu'à une tumeur abdominale. Elle fut saignée de la cheville et purgée. La grossesse n'en parvint pas moins à son terme. L'enfant naquit malade. Elle-même mourut pendant ses couches. A l'autopsie, on trouva l'estomac sphacélé. La région ordinaire de la rate était vide. Cet organe était caché vers la région de la vessie. On crut qu'il y était descendu par suite du relâchement de ses ligaments suspenseurs. N'était-il pas arrivé quelque chose de pareil chez Mademoiselle Pagevin ? La sensation qu'elle éprouva elle-même de la chute de cet organe me porte à le croire.

Rien de plus commun que de voir des gens se plaindre d'éprouver une trop grande constipation et de n'aller à la selle que tous les trois ou quatre jours, et même plus rarement. On assigne plusieurs causes à cet état. Il en est une commune et que bien peu de personne sont remarquée: la trop petite quantité d'aliments, et le trop grand inter-

valle mis entre les repas, entre celui de la veille et celui du lendemain. Cet intervalle étant de seize heures, plus ou moins, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour la coction de l'aliment et son absorption. Ne m'objectez pas qu'il est des organisations chez lesquelles la chaleur naturelle trop faible met plus de temps à accomplir ses fonctions. Tout ce que je dis ne s'applique qu'à la généralité. Pendant ce long intervalle, lorsque surtout les repas sont peu copieux et la chaleur naturelle assez bonne, les excréments sont desséchés, et la chaleur naturelle, privée d'un aliment sur lequel s'exerce son action, s'accroît, et s'accroît au point que, déjà accrue par le défaut d'aliment, elle acquiert et manifeste une force contre nature, ce dont on peut s'assurer par une foule de preuves. Les choses se passent beaucoup mieux chez ceux qui vont du corps une fois, ou deux fois chaque jour; cela les met à l'abri de beaucoup de maladies. Ceux qui mangent et boivent souvent, non par nécessité, mais par plaisir, ont aussi des selles plus fréquentes et plus copieuses; ce qui démontre qu'il est plus dans l'ordre de la nature de faciliter la liberté du ventre, en sortant un peu des limites de la tempérance, et en rapprochant les repas, qu'il ne l'est d'entretenir par une trop grande sobriété cette constipation, source de douleurs et de maladies. On ne doit donc pas se rendre tellement esclave d'une règle austère que l'on ne se laisse aller quelquefois aux plaisirs. Ce qui a fait dire au divin vieillard : *Voulez-vous purger le corps, rendez-le plus humide* : recommandation qui ne s'applique pas seulement à l'administration des purgatifs énergiques, mais aux évacuations excrémentitielles, journalières et naturelles. Beaucoup de personnes ne peuvent, le matin, débarrasser leur cerveau de ses mucosités, qu'ils n'aient au préalable mangé, bu, respiré l'air humide, ou humecté leurs narines en respirant de l'eau. On ne rejette facilement

la pituite qu'après avoir humecté la trachée par quelque chose de liquide. Ainsi le peuple et les ouvriers, qui se préoccupent moins de savoir quels seront leurs moyens d'existence pour le lendemain et pour l'avenir, que d'avoir chaque matin leur bouteille ou leur verre pleins, et qui vivent au jour le jour, expectorent, *après qu'ils ont bu deux doigts de vin blanc ou autre* (c'est là l'expression populaire), expectorent une si grande quantité de pituite et avec tant de facilité, que cela devient pour eux un puissant préservatif contre une foule de maladies. Ils pensent se garantir par là contre toutes les intempéries de l'air. Ainsi donc, de même que, pour nettoyer certains organes, il faut prendre quelque chose qui les humecte et les lubrifie, de même, pour que le ventre se vide moins rarement, ou se vide même chaque jour, il faut que les gens dont je parle, par une alimentation plus fréquente, remplissent et humectent, non-seulement le corps, mais les entrailles elles-mêmes ; ou bien qu'ils cessent de fatiguer les hommes de l'art par des plaintes continuelles.

Je veux noter l'histoire que m'a racontée M. Marescot. Un homme reçut un coup de poignard dans la poitrine. Il ne rendit rien par la bouche, rien ne sortit par la blessure, et la cicatrice se fit avant le temps ordinaire. Pendant quelques jours, il parut guéri. Fièvre ; toux pénible ; respiration difficile. On pensait plutôt à l'enterrer qu'à lui faire des remèdes. On tint conseil, et après avoir bien pesé tout ce qui avait précédé, on lui fit une ouverture entre la quatrième côte et la cinquième. Il s'écoula beaucoup de pus. Il guérit.

Ce qui arriva à l'épouse de M. Guillon, trésorier du roi, est digne de remarque. Il lui survint une douleur dans le sein gauche à la suite de quelque suppression du lait, à ce que l'on peut conjecturer. Il y existait une tumeur ; elle disparut, ou du moins elle ne faisait plus saillie au dehors. La malade continua à souffrir de cette partie,

quoique l'on ne pût rien y apercevoir. Elle maigrissait chaque jour. Rien ne la soulageait. Elle tombait dans la langueur. Forte palpitation du cœur, qu'on ne savait à quelle cause rapporter. On la faisait dépendre de la rate. M. Duret, appelé, recherche et fait remonter plus haut l'origine du mal. Il place la cause de toute palpitation du cœur, ou dans l'*oppression* ou dans l'*excussion*. Il y a *oppression*, lorsque le mal est dans le cœur lui-même, ou autour du cœur : ainsi lorsqu'il y a une trop grande quantité d'eau dans le péricarde, ou que le péricarde adhère au cœur. Il y a *excussion*, quand la cause est ailleurs que dans le cœur. Il y avait quelques indices que le mal n'avait pas son point de départ, son origine dans la rate ; il s'ensuivait que la cause du mal devait être dans la poitrine ou dans le cœur. On conclut qu'un abcès s'était formé à l'intérieur, et que si on ne l'ouvrait, la mort arriverait prochainement. Malgré l'avis contraire de plusieurs médecins, on applique sur le lieu souffrant un caustique ; des trajets fistuleux s'y établissent par lesquels s'écoule une grande quantité de pus. Et par miracle la malade guérit. Voyez au commencement de ce livre une histoire semblable, celle d'une jeune fille qui avait un pareil battement sous le sein gauche.

On est souvent fort en peine de savoir s'il faut arrêter les vomissements ou les laisser suivre leur cours ; car le rejet de la matière qui occupe la région de l'estomac paraît dû à un effort de la nature semblable à celui par lequel elle débarrasse le bas-ventre par des évacuations, ou le cerveau par un flux détersif. L'incommodité causée par le vomissement porte les malades à supplier le médecin de mettre tout en œuvre pour l'arrêter. Mais ce n'est qu'au préjudice de la vie que les remèdes peuvent comprimer le vomissement. Car de même qu'il est souvent funeste de supprimer les évacuations alvines et la diarrhée, ainsi du vomissement.

Et les médecins tiennent une conduite sage qui, d'après Hippocrate, guérissent le vomissement par les vomitifs.

On vit bien, chez Madame veuve Brizart, que les douleurs de côté, surtout lorsqu'elles occupent presque la clavicule, réclament les émétiques plutôt que la saignée. On observa la même chose chez M. Saint-Germain et chez la fille de l'illustre dame de Saint-Arnaud.

La promptitude avec laquelle la douleur néphrétique céda chez M. l'abbé de Savigny à la saignée faite, le pouls étant plein et large, montra que, pour apaiser les mouvements tumultueux des humeurs qui tendent à se porter sur les reins déjà souffrants, rien n'est préférable à la saignée, bien que l'affection elle-même, considérée en soi, ne réclame pas ce remède. Cependant Galien, dans son livre des *Maladies des reins*, insiste sur la convenance de la saignée.

La femme d'Adrien Vallée, en proie à la fièvre, à la suite d'une couche laborieuse, tomba dans une maladie des plus graves. Elle perdait beaucoup d'eau et de sang. La garde, voulant réparer cette perte par une alimentation copieuse, ne fit qu'accroître la fièvre, y joindre des crudités, et par là une sorte de corruption. Le huitième jour, les selles étant assez abondantes, on lui administra un bol de conserve de roses avec la rhubarbe : ce médicament, mettant en mouvement l'humeur bilieuse contenue dans la cavité du foie, alluma un tel incendie, une si grande chaleur, que cette malheureuse femme semblait être la proie des flammes. La fièvre alla croissant chaque jour, accompagnée des plus formidables symptômes. Néanmoins, après une et plusieurs saignées et des purgations assez fréquentes, elle se rétablit. Cette histoire nous fit connaître à quelles longues maladies donne lieu une alimentation intempestive.

Chez les personnes dont les chairs sont compactes, fermes et dont le corps est robuste, les douleurs de côté sont

difficiles à guérir, et résistent, en dépit des médecins, à la saignée répétée ; car l'obstruction et le resserrement des pores de la peau empêche toute exhalation. En outre, les personnes de cette constitution veulent sans cesse exposer leurs corps à l'air froid, et on a de la peine à les maintenir dans leur lit. Nous avons fait cette observation chez beaucoup de malades.

Jean Montpellier, huissier royal, est sujet, à certaines époques, à une éruption de pustules que l'on pourrait nommer phlyzaciées, et cela, depuis le temps où il fut atteint d'une fièvre quarte. Rien de plus extraordinaire que les effets qu'ont les restes des fièvres quartes.

La noble veuve de M. de Granville, pendant près de six ans, après avoir été délivrée d'une fièvre quarte, au même mois et au même temps où cette fièvre avait débuté, ressentit les préludes et les symptômes avant-coureurs de cette même fièvre, comme si elle en allait éprouver les accès. Étrange manifestation de cette fièvre quarte ! car on en a bien peu vu, ou plutôt l'on n'en a jamais vu de pareille. Il a été question de cette dame dans le livre premier.

Dans la maison de la veuve Colot, la femme d'un carrier, très-replète, fut prise de fièvre continue. On la négligea jusqu'au huitième jour. Elle fut très-mal soignée. Le neuvième jour, éruption de points et de taches semblables à des piqûres de cousins ; état comateux ; incontinence d'urines. Nous nous demandions si, en présence de ce coma, il fallait faire quelque chose. Elle mourut agitée de tremblements et dans le délire. Le manque de soins des premiers jours fut peut-être cause de ce dénouement malheureux.

Ce qui arriva à la femme de Claude du Four est remarquable. Elle raconte qu'en tombant sur ses genoux fléchis, elle s'était enfoncé une épingle dans la jambe. La douleur se calma un peu, puis se réveilla pendant la nuit. Elle

devint des plus violentes et persista plusieurs mois. Enfin il se manifesta des signes que l'os était affecté. Il l'était en effet. On y appliqua le feu et l'emplâtre *de ranis*. Elle alla mieux. Mais les parties lésées ne se sont pas encore exfoliées. La maladie se comporte comme si elle avait une origine vénérienne.

Dans la maison d'Adrien Vallée, une femme atteinte de pleurésie mourut, contre notre attente. La douleur du côté cessa en partie. Elle fut prise de délire et succomba. Les crachats étaient bilieux, et sa constitution paraissait robuste et saine. Il se vérifia chez cette femme ce qu'Hippocrate a écrit dans ses *Prorrhétiques : Quand une douleur de côté, survenue à la suite d'une expectoration bilieuse, disparaît sans cause légitime, les malades tombent dans le transport* (§. 5. Sect. 3. Liv. 1. n° 97. Trad. de Daremberg.) Remarquable effet de la virulence de l'humeur qui accompagne les maladies. En effet, qu'il se fasse un amas d'humeur crue, ce ne sera pas l'humeur salée, mais je ne sais quel principe de malignité, quel virus qui engendrera la maladie. On le voit par le changement subit qu'éprouve une maladie, par sa transformation en une autre maladie. De même (chose remarquable), nous voyons certaines maladies des plus violentes et réputées mortelles, devenir bénignes, si, à un certain jour critique, il se fait un abcès, même petit, ou s'il survient une douleur dans la cuisse ou en tout autre lieu semblable ; comme si la nature respirait, dès qu'il s'est fait quelque part un dépôt d'une petite portion d'humeur maligne. L'histoire de Jean Duteil nous en fournit un exemple.

La dame Brizart dont j'ai parlé, éprouvait une douleur dans le premier espace intercostal. On croyait à une pleurésie. Pour prévenir une plus forte inflammation, on la saigna. D'autres auraient répété la saignée ; nous, nous nous y refusâmes obstinément. Nous insistâmes sur les

anacathartiques (1). Il ne faut employer qu'avec prudence la saignée dans les douleurs des côtes. Il en fut de même chez la fille de Madame de Saint-Arnaud et chez Saint-Germain.

D'où vient que l'on voit souvent des personnes dont le pouls est très-fort, être plus sujettes aux maladies, et d'autres, dont le pouls est languissant, vivre plus longtemps? Y a-t-il réellement plus de résistance vitale chez ceux dont le pouls est plus fort, ou bien le pouls de cette nature est-il un indice trompeur? Serait-ce parce que, en raison des mouvements tumultueux de leur âme et de leur activité, il s'engendre dans leurs esprits comme un état de phlogose, qui les prédispose plus que d'autres à la fièvre, ou parce, que, trop confiants dans leur force, ils commettent plus d'erreurs d'hygiène, ou parce que rien n'est plus facile que de se tromper sur la force du pouls ou sur sa faiblesse? Serait-ce parce que, chez ceux que nous regardons comme faibles, un organe principal, comme le cœur, est ferme et compacte, ce qui nuit au développement du pouls? Nous préférerions répondre que, chez ceux dont les forces sont peu développées, les mouvements des humeurs et de la nature ont moins de violence; car la violence des mouvements est la cause des grands changements et des brusques transports d'un organe sur un autre; à moins que nous ne disions qu'il ne faut pas juger de la force par le volume. En outre, ceux qui ont le pouls faible et les forces chancelantes, tremblant pour leur santé, s'exposent beaucoup moins à la compromettre : d'où le dicton vulgaire : *Un pot fêlé dure plus qu'un neuf.*

Eh quoi! les *phlébotomophiles*, prodigues du sang, sont-ils fondés à s'appuyer de ce qui se passe chez les nourrices, auxquelles leur nourrisson suce plus de six à huit onces

(1) Médicaments qui purgent par le haut, vomitifs, expectorants.

de lait, environ, et à nous dire : Le lait, douce liqueur, étant plein d'esprit, comment se fait-il qu'une si grande soustraction de lait n'abatte pas les forces, et pourquoi n'en serait-il pas de même des émissions sanguines répétées ? Mais rien de plus différent que ce qui est du lait et ce qui est du sang; car les matériaux du lait sont amenés au sein et retirés du sein; tandis que le sang, qui devait servir à la nutrition du reste du corps, en est détourné et soustrait. Il n'est donc pas étonnant qu'une grande quantité de lait soit retirée, sans que la nutrition s'en ressente. Quant au sang, gardez-vous d'en soustraire une quantité relativement aussi grande. Ajoutez que la soustraction du lait se fait peu à peu.

Je ne sais comment un bossu, atteint de fièvre continue et de douleur de côté, put en réchapper. Il fut saigné six fois. Il se fit une expectoration extraordinaire de matière et d'une pituite corrompue dont les poumons étaient engorgés. Sueurs profuses. Il guérit contre tout espoir. Preuve évidente qu'on ne saurait saigner et user des anacathartiques avec trop d'énergie.

L'épouse de M. de Brézé éprouvait une douleur près des oreilles. On craignait une parotide. On demande si dans ce cas il est bon de saigner plus souvent. Certes, il est bon de prévenir la suppuration, mais il est nuisible de repousser le mal à l'intérieur. Si l'on saigne, et qu'une partie de la matière sorte des vaisseaux tandis que l'autre est préparée à être déposée sur une partie, la suppuration en est retardée, et la matière rendue plus froide et plus crue ; et plus tard il en résulte de plus grandes douleurs. Par contre, si dès le début on provoque la suppuration (à moins que le mal ne soit tellement léger qu'il n'y ait aucun inconvénient à agir d'une manière ou de l'autre), la cure en sera plus facile et plus complète qu'elle ne le serait en tirant beaucoup de sang.

Il en fut ainsi chez M. Thiersault. Il lui était survenu une tumeur à la cuisse : à force de purgations et de saignée, on empêcha qu'elle ne vînt en suppuration. On ne saurait croire tout le mal qui en résulta.

Catherine Tiennette, par suite de l'anéantissement de toutes les forces et du relâchement de l'action cérébrale, fût étouffée en vingt heures par une espèce d'angine. Elle avait négligé son mal, ne soupçonnant pas qu'il pût prendre une telle gravité.

Un brave homme demeurant près de l'église Saint-Paul, fut pris d'une douleur au côté gauche. Comme, dès le début, il avait été convenablement soigné (c'est-à-dire, traité par les remèdes les mieux appropriés), et que le sang qu'on lui avait tiré était entièrement pur, nous aurions presque juré qu'il se rétablirait. Mais le mauvais état de sa constitution, et le peu de diminution que la grande quantité de sang tirée avait opérée dans la fièvre, trompèrent notre espoir. Le septième jour, il avait apparu quelques signes de coction. Le neuvième, il s'établit de la sueur, et la fièvre, bien que n'étant pas moindre en elle-même, paraissait moindre au toucher. Les sueurs, ou plutôt une moiteur baigna tout le corps jusqu'au dix-septième jour. Chose extraordinaire ! la couleur des urines était bonne, mais elles ne laissaient rien déposer et ne tenaient rien en suspension. (La même chose était arrivée au marchand d'Auxerre dont il est question dans le premier livre de nos *Conseils*.) Une pareille diaphorèse coula de tout son corps pendant six ou sept jours, sans qu'il en résultât aucun avantage. Il mourut. Ce malade me donne occasion de faire deux observations importantes : la première, c'est qu'il avait été autrefois malade de la vérole ; la seconde a trait à la saignée. Faut-il tirer du sang sans hésiter, parce qu'il paraîtra corrompu ? Il en résulte une perturbation ; et tant que persiste cette perturbation, persiste aussi un mauvais aspect

du sang : c'est donc peut-être une erreur que d'en prendre occasion de réitérer plus souvent la saignée. Dans les fièvres, les mouvements de confusion et de perturbation produisent un état mauvais du sang, qui ne s'épure qu'à mesure que la sueur s'établit. Cette perturbation cessant, le sang reprend sa pureté. Que d'erreurs ne voyons-nous pas commettre à ce sujet ! Dans la persuasion où l'on est, mais à tort, que le sang est impur, on saigne plus largement ; on dissipe ainsi les esprits, on interrompt le travail de la nature, et l'on épuise les forces des fonctions sécrétoires ; car l'esprit vivificateur abonde même dans un sang impur. Ne voit-on pas ce sang servir à la nutrition des organes ? Ne voit-on pas la saignée fournir constamment un sang impur chez beaucoup de personnes saines, qui n'en vivent pas moins en bonne santé, si ce n'est qu'elles sont plus exposées à devenir malades ? Et même lorsque, par fantaisie ou par crainte de quelque maladie, ces personnes veulent être saignées, le sang de la saignée n'en est pas moins impur, et cependant elles jouissent d'une bonne santé, ce mot étant pris dans sa plus large extension. Quant à la seconde observation, la voici : toutes les fois qu'une personne a été affectée du mal vénérien, il faut la traiter de la manière la plus prudente, et recourir quelquefois aux alexitères, parce qu'il reste toujours chez elle quelques vestiges de l'ancien ferment. On voit, dans ce cas, les plaies et les ulcères les plus légers se cicatriser avec la plus grande difficulté.

Pourquoi, dans certaines maladies, même peu graves, les vomissements sont-ils fréquents, surtout à la suite de l'ingestion de quelque aliment ou de quelque boisson, tandis que, dans d'autres, il ne se produit rien de semblable ? Je pourrais citer comme exemple une jeune religieuse et une foule d'autres malades. Cela indique l'inflammation de l'orifice de l'estomac ; et cette inflammation dépend de la quantité et de la qualité de l'humeur morbifique.

La femme de M. Vandole, après avoir rendu un faux germe (comme on dit vulgairement), perdit une grande quantité de sang, ainsi que cela arrive d'ordinaire, et comme nous en avons fait la remarque dans le premier livre de ces *Épidémies* ; et, chose plus surprenante, elle se débarrassa d'un amas de matière blanchâtre d'une odeur si mauvaise et si pénétrante qu'elle en était fatiguée et incommodée elle-même. Qu'était cette matière ? Nous observâmes la même chose chez la femme de M. Courtillier, à la suite d'un avortement. Serait-ce ce qu'Hippocrate, dans ses *Prorrhétiques*, désigne sous le nom de flueurs blanches?

Un fontainier souffrait d'une tumeur inflammatoire du testicule droit. Il avait eu, peu auparavant, par la verge, un écoulement puriforme ou spermatique. Nous soupçonnions une gonorrhée. L'écoulement venait des reins. Il guérit.

Dans le premier livre de nos *Conseils* (1), nous avons fait remarquer, d'après Hippocrate, combien il est fâcheux que la mort arrive le jour même où l'on a pratiqué une saignée ou administré un purgatif. Appliquons-nous donc à ne commettre aucune erreur qui puisse porter atteinte à notre considération et à l'honneur de notre art.

ANNOTATIONS.

(A) Ces affections fluxionnaires, qui régnaient en si grand nombre, s'accompagnaient de fièvre et d'une fièvre intense. Une toux fatigante donnait lieu à de violents efforts, n'amenait pas l'expectoration, mais bouleversait l'estomac et excitait le vomissement ; ou bien, elle ébranlait les veines du cerveau, en faisait jaillir le sang, et donnait lieu à des hémorrhagies. Ces accidents cessèrent pendant quel-

(1) A l'histoire de l'épouse de M. Malain.

ques jours ; mais vers le mois de juillet et vers le mois d'août, ils reparurent plus violents et attaquèrent de préférence les enfants. Qu'était-ce que cela ?

(B) Il n'est pas douteux qu'un point de la poitrine recevant une portion de la matière poussée par l'orgasme, ne s'enflamme de la même manière que toute autre partie du corps : d'où le nom de pleurésie a été convenablement donné à cette inflammation. Cette métastase est le signe d'une trop grande quantité d'humeurs ; ce qui fit que ceux à qui on retira du sang outre mesure pour cette douleur de côté, ou moururent de la maladie, ou restèrent malades plus longtemps. L'affection de la partie malade en était augmentée, et l'on avait lieu de craindre qu'elle ne suppurât. C'est ce que démontre l'expérience.

CONSTITUTION DE L'ÉTÉ

DE L'ANNÉE 1578.

—

Il vient d'être question du commencement de cet été. Il régna sur la fin à peu près les mêmes maladies qu'au commencement de cette saison, qui fut chaude, brûlante dans toute sa durée. Les enfants de quatre à dix mois, et même d'un âge un peu plus avancé, furent attaqués de fièvres qui en firent périr un grand nombre, et surtout de cette toux violente dont j'ai parlé, et qui est connue sous

le nom vulgaire de *quinte*, de *quintane*, et dont les symptômes sont des plus graves. Le poumon est si irrité que, dans les efforts qu'il fait pour détacher ce qui l'incommode, il ne peut inspirer l'air et l'expirer qu'avec difficulté. On dirait qu'il se gonfle ; et le malade, près de suffoquer, sent son souffle arrêté au milieu de son gosier (*et quasi strangulabundus æger mediis faucibus hærentes spiritus habet.*) Il est assez difficile de savoir d'où lui vient le nom de *quinte*. Les uns croient que ce nom a été fabriqué par onomatopée, d'après le son et le bruit que font les malades en toussant; d'autres rejettent cette étymologie, et veulent que l'on ait donné à cette toux le nom latin de *quintane*, parce qu'elle ne revient qu'à certaines heures, ce qui est un fait d'expérience. Car ce tourment de la toux est quelquefois suspendu pendant quatre ou cinq heures, après quoi revient un paroxysme, souvent si violent qu'il fait jaillir le sang du nez et de la bouche, et que très-fréquemment il soulève l'estomac et fait vomir. Je n'ai encore pu trouver aucun auteur qui fasse mention de cette espèce de toux. On ne sait si la cause de cette maladie, sérum, ichor, ou flux malin, dérive de la tête, du corps du poumon, ou d'ailleurs : il semble que c'est du poumon lui-même ; car nous avons vu la plupart des malades affectés de cette toux, après des efforts longtemps inutiles, rendre enfin une incroyable quantité d'une matière à demi-purulente; ce qui donne à croire que cette matière, stagnante et ramassée dans cet organe, est la cause de la toux. D'autres la font venir du cerveau, qui se liquéfierait par une sorte d'*effusion*, διάχυσις, selon l'expression d'Hippocrate. Ceux qui la font dériver d'autre part, s'appuient de deux passages remarquables de Galien et d'Hippocrate : Galien dans son commentaire des *Épidémies* (Comm. sur le §. 12. Sect. 1. Livr. 1. des *Épidém.*), en distinguant les causes de la toux sèche, lui assigne pour première cause l'irritation

du larynx et de la trachée ; pour seconde, la mauvaise disposition des instruments qui servent à la respiration ; pour troisième, la viscosité de l'humeur ; pour quatrième, la fluidité de l'humeur. Ensuite il s'exprime ainsi relativement à la fluidité de l'humeur : *Or l'humeur ténue tombant par le larynx et la trachée-artère dans le poumon, en arrive plus tôt à être fondue et divisée, ou mieux elle est fondue et divisée* (car le traducteur a omis par inadvertance le mot élégant de φθάνει, prévenir, anticiper, prendre les devants), *avant que le souffle excité par la toux ne l'ait rejetée ; ainsi qu'il arriva à Thasis, sous l'influence que le vent du sud avait exercée sur sa tête, et en raison de la fluxion que, de cette partie, il avait portée sur toutes les régions de la poitrine.* Et sur le §. 17 du même ouvrage (Sect. 3. Liv. 1 des *Épidém.*), il a écrit : *Il y a deux sortes de toux* (A), *l'une due à une fluxion provenant de la tête, l'autre due aux affections du poumon lui-même, et venant à la suite surtout d'un crachement de sang résultant lui-même de la rupture d'un vaisseau, le poumon étant souvent fluxionné et engorgé par une cause venue de parties autres que la tête : comme lorsque le rhume vient d'autre part que de la tête* (B). Cette dernière phrase a été, à mon avis, traduite du grec en latin d'une manière peu exacte : le grec dit selon moi : *Un rhume envahissant souvent le poumon, par l'influence d'autres causes, et d'une partie autre que la tête, et que les parties qui tiennent à la tête.* Je crois que l'expression ῥευματίζεσθαι, appliquée au poumon, veut dire, non pas qu'il est affecté par un flux, mais qu'il est arrosé et rempli par une sorte de raptus provenant des organes internes, et par une sorte de colliquation (diffusion) des parties qui avoisinent le poumon lui-même, ou même de ses propres humeurs excrémentitielles, fondues et liquéfiées. Mon interprétation est conforme à ce passage d'Hippocrate : *L'érysipèle se forme dans le poumon, quand*

cet organe a un excès de sécheresse. Or, l'excès de sécheresse s'y produit par la chaleur, par les fièvres, par les fatigues, par l'intempérance. Quand il est desséché excessivement, il attire à lui le sang, principalement et le plus des grandes veines (elles lui sont le plus voisines et gisent sur lui) ; mais il attire aussi des autres veines qui sont proches, et il attire la partie la plus ténue et la plus faible. Ayant ainsi attiré, il provoque une fièvre aiguë, une toux sèche, de la plénitude dans la poitrine, une douleur intense en avant et en arrière, surtout au rachis, attendu que les grandes veines sont échauffées. Les patients ont des vomissements, tantôt bilieux, tantôt livides ; ils vomissent aussi du phlegme et de la bile ; ils ont des défaillances fréquentes, défaillances qui proviennent du déplacement subit du sang (Hipp. *Des Maladies*, Liv. 1. §. 18. Trad. de Littré. Tom. 6. p. 173). Ce passage explique aussi la nature de cette toux si fatigante que l'on nomme *quinte*. La cause de la toux sèche ne réside pas dans la tête, comme la plupart le pensent, mais tantôt dans le poumon lui-même, tantôt dans les parties sous-jacentes. Ce qui démontre qu'elle vient du poumon lui-même, c'est la quantité énorme de pituite corrompue, à demi purulente, que rendent les malades : car si cette pénible toux que l'on appelle *quinte* ne provenait que d'une fluxion maligne, elle ne s'accompagnerait pas de l'expectoration d'une incroyable quantité de matière (C) ; quoique je sois loin de nier qu'il ne puisse descendre de la tête quelque flux irritant. Mais qui empêche que la matière amassée dans le poumon ne se comporte comme celle qui se ramasse dans le ventre ? Cette dernière, lorsqu'elle est mise en mouvement, occasionne des tranchées, des points douloureux dans le ventre, la dyssenterie, la diarrhée et de légères exulcérations : de même, la première irrite, pique le poumon, à mesure qu'elle est mise en mouvement, et

engendre une tussicule, une véritable toux et un besoin de tousser, qui ne soulage pas. Ceux-là donc commettent une erreur qui placent dans la tête le point de départ de la toux. Mieux vaudrait supposer que, pendant le sommeil, il se porte de la tête sur les poumons une matière qui, par le séjour qu'elle y fait, acquiert une plus grande acrimonie. Ensuite, de la même manière que se produit dans le cerveau l'éternuement, cette matière s'agite dans le poumon en mouvements tumultueux, en irrite la sensibilité et provoque la toux dont il est question. D'ailleurs, la preuve que c'est d'autre part que de la tête que provient cette affection catarrhale, c'est l'énorme quantité de matière que secrète le poumon dans le cas où il vient à suppurer. Car on ne saurait s'imaginer la quantité de matière qui est expectorée, ni croire qu'elle puisse venir de la tête, et si promptement se réduire en pus; il est au contraire présumable qu'elle afflue d'autres organes vers la poitrine. Or, je ne saurais dire quelles et combien de fièvres attaquèrent les malades atteints de cette toux, vulgairement appelée *quinte*, toutes graves, violentes, irrégulières et pleines d'anxiétés. Un flux intestinal les modérait à peine, et même ne faisait que jeter la malade dans un certain degré de maigreur et de marasme. Une chose extraordinaire, c'est que les enfants attaqués de cette toux férine, ne purent lui résister, et rendirent un peu avant leur mort une humeur effrayante à voir, comme si un abcès s'était fait dans le cerveau. D'autres succombèrent avec une difficulté extrême de respirer, terrible et sans remède. Quelqu'un demandera peut-être si les veines du poumon ne pourraient pas être le foyer et le réceptacle de ces fièvres continues essentielles ? Cela pourrait bien être, à en croire Galien dans son commentaire sur le §. 73 de la 2e sect. du 1er livre des *Épidémies*. Or, une remarque essentielle est celle que nous avons faite dans cette espèce de maladie,

c'est-à-dire, dans cette fièvre continue et cette toux anxieuse appelée *quinte* : le corps, d'abord enflé, maigrit ensuite considérablement. Hippocrate explique, dans son traité *des Maladies* (au commencement du livre 2), comment et pourquoi le corps se tuméfie et devient plus rouge dans ces effusions, dans ces flux de pituite. Galien donne aussi la raison de cet amaigrissement, en expliquant, dans son commentaire sur les *Épidémies*, pourquoi les habitants de Tharse toussaient et étaient réduits à une extrême maigreur par un catarrhe âcre, violent et malin. (Comm. sur le §. 28. Sect. 1. Liv. 1). Le passage est très-remarquable et mérite d'être lu avec soin. Quoique la tuméfaction, le soulèvement, la bouffissure de la peau précèdent d'ordinaire l'amaigrissement, l'exemple d'Hippocrate lui-même prouve que le contraire peut avoir lieu.

Le domestique de M. de Villemor, Maître à la Chambre des Comptes du roi, nous a laissé cette histoire remarquable de sa maladie : il tomba de voiture, et se blessa à la poitrine, surtout au côté droit. Les douleurs qui en résultèrent ne cédaient pas aux remèdes. On parlait de pratiquer une incision entre la cinquième côte et la sixième. Les avis étaient partagés. La minorité l'emporta, et s'autorisa de l'état désespéré du malade pour tenter cette dernière ressource. Un cautère est appliqué ; il donne issue pendant environ vingt ou vingt-cinq jours à une matière sanieuse que les chirurgiens évaluent à quinze pintes. Il guérit.

La petite fille de M. Richer, M. Rose et Jean Connart, furent atteints de fièvre continue et de la toux appelée *quinte*. La toux et la fièvre les réduisirent, de concert, jusqu'au marasme. Les symptômes en furent incroyables ; la colliquation les réduisit presque jusqu'à ce point dont il a été question ci-dessus, c'est-à-dire au degré de maigreur où conduisent ces flux chauds et âcres. Contre toute attente, ils guérirent.

Un carrier, qui demeurait dans le quartier de la Mortellerie, se plaignait d'une douleur siégeant vers les fausses côtes, dans la partie où elles touchent à la convexité du foie. Il disait qu'il avait éprouvé sur ce point quelque effort, comme cela arrive aux gens de son état accoutumés à soulever de lourdes pierres ou à les changer de place. Mais il n'était pas certain du genre de lésion et d'offense. Il en était devenu cacochyme. Cette cacochymie m'en imposa. Je le purgeai douze fois avec le séné, médicament qui me paraissait le mieux répondre à mes vues. Je le fis saigner cinq fois : il en éprouva quelque soulagement. Cependant il accusait toujours de la douleur au même endroit. Je conseillai que l'on y pratiquât une ouverture, parce qu'une tumeur y apparaissait : d'autres furent d'un avis contraire. Enfin l'abcès se rompit de lui-même, et se fit jour par le haut. Le malade remplit, dans l'espace de trente jours, cinq bassins de matière purulente. Elle avait une odeur fétide. Graves défaillances. On ne saurait croire ce qu'il éprouva. Enfin il changea d'air et revit son pays natal. Il y mourut dans le marasme.

Un homme mélancolique, ami de M. Myron, qu'il s'agissait de saigner, nous raconta qu'à la suite d'une saignée qu'on lui avait pratiquée un an auparavant, il était tombé dans une faiblesse extrême, dont on avait eu grand peine à le faire revenir. Cette observation nous fit hésiter quelque temps ; mais comme l'indication nous paraissait urgente, nous ouvrîmes la veine. Nous laissâmes couler le sang en nous tenant sur nos gardes. La seconde palette n'était pas encore remplie, que le malade fut pris de légers mouvements convulsifs, et sembla près de mourir. Quand un malade nous avertit qu'il supporte bien ou qu'il supporte mal la saignée, gardons-nous de n'en tenir aucun compte. Témoin la Maréchale du Biez.

L'épouse de Louis Michel éprouvait une douleur intolé-

rable vers le cou et l'occiput. La plus légère pression des doigts l'exaspérait. On la saigna à l'artère temporale et à la veine du front. On appliqua le cautère sur la partie souffrante. Elle alla beaucoup mieux.

La noble dame Dodyer éprouvait une perte de sang. Elle avait des défaillances. Un médecin peu prudent attribuait l'hémorrhagie à la faiblesse. Elle venait d'un faux germe. Toutes les fois que les femmes sont subitement prises de pertes sanguines, il faut penser à une fausse grossesse, que la nature a en horreur. Nous l'avons vu par l'exemple de Madame Guérard, dont il a été question dans le premier livre, et par celui de cent autres femmes, chez lesquelles on fit d'inutiles efforts pour arrêter le sang. Car jusqu'à ce que la nature se soit débarrassée du produit contre nature que contient l'utérus, le sang ne s'arrête pas, et il s'en détache de nombreux caillots. Or, Hippocrate remarque qu'il vaut mieux que la malade rende un sang en caillots, que tout à fait liquide et dissous. La malade dont il s'agit ici, bien qu'elle eût pris des remèdes antihémorrhagiques, ne se trouva mieux que lorsqu'elle eût rendu ce que contenait l'utérus. C'est un point de pathologie qu'il faut noter, parce qu'il est une source d'erreurs.

Une femme avait pris des pilules mercurielles pour se débarrasser des restes d'une affection vénérienne. Il en résulta un ptyalisme et une si grande ardeur dans tout le corps, qu'il semblait qu'elle allait périr par l'excès de la chaleur. On lui administra les remèdes les plus rafraîchissants et les plus humectants. Puis le corps se couvrit d'une croûte, qui, plus tard, se détacha tout d'une pièce, au grand étonnement de tous. Elle semblait avoir été appliquée sur la malade comme une peau de bœuf. Tant est dangereux l'usage des pilules d'argent-vif, auquel on a cependant recours depuis si longtemps.

La famille de M. le procureur Tolerome est sujette à

un accident congénital. Il a eu de sa femme seize fils. Presque tous, ou la plupart, naissent porteurs d'une hernie. Cette infirmité persiste jusqu'à l'âge de cinq ou de sept ans. Passé la septième année, la hernie cesse de se reproduire. Serait-ce que le relâchement du péritoine se guérit de lui-même? Lors donc que les mères s'alarment d'une hernie existant chez leurs enfants, il n'est pas nécessaire que nous nous donnions tant de mal pour la guérir. La nature est leur médecin.

L'épouse de M. de Boudenier, et M. du Mesnil présentèrent une particularité remarquable : chez ce dernier, les veines, variqueuses, étaient remplies d'un sang semblable à de la poix fondue. Comme il y éprouvait de la douleur, on lui conseilla d'en faire tirer une grande quantité de sang. Ce sang était noir comme de l'encre. Cela lui réussit parfaitement. J'apprends que, chez la première, les veines jugulaires étaient distendues par un sang si noir qu'elles semblaient obstruées par du charbon. Lorsque les veines variqueuses sont trop gonflées, cette évacuation locale est d'une grande efficacité.

M. de Claigny, chanoine de Paris, était atteint d'une sorte de leucophlegmatie. Il mourut de la pierre. La pierre peut-elle jeter dans cet état? oui. Fernel a noté que ce genre de symptômes peut résulter de l'absorption et du transport dans le système veineux d'une matière purulente fournie par les reins.

La femme de M. Godet succomba à une longue maladie. Elle portait dans le ventre et l'abdomen des tumeurs endurcies semblables à des tubercules (*gongronæ*) et offrant la grosseur et la dureté des châtaignes. On ne savait par quelle cause elles s'étaient développées. Cet état du ventre ressemblait, trouvait-on, à ce que, dans la garniture du lit, on nomme un *lodier* (1).

(1) Couverture de lit faite de laine entre deux toiles piquées. (*Dict. de l'Académie*).

On trouva des pierres mêlées aux excréments mêmes de l'épouse de M. de la Trousse. On se demandait si elles provenaient de la vésicule du fiel, ou si elles s'étaient formées dans l'intestin même, et comment cela avait eu lieu. M. Fernel assure en avoir vu beaucoup de semblables.

M. Bordier, après avoir, pendant deux ans presque entiers, souffert de symptômes intestinaux et de douleurs inouïes à la région de l'estomac, finit par en mourir. A la suite d'une longue diarrhée, il cessa d'éprouver ces douleurs qui annonçaient l'accumulation et la formation incessante dans le ventre d'une humeur dépravée. On croyait qu'on lui avait donné du poison. A l'ouverture du cadavre, on trouva le foie tout à fait blanc et à demi corrompu. Le cartilage xyphoïde était très-induré et sa partie inférieure faisait saillie, ce qui porte à croire qu'il n'était pas étranger à la production de la douleur. Les douleurs revenaient principalement la nuit. Aucune médication n'apporta de soulagement au malade. La veille de sa mort, il rendit par la bouche un sang atrabilaire. On constata par là combien est vrai l'aphorisme 23 du 4e livre : *Ceux qui, épuisés par une maladie aiguë ou chronique, par une plaie, ou par une autre cause, ont un flux de bile noire ou de matières semblables à du sang noir, meurent le lendemain* (Trad. de Daremberg).

Le fils de M. Conart était atteint de cette toux épidémique nommée *quinte*. La toux chassait du poumon une incroyable quantité de pituite corrompue. Il n'est pas surprenant que les enfants succombent, chez lesquels cette toux violente ne peut pas amener d'expectoration ; ils sont écrasés par le poids d'une matière qui pèche par son abondance et par sa qualité.

L'épouse de M. Dodyer éprouvait, depuis plusieurs mois, des douleurs dans le ventre. Les uns les attribuaient à une maladie de l'utérus, les autres à une maladie du mésentère. On lui administra le sirop d'agaric et de follicules de séné.

Elle fut beaucoup et énergiquement purgée, et guérit. Dans des douleurs de ce genre, il faut purger hardiment. Ce sont des douleurs qu'il ne faut pas traiter avec ménagement.

Le frère de la femme de M. Baillou avait une fièvre peu apparente. Il était bègue, ce qui, selon Hippocrate, est un signe de mélancolie ; il était taciturne, très-altéré. Il tomba dans un coma et un état voisin de la léthargie. Il éprouvait une douleur de tête excessivement forte. Il mourut. Quand on détacha le crâne, les veines du cerveau apparurent gorgées d'un sang mélancolique (1). On trouva dans les ventricules une assez grande quantité d'eau limpide. Ces altérations avaient-elles pu produire la mort ?

La petite fille de M. Saint-Germain était tourmentée par la toux *quintane*. Elle parut en être débarrassée. Il y eut récidive. Avant de mourir, elle rendit par les narines la matière d'un abcès sourdement développé dans le cerveau. Nous avons fait observer un peu plus haut que cela était arrivé chez beaucoup de malades atteints de la toux épidémique, entre autres chez le fils de la sœur de Philibert Santeuil. Cela n'aurait-il pas pu être la cause de cette toux férine ?

Quoique le domestique de M. Myron assurât que la saignée lui avait toujours été incommode et suivie de symptômes effrayants, on lui ouvrit la veine et on lui tira jusqu'à deux palettes de sang. Il fut saisi de frissons et de délire. Il semblait expirant. Ces accidents provenaient-ils de ce que le malade n'avait pas été purgé comme il convenait qu'il le fût? M. Palmarius prétend que ces terribles symptômes succèdent à la saignée, lorsqu'il existe, dans le corps, des impuretés, surtout vers l'orifice de l'estomac et vers la concavité du foie. Cette opinion n'est peut-être pas

(1) Noir.

sans fondement ; car lorsque les voies supérieures ont été bien nettoyées, alors la saignée peut être pratiquée avec plus de sûreté et sans crainte de grave accident. Le médecin doit donc tenir compte du dire des malades, et apporter plus de réserve et de prudence, quand il s'agira de leur pratiquer une saignée ou de leur prescrire un purgatif. Il arriva la même chose au domestique de M. de Soulcy, J. Blanche : il fut pris de convulsions, à la suite d'une saignée peu copieuse.

La sœur de M. de Granville avait une fluxion au bras. Aucun remède ne la soulageait ; le mal allait s'aggravant. On lui administra deux fois la décoction sudorifique. Elle guérit. Ne pourrait-on pas agir de même dans les fluxions de ce genre ?

J. de Hanssy, à la suite d'une espèce de douleur de colique dans la région du foie, y éprouva une véritable douleur sans fièvre, du moins apparente. Il semblait vraisemblable que la douleur se calmerait s'il survenait de la fièvre, conformément à l'aphorisme d'Hippocrate relatif à la douleur de l'hypochondre sans fièvre. C'est un aphorisme dont souvent on ne tient pas assez compte. Il fut saigné deux fois et purgé plus souvent. Il guérit. Je crois que cette douleur avait été produite par le mouvement qui s'était fait de la matière bilieuse vers la concavité et la convexité du foie. Les mêmes phénomènes s'étaient produits jadis chez la domestique de la vieille demoiselle Levoys. On regardait son état comme désespéré. Saignée deux fois et purgée, elle guérit. Il faut savoir hasarder quelque chose, surtout lorsque l'on a pour soi l'art et la raison.

Au carrefour du *Barbier*, chez un domestique, nous eûmes occasion de faire plusieurs observations. D'abord il était lentilleux et rousseau. Chez les gens de cette sorte, il y a prédominance d'une bile dépravée, et cette humeur, qui prédomine et engendre la maladie, s'oppose à la coc-

tion. Il était sujet à la migraine. On l'avait combattue par l'usage du gayac, dont la décoction avait occasionné une siccité, une sécheresse extrême. Le onzième jour, la bile dépravée donna lieu à de la dyssenterie. Il n'en éprouva pas de soulagement. Il maigrit considérablement, et enfin, réduit au dernier degré de marasme, il mourut le 24e jour. On trouva les poumons suppurés. La masse des intestins était viciée.

Une jeune fille débile avait une forte fièvre. Elle avait les pâles couleurs et il existait quelque principe virulent dans la masse de son sang. Le quatrième jour, les règles fluent. Tous les symptômes s'aggravent, nous négligeons de la saigner. Nous ne tardons pas à nous repentir de cette négligence. Enfin la saignée fut pratiquée le cinquième ou le sixième jour. La malade s'en trouva bien. Il faut savoir que si l'éruption des règles n'abat pas la fièvre, on doit ne pas différer la saignée, et donner immédiatement les remèdes capables de favoriser l'écoulement menstruel.

La petite fille de Mademoiselle du Buy mourut, le onzième jour de la fièvre. On trouva une pierre dans les reins. Elle avait de fréquents vomissements. Lorsque les enfants vomissent souvent, que leur corps se tord dans les souffrances, et qu'ils ne peuvent rester en place, on doit soupçonner une inflammation des reins, et appliquer des fomentations sur la région de ces organes. C'est un point qu'il faut avoir toujours présent à l'esprit, afin de mettre toute sa prudence et toute son humanité à venir en aide à la faiblesse des enfants, à leurs souffrances muettes, (si je puis ainsi parler) (1).

Un homme de qualité, gras et corpulent, est pris de fièvre. Douleur à la région du foie. Administration d'un purgatif. Saignée. Dans une réunion de médecins, on décide de réitérer la saignée et de purger le malade le jour suivant.

(1) *Succurrere infantiæ*, suppléer à la parole qui leur manque.

L'imprudence de sa femme change cet ordre. La saignée n'est pratiquée que le jour suivant, à sept heures du matin. On tire trois palettes de sang. Le pharmacien, ignorant ce qui s'était passé, administre le purgatif. Chute des forces. La douleur remonte un peu plus haut. Stertor. Le lendemain, mort. L'imprudence de ceux qui soignaient le malade le précipita dans la tombe, car sa maladie était guérissable.

Un fait digne de remarque, c'est que, chez un gentilhomme, les frictions mercurielles produisirent une salivation qui ne cessa plus.

La femme de Claude Bombard fut prise d'une défaillance subite. Le jour suivant, elle perdit la raison. Elle était sujette à une fluxion de mauvaise nature sur la joue gauche. Elle était maladive et d'un caractère inquiet. Une médication appropriée lui rendit la raison. Puis, tout chez elle empira. Cependant elle se rétablit. C'est une chose extraordinaire qu'il puisse s'engendrer en nous une humeur empoisonnée qui altère la raison avec tant de rapidité.

Jean la Ville se plaignait de dysurie, et rendait avec ses urines une pituite filante comme les cheveux, et de plus il urinait souvent du sang : on le croyait atteint de la pierre. On pratiqua le cathétérisme. On ne trouva pas de pierre. Il se rétablit par l'usage prolongé de médicaments adoucissants et de boissons miellées. Il buvait assez largement du vin blanc à ses repas, ce qui put être la cause du dépôt de phlegme trouvé dans les urines.

Le marchand Castille était atteint d'une fièvre continue. Il présentait des symptômes effrayants sans rapport avec l'intensité et le caractère de la fièvre. Il restait plongé dans l'assoupissement et le coma. Son état paraissait désespéré. Les médecins ne savaient à quelle cause rapporter des symptômes si graves. J. de Gorris, appelé à donner son opinion, les attribua aux vers. On administra des vermifuges. Ces symptômes se dissipèrent. Souvent on doit soupçonner chez

les hommes la présence des vers, comme on le fait chez les enfants.

Un charpentier fit, d'un lieu élevé, une chute sur le sinciput. L'os fut offensé et fendu. On délibéra s'il fallait trépaner. On appliqua le trépan. Une seule table de l'os était fendue. On n'eût pas appliqué le trépan qu'il n'en serait résulté aucun péril. Mais, dira-t-on, quelque contusion des organes contenus dans le crâne, ne rendait-elle pas cette ouverture convenable ? peut-être. Et cependant, eu égard aux inconvénients qui peuvent résulter de la section de cet os, on ne saurait trop réfléchir avant de recourir au trépan, que nos chirurgiens, trop impatients d'agir, mettent assez facilement en œuvre.

Beaucoup de personnes éprouvent de la difficulté à uriner, parce que l'organe vésical est trop épais, ou parce qu'une trop grande quantité de pituite adhère aux parois de la vessie, pituite qui obstrue une certaine partie de sa capacité, et ne lui permet de retenir qu'une petite quantité d'urine. Cette incommodité est commune surtout chez ceux qui ont une carnosité dans l'urètre; car la partie la plus ténue, la plus subtile de la matière, est seule rendue; la plus épaisse reste dans la vessie, et son adhésion à ses parois produit cette difficulté d'uriner. C'est une cause peu connue de dysurie et de ce que les urines sont rendues en petite quantité. M. le Veau éprouva un semblable accident. Les médecins l'attribuaient à un calcul ou à une paralysie. Si l'on n'apporte pas tous ses soins à distinguer la nature véritable de la maladie, on favorise la formation de la pierre en abusant des diurétiques, et on s'obstine à employer les remèdes qui dissolvent la pierre, tandis qu'il ne s'agit peut-être que d'une ancienne carnosité.

Ce malheureux Bidaut, qui passa dix ans renfermé dans une prison, souffrait d'un ulcère à la jambe, et était en

outre herniaire. L'ulcère se ferma. Quelques jours après, en sautant à bas de son lit, le malade se trouva mal et se laissa choir. A la suite de cette chute, la fièvre s'alluma. Cette fièvre, accompagnée de hoquet, provenait ou de la chute, ou de la hernie, ou de la suppression de l'écoulement malin que fournissait l'ancien ulcère. Il mourut le septième jour, sans que le hoquet l'eût quitté. Cette mort est digne de remarque.

L'opinion répandue parmi le vulgaire que les maladies qui se déclarent au moment des couches, ou pendant tout le temps que les accouchées restent sur leur lit comme exposées en spectacle à la foule, arrivent difficilement à une heureuse solution, ou mettent promptement les accouchées en danger, cette opinion est-elle fondée ? Nous en avons vu un grand nombre qui, affectées de catarrhe, ou de douleurs de tête, ou de tintement d'oreille, après l'accouchement ou pendant l'époque qui le suit, croyaient, d'après cette opinion vulgaire, que le mal était et devait être regardé comme ne pouvant guérir, parce qu'il s'était développé dans ces conjonctures. Cela est-il vrai ?

M. de Longueire souffrait de cette douleur de tête périodique, dont nous avons vu tant d'autres malades affectés. Il en fut délivré par d'abondantes évacuations alvines et par la saignée; il se trouva bien aussi d'un cataplasme fait avec les anodins et la mie de pain.

Le petit enfant de M. Coiffart souffrait, sur divers points du corps, d'enflures erratiques. Elles se portèrent enfin sur les pieds. La nourrice voulut les faire passer au moyen de frictions. Elles gagnèrent le haut du corps. Fièvre, difficulté de respirer, mort. Hippocrate, dans son *Traité de l'Air et des Lieux*, attribue l'hydropisie des testicules chez les enfants nouveau-nés à l'usage d'eaux crues. La maladie de cet enfant avait quelque analogie avec celle dont parle Hippocrate. Quand cette affection se développe sur les

parties inférieures, est-il bien convenable de l'en repousser ?

Un gentilhomme rendit par le haut, en vomissant, un sang vermeil, et par le bas, du sang semblable à de la poix. Il fut pris de défaillances ; il guérit cependant, contrairement à ce qu'affirme l'aphorisme.

Si les règles sont en retard et que la fièvre s'allume, ne convient-il pas d'ouvrir la veine au jarret ou à la malléole ? Cependant, dans ce cas, on saigne ordinairement à la cheville. Est-ce une pratique rationnelle ?

Le domestique de Castille fut pris de fièvre et d'une douleur insupportable qui, de la partie gauche du cou, s'étendait jusqu'à l'épaule. Il s'agissait de le saigner. Il paraissait préférable de saigner du côté opposé, de peur d'attirer un mouvement fluxionnaire sur le côté malade. Ce fut cependant du côté malade qu'on le saigna ; il en résulta un soulagement instantané ; la saignée fournit un sang vicié. Ce que l'on fit n'est peut-être pas à imiter, bien qu'à mon avis, il résulte peu d'avantage de saigner de préférence du côté opposé au mal.

La femme de M. Dhierres se trouva très-mal d'avoir, le jour même de ses noces, retenu ses urines, par pudeur. Elle fut prise de douleur à l'utérus et à la vessie, et de strangurie. On s'attendait à une grande inflammation. Cependant tout se borna à une affection douloureuse, comme dit Celse. Elle dut sa guérison à la saignée.

M. Delaulbe, l'aîné, était malade depuis quelques jours et n'avait pas été purgé. Fièvre continue. Il délirait constamment, mais tout se bornait à un désordre de paroles. Il semblait qu'il allait rendre l'âme. Cependant nous le purgeâmes fortement et nous le débarrassâmes des humeurs mauvaises. Il fut guéri. Il ne faut pas nous laisser effrayer par la faiblesse, lorsqu'elle dépend plutôt de l'abondance et du mauvais état des humeurs, que de l'épuisement.

Madame Dubois avait une fièvre continue et une douleur dont le siége était un peu au-dessus de l'hypochondre droit. L'invasion de la maladie fut terrible. Suppression des mois. Vieil ulcère à la jambe tari et fermé, ce que les médecins ignoraient. Le mal fut plus fort que notre art. Peut-être si l'on avait pu tenir compte de cette suppression de la matière que fournissait cet ancien ulcère, la malade n'eût-elle pas été terrassée ainsi et emportée par le mal. N'aurait-il pas convenu de rouvrir la jambe et d'y établir un cautère ?

Je me demande si, dans l'angine, lorsque tout a échoué, il ne serait pas opportun de pratiquer une ouverture au larynx. Certes l'opération n'est pas sans danger ; mais si elle était exécutée par un habile opérateur qui sût éviter les nerfs récurrents, peut-être en elle-même, n'offrirait-elle pas de danger, et elle donnerait certainement une chance de salut. Car il vaut mieux en définitive essayer un remède incertain que de ne rien faire ; et peut-être est-ce au grand détriment des malades que l'on néglige de courir cette chance. Peut-être aussi pourrait-on tenter quelque chose de semblable dans la pleurésie, et pratiquer une ouverture entre la cinquième côte et la sixième ; car l'évacuation d'une quantité de pus, même petite, procure une grande amélioration dans l'état des malades.

Dans les maladies malignes, il faut s'appliquer plutôt à corriger les humeurs par les alexipharmaques qu'à les évacuer. Mais, dira-t-on, nous voyons chez les malades atteints de fièvres ou de maladies malignes, se faire une abondante sécrétion d'urines, et les intestins fournir des selles en grand nombre et bilieuses, surtout lorsque la crise se prépare ; et cela ne pas avoir lieu d'une manière différente que dans les autres maladies, où tout le vice consiste en une simple pourriture. Il faut répondre et bien savoir qu'il faut beaucoup moins favoriser et accroître ces

excrétions, que venir en aide à la nature et corriger la malignité du mal; car ces humeurs excrémentitielles, bien qu'elles puissent participer de cette malignité, sont loin de fomenter et d'entretenir le mal par elles-mêmes, lequel dépend plutôt d'une pourriture venue de dehors, et d'une qualité maligne bien autrement redoutable que la pourriture ordinaire. Il faut donc s'attaquer d'abord à la qualité maligne; celle-ci une fois corrigée et domptée, ce sera le tour des humeurs. Mais, direz-vous encore, de même que, dans la maladie vénérienne, on provoque fortement les excrétions cutanées et alvines, quoique le poison de la vérole infecte surtout par sa qualité, afin d'expulser avec les humeurs saines le virus qu'elles nourrissent et fomentent: ne doit-on pas tenir une conduite analogue dans les maladies malignes? Je n'en crois pas moins qu'en cela, beaucoup commettent une faute. Et ce n'est pas sans raison qu'Hippocrate a pensé qu'il fallait dans les maladies tenir compte du *quid divinum*, c'est-à-dire, que les médecins doivent examiner si, outre la corruption ordinaire des humeurs, il n'existe pas quelque chose qui, en raison de l'excellence de sa corruption, réclame un traitement particulier. Il est des cas, en effet, où il faut favoriser les évacuations et la coction; il en est d'autres où il faut corroborer, c'est-à-dire, avoir recours aux alexitères; car si l'on provoque quelque évacuation considérable là où il fallait corroborer les forces et corriger les qualités malignes, on commet une faute grave, et notre intervention tourne au préjudice des malades. Il est vrai que cette malignité est difficile à reconnaître, très-difficile. C'est l'état des facultés vitales qui en donne le plus sûr indice. Les maladies qui reconnaissent pour cause une simple oppression des forces, ou dans lesquelles les mouvements tumultueux de la bile blessent l'orifice de l'estomac, nous en imposent encore souvent en s'accompagnant de symptômes semblables à ceux de la malignité. Il n'appartient qu'aux médecins les plus expérimentés d'être les juges de ces cas.

Un retard dans les règles, même de trois ou quatre jours seulement, donne lieu à des malaises. Il n'en résulte aucun, lorsque la femme a conçu et que l'enfant jouit de la vie. La mort est la suite prochaine de la suppression des lochies. Pourquoi ces différences? Il est des eaux que l'on peut diriger, d'autres que l'on ne peut maîtriser. On en peut dire autant des humeurs de notre corps. Car d'où vient que, chez les uns, si les selles sont arrêtées, ou si l'on néglige de les purger souvent, il se manifestera des symptômes si graves, tandis qu'il ne se passera rien de pareil chez d'autres? si ce n'est parce que leurs humeurs ont quelque chose de réfractaire à la coction et de contraire à la nature. De là vient que ceux dont les humeurs ont une qualité salée, nitreuse, ou d'un genre analogue, ont le frisson et la fièvre pour la moindre cause, ou sont sujets à des catarrhes graves. Par contre, ceux dont les humeurs sont plus réglées et plus douces, tombent plus difficilement malades, à moins qu'ils ne commettent de grandes erreurs de régime.

Chez un homme qui avait reçu une blessure aux fausses côtes, la rate apparaissait au dehors. Un barbier ignorait que ce fût cet organe. Il s'y fit une tuméfaction et une altération notables. Un plus hardi vint qui, l'ayant liée à sa partie supérieure, en fit la section. Le malade guérit. La rate est-elle donc un organe si indispensable?

Dans la guerre entreprise contre les Flamands, M. de Villeneuve reçut, à la tempe droite, un javelot qui lui fit une grave blessure. Il y eut fracture d'une portion de l'os temporal droit et du frontal. Après un long espace de temps, l'os se cicatrisa. S'étant rendu à Londres, ce malade s'aperçut d'une sorte de paralysie dans la région blessée, et surtout dans le bras. Il vint à Paris. Il y avait soixante à soixante et dix jours qu'il paraissait complétement rétabli. Ayant voulu user un peu des boissons et des plaisirs véné-

riens, il éprouva dans l'endroit de l'ancienne blessure une douleur intolérable. Inquiétude, insomnie, douleur lancinante, léger délire dans les paroles seulement. Fièvre continuelle. Après avoir tenté tous les remèdes, on rouvrit la cicatrice. Cela ne servit de rien. Tantôt la douleur sévissait sur le point primitivement affecté, tantôt elle sautait sur la partie opposée. Il tomba dans le coma et mourut. A l'ouverture du crâne, on trouva une matière sanieuse, mais en petite quantité, sur le point où s'était fixée la douleur. Mais il existait dans l'intérieur du cerveau un abcès, d'où était provenue la sanie, cause d'une si cruelle douleur.

L'histoire de Claude du Four, mort phthisique, est remarquable. Une diarrhée dyssentérique ayant succédé à la maladie déjà ancienne des poumons, le pouls devint inégal, entrecoupé, tantôt dicrote, tantôt intermittent. Il conserva assez longtemps ces caractères. Il reprit enfin son égalité, mais en devenant plus fréquent et plus petit. Peu de temps après, le malade mourut. Tant il est difficile de porter d'après le pouls un jugement certain !

Voici ce qui se passa de remarquable chez la femme de Maclou. D'abord, douleurs de colique; ensuite, douleurs néphrétiques. Vomissements. Fièvre continuelle; enfin, urines sanguinolentes, hématurie très-abondante et qui dura très-longtemps; car la malade en souffrit six ou sept semaines. Elle finit par succomber dans le marasme. Elle ne rendit aucun calcul. Était-ce une affection néphrétique ?

La jeune fille de M. de Crevey, née de parents doués l'un et l'autre d'un tempérament chaud, éprouve presque tous les mois, même dans l'état de santé, une fièvre assez intense. Elle est le signe de quelque vice caché inexplicable. A Paris, la malade éprouva les mêmes accidents. La fièvre persévéra. Il s'y joignit de la tendance, de la propension au sommeil, une vive rougeur des joues. On balançait entre le soupçon d'un exanthème et la crainte d'une pneumonie. On désespérait

de sa guérison. Elle guérit contre toute attente. Il ne faut donc pas porter sur les maladies un pronostic précipité.

Les anciens croyaient que l'ouverture de la veine entre le doigt annulaire et le petit doigt guérissait la fièvre quarte. Une femme en était atteinte depuis déjà sept mois. Le médecin Masile lui prescrivit ce genre de saignée; on tira une assez grande quantité de sang. Sa fièvre ne reparut plus; mais toute la main resta livide, presque durant une année entière. Ce médecin assurait avoir été témoin d'un semblable phénomène chez un gentilhomme de sa connaissance.

Il faut bien reconnaître que, dans chaque chose, qu'elle serve à la nutrition, qu'elle excite la douleur, qu'elle engendre la maladie, il existe je ne sais quoi de délié, sérosité, esprit, vapeur, exhalaison, ou autre, qui échappe presque à nos sens, et qui cependant est doué de la plus grande puissance. Citons en première ligne les douleurs de tête que cause une simple odeur. Comment se fait-il que le seul parfum exhalé d'une rose produise un catarrhe, et l'odeur du musc de si graves accidents? On dit cependant que les aromates fortifient le cerveau et ont sur lui une action élective. En outre, dans les fièvres, quel est l'agent qui produit, au début des paroxysmes, une si grande lassitude, un si grand brisement des membres, et qui, au bout de trois heures, après avoir lutté avec la nature, fait succéder le calme à cette scène de douleur? Il n'est pas croyable que ce soit une masse de matière, mais bien je ne sais quelle qualité qui ne cesse d'être insupportable à la nature qu'alors que sa violence a été enfin abattue et domptée. L'intensité de la fièvre, l'intensité de la douleur de tête, l'élévation du pouls et de la chaleur indiquent la lutte. L'apaisement de ce trouble atteste que l'humeur ténue, l'ichor, ou tout autre principe analogue, a été vaincu et surmonté. Dans la nutrition elle-même, on voit une vapeur

bénigne, un peu de vin, un peu de pain répugner souvent à la nature; et bien que le corps contienne beaucoup d'humeur, la nature ne reçoit point ces objets comme un aliment, mais les rejette comme un excrément; d'où il faut conclure que, dans la nutrition, comme dans la production des douleurs de tête ou des autres maladies, il existe un principe délié, doué de forces si énergiques qu'il semble que ce n'est pas sans quelque fondement que les médecins *pneumatiques* ont fait jouer un si grand rôle à l'esprit ou à quelque agent analogue, auquel ils rapportaient toutes les maladies et presque tous les symptômes.

Et, chose plus surprenante encore, quel compte ne faut-il pas tenir de la qualité des humeurs! D'où vient que l'on peut dompter les unes, et les autres non? Les unes engendrent chez celui-ci les scrofules, chez celui-là le cancer, chez les uns l'épilepsie, chez les autres l'arthrite : variétés qu'il faut bien savoir reconnaître, pour leur opposer une médication convenable. On voit chez certaines personnes se déclarer des douleurs tantôt assez supportables, tantôt insupportables, qui, d'abord vagues, ne se sont fixées sur aucun point; puis, avec le temps, se sont fixées sur une partie, et y faisant naître une petite tumeur, grosse au plus comme un pois, ont pour toujours abandonné le reste de l'économie. Mais de ce tubercule peut naître un cancer, ou quelque tumeur semblable. Tellement il est difficile de connaître la nature des maladies, et souvent plus difficile encore les moyens de les guérir!

Voici l'étrange maladie qu'éprouva Jean Reynard, marchand mercier : il fut pris d'une douleur à la cuisse et à la jambe. Elle était assez supportable. On la traita par les adoucissants et les parégoriques. Il survint des vomissements. Ensuite le membre fut comme frappé de torpeur; la sensibilité y fut abolie au point qu'en y enfonçant une aiguille, on n'y éveillait aucune douleur. Évanouissements

fréquents. Mort. Qu'était cette affection ? J'ai donné plus haut une observation d'une maladie presque semblable.

La belle-mère de M. Passard, médecin, éprouvait une douleur de colique assez violente. On l'attribuait à une affection du foie. Elle restait toujours triste, et il était impossible de l'exciter à rire. Elle tomba enfin dans une fièvre continuelle. La douleur s'étendait à presque tout le côté droit du corps. On rapportait tous ces symptômes au foie seul. Rien ne put la soulager. Le neuvième jour, elle présenta une couleur ictérique foncée. Elle mourut. A l'ouverture du corps, on trouva la vésicule du fiel pleine de calculs ; le foie blanchâtre et tellement adhérent au diaphragme que l'on ne put l'en détacher. La partie droite du poumon était aussi adhérente. Nous avons cité plus haut un nommé Bordier qui éprouva pendant presque deux ans une douleur de colique. On lui trouva le foie blanchâtre. C'est ainsi qu'un sérum dépravé, en se développant, engendre ces douleurs.

Les bonnes femmes ont coutume de dire que la douce haleine des nouveau-nés a pour effet de rendre abondant le lait des nourrices, et que, si on les met au sein des nourrices qui même allaitent depuis deux ans, non-seulement leur lait en est renouvelé, mais encore elles deviennent plus promptement enceintes. Il faudrait, si la chose est vraie, examiner pourquoi elle a lieu.

On recommande comme un excellent remède contre les verrues, de prendre du sang d'un animal récemment égorgé, et de le laisser se coaguler sur la verrue, en répétant souvent cette pratique. C'est une assertion à vérifier, et, dans le cas de succès, il faudrait en rechercher la cause.

Un jeune homme de 25 ans commença par avoir la fièvre. Le jour suivant, il alla demander à un médecin quel traitement il devait suivre. Celui-ci, craignant d'accroître le mouvement des humeurs déjà émues, ne prescrivit qu'un

lavement, à prendre dans l'après-midi. Il voulut être saigné, ce que l'on fit sans consulter le médecin. Peu après la saignée, son esprit se troubla et il perdit la raison. On pouvait à peine le contenir. Il ne recouvra pas la raison, et mourut au bout de quatre heures. On ne sait à quelle cause attribuer une mort si subite. Hippocrate, au livre 7 de ses *Épidémies*, rapporte qu'un habitant d'Halicarnasse, déjà d'un certain âge, fut, en hiver, saigné pour une douleur de l'oreille. Il ne s'y fit point de suppuration et il mourut de phrénésie. Nous avons quelque part cité deux malades à qui on tira un peu plus de sang qu'il n'était convenable, et qui, immédiatement après la saignée, furent pris de délire. Il faut donc, dans l'emploi de ce remède, user de prudence et ne pas le prescrire, comme l'on fait, à tout bout de champ.

Dans les douleurs de tête, dans celles surtout qui sont accompagnées de fièvre, quelque grande que soit la fièvre, et quelque retentissement qu'elle ait dans la tête, il faut s'abstenir des remèdes très-réfrigérants, tels que les cataplasmes astringents et l'onguent populéum. Car si l'établissement de la moiteur ou de la sueur diminue ou guérit la douleur, qui doutera du danger que peut faire courir l'emploi des réfrigérants, des répercussifs, en repoussant à l'intérieur la matière près de s'échapper ?

Chez la plupart de ceux dont l'urine est âcre, le tempérament très-sec et bilieux, les urines contiennent des graviers qui sont comme des parcelles de l'humeur bilieuse et salée convertie et condensée en sable. Et cependant cette acrimonie n'est pas sans avantages ; car elle déterge les voies urinaires, et, s'il se trouve quelque matière glutineuse dans leur parcours, elle la divise et la dissout. Par contre, l'urine dépourvue de cette âcreté, devient facilement visqueuse et se putréfie. Si donc, j'en conviens, elle se charge moins facilement de graviers, elle donne aussi plus facilement occasion à ce que la pituite s'y forme et s'y concrète. C'est une chose à noter.

Faut-il regarder comme entièrement vrai ce fait que l'expérience démontre être vrai ou vraisemblable : à savoir que les femmes qui ont nourri longtemps, ou bien sont ensuite plus exposées à de graves maladies, ou bien restent faibles, ou bien deviennent sujettes aux flueurs blanches ? ce qui a lieu surtout, si elles étaient naturellement trop délicates ou trop faibles. Car, chez ces dernières, la dissolution des humeurs est plus facile, et la receptivité morbide des parties plus grande. C'est ce qui se vérifia chez une femme un peu âgée, chez laquelle le lait était si abondant qu'elle nourrit longtemps trois enfants. Il put en résulter l'épuisement et la faiblesse des vaisseaux.

Lorsque la nature tend à établir de la suppuration dans une partie quelconque où se fait une fluxion humorale, s'il y a de la douleur et de l'inflammation, convient-il de détourner la nature de son œuvre par des saignées et des purgations ? Ne faut-il pas purger et évacuer, d'après l'indication qui se présente d'amoindrir la matière de la fluxion, de peur que la partie malade n'empire et ne soit accablée par suite de sa propre faiblesse et de la violence de la douleur ? Vaut-il mieux laisser tout faire à la nature ? La nature ne continue-t-elle pas (ce que quelques auteurs affirment) à produire la suppuration, quoiqu'il ait été précédemment pratiqué des émissions de sang ou des évacuations ? Que de tourments ces questions-là ne donnent-elles pas aux médecins !

Est-il vrai, comme le répètent vulgairement les commères, que les maladies qui se déclarent chez les femmes, au moment de l'accouchement, ou pendant les premières suites des couches, sont mortelles, se jugent mal, ou se guérissent mal ? On peut donner beaucoup de raisons probables pour et contre ces assertions.

D'où vient que certaines personnes, après avoir passé leurs jeunes années dans un état maladif et valétudinaire,

n'en marchent, par contre, à mesure qu'elles avancent en âge, que d'un pas plus ferme dans les voies de la santé ? C'est ce qui arriva à la veuve de M. Hureau et à une foule d'autres personnes.

ANNOTATIONS.

(A) Galien dit, dans un autre passage, que les fluxions qui découlent de la tête produisent la phthisie, surtout lorsqu'elles déterminent une altération de la voix.

(B) D'où il résulte qu'au début du paroxysme des fièvres, la toux est excitée moins par une matière descendue de la tête, que par une matière fournie par les parties sous-jacentes. De là l'importance extrême de reconnaître d'où la toux tire son origine, afin de rechercher cette origine ailleurs que dans la tête.

(C) Quelqu'un affirme avoir lu dans un auteur ce nom de *quinte de toux* ou de *toux quintane*, dont il est bien difficile de trouver la raison. Les uns veulent qu'on l'appelle *quinte*, parce que la toux se reproduit toutes les cinq heures ou à peu près (ce nombre précis ne devant s'entendre que dans un sens approximatif). C'est de là qu'est venue l'expression d'*hommes quinteux*, appliquée à ceux qui sont par moments désagréables et insupportables à autrui. D'autres veulent que ce terme ait été emprunté aux musiciens. Et de même qu'il existe entre l'octave et la quinte une certaine proportion, un certain rapport, malgré la différence des degrés et des nombres ; de même chez ceux qui souffrent de cette toux, il se forme dans le larynx un son qui répond à un autre son, parti de la profondeur des poumons. Que d'autres que moi décident.

(D) La même chose arriva à un gentilhomme, après la suppression de la matière que fournissait un vieil ulcère de la jambe. Je ne ferai à ce sujet qu'une seule observation.

S'il s'agit d'un vieil ulcère, dont on aura imprudemment obtenu la cicatrisation passagère, il conviendra de rouvrir le point anciennement ulcéré. On supportera un léger mal pour prévenir une maladie plus grave et plus dangereuse.

CONSTITUTION DE L'ÉTÉ

DE L'ANNÉE 1579.

—

Les malades étaient tourmentés par de vagues douleurs de côté, qui n'étaient pas bornées à un point peu étendu, mais occupaient tout le côté jusqu'à la région des hypochondres. Il y avait prédominance de je ne sais quelle vapeur et quelle humeur délétères. L'expectoration était assez facile. Quelques personnes présentèrent pendant toute la durée de la maladie une sueur qui embarrassait les médecins en leur enlevant l'occasion d'agir. Cette affection paraissait avoir quelque chose de contagieux. Si l'atmosphère n'avait été tempérée par les vents étésiens (1), qui chaque année soufflent à cette époque, on aurait pu craindre quelque maladie pestilentielle et maligne. La saignée rendait peu de services, surtout à une époque un peu avancée de la maladie : en outre, vers le mois d'août, beaucoup de personnes

(1) Vents qui soufflent régulièrement, chaque année, dans la même saison, pendant un certain nombre de jours.

éprouvèrent des fluxions âcres et inflammatoires à la gorge et aux parties voisines de la bouche.

La jeune fille de M. Devueil avait eu la fièvre; un flux de ventre abondant remplaça la fièvre. Elle fut soulagée. Quelques jours plus tard, elle ne fit que se plaindre et pleurer. Elle poussait des exclamations et des cris, et se réveillait en proie à la terreur. Les uns attribuaient cet état aux vers, d'autres à des tranchées. Enfin, la mère parvint par ses menaces à lui inspirer de la crainte; et à l'aide de quelques remèdes et de quelques hypnotiques, la malade recouvra peu à peu sa santé première.

La femme d'un écuyer du duc d'Aumale, inconsolable de la mort de son mari, tomba tout à coup dans un profond accablement, perdit la voix, et resta comme frappée de catalepsie. Elle ne recouvra la voix que six heures après; et avant de la recouvrer, elle éprouva deux ou trois attaques épileptiformes. Étrange maladie! étrange succession de symptômes!

La fille de M. Le Noir, cacochyme et d'un teint ictérique, fit une chute en sortant de son lit et resta étendue sur le carreau. Peu après cette chute, elle fut agitée de convulsions épileptiformes. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle avait perdu la voix. Depuis ce temps, elle resta comme hébétée, par suite de la secousse imprimée au cerveau. Enfin, elle mourut après quelques convulsions. Le cerveau présenta des lésions profondes.

Voici ce qui arrive d'extraordinaire au jeune enfant de M. Devueil, qui tête encore. Une tuméfaction affecte tantôt le bras, tantôt le cou. Elle se dissipe. L'enfant est pris de convulsions. Ces accidents ne dépendraient-ils pas d'un principe toxique? Et si la nature ne le dirigeait pas sur quelque autre point, n'en résulterait-il pas pour cet enfant la mort ou quelque grand danger?

La fille de M. de Champigny paraissait menacée d'une

éruption exanthématique. On lui administra un purgatif. Il en résulta de la diarrhée. A certains moments, et sur certaines régions, parurent des taches rouges. On avait tout lieu de la croire atteinte de la variole. Son état était presque désespéré; néanmoins elle guérit contre toute attente. On insista beaucoup sur les cordiaux à l'intérieur et à l'extérieur.

Le fils du comte de Chaulne, atteint d'ictère, désirait ardemment de mourir. Il était âgé de quatorze ans. Autrefois gracieux, aimable, de mœurs douces et faciles, il était devenu maussade, morose, mélancolique et intraitable. L'ictère s'était déclaré tout à coup. Petite fièvre. Selles diarrhéiques, blanchâtres, fétides et corrompues. Il resta dans cette situation quinze jours. Il refusa obstinément tout médicament. Au moment où on s'y attendait le moins, il grinça des dents, et ne répondit plus aux questions qu'on lui adressa. Le matin, voix plaintive et lamentable; le reste du jour, aphonie. Convulsions, la nuit. Mort. En expirant, il rejeta par le nez je ne sais quelle matière noirâtre et verdâtre. Nous ne pûmes distinguer si elle venait du cerveau, ou si c'était la boisson médicamenteuse qui lui avait été donnée, qui était remontée dans la bouche, et de la bouche aux narines. Le cerveau ne présenta aucune altération capable de rendre compte de la mort. Le poumon offrait une notable altération. Le foie était altéré et comme verdâtre. L'année qui avait précédé sa mort, il avait été tourmenté par des exanthèmes de mauvais aspect; et depuis lors, il ne s'était plus bien porté. Galien a raconté quelque chose de pareil dans l'histoire du malade qui, pris tout à coup de phrénésie, ne tarda pas à mourir. Il ne mourut pas, dit-il, de la violence de la phrénésie, mais de la prédominance des humeurs virulentes que leur malignité élevait au degré de virus.

La petite fille de M. Sulpice était atteinte de la toux

quintane et de fièvre. Fluxion sur les poumons. A dater de ce moment, la violence du catarrhe et de la fièvre firent maigrir la malade au point de la jeter dans le marasme. Tant sont puissants les funestes effets de ces fluxions chaudes et délétères!

La femme de M. Dhierre eut une fluxion sur la joue droite, principalement sur le muscle masséter. Elle pouvait à peine desserrer les dents. C'était la même matière qui, portée sur une autre région, produit les parotides. Au bout de huit jours, l'abcès s'ouvrit à l'intérieur, et comme la matière de la suppuration tendait à se porter au menton, on y pratiqua une incision. Au bout de quelques jours, la nature sembla établir un abcès un peu au-dessus de la commissure de la mâchoire. On proposa de l'ouvrir. Les parents, dans la crainte de quelque difformité, refusèrent d'y consentir. Ils préférèrent les émollients et les suppuratifs. Les chirurgiens, au contraire, étaient médiocrement portés à s'en servir, et employaient de préférence les cataplasmes les plus propres à prévenir la suppuration. Un empirique, appelé trois jours après, ouvrit la tumeur, plus tard qu'on ne l'avait jugé convenable, et en tira du pus en abondance. La malade était assise. Tandis que l'on excitait ainsi un abondant écoulement de pus, sans tenir compte de l'état des forces de la malade, elle fut prise d'une syncope des plus profondes et d'une douleur intolérable à la cuisse, et elle mourut subitement. Ainsi le deuil de toute cette maison fut la conséquence de l'oubli des vrais remèdes et du mépris des règles de traitement que l'on aurait dû suivre.

A la suite de la petite vérole, il était resté à la petite fille de J. Santeuil un gonflement à l'un et à l'autre bras. On crut à quelque suppuration profonde, et l'on appliqua un caustique sur le bras droit. Il ne donna issue qu'à une très-faible quantité de sanie. On se disposait à appliquer

un autre caustique au bras gauche, mais on y renonça, en voyant le peu d'effet produit par le premier. Voici ce qui arriva d'extraordinaire. Le bras sur lequel le caustique avait été appliqué devint plus libre, plus dégagé et moins douloureux. On craignait que l'autre ne restât paralysé. Ainsi donc, lorsque l'on soupçonne quelque qualité maligne, même en l'absence de la suppuration ou de tout autre acte analogue, l'application d'un caustique donne les meilleurs résultats. Ainsi, chez Pierre le barbier, atteint d'une violente douleur d'oreille, nous appliquâmes, au plus fort de la douleur, un caustique à la racine de l'oreille, et la douleur devint beaucoup plus supportable.

La femme de Jean Baude souffrait de douleurs utérines. On eut d'abord recours, selon l'usage, aux remèdes, ou plutôt aux ridicules et vaines pratiques des bonnes femmes. Les douleurs augmentèrent. Il parut une tumeur à l'hypogastre, et une douleur qui, de cette région, s'étendait aux aines. Suppression de l'urine, tumeur dans l'intestin rectum appréciable au toucher. Fièvre. Sensation d'une douleur pongitive allant de l'ombilic au siége. Après une saignée de l'un et de l'autre bras, et l'emploi des remèdes utérins, de cataplasmes émollients, de pessaires médicamenteux et du cathétérisme pratiqué dans le but de vider la vessie, la malade se trouva beaucoup mieux. Les voies, la tendance et les mouvements des organes, c'est-à-dire, les mouvements de la nature sont admirables! Parmi eux, les uns sont occultes, les autres manifestes et apparents. Par quel secret le membre viril s'allonge-t-il et se gonfle-t-il sous l'influence d'une pensée érotique, ou à la vue et au contact d'une femme belle? Comment, à la vue d'un serpent, ou à une pensée triste, tout le corps tremble-t-il? Comment le visage se couvre-t-il d'une pâleur subite à la vue d'un ennemi? Un phénomène analogue se produit dans les excrétions naturelles, surtout dans les sueurs qui mettent fin aux plus

dangereuses maladies. Il est manifeste surtout dans la variole, dans la maladie vénérienne, lorsque l'humeur virulente est rejetée des parties internes à la surface de la peau, et par là préserver le corps des maladies les plus graves, les plus redoutables. Lorsque la peau est souillée de taches, soit congénitales, soit accidentelles, il ne faut pas regarder cela comme un mal. C'est ainsi que nous voyons encore souffrir journellement de douleurs arthritiques, par suite du transport de la sérosité de l'intérieur à l'extérieur, des personnes qui n'en vivent pas moins jusqu'à un âge avancé. Et si la nature ne se servait pas de ses facultés d'élimination et d'expulsion, comme de ministres fidèles, pour purger les organes internes, il se ferait sur ces organes une collection d'humeur dépravée dont le mouvement et la corruption occasionneraient une mort immédiate, ou tout au moins un grand péril. On ne doit même pas regarder comme sans fondement tout ce que l'on attribue vulgairement aux mouvements et aux caprices de l'utérus. Si l'utérus joue le rôle prédominant qu'on lui attribue, qui niera ses mouvements et ses passions moitié naturelles, et en quelque sorte moitié animales? On ne saurait trop en tenir compte, soit lorsque la femme est atteinte de la passion hystérique, soit lorsqu'il existe chez elle une maladie où l'on doit s'attendre à des crises et les prendre en grande considération. Car l'action naturelle et les tendances de cet organe l'emportent autant sur celles des autres organes, que lui-même leur est supérieur : supériorité qui se révèle dans l'acte de la conception, dans celui de la conservation et du développement du fœtus, et surtout dans tous les phénomènes qui précèdent l'accouchement. L'utérus, dans ces circonstances, fait apparaitre à la fois des preuves de ses fonctions merveilleuses et de ses penchants.

La femme d'un honorable marchand, nommé Le Prestre, éprouvait quelques douleurs dans le sein gauche. Il se faisait par le mamelon un suintement de sérosité accom-

pagné de prurit. Peu de temps après, il se développa au genou du même côté une tumeur, qui, si elle eût été irritée, se serait changée en cancer ou en tumeur de mauvaise nature. En même temps, l'écoulement du sein tarissait. La tumeur s'affaissa tout à coup. La sérosité recommenca à couler par le sein comme auparavant. N'y a-t-il pas lieu d'admirer les mouvements de la nature, ses tendances, ses transpositions et ses métastases?

Nous avons vu dernièrement une femme replète et haute en couleur, qui, mère de cinq enfants, sans jamais avoir eu ses règles par les voies naturelles, était sujette à des vomissements, à des expectorations de sang. Cet afflux, cette excrétion par les parties supérieures est tout à fait supplémentaire et succédanée de l'écoulement menstruel des organes de la pudeur. C'est un fait à bien retenir.

Un homme reçut une blessure à la cuisse ; il s'y fit un écoulement de sang, mais qui ne fut pas assez immodéré pour qu'on pût lui attribuer ce qui arriva. Depuis ce temps, il ne put plus se livrer au coït, ni éjaculer, ou du moins entrer suffisamment en érection ; cet état causa l'étonnement même des plus habiles anatomistes. Car on ne pouvait saisir la raison qui faisait succéder l'impuissance à une blessure de cette région. Peut-être Hippocrate a-t-il fait allusion à quelque chose de pareil, lorsqu'il a écrit que la saignée de la cheville rendait infécond. Il y aurait donc entre ces parties quelque rapport, dont on n'a pas pu d'ailleurs encore se rendre compte.

Jean Bruguet souffrait d'une douleur de tête des plus violentes et d'une fièvre continue, mais dont la tête était le point de départ. Il se trouva bien de l'usage des pilules purgatives, malgré l'existence de la fièvre. Le septième jour de la maladie, il prit aussi un verre d'eaux cordiales additionnées d'un peu d'eau thériacale. Ce breuvage produisit un bon effet et aida les efforts de la nature.

Chez Jean Richer demeurait un homme atteint d'ophthalmie, lequel n'avait jamais bu de vin. L'humeur qui s'écoulait des yeux était si âcre que presque aucun remède n'avait pu l'arrêter. Nous vérifiâmes chez ce malade ce que Galien a écrit en commentant l'aphorisme, *Les douleurs des yeux, etc.* à savoir que la suppression de cette humeur âcre opérée par les répercussifs, est suivie de douleurs plus fortes et de symptômes graves. Cependant, malgré nos efforts et sans que nous y pensassions, une suppuration s'y établit; le jour même, il entra en convalescence. Les médecins ont donc grand tort de poser sur les yeux des linges imbibés de collyres réfrigérants, car la suppression des larmes et de l'ichor salé a de grands inconvénients. C'est pourquoi Hippocrate, dans son traité *Des Lieux dans l'homme*, veut que l'on provoque une abondante sécrétion de larmes.

Voici ce qui se passa de remarquable chez la petite fille de M. de Laveau. Fièvre continue. Douleur du côté gauche, fugace, et qui ne tarda pas à disparaître, ce qui fit différer la saignée. Elle semblait bien. La fièvre se ralluma. Difficulté de respirer. Mort. A l'ouverture du cadavre, on trouva l'epiploon baigné de pus; ce pus provenait de la poitrine, car tout le poumon gauche et le côté gauche du thorax étaient remplis de pus. Elle était atteinte de catarrhe; mais l'expectoration était nulle.

Il semblait que la petite fille de M. de Veuil souffrait de douleurs intolérables, car elle ne dormait pas et ne faisait que s'agiter, crier et pleurer. Enfin elle alla mieux, quand on l'eut calmée par des menaces et qu'on lui eut donné quelques hypnotiques.

M. le médecin Passart se sentait mal, mais ne se soignait pas. Il se décida à prendre un purgatif violent, et alla beaucoup plus mal. Il se déclara une douleur dans la région hypochondriaque droite; des douleurs se firent sentir

aussi vers l'ombilic. Rien ne les calma. Il fut purgé. Les purgatifs agirent au gré des médecins. Enfin le ventre se tuméfia. Soif implacable. Persistance des douleurs. On croit à une affection du foie. Mort.

Un carrossier fut pris de douleur de ventre et de fièvre. Il s'adresse aux bonnes femmes. Elles lui administrent les remèdes usités contre les affections utérines. Vains efforts. La fièvre augmente et devient continue. Le quatrième jour, on appelle un médecin, qui commence par le saigner et le purger. Le septième jour, repos. Le même jour, le malade perd la voix durant six heures. Le pouls était bon. C'était un mouvement critique sans crise, un vain effort de la nature, car il n'existait pas encore des signes de coction manifestes. Il ne se fit aucun changement dans son état jusqu'au onzième jour. Nous nous abstenions de toute médication, attendant que la nature opérât quelque changement, aux jours critiques. La maladie se prolongea presque trente jours. Le malade guérit. Il faut religieusement observer les jours critiques.

Chez une femme, il existait une fluxion sur l'épine dorsale. Cette femme était toute raide. Elle allaitait, et peut-être les fatigues et le travail de l'allaitement n'étaient-ils pas étrangers à la maladie. On lui administra un purgatif énergique; on lui fit des applications de coton imbibé d'huile. Elle se rétablit bientôt. On ne la saigna pas. La chaleur du lit et les onctions opérèrent la résolution. Un autre médecin aurait peut-être ouvert la veine.

Claude de la Croix est sujet à vomir fréquemment. Il est herniaire, et ne peut faire rentrer l'intestin. Fomentations. Frictions. Enfin il paraît se trouver bien d'un lavement d'électuaire de coloquinte dissous dans le vin de Malvoisie. La hernie finit par rentrer contre toute attente. Le chirurgien, par un attouchement et un maniement continuels, la fit rentrer peu à peu et mit un terme à nos appréhen-

sions. C'est ainsi que la constance et la continuité des efforts triomphèrent du mal.

Il arriva une chose extraordinaire à la femme de J. Chalenton. Ayant fait usage, d'après le conseil imprudent d'un pharmacien, de pilules de mercure, elle ne cessa depuis ce moment de souffrir de la tête; et le cerveau en fut affecté de telle sorte, que la tête fut depuis lors agitée d'un branlement continuel.

La femme de M. de Hère éprouva dans la tête les souffrances dont il a été question au commencement de ce livre; car les douleurs étaient périodiques et analogues à celles de la migraine. Elles cédèrent à d'énergiques purgations. Il est étonnant qu'elles aient persisté aussi longtemps.

La fille de M. le conseiller Angenost fut saisie d'une fièvre des plus intenses. Yeux brillants et noyés de larmes. Écoulement de sang par les narines. En même temps, retour des règles. Elle entre immédiatement en convalescence, délivrée des symptômes de pléthore. Voyez la remarque que nous avons faite relativement à l'épouse de Guérard, d'après la sentence d'Hippocrate. Une histoire semblable est celle de la jeune fille de Larisse, dans les *Épidémies*, dont la maladie dépendait de la pléthore.

Nous avons parlé plus haut du fils de Dumée et du fils de Jean Puthomme, atteints d'une toux férine et d'un catarrhe indomptable qui les fit périr. Il existait chez le premier un exanthème dont l'éruption ne fut pas ce qu'exigeait la maladie. La sérosité maligne amena la corruption de l'organe affecté. C'est ce qui advient, lorsque l'on a lieu de soupçonner l'existence de la rougeole ou de la variole. Quelle conduite tenir dans ce cas? Eu égard à l'intensité des douleurs et à la tuméfaction des parties affectées, aurez-vous recours aux suppuratifs ? Il est à craindre que la corruption ne devienne plus grande. Vous bornerez-vous aux anodins ? peut-être resteront-ils sans effet. Il faut, je crois,

s'arrêter au parti que des médecins prirent un jour dans une maladie de ce genre. Pendant une constitution épidémique, féconde en éruptions pustuleuses de mauvais caractère, les varioles s'accompagnèrent de gonflements et de douleurs, qui faisaient périr les enfants en corrompant les parties solides. On tomba d'accord d'employer des applications d'onguent de Vigo *cum mercurio* et de légères frictions de pommade mercurielle. Ce remède eut de merveilleux résultats. C'est un fait dont il faut se rappeler, afin de cesser de considérer comme ne pouvant être que nuisible aux malades un remède si facile et que l'on a toujours sous la main.

Une femme intelligente et active, qui demeurait à l'enseigne de M. Pierre, mourut hydropique. L'eau s'amassa peu à peu dans l'abdomen, et peu à peu aussi le ventre se tuméfia. Elle n'avait pas ses règles. On attribuait en partie cette suppression aux chagrins que lui avait fait éprouver la perte de ses enfants. En réalité, elle était grosse. Fièvre continue. Urine en petite quantité, mais épaisse et trouble, comme elle l'est dans les fièvres putrides. Douleur à l'hypochondre droit. Tuméfaction et dureté dans la région du foie. Douleurs aux lombes et aux reins. Les urines n'étaient pas clarifiées, la majeure partie de la sérosité se rendait dans l'abdomen. De là l'hydropisie. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans le ventre douze livres d'une eau ayant la couleur et la consistance de l'urine; le foie dur, sec, offrant une foule de couleurs différentes, et dans plusieurs endroits, une coloration cendrée; il était vicié dans toute sa substance. Il n'existait qu'un rein, ayant plus de deux fois le volume d'un rein normal; c'était le gauche. Le droit manquait; il était remplacé par une espèce de sac. Je ne crois pas qu'il eût jamais existé. C'est un fait extraordinaire. Cette femme avait souvent rendu des pierres, à la suite de douleurs néphrétiques. On ne trouva cependant

aucun calcul soit dans le rein, soit dans la vessie. Les poumons étaient secs. La fièvre avait été continuelle. Cette femme mourut enfin, après être restée deux jours sans voix. Elle avait été purgée douze fois, sans que le fœtus en souffrît, c'est-à-dire, sans que la violence des purgatifs eût provoqué l'avortement.

On ne doit administrer les purgatifs qu'avec prudence aux enfants, comme aux personnes de tout âge; mais chez les premiers, on doit redoubler de réserve; car j'en ai vu plusieurs mourir au milieu même de l'action du purgatif; ce qui tournait à la honte de notre art, et ne donnait que trop lieu de le calomnier. Cette prudence est surtout nécessaire lorsque le corps est chez les enfants brûlant et desséché, abattu et débilité par la violence et la longueur de la maladie. Hippocrate a observé que les personnes dont le corps est desséché, c'est-à-dire miné et exténué par la maladie, supportent mal les purgatifs. Or, c'est un malheur et une honte de voir un malade mourir, le jour même où on lui a administré un purgatif. J'ai cru de mon devoir de signaler ces regrettables événements pour qu'on les ait toujours présents à l'esprit. Car lorsque le corps languit, il a besoin plutôt de réfection que d'évacuation. Quelqu'un objectera-t-il que la maladie est entretenue par une humeur dépravée? mais on s'exposerait souvent à voir le malade rendre l'âme avec cette humeur, et mieux vaut corriger l'humeur par la bonté du suc nutritif que la remuer. Il est, en outre, des cas où la nature, où le corps est languissant plutôt que malade: car la faiblesse est autre chose que la maladie. De l'intempérie des humeurs naît l'atonie, de l'atonie une mauvaise assimilation, de celle-ci la langueur. Il est donc plus nécessaire d'user de reconfortatifs que d'évacuants. Ainsi donc, plus la nature manquera de puissance, plus il faudra venir à son aide.

Une question bien importante est celle de la saignée chez les enfants. On objecte leur jeune âge. Galien, au livre *De la Saignée*, traite ce point avec la plus sage réserve, car il exige plusieurs conditions, avant d'en approuver la pratique. En effet, il dit : « Survient-il une pleurésie et une pneumonie chez un enfant âgé de plus de quatorze ans, s'il est d'un tempérament sanguin, si l'on est au printemps et dans un climat tempéré, pratiquez la saignée sans crainte. » C'est dire qu'il faut attendre cet âge et requérir ces conditions. Duret, l'interprète par excellence d'Hippocrate, interrogé pourquoi Hippocrate n'a pas fait saigner des enfants atteints de pleurésie ou de pneumonie, répond qu'Hippocrate n'a pas vu des enfants atteints de ces maladies ; opinion qui n'a pour s'appuyer que le silence qu'il a gardé sur ce point ; car chez les enfants, le sang, étant peu épais, doux et *halitueux*, manque des stimulants propres à l'exciter. Ajoutez à cela qu'employé à l'alimentation et à l'accroissement du corps, il ne s'y mêle que peu de résidus. Il en est tout autrement chez les jeunes gens. Leur accroissement étant arrivé à son terme, une partie de leur sang devient superflue ; de là les hémorrhagies qui en sont la conséquence ou, à leur place, des dyssenteries. Chez eux, le sang superflu n'est-il pas évacué par une de ces voies ? il devient le germe de maladies : d'où des crachements de sang, des pleurésies, des péripneumonies. Je laisse à décider la valeur que peut avoir cette explication de Duret. Je trouve sur ce sujet des indications dans le commentaire de Galien, sur l'aphorisme 29 du livre 3. Il se demande si c'est avec raison qu'Hippocrate a écrit : *Les jeunes gens sont sujets au crachement de sang et à la phthisie* : et il répond : « Ce n'est pas par suite de la nature de leur âge que les jeunes gens éprouvent ces accidents, mais par suite de quelque influence à laquelle ils sont plus exposés, c'est-à-dire éventuellement. » Lisez ce passage pour plus de détails.

L'épouse du pharmacien Quartar était hypochondriaque. Il lui vint aux fesses une tumeur furonculeuse très-volumineuse, et, à six ou sept mois de là, une fièvre quarte. Elle recouvra la santé et fut délivrée de sa première maladie. La fièvre quarte guérirait-elle l'hypochondrie, c'est-à-dire, serait-elle propre à effacer la disposition qui entretient l'hypochondrie?

Un malade était atteint d'une fièvre tierce assez violente. Après avoir supporté les tourments de quelques accès, il voulut essayer d'un remède nouveau et inusité. On ramenait ses chevaux de la rivière où on les avait baignés. Il ordonna qu'on les arrosât de l'eau d'un puits. Il prit plaisir à voir cette aspersion, et voulut qu'on la pratiquât sur lui-même. Il contraignit ses domestiques à exécuter son ordre. Ceux-ci tirent de l'eau froide du puits et la versent sur le corps de leur maître tout nu, et au milieu du paroxysme. Il n'en fit pas l'essai impunément; car il ne tarda pas à perdre la voix et à être saisi par des convulsions. Sa bouche se remplit d'écume. Il éprouva des convulsions épileptiformes et mourut. Il est étonnant que cette tentative ait été l'occasion d'une mort si rapide ; car d'ordinaire, la répercussion de la matière qui accompagne les fièvres tierces ne produit pas des symptômes si formidables. Il est à croire que le sérum et la vapeur fébrile qui se dégagent de la matière dépravée (bien que la fièvre soit bénigne), possèdent une qualité maligne. Les douleurs violentes de la tête ou de tout le corps, et le cortége des symptômes que les fièvres, même les plus modérées, traînent après elles, en sont la preuve. Il est donc moins étonnant qu'une tentative si imprudente et si déraisonnable ait eu une issue si funeste.

La femme de M. Mydorge, étant enceinte, perdit beaucoup de sang par l'utérus. Nous croyions à un avortement. Cependant l'utérus conserva l'enfant jusqu'au terme ordinaire de la grossesse. Il faut attendre et voir ce qu'il advien-

dra. La femme de M. Amaulry cessa d'avoir ses règles pendant cinq mois, et se crut enceinte. Aux environs des fêtes de Pâques, les orifices des vaisseaux s'ouvrirent et les menstrues fluèrent. Le ventre ne se développe pas. L'événement éclaircira la chose. L'accoucheuse m'a depuis assuré que cette perte de sang n'avait pas mis obstacle au développement du fœtus et à la délivrance la plus naturelle, et que la grossesse avait atteint son terme complet.

Un gentilhomme était atteint de fièvre tierce. Le médecin qui lui donnait des soins, ayant horreur des saignées, négligea de lui tirer du sang. Au quatrième accès, comme si les veines s'étaient rompues et qu'il se fût fait quelque congestion vers les organes internes, il rendit au dehors une si abondante excrétion de sang qu'il en mourut le jour même.

Le frère de M. le médecin Delabarre avait une fièvre tierce. Le quatrième paroxysme fut si violent que, l'humeur morbide se portant vers le haut, l'un des yeux fut chassé et sortit de son orbite. Cet œil fut perdu et suppura.

Chez les femmes et les jeunes filles atteintes de fièvre continue, les frissons fréquents, les douleurs des lombes et du cou, et autres symptômes effrayants, annoncent l'éruption des règles. Si on leur tire du sang, les règles paraissent le lendemain. C'est ce qui arriva à Madame Duhamel, dont l'état était très-grave. Voyez Galien dans son commentaire sur le §. 50 de la section 3 du livre 1er des *Prorrhétiques*.

Les eaux minérales, telles que celles de mercure et d'orpiment, guérissent les ulcères malins, rongeants, serpigineux et autres de même genre. Est-ce par une propriété siccative? est-ce par quelque vertu particulière?

Dans les ulcérations et les blessures des nerfs et des parties nerveuses, on prévient les convulsions et autres

symptômes redoutables en y instillant de l'huile très-chaude. Est-ce parce qu'elle possède à un haut degré la faculté d'atténuer et de pénétrer, parce qu'elle empêche le contact des surfaces blessées, et qu'elle laisse par là un facile écoulement à l'ichor de mauvaise nature qui suinte de la partie affectée? Serait-ce parce que les parties nerveuses se trouvent bien de ce qui est chaud?

La femme de J. Bondenier avait des varices très-développées aux cuisses et aux jambes. Elle est d'un tempérament mélancolique. Dans une consultation, il fut convenu qu'on ouvrirait ces veines. On en tira une grande quantité de sang. Depuis cette opération, elle n'a pas éprouvé d'incommodité de quelque importance. Voyez Galien au chap. 4 de son livre sur l'*Atrabile*, et le Conseil 17 du livre 2 de nos *Conseils*.

Question : Dans les affections de la tête, faut-il employer les dérivatifs et les purgatifs les plus énergiques? Ces affections étant nombreuses, il faut faire sur ce point quelques distinctions. Il faut surtout prendre en considération ce que nous avons écrit dans le tome 2 de nos *Conseils* (Conseil 10), surtout lorsqu'il s'agit du catarrhe contre lequel les médecins ne savent souvent pas s'il faut avoir recours aux plus énergiques purgatifs. Dans cet endroit, nous nous sommes appuyé de l'autorité de Celse qui a écrit: *Il ne faut employer à l'intérieur que des médicaments doux, de peur d'exciter une pituite plus âcre.* C'est encore ici le lieu de rappeler ce que certains chirurgiens ont remarqué, à savoir que, dans les blessures et les plaies de la tête, l'emploi des purgatifs a peu d'avantages. Ils augmentent les douleurs, ils aggravent les symptômes et provoquent des inflammations. On agite l'humeur, on ne l'évacue pas.

Quelques médecins ont fait l'observation que, chez les malades morts d'une blessure à la tête, on trouve d'ordinaire un abcès dans le foie. C'est à l'expérience à démon-

trer si la chose est vraie. On recherchera ensuite d'où elle peut provenir.

Pourquoi les sueurs ne consistent-elles pas en une exsudation de sang? car si la sueur suinte des dernières extrémités des veines qui se terminent à la peau, en s'accompagnant d'une augmentation de la faculté expultrice et d'une diminution de la faculté rétentrice, pourquoi, dans la diaphorèse, ne sort-il pas une sueur de sang? Cette sueur de sang, nous l'avons observée chez le fils de l'illustre Guillaume Budée, la lumière de son siècle, au point que ses draps étaient arrosés de taches de sang. Il fut emporté par cette épouvantable maladie. Théophraste répète, d'après le médecin Monade, que l'on voit quelquefois paraître une sueur ayant de la ressemblance avec le sang. Aristote, au chap. 19 du livre 3 de son *Histoire des Animaux*, raconte que quelques personnes ont eu une sueur de sang. Ce n'est donc pas poser une question oiseuse que de demander pourquoi la sueur n'est pas constituée par le sang, car la rougeole semble être une effusion sanguine de la peau.

Dans les années 1580 et 1581, une maladie pestilentielle des plus graves frappa l'espèce humaine. Nous en exposerons ailleurs, avec le sentiment d'une profonde douleur, tous les désastres et tous les lamentables symptômes. Je ne veux rappeler ici que les accidents qui furent particuliers aux femmes. Je remets à expliquer ailleurs comment presque toutes les femmes qui devaient succomber à cette maladie pestilentielle, avortèrent : ce qui n'a rien d'inusité. C'était moins l'avortement en lui-même, qui était extraordinaire, que de le voir s'effectuer quelques instants seulement avant la mort. Voici la seule chose que je veux exposer ici : un nombre infini d'entre elles éprouvèrent des douleurs à l'hypogastre. Il fut fort difficile de décider si ces douleurs dépendaient d'une affection utérine ou d'une autre affection. Et cependant leur violence fut grande ainsi que

leur durée, si grandes qu'elles déjouèrent tous les efforts et tout l'art des médecins. Quelle était leur nature? Étaient-elles épidémiques, ou simplement sporadiques? C'est ce que les médecins, même les plus expérimentés, ne purent décider. Chez un grand nombre de ces malades, des tumeurs se développèrent dans les lieux qui servent d'émonctoires, et elles ne furent pas nuisibles. Tout à coup il tonna, et les humeurs, comme si elles eussent changé de caractère et de génie, produisirent des tumeurs malignes et pestilentielles. Tant est grand l'empire des conditions atmosphériques! Et de nouveau, comme si cette peste eût fait son temps et se fût adoucie, des tumeurs apparurent en dernier lieu dans la gorge et aux émonctoires, et elles furent exemptes de toute malignité.

Les empiriques produisent parfois de merveilleux effets, à l'aide de leurs métaux; ils triomphent même des maladies dont on n'avait pas su se rendre maître par les évacuations ordinaires. Cela tient-il à ce que ces hyperdrastiques surmontent la ténacité et la puissance de la nature, en dissolvant les sucs louables comme les dépravés, ainsi que cela a lieu dans les frictions mercurielles? L'union, l'essence, la force de toutes les parties se trouvant rompues, l'humidité naturelle aux organes en est elle-même accrue, et par là, non-seulement les humeurs ordinaires, mais les principes diathésiques eux-mêmes ne tardent pas à être dissous et éliminés.

Faut-il ajouter foi à ce que l'on raconte de la fille de M. de Chailly? Ma belle-mère et la femme de M. Reburt présentèrent le même phénomène. L'une et l'autre étaient hydropiques, et leur abdomen était fortement distendu, partie par des eaux, partie par des gaz. Après leur mort, leur ventre s'affaissa au point que l'on n'aurait jamais cru qu'il eût été distendu. La fille de M. de Chailly était bossue. Elle fut emportée par une mort rapide. La bosse et la

courbure de la colonne vertébrale disparurent presque entièrement après sa mort, et de lui-même le corps reprit une longueur plus grande. Chose prodigieuse ! Comment put donc s'opérer la subite disparition de cette difformité ?

Les lentilleux sont presque tous cacochymes, et leur foie fonctionne mal. Il y a chez eux prédominance d'humeurs dépravées et d'une sérosité mauvaise. Ont-ils des ulcères ? ils sont lents à guérir. Voyez Hippocrate, au livre 2 des *Épidémies* : *Les ulcères difficiles à guérir sont du genre des ulcères blanchâtres* (en grec ἐχλεύκοι), *blafards, qui ont presque la couleur des lentilles ;* c'est-à-dire que les lentilleux, lorsqu'il leur survient des ulcérations, n'en guérissent qu'avec peine. Leur peau et leurs lèvres se couvrent de croûtes ichoreuses et d'une humeur salée qui, après avoir été échauffée par le poumon, descend de la tête et se répand sur la peau. Lors donc que vous aurez à traiter des personnes lentilleuses, ne soyez pas surpris si les médications, même les plus habilement instituées, échouent.

La fille de M. de Masseparault avait un écoulement par l'oreille. La matière en était sanieuse. Sa suppression fut suivie de douleur et de pesanteur de tête ; il semblait qu'elle ne pouvait la soutenir. Fièvre. Le mal résista à tous les remèdes. Mort. On trouva dans le cerveau un abcès considérable.

Je dois noter ce qui arriva à la femme de M. le médecin Ellen. Elle fut prise d'une indicible douleur dans les cuisses. Fièvre continuelle. Deux ou trois saignées. La soustraction du sang produisit un tel changement dans le pouls qu'on aurait dit le pouls d'une mourante. Il présentait de l'inégalité, de l'intermission, puis il s'effaçait ; bientôt reparaissait une autre pulsation comme dans le pouls dicrote. Pendant tout ce temps, l'abattement des forces nous empêcha de rien entreprendre. Ce changement survenu dans le pouls tenait moins à une faiblesse réelle qu'à l'affection

latente de quelque organe, qui se manifestait par cette apparence de faiblesse.

Chez la même personne (d'un tempérament mélancolique et regardée souvent comme hypochondriaque), il survint une tumeur à la cuisse gauche, là où se rendent les vaisseaux cruraux. Indolente dans le principe, elle devint plus tard le siége de quelque douleur. Les médecins qui soignèrent la malade étaient divisés d'opinion sur la nature de cette tumeur. Les uns voulaient qu'après avoir adouci l'humeur et favorisé sa coction, on en provoquât la suppuration. Les autres, craignant que ce ne fût un carcinome ou un cancer, voulaient qu'on s'en abstînt et que l'on se bornât à nourrir le mal. L'opinion de ces derniers prévalut, et la malade ne s'en trouva pas plus mal. Au bout de trois ans, des pustules s'élevèrent sur la surface de la tumeur; celle-ci s'abcéda, et il en sortit de la sanie. Elle se cicatrisa. Le mal disparut de ce point, mais il se reproduisit dans un autre endroit. Cette affection se rapproche des scrofules, ou plutôt ce sont les scrofules mêmes.

Une jeune fille, étant tombée par terre, craignit d'avoir montré ses parties naturelles. Ce sentiment de honte supprima les règles qu'elle avait en ce moment. Il y avait à craindre que la matière de cette excrétion impure ne se portât quelque part. Quelle légère cause suffit pour arrêter les mois, en appelant ailleurs l'esprit vital qui dirigeait le sang vers les parties naturelles !

Y a-t-il du danger à donner un purgatif dans les fièvres quartes et autres fièvres rebelles, lorsque l'humeur est en mouvement, et le jour de l'accès ?

On administra un purgatif à la femme de M. Duhamel, atteinte de fièvre quarte. Une heure après, elle fut prise du frisson et de la chaleur fébriles, et n'en supporta pas moins bien le médicament, qui provoqua des évacuations convenables. Depuis ce moment, elle eut encore quelques accès,

mais en petit nombre, et elle en fut enfin complétement débarrassée. Dans un cas pareil, ne pourrait-on pas avoir recours à la même médication ?

Ce qui arriva au fils de M. Pileur, âgé de 12 ans, est remarquable. Suppression d'urine. Douleurs à la racine de la verge. Cris. Impossibilité d'introduire le cathéter. Au bout de quelques jours, l'enfant urinait du pus ; le mal s'amendait, et l'écoulement de l'urine redevenait facile. Quelle était donc la nature de cette affection ? Elle se reproduisit et se dissipa plusieurs fois. Il vint à la pensée des lithotomistes de le tailler près du scrotum, pour extraire le calcul sorti de la vessie et fixé au milieu du canal urinaire. S'il était sorti de la vessie, s'il séjournait au milieu du canal, pourquoi ne formait-il pas un obstacle permanent à la sortie de l'urine ? Je crois que ce calcul, logé dans une petite alvéole qu'il s'était creusée, occasionnait par intervalle de l'inflammation. Ce point, gonflé par l'inflammation, rendait le méat plus étroit. Le pus évacué, les parois s'affaissaient et le canal redevenait plus libre. Il faut noter ce que nous venons de dire que le calcul s'était formé une sorte de nid. La terminaison de la maladie montra que notre supposition était juste : car beaucoup plus tard, sans plus de douleur, le calcul s'échappa du canal, et l'enfant n'éprouva plus aucune de ses anciennes souffrances.

L'épouse de M. Boyer, après un accouchement des plus laborieux, et Dobilon greffier au Châtelet, furent pris l'une et l'autre de douleurs à la hanche. Chez la femme, elles furent des plus violentes. On tenta des médications variées, tantôt les anodins, tantôt les révulsifs, tantôt les résolutifs, tantôt les narcotiques, sans en obtenir aucun bon résultat : la matière morbifique était diffuse. Elle se réunit enfin en foyer. On en provoqua la suppuration. Il s'y fit un écoulement de pus considérable et prolongé. La malade guérit. Lorsque ces douleurs acquièrent une si grande intensité, il

faut favoriser la réunion de la matière en un foyer. Après quoi, on en détermine la coction et la suppuration.

Vers le mois de mai, M. de Longueil fut pris de *tormina*. Il y a chez lui abondance d'humeurs bilieuses et de sucs crus, deux sortes d'humeurs remarquables par l'inégalité de leur caractère et de leurs mouvements. Douleur au bas-ventre, principalement du côté droit. Il y avait une telle turgescence des humeurs et l'abdomen s'était tellement ballonné, que le malade en était presque suffoqué. Il s'alluma une fièvre tantôt avec périodicité, tantôt sans périodicité. Enfin, à la suite d'un abcès formé dans une partie du mésentère ou de l'intestin, le malade rendit une matière purulente. Il guérit à la longue et grâce à de fréquentes purgations. Il éprouvait de temps à autre des frissons et du froid, phénomènes produits par la suppuration ; car tout frisson a son point de départ dans les vaisseaux ou dans quelque ulcère. Remarquez relativement aux vaisseaux que cela a lieu, surtout lorsque leur membrane musculaire est affectée.

Mademoiselle Ruades souffrit de douleurs et de *tormina* dans le ventre. L'abus des substances échauffantes, en augmentant le resserrement du ventre, avait complétement supprimé les selles. On avait eu recours inutilement aux purgatifs pris par la bouche et à de nombreux lavements. Symptômes d'iléus. Fièvre. Mouvements convulsifs. Douleur excessive dans la région utérine. Métastase sur l'utérus. Excrétion peu abondante de matière sanieuse et ichoreuse. Nous redoutâmes le développement d'un cancer dans l'utérus, ou de quelque altération analogue. L'issue de la maladie fut cependant plus heureuse. Il n'y eut rien de pareil.

Benjamin avait un mal de gorge ; ce n'était pas une véritable angine. Contrairement à l'attente des médecins, elle se termina par suppuration sous l'influence de cataplasmes faits avec la mie de pain et le suc de violettes. Maux, signes et symptômes précédents, tout disparut.

Notre ami S. Ger. était atteint d'une fièvre continue offrant le caractère de la tritéophie. Dans les accès, surtout dans les plus forts accès, il survenait de l'aphonie, la résolution des forces, de la faiblesse dans les membres, la perte de la mémoire. La fièvre tombée, le malade reprenait toute sa raison. Sont-ce là les symptômes ordinaires des fièvres? nullement. Mais Galien dit que l'on observe quelquefois dans les accès fébriles un sommeil profond, la catalepsie, le coma vigil, le coma léthargique. Hippocrate fait aussi mention d'une constitution maligne dans laquelle les accès s'accompagnaient d'aphonie, de perte de la mémoire et de résolution des membres (ἄφεσις). Par ἄφεσις, il faut entendre un relâchement de toutes les parties du corps, dans lequel les forces paraissent abolies comme dans la paralysie.

Ce qui se passa chez le président de S.-André est assez extraordinaire. Il s'était cassé le tibia, le cal s'était formé et la fracture s'était consolidée. A sa mort, occasionnée par un état général de dissolution, le cal fut trouvé dissous, et l'os de la jambe, à l'endroit de la soudure, se brisa et se désunit comme par une nouvelle fracture.

FIN

ERRATA.

Page	53,	*ligne*	30,	*Avenionense*	*lisez :*	*Avenionensi.*
—	59,	—	11,	micographes	—	micrographes.
—	68,	—	30,	bout	—	bout de la lorgnette
—	452,	—	16,	de la cuisse,	—	du mollet.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A

ABCÈS en général, 120, 134, 258; — de l'estomac, 118; — du mésentère, 467; — de la plèvre, 89; — de la poitrine et du ventre, 164; — du poumon, 360, 425, 453; — du scrotum, 325; — des testicules et aux cuisses, 118; — utéro-vaginal, 116; — fistuleux de la cuisse, 392; —— du périnée, 391; —— du thorax, 116, 119, 332, 410.

ACCÈS de fièvre: A quels malades il faut, contrairement au précepte d'Hippocrate, donner des aliments pendant l'—, 169.

ACCOUCHEMENT à sept mois: A quel jour de la grossesse se fait l'—, 146, 153.

AIR humide, air sec: Quelles maladies ils engendrent, 278.

ALIÉNÉS: Faut-il les fatiguer par des purgatifs? 191.

ALIMENTATION prématurée: Cause de la longueur des maladies, 411.

ALOÈS: Son usage est-il sans danger chez les personnes qui ont le sang chaud? 164.

ALTÉRANTS: Préférables aux évacuants, dans les maladies malignes, 436.

ALVEN des Arabes, 359.

ANGINE, 170; s'il ne serait pas possible de pratiquer une ouverture à l'extérieur du larynx dans l'—, 95, 436; — membraneuse (*croup*), 369.

APHTES chez l'enfant: Ses causes, 145.

APOPLECTIQUES: Les sternutatoires conviennent-ils aux —? 88; la thériaque leur convient-elle? 143.

APOSTASE: Ce que c'est, 174.

ARDENTES (Fièvres): Leur crise, 186; quel en est le foyer, 276.

ARTÉRIOTOMIE: Si elle convient dans les douleurs de tête, 215; dans la douleur de côté, 236; dans la phrénésie, 267.

ARTHRITE (rhumatisme et goutte), 95, 99, 154, 155, 267; pourquoi elle contre-indique l'emploi de fréquentes saignées, 344; a-t-elle toujours son point de départ dans le cerveau? 211; lequel est préférable de la saignée ou d'un cathartique, au début des accès d'—, 99; règne-t-elle dans les saisons très-chaudes? 293, 301, 317.

ASCITE, 456, 463.

ASTHME: Ses causes, 370.

ATMOSPHÉRIQUES (Vicissitudes): Quelles personnes les pressentent, 354.

ATRABILE: Ce qu'elle présage, quand elle est rendue par l'intestin ou par la bouche, 428.

ATROPHIE: Les cathartiques conviennent-ils dans l'—? 96.

AURA maligne: Étendue de sa puissance, 373.

AUTOMNE: Il engendre les maladies de la rate, 246; il augmente l'atrabile, 288; pourquoi la sérosité domine au commencement de l'—, 294.

AUTOMNE (Maladies de l'—): Elles sont dues plus à la qualité de la matière qu'à sa quantité, 85, 246, 288; leurs causes, 335, 340; leur génie et leurs symptômes, 341; elles obligent à suivre un régime de vie plus réglé que dans les maladies des autres saisons, 341; pourquoi, dans leur traitement, il ne faut user de la saignée qu'avec réserve, 341.

B

BAINS: Chez quels malades ils conviennent dans la douleur de tête, 206.

BÈGUES: A quels maux ils sont sujets, 262, 277.

BILE: Son action sur l'orifice de

l'estomac produit des effets analogues à ceux de la malignité, 437.

BILIEUSES (Les personnes) sont moins sujettes à la fièvre putride que ne le sont les personnes blondes, 322; sont-elles douées de plus d'intelligence? 334; pourquoi la diète leur est nuisible, 94; s'il vaut mieux, lorsqu'elles ont la fièvre, les traiter par les altérants que par les évacuants, 388.

BILIEUSES (Urines): Contre-indiquent-elles la saignée? 270, 372.

BOUILLONS: Nuisibles dans les flatuosités et les enflures, 110; sont-ils utiles pour combattre la constipation? 346; ils conviennent dans l'orthopnée et la phthisie, 352.

BRAS: Danger de saigner du — malade, 349.

BUBONS: Ils indiquent de graves désordres dans les viscères, 325.

C

CACHEXIE: La saignée fournit souvent un sang louable chez les personnes cachectiques et qui ont le teint jaunâtre, 119, 224, 316, 322.

CACOCHYMES: La chaleur produit le frisson chez les personnes —, 251.

CACOCHYMIE: Les cathartiques sont dangereux dans la — jointe à une chute considérable des forces, 387.

CALVITIE: Produite par une grande douleur de tête, 405.

CAMPHRE: Cause d'impuissance, 177.

CANCER du sein, 162.

CARDIALGIE: Ce qui la cause dans les fièvres intermittentes, 91.

CARIE syphilitique des vertèbres dorsales, 199.

CASSE: Malades auxquels elle ne convient pas, 140, 354.

CATARRHE, 168; ses causes, 358; pourquoi les personnes qui y sont sujettes supportent mal la diète, 94; faut-il les saigner? 350, 359; — suffocant: cause de mort subite, 178, 186; — pulmonaire: sa matière ne vient pas toujours du cerveau, 422.

CATHARTIQUES: Leur énergie est émoussée par les décoctions de diverses plantes, 386.

CAUSES procatarctiques: Faut-il en tenir compte dans les maladies? 209.

CAUSTIQUES: Utilement employés, même là où il n'y a pas de pus formé, toutes les fois que l'on soupçonne de la malignité, 450.

CAUSUS: Ses espèces, 258, 276.

CÉRÉBRALES (Affections): Distinction essentielle, 92.

CERVEAU: Signes de la lésion du —, 447; une secousse violente du — peut engendrer l'épilepsie, 135; inflammation du —: annoncée par la douleur de tête, 244. (*Voyez* Phrénésie).

CHARLES IX (Maladie et autopsie de), roi de France et de Jeanne, reine de Navarre, 303.

CHUTE des forces: Jointe à la cacochymie, elle contre-indique l'emploi des purgatifs, 387.

CIEL: Son influence sur les choses d'ici-bas, 82.

CHYLEUX (Flux de ventre): Comment on doit le traiter, 97.

CLYSTÈRES: Nuisibles dans les flatuosités et les enflures, 110.

COCTION des humeurs: S'il est toujours nécessaire qu'elle se soit opérée, pour administrer les purgatifs, 286.

COELIAQUE (Flux): En quoi il diffère de la lienterie, 395; sa cure, 98.

COEUR (Hypertrophie du), 289; palpitations de —, 409.

COLÈRE: Avantageuse aux atrabilaires, 356; quelles personnes sont sujettes à la —, 254.

COLIQUE (Douleurs de): Médicaments utiles ou nuisibles dans les —, 111, 153; leur cure, 180.

COLUMELLE: Ce que c'est, 300.

CONSENSUS dans les maladies: Sa cause, 197, 237.

CONSTIPATION (Cause peu connue de), 407.

CONSTITUTION de l'automne de l'année 1570, 84; — de l'hiver de l'année 1570, 101; — du printemps de l'année 1571, 106; — deuxième (été de l'année 1571), 115; — troisième (automne de l'année 1573), 122; — quatrième (hiver de l'année 1573), 123; — de l'automne de l'année 1574,

154; — de l'hiver de l'année 1574, 158; — du printemps de l'année 1575, 188; — de l'été de l'année 1575, 243; — de l'automne de l'année 1575, 278; — de l'hiver de l'année 1575, 293; — du printemps et de l'été de l'année 1576, 323; — de l'automne de l'année 1576, 341; — de l'hiver de l'année 1576, 353; — de l'automne de l'année 1577, 371; — du printemps et du commencement de l'été de l'année 1578, 402; — de l'été de l'année 1578, 419; — de l'été de l'année 1579, 446.

CONSTITUTIONS médicales: Surprenants effets des — (années 1580 et 1581), 462.

CONTRACTIONS spasmodiques, 113.

CONVULSIONS: La saignée, cause de —, 429; — hystériques: sont-elles dangereuses? 254.

COQ éventré (Application d'un) sur la tête, dans la phrénésie, 86; dans la douleur de tête, 144.

COQUELUCHE, 402, 418.

COTÉ (Douleur de): Ses diverses espèces, 89, 90, 104, 157, 193, 206, 214, 290, 302, 404, 406, 411, 413; les unes reclament la purgation, 104, 193, 220, 404, 406, 411; les autres la saignée, 86, 104, 108, 193, 195, 220, 404; celle qui disparaît brusquement est dangereuse, 318; pourquoi il importe de connaître si la fièvre qui l'accompagne est essentielle ou si elle ne l'est pas, 379.

CRANE (Fracture du) 314, 433; le vomissement n'est pas toujours l'indice d'une —, 389.

CRISE: Toute évacuation est-elle périlleuse dans le moment ou à la veille de la —? 191.

CRITIQUES (Jours): Faut-il saigner, les —? 202; faut-il purger? 238; faut-il tenter quelque médication? 339; il ne faut pas négliger d'observer les —388, 454.

D

DÉFAILLANCE: Ses signes, 179; contre-indique-t-elle la saignée d'une manière absolue? 108, 111, 178; quelles personnes y sont sujettes, 268.

DÉLIRE: Dépend surtout de la qualité des humeurs, 192.

DENTS: Pourquoi l'arrachement des — canines est suivi de symptômes graves, 257; douleurs de —, 205; cause des douleurs de —, 217.

DIABÈTE, 308.

DIÈTE excessive: Nuisible dans les catarrhes, 94

DIARRHÉE: Danger de l'arrêter, 266; — mêlée de calculs, 428.

DOMESTIQUES (valets et filles de ferme): Pourquoi ils supportent les maladies et les remèdes plus difficilement que ne le font les personnes de condition libre, 218.

DURET: Attend sa guérison des jours critiques, 388; il pense qu'Hippocrate n'avait pas observé la pleurésie et la péripneumonie chez les enfants, 458.

DYSSENTERIE: Pourquoi l'emploi trop répété des lavements y est nuisible, 102.

DYSPNÉE: Cause de quelques espèces de —, 369; la purgation diminue la —, 392.

DYSURIE dépendant d'une ancienne carnosité, 433.

E

EAU: Quelle est celle qui convient aux personnes qui ont le ventre sec et chaud, 105; dans quel cas il faut la faire bouillir, 215; affusions d'— froide, dans une fièvre tierce, suivies de mort, 459.

ECCHYMOSE: Ce que c'est, 230.

ÉCLIPSES de soleil et de lune: Leur influence sur l'organisme, 132, 148.

ECTHYMA: Pourquoi ils sont d'un mauvais caractère dans les maladies populaires, 129.

ÉLÉPHANTIASIS: L'usage de la chair d'âne peut-il l'engendrer? 350, 352.

EMBONPOINT: Ses inconvénients, 400.

EMPIRIQUES: Pourquoi les remèdes tirés du règne minéral employés par eux guérissent souvent des maladies invétérées, 463.

EMPLATRE de poix employé avec raison par les bonnes femmes, 331; — de Vigo *cum mercurio*: utile contre la tuméfaction et la douleur dans la variole, 456.

EMPYÈME (Opération de l'), 424.

ENFANT (L') est-il viable au sixième mois solaire? 146, 153.

ENFANTS: Cas où l'on doit soupçonner une néphrite chez les —, 431; leur jeune âge ne contre-indique pas l'emploi de la saignée, 87, 201, 238, 283, 291, 458.

ENTÉROCÈLE: Pourquoi elle est plus dangereuse chez les femmes que chez les hommes, 112; sa cure, 114.

ÉPILEPSIE: Pourquoi appelée *maladie des comices*, 135; causée par une violente secousse du cerveau, 135; réclame-t-elle la saignée? 328.

EPISTAXIS suivie de mort, 170.

EVACUANTS: Dans le cas où les forces sont languissantes, il vaut mieux avoir recours aux réconfortatifs qu'aux —, 457; dans les maladies malignes, il vaut mieux avoir recours aux altérants qu'aux —, 436.

EXANTHÈMES: Ce que c'est, 174; faut-il les ranger au nombre des maladies par dépôt? 175; ne sont pas sans danger, même quand ils ne s'accompagnent pas de fièvre, 283; question importante relativement aux —, 372; faut-il purger et saigner dans le moment de leur apparition? 285.

EXCRÉTION (Une), quelle qu'elle soit, est-elle avantageuse dans une maladie maligne et pestilentielle? 105, 130, 150.

EXCRÉTIONS (Les) de dedans au dehors montrent l'admirable puissance de la nature, 450.

F

FACE: Ce qu'elle indique quand elle n'est souillée par aucune éruption, et quand elle est couverte de taches, d'éphélides, de bourgeons, 189.

FAMILLE (Maladies de): il importe au médecin de les connaître, 329.

FEMME (La) est-elle homme imparfait? 148.

FEMMES: Pourquoi, lorsque leurs règles se suppriment, elles se plaignent d'une douleur à la région de l'estomac, 218; pourquoi la douleur de tête est plus fréquente chez elles, 360; pourquoi leurs maladies sont plus difficiles à reconnaître, 213; elles avortaient pendant une maladie pestilentielle, 462; celles qui s'adonnent au vin sont sujettes à de graves maladies, 397; la saignée peut fournir un sang corrompu chez les plus belles, 357.

FERNEL: Réfutation de son opinion sur l'origine de l'arthrite, 211.

FÉTUS: État de son développement dans l'utérus suivant les époques de la grossesse, 162, 182.

FIÈVRE: Discussion touchant l'essence de la —, 256; quelles personnes y sont plus sujettes, 322; elle est modérée, quand elle dépend de la corruption des organes, 257; — locale, 217; — cérébrale, 267; — pestilentielle: pourquoi les évacuations y ont une odeur si fétide, 252; — hémitritée, 149, 181; ses accidents, 280; — quarte, 109, 166, 303, 412; doit être traitée par des remèdes doux, 117; ne se termine jamais sans accident, 269, 412; suspendre par des enchantements eut une issue funeste, 91; guérie par une secousse violente, 120; par les frictions mercurielles, 269, 309; est-elle guérie par la saignée pratiquée entre le doigt annulaire et le petit doigt? 440; — tierce, 109; la saignée peut-elle être pratiquée avant le troisième jour dans la ——? 255; celle qui s'accompagne de vomissements est exempte de malignité, 91; l'omission de la saignée, cause de mort dans une ——, 460; sortie de l'œil hors de son orbite dans un violent paroxysme de ——, 460; — menstruelle, 329; — à périodicité insolite, 235, 337.

FIÈVRES: Notions nouvelles sur les différences que l'on doit établir entre les —, 253; les nocturnes sont-elles plus dangereuses que les diurnes? 86; pourquoi de violentes douleurs se déclarent à la région de l'estomac au début des —; 218; — ardentes: leur crise, 186; quel en est quelquefois le foyer, 276; — intermittentes: peuvent-elles devenir malignes? 91; — putrides: la saignée convient-elle dans les ——? 86; — du système veineux et — gastriques, 250; — lentes symptomatiques, 363.

FLUXIONS (Flux, catarrhes, *destillationes*): Froides: la saignée convient-elle dans les ——? 331; — chaudes: elles exténuent le corps, 424, 449; à quelles — succède la phthisie, 445.

FOIE: Dans ses maladies, les mouvements ont une tendance vers le

haut, 92; dans son inflammation, une hémorrhagie est-elle salutaire? 276.

FORCES (Oppression des) au début des maladies, 387, 437; la chute des — réclame les réconfortatifs plutôt que les évacuants, 457.

FRISSONS: Cause de leur variation dans les fièvres, 251; cause des — en général, 467.

FROID positif et froid absolu: Ce que c'est, 187.

FULIGINOSITÉS autour des dents: Ce qu'elles signifient, 248.

FURFURACÉE (Desquammation) du cuir chevelu: Condition de bonne santé, 117.

G

GALE: Cas où elle n'est qu'une maladie locale de la peau, 184.

GANGRÈNE sénile, 167, 183.

GAYAC: Faut-il mêler sa décoction aux purgatifs? 138.

GÉNITAUX (Organes): Consensus entre la voix et les —, 236.

GERME (Faux). (*Voyez* Mole.)

GONORRHÉE: Histoire remarquable des suites de la suppression d'une —, 391.

GOUT salé dans la bouche: Ce qu'il annonce, 247.

GOUTTEUX: Le vin est nuisible aux —, 104; pourquoi libertins, 154.

GRÊLE (Constitution): Ses avantages et ses inconvénients, 400.

GROSSESSE: Ses signes chez certaines femmes, 223; l'état de — ne contre-indique pas la saignée, 111, 113.

H

HABITUDE (extérieur) du corps: Sa nature propre et ses maladies, 120, 184, 229, 237, 239, 240, 348.

HABITUDE des purgatifs et de la saignée: Ses inconvénients, 204.

HÉMATÉMÈSE, 309, 452.

HÉMATURIE, 378.

HÉMOPTYSIE, 135, 144, 185, 452.

HÉMORRHAGIE: A quels malades elle est utile, 184; chez quels malades il faut l'arrêter, chez quels l'abandonner à elle-même, 103, 276; dans quelles maladies elle est critique, 186, 276; pourquoi il ne faut pas arrêter trop tôt celle qui se fait par le nez, 326, 339; — symptomatique des maladies des poumons et du foie, 103; — intestinale, 381, 404; — par l'oreille, après une chute: elle n'est pas un signe de mort, 346; — utérine. (*Voyez* Métrorrhagie.)

HÉMORRHAGIES: Certaines ont leur origine dans les hypochondres, 168; fréquentes dans la péripneumonie et le causus, 258, 276; leurs différences d'avec la saignée, 189.

HERNIE héréditaire, 426.

HIPPOCRAS (Vin d'): Doit-on en donner au moment des couches? 144.

HIVER: Convient-il d'employer les purgatifs les plus énergiques pendant l' —? 157.

HOQUET: Quelle en est la cause dans les fièvres bilieuses, 282.

HUILE: Bons effets de l' — chaude instillée dans les ulcérations et les blessures des nerfs et des parties nerveuses; 460.

HUMECTANT (Régime): Ses avantages dans les affections mélancoliques, 404.

HUMEURS: Combien il importe de les connaître, 441, 449; leur amas seul ne rend pas plus difficile la cure des maladies, 337; certaines — égalent en malignité les poisons eux-mêmes, 448; qualité cacoèthe des —, 432, 440.

HYDRAGOGUES: Dans quelles maladies ils sont nuisibles, 162; dans quelles fièvres, utiles, 215.

HYDROPISIE, 280; — de poitrine: ses signes, 44.

HYDROPIQUES: Pourquoi la scammonée et l'antimoine ne leur conviennent pas, 142; le vin leur convient-il? 261; faut-il leur prescrire des juleps et des apozèmes? 93; quel doit être leur régime de vie, 276; le flux de ventre tantôt les soulage et tantôt ne les soulage pas, 88.

HYDROTHORAX et hydropéricarde, 105.

HYSTÉRIE, 143.

I

ICTÈRE : Dangereux quand il paraît avant le septième jour de la maladie, 330.

IDIOSYNCRASIE : Son importance en médecine, 134.

IMPÉTIGO : Peut-il être une maladie de la peau simplement locale ? 172.

IMPUISSANCE : Suite d'une blessure au mollet, 452.

INFLAMMATION : Elle corrompt le sang, 256.

INSAISISSABLE (Agent) dans la production des maladies, etc., 440.

INTESTIN JEJUNUM (Rétrécissement cartilagineux de l'), cause de constipation, 163.

J

JAMBES (Ulcères aux) : Il est quelquefois dangereux de les guérir, 268, 380, 436.

L

LAIT : Son emploi dans les douleurs de colique et dans la colique bilieuse, 221 ; comment on peut l'empêcher de se coaguler dans l'estomac, 384.

LANGUE : Indications fournies par les différents états de la —, 247 ; causes des défauts de langue et du balbutiement, 262, 277.

LANGUEUR (État de) : Ses causes et en quoi il diffère de la maladie, 457.

LARMES : Faut-il en provoquer l'écoulement dans l'ophthalmie ? 137.

LAVEMENTS : Cas où ils sont nuisibles dans la dyssenterie, 102 ; — irritants : nuisibles quelquefois dans la constipation opiniâtre, 103, 142.

LENTILLEUX (Les gens) sont sujets à des ulcères ichoreux de mauvaise nature, 464.

LÈPRE : Peut-elle n'être qu'une maladie locale de la peau ? 172.

LÉTHARGIE : L'administration de la thériaque aux personnes en — est-elle sans danger ? 145 ; une maladie de poumons peut-elle être cause de — ? 250.

LIENTERIE : Continue et opiniâtre : ses symptômes, 286 ; ses différences d'avec le flux cœliaque, 395.

LOCHIES (Suppression des) : Elle réclame d'abondantes saignées, 379 ; pourquoi plus dangereuse que la suppression des règles, 438.

LUNE (La) : Influe-t-elle sur les maladies aiguës ? 147 ; quand elle n'est plus sur l'horizon, le corps est-il plus faible ? 367 ; et faut-il saigner ? 149.

LIERRE (Racine de), 138.

M

MAIGRES (Les personnes) et sèches se trouvent-elles bien de la saignée ? 254.

MALADES : Il faut quelquefois tenir compte des avertissements qu'ils donnent, 425, 429.

MALADIES : Leur principe et leur génie d'après Hippocrate, 82 ; dans quelque maladie que ce soit, on ne doit jamais être complétement rassuré, 376, 404 ; ce qui rend difficile la cure des —, 337 ; quelle est la cause du peu de durée des —, 273 ; — par consensus, 197 ; dans les — opiniâtres on peut donner un purgatif même au moment de l'orgasme, 148 ; — aiguës : sont-elles sous l'empire de la lune ? 147 ; — d'automne : ont souvent un mauvais caractère, 85, 335 ; — de famille : les médecins doivent en tenir grand compte, 329.

MALIGNES (Fièvres) : Il faut y être sobre d'émissions sanguines, 90 ; maladies — : elles réclament surtout l'usage des altérants, 456.

MARASME et colliquation dans la fièvre pestilentielle : Ce qui les produit, 150.

MARATRE (Une), deux mères : Ce qu'il faut entendre par ces mots, 91.

MÉLANCOLIQUE (Humeur) : Est-elle propre à causer des douleurs de tête ? 142 ; elle est l'ennemie capitale du cœur, 394 ; différences entre les accidents qu'elle produit et ceux du catarrhe, 394.

MÉLANCOLIQUES (Affections), atrabilaires : Mauvais effets des desséchants dans les —, 394 ; — (personnes) : pourquoi elles ont plus d'intelligence, 334 ; pourquoi elles sont affamées, et pourquoi il faut leur donner à manger dans leurs maladies —, 166.

MERCURE : Salivation incurable produite par le —, 452 ; son efficacité

dans la maladie vénérienne et la lèpre, 101 ; quel est son mode d'action, 95.

MERCURIELLES (Frictions): Leur utilité dans le gonflement produit par la variole, 456 ; fièvre quarte guérie par les —, 269, 309.

MÉTASTASES (Les) et les tendances de la nature sont admirables, 450, 452.

MÉTRORRHAGIE, 89, 177, 281, 284 ; souvent elle n'empêche pas la grossesse d'arriver à son terme, 459.

MOIS solaires, mois lunaires: De combien de jours ils se composent, 146, 153.

MOLE, 160, 169, 183, 344, 418, 426.

MONTPELLIER (Les médecins de): Pourquoi ils retranchent le vinaigre des oxyrhodyns hypnotiques, 397.

MORT par oppression : Sa cause, 368.

N

NATURE : Ses mouvements et ses tendances sont admirables, ainsi que les métastases qu'elle produit, 450, 452.

NÉPHRITE: Dans quel cas on doit en soupçonner l'existence chez les enfants, 431.

NOURRICES : Pourquoi elles éprouvent plus de dyspnée, lorsqu'elles sont atteintes de pleurésie, 214 ; celles qui ont allaité trop longtemps, sont ou très-affaiblies, ou sujettes aux flueurs blanches, 441 ; les préparations de scammonée leur sont nuisibles, 117.

O

OBSTRUCTION des veines du mésentère : Sa cure, 97.

ŒDÈME, 119

ORTHOPNÉE sèche : Ce qu'Hippocrate entend par —, 366.

P

PALES (Personnes) : Souvent chez elles le sang de la saignée est louable, 224.

PALPITATIONS de cœur : Ses causes, 409.

PAPULES : Pourquoi elles sont un mauvais signe dans les maladies épidémiques, 129.

PARACELSE : Son opinion sur les maladies de l'extérieur du corps, 122.

PARACENTÈSE: Du thorax, 409, 424 ; dans la pleurésie, 436; — de l'abdomen : d'où vient son danger, 373.

PARALYSIE : Son mode de production, 164.

PAROTIDES : Quand pernicieuses, 113, 129, 149; dans quelles maladies, dangereuses, 160; il faut s'abstenir d'en provoquer la suppuration, 112; un flux de ventre leur est salutaire, 88 ; dangereuses, lorsqu'elles ne jugent pas la fièvre, 109.

PAROXYSMES : Les vomitifs sont utiles au commencement des paroxysmes des fièvres périodiques, 247.

PEAU : — fine, peau rude : leurs inconvénients et leurs avantages, 397 ; pâleur de la — : ses causes, 224 ; maladies de la — : quand il est opportun de les guérir, 185 ; tirent-elles toujours leur origine des parties internes ? 121, 172, 184, 229.

PÉRIPNEUMONIE, 110, 111 ; ses causes et ses symptômes, 304 ; souvent elle provoque un état léthargique, 250 ; il faut la combattre par de larges saignées, 108; — sèche : ses causes, ses signes, son traitement, 200.

PESTE: Comparaison de la maladie vénérienne et de la —, 252.

PEUPLE (Hommes du) : Pourquoi doués d'une meilleure santé que les personnes qui jouissent des délicatesses de la vie, 409.

PHRÉNÉSIE : Différence du *siriasis* et de la —, 244 ; l'artériotomie convient-elle dans la — ? 266; dans quel cas l'application d'un coq éventré convient aux malades atteints de —, 86.

PHYSIOGNOMONIE : Réfutation des prétentions de la —, 233, 241.

PHTHISIQUES : Pourquoi ils ont les dents livides, 117 ; le sang qu'on leur tire est presque corrompu, 311 ; les bouillons leur conviennent-ils ? 351 ; pourquoi les frictions sur la poitrine leur conviennent, 385.

PILULES : Mercurielles : leur danger, 426, 455 ; — de rhubarbe : a

quels malades elles conviennent, 271 ; — stomachiques : contre la gastralgie, 389.

PITUITE : La colère fait du bien aux personnes sujettes à [illegible], 356 ; — acide : Ses effets, 299.

PLEURÉSIE, 125, 195, 306 ; des diverses espèces de —, 200 ; pourquoi la saignée est-elle préférable à la purgation, quand la — occupe les fausses côtes, 108 ; la saignée convient-elle quand la — est produite par le froid ? 201 ; — cacoèthe, 107, 113 ; — fausse : dépend-elle du ballonnement du ventre et de la suppression des évacuations alvines ? 319, 323 ; — sèche : ses causes et ses signes, 200, 237 ; paracenthèse du thorax dans la —, 436.

PLEURÉTIQUES : Pourquoi ils sont pris de frissons, 209.

PNEUMATIQUES (Médecins), 143, 344, 441.

POISONS : Pourquoi les uns agissent sur le cœur, les autres sur d'autres organes, 253.

POULS : Règles pour l'examen du —, 368 ; son importance dans la médecine tout entière, 361 ; souvent il n'est pas le même dans l'une et dans l'autre artère, 361 ; il offre quelquefois de l'inégalité dans la même artère, 362 ; pourquoi ceux qui l'ont faible vivent quelquefois plus longtemps que ceux qui l'ont fort, 414 ; — inégal : contre-indique-t-il la saignée ? 179, 271 ; chez quelles personnes habituel, 179.

POUMONS : Leur rapport consensuel avec les testicules, 196, 236 ; subissent-ils des altérations considérables après la mort ? 319 ; cause de l'érysipèle des —, 421 ; leur inflammation fait-elle naître la douleur de côté ? 303 ; influence de la fièvre sur les maladies des —, 298.

POURPIER (Suc de) contre les verrues, 156.

PRINTEMPS (Maladies du) : Elles dépendent plutôt de plénitude que d'un principe cacoèthe, 85.

PRONONCIATION : Ses vices, 262, 277.

PRURIGO : Un homme devint hydropique à la suite d'un —, 185.

PURGATIFS : Prudence qu'exige leur administration, 457 ; dans leur administration, il faut tenir compte plus des convenances du corps que de celles du médicament, 139, 201 ; le sirop de violettes émousse leur action desséchante, 164 ; leur fréquent usage est-il utile ? 204 ; la décoction de diverses plantes en modère l'énergie, 386 ; faut-il prescrire en hiver les plus énergiques ? 157 ; quels sont ceux qui conviennent aux personnes qui ont le ventre resserré et chaud ? 106.

PURGATION : Est-elle sans danger dans la pleurésie qui s'étend aux hypochondres ? 108 ; dans quel cas il faut la préférer à la saignée, 317 ; dans quel cas elle est réclamée par la douleur de côté, 105, 195 ; quels sont les malades qui la supportent bien, quels sont ceux qui la supportent mal, 312 ; ne faut-il l'employer que lorsque l'humeur est cuite ? 286.

PUSTULES : Leurs causes, 259.

Q

QUARTE (Fièvre). (*Voyez* Fièvre.)

QUID DIVINUM, τὸ θεῖον : Comment Galien l'interprète, 82 ; dans quel cas il faut le prendre en considération, 437.

QUINTE : Pourquoi ce nom a été donné à une espèce de toux, 445.

QUINTES de toux : Leurs causes ; gravité de leurs symptômes, 419, 428, 429, 448.

R

RATE : Ses blessures ne sont pas mortelles, 438 ; déplacement de la —, 407 ; maladies de la — : en quel temps elles règnent, 246 ; les mouvements s'opèrent du haut vers le bas, dans les ——, 93 ; un flux abondant d'urine et des selles séreuses y sont avantageux, 87 ; cause de la voracité des personnes atteintes de ——, 166 ; le vin blanc convient-il aux personnes atteintes de —— ? 94.

RÉCONFORTATIFS : Dans quel cas préférables aux évacuants, 457.

RÉGIME : Quel — il faut observer dans les maladies d'automne, 341 ; quel est le moins propre à empêcher l'embonpoint de se développer, 212.

RÈGLES : Indications tirées de la présence des règles, dans le cours des maladies, 222, 431, 460 ; danger

d'arrêter par les astringents et les réfrigérants le flux trop abondant des —, 373; faut-il saigner pendant le cours des — ? 284, 292; un mouvement de pudeur fut cause de leur suppression définitive, 465.

RHUBARBE : Son emploi contre les obstructions, 165.

ROUGEOLE (morbilles), 161, 338; ses différentes espèces, ses signes, 158; les boissons froides produisent de mauvais effets dans la —, 161; elle varie, non-seulement suivant le temps, mais aussi suivant la constitution du corps, 324; cas où un cathartique est utile, 117; la sortie de la — est-elle empêchée par un cathartique? 131, 132; et par la saignée? 150.

ROUSSEAUX : Leur caractère et leurs maladies, 318, 376, 430.

S

SAIGNÉE (De la) en général, 86, 90, 111, 113, 135, 177, 182, 189, 191, 207, 285, 290, 291, 299, 308, 325, 399, 416, 435.

SAIGNÉE : Son utilité dans les fièvres putrides, 86; — dans la tuméfaction du ventre chez les enfants, 87; pourquoi elle convient dans les maladies des parties charnues, 249; dans les varioles et les rougeoles avant et après l'éruption, 150; et principalement dans quelles fièvres, 250; interdite dans les constitutions médicales malignes, 90; n'est pas toujours sans danger dans les douleurs de tête, 249; et dans les catarrhes, 330; et dans les douleurs de côté par congélation, 194; convient-elle aux personnes sèches et décharnées? 254; nuit à l'établissement de la suppuration, 377, 399, 415, 444; convient-elle au début de la paralysie? 214; est-elle indiquée par des urines bilieuses? 270; et par des urines troubles? 398; doit-elle être préférée aux cathartiques dans la disposition inflammatoire du bas-ventre? 296; cas où elle doit être précédée de la purgation, 190, 384; c'est à tort qu'on la répète coup sur coup dans la pleurésie, 145, 405; et dans la douleur de côté, 194; et dans la douleur de tête, 215; et chez les personnes blâfardes, 239; et dans les maladies de poitrine, 315; et dans les maladies d'automne, 341; et dans l'arthrite, 344; dans quelle espèce de douleur de côté elle convient, 89, 404, 406; et dans quels autres cas, 89, 401, 406; les défaillances la contre-indiquent-elles d'une manière absolue? 108, 111; et le jeune âge des enfants? 87, 201, 258, 283, 291, 458; et la grossesse? 111, 113, 405; accidents qu'elle produit quand on la pratique le soir et la nuit, 118; doit-on permettre de dormir après la —? 179; ce qu'il faut observer dans l'emploi de la —, 176; dans une fièvre tierce, la mort résulta de l'omission de la —, 460; de la — pratiquée le 7e jour de la maladie, 191.

SALÉ (Goût) dans la bouche : Ce qu'il indique, 247.

SANG : Pourquoi sort-il souvent pur des narines, et corrompu des veines du bras? 176, 224; pourquoi la saignée fournit-elle souvent un — pur chez les cachectiques? 119, 224, 316, 322; couche blanchâtre du —, 101, 208, 321; il peut avoir les apparences d'une bonne qualité et être altéré dans sa masse, et *vice versâ*, 357; ses altérations dans les fièvres, 256; différence entre la soustraction du lait et celle du —, 414; sueur de —, 462; un crachement de — n'est pas toujours un signe fâcheux, 133; le vomissement de — est quelquefois supplémentaire de l'écoulement mensuel, 452.

SCAMMONÉE et ses préparations : Leurs dangers, 139, 201; faut-il leur ajouter des astringents? 141.

SCÉLOTYRBE (ergotisme?) : Ce que c'est, 224.

SCIATIQUE, 154; n'est pas toujours produite par une fluxion ayant son point de départ dans la tête, 211; peut-elle être produite par la sécheresse de l'été? 301.

SEC (Tempérament) : Ses avantages, 391; est-il préférable à un tempérament humide? 400.

SÉCHERESSE : Bien que plus salubre que le temps pluvieux, elle ne manque cependant pas de produire des maladies, 84.

SÈCHES (Constitutions) et à chairs dures : Elles ne doivent pas être agitées par les purgatifs, 457.

SECONDINES : Elles manquent dans la mole, 169.

SÉCURITÉ (Trop de) nuit en médecine, 260, 404.

SEINS : La plus légère affection de

ces organes a de l'importance, 375.

SÉROSITÉ, serum : Son origine, 260, 293; symptômes d'une sérosité prédominante et dépravée, 254, 294, 355, 402; ses remèdes, 305, 323; différence de la sérosité développée par les remèdes d'avec celle qui s'engendre spontanément, 400.

SINCIPUT : Pourquoi il est le siége d'une douleur dans les affections utérines, 235; consensus entre l'utérus et le —, 267.

SIRIASIS : Ce que c'est, 236, 244, 274; en quoi il diffère de la phrénésie, 244.

STÉRILITÉ : Causée par la saignée des veines placées derrière les oreilles, 273.

STERNUTATOIRES : Ne conviennent pas aux apoplectiques, 88.

STYPTIQUES : Nuisibles dans la douleur de colique, 153.

SUDORIFIQUES, 275; dans quelles fièvres indiqués, 215.

SUEUR de sang. (*Voyez* Sang.)

SUEUR : Peut-on saigner quand le corps est en —? 338.

SUEURS : Danger de leur suppression, 255; on doit les provoquer dans les douleurs nées de la suppression de la sérosité, 308; — qui ne soulagent pas : elles indiquent un transport métastatique sur le cerveau, 165.

SUPPURATION : Contre-indique-t-elle la saignée? 377, 399, 415, 444; il faut la provoquer dans les grandes douleurs, 466.

SYMPATHIE : Son mode d'être et ses différences dans les maladies, 197.

T

TEMPÉRAMENT chaud et humide : Est-il préférable au tempérament chaud et sec? 391.

TEMPS : Quels sont ceux qui pressentent les changements de —, 354; importance de connaître les vicissitudes du —, 82.

TERMINTHES (pustules noires) : Leur cause, 221.

TESTICULES : Leur consensus avec les poumons, 196, 256.

TÉTANOS, 268.

TÊTE (Douleur de) : L'artériotomie y est-elle utile? 216; dans quel cas les bains conviennent, 206; dans quel cas l'application d'un coq éventré, 144; les réfrigérants y sont-ils nuisibles? 443; pourquoi les femmes y sont plus sujettes, 360; branlement de —, suite de l'usage des pilules mercurielles, 455; les blessures de la —, même les plus légères, ne doivent pas être négligées, 438; maladies qui se déclarent lorsque la — est affectée ou opprimée, 354; dans les douleurs de — très-violentes avec chute des forces, y a-t-il lieu à la saignée et à la purgation? 139; aux bains d'eau douce? 274; la saignée des veines de la — est peu sûre, 215, 249.

THÉRIAQUE : Est-elle sans danger dans les affections comateuses, la léthargie et l'apoplexie? 143.

TIERCE (Fièvre). (*Voyez* Fièvre.)

TIC : Ses causes, son remède, 385.

TONICITÉ, συντονία : Ce que c'est, 347, 352.

TONNERRE : Changement qu'il produit dans l'air et dans les maladies, 463.

TRITÉOPHIE : En quoi elle diffère de l'hémitritée, 149.

U

ULCÈRES : Guéris par le mercure, 269, 300, 309; difficiles à se cicatriser chez les personnes qui ont eu autrefois la maladie vénérienne, 394, 417; — des jambes : danger de les fermer, 268, 380, 433, 436, 445.

URINAIRES (Maladies des voies), 94, 156, 299, 306, 307, 318, 337, 345, 396, 411, 427, 432, 433, 435, 439, 456, 466; toucher par le rectum dans les maladies des voies —, 337.

URINES : Examen des —, 206, 277; suppression d' — : ses causes, 320; flux abondant d' — : utile dans les maladies de la rate, 87; — bilieuses : indiquent-elles la saignée? 270, 308; — âcres : elles ne sont pas sans avantages, 443; — troubles : elles diffèrent des urines troublées; réclament-elles la saignée? 398.

UTÉRUS : Consensus du sinciput et de l'—, 267; ses maladies, 376; plicature de l' — : maladie connue d'Hippocrate, 300; empire et mouvements surprenants de l' —), 451.

V

VAPEURS délétères : Idée de leurs funestes effets dans beaucoup de maladies, 395, 401, 403.

VARIOLE : Les vomitifs et la saignée n'en empêchent pas l'éruption, 131, 150 ; emploi de l'emplâtre de Vigo et des frictions mercurielles dans la —, 456.

VEINES : La petitesse de leur calibre doit être prise en considération, qu'il s'agisse de saigner ou de purger, 254, 275, 317, 322 ; — de la tête : leur saignée est peu sûre, 249 ; bons effets de la saignée pratiquée sur les — variqueuses, 427, 461.

VÉNÉRIENNE (Maladie) : Son spécifique, 101 ; quel virus la produit, 395 ; ses restes entrent en action la nuit, 327 ; comparaison de la peste et de la —, 252 ; les ulcères guérissent difficilement chez les personnes autrefois atteintes de la —, 394, 417.

VENTRE chaud et sec : Quelles eaux conviennent à ceux qui ont le —, quels purgatifs, 105 ; flux de — : salutaire aux hydropiques, et dans les parotides, 88 ; sa fréquence est-elle un signe de faiblesse de l'estomac ? 272.

VERRUES : Leur cure, 146, 442.

VERS : Ils peuvent donner lieu à différentes espèces de douleurs, 108 ; et à des symptômes effrayants, 432.

VERTÈBRES dorsales (Carie syphilitique des), 199.

VÉSICULE du fiel : Pleine de calculs, 442.

VIN : Contraire aux goutteux, 104 ; convient-il aux hydropiques ? 261 ; les femmes adonnées au — sont sujettes à de dangereuses maladies, 397 ? — blanc : convient-il à ceux qui sont atteints d'une maladie de la rate ? 94 ; — d'Hippocras : doit-il être donné au moment des couches ? 144 ; — peu alcoolisé : dans quelles fièvres il convient, 215.

VINAIGRE : Pourquoi les médecins de Montpellier le retranchent des oxyrhodins hypnotiques, 397.

VIOLETTES (Sirop de) : De son emploi à la suite des purgatifs, 164.

VISCÈRES : Inflammation des — : sa crise, 186 ; leur état sain et leur altération se reflètent sur le visage, 189.

VITILIGO : Est-ce une maladie de la peau purement locale ? 184.

VOIX : Causes des vices de la —, 262 ; consensus des organes génitaux et de la —, 236.

VOMISSEMENT : Utile au début des paroxysmes, 246 ; il est quelquefois dangereux de l'arrêter, 133, 410 ; manière de traiter les personnes sujettes au —, 271 ; indique-t-il toujours une fracture du crâne, à la suite d'une chute ? 389 ; — de sang : peut être supplémentaire des règles, 452.

VOMITIF : Cas où il est préférable aux cordiaux, pour combattre les défaillances, 99.

Y

YEUX (Maladies des) : Il ne faut pas les tourmenter par un trop grand nombre de remèdes, 170 ; leur durée, 170 ; les répercussifs ne conviennent pas dans les — ; rougeur des — : signe de l'inflammation du cerveau, 244.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

LANE MEDICAL LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.